TTA

ANA

55

ANALECTA

BOLLANDIANA

DES PRESSES DE JULES DE MEESTER ET FILS WETTEREN (BELGIQUE)

ANALECTA BOLLANDIANA

TOMUS XLII

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE,
PAULUS PEETERS
ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1924

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1896.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum biliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in ANAL. BOLL., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. DELEHAYE. Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

SAINT JEAN XÉNOS OU L'ERMITE

D'APRÈS SON AUTOBIOGRAPHIE

Le R. P. H. Delehaye vient de publier, en appendice à deux typica byzantins, un document d'allure étrange : le testament, sous forme d'autobiographie, de Jean Xénos [1]. Dans une substantielle introduction, le docte éditeur a fort bien mis en lumière le caractère du personnage ; mais en retraçant les diverses étapes de sa carrière, il n'a pas réussi à les retrouver sur la carte, et l'on serait tenté de croire que son héros n'a vécu que dans une région imaginaire. Lacune grave, que je voudrais essayer de combler, du moins en grande partie. Le champ d'action de Xénos, j'ai hâte de le dire, c'est la Crète, l'île aux aventures héroïques et aux belles légendes ; et Jean Xénos n'est autre que Jean l'Ermite [2], dont le culte est encore en grand honneur dans le pays. Il suffira, pour le prouver, d'identifier la plupart des localités visitées tour à tour par le moine voyageur, et de rappeler, le cas échéant, les vestiges de son passage. Cela fait, il deviendra facile de reconnaître, dans la légende populaire, le fond réel, développé ensuite et transformé par la tradition [3].

[1] *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues* (Bruxelles, 1921), p. 188-96.

[2] Cette identité est d'ailleurs clairement énoncée et dans le titre de la pièce et dans la formule mise par Jean en tête de son œuvre.

[3] Pour simplifier les références, je ne citerai que par le nom de leur auteur respectif les trois ouvrages suivants, auxquels je devrai souvent renvoyer : Nic. Th. KALOMENOPOULOS, *Κρητικὰ ἤτοι τοπογραφία καὶ ὁδοιπορικὰ τῆς νήσου Κρήτης*. Athènes, 1894, in-8°, η'-360 pp. ; Emm. S. LAMPRINAKES, *Γεωγραφία τῆς Κρήτης*. Réthymno, 1890, in-8°, 215 pp. ; Nic. STAURAKES, *Στατιστικὴ τοῦ πληθυσμοῦ τῆς Κρήτης μετὰ διαφόρων γεωγραφικῶν, ἱστορικῶν, ἀρχαιολογικῶν, ἐκκλησιαστικῶν κτλ.* Athènes, 1890, in-8°, 207-172 pp. Ce dernier ouvrage n'est plus à jour pour les chiffres. Si l'on désire

Dès le début de son autobiographie, Jean se dit issu de parents riches, qui habitaient le village de *Σίβα*. Deux localités de ce nom existent encore aujourd'hui en Crète. L'une est située dans l'ancienne province de Malébizio et dépend du dème d'Hagios Myron, au sud d'Hérakleion, la capitale religieuse de l'île, que les Européens continuent d'appeler Candie. L'autre Siba se trouve dans l'ancienne province de Pyrgiotissa, à une demi-heure au sud de l'antique Phaestos, et à quelques kilomètres à l'est de la baie de Mesara. La première Siba comprenait, lors du dernier recensement, 332 habitants, et la seconde, 583 [1]. Laquelle des deux eut l'honneur d'être le berceau de Jean? On pourrait hésiter à répondre, si l'autobiographie elle-même ne nous fournissait d'autres éléments pour fixer notre choix. La seconde Siba a dans son voisinage immédiat, du côté du nord, le village de Saint-Jean, qui pourrait bien devoir son nom à notre héros ; mais surtout elle se trouve presque à la naissance du promontoire de Lithinos, la pointe la plus méridionale de l'île, que l'on dénomme encore Lithinès, ou même Matala, du nom du port situé plus au nord. Or, la première étape de Jean, dans sa course vagabonde à travers les monts, fut la montagne de Rhaxos, dans la chaîne *τῶν Λοιθίνων*. Bien que nous ne sachions rien de Rhaxos, il est tout naturel de penser que ce nom désignait, à l'époque de Jean, un anneau de la chaîne montagneuse, longue de cinquante kilomètres, qui s'étend de la plaine de Siba au cap actuel de Lithinos. Il existe bien en Crète, aujourd'hui encore, une autre localité du nom de *Λιθῆνες* : elle est située dans l'ancienne province de Sitia, la plus orientale de l'île, à l'ouest du chef-lieu du dème de Chantra [2]. Mais comme cette Lithinès est un gros village de 456 habitants, et non une montagne, il semble difficile de la faire entrer en ligne de compte dans la discussion

connaître la population actuelle de chaque localité, on devra consulter *Πληθυσμὸς τοῦ βασιλείου τῆς Ἑλλάδος κατὰ τὴν ἀπογραφὴν τῆς 19 δεκεμβρίου 1920*. Athènes, 1921, in-4°, *κ'*-464 pp.

[1] *Πληθυσμός*, pp. 103, 110 ; Kalomenopoulos, pp. 152, 173 ; Staurakes, pp. 42, 57. L'orthographe officielle du *Πληθυσμός* est *Σίββα*.

[2] *Πληθυσμός*, p. 217 ; Lamprinakes, pp. 146, 151 ; Staurakes, p. 65.

présente. Pour tous ces motifs réunis, c'est la Siba de la province de Pyrgiotissa qui doit être regardée comme le berceau de Jean Xénos.

Pour qu'il en fût autrement, il faudrait retrouver, dans la toponymie crétoise, une troisième Lithinès dans une région montagneuse, suivant les exigences de l'autobiographie. En ce cas, c'est du côté du nord qu'il conviendrait de se tourner, ou plutôt du nord-ouest, dans la direction de Réthymno, qui allait devenir le principal théâtre de de l'activité de Jean.

Une fois installé dans sa retraite, la première besogne de notre solitaire est de construire une église, à la suite d'une vision, aux deux saints Eutychios et Eutychianos. Il existe encore en Crète, sous le nom de Saint-Eutychios, une métairie alpestre occupée par deux familles turques, formant un total d'une quinzaine d'habitants. Elle se rattache administrativement au dème de Chromonastiriou, situé au sud-est de Réthymno [1]. Faut-il voir dans ce domaine montagneux un reste du Saint-Eutychios de l'autobiographie? Rien ne nous l'affirme, mais rien non plus ne s'oppose à l'identification. Nous verrons tout à l'heure que cette région fut encore plus d'une fois visitée par notre héros. Mais, dans cette hypothèse, il faudrait supposer une petite lacune dans l'autobiographie, ou rechercher la première retraite de Jean, non plus au sud, mais au nord de Siba. Lithinos ou Lithini étant un terme géographique des plus communs dans les régions montagneuses comme la Crète, il resterait à trouver, comme je l'insinuais tout à l'heure, un nom identique ou analogue à Rhaxos. Il y a justement, dans la province de Mylopotamo, un dème du nom d' Ἀξός [2]. Si la montagne voisine portait le même nom, chose que je ne suis pas en mesure de vérifier, il serait plus naturel de fixer dans cette région la première étape de Jean.

Laissant la direction de l'église nouvellement construite de Saint-Eutychios aux soins d'un «frère», pour employer le terme dont il se sert, Jean part de nouveau, court de montagne

[1] Kalomenopoulos, p. 205 ; Staurakes, p. 32.

[2] *Πληθυσμός*, p. 258 ; Staurakes, p. 39 ; Kalomenopoulos, pp. 181, 191 ; Lamprinakes, pp. 93, 101.

en montagne, et arrive enfin au sommet du mont Myriokèphalos, au-dessus du village dit *Τοῦρμα τοῦ Καλαμῶνος*. Si ce dernier nom ne figure plus dans la toponymie crétoise, il en va tout autrement de Myriokèphalos, ou, comme on dit aujourd'hui, de Myriokèphala. Sous ce nom pittoresque, qui peint assez bien l'aspect accidenté du pays « aux mille pics », on connaît tout à la fois un chef-lieu de dème et un petit monastère, qui comptait, lors du dernier recensement, sept personnes, tandis que le village en comptait 267 [1]. Monastère et village sont situés au sud-ouest de Réthymno, mais à une grande distance de cette ville, et précisément au sud, en ligne directe, de l'embouchure d'un petit fleuve, le Mouselas, dont il sera question plus loin. Le monastère de Myriokèphala porte un second nom, celui de Myriophyta, et sa fête patronale a lieu le 8 septembre, jour de la Nativité de la sainte Vierge. Tout concorde, on le voit, Jean déclarant dans son autobiographie avoir dédié son église à Notre-Dame sous le vocable d' *Ἀντιφωνήτρια*. Détruit par les Turcs en 1770, cet édifice a été reconstruit, il y a quelques années.

A la tête de cette seconde fondation monastique Jean place un de ses compagnons, du nom de Luc, tandis qu'il se lance lui-même dans une nouvelle entreprise. En un endroit peu distant du premier, à ce qu'il semble, et nommé *Μέλιξ*, il élève, sur une colline, une église à S. Georges *τὸν Δούβρικαν*. Ces deux noms ne se retrouvent plus dans la nomenclature crétoise, mais peut-être sont-ils corrompus dans le texte, ou leur forme s'est-elle altérée au cours des siècles. Au nord-est de Myriokèphala, dans la direction de Réthymno, se rencontre un gros bourg de 491 habitants, du nom de *Ῥούστικα* [2], avec un monastère homonyme dédié à S. Georges et situé au nord-ouest du bourg, tout près du village de Saint-Constantin. Le Rhoustika actuel correspond-il au Doubrika de l'autobiographie? Je n'oserais l'affirmer, mais on conviendra que les deux noms ont un certain air de parenté, et le passage de l'un à l'autre, sous la plume d'un copiste ignorant, a pu s'effectuer sans trop de difficulté. Chose curieuse, dans la circonscription

[1] *Πληθυσμός*, p. 263 ; STAURAKES, p. 31 ; LAMPRINAKES, pp. 50, 90.
[2] *Πληθυσμός*, p. 263 ; STAURAKES, p. 31.

du dème de Rhoustika, et par conséquent à une faible distance du monastère de Saint-Georges, se trouve un village du nom de Malaki ; il est divisé en deux hameaux, appelés respectivement Ano-Malaki, c'est-à-dire Malaki d'en haut, et Kato-Malaki, ou Malaki d'en bas [1]. Ce nom n'est-il pas apparenté au Mélikos de l'autobiographie ? Il est situé à l'est de Rhoustika, tandis que le Saint-Georges, dont il a été question tout à l'heure, se trouve à l'ouest. Mais ce détail ne saurait faire difficulté si l'on songe qu'au XIe siècle, époque où vivait notre héros, il n'existait peut-être pas d'autres localités dans la région en dehors de celles que notre document désigne, sans préciser d'ailleurs leur position respective. Quoi qu'il en soit, le rapprochement des deux noms de Mélikos et de Malaki s'impose de lui-même, et une fois cette identification admise, on est porté à croire que le Doubrika de l'autobiographie est l'ancêtre du Rhoustika actuel [2].

Interrogé par moi sur ce petit problème de topographie, M. Georges N. Hadzidakis, professeur à l'Université d'Athènes, s'empressa, avec une obligeance dont je dois le remercier, de consulter à son tour un de ses amis, M. Lélédakis, qui se trouvait alors en villégiature à Argyropolis. Dans une intéressante lettre datée de la Canée, le 28 août 1923, M. Lélédakis raconte ses courses successives à Rhoustika et à Asi-Goniâ à la recherche de notre église de S. Georges. Il y a bien, près d'Asi-Goniâ, un S. Georges *ὁ Βουτακιανὸς*, fêté le 23 avril, et un S. Georges *ὁ Ποτηστηριαν ς*, solennisé le 3 novembre, sans compter le S. Georges *τοῦ Χουρχουδιώτου*, qui occupe le centre de l'ancien village d'Asi-Goniâ, mais on ne connaît pas de S. Georges Doubrikas. Un habitant d'Argyropolis assure pourtant qu'il existe, au sud-est de ce gros bourg et au-dessus d'une ancienne citerne, un oratoire d'époque byzantine connu dans la région sous le nom de S. Georges *Doubrikas* ; mais M. Lélédakis soupçonne cet habitant d'avoir

[1] *Πληθυσμός*, p. 262 ; STAURAKES, p. 31 ; LAMPRINAKES, p. 89 ; KALOMENOPOULOS, p. 213.

[2] Dans l'éparchie de Pylia (Péloponnèse) et faisant partie du dème de Groustessi, se trouve le hameau de *Δουβρεϊκα*, forme très proche de *Δούβρικα*, qu'il faudrait retrouver en Crète, sans recourir à l'hypothèse exposée dans le texte.

inventé oratoire et dénomination pour lui faire plaisir et mettre fin à ses investigations topographiques. Quoi qu'il en soit, M. Lélédakis estime que l'église élevée à S. Georges *εἰς Μέλικα τὸ χαμοβοὑνι* par l'*ὅσιος Κὺρ-Γιάννης*, comme on appelle notre héros dans le pays, doit être identifiée avec l'un des oratoires mentionnés ci-dessus ou encore avec celui de S. Georges *τῶν Δραμίων*, où il y avait réellement, à l'époque byzantine, un monastère avec de vastes domaines, appartenant aujourd'hui à l'éparchie d'Apokoronou. Je croirais plutôt, comme je l'indique plus loin, que ce monastère de Dramia correspond à celui mentionné dans l'autobiographie sous le nom de Mouselas. M. Lélédakis termine par une observation étymologique qu'il y a lieu de transcrire textuellement : *νὰ συναγάγητε συμπέρασμα περὶ τοῦ ἁγίου Γεωργίου τοῦ Δούβρικα, ὅστις ἐὰν καὶ ἄλλοθεν φαίνεται βεβαιούμενον ὅτι ἕδρα περὶ τὴν χώραν ταύτην, θὰ εἶναι εἷς τῶν τιμιωμένων ἐν τοῖς παρεκκλησιδίοις τούτοις, θὰ ἔλαβε δὲ τὸ ὄνομα Δούβρικας ὡς καὶ τὰ προηγούμενα ἔκ τινος θαύματος, ὅπερ ἔπραξε, θεραπεύσας ὕδρωπα, ἤτοι ἄνθρωπον πάσχοντα ἀπὸ ὑδροπίασιν, ἥτις κατὰ τὴν ἐπιτόπιον διάλεκτον καλεῖται δούμβρικας καὶ δρούμπικας, καὶ ὁ πάσχων, δουμπρικιάρης.*

Comme il l'avait fait pour ses deux fondations antérieures, Jean confie la direction de Saint-Georges à un moine, nommé Nicodème, et reprenant sa vie errante, il se dirige vers un nouveau centre qu'il appelle *Ἄριον*, dans le voisinage, dit-il, du village *τῆς Πηγῆς*. Ces deux noms ne sont pas inconnus. Pègè existe toujours ; c'est le chef-lieu d'un dème de 570 habitants au sud de Réthymno et au nord-est de Rhoustika, dont nous parlions tout à l'heure [1]. Quant à Arion, c'était, à l'époque de la domination vénitienne, un siège épiscopal, *Ariensis episcopatus*, dont on fixe l'emplacement à l'actuel *Véran-Episcopi*, c'est-à-dire évêché « désert » ou « abandonné », dans la circonscription de Mylopotamo. A s'en tenir au texte de l'autobiographie et à supposer que l'Arion de notre texte soit bien l'Arion des documents vénitiens, il ne faudrait point remonter si haut vers le nord,

[1] *Πληθυσμός*, p. 261 ; STAURAKES, p. 32 ; KALOMENOPOULOS, p. 202 ; LAMPRINAKES, p. 78.

mais se diriger à l'est de Pègè, dans les environs immédiats du bourg d'Amnatos, qui compte 276 habitants [1]. Un peu au nord de ce village, la tradition locale fixe l'emplacement d'*Agrion,* forme secondaire de Arion. Si la ville elle-même a disparu, le nom est resté et à la région montagneuse, qui s'appelle *Agriotika,* et au savoureux vin blanc qu'elle produit et qui est connu dans le commerce sous le nom de *Ariotikon* ou *Agriotikon*. Comme cette appellation s'applique aujourd'hui, non à un point unique, mais à tout un ensemble, rien n'empêche de supposer qu'à l'origine Arion se trouvait, comme localité déterminée, non loin de Pègè, ainsi que l'indique l'autobiographie. Une chose demeure certaine : le village de Pègè existant encore, c'est dans les environs de ce village que doit être cherché Arion, et l'emplacement doit en être *καλὸς καὶ εὔχρηστος*, comme s'exprime l'autobiographie. Or, il y a à l'est de Pègè et au nord-ouest d'Amnatos un petit hameau de 8 habitants qui fait partie du dème de Mesé (Mesi) et qui s'appelle *Ἅγιος Ἰωάννης* ; ne devrait-il point son origine à notre héros? Dans la même direction, mais tout à côté de Pègè, s'élève le gros village de Chromonastiri qui compte 429 habitants [2]. Comme le nom l'indique, c'est autour d'un monastère que s'est formé le village. N'est-ce pas celui de notre saint? Cette seconde hypothèse vaudrait d'être examinée sur les lieux. Une église dédiée à S. Georges *τὸν Ὀψαροπιάστην* fut élevée à Arion par les soins de Jean, et la direction en fut confiée au moine Eutychios.

Cette fondation achevée, Jean revient à son monastère de Myriokèphala, qu'il trouve dans un état voisin de la détresse. Pour y remédier, il achète aux paysans voisins des terres cultivables, d'abord autour du monastère lui-même, puis au village de *Mouselas.* On désigne aujourd'hui sous ce nom un petit fleuve qui se jette dans la mer à l'ouest

[1] LAMPRINAKES, pp. 80, 82. Au témoignage de cet auteur, on voit encore à Amnatos d'importantes ruines vénitiennes, dont l'une avec cette inscription latine : *Initium sapientiae timor Domini.* Quant à *Veran-episcopi,* située au sud-ouest de Prinos, entre les deux fleuves de Prinoson et d'Arkade, elle n'aurait été qu'une maison de campagne de l'évêché d'Agrion. Ibid., p. 97.

[2] *Πληθυσμός,* p. 264.

de Réthymno, tout près du bourg de Dramia, sur les confins de la province d'Apokoronos [1]. Mais si le nom de Mouselas ne s'applique plus à une localité distincte, il n'est pas douteux que le fleuve qu'il désigne n'ait tiré son nom d'une localité ainsi appelée, comme il est arrivé pour la plupart des cours d'eau en Orient. Le village dont parle l'autobiographie devra donc être cherché dans le bassin du Mouselas, et plutôt sur le cours inférieur du fleuve, dans une région fertile, que sur le cours supérieur, dans une contrée montagneuse. Et si l'on songe que le Mouselas s'appelle dans la langue savante *Ὑδράμιος*, c'est-à-dire le *fleuve de Dramia*, on serait porté à identifier le Mouselas de l'autobiographie avec le village actuel de Dramia, qui compte 228 habitants et dépend du dème de Kastellos [2]. La nouvelle acquisition de Mouselas fut transformée en métochion du monastère principal et placée sous le patronage de S. Patapios. Ce dernier nom a disparu de la nomenclature offici lle, mais on le retrouverait peut-être, si l'on prenait 'a peine de relever la liste de tous les petits sanctuaires de la région. Telle était l'importance des acquisitions faites, que Jean crut prudent, pour s'en assurer la possession perpétuelle, de les placer sous la protection de l'empereur et du patriarche œcuménique. Ce dernier était alors Alexis (1025-1043), et il nous est possible, grâce à cette donnée chronologique, la seule de toute la pièce, de fixer l'époque où vécut le fondateur.

Celui-ci, de retour en Crète, reprend sa vie errante, et se rend au village de *Κουφός*, au milieu duquel il élève un sanctuaire à la mère de Dieu. Un village de ce nom existe encore ; il est situé au sud-ouest de la Canée, et forme le chef-lieu d'une circonscription municipale avec 101 habitants [3], tandis qu'il en avait 135 en 1890 [4], époque où il dépendait administrativement d'Alikianou. Est-ce là le Kouphos de l'autobiographie ? Peut-être. Observons toutefois qu'au

[1] Lamprinakes, pp. 41, 50, 52, 90 ; Kalomenopoulos, p. 213.
[2] *Πληθυσμός*, p. 317. On pourrait encore songer à Argyropolis, arrosée aussi par le Mouselas.
[3] *Πληθυσμός*, p. 325.
[4] Staurakes, p. 13.

sud-est de la Canée, tout près de la partie sud-ouest de la baie de la Sude, et dans la circonscription du dème de Nérokourou, il existe encore, entre autres possessions monastiques fort nombreuses dans la région, un *Μετόχι Κουφοῦ* [1], qui conviendrait tout aussi bien, Jean ne précisant pas davantage, et dont l'appellation seule indique une origine analogue à celle qu'il mentionne.

Laissant à la tête de l'église de Kouphos le moine Cyrille, Jean se dirige vers la mer, et arrivé près du rivage, il élève un oratoire à S. Paul, et un peu plus haut, à l'endroit dit *Ναζωγηραία*, une église à S. Georges. Il existe encore en Crète, sous le nom de Saint-Paul, un village et un métochion monastique ; il est situé tout près d'Aroni, dans la presqu'île d'Akrotiri, au nord-est de la Canée. Et chose curieuse, un document inédit, dont Ch. Hopf a publié un court fragment, mentionne précisément en ces lieux un *'Αζόγηρος*, dont Nazogeraia n'est qu'une transcription vicieuse. Voici le passage qui nous intéresse : *Οἱ δὲ 'Αργυρόπουλοι 'Αγιοστεφανῖται νὰ ἔχουν καὶ τὸ πρωτότωνε σύνορον ἀπὸ Διγενῆ τὸ λιβάδι νὰ ἔλθῃ εἰς τοῦ χοῦ τὸ γεράκι νὰ ὑπάγῃ εἰς τὸ Σουδιανὸ αὐλάκι ἕως τοῦ ἀζογήρου τὰ μουργιά* [2]. Le terme d'*ἀναγυροῦς, ἀζόγυρας, ἀζόϋρας, ἀσόγερος* se rencontre fréquemment dans la toponymie des îles de l'Archipel pour désigner un lieu où pousse en abondance l'arbuste que les botanistes appellent *anagyris foetida*, et nos campagnards du Midi, *bois puant* [3]. La présence de l'*n* prosthétique dans la forme *Ναζωγηραία* est un phénomène bien connu des linguistes. Rien donc ne s'opposerait, de prime abord, à l'identification de la Nazogeraia de notre texte avec l'Azogeros du document signalé par Hopf. Je ne pense pas toutefois qu'il soit possible de regarder le village et le métochion de Saint-Paul dans le promontoire d'Akrotiri comme la fondation mentionnée dans l'autobiographie. Voici pourquoi. En dehors de l'Azogeros de Hopf, qui a disparu de la nomenclature, il existe aujourd'hui, à

[1] *Πληθυσμός*, p. 325.

[2] ERSCH et GRUBER, *Encyklopädie*, Sect. I, t. LXXXV, p. 180.

[3] Sur cette question étrangère à notre sujet, voir quelques pages intéressantes de S. D. KRINOS, dans le *Παρνασσός*, t. V (1881), p. 24-27. Voir aussi P. G. GENNADIOS, *Λεξικὸν φυτολογικόν* (Athènes, 1914), p. 111-12.

notre connaissance, deux Azogyrès dans l'île de Crète : l'une dans l'éparchie de Sélinos, et l'autre, dans celle de Kissamos. Toutes deux sont situées non loin du littoral et justifieraient le mot de l'autobiographie : *ὀπίσω ἐν γιαλῷ*. Laquelle choisir? La question serait embarrassante, si nous n'avions, pour la trancher en faveur de la première, une tradition locale bien établie. Dans le synaxaire de l'acolouthie dont il sera question plus bas, il est dit que Jean et ses compagnons une fois débarqués en Crète, se mirent à parcourir les montagnes et les collines de la partie méridionale de l'île et s'installèrent dans une caverne dite *Μεγάλη Πέτρα τοῦ Χάρακος* au village nommé Azogyrea. Or, cette caverne existe toujours, sous le nom donné par le synaxaire, tout à côté de l'Azogyrès de Sélinos ; et tous les habitants du lieu savent que cette caverne fut le théâtre des travaux ascétiques de Jean et de ses quatre-vingt-dix-huit compagnons. Pour en perpétuer le souvenir, l'église du village est placée sous le vocable de saint Jean l'Ermite. Il n'y a plus, on le voit, d'hésitation possible : la Nazogeraia de l'autobiographie correspond à l'Azogyrès actuelle de la province de Sélinos. Elle est située sur le littoral, à l'est du Castelli de Sélinos, et arrosée par un petit fleuve dont il est question dans le synaxaire.

Ce point acquis, il devient plus aisé de fixer l'emplacement de l'église de Saint-Paul, mentionnée dans l'autobiographie. A l'est d'Azogyrès, au delà du petit promontoire de Phlamea et à un mille en deçà de Souya, se trouve une baie dite *Hagios Kyrkos*, c'est-à-dire *Hagios Kirykos* (ou *Κώρικος*). Au-dessus de cette baie se dresse, sur la hauteur, un petit village appelé *Hagios Paulos*, avec une église placée sous le vocable du grand apôtre [1]. C'est évidemment celle fondée par notre moine voyageur, dans un site solitaire, *ὀπίσω ἐν τῷ γιαλῷ*, et tout près de Nazogeraia.

La construction de Saint-Paul une fois achevée, Jean qui avoue ingénument ne pouvoir tenir en place, tant le souvenir de ses péchés le harcèle, va se fixer dans la région de Kisamos, non point au centre, dit-il, mais à l'extrémité, sur le littoral : *ἔξω εἰς τὴν ἀκτήν*. Ainsi du moins

[1] LAMPRINAKES, p. 38-39.

faut-il entendre ce passage, si l'on garde l'orthographe de l'édition du R. P. Delehaye, c'est-à-dire si l'on fait de ἀκτὴν un simple nom commun. En ce qui me concerne, je n'hésiterais pas à écrire ce nom par une majuscule, et à l'identifier avec la localité toujours existante d' Ἀκτή.

C'est une longue bande sablonneuse de la côte occidentale de l'île, dans la province de Kisamos, en face des îles Prassonisia (Psakonisia) ; elle forme en un point une baie assez vaste, qui porte, ainsi que le promontoire qui la borne au sud, le nom d' Ἀκτή [1]. Dans cette hypothèse, on conçoit que l'auteur n'ait pas précisé davantage, le seul nom d'Aktè étant par lui-même une indication suffisante. De plus, le terme de ἔξω s'explique alors tout naturellement à cause de la position excentrique de la localité en question.

Ici s'arrêtent, dans le document publié par le R.P. Delehaye, les pérégrinations de notre héros. Mais s'il faut juger de l'avenir sur le passé, on peut être sûr que Jean ne dut pas rester bien longtemps dans son ermitage d'Aktè. A défaut de documents écrits, nous pouvons interroger la tradition locale, qui nous a été jusqu'ici d'un inappréciable secours. Sans quitter la province de Kisamos, il nous est possible de fixer, en dehors d'Aktè, une étape au moins de la vie errante du saint. Presque à la naissance du long promontoire de Rhodopou, qui s'avance au loin dans la mer entre les deux golfes de la Canée et de Kisamos, s'élève un gros village de 515 habitants du nom de Σπηλιά [2]. Cette désignation lui est venue de la présence, dans le voisinage, de quatre cavernes, et non d'une seule, comme l'affirme V. Raulin [3], de dimensions telles, que chacune d'entre elles peut aisément contenir quatre mille hommes. Celle qui surplombe le village renferme un oratoire placé sous le vocable de S. Jean l'Ermite. Voilà, à n'en pas douter, une nouvelle résidence de notre héros, celle très vraisemblablement qu'il vint occuper en abandonnant Aktè.

[1] LAMPRINAKES, p. 30.

[2] *Πληθυσμός*, p. 322.

[3] *Description physique de l'île de Crète*, t. I (Bordeaux, 1859), p. 372 ; STAURAKES, p. 41 ; LAMPRINAKES, p. 26.

Est-ce tout, et cette grandiose caverne constitue-t-elle la suprême étape de Jean ? Nullement. Le synaxaire de l'acolouthie qui lui est consacrée et dont il sera question plus loin, le fait mourir, percé d'une flèche par un berger qui l'avait pris pour un fauve, dans une grotte sauvage des environs de la Canée. Ce renseignement ne s'appuie sur aucun document écrit, du moins que je sache, en dehors de l'acolouthie ; mais il s'est transmis de génération en génération, il s'est maintenu vivant au sein des populations par un culte local toujours en honneur. On peut donc l'accueillir sans trop de témérité, et si les circonstances du fait restent enveloppées de légendes, le fait lui-même a les plus grandes chances d'être vraï.

Au nord-est de la Canée, se dresse, rattaché au reste de l'île par l'isthme étroit de Halépa, le vaste promontoire qui porte le nom d'*Akrotiri*, c'est-à-dire de « promontoire par excellence ». Presque à l'extrémité septentrionale de ce cône, et à une heure environ de la côte, se trouve le monastère de *Gouvernéto*, ainsi nommé, disent les moines, parce qu'il avait autrefois sous sa dépendance tous les autres monastères de l'île [1]. C'est là qu'une quinzaine de religieux sont groupés, encore aujourd'hui, autour des restes mortels de S. Jean l'Ermite. C'est là qu'à la parole enflammée de l'higoumène Ananias une assemblée nationale décida, en 1570, la révolte générale contre les Vénitiens. Dans l'église même du monastère, à une profondeur de 150 mètres et à une hauteur variant de 3 à 20 mètres, s'enfonce dans le flanc de la montagne une caverne grandiose, souvent décrite par les voyageurs [2]. On lui donne le nom d' *'Αρκοῦδα*, à cause de sa ressemblance frappante avec un grand ours blanc. C'est là, on n'en saurait douter, que Jean passa ses derniers jours, quelle que soit d'ailleurs la valeur historique du récit enregistré par le synaxaire. Notons toutefois qu'une autre grotte, située sur le littoral même, au lieu dit *Aulaki*, porte encore aujourd'hui le nom de caverne de S. Jean l'Ermite [3]. Quant à la suprématie religieuse de

[1] LAMPRINAKES, p. 11 ; KALOMENOPOULOS, p. 268.
[2] Entre autres par SONNINI, *Voyage en Grèce et en Turquie*, t. I, p. 282-87, et par POCOCKE, *Description de l'Orient*, t. IV, p. 302-303.
[3] LAMPRINAKES, p. 11.

Gouvernéto sur les autres monastères de l'île, elle a peut-être une base historique. Jean, devenu vieux, n'aura plus quitté le promontoire d'Akrotiri, et par un acte que nous ignorons, il aura soumis au dernier monastère organisé par lui ses fondations antérieures, découronnant ainsi au profit de Gouvernéto sa première grande fondation de Myrioképhala. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais qui peut se réclamer d'une de ces traditions qui ne se créent jamais sans cause.

Est-ce à dire qu'il faille accueillir aveuglément tous les éléments fournis par la tradition au sujet de notre ermite? Non certes ; il en est de trop évidemment légendaires. En parlant ainsi, je ne vise point l'autobiographie, dont rien n'autorise à soupçonner la sincérité, mais l'acolouthie qui a été imprimée pour la première fois en 1782 [1], c'est-à-dire à une époque des plus tardives. Elle a pour auteur Georges Belemas (Vélimâ), qui avait passé une bonne partie de sa vie au couvent de Gouvernéto, et elle est dédiée au supérieur de ce même couvent, le hiéromoine Joasaph, de son nom de famille Kapétanaki Gabala. Dans la lettre-dédicace au susdit Joasaph, l'auteur déclare que S. Jean l'Ermite, le fondateur du monastère, étant dépourvu jusque-là de tout office, il a voulu combler cette regrettable lacune en composant le présent opuscule. Joasaph s'empressa de livrer à l'impression l'œuvre du nouvel hymnographe, et tel fut le succès de ce petit livre, qu'il fallut le réimprimer cinq ans après, tous les exemplaires de la première édition ayant été rapidement épuisés. Cette seconde édition, parue en 1787, ne se distingue de la première que par un avis de Joasaph lui-même et par l'addition de l'acte patriarcal par lequel le patriarche Cyrille Lucar, un Crétois, et le saint synode d'alors, avaient reconnu, le 29 avril 1632, le culte de S. Jean [2].

[1] *Ἀκολουθία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου τοῦ ἐρημίτου.* Venise, 1782, in-4°, 62 pp. Autres éditions : Venise, 1787 ; Hermopolis de Syra, 1857 ; HILARION, *Ἀκολουθίαι* (Athènes, 1878), p. 101-138. Je n'entre pas dans de plus amples détails sur ces éditions ; on en trouvera la description dans une bibliographie générale des Acolouthies actuellement sous presse.

[2] Cette pièce est reproduite, accompagnée d'une traduction russe,

Comme il fallait doter le nouvel office d'un synaxaire approprié, voici ce que Béléma nous raconte [1]. A l'entendre, Jean naquit en Égypte. Séduit de bonne heure par l'attrait de la vie monastique, il quitte sa patrie avec trente-six compagnons pour venir s'établir en Chypre, où le renom de leur sainteté ne tarde pas à se répandre, au point que trente-neuf autres moines, éparpillés jusqu'alors dans l'île, s'empressent de se joindre à eux. Tous ensemble, ils quittent bientôt le pays et abordent à Attaleia, où ils trouvent un groupe de vingt-quatre moines, qui viennent grossir leurs rangs. La pieuse caravane comptait de la sorte quatre-vingt-dix-neuf personnes. Pourquoi pas cent, se demande ici l'hagiographe? Parce que, répond-il, le Christ étant leur chef faisait le centième. Un petit bateau est affrété, et voilà tous nos moines faisant voile pour la Crète, où ils espèrent trouver un refuge contre les importuns ; mais ils sont rejetés par les vents contraires sur la petite île de Gaudos, à quarante milles de la Crète. Au bout de vingt-quatre jours, le calme étant revenu, la troupe fait enfin voile pour la Crète, sauf Jean, qui était endormi au moment du départ. Sommeil providentiel, observe l'hagiographe, puisqu'il allait faire éclater la vertu du saint par un singulier prodige. En effet, l'absence de Jean ayant été remarquée au moment du débarquement, les quatre-vingt-dix-huit moines se mettent à le héler de la rive opposée en lui criant : « Frère Jean, viens donc à nous ; ne crains rien. » A cet appel, Jean, sans hésiter, fait le signe de la croix, étend sur les flots la moitié de son manteau, l'autre moitié lui servant de voile et son bâton de mât, et le voilà qui franchit en trois heures la distance qui le sépare de ses compagnons. Une fois réunis, ils se mettent en route, traversent montagnes et ravins de la partie méridionale de l'île et se fixent dans la caverne *Μεγάλη Πέτρα τοῦ Χάρακος*, tout près du village d'Azogyrea. Nous avons parlé plus haut de cette caverne, toujours connue sous le même nom. Comme elle

par E. Goloubinskij, *Histoire de la canonisation des saints dans l'église russe* (Moscou, 1903), p. 390-96.

[1] Le texte de ce synaxaire a été reproduit sans changement dans le *Νέον Λειμωνάριον* (Venise, 1819), p. 140-43 ; 2e édit., Athènes, 1873, p. 339-43.

était trop petite pour contenir une troupe aussi nombreuse, on prit le parti de se séparer : trente-six moines passèrent de l'autre côté du fleuve, dans une seconde caverne, tandis que les autres restèrent dans la première.

Quant à Jean, désireux d'une vie plus solitaire, il sollicite de ses compagnons la faveur d'aller vivre seul dans quelque autre caverne isolée. Nous sommes, on le voit, au pays de Minos, où le souvenir du « grand labyrinthe » hante les cerveaux. Après bien des hésitations, les compagnons de Jean consentent à son départ ; mais avant de se séparer, ils demandent à Dieu de les faire mourir tous ensemble, le jour où il lui plaira de rappeler à lui son serviteur Jean. Et c'est ce qui eut lieu. Un jour, c'était le 6 octobre, Jean, déjà plié en deux par l'âge au point de ressembler, quand il marchait, à un quadrupède, reçoit en plein cœur une flèche lancée par un berger, qui l'avait pris pour un animal. Il rentre tout en sang à sa caverne, où le chasseur, qui l'a suivi, reconnaît sa fatale erreur, obtient son pardon, et se fait dans toute la région de la Canée le héraut des vertus du saint ermite. Les fidèles accourent en foule, sur le lieu du prodige ; une église s'y élève bientôt qui devient pour toute la Crète un centre de pèlerinage très fréquenté. Mais le plus beau, c'est qu'au moment où Jean était blessé à mort par un berger imprudent, les moines qui étaient restés dans les deux cavernes d'Azogyrea moururent tous, entre la troisième et la septième heure du même jour. C'était, nous l'avons dit, le 6 octobre ; mais ce jour-là étant déjà occupé par la fête de S. Thomas, l'acte synodal de 1632 décréta de renvoyer au lendemain, 7 octobre, la mémoire collective de Jean et de ses quatre-vingt-dix-huit compagnons. Et voilà comment, sous la plume d'hagiographes à imagination vive, se forment les gracieuses légendes.

Si, laissant de côté ces compositions de pure fantaisie, nous revenons à l'autobiographie de Jean Xénos, nous ne pouvons retenir de la lecture de cette pièce qu'une impression favorable. Sans doute, tout n'y est pas parfait ; le style laisse à désirer ; le texte devra être amélioré en plus d'un point : les précisions biographiques ou chronologiques font presque totalement défaut. Mais l'auteur n'écrivait pas pour la postérité ; ses modestes *mémoires*, pour

employer ce terme trop solennel, ne contenaient pour ses disciples aucune allusion qui leur échappât ; la qualité souveraine en est la sincérité et cette simplicité pleine de rondeur, presque brutale, propre aux Crétois. Race étonnante en vérité, qui a su garder intacts, en dépit de vicissitudes quarante fois séculaires, et sa langue propre et ses caractères ethniques : vaillance jointe à un goût de l'indépendance voisin de l'indiscipline, vivacité de l'intelligence, imagination de feu, langue imagée, primesautière, insouciante de la pudeur, amour de l'aventure en tout genre, élan invincible pour la liberté s'alliant, chez la plupart, à un insatiable besoin de dominer, ou tout au moins de remuer, de faire parler de soi, de faire du bruit ; terre *ferax virorum*, d'où sortent sans cesse les hommes les plus marquants dans l'Église ou dans l'État, dans les sciences ou dans les lettres, dans le commerce ou dans la guerre, dans la mesure bien modeste où la guerre, en ce beau pays, s'accommode d'une règle quelconque. Dans cette chaîne ininterrompue d'hommes-types, que compte l'histoire de Crète, Jean l'Ermite aura désormais sa place. Grâce au R. P. Delehaye, nous connaissons mieux ce personnage, dont l'existence aventureuse, mais énigmatique, faisait jusqu'ici le tourment des historiens et des Crétois eux-mêmes.

L. PETIT.

LES COLLECTIONS ARABES
DES MIRACLES DE LA SAINTE VIERGE

Les Miracles de la Sainte Vierge des manuscrits arabes de la bibliothèque Nationale rentrent presque tous dans deux collections : l'une, de 68 miracles, composée en grec moderne au XVII[e] siècle par le moine Agapios (Athanase Landos) [1] ; l'autre, plus ancienne, comprenant 74 (75) miracles, dont une quarantaine sont passés de l'arabe dans l'éthiopien. Le recueil d'Agapios « n'est pas un ouvrage séparé [2], mais la troisième partie de son *Ἁμαρτωλῶν σωτηρία*, dont on a fait une traduction arabe [3] », comme l'observe Fabricius, *Vet. ed.* tome XIV, p. 379 (article Agapius de l'*Index scriptorum generalis*).

Le manuscrit arabe Cambridge Add. 2886 nº 2[4] attribue la traduction du grec en arabe des dix premiers miracles, les seuls qu'il contienne, au patriarche d'Antioche Macaire[5]. La préface

[1] Mgr Louis Petit, *Le moine Agapios Landos*, dans *Échos d'Orient*, 1899-1900, p. 278-85.

[2] Comme l'a cru Assemani sur la foi de Fabricius (Vet. ed. X, 383 ; Harles, XI, 396) : Assemani, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae Codicum Manuscriptorum Catalogus in 3 Partes distributus. Partis primae tomus tertius complectens reliquos codices chaldaicos sive syriacos* (Romae, 1759), Vat. syr. 201. Assemani y réfère à l'édition grecque : *θαυμάσια τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου*, *Miracula sanctissimae Deiparae. Graece*, Venetiis, 1641. L'erreur de Fabricius a été relevée par Villoison dans sa lettre à Harles (Fabricius-Harles, VIII, 24). Toutefois l'année 1641 est bien la date de la plus ancienne édition connue de l'*Ἁμαρτωλῶν σωτηρία*, le Salut des Pécheurs. Autres éditions : 1664, 1671, 1703, 1740, 1773, 1779, 1803 etc. É. Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII[e] s.* (Paris, 1894-1895) t. I, p. 413. Les éditions de 1779 et de 1803 sont celles que nous citons sous les lettres A et B.

[3] Villoison, l. c., citant Richard Simon, t. II, de ses lettres choisies, p. 79.

[4] William Wright, *A catalogue of the Syriac Manuscripts preserved in the library of the University of Cambridge*, 2 vol. Cambridge, 1901.

[5] Installé en décembre 1647.

parle de 68 miracles que fit la Sainte Vierge après sa mort. C'est précisément le nombre des miracles du recueil d'Agapios. La traduction de Macaire s'étendait peut-être à tout le recueil. La collection grecque témoigne d'un certain souci de grouper les miracles qui présentent quelque analogie : les mains coupées (mir. 10 et 11), les yeux arrachés (mir. 12), les lèvres et le nez coupés (mir. 13), les couronnes décernées à deux vierges (mir. 14), la vertu du nom de Marie et de l'*Ave Maria* contre les tentations (mir. 17 et 18), les renieurs (mir. 22 et 23), les doutes sur la présence réelle et sur la virginité de Marie (mir. 40 et 42), les visions du Christ exerçant les fonctions sacerdotales, et de l'enfant Jésus, âgé de trois ans (mir. 47 et 48), les blasphémateurs (mir. 51. et 52), les naufrages (mir. 61 et 62). Pareillement, en premier lieu les miracles remontant aux origines du christianisme : le miracle 1 tiré du récit apocryphe de la *Dormition de Notre-Dame* ; le mir. 2, de la légende provençale sur Maxime, l'un des 72 disciples, Marie-Madeleine, Marthe, leur servante Maximilla, l'aveugle-né guéri Callidonios et un gouverneur *ἄτεκνος*, qui obtient un enfant pour prix de sa foi, et dont la femme est l'héroïne du miracle. La série se clôt (mir. 68) sur l'évocation du jugement dernier. Puis sont rapprochés les miracles de mêmes sources : les miracles 3, 4, 8, empruntés au synaxaire ; 5 et 7, au pentecostaire ; 20 et 21, aux légendes du mont Athos. Les derniers récits 65-67 sont presque contemporains d'Agapios et ont pour théâtre, la Crète, sa patrie.

Le recueil de miracles proprement arabe est loin d'être aussi bien ordonné. « Proprement arabe » ne s'applique qu'au langage, la matière des miracles étant toute, ou peu s'en faut, de provenance romane ou latine. Si donc l'on compare, pour l'ordre, la collection arabe avec la collection occidentale primitive [1], 1, 3, 4, 8 et 9 (occid.) correspondent à 1, 5, 9, 10 et 11 (ar.), 10 et 12 (occid.) à 64 et 65 (ar.).

[1] Cette collection s'est formée de trois apports successifs : 1. les nos 1-17 du *liber Pothonis*, éd. Pez (Cleopatra, c. X, nos 7-23) ; 2. la petite série des 4 éléments (Cleop. c. X, nos 1-4) ; 3. le groupe de 17 nos : 1. Toledo — 17. Saturday (Cleop. c. X, nos 24, [lacune de 2 nos], 25-36, 38, 37). Cf. Mussafia, III, p. 55 et 58.

De même on peut établir d'autres petits groupements : Br. Mus. Add. 33956, 32 et 34 (ar. 15 et 16), Adgar 40 et 41 (ar. 24 et 25), Jean de Garlande 53 et 52 (ar. 39 et 40), 18 et 20 (ar. 66 et 67), Gautier de Coincy 10 et 12 (ar. 71 et 72). Les rapprochements internes, dans la collection arabe, se bornent à deux miracles sur l'aumône (mir. 62 et 63), deux autres miracles qui se passent en mer (mir. 14 — *medio in mari* — et mir. 15), et trois miracles (58, 59 et 60) vaguement localisés par cette expression *medio in mari*. Même expression pour marquer le site des miracles 21, 34 et 45. Rien dans le contexte n'indiquant, pour les six derniers miracles, la proximité de la mer, c'est sans doute l'Europe qui est désignée, les Iles de la Bible. Au miracle 14, dans Paris 4771, le mot « mer » est suivi de l'épithète « enveloppante » : c'est l'océan, et le miracle s'accomplit, en effet, dans la baie du Mont-Saint-Michel. Le texte ajoute : « de l'autre côté de la mer », ce qui confirme que la région ainsi située entre deux mers est bien l'Europe, ou un pays d'Europe.

Les deux collections grecque et arabe ont treize miracles communs. Les voici dans l'ordre des miracles arabes et en mettant leurs parallèles grecs entre parenthèses : 6 (28), 13 (37), 15 (61), 21 (48), 27 (32), 36 (15), 37 (62), 38 (54), 40 (39), 61 (55), 67 (38), 71 (56), 74 de Par. 4771 (45).

Nous donnons à l'Appendice la concordance des miracles dans la collection arabe et les collections éthiopiennes. Celles-ci se divisent en deux groupes principaux, selon qu'elles ont ou non les 33 premiers récits du manuscrit de la bibl. Nat. nº 60, qui, d'après M. Conti Rossini, formaient la collection primitive [1]. Le premier groupe comprend l'édition de Budge [2], *The miracles of the Blessed Virgin Mary*, les manuscrits du XVIIIe s. Paris 60 et 61, Abbadie 52, 54 et 55. Le second groupe est représenté par un manuscrit du XVIe s. Paris 62, qui n'a que trois récits de la collection primitive : 1, 3, et 12 (Par. 62. 1, 48 et 31). En gros la collection arabe s'accorde dans sa première moitié surtout avec

[1] *Notice sur les MSS. éthiopiens de la collection d'Abbadie* (1914), p. 78.

[2] « Le manuscrit de Lady Meux, que W. Budge attribuait au XIVe s., est, sans contestation possible, de la fin du XVIIe ou du commencement du XVIIIe. » Conti Rossini, l. c., p. 23.

la collection éthiopienne primitive [1], et dans sa seconde moitié presque exclusivement avec Par. 62, dont les miracles 46-49, 53-55, 56, 58-63, 64, 65-67 s'identifient respectivement, groupes ou unités, avec l'arabe 51-53 et 50, — 63 et 65-66, — 13, — 37, 39, 43 [2], 38 et 41-42, — 73, — 55-57. Enfin il n'est peut-être pas inutile de noter que des 12 miracles contenus dans Par. ar. 177 (A. D. 1289) [3], le plus ancien manuscrit de la collection arabe, un seul est passé dans l'éthiopien : le 36e de la collection arabe complète.

Nous avons dit plus haut que les miracles de la collection arabe étaient pour la plupart dérivés de sources occidentales. En effet, abstraction faite du mir. 75 du manuscrit arabe Vatican 170, miracle-réclame pour la diffusion du recueil des miracles, et du mir. 74 du même manuscrit, miracle d'origine copte, que Par. ar. 4771 a d'ailleurs remplacé par le miracle du peintre, d'origine occidentale, il n'y a dans cette collection que 16 miracles, dont je n'aie pu retrouver le thème dans les miracles de notre moyen âge. Sur ce nombre huit sont propres ensemble à l'arabe et à l'éthiopien : 8, 20, 43, 50-53, 63 [4], parmi lesquels le miracle 8 concerne,

[1] « L'auteur de la compilation arabe fut un certain « Jean l'évêque » d'après notre nº 54, f. 26r, 31v ; il devait travailler vers la fin du XIVe s. ». — « Le Tä'amra Māryām (Miracles de Marie) fut traduit en éthiopien en l'an 1441-1442, sous le règne de Zar'a Yāqob, ainsi qu'il est déclaré dans notre nº 52, f. 1r. » (Conti Rossini, l. c., p. 22). L'œuvre de « Jean l'évêque » est postérieure à celle du compilateur du ms. ar. Par. 69 [14 miracles] (A. D. 1334) qui contenait déjà 4 récits (*collection ar. complète* : 1, 9, 18, 28) de la collection éthiopienne primitive (*Zot.* 60 : 1, 28, 31, 5).

[2] La notice consacrée par Zotenberg au miracle 60 de Par. 62 est insuffisante pour identifier sûrement ce miracle, car l'arabe a deux miracles 43 et 59 qui répondent aux données de la notice. — De même Abbadie 53, mir. 84, peut se rapporter aux deux miracles de l'arabe 48 et 59.

[3] Ce sont, en les rapportant aux numéros des miracles de la collection arabe complète : 32-36, 40, 62, 64, 69-72. La date A. D. 1289 appartient à la partie la moins ancienne du manuscrit.

[4] Dans le catalogue des miracles, ce sont ces miracles propres qui ont été presque les seuls cités. Pour les autres identifications entre l'arabe et l'éthiopien, il faut consulter la table de concordance à l'appendice.

dans l'arabe, le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ; le mir. 20, le pèlerinage à Roc-Amadour ; le mir. 51, une réunion des Frères Prêcheurs [1]. De même parmi les huit autres miracles exclusivement propres à l'arabe, le mir. 45 a l'expression *medio in mari* ; le mir. 44 mentionne l'église Saint-Paul aux portes de Rome et probablement les Frères Mineurs ; le mir. 49, les moines blancs [2] ou (Par. ar. 4771) les bénédictins (?). Toutes choses qui nous retiennent en Occident. Si É. Galtier avait eu l'occasion d'étudier toute la collection arabe des miracles de la Sainte Vierge, il n'aurait peut-être pas été aussi catégorique à propos du miracle 23 (=Par. éthiop. 62, miracle 33) : « Comme l'éthiopien, dit-il, ne peut dériver du texte français, il faut admettre qu'ils reproduisent tous deux un texte byzantin [3]. » La filiation byzantine est le cas pour un certain nombre de miracles localisés en Orient : 13, 35, 39, 55, 56, 66, de la collection arabe. Mais pourquoi, à la suite des croisades, des échanges commerciaux, des missions, la littérature romane ne se serait-elle pas frayé une voie directe vers l'Orient arabe, sans étape nécessaire dans l'Orient byzantin ? L'arabe aurait été alors le véhicule ordinaire et suffisant pour le passage du français dans l'éthiopien.

La collection grecque-arabe cite souvent ses sources [4].

[1] Mentionnés encore aux miracles 30, 31 et 34.

[2] Mentionnés aussi au mir. 27.

[3] É. Galtier, *Byzantina* III, dans *Romania*, t. XXIX (1900), pp. 504, 505.

[4] Quelques sources ont été déjà indiquées plus haut. En outre la version arabe d'Agapios cite, au mir. 10 : *Vie de S. Jean Damascène* ; puis, parmi les sources occidentales, au mir. 40 (Par. 5078) : *Vie de S. François (d'Assise)* ; au mir. 54 (Par. 286), les *Miracles de N. D. mère de Dieu* ; aux miracles 48 et 56, Césaire (d'Heisterbach) ; aux miracles 61, 62 et 63, Vincent de Beauvais. De plus au mir. 53, Agapios donne des détails sur les sources italiennes dont il s'est servi. Au sujet de ces *Θαύματα τῆς ὑπεραγίας τοῦ Σιλβανοῦ*, Mgr Louis Petit avait émis, l. c., p. 284, l'hypothèse qu'il s'agissait du volume : *Miracoli de la Madona... Taurini, per Franciscum de Silva, l'anno 1496*. Voici une autre piste : Hercule Vincemala a écrit trois volumes de *Miracles de la Vierge Marie* (Mediolani, 1579), simple traduction latine des : *Miracoli di Maria Virgine* du Camaldule Silvano Razzi (Wetzer und Welte's *Kirchenlexicon*, t. VIII, 1893, p. 837). J'ai cherché ces ouvrages au British Museum pour vérifier, mais ils n'y étaient pas.

Par contre, la collection proprement arabe n'en cite aucune. S'il faut en croire le prologue que les textes occidentaux ont mis au miracle 69 : « l'âme du mort encapuchonnée », ce miracle dériverait d'un récit de Pachôme à l'un de ses disciples.

Quelques miracles de la Sainte Vierge, contenus dans les manuscrits arabes de la bibliothèque Nationale, ne sont pas entrés dans la collection arabe :

1° Par. 263, f. 100v-101. Un groupe de sept miracles, à la suite du récit de l'Assomption de Marie. Cf. MIGNE, *Dict. des Apocryphes*, t. II, col. 530. J'omets les miracles qui émaillent le récit de la migration (Cf. recueil d'Agapios, mir. 1).

2° Trois miracles de l'édition de Budge.

1. Ch. XXVIII. *The Virgin Mary and the monk of Abba Samuel of Kalmân*, p. 75. Ce miracle se trouve en arabe dans une collection de XL [1] histoires monastiques, parmi lesquelles XXIV-XXXI sont mises dans la bouche d'Isaac, abbé du monastère de Qalamûn. C'est la XXXe qui nous concerne ici :

Par. 278, f. 112. Par. 279, f. 293. Par. 280, f. 172. Par. 4774, f. 152. Par. 4789, f. 155. Par. 4873, f. 194v. Par. syr. 238 (XX), f. 44v.

2. Ch. XXXIV. *The Virgin Mary and the Khalîfa of Athribis*, p. 96-111.

Par. 154, f. 165. Par. 155, p. 263-274. Par. 4771, f. 1-9v. Par. 4778, f. 95-102. Par. 4872, f. 90v-96. Par. 4887, f. 262v-275. Vat. ar. 170, f. 120-133.

3. Ch. XXXV. *How the Virgin Mary appeared unto the Archbishop Theophilus*, p. 111.

Par. 155, p. 188. Vat. 57, n. 1, f. 1v (mutilé). Vat. 170, n. 6. Vat. 698, n. 4. Br. Mus. Or. 4723, VII, f. 93 (même titre que Par. 155).

A la suite du récit, esquissé dans l'édition de Budge, Par.

[1] La XIVe histoire est le récit d'une apparition de la Vierge, la nuit du 21 Ṭûbah, à un prêtre qui doutait de la vérité des miracles qu'il lisait. Ce prêtre raconte sa vision à Victor, abbé d' *Ἔννατον*. (Les récits X-XIV sont attribués à Victor). Par. 278, f. 71v ; Par. 279, f. 179 ; Par. 280, f. 107v ; Par. 4774, f. 96 ; Par. 4789, f. 88v ; Par. 4873, f. 122 ; Par. syr. 238, f. 37v ; cf. FORGET, *Synaxaire Alexandrin*, t. I, p. 373 (7 Ṭûbah).

155 a une pièce, qui manque dans Budge, sur la consécration de l'église de Qūsqām par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un fragment de cette pièce se trouve dans Par. 73, f. 50-51 (f. 50, l. 1 = Par. 155, p. 211, l. 13). Cf. Conti Rossini, l. c., p. 99, Abbadie ms. 56, 1° et 2° : ce qui confirme que l'éthiopien a séparé les deux récits.

3° L'image miraculeuse de la Sainte Vierge à Saïdnaia [1] (Par. éthiop. 60, mir. 49).

Par. ar. 155, p. 1-12. Par. 262, f. 58v. Vat. 170, f. 144. Vat. syr. 202, f. 195. Br. Mus. Or. 5648, f. 211v (= Par. 262).

Harley 4401, n° 36 : Gautier de Coincy (éd. Poquet, 649-672).

4° Le miracle de la Sainte Vierge à Béryte.

Par. 69, f. 108. Par. 141, n. 2. Par. 154, f. 145 : Homélie de S. Cyrille de Jérusalem. Histoire de l'apôtre Mathias. La Vierge Marie fait dissoudre le fer et par elle les habitants de Béryte crurent. Par. 155, p. 109. Vat. 170, f. 201v. Vat. 698, n. 7.

René Basset. *Les Apocryphes éthiopiens traduits en français*, v. Les prières [2] de la Vierge à Burtos (Béryte) et au Golgotha. 1895. (En appendice traduction de la légende arabe.)

Signalons encore, sans prétendre avoir épuisé l'analyse des manuscrits de la bibliothèque Nationale, le miracle isolé Par. 286, f. 15v. C'est l'histoire d'un enfant de la ville d'Aufîmâ qui monte dans une barque pour jouer et est entraîné en pleine mer. Au moment où il va se noyer, la Vierge Marie lui apparaît, le prend sur ses genoux et le sauve.

Les collections arabes de Miracles de la Sainte Vierge des autres bibliothèques, dont j'ai pu consulter les catalogues, seront énumérées à l'appendice par ordre alphabétique de ces bibliothèques.

[1] P. Peeters, *Anal. Boll.* t. XXV, p. 137-57. Les Coptes fêtent ce miracle. Cf. Vansleb, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, t. IV, ch. 5 : c'est la troisième des 32 fêtes énumérées.

[2] Sur la prière magique qui fait fondre le fer : Par. 4902, f. 29v ; Vat.174, n. 4 ; Oxford Bodleienne, Rott. Orr. Bodl. 2 (Nicoll 484) : a) *prooemium Christi*, b) *prooemium Mariae*, c) *oratio ipsa*. Cf. Migne, *Dict. des Apocr.*, t. II, col. 504.

Manuscrits de la collection arabe [1].

1. — Bibliothèque Nationale.

Baron de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes*, Paris, 1883-1895.

Griveau, *Supplément pour les manuscrits arabes-chrétiens*, dans *Revue de l'Orient Chrétien*, t. XIV-XVI (1909-1911).

H. Zotenberg, *Catalogue des manuscrits syriaques*.

Par. 69 (A. D. 1334), f. 98^{v}-163 : 14 miracles.

Par. 155 (A. D. 1486), f. 217-263 : 42 miracles [2].

Par. 177 (A. D. 1289), f. 115^{v}-133^{v} : 12 miracles. Titre : quelques miracles accomplis par la B. V. M. au monastère de Banhâ El ʿAsal. Le colophon ne parle pas de ce monastère.

Par. 265 (XVIIe s.), f. 77-79^{v} : 1 miracle.

Par. 4771, f. 9^{v}-159^{v} : 74 miracles.

Par. syr. (carshuni) 232 (XVIIe s.), f. 523 : 65 miracles (la fin manque).

2. — Bibliothèque Vaticane.

Scriptorum veterum nova collectio e vaticanis codicibus edita ab Angelo Maio (Romae, 1831), t. IV, codices arabici...

Assemani, *Bibl. Apostol. Vaticanae... Partis primae t. III complectens reliquos codices chald. sive syriacos.* Romae, 1759.

Vat. ar. 170 (A. D. 1719), f. 1^{v} : 75 miracles.

Vat. syr. 58, f. 161^{v} : 1 miracle.

[1] Mes remerciements sont dus au prélat oriental, qui, à la prière de M. l'abbé Chabot, a résumé pour moi en arabe chacun des 75 miracles du ms. ar. Vat. 170. Toutes mes enquêtes ont été basées sur cette analyse substantielle : c'est ce qui explique la première place donnée au Vat. 170 dans la liste des manuscrits de cette collection. J'avais omis en relevant les textes des manuscrits (coll. gr.-ar.) de la bibl. Nat., de noter le folio de plusieurs *initia*. J'exprime à Mgr E. Tisserant ma vive gratitude du grand service qu'il m'a rendu en comblant cette fâcheuse lacune.

[2] Une première préface p. 217, une seconde, p. 217^{v}. Le récit des miracles ne commence qu'à la page 222.

MANUSCRITS DE LA COLLECTION (GRECQUE)-ARABE.

1. — Bibliothèque Nationale.

Par. 286 (cod. Hierosol., A. D. 1785), f. 145^{v} : 47 miracles [1].

Par. 5078, f. 31^{v} : 68 miracles (le mir. XXXIX est omis). Titre : *Recueil des miracles de N.-D. et mère de Dieu, la Vierge Marie.*

Par. 6164, f. 13^{v}-36^{v}, f. 1-13^{v}, f. 36^{v}-42 : 21 miracles (9-30) [2].

Par. 6256 (A. D. 1707), f. 105^{v} : 10 miracles [3].

2. — Bibliothèque Vaticane.

Vat. syr. 201, f. 8 : 68 miracles.

3. — Université de Cambridge.

William WRIGHT, *A catalogue of the syriac Manuscripts preserved in the library of the Univ. of Cambr.* 2 vol. Cambridge, 1901.

Cambridge Add. 2886, f. 2 : 10 miracles (1-10).

4. — Université S. Joseph à Beyrouth.

Louis CHEÏKHO, *Les manuscrits de l' Univ. S. Joseph*, dans *al-Machriq*, t. VII, VIII et IX (1904-1906).

Beyrouth 48, f. 5-22 : 1 miracle.

5. — GRAF, *Katalog christlich-arabischer Handschriften in Jerusalem : 1. Die arabischen Handschriften des melkitischen Seminars St. Anna der Weissen Väter*, dans *Oriens Christianus*, N. S., t. IV (1914), pp. 88-120 ; 312-38.

Sainte-Anne (Jérusalem) 60, p. 5-151 : mir. 2 (finale)-73.

[1] Les titres de Par. 286 sont les mêmes que ceux de Vat. syr. 201. Il y avait primitivement plus de 70 miracles : 46 sont ainsi numérotés 2-41, 55-58, 63-64 ; du miracle 70 (= LXVII) il n'y a que le titre, et le dernier 71 ? (= LXVIII) se trouve à la fois en tête et en queue de la collection f. 143 et f. 211.

[2] Le désordre dans le texte de Paris 6164 ne tient pas à un déplacement des folios dans ce manuscrit, mais dans le manuscrit dont il dérive. C'est au beau milieu d'une page et d'une ligne que le copiste est passé d'un récit à l'autre, l'un restant sans finale, l'autre se présentant acéphale, mais tête et fin se retrouvant ailleurs.

[3] Les miracles de ce manuscrit ont conservé le numéro d'ordre des miracles de la collection complète, mais se suivent ainsi : 1 (43), 2 (45), 3 (10), 4 (8), 5 (9), 6 (52), 7 (2), 8 (5), 9 (7), 10 (64). M. Griveau n'a lu que le n° d'ordre du premier miracle et celui du dernier : 43 et 64. La soustraction lui a fourni le chiffre de 21 (ce serait 22).

Bibliographie

Collection éthiopienne.

Budge, *The Miracles of the Blessed Virgin Mary...* London, 1900 (Lady Meux Manuscripts, nº 2-5).

H. Zotenberg, *Catalogue des MSS. éthiopiens de la Bibl. Nat.* (nºs 60-63, p. 62-71).

C. Conti Rossini, *Notice sur les MSS. éthiopiens de la collection d'Abbadie.* Extrait du *Journal Asiatique*, 1912-1914 (nºs 51-55, p. 75-99).

Sources latines et françaises.

I. — Sources manuscrites.

1. — British Museum.

H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, vol. II (1893) : *Miracles of the Virgin*, p. 586-740 :

Add. 15723 coll. II, latin, XIIIe s., p. 624-36.
Add. 18346, latin, XIVe s., p. 646-49.
Add. 18929, latin, 2e partie du XIIIe s., p. 656-61.
Add. 19909 (Herolt), latin, A. D. 1473, p. 679-89.
Add. 33956, latin, 1re partie du XIVe s., p. 671-76.
Arundel 406, latin, 2e partie du XIIIe s., p. 661-65.
Arundel 407, latin, XIIIe s., p. 655.
Cleopatra C. X, latin, 2e partie du XIIe s., p. 600-618.
Egerton 612 (Adgar), français, 1re partie du XIIIe s., p. 708-717.
Egerton 1117, latin, fin du XIIIe s., p. 666-69.
Harley 4401 (Gautier de Coincy), français, milieu du XIIIe s., p. 717-27.
Royal 5 A. VIII, latin, XIIIe s., p. 650-55.
Royal 6 B. XIV, latin, c. A. D. 1200, p. 637-42.
Royal 8 C. IV (Jean de Garlande), latin, 2e partie du XIIIe s., p. 699-707.

Vol. III (J. A. Herbert, 1910) : *Exempla and collected Tales.*

2. — Bibliothèque Nationale.

A. Mussafia, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden* V. 74 pp., Wien 1898 (= *Kais. Ak. der Wissensch.*

in Wien, Sitzungsberichte der Philos. - hist. Classe, t. CXXXIX pars VII), p. 1-13 : analyse des 80 n[os] de Paris bibl. Nat. fr. 818 (recueil lyonnais) ; p. 19-74 : éditions des n[os] 1, 2, 4, 8, 11, 20, 22, 23, 26, 29, 49, 59, 73, 74 et souvent du texte latin apparenté.

A. MUSSAFIA, *Zeitschr. für rom. Phil.* t. IX, p. 412 : Par. 818, f. 83[a], n° 64.

Paul MEYER, *Notice sur le recueil des Miracles de la Vierge, renfermé dans le ms.* B. N. fr. 818 (= *Notices et extraits des MSS.* ... t. 34, seconde partie, p. 57-71).

3. — Orléans.

Paul MEYER, *Notice sur un ms. d'Orléans, contenant d'anciens miracles de la Vierge en vers français* (l. c., p. 31-56).

II. — Patrologie latine de Migne.

LXXI. GRÉGOIRE DE TOURS († 594). *Libri miraculorum.*

LXXXVIII. ADAMNAN, abbé d'Iona († 704). *De locis sanctis.*

XCVI. *S. Hildefonsi vita per* RODERICUM (XIII[e] s.) *scripta.*

CXX. PASCHASE RADBERT († 865). *De corpore et sanguine Domini.*

CXLV. PIERRE DAMIEN (988-1072). *De variis apparitionibus et miraculis. De bono suffragiorum.*

CXLVII. GAIFERIUS CASSINENSIS (XI[e] s.). *Carmina.*

CLVI. GUIBERT DE NOGENT († 1124). *De laude S. Mariae. De vita sua.*

CLIX. Pseudo-ANSELME I. *Sermo de conceptione B. M. V.*

CLIX. Pseudo-ANSELME II. *Miraculum grande S. Iacobi.*

CLXXII. HONORIUS D'AUTUN († post 1130). *Speculum Ecclesiae.*

CLXXIII. GAUTIER DE CLUNY (de Compiègne) A. D. 1141. *De miraculis B. M. V.*

CLXXVI. HUGUES DE S. VICTOR († 1141). *De sacramentis.*

CLXXXV. *Exordium magnum Ordinis Cisterciensis.*

CLXXXV. HERBERT, év. de Torres en Sardaigne (c. 1180). *De miraculis.*

CLXXXIX. PIERRE LE VÉNÉRABLE († 1156). *De miraculis.*

III. Recueils d'auteurs latins.

CAESARIUS (d'Heisterbach), *Illustrium miraculorum et historiarum mirabilium libri XII* (A. D. 1222), Cologne, 1599. — Même ouvrage sous le titre *Dialogus miraculorum*, ed. STRANGE, 1851 : *lib. VII, Miracula B. M. V.*, II, 1-80.— STRANGE, *Index in Caesarii Heisterbacensis Dialogum*, 1857.

A. MEISTER, *Die Fragmente der Libri VIII miraculorum des Caesarius von Heisterbach*, Rom, 1901 (= *Römische Quartalschrift für christliche Alterthumskunde*, Supplement-Heft 13, 1901) : *liber III, miracula B. M. V.*, p. 128-207.

Anton E. SCHÖNBACH, *Studien zur Erzählungsliteratur des Mittelalters*, vierter Teil : über Caesarius von Heisterbach. I (= *Sitzungsberichte der Kais. Akad. der Wissenschaften in Wien*, Philos.-histor. Classe, t. CXLIV, 9, 1902, 93 p.) [1] ; siebenter Teil : üb. Caes. v. H. II, l. c., t. 159, 4 (1908) 51 p. ; achter Teil : üb. Caes. v. H. III, l. c., t. 163, 1 (1909) 89 p.

Homiliae Caesarii (d'Heisterbach) per Joannem Andream COPPENSTEIN Mandalensem S. O. Praedicatorum theologum editae (Cologne, 1615) in 4 Partes. Les exemples contenus dans ces homélies ont été réimprimés par SCHÖNBACH, l. c., Vierter Teil, p. 69-92, en collationnant l'ancienne édition avec trois manuscrits des XIV[e] et XV[e] s.

CÉLESTIN (S. Pierre), *Opusculum VI, De miraculis B. M. V.* (*Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, Lugduni 1677).

ÉTIENNE DE BESANÇON († 1294), *Alphabetum Narrationum.*

ÉTIENNE DE BOURBON († 1261), *Tractatus de diversis materiis praedicabilibus...*, appelé aussi *Liber de septem donis*. — A. LECOY DE LA MARCHE, *Anecdotes historiques, légendes et apologues tirés du recueil inédit d'É. de Bourbon* (= *Soc. de l'hist. de France*, 1877).

GOBI LE JEUNE (Jean), c. 1350, *Scala coeli* (Virgo Dei Genitrix), Lübeck, 1476. Cette édition est foliotée en chiffres romains.

(1) Erster Teil, t. CXXXIX, 5 (1898) ; Zweiter Teil, t. CXL, 4 (1899) ; Dritter Teil, t. CXLIV, 2 (1901) ; Fünfter Teil, t. CXLV, 6 (1902) ; Sechster Teil, t. 156, 1 (1907).

HEROLT Jean († 1468), *Promptuarium de Miraculis B. M. V.* — WARD, *Romances*, II, p. 679-89, les références, dans l'analyse de Add. 19909, sont faites au *Discipulus Redivivus* (Augsburg, 1728) vol II : *Promptuarium Exemplorum Mariano-Morale*, qui comprend le *Promptuarium Exemplorum secundum ordinem alphabeti*, suivi (en continuant la numérotation) du *Prompt. de mir. B. M. V.* (nos 1-93 de Add. 19909 correspondent aux nos 635, 636, 638-700, 637, 701-728). — L'édition à laquelle renvoie Warner (éd. Mielot) est celle de Reutlingen, 1475 ; et Mussafia, celle de Nürnberg, 1486.

Jacques de Vitry, Goswin FRENKEN, *Die exempla des J. von Vitry*, d'après le ms. de Liège XIVe s., no 455 (Paul LEHMANN, *Quellen und Untersuchungen zur lateinische Philologie des Mittelalters*, V, 1914).

JACQUES DE VORAGINE († 1298), *Legenda aurea*, ed. GRAESSE, Dresde, 1846. *La Légende dorée*, éd. Teodor DE WYZEWA, Paris, 1913.

JEAN LE MARCHANT (Original latin de), trouvé à la Vaticane par A.Thomas, a été édité dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, 4e série, XLII (Paris 1881), p. 508-550 : *Miracula* 1-27. Les miracles français 27, 29, 30, 31 et 32 ne figurent pas dans le texte latin.

JOHANNES MONACHUS (c. 1000), *Liber de miraculis*, ed. Michael Huber, dans Alfons HILKA, *Sammlung Mittellateinische Texte*, 7 (1913).

POTHONIS... *Liber de miraculis S. Dei Genitricis Mariae*, en appendice de la Vie et des révélations de la vénérable Agnès Blannbekin, ed. Bernard PEZ, 1731.

THOMAS DE CANTIMPRÉ († c. 1280), *Bonum universale de proprietatibus apum* (al. *Miraculorum et exemplorum mirabilium sui temporis libri duo*).

VINCENT DE BEAUVAIS († 1264), *Speculum historiale*, édité à Strasbourg 1473 et à Augsbourg 1474. — Le *Speculum maius* édité à Douai en 1624 sous le titre de *Bibliotheca mundi*, 4 vol. ; le 4e vol. est le *Speculum historiale*, édition citée par Warner (Mielot).

WILHELMUS MALMESBIRIENSIS, *Miracula*.

IV. — Recueils d'auteurs français.

ADGAR (Cotton Cleopatra c. X) édité partiellement par Carl NEUHAUS, *Die Quellen zu Adgars Marienlegenden*, Ascherleben, 1882, que cite Warner (Mielot); et Carl NEUHAUS, *Die lateinischen Vorlagen zu den alt-französischen Adgar'schen Marienlegenden*, Ascherleben, 1886.

ADGAR (Egerton 612) édité par Carl NEUHAUS, *Adgar's Marienlegenden* (= Wendelin FOERSTER's *Altfranzösische Bibliothek*, vol. IX, Heilbronn, 1886).

GAUTIER DE COINCY († 1236), *Les miracles de la sainte Vierge, traduits et mis en vers*, éd. POQUET, 1857.

A. MUSSAFIA, *Ueber die von Gautier de Coincy benützten Quellen*, Wien, 1894 (= *Denkschriften der Kais. Ak. der Wiss. in Wien*, Philos.-histor. Classe, t. XLIV, 1, p. 1-58).

GUILLAUME DE S[t] PAIR, *Roman du Mont-Saint-Michel*, éd. F. MICHEL, 1856.

JEAN LE CONTE, *Miracles de la Vierge* (B.N., MSS. fr. 1805 et 1806).

JEAN LE MARCHANT, *Miracles de N.-D. de Chartres*, éd. G. DUPLESSIS, Chartres, 1855.

MIELOT, (XV[e] s.) éd. WARNER, *Miracles de Notre-Dame*, 1885 : Analyse des miracles (Intr. p. VIII-XL); texte, p. 5-81; fac-similé, p. 1-120.

V. — Anonymes ou Recueils modernes.

F.H. VON DER HAGEN, *Gesammtabenteuer* III, Stuttgart 1850.

ISNARD H., *Miracles de la B.V.M. d'après un ms. du XIII[e] s.*[1] *de la bibliothèque de Vendôme...*, Orléans 1888. (Cf. *BHL.* 5367.)

KLAPPER (Joseph), *Exempla aus Handschriften des Mittelalters*, Heidelberg, 1911 (= *Sammlung mittellatein. Texte...* von Alfons HILKA, 2).

MÉON, *Nouveau recueil de fabliaux et contes*, Paris, 1823.

MUSSAFIA, *Studien zu den mittelalterlichen Marienlegenden* : I. Wien, 1887, 80 pp. (= *Kais. Ak. der Wissensch. in*

[1] De l'abbaye des Vaux de Cernay.

Wien, Sitzungsberichte der Philos.-hist. Classe, t. CXIII. p. 917-94) ; II. 1888, 90 pp. (= t. CXV, p. 5-92) ; III. 1889, 66 pp. (= t. CXIX pars IX) ; IV. 1891, 85 pp. (= t. CXXIII, pars VIII) ; V. 1898, 74 pp. (= t. CXXXIX pars VIII).

Paris (G.) et Robert (V.), *Miracles par personnages publiés d'après les MSS. 819 et 820 de la B. N.* 1876-1893.

Weber (Alfred), *Handschriftliche Studien auf dem Gebiete Romanischer. Literatur des Mittelalters*, Frauenfeld, 1876.

Wright (Thomas), *A selection of Latin stories from MSS. of the 13. and 14. Centuries : a contribution to the history of the fiction during the Middle Ages*, London, 1842.

VI. — Répertoires.

Bibliotheca hagiographica latina (1900-1901),Maria (B. Virgo) C. Miracula in unum collecta, nos 12-27 [5356-5376]. D. Miracula in variis locis facta, nos 28-65 [5377-5414].

Supplementi editio altera auctior (1911), C. et D, p. 213-216.

A. Poncelet, *Initia miraculorum B. Virginis Mariae* (1783 initia) (= *Anal. Bolland.* t. XXI, 1902, p. 245-357). C'est à l'index des Initia : *narrationes praecipuae* p. 358-60, que j'ai emprunté les titres latins (non entre crochets) donnés aux miracles de la présente collection qui correspondent à ceux des sources latines. Le lecteur est invité à se reporter à cet index.

Incunables italiens.

A. Leonardo Pachel et Uldericho Scinzenzeler. Milan. A. D. 1481, die octavo Junii. 62 chapitres. Pas de pagination. 48 f. 4°.

B. Leonardo di Basilea. Vincentiae. A. D. 1475. Solstitio estivo. 62 chapitres. Pas de pagination. 70 f. 4°.

C. Henrico de Haerlem. Bologna. a di ultimo de Junio del 1485. 62 chapitres. Pas de pagination.

D. Les 62 chapitres des trois incunables A, B et C sont reproduits dans les 62 premiers chapitres d'un livre imprimé en 1545 à Vinegia par Giovanni Padouano. 75 chapitres. Pas de pagination.

Il existe un pamphlet véhément contre le recueil

de miracles représenté par les incunables A, B et C : A Prencipi d'Italia, stampata nel Anno 1550 nel mese di Aprile [1]. Sans nom de ville ni d'éditeur. Pas de pagination.

APPENDICE

I. Recueils de miracles de la B. V. M. de contenu incertain.

1. — Berlin.

Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften*, 2 vol., 1899. MS. Orient. fol. 1408 : Récits de miracles accomplis par la Sainte Vierge Marie.

2. — Cambridge.

Add. 1990, f. 96-109.

3. — Diarbékir.

Addaï Scher, *Notice sur les manuscrits syriaques et arabes conservés à l'archevêché chaldéen de Diarbékir*, dans *Journal Asiatique*, 10e série, t. X (1907), pp. 331-62, 385-431.

Diarbékir 143, n. 7 et 144, n. 6.

4. — Jérusalem.

Ste Anne 60, p. 151-82 : 5 miracles et 6 récits analogues annexés au recueil d'Agapios.

5. — Londres.

Brit. Mus. Or. 2327.

B. M. Rich. 7206 f. (11-31v ?) [2], carschuni.

[1] A criticism by PP. Vergerio of the Milan edition 1548 [note du catalogue des imprimés au British Museum].

[2] Ce manuscrit a été insuffisamment analysé par l'auteur du catalogue.

1. Les miracles de la Ste Vierge commencent f. 11 : Titre.

2. F. 14v Prodige du crucifix d'Alexandrie (= Forget, *Synax. Alex.*, t. II, p. 266-67, et M. Chaîne, *Mélanges de la Faculté Orientale*, t. VI (1913), p. 525-26).

3. F. 18 = Mir. XVIII de la coll. arabe.

4. F. 19 (mir. 13 d'Agapios) ; f. 25v (Agap. 2) ; f. 27v (Agap. 38). Je n'ai relevé que les titres qui étaient en évidence.

Otto Loth, *A catalogue of the Arabic MSS. in the library of the India Office*, 1877.

India Office. 1049.

n. 2, f. 67v-83. Narrationes variae inter quas B. M. V. miracula et epistolae duae.

n. 4, f. 147v-87v. Miracula B. M. V.

Miraculum I. De monacha quam B. M. V. liberavit a supplicio Purgatorii (= Coll. ar. XLI).

6. — Oxford.

Hunt, 383, n. 3. Miraculum quoddam a S. Maria editum.

7. — Vienne.

Flügel, *Die arabischen... Handschriften der K. K. Hofbibl. zu Wien.* 3 vol. 1865-1867.

Vindobon. 1570 (Mxt. 731). Exempla et legendae.

Vindobon. 1571 (Mxt. 732) f. 2v-70. 67 miracula B. M. V. (principio et fine mutila).

9. — Alep.

Revue de l'Orient chrétien, 1912, p.280-85, Catalogue sommaire des manuscrits du Père Paul A. Sbath.

ms. III, 10 (XVe s.), 16 miracles.

ms. XXX (XVIIe s.), 11 miracles.

Il y a encore d'autres recueils de miracles de la Vierge dans ce catalogue, mais une note (*Revue de l'Orient chrétien*, 1920-1921, p. 194, note 2) informe que la guerre a dispersé la bibliothèque.

II. *Ἁμαρτωλῶν σωτηρία* (manuscrits arabes).

1. Par. 223 (201 folios). Pars I in 38 capita.

2. Forschall, *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium, qui in Museo Britannico asservantur.* Pars II, codices arabicos amplectens. Londini, 1846.

   Sloan 3028. Pars I. Copié à Paris en 1695 par Jacques Salomon Damascène (note du fol. 1).

3. Abbé Ibr. Harfouche, *La bibliothèque maronite d'Alep*, dans *al-Machriq*, t. XVII (1914), pp. 21, 89, 354, 599.

Alep 70 [1]. Daté H. 1103 (A. D. 1691-1692).

4. Graf, *Ergänzungen zum Catalog von K. Κοικυλίδης* (pour l'arabe chrétien seulement), dans *Oriens Christianus*, N. S., t. V (1915), p. 294-314 ; t. VI, p. 317.
   Jérusalem. Saint-Sépulchre 102. Pars I, 38 ch. ; Pars II 22 ch. ; Pars III, 5 pages (incomplet).

5. Fabricius, *Vet. ed.*, XIV, 379 (Harles X, 132) : Idem liber arabice fuit MS. in bibl. Rostgaardiana, ut ex eius catalogo p. 445 constat.

Ainsi plusieurs des manuscrits arabes sont incomplets et n'ont que la première partie de l'ouvrage (Paris, Londres) ou qu'un fragment de la troisième, qui est celle qui nous intéresse (St Sépulchre). Si Sloan 3028 est une copie complète d'Alep 70, celui-ci n'aurait aussi que la première partie. Et nous ignorons le contenu exact des deux manuscrits de Beyrouth, et du manuscrit signalé par Fabricius.

Concordance de l'arabe et de l'éthiopien.

Le chiffre en exposant des nos des récits éthiopiens les réfère aux divisions du récit arabe correspondant.

Arabe	Zot. 60 (18e s.)	Zot. 61 (18e s.)	C.R. 52 (18e s.)	C.R. 54 (18e s.)	C.R. 55 (18e s.)	Budge 17e/18e s.	Zot. 62 (16e s.)	Zot. 63 (18e s.)	C.R. 53 (18e s.)	C.R. 51 (18e s.)
1	1		7	1		0^1	1	1		
3							3	3		
5							30	30	36	
6						39				
7	27	25	33	27	27	26				2
8 1 et 2			5^2			41^1			37^1 38^2	

[1] *Al-Machriq*, t. XVII (1914), p. 99 (Note 1 du R. P. Cheïkho au sujet du ms. Alep. 70 : « Il y a deux bons manuscrits de cet ouvrage à la bibliothèque des Pères Jésuites de Beyrouth, dans l'un desquels le traducteur du grec en arabe est nommé « le curé Joseph El-Mussawir ».) Ce manuscrit Alep 70 est l'archétype du ms. du Br. Museum Sloan 3028. Voir fol. 1 note. Cette note indique le nom du père du copiste d' Alep 70 : « filius presbyteri et librarii satis noti nomine Marci ». L'abbé Harfouche appelle le fils du curé Marc « le lecteur Zacharie ».

Arabe	Zot. 60 (18e s.)	Zot. 61 (18e s.)	C.R. 52 (18e s.)	C.R. 54 (18e s.)	C.R. 55 (18e s.)	Budge 17e / 18e s.	Zot. 62 (16e s.)	Zot. 63 (18e s).	C.R. 53 (18e s.)	C.R. 51 (18e s.)
9	28	26	34	28	28	27				3
12									7	
13			83				56		8	
14	32	29	38	32		32				
15									46	
18 1 et 2	31		37	31	31	30				
19	11	9	17	11	11	10				
20	12	10	18	12	12	11	31	31		
21			84						9	
23							33		40	
24	26	24	32	26	26	25				
26									98	
27	4	2	10	4	4	2				
28	5	3	11	5	5	3				
29	6	4	12	6	6	4				
30			149							
31									99	
32									100	
36	67					38				
37			85				58		14	
38							61			
39			86				59			
41			87				62			
42							63			
43							60 ?		47	
46									48	
50							49		42	
51	69		81				46		104	
52		28					47			
53	3	1	9	3	3	1	48			
55							65			
56							66			
57	71						67			
59							60 ?		84 ?	
63							53		43	
65							54		10	
66							55		11	
67									12	
73							64			
74[2]	9	7	15	9	9	8				

Voici les miracles de la collection arabe auxquels se rapportent les références de l'Introduction de Budge aux sources

occidentales : 1 (p. XXX), 6 (p. XLIV), 14 (p. XLII), 18 [1 et 2] (p. XL), 19 (p. XXXV), 24 (p. XXXVII-XL), 28 (p. XXXI), 29 (p. XXXII), 36 (p. XLIII), 74[2] [Par. 4771] (p. XXXIV).

Je note ces références parce que je ne les ai pas utilisées.

Farnborough. Louis VILLECOURT.

1. COLLECTION ARABE

MIR. I. Hildefonsus [episcopus Toletanus] [1]. — Vat. 170, f. 1. Par. 69, f. 98v. Par. 155, p. 222. Par. 4771, f. 9v. Par. syr. 232, f. 523.

TEXTES PARALLÈLES. *S. Hildefonsi vita per Rodericum Cerratensem* (O. P., XIIIe s.) *scripta*, *P. L.* XCVI, 50. Les quatre principaux faits du récit s'y retrouvent : n. 8, le livre écrit en l'honneur de la Vierge ; n. 8, l'institution de la fête de l'Annonciation ; n. 9, le vêtement reçu des mains de Marie ; n. 10, l'audace du successeur d'Ildefonse punie de mort.

Cleopatra C. X, nº 7. Royal 8 C. IV (Jean de Garlande, nº 38). Harley 4401, nº 1 (POQUET, 77-106). POTHO, nº 1.

MIR. II. Lacte suo sanat B. V. [diaconum] qui sibi linguam et labia praesciderat. — Vat. 170, f. 2. Par. 69, f. 101. Par. 155, p. 223. Par. 4771, f. 11. Par. syr. 232, f. 523v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, nº 4 (*Speculum hist.*, VII, 84 ; *Scala caeli*, f. CLXII). Add. 19909, nº 32 (HEROLT, *Prompt.*, nº 667). Harley 4401, nº 8 (POQUET, 341-46).

MIR. III. Le larron « préservé des glaives et des lances des soldats ». Ce voleur récitait fréquemment la salutation angélique. Pris et conduit au gibet sur l'ordre du roi, il continua de la réciter, confiant que la Vierge le sauverait. Lorsqu'il fut pendu, il ne mourut pas, et le fer des lances et des épées dont les soldats le frappaient à coups redoublés ne laissa pas de traces sur lui, parce que Notre-Dame était venue le couvrir de sa chape et ne permettait pas qu'il lui fût fait du mal. A l'évidence de ce miracle, le voleur ob-

[1] Les Coptes commémorent ce miracle par une fête. Voir VANSLEB, *Histoire de l'Église d'Alexandrie*, 4e partie, 1e section, ch. V, Des fêtes de la Ste Vierge. C'est la 6e des fêtes énumérées.

tint pardon et liberté. Il embrassa la vie monastique et fit une bonne mort. — Vat. 170, f. 3. Par. 69, f. 103. Par. 155, p. 224. Par. 4771, f. 12v. Par. syr. 232, f. 524v.

Inc. Il y avait un homme qui infestait les chemins et ne craignait pas Dieu.

Le titre de ce mir. III est emprunté au catalogue des mss. éthiopiens de la Bibl. Nat. Zot. 62, nº 3 : Histoire d'un brigand de Galatie.

Textes parallèles. Isnard, p. 122, De latrone suspenso. Ce mir. III pourrait bien être le miracle XVIII, 1 : Fur [Eppo] suspensus et a B. V. servatus. Le trait de la *Légende dorée* c. 131, la Nativité de la B. V. M., § IV : « Ils... voulurent l'achever à coups d'épées ; mais la Vierge opposait sa main à leurs épées, et aucun de leurs coups n'atteignait le voleur », paraît, en effet, se rapporter au récit du mir. III.

Mir. IV. [Ara caeli]. — Vat. 170, f. 4. Par. 69, f. 105. Par. 155, p. 225. Par. 4771, f. 13v. Par. syr. 232, f. 525.

Textes parallèles. Royal 12 E. i., latin, XIVe s., nº 3 (Herbert, III, p. 537), Octavian and the Sibyl : Vision of the Virgin and Child seen by the Emperor in his chamber. *Legenda aurea*, c. 6, la Nativité de N.-S. J.-C. Par. lat. 5267, nº 54 (Mussafia, CXIII, 992). Par. 818, f. 101a : recueil lyonnais, nº 76. Cf. *Mirabilia urbis Romae*, Pars II, cap. I (trad. F. M. Nichols, 1889, p. 35-38). Pour l'histoire de cette légende voir, l. c., p. 35, note.

Mir. V. Clericus (diacre) Carnotensis extra cimiterium sepultus. — Vat. 170, f. 5. Par. 69, f. 106. Par. 155, p. 226. Par. 4771, f. 15v. Par. syr. 232, f. 526.

Textes parallèles. Isnard, p. 152, De clerico de cuius defuncti ore lilium pullulavit. Cleopatra C. X, nº 9. Add. 15723, II, nº 43 (ult.) (*Scala caeli*, f. clxvi). Add. 19909, nº 64 (*Prompt.*, nº 699). Royal 8 C. IV, nº 22. Harley 4401, nº 6 (Poquet, 297-300). Potho, nº 3. Par. 818, f. 51a : recueil lyonnais, nº 32. Jean le Marchant, nº 29 (éd. Duplessis, p. 184). Incunables italiens, mir. 14.

Mir. VI. Senex factus monachus solum « Ave Maria » discere valet. — Vat. 170, f. 6. Par. 69, f. 144. Par. 155, p. 226. Par. 4771, f. 17. Par. syr. 232, f. 527.

Textes parallèles. Caesarius, *Libri VIII Mirac.*, III' 3 ; *Homiliae*, III, 60 : Dom. IX post Pentec. (Schönbach, *Studien*, vierter Teil, p. 86-87). Gobi, *Scala caeli*, f. clxvi.

Legenda aurea, c. 51, l'Annonciation, p. 221. Mielot, n° 7. *Gesammtabenteuer*, III, p. 587.

Mir. VII. Confitetur [vir] letaliter saucius. — Vat. 170, f. 7. Par. 155, p. 227. Par. 4771, f. 18. Par. syr. 232, f. 527.

Textes parallèles. Caesarius, *Libri VIII Mirac.*, III, 51, p. 177 : Exemplum de viro qui vigilias B. M. in pane et aqua ieiunavit. Florence, Conventi soppressi (Camaldoli) 747. D. 3 (XVe s.), n° 83 (Mussafia, II, p. 91). Add. 19909, n° 52 (*Prompt.*, n° 687 ; d'après Thomas de Cantimpré, lib. II, cap. 29, éd. Douai, 1627, p. 306) ; n° 53, 54 (*Prompt.*, n° 688, 689). Incunables italiens, mir. 18.

L'éthiopien présente une variante : la Vierge sauve Bârok des brigands (Conti Rossini, 51, IV, p. 76 ; 55, XXVII, pp. 96, 97.)

Mir. VIII. 1. Le cilice de l'évêque renouvelé par la Vierge. 2. Le refus de l'absolution infligé par l'évêque au pénitent qui ne voulait pas aller à Compostelle. — Vat. 170, f. 8. Par. 69 (VII), f. 146. Par. 155, p. 227. Par. 4771, f. 19.

Textes parallèles. Budge, c. 41, p. 140-41 (1). Conti Rossini, 53, XXXVII : Philothée, évêque du Sa'îd, c.-à-d. de la Haute-Égypte, à qui la Vierge apparut (1) ; 53, XXXVIII : Parikos, homme de Fêṣâ, qui voulait se confesser à l'évêque Philothée (2) ; 52, V (2).

Le trait du cilice est rapporté de S. Thomas de Cantorbéry, lorsqu'il interdit le prêtre qui ne pouvait dire que la messe de la Sainte Vierge (Caesarius, VII, 4, éd. Cologne, 1599, p. 463).

Mir. IX. Quinque gaudia B. V. M. — Vat. 170, f. 9. Par. 69 (VIII), f. 148v. Par. 155, p. 228. Par. 4771, f. 20v. Par. syr. 232 (VIII), f. 528.

Textes parallèles. L'éthiopien donne au diacre le nom d'Anastase et place le récit à Rome.

Petrus Damianus, *De variis apparitionibus*, c. 4 (*P. L.* CXLV, 588). Cleopatra C. X, n° 10. Potho, n° 4. *Legenda aurea*, c. 119, l'Assomption, § II, p. 513. Par. 818, f. 51b : recueil lyonnais, n° 33.

Mir. X. Peregrinus ad S. Iacobum. — Vat. 170, f. 10. Par. 69, f. 150. Par. 155, p. 229. Par. 4771, f. 21v. Par. syr. 232 (IX), f. 529-529v.

Textes parallèles. 1° Le miracle, sous sa forme primitive, c.-à-d. attribué à S. Jacques et non à la Vierge, se trouve dans

HUGUES DE S. VICTOR, *Liber de sacramentis*, lib. II, pars XVI, c. 2 : quidam peregrinus, orationis causa, ad S. Iacobum pergens (*P.L.* CLXXVI, 583). *Spec. hist.*, XXVI, 47. *Scala caeli* [Peregrinatio].

2° GAIFERIUS CASSINENSIS, carmen II: Gallorum coetus partes qua fulget Iberas (*P. L.* CXLVII, 1286). GUIBERT DE NOGENT, *De vita sua*, lib. III, c. 19 (*P. L.* CLVI, 955-56). Pseudo-ANSELME, II (*P. L.* CLIX, 337-40 ; le nom du pèlerin est Giraldus) = *Spec. hist.*, XXVI, 38. Cleopatra C. X, n° 14. POTHO, n° 8. Royal 8 C. IV, n° 50. Harley 4401, n° 16 (POQUET, 291-96). Par. 818, f. 53[d] : recueil lyonnais, n° 37).

Ce miracle est raconté au chapitre 5 des Miracles de S. Jacques attribués à Calixte II († 1124) : *Acta SS.*, Iul. t. VI, p. 54.

MIR. XI. Sacerdos unam missam novit. — Vat. 170, f. 12. Par. 69 (XI), f. 152[v]. Par. 155, p. 230. Par. 4771, f. 23[v]. Par. syr. 232 (X), f. 530.

TEXTES PARALLÈLES. Cleopatra C. X, n° 15. Add. 15723, II, n° 28 (*Spec. hist.* VII, 113, § ult.). POTHO, n° 9. Add. 19909. n° 93 (*Prompt.*, n° 728). Harley 4401, n° 5 (POQUET, 323-26), Par. 818, f. 54[c] : recueil lyonnais, n° 38. JEAN LE MARCHANT n° 31 (éd. DUPLESSIS, p. 204). *Legenda aurea*, c. 131, Nativité de la B. V. M., § VI, p. 592. Incunables italiens, mir. 27. Cf. CAESARIUS, VII, 4, éd. 1599, p. 462. THOMAS DE CANTIMPRÉ, éd. Colvener, p. 539. PIERRE DAMIEN, *De bono suffragiorum*, c. 3 (*P.L.* CXLV, 564). Dans S. Pierre Damien il ne s'agit pas de messe, mais du chant quotidien de l'Ave Maria.

MIR. XII. Le cordonnier et sa fille Marie, ou bien : Mariae (puellae nominatae) parcitur a milite. — Vat. 170, f. 13. Par. 155, p. 230. Par. 4771, f. 24[v]. Par. syr. 231 (XI), f. 531.

TEXTES PARALLÈLES. 1° CONTI ROSSINI, 53, VII. CAESARIUS, *Libri VIII Mirac.*, III, 4. Add. 15723, II, n° 16 (*Spec. hist.*, VII, 102, 103 [p. 259] ; *Scala caeli*, p. CLXIV[b]). MIELOT, n° 46. *Gesammtabenteuer*, III, p. 451.

2° Variante considérable du mir. XII : CAESARIUS, *Libri VIII Mirac.*, III, 41, p. 169. WEBER, *Hdschr. Studien*, p. 16 (Bibl. Nat. fonds. fr. 1546, anc. 7588[3-3], n° 60, f. 123) : Du conte qui ne volt gésir à la pucelle qui avait nom Marie. Incunables italiens, mir. 24.

MIR. XIII. [Puer hebraeus communicans]. — Vat. 170, f. 16. Par. 69 (XIII), f. 154[v]. Par. 155, p. 232. Par. 4771, f. 28. Par. syr. 232 (XII), f. 533. *Inc.* Il y avait dans le pays de Tripoli un enfant,

TEXTES PARALLÈLES. GRÉGOIRE DE TOURS, *Libri Miraculorum*, I, c. 10 (*P. L.* LXXI, 714-15). PASCHASE RADBERT, *De corp. et sang. Domini*, c. 9, § 8 (*P. L.* CXX, 1298-99) = Greg. de Tours. HONORIUS D'AUTUN, *In Purific. S. Mariae* (*P. L.* CLXXII, 852). IOHANNES MONACHUS, nº 5, éd. HUBER, p. 44-45 (= Par. gr. 1596, p. 423-25). Cleopatra C. X, nº 1, Jew of Bourges (miracles des quatre éléments : élément du feu). POTHO, nº 31. Add. 19909, nº 18 (*Prompt.*, nº 653). Royal 8 C. IV, nº 3. Egerton 612 (Adgar), nº 5. Harley 4401, nº 3 (POQUET, 283-86). Par. 818, f. 83ª : recueil lyonnais, nº 64. Eug. WOLTER, *Der Judenknabe* (5 textes grecs, 14 latins, 8 français), Halle a. S., 1879 (= R. H. SUCHIER, *Bibliotheca Normannica*, nº 2). A. PONCELET, 30 initia (initium 95, p. 251). Autres textes arabes : Par. 281, f. 318. Hyp. Bodl. 4035, 10. Dans ces deux textes l'enfant juif s'appelle Joseph (= ZOT. 62, nº 56).

Voici les principales localisations du miracle :

1. Bourges. *P. L.* LXXI, 714, note d, où l'on cite le *Patriarchium Bituricense*, c. 19.

2. Pise. NIGELLUS DE LONGO CAMPO, *Miracula metrica*, lib. II., c. 6, apparemment d'après Guillaume de Malmesbury. WILLELMUS MALMESBIRIENSIS [1], *Miracula*, c. 27 (Cf. A. PONCELET, 532 et 833 ; MUSSAFIA III, 5, 10º et IV. 20, 11º).

3. Constantinople. IOANNES MONACHUS, nº 5. Le miracle est rapporté entre autres par Évagre le scolastique († 594), *Hist. Eccl.*, lib. IV, c. 36 (*P.G.* LXXXVI, 2769) ; GEORGIOS HARMATOLOS (IXᵉ s.), *Chronicon*, 4, 222 (*P. G.* CX, 810) ; et Nicéphore Calliste († 1335), *H. E.* lib. XVII, c. 25 (*P.G.* CXLVII, 280).

4. Tyr. ZOT. 62, nº 56. CONTI ROSSINI, 52, nº 83 ; 53, nº 8.

5. Tripoli. Les mss. arabes (collection arabe-éthiop.).

6. Orient. Grégoire de Tours, etc. Collection arabe-grecque (Mir. XXXVII).

MIR. XIV. S. Michaelis in Monte Tumba (ecclesia). Partus in mari. — Vat. 170, f. 18. Par. 155, p. 233. Par. 4771, f. 29ᵛ. Par. syr. 232 (XIII), f. 533ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. 1º Warner (analyse de MIELOT nº 30, p. XXI) dit que dans Guillaume de Saint-Pair, *Roman du Mont-Saint-Michel*, éd. F. Michel, 1856, p. 114, le miracle est attribué à S. Michel. Il arriva, dit-on, « quand Hildebert abés estait », A. D. 1011 (cf. Dom HUGUES, *Hist. gén. de l'abbaye du*

[1] Mais, dans les *Gesta Regum Anglorum*, lib. III, § 286 (Rolls ed. 1889, vol. II, p. 341) G. de Malmesbury cite l'histoire de l'enfant juif, d'après Paschase Radbert, sans parler de Pise.

Mont-Saint-Michel, éd. E. de Robillard, 1872, t. I, p. 86). *Legenda aurea*, c. 145, Saint-Michel. Cf. *BHL*. 5951.

2° Cleopatra C. X. n° 3 (Miracles des quatre éléments: élément de l'eau). Add. 15732, II, n° 5 (*Spec. hist.*, VII, 85 [p. 252] ; *Scala caeli*, CLXIII). POTHO, n° 22. Add. 19909, n° 2 (*Prompt.*, n° 606). MIELOT, n° 30. ISNARD, 18-20 (= *Bulletin Soc. Vendômois*, t. XXVI, p.36-38). G. DE MALMESBURY, c. 36

MIR. XV. Naufragium in mari mediterraneo. — Vat. 170, f. 19. Par. 155, p. 233. Par. 4771, f. 31. Par. syr. 232 (XIV), f. 534v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, n° 8 (*Spec. hist.*, VII, 88 [p.253] ; *Scala caeli*, CLXIII). POTHO, n° 27. Add. 19909, n° 39 (*Prompt.*, n° 674). Royal 8 C. IV, n° 10. Harley 4401, n°52. (POQUET, 605-616). MIELOT, n° 33 (= Mir. XV et XXXVII). CONTI ROSSINI, 53, n° 46 : le grand vaisseau qui allait du nord à l'ouest sur la mer Érythrée avec plusieurs pèlerins, parmi lesquels était l'évêque Grégoire.

MIR. XVI. Uxor et paelex. — Vat. 170, f. 20. Par. 155, p. 234. Par. 4771, f. 32v. Par. syr. 232 (XV), f. 535.

TEXTES PARALLÈLES. GUIBERT DE NOGENT, *De laude sanctae Mariae*, c.12 (*P.L.* CLVI, 572). GAUTIER DE CLUNY (de Compiègne), *De miraculis B. V. M.*, c. 2 (*P. L.* CLXXIII, 1382-1383), qui situe le récit à Dormans-sur-Marne. Add. 15723, II, n° 14 (*Spec. hist.*, VII, 100 ; *Scala caeli*, CLXIV. Add. 19909, n° 47, 48 (version usuelle) : *Prompt.*, n° 682, 683. Egerton 612, n° 34. Harley 4401, n° 24 (POQUET, 511-16) = *Denkschriften*, p. 25 ; source : Guibert de Nogent. JEAN LE MARCHANT, éd. Duplessis, p. XXIV-XXVII.

MIR. XVII. La marraine [Marozia] délivrée du Purgatoire. — Vat. 170, f. 22. Par. 155, p. 235. Par. 4771, f. 35. Par. syr. 232 (XVI), f. 536v.

Source unique : PIERRE DAMIEN, *De variis apparitionibus et miraculis*, c. 3 (*P. L.* CXLV, 586-87).

MIR. XVIII. 1. Fur [Eppo] suspensus et a B. V. servatus. 2. Imago pueri Iesu in obsidem capta. L'arabe est la fusion des deux récits. — Vat. 170, f. 32. Par. 69, f. 157. Par. 155, p. 236. Par. 4771, f. 37v. Par. syr. 232 (XVII), f. 537v. Brit. Mus. Rich. 7206, f. 18.

TEXTES PARALLÈLES. 1 et 2. Les mss. éthiopiens ZOT. 60, n° 31 : Histoire d'une pauvre veuve et de son fils qui avait été

crucifié et fut sauvé par la sainte Vierge. Conti Rossini, 52, n° 37 : La veuve dont on exécute le fils unique. Mielot, n° 63 : Il advint jadiz à Romme.

1. Cleopatra C.X, n° 12. Potho, n° 6. Add. 19909, n° 5 (*Prompt.*, n° 640). Royal 8 C. IV, n° 61. Harley 4401, n° 21 (Poquet, 501-504. *Legenda aurea*, c. 131, Nativité de la B. V. M., § IV, p. 592. É. de Bourbon, p. 103. É. de Besançon [Maria]. Th. Wright, n° 109, p. 97. Par. 818, f. 52c : recueil lyonnais, n° 35.

2. Add. 19909, n° 14 (*Prompt.*, n° 649). Royal 8 C. IV, n° 57. É. de Besançon [Maria]. *Legenda aurea*, p. 591. Incunables italiens, mir. 46.

L'éthiopien (Conti Rossini, 55, n° 31) constitue peut-être, à en juger par les figures analysées p. 97, un récit différent du mir. XVIII.

La menace que la mère, dans l'arabe, adresse à Marie de lui enlever des mains son fils Jésus, si elle ne lui rendait le sien, se retrouve (Caesarius, VII, 46, éd. 1599, p. 531) dans la bouche d'une mère, dont le loup avait ravi la fille.

Mir. XIX. « Ave Maria » recitans videtur quasi rosas de ore emittere. — Vat. 170, f. 24. Par. 155, p. 237. Par. 4771, f. 39. Par. syr. 232 (XVIII), f. 538v. *Inc.* On raconte qu'il y avait dans le pays des Francs un beau jeune homme.

Textes parallèles. Add. 19909, n° 70 (*Prompt.*, n° 705). Mielot, n° 45. Italien D, mir. 67. *Gesammtabenteuer*, p. 505 : c'est, comme dans le mir. XIX, la Vierge elle-même qui cueille les roses de la bouche du *moine*. Dans Egerton 1117, n° 17, ce sont de blanches colombes qui, après les avoir cueillies de la bouche du *Cistercien*, les portent au ciel. Dans Add. 33956, n° 2, c'est un ange. Dans Par. lat. 18134, n° 34 (Mussafia, CXIII, 985), c'est une belle jeune fille qui en tresse une couronne. Elle se la pose ensuite sur la tête, d'après le manuscrit de Vienne n° 1689, f. 4_c (E. Schönbach, CLVI, 79-80).

Mir. XX. Les deux pèlerines de Roc-Amadour. — Vat. 170, f. 26. Par. 155, p. 238. Par. 4771, f. 41v. Par. syr. 232 (XIX), f. 539v.

Textes parallèles. Budge, c. 11, p. 41. Zot. 60, n° 12 : Histoire de deux femmes de Bethléem nommées Juliana et Barbara. Conti Rossini, 55, n° 12 (et figures p. 95). S. Amator, le fondateur de Roc-Amadour, était aussi de Bethléem. Il est à remarquer que les pèlerines portent le nom de deux saintes martyres, honorées le même jour dans les églises orientales : 8 koyak (Zot., *Catal.*, p. 166).

J'ai cherché en vain ce mir. XX dans E. ALBE, *Les miracles de N.-D. de Roc-Amadour*, Paris, 1907, p. 61-319 (= *Bulletin de la soc. scientifique, hist. et arch. de la Corrèze*, XXIX, 31-134, 143-242, 339-93).

MIR. XXI. [Puerum Iesum vidit mulier tres annos natum], ou bien : Puer Iesus a muliere quadam edocetur recitare « Ave Maria »[1]. — Vat. 170, f. 26. Par. 155, p. 239. Par. 4771, f. 42. Par. syr. 232 (XX), f. 539v.

Voici le passage de l'arabe qui diffère des versions citées ci-dessus. Un jour qu'elle priait dans l'église, ayant au cœur le désir de voir l'enfant Jésus, un enfant de toute beauté vint à elle, qui voulait se jeter dans ses bras. Elle le repoussa, le prenant pour un enfant de l'assemblée des fidèles. Comme l'enfant revenait une deuxième et une troisième fois et qu'elle le repoussait encore, il lui dit, le visage plus éclatant que le soleil : « N'es-tu pas celle qui proclamais ma mère bienheureuse et qui désirais me voir et me porter? Et voici que, venant vers toi, tu me repousses. » Et ce disant, il disparut.

TEXTES PARALLÈLES. CAESARIUS, VIII, 8, éd. 1599, p. 564 : c'est la récitation de l'Ave Maria répétée par l'enfant, qui disparaît au moment de dire « et benedictus fructus ventris tui ». Add. 18929, n° 19, lorsque la femme en vient aux mots : « Benedictus fructus ventris tui », l'enfant, avant de disparaître, dit : « C'est moi ». MIELOT, n° 40, de même, p. 38 : « Je suis cellui Seigneur propre dont parle Ave Maria ».

MIR. XXII. La vision paradisiaque du jeune novice. — Vat. 170, f. 28. Par. 155, p. 239-40. Par. 4771, f. 44. Par. syr. 232 (XXI), f. 540v. Source restée inconnue.

Thème. Un jeune homme avait un grand amour pour la Vierge. Entré au monastère, lorsque le temps fut venu pour lui de faire profession ou de retourner dans le monde, il implora Dieu et la Vierge de le guider là où était pour lui le salut. Le sommeil le prit, dans sa prière, au milieu des frères. Il se vit dans une prairie spacieuse où il y avait des rivières, des arbres, des fleurs et des oiseaux, et sur une colline un château en perle transparente, où se faisaient entendre des chants mélodieux. Puis il en sortit des garçons et des filles

[1] Mais ce trait du second titre ne se trouve pas dans l'arabe.

d'une beauté ravissante, parmi lesquels une dame, plus belle que la lune et plus radieuse que le soleil, était assise sur un trône nuptial. Elle fait venir le moine et lui demande de l'aimer et d'être pour elle un ami. Le moine se récuse, à cause de sa pauvreté et de son indignité. La Vierge se fait connaître. Alors le moine s'écrie tout haut : « Marie ». Les frères accourent vers lui, le croyant fou. Il s'en va raconter à l'abbé ce qu'il avait vu. Il fit profession, mena une vie belle et obtint son salut par l'intercession de la Sainte Vierge.

Ce mir. XXII rentre dans la catégorie des « Sponsus Marianus ».

Mir. XXIII. L'officier [d'Éphèse] que la Vierge conserve en vie trois jours sur le gibet, puis elle l'en détache. — Vat. 170, f. 30. Par. 155, p. 241. Par. 4771, f. 47. Par. syr. 232 (XXII), f. 542.

Textes parallèles. Les mss. éthiopiens Zot. 62, n° 33 : Histoire d'un officier d'Éphèse ; Conti Rossini, 53, n° 40 : Armâteyâs, gouverneur d'Éphèse, calomnié auprès du roi.

É. Galtier, *Byzantina*, III (*Romania*, XXIX, 1900, p. 503) : « Les manuscrits français 1805 et 1806 (Bibl. Nat.) renferment une collection de miracles de la Vierge, en prose, due à Jean Le Conte, au nombre desquels se trouve le suivant que je n'ai rencontré nulle part ailleurs : D'ung prévost qui fut pendu au gibet que la Vierge sauva. En France... » Galtier cite ensuite Par. ar. 155, f° (sic) 241, n° 23 et le ms. éthiopien 62 [n° 33]. Il note l'étroite ressemblance de l'éthiopien avec le texte français.

Mir. XXIV. Abbatissa. — Vat. 170, f. 31. Par. 155, p. 242. Par. 4771, f. 49. Par. syr. 232 (XXIII), f. 542v-543.

Textes parallèles. Add. 15723, II, n° 6 (*Spec. hist.*, VII, 86 ; *Scala caeli*, clxiii b). Potho, n° 36. Add. 19909, n° 24 (*Prompt.*, n° 659). Royal 8 C. IV, n° 2. Egerton 612, n° 40. Harley 4401, n° 11. (J. Ulrich a imprimé cette pièce, omise par Poquet, dans *Gröber's Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VI, Halle, 1882, p. 334). Mielot, nos 50 et 70. Étienne de Besançon [Abbatissa]. Th. Wright, n° 38. Incunables italiens, mir. 62.

Mir. XXV. [Beatrix] custos seu sacrista.— Vat. 170, f. 33. Par. 155, p. 244. Par. 4771, f. 52v. Par. syr. 232 (XXIV), f. 544v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 19909, nº 25 (*Prompt.*, nº 660). Egerton 612, nº 41. Harley 4401, nº 35 (J. ULRICH, op. c., p. 339). Egerton 1117, nº 14 (TH. WRIGHT, nº 106, p. 95). MIELOT, nºs 44 et 69. CAESARIUS, VII, 35, p. 507. ÉTIENNE DE BESANÇON [Maria]. Incunables italiens, mir. 16.

La catégorie de récits où la Vierge ne fait aucune opposition extérieure à la fugue de la religieuse (= mir. XXV) comprend : 1. la version de Caesarius, 2. celle d'un ms. du XIIIe s. provenant de l'abbaye des Vaux de Cernay (éd. H. ISNARD). Cette dernière rédaction représente assez bien le texte latin conservé par le poème de la *Vie des Anciens Pères*, elle-même suivie par le recueil lyonnais du ms. Par. B. N. 818 et fidèlement reproduite par Jean Mielot dans la plus longue de ses deux « translations » (Maurice VLOBERG, *La légende dorée de N.-D.*, 1921, p. 224).

MIR. XXVI. Hostia in alvearium proiecta. — Vat. 170, f. 35. Par. 155, p. 246. Par. 4771, f. 55. Par. syr. 232 (XXV), f. 546.

TEXTES PARALLÈLES. CONTI ROSSINI, 53, nº 98 : L'apiculteur qui s'était adressé à un magicien [1]. HERBERT, *De miraculis*, III, 30 (*P.L.*CLXXXV, 1374-75) : l'hostie reste trois ans dans la ruche. PIERRE LE VÉNÉRABLE, *De miraculis*, I, 1 (*P. L.* CLXXXIX, 851-53) : (in Arvernico territorio) les abeilles portent dans leur ruche l'hostie tombée à terre. GIRALDUS CAMBRENSIS, né en 1147, *Gemma Ecclesiastica*, dist. I, cap. 11 [2] (in Alemaniae partibus) : les abeilles construisent à l'hostie une église de cire. CAESARIUS, IX, 8, éd. 1599, p. 673, combine les deux thèmes de la ruche et de l'église de cire. É. DE BOURBON, nº 317, p. 266 : quand l'apiculteur veut enlever le miel, les abeilles se précipitent sur lui et le couvrent de blessures. Incunables italiens, mir. 21. Le changement miraculeux dans l'hostie, au mir. XXVI, semble un emprunt à CAESARIUS, IX, 3, p. 669 : in ipsa hostia virginem in sede residere, infantemque in sinu servare (miracle de la collection arabe-grecque XLII : doute sur la transsubstantiation).

MIR. XXVII. Le vieillard rajeuni. — Vat. 170, f. 36. *Inc.* Il y avait un moine de l'ordre des moines blancs au pays d'Alexandrie (sic). Par. 155, p. 247. Par. 4771, f. 56v-57. *Inc.* On dit qu'il y avait au pays d'Angleterre un moine qui

[1] Arabe : une magicienne. Le laboureur qui lui demande conseil était des Flandres (?).

[2] Opera, Rolls ed. 1862, vol. II, p. 42.

avait fait profession dès sa jeunesse dans l'ordre des moines égyptiens (sic). Par. syr. 232 (XXVI), f. 547 : au pays d'Angleterre (pour le reste même initium que Vat. 170). Cf. Recueil d'Agapios, mir. XXXII : *ὅταν ἦτον ἡ Βρετανία ὀρθόδοξος, εὑρίσκετο εἷς μοναχὸς ἁγιώτατος εἰς ἕνα κοινόβιον*.

Textes parallèles. *Scala caeli*, n° 23 : Mussafia, III, p. 41 ; éd. Lübeck, clxi b : ad fortitudinem iuvenis XXX annorum restauravit. Arras latin 1019 (olim 425) : J. Th. Welter, *Un recueil d'exempla du XIII*[e] *s.* (*Études franciscaines*, XXX, 1913, p. 658), n° 22.

Les mss. éthiopiens Zot. 60, n° 4 : Histoire d'un juif de la ville d'Akhmîm qui aimait la sainte Vierge. Budge, c. 2, p. 26-28 : Le moine est prêtre ; ceux qui l'assistent dans ses prostrations sont deux diacres de l'archevêque ; la Vierge ajoute 130 ans aux années de sa vie, et le total [des années] de sa vie fut de 230.

Mir. XXVIII. Monachus nomen B. V. M. tribus coloribus pingit. — Vat. 170, f. 37. Par. 69 (ult.), f. 161. Par. 155, p. 248. Par. 4771, f. 58. Par. syr. 232 (XXVII), f. 547v.

Textes parallèles. Paris latin 5268, n° 20, f. 16 : Mussafia, V, p. 36-37. Par. 818, f. 41c : recueil lyonnais, n° 22, Mussafia, l. c., p. 37-38. É. de Bourbon, n° 139 (Pars II, Titulus VI : de B. M.).

Mir. XXIX. [Papa quidam] sibi manum abscidit. — Vat. 170, f. 38. Par. 155, p. 249. Par. 4771, f. 59. Par. syr. 232 (XXVIII), f. 548.

Textes parallèles. Mss. éthiopiens : L'évêque de Rome Abbas. Mir. XXIX est un doublet de mir. LIV : dans le premier l'incident de la main baisée et coupée a lieu pendant la distribution de la sainte communion ; dans le second, après la messe. Les incunables italiens ont aussi le doublet : chapitres 37 et 40. Ch. 40, *Inc.* : Uno vescovo di Toleta... una volta habiando celebrato, el demonio gli aparve in forma di donna bellissima et basi gli la mane... *Legenda aurea*, c. 88, p. 367 (= mir. XXIX).

Mir. XXX. La femme pieuse jetée en prison à cause de sa religion. — Vat. 170, f. 39. Par. 155, p. 249. Par. 4771, f. 60v. Par. syr. 232 (XXIX), f. 549. Le titre ci-dessus est emprunté à Conti Rossini, 52, n° 149.

Thème. Il y avait une honnête femme dévote envers la Vierge Marie. La reine, pour quelque raison, la jeta en pri-

son. Lorsque les moines l'apprirent, deux jeunes d'entre les frères allèrent la visiter. Malgré tout le respect qu'elle avait pour eux, il lui vint à la pensée qu'ils ne pouvaient, étant dans la vigueur de la jeunesse, garder la virginité. Quand ils furent partis, la Vierge Marie lui apparut et lui fit comprendre que c'était elle qui gardait leurs pareils. Puis elle souleva le bas de sa chape et lui montra une multitude de jeunes moines qui y étaient cachés...

TEXTES PARALLÈLES. Il semble que ce mir. XXX offre un exemple frappant de la déformation que subissent les textes occidentaux dans leur migration en Orient. La source de l'arabe est probablement la pièce n° 2 de Paris B. N. lat. 10770, MUSSAFIA, III, p. 24. *Inc.* Quaedam reclusa sanctam agens vitam... La recluse n'avait pas bonne opinion de l'ordre des Prêcheurs. La Vierge lui apparaît et lève son manteau « sub qua latebant fratres, dicens : Ecce vides sub mea custodia quos derelictos iudicabas ».

Dans le miracle suivant (mir. XXXI), qui est tiré de la Vie de Jordan de Saxe, le deuxième général (A. D. 1222-1237) de l'ordre des Prêcheurs, on lit, pour rendre l'expression « Prêcheur » l'arabe *al-brāḫūriah* [1]. Ici (mir. XXX) l'initium de Vat. 170 a *brḫūriah*, qui est devenu dans Par. 155 *blḫūriah* (Pulchérie). Le mot qui traduisait en arabe Prêcheurs, ayant été pris pour le nom de Pulchérie, femme de Marcien, le défenseur du concile de Chalcédoine, on a transformé la recluse en une femme emprisonnée pour fait de monophysisme. D'autre part comme *al-brāḫūriah* semble dériver du français « prêcheurs », cela mènerait à la conclusion que la source de l'arabe est romane et non pas latine.

La scène du manteau a eu diverses applications : CAESARIUS, VII, 60, p. 549, en fait honneur aux Cisterciens.

MIR. XXXI. Maistre Jordan guérit la femme qui avait avalé une araignée (A. PONCELET : Incestus, 538). — Vat. 170, f. 40. Par. 155, p. 251. Par. 4771, f. 63. Par. syr. 232 (XXX), f. 549v.

TEXTES PARALLÈLES. Le texte du mir. XXXI (arabe) se lit presque littéralement dans la Vie du B. Jordanus, ch. 37, *Act. SS.*, Febr. t. II, p. 731, n. 42 : De muliere quam a veneno et peccato liberavit. De même dans HEROLT, *Promp. Exempl.*, cap. de D, ex. 7. Dans tous ces textes la nature du péché de

[1] Cf. mir. XXXIV. Dans les deux mir. XXXI et XXXIV, Par. syr. 232 a al-brāğūriah. Au mir. XXX, il avait déjà la terminaison *ūriah*.

la femme n'est pas spécifiée. Il existe au contraire une série de pièces qui représentent la femme comme coupable d'inceste et du meurtre de son enfant : *Vita B. Iordani*, c. 28, *Act. SS.*, Febr. t. II, p. 729-30, n. 33. Ce sont, à la suite du précédent : Add. 18929, nº 15. Royal 5 A. VIII, nº 1. — Mielot, nº 49 ; Harley 2385, f. 56v ; Harley 206, f. 102v ; Add. 11284, f. 52 : *Speculum Laicorum*, nº 372, cap. De misericordia B. V. (Herbert, III, p. 395).

Mir. XXXII. Electuarium. — Vat. 170, f. 41. Par. 69, f. 159. Par. 155, p. 252. Par. 177 (I), f. 115v [ms. du XIIIe s.]. Par. 4771, f. 65. Par. syr. 232 (XXXI), f. 550.

Textes parallèles. Deux textes identiques : *Exordium magnum O.C.* dist. III, c. 19 (*P.L.* CLXXXV, 1077), et Herbert, *Lib. III de miraculis*, c. 14 (t. c. 1365). Add. 15723, II, nº 22 (*Spec. hist.*, VII, 108). Caesarius, VII, 48, p. 535. Goswin Frenken, *Die Exempla des J. von Vitry*, nº XI, p. 103-104 : De quodam perito physico audivi (source orale). Caesarius a placé la scène au chœur. Dans les deux premiers textes et le dernier elle est à la porte de l'église. En celui-ci (Jacques de Vitry) le refus de l'électuaire est ainsi signifié : « Medice, cura teipsum », en ceux-là : « Nonne tu sapiens medicus es ? » C'est sans doute ce qui aura fait croire qu'il était médecin de profession. Dans Add. 18929, nº 23, le fait est rapporté d'une religieuse. G. Frenken ajoute d'autres références et indique les relations de dépendance qu'il y a entre les textes.

Mir. XXXIII. Les jeûnes de la Vierge et le coffre. — Vat. 170, f. 42. Par. 155, p. 253. Par. 177 (II), f. 116v. Par. 4771 (XLVIII) [1], f. 97. Par. syr. 232 (XXXII), f. 551. Source restée inconnue.

Thème. Une femme pieuse avait fait le vœu d'observer les jeûnes de la Vierge. Son mari l'empêche de l'accomplir. En ouvrant un coffre, elle trouve quantité de deniers qu'elle n'y avait pas déposés. Elle comprend que c'est la Vierge qui les lui offre en ce monde comme compensation. Cela l'attriste. Elle fait si bien que son mari la laisse libre d'accomplir son vœu. Elle ouvre alors le coffre et n'y trouve plus les deniers. Joyeuse, elle raconte la chose à son mari.

[1] Voici dans quel ordre, par rapport à Vat. 170, se suivent les miracles en Par. 4771 : 1-32 (= Vat.), 48, 52, 49, 57, 33-46 (= Vat. -4), 58, 53-54 (= Vat. +1), 47, 50, 55-56 (= Vat. - 1), 59-66 (= Vat. +1), 51, 67-73 (= Vat.).

MIR. XXXIV. La Chandeleur au paradis. — Vat. 170, f. 43. Par. 155, p. 253. Par. 177 (III), f. 117. Par. 4771 (LII), f. 109v. Par. syr. 232 (XXXIII), f. 551v. Le résumé de Vat. 170 porte que la vision eut lieu le jour de « la fête de l'entrée de la Vierge au temple », ce qui semblerait désigner le jour de la Présentation plutôt que celui de la Purification. Mais les textes parallèles, comme la cérémonie elle-même de la distribution des cierges, sont en relation avec cette dernière fête.

Thème. Le confesseur d'une noble dame, un Prêcheur, lui conseille de donner le prix de ses bijoux aux pauvres. Le mari, mécontent, lui défend d'aller à l'église pour la fête. C'est dans son oratoire privé que la dame, s'étant endormie, a la vision d'une distribution céleste de cierges, et se réveille, après la cérémonie, un cierge de camphre blanc à la main.

TEXTES PARALLÈLES. CAESARIUS, VII, 20, p. 485 : In regno Franciae virgo quaedam... ; p. 486 : Alio tempore cum in die Purificationis. Par. B. N. 10770 (XIVe s.), n° 5 : MUSSAFIA, III, p. 24 : Apud Viennam (Une femme mariée). Add. 18929, n° 20 (Une veuve). *Legenda aurea*, c. 37, Purification de la B. V. M. Incunables italiens, mir. 19.

MIR. XXXV. Iudaeus commodat pecuniam christiano. — I. Vat. 170, f. 46. Par. 155 (XXXVI), p. 255. Par. 177 (IV), f. 119. Par. 4771 (XLIX), f. 99. Par. syr. 232 (XXXIV), f. 553v.

II. Par. 267, f. 143v - 153. Ce texte est probablement identique à IOHANNES MONACHUS, *Liber de miraculis*, n° 1 : De duobus negotiatoribus Theodoro (le chrétien) et Abramio (le juif), p. 6-35.

Entre les formes I et II existent des différences considérables. Dans la forme II, il y a trois prêts et trois tempêtes, les deux premières au retour et la troisième à l'aller : c'est pour s'assurer contre les risques du troisième retour que Théodore confie à la mer la cassette contenant l'argent prêté et la lettre d'envoi. Et c'est non à l'image de la B. V. M., mais à l'image de N.-S. que le miracle (le témoignage rendu) est rapporté. La cassette est suspendue devant elle en souvenir du prodige. Dans la forme I, c'est le fils du chrétien et non l'image du Sauveur qui sert de caution. Il y a un jour fixé (une fête de la Vierge) pour la remise de la somme prêtée, et ce n'est pas

la crainte d'une tempête (il n'en est pas question dans le récit), mais la crainte de manquer la date du paiement, qui fait recourir le chrétien à l'expédient de la cassette ; l'image miraculeuse reçoit le nom de N.-D. du Témoignage. Le récit de la forme II a été édité par Combefis, *Novum Auctarium*, t. II, Paris, 1648, col. 611-44, d'après un sermon prêché à Constantinople (Xe s.) : ms. grec Par. 767 (XIIIe s.), f. 105v-117v. Réédité par Hoferer, *Iohannis monachi liber de miraculis* (= *Programm der K. Studienanstalt Aschaffenburg*, Würzburg, 1884), p. 7-41. Baring-Gould, *Historic Oddities*, 1st series, London, 1889, p. 103 : Abram the Usurer [1].

III. Royal 6 B. XIV, n° 10 représente une forme intermédiaire entre I et II. C'est la Vierge qui est acceptée comme caution. C'est d'Alexandrie que, la veille du jour fixé pour le paiement, la cassette est mise à la mer. Le témoignage est rendu par l'image du Christ à Sainte-Sophie. La liturgie, au jour anniversaire du miracle, s'appelle « martyrium, i. e. testimonium ». A cette forme III appartient Caesarius, *Libri VIII Mirac.*, III, 70, p. 194.

IV. Mussafia, V, p. 43-45, fait connaître une quatrième forme du récit, dont la deuxième partie est assez semblable à celle de la forme I. La scène n'est plus à Constantinople, mais à Alexandrie. L'image de la Vierge est la propriété du chrétien. C'est le juif qui la réclame comme gage et elle deviendra sienne, en cas de non paiement au jour fixé. C'est cette forme IV qui contient l'épisode des bergers qui cèdent au chrétien de l'or contre du pain et des noix. Le chrétien et le juif sont anonymes (= I), et il n'y a ni traversée par mer, ni cassette, ni juge, ni rien qui remémore ou commémore l'événement.

Textes parallèles à Par. lat. 5268, f. 28 et 5267, f. 62. A la suite de ce texte, Mussafia donne, p. 45-47, le texte français dérivé : Par 818, f. 45a : recueil lyonnais, n° 29. L'épisode des bergers, troqueurs d'or, se trouve dans Add. 33956, n° 28. Dans le manuscrit de Florence, Conventi soppressi (Camaldoli) 747 D. 3, n° 68, la scène se passe pareillement à Alexandrie. Mussafia, V, p. 43, note 1, tente une classification

[1] Le crucifix qui servit de caution était conservé sur le Palatin, au XIVe s., dans le cloître de S. Grégoire. *Mirabilia urbis Romae* (Engl. translation by F. M. Nichols, London, 1889, p. 143).

des textes en trois versions : la première version comprend les textes de la forme II ; la deuxième [1], ceux qui ignorent les noms des deux personnages : POTHO, n° 33 (PEZ, p. 377) ; Par 818, f. 62ᵃ (recueil lyonnais, n° 53) ; VINCENT DE BEAUVAIS, *Spec. hist.*, VII, 82 (*Bibl. mundi*, IV, éd. Douai, 1624, p. 251) ; Harley 4401, n° 43 (POQUET, p. 543-56), mais il manque dans ce dernier texte l'introduction sur l'archidiacre de Liège qui part pour Constantinople. La troisième version, qui a les noms de Théodore et d'Abraham, comprend les textes d'origine anglaise : Malmesbury, Adgar, Nigel Wireker. — Citons encore : Royal 8 C. IV, n° 19. ISNARD, p. 18 : De Iudaeo qui imaginem B. V. pro fideiussore suscepit. HEROLT, *Prompt. Exempl.*, X, n°1. MIELOT, n° 34 (Introduction). Cf. *Les itinéraires russes en Orient*, traduits par Mme B. DE KHITROVO, Genève, 1889, IX : Description de Constantinople par un anonyme, 1422-1454 [= *Publications de la Soc. de l'Orient latin*, t. V, p. 233] [2].

MIR. XXXVI. Diabolus apparet in specie leonis et catuli. — Vat. 170, f. 48. Par. 155 (XXXV), p. 254. Par. 177 (V), f. 121. Par. 4771 (LVII), f. 117. Par. syr. 232 (XXXV), f. 555ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. La forme ordinaire (Diab. app. in sp. tauri, catuli, leonis. A. PONCELET, 66) est reproduite dans le miracle XV de la collection d'Agapios (arabe-grecque). BUDGE, c. 38, p. 136-37. ZOT. 60, n° 67.

MIR. XXXVII. Naufragium in medio mari Britannico. (Light on the Masthead). — Vat. 170, f. 49. Par. 155, p. 256. Par. 4771 (XXXIII), f. 66. Par. syr. 232 (XXXVI), f. 556.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, n° 9 (*Spec. hist.*, VII, 89, § 1 [p. 253]. POTHO, n° 28. Add. 19909, n° 40 (*Prompt.*, n° 675). Harley 4401, n° 26 (POQUET, 517-22).

Mss. éthiopiens. ZOT. 62, n° 58 : Histoire d'un vaisseau naufragé qui fut sauvé par la Sainte Vierge. CONTI ROSSINI, 52, n° 85 : Le vaisseau saisi par la tempête ; 53, n° 14 : Le vaisseau naufragé.

MIR. XXXVIII. Monachus impudicus aquis submergitur et ad vitam reducitur. — Vat. 170, f. 51. Par. 155,

[1] La liste des mss. est donnée par MUSSAFIA, *Denkschriften*, p. 10.

[2] Cité d'après É. GALTIER, *Byzantina*, II (*Romania*, XXIX, 1900, p. 502).

p. 257. Par. 4771 (XXXIV), f. 67v. Par. syr. 232 (XXXVII), f. 557.

TEXTES PARALLÈLES. La légende se présente en quatre versions différentes. 1° *Legenda aurea*, p. 516. C'est la version du mir. XXXVIII.

2° Darmstadt 2777 (XIVe s.), n° 1 (MUSSAFIA, IV, p. 7). Le jugement de Dieu est remis entre les mains du châtelain de l'endroit, qui décida que le moine reviendrait à la vie et que, placé sur le pont d'où il était tombé, il irait où il voudrait. ISNARD, p. 108-10 : Nunc ergo ponamus iudicium super illum hominem illius oppidi castellanum (p. 110).

3° GAUTIER DE CLUNY, *De miraculis B. M. V.*, c. 4 (*P. L.* CLXXIII, 1384-1386). L'initium de ce chapitre = Par. 818, f. 38d : recueil lyonnais, n° 18. Quand le moine se rend la nuit à ses plaisirs, il traverse en barque un étang. Ressuscité, on le voit surgir du fond de l'eau et nager vers le rivage.

4° Pseudo-ANSELME, I, Sermo de Conceptione B. M. V. (*P. L.* CLIX, 321) : In pelago Gallico, canonicus quidam (A. PONCELET, 832). Cette quatrième forme n'a de commun avec le miracle XXXVIII que le thème fondamental. Références de quelques autres pièces voisines, par le récit, du mir. XXXVIII : Cleopatra C. X, n° 8 et POTHO, n° 2. Royal 8 C. IV, n° 36. Harley 4401, n° 33 (POQUET, 461-70).

MIR. XXXIX. Iudaeus imaginem Christi transfigit. — Vat. 170, f. 52. Par. 4771. (XXXV), f. 68v. Par. syr. 232 (XXXVIII), f. 558. Le Juif a agi par colère après une perte au jeu. Il est brûlé. L'image ensanglantée, retirée du puits, est honorée sous le nom de N.-D. des Prodiges.

TEXTES PARALLÈLES. 1. *Legenda aurea*, c. 137, l'exaltation de la sainte croix, § II.

2. Cod. Ottob. (Rom) 169 [XIIe s.], f. 61v-62 et Archives de Saint-Jean de Latran, Cod. 80 [XIIe s.], f. 223-224 : textes édités par le R. P. Michael HUBER, Appendix I au *Liber de miraculis* [Iohannes Monachus], p. 119-24. C'est, semble-t-il (cod. Ottob. 169), au crucifix de Beyrouth [1] transporté à

[1] Miracle de Beyrouth. *Legenda aurea*, c. 137, § III. SIGEBERT DE GEMBLOUX, *Chronica*, n° 765 (*P. L.* CLX, 145). *P. G.* XXVIII : 4 versions (797-805, 805-812, 813-20, 819-24). MANSI, XIII : Nicée II (787), col. 24-32. Royal 8 C. IV, n° 21. Voir É. GALTIER, *Byzantina*, VI (*Romania*, XXIX, p. 513-17). COMBEFIS, *Nov. Auct.*, II, col. 659-64, discute les deux miracles. E. VON DOBSCHÜTZ, *Christusbilder, Untersuchungen zur christlichen Legenden*, dans *Texte und Untersuchungen*, N. F., t. III (1899), pp. 174-75, 280**-283**.

Sainte-Sophie que se rapporterait le mir. XXXIX. D'après un passage du *Liber de miraculis*, p. 38, le puits était situé à la partie orientale de Sainte-Sophie. L'image miraculeuse aurait été brûlée par l'empereur Léon [Latran cod. 80], par l'empereur Julien [cod. Ottob. 169].

3. Grégoire de Tours, I, 22 (*P.L.* LXXI, 724). C'est dans un coin de sa maison que le Juif a caché l'image. Il est lapidé.

4. Royal 8 C. IV, nº 53. *Scala caeli*, nº 37 = Herolt, *Prompt. Exempl.*, P. nº 45. Par. 818, f. 99ª : recueil lyonnais, nº 75. Combefis, *Novum Auctarium*, II, col. 647 : sermon prêché à Constantinople. Voir É. Galtier, *Byzantina*, VII (*Romania*, XXIX, 1900, p. 517-23). Cf. B. de Khitrovo, *Les itinéraires russes*, IX, p. 228.

Mir. XL. Diabolo devovetur puer [a matre]. — Vat. 170, f. 53. Par. 155(XXXIX), p. 258. Par. 177 (VI), f. 121ᵛ. Par. 4771 (XXXVI), f. 70. Par. syr. 232 (XXXIX), f. 558ᵛ.

Textes parallèles. Add. 15723, II, nº 29 (*Spec. hist.*, VII, 115, [p. 263] ; *Scala caeli*, nº 46, clxxv b). Harley 4401, nº 13 (Poquet, 443-54). Mussafia a imprimé *Spec. hist.*, VII, 115 dans *Denkschriften* (Gautier de Coincy I, 13), p. 17-19. Royal 8 C. IV, nº 52. Mielot, nº 23. Jean Babelon, *La bibliothèque française de Fernand Colomb* (fonds acquis entre 1530 et 1536 : 276 pièces), 1913 (= *Revue des Bibliothèques*, suppl. X) : Un mystère ou miracle de la glorieuse V. M. qui est d'un jeune enfant que sa mère donna au diable, quand il fut engendré (nº 151). Imprimé en appendice p. 282-332. Autres mystères : G. Paris et U. Robert, *Mir. de N.-D.*, I, 1. P. Meyer, L'enfant voué au diable (réd. en vers), *Romania*, XXXIII (1904), nº 130. Ce mir. XL est en relation étroite avec la légende de S. Amator : E. Albe, *La Vie et les Miracles de S. Amator* (*Anal. Boll.* XXVIII, p. 57-71).

Mir. XLI. Monialis moritur, paenitentia non perfecta. — Vat. 170, f. 55. Par. 4771 (XXXVII), f. 73. Autre texte arabe : India Office (Otto Loth, *A Catalogue of the Arabic mss. in the library of the I. O.*, 1877), nº 1049, IV. Miracles de la Vierge Marie. Mir. I, f. 147ᵛ.

Textes parallèles. Potho, nº 2. Add. 19909, nº 68 (al. 67). (*Prompt.*, nº 702). Egerton 612, nº 32. Mielot, nº 18. Jean le Marchant, éd. Duplessis, p. xxi-xxiv. Paris 818, f. 91 : recueil lyonnais, nº 63, éd. Mussafia, V, p. 59-64 : « De la moine que la Vierge Marie délivra de péchié », avec le texte latin apparenté, p. 59-60 : Sanctimonialis quaedam, sicut fertur, fuit talis in conventu.

MIR. XLII. Eulalia [seu salutatio angelica lente recitanda]. — Vat. 170, f. 56. Par. 4771 (XXXVIII), f. 74. Par. syr. 232 (XL), f. 560v.

TEXTES PARALLÈLES. Cleopatra C. X, nº 34. POTHO, nº 32. Harley 4401, nº 20 (POQUET, 481-88). Par. 818, entre f. 58 et f. 60 : recueil lyonnais, nº 48. Incunables italiens, mir. 17.

MIR. XLIII. Le chevalier qui n'osait, à cause de sa pauvreté, aller à la rencontre de son ami le gouverneur. — Vat. 170, f. 57. Par. 4771 (XXXIX), f. 74v. Par. syr. 232 (XLI), f. 561.

Thème. Le diable apparaît à ce chevalier et lui promet de le faire riche, s'il renie le Christ et la Vierge Marie. Il renie le Christ, mais ne veut pas renier Marie.

TEXTES PARALLÈLES. Mss. éthiopiens. CONTI ROSSINI, 53, nº 47 (= titre du mir. XLIII). ZOT. 62, nº 60 (?).

MIR. XLIV. Le bouvier qui s'était voué au diable. — Vat. 170, f. 59. Par. 4771 (XL), f. 76v. Par. syr. 232 (XLII), f. 562. Source restée inconnue.

Thème. Un jour des frères mineurs (?) se rendaient à Rome. Quand ils furent dans le voisinage de l'église N.-D. qui est à côté de l'église Saint-Paul, ils rencontrèrent un pasteur de buffles qui s'était donné au diable. Par compassion pour son état, ils entrèrent dans l'église N.-D. et prièrent pour lui, tandis qu'il criait et pleurait, parce que le diable lui était apparu, le menaçant de mort. Les frères se saisirent de l'homme et le confessèrent. Puis ils le revêtirent de leurs habits et l'emmenèrent à Rome et lui firent faire profession dans leur monastère. Néanmoins, deux ans durant, les démons lui apparaissaient souvent et le frappaient violemment, et il n'en fut délivré que par l'intercession et la puissance de Marie, mère de miséricorde.

MIR. XLV. Le moine invalide. — Vat. 170, f. 61. Par. 155 (XL), p. 260. Par. 4771 (XLI), f. 78. Par. syr. 232 (XLIII), f. 563. Source restée inconnue.

Thème. Il y avait dans un monastère, au milieu de la mer, un homme qui s'était fait moine depuis son enfance, et que la Vierge Marie aimait beaucoup pour sa dévotion envers elle et pour ses vertus. Et pour qu'il se purifiât de ses péchés

en ce monde, elle permit qu'il tombât malade d'un mal chronique qui le privait de mouvement. Les frères le portaient à l'église. Et avant de mourir, il raconta aux frères qui venaient de lui faire faire le tour de tous les autels pour qu'il en soit béni, qu'il avait vu le ciel ouvert, et le Seigneur Jésus assis à droite de la Puissance divine, et près de son trône N.-D. Marie assise, et aussitôt il rendit l'âme. Et en cet instant, un des frères vit, dans son sommeil, N.-D. Marie descendre du ciel et prendre la main du moine malade et le faire monter avec elle.

MIR. XLVI. Sponsus Marianus, miles : 150 Ave Maria cottidie. — Vat. 170, f. 62. Par. 155 (XLI), p. 260. Par. 4771 (XLII), f. 79v. Par. syr. (XLIV), f. 564.

TEXTES PARALLÈLES. Harley 4401, nº 32 (POQUET, 532-42). Par. lat. 18134, f. 143v (MUSSAFIA, *Denkschriften* : Gautier de Coincy, I, 32, p. 51-53). CAESARIUS, VII, 33, p. 504. MIELOT, nº 38. TH. WRIGHT, nº 71. Maurice VLOBERG, *La légende dorée de N.-D.*, 1921, conte IV, p. 93-102 (Note bibl. p. 212-13).

Cf. ms. éthiop. CONTI ROSSINI, 53, nº 48 : Nifon, chevalier de Galaad, qui s'adressa au moine Alāniqos (Callinique) pour séduire une femme.

MIR. XLVII. Le moine à qui la Vierge offre sa joue à baiser (A. PONCELET, 435). — Vat. 170, f. 64. Par. 4771 (XLIII), f. 82v. Par. syr. 232 (XLV), f. 365v. Le moine, dans l'arabe, est sacristain.

TEXTES PARALLÈLES. Par. lat. 14463 (XIIe s.), nº 33 : Erat in quodam ... V. M. coenobio frater quidam vigiliis intentus. Harley 4401, nº 22 (POQUET, 333-40). MUSSAFIA (*Denkschriften*, Gt de C., I. 22, p. 24-25) : texte latin apparenté. Titulus : De quodam sacrista qui sanctae Dei Genitricis pedes et genas osculari meruit. *Inc.* comme Par. lat. 14463. MIELOT, nº 22 (voir titre du mir. XLVII).

MIR. XLVIII. Le miracle du Renieur (A. PONCELET, 142). — Vat. 170, f. 67. Par. 4771 (XLIV), f. 84v. Par. syr. 232 (XLVI), f. 567. Par. 4771. *Inc.* : On dit d'un marchand qu'il possédait une grande fortune.

TEXTES PARALLÈLES. É. GALTIER, *Byzantina*, VIII (*Romania*, XXIX, 1900, p. 526). Le miracle du renieur. L'épisode de la Vierge, priant son fils de pardonner au coupable, n'a été introduit (mir. LIX) que par contamination avec un conte

analogue (= mir. XLVIII), où il existait déjà. Cf. P. Paris, *Les manuscrits fr. de la bibl. du Roi*, t. IV, p. 1-12, n° 105: D'ung marchant qui ne voulait pas renier N. D.; et ms. latin 18134, f. 108: Beda in historia Anglorum dicit (É. Galtier, note 1: J'ai vainement cherché cette histoire dans Bède).

Mir. XLIX. Le berger du monastère. — Vat. 170, f. 69. Par. 4771 (XLV), f. 87v. Par. syr. 232 (XLVII), f. 568v-569. Source restée inconnue.

Thème. Un des frères blancs était pâtre du monastère. Il était simple, mais plein d'amour pour N.-D., dont il récitait sans cesse la salutation (Ave Maria). Un jour qu'il était dans la montagne, il fut surpris par une grêle violente et crut que toutes ses bêtes allaient sûrement périr. Il recourt à N.-D. Le ciel s'éclaircit, la grêle cesse et N.-D. lui apparaît. Elle lui annonce qu'au bout de sept jours elle reviendra le prendre et l'emmènera au ciel. Sur son ordre le moine se rend auprès de l'abbé avec un signe d'elle et lui apprend l'affaire. L'abbé le décharge pendant ces jours de la garde des bêtes. Et après qu'il eut réuni les moines et qu'ils eurent reçu sa bénédiction, il mourut aussitôt et son âme monta au ciel, en compagnie de la Vierge (Vat. 170). Par. syr. 232 a aussi: un des frères blancs (cisterciens). Par. 4771: un des frères bénis (bénédictins?).

Textes parallèles. Cf. ms. éthiopien. Conti Rossini, 53, n° 49: le vacher qui sortit pendant la nuit pour sauver ses animaux de la tempête. C'est peut-être une variante du mir. XLIX.

Mir. L. Le bon jeune homme qui découvrit (*ar.* salua) une effigie de la Vierge, près des portes de la ville, pendant qu'il allait (*ar.* en revenant de) faucher le foin[1]. — Vat. 170, f. 72. Par. 4771 (XLVI), f. 90. Par. syr. 232 (XLVIII), f. 570-570v.

Thème. Le gardien de la porte de la ville qui avait vu la Vierge répondre de la tête au salut du jeune pauvre le reçoit chez lui et l'emploie à son service. Il finit par lui donner

[1] Ce mir. L est à ajouter (Introduction, p. 23) à ceux dont le site est marqué par l'expression *medio in mari*.

la main de sa fille et à en faire son héritier. C'est ainsi que le jeune homme devint un des riches habitants de la ville.

TEXTES PARALLÈLES. Mss. éthiopiens. CONTI ROSSINI, 53, nº 42 (voir ci-dessus titre). ZOT. 62, nº 49 : Histoire d'un jeune homme pauvre qui aimait la Sainte Vierge et qui devint riche. Source occidentale inconnue.

MIR. LI. Histoire d'un chapitre des frères prêcheurs. — Vat. 170, f. 73. Par. 4771 (LVIII), f. 118. Par. syr. 232 (XLIX), f. 571-571v.

Thème. Lorsque les frères, les moines de *abrqs*, se réunirent à *mnbln* pour tenir leur assemblée, une femme noble les accompagna pour les défrayer. Un jour qu'ils étaient en prière prosternés devant N.-D. Marie, cette femme vit N.-D. les proclamer bienheureux et leur rendre grâces. Sur le point de mourir, elle rapporta la chose aux gens de sa maison et leur recommanda d'honorer ces moines. Par. 4771. *Inc.* On raconte que, lorsque les frères prêcheurs voulurent tenir leur « chapitre » à Manbalīz, ils se rendirent de *abrfsīs* à Manbaliz.

TEXTES PARALLÈLES. Mss. éthiopiens. ZOT. 60, nº 69 : Histoire d'une femme qui avait assisté à un office de moines et à une apparition de la sainte Vierge. ZOT. 62, nº 46 : Hist. d'une femme qui avait assisté à un office des moines. CONTI ROSSINI, 52, nº 81 : Les frères réunis à Manbalis de Eberfès ; 53, nº 104 : Miracle arrivé pour une femme quand les moines se réunirent à Manbaliz. Aucune source occidentale connue [1].

MIR. LII. Le larron que l'évêque, sur l'ordre de la Vierge, ensevelit au cimetière des fidèles (cf. mir. V). — Vat. 170, f. 74. Par. 4771 (LIII), f. 112. Par. syr. 232 (L), f. 572.

TEXTES PARALLÈLES. Mss. éthiopiens. ZOT. 61, nº 28 ; 62, nº 47. L'arbre (ZOT. 61, nº 28) est, dans l'arabe, un lis vert, au feuillage et aux fleurs d'argent. Apparu le quatrième jour après les funérailles, il adhérait par sa racine à la langue du larron, qui avait été un dévot de l'Ave Maria (cf. Mir. VI et XII). Source occidentale inconnue.

MIR. LIII. L'agriculteur à qui l'image de la Vierge rendit

[1] Cf. CAESARIUS, VII, 20, p. 485, où une légende analogue est racontée, mais qui se réfère aux Cisterciens. La femme qui est favorisée de la vision est l'héroïne du mir. XXXI.

le salut : « Et tu benedictus in hominibus ». — Vat. 170, f. 76. Par. 4771 (LIV), f. 113ᵛ. Par. syr. 232 (LI), f. 573.

TEXTES PARALLÈLES. BUDGE, cap. 1, p. 25. Mss. éthiopiens. ZOT. 61, nº 1 ; 60, nº 3. CONTI ROSSINI, 54, nº 3 ; 55, nº 3 ; 52, nº 9. Source occidentale inconnue [1].

MIR. LIV. Leo papa sibi manum abscidit (voir mir. XXIX). — Vat. 170, f. 77. Par. 4771 (XLVII), f. 92ᵛ. Par. syr. 232 (LII), f. 573-573ᵛ. Les textes arabes ont fait de Caesarius un sarrasin de naissance.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 33956, nºˢ 23 et 40. É. DE BESANÇON [Leo] : la célébration eut lieu à Sainte-Marie Majeure (*Legenda aurea*). MUSSAFIA, V, p. 33-34 (Par. B. N. 5268) : le jour de l'Assomption ; p. 34-36 (Par. 818, f. 40ᵃ : recueil lyonnais, nº 20). HEROLT, *Prompt. Exempl.*, L, nº 26. Incunables italiens, mir. 37.

MIR. LV. [Puer hebraeus baptizatus]. — Vat. 170, f. 79 : il reçoit au baptême le nom de Jean ; il s'agit d'un troupeau de bœufs. Par. 155 (XLII), p. 261 : moutons. Par. 4771 (L), f. 103ᵛ. Par. syr. 232 (LIII), f. 575 : bœufs. Vat. syr. 58, f. 161ᵛ. Le passage de *oves* à *boves* s'explique assez naturellement dans l'arabe si la source (intermédiaire) est latine.

TEXTES PARALLÈLES. JOH. MON., *Lib. de mir.* nº 6, p. 46-49, (= Par. gr. 1596, p. 547-50) : oves. Ms. éthiop. ZOT. 62, nº 65.

MIR. LVI. Iulianus (et Basilius). — L'arabe a *ǧlian* : d'où l'éthiopien Goliath par le changement de *n* en *t*. La scène se passe dans un monastère et le rôle de Basile est rempli par l'abbé. Vat. 170, f. 81. Par. 4771 (LV), f. 114. Par. syr. 232 (LIV), f. 576ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. L'éthiopien seul suit l'arabe : ZOT. 62, nº 66. Tous les autres textes connus dépendent de la Vie de S. Basile (*Act. SS.*, Iun. t. II, p. 944, n. 36-37). Par. latin 5318, f. 2ᵛ, Paul MEYER, *Notices et extraits*, t. 34, 2ᵉ partie, p. 45-46 ; manuscrit d'Orléans, nº 4, l. c., p. 50-53 ; Par. 818, f. 69 (recueil lyonnais), l. c., p. 67-71. Cleopatra C. X, nº 4

[1] Les deux mir. LII et LIII sont à ajouter (Introduction, p. 22) aux quelques miracles de la collection arabe que peut avoir groupés un rapprochement interne : ici la dévotion à l'Ave Maria.

(miracle des quatre éléments : l'élément de la terre). *Spec. hist.*, l. XIV, c. 43. *Legenda aurea*, c. 30, p. 144. HEROLT, *Prompt. Exempl.*, E, nº 17. Egerton 612, nº 16 (éd. NEUHAUS, p. 76). Harley 4401, nº 39 (POQUET, 399-416). G. PARIS et U. ROBERT, nº 13 (II, 171).

Textes arabes (ch. X) : Vat. syr. 202, f. 89. Par. 153, f. 153. Par. 258, f. 30. Par. 260, f. 100v. Par. 6279, f. 136v. [1]

MIR. LVII. Sarracenus colit imaginem B. V. M. — Vat. 170, f. 83. Par. 4771 (LVI), f. 116. Par. syr. 232 (LV), f. 577. Vat. 170 a : sarrasin. Les deux autres manuscrits : musulman.

TEXTES PARALLÈLES. Par. lat. 12593 (olim S.Germ. lat. 486), nº 31. Harley 4401, nº 23 (POQUET, 505-512) : texte latin apparenté édité par MUSSAFIA, *Denkschriften*, G. de C. I, 23, p. 37. Ms. éthiopien. ZOT. 62, nº 67.

MIR. LVIII. D'un fils (de roi) qui promit à N.-D. qu'il garderait virginité. — Vat. 170, f. 84. Par. 4771 (LIX), f. 119. Par. syr. 232 (LVI), f. 578-578v.

TEXTE PARALLÈLE. MIELOT, nº 54.

MIR. LIX. Autre miracle du Renieur (A. PONCELET, 894). — Vat. 170, f. 88. Par. 4771 (LX), f. 122v. Par. syr. 232 (LVII), f. 580.

TEXTES PARALLÈLES. CAESARIUS, II, 12, p. 92-96 : la déposition de l'enfant Jésus des bras de sa mère sur l'autel n'est pas, comme dans l'arabe, un geste de menace, mais un simple acte préliminaire à un geste de supplication. Royal 5 A. VIII, nº 22 : le chevalier est conduit au diable par un Juif. Dans Caesarius, par son intendant. Dans l'arabe, par un ami, qui est qualifié, comme le chevalier, de *mhālni* (Vat.170), *mhlāti* (Par. 4771), *fhlāti* (Par. syr. 232). J'ignore le sens de ce terme. Add. 15723, II, nº 19 (*Spec. hist.*, 105-106 [p. 260], *Scala caeli*, CLXXI. MIELOT, nº 39. WEBER, p. 14 (Bibl. Nat. fonds fr. 1546, anc. 7588 ³·³, nº 48, f. 108v) : Del escuier qui renoia Dieu et

[1] Cette Vie de S. Basile en 14 chapitres ou miracles se trouve encore dans es manuscrits suivants : Beyrouth 62, p. 241-89. Beyrouth 112 (I), f. 54v-104 (*al-Machriq*, t. XII, 1909, pp. 111, 343). Mardine 103, n. 2. (ADDAI SCHER, *Notices sur les manuscrits syriaques et arabes de l'évêché chaldéen de Mardin*, dans *Revue des Bibliothèques*, t. XVIII, 1908, p. 64-95). Dans ces trois manuscrits un des chapitres doit se rapporter aussi au mir. LVI.

ne volt renoier N.-D. Cf. *Hist. lit.*, XIII, 122 : le dit du chevalier et de l'escuier. Italien D, chapitre 75 : Liggesi che e scritto da Cesario. Voir l'étude de É. GALTIER, *Byzantina*, VIII, Le miracle du Renieur (*Romania*, XXIX, 1900, p. 524-27), où les divers textes sont comparés. Cf. mir. XLVIII.

MIR. LX. De N.-D. qui vint au pré avec les trépassés. — Vat. 170, f. 90. Par. 4771 (LXI), f. 125. Par. syr. 232 (LVIII), f. 582.

TEXTES PARALLÈLES. MIELOT, nº 68. É. DE BOURBON, nº 128, p. 109. VLOBERG, *La légende dorée de N.-D.*, conte 6ᵉ, p. 131-48 ; notes p. 220-21.

MIR. LXI. Diabolus famulatur viro pio [1]. — Vat. 170, f. 93. Par. 4771 (LXII), f. 128ᵛ. Par. syr. 232 (LIX), f. 590.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, nº 15 (*Spec. hist.*, VII, 101 ; *Scala caeli*, CLXX b. Harley 4401, nº 29. (POQUET, 523-532) : textes latins apparentés dans MUSSAFIA, *Denkschriften*, G. de C., II, 29 : 1º p. 39-40, Par. lat. 12593 (Saint-Germain), f. 137ᵛ, Homo quidam erat nobilis, divitiis potens et honoribus, nec... bonis operibus minus intentus. Ecclesiastica siquidem ; 2º p. 40-42, Par. lat. 18134, f. 157ᵛ (A. Poncelet, 666).

MIR. LXII. Le marchand qui emprunte pour faire l'aumône. — Vat. 170, f. 97. Par. 177 (VII), f. 123ᵛ. Par. 4771 (LXIII), f. 132ᵛ. Par. syr. 232 (LX), f. 585ᵛ. Source restée inconnue.

Thème. Il y avait un marchand très riche, qui, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres par amour de Dieu et de l'autre vie, fut réduit à la pauvreté et à la misère. Un marchand de sa connaissance, l'ayant rencontré, lui prêta vingt mille (Par. 177 : dix mille) dinars pour les mettre dans le commerce, mais, lui, il les distribua encore aux pauvres. Lorsqu'il l'apprit, son ami, entrant dans une violente colère, le saisit et le pressa de lui rendre l'argent, mais sans résultat, et il revint chez lui désespéré. Il se jeta triste sur son lit et s'endormit. Dans son sommeil il vit la résurrection et les anges avec les démons qui séparaient les bons des méchants. On s'empara aussi de lui pour l'emmener en enfer. Alors survint N.-D. Marie qui le délivra en disant qu'il avait fait d'a-

[1] Cf. Collection grecque, mir. LV : Diabolus famulatur militi praedoni.

bondantes aumônes en son honneur et en celui de son fils. A son réveil, il courut auprès de son ami lui rendre grâces pour son action et il lui donna une autre grosse somme d'argent à distribuer aux pauvres en son nom.

MIR. LXIII. Le méchant qui fut sauvé parce qu'il donnait des aumônes par amour de la Vierge. — Vat. 170, f. 100. Par. 4771 (LXIV), f. 134v. Par. syr. 232 (LXI), f. 587.

TEXTES PARALLÈLES. Mss. éthiopiens. ZOT. 62, n° 53. CONTI ROSSINI, 53, n° 43 (titre ci-dessus).

MIR. LXIV. Duo fratres Romani. Pierre, diacre, le premier frère, n'est pas mentionné dans la légende dorée, c. 117, S. Laurent, §6, p. 494, où il n'est question que du second, le juge inique nommé Étienne. Le S. Preiectus (= S. Prix) de WARD, *Catal. of Romances*, II, p. 607, et le S. Projet de l'éd. Wyzewa, p. 424, sont appelés S. Pierre dans l'arabe. — Vat. 170, f. 101. Par. 177 (VIII), f. 125. Par. 4771 (LXV), f. 135v. Par. syr. 232 (LXII), f. 587v.

TEXTES PARALLÈLES. Cleopatra C. X, n° 16. POTHO, n° 10. Egerton 612, n° 1. Harley 4401, n° 44 (POQUET, 593-604). Par. 818, f. 55a : recueil lyonnais, n° 39. É. DE BESANÇON [Laurentius].

MIR. LXV. Humbertus, Papiensis abbas. — Vat. 170, f. 102. Par. 4771 (LXVI), f. 137v. Par. syr. 232 (LXIII), f. 589.

TEXTES PARALLÈLES. Cleopatra C. X, n° 18 (éd. NEUHAUS. p. 14). *Scala caeli*, n° 42. Egerton 612, n° 2. POTHO, n° 12. Harley 4401, n° 18 (POQUET, 489-92). MIELOT, n° 11. É. DE BOURBON, p. 99. Par. 818, f. 56a : recueil lyonnais, n° 41 (éd. P. MEYER, p. 348).

MIR. LXVI. Imago Virginis in latrinas deiecta. — Vat. 170, f. 104. Par. 4771 (LI), f. 107. Par. syr. 232 (LXIV), f. 589v.

TEXTES PARALLÈLES. ADAMNAN, *De locis sanctis*, lib. III, cap. 5 (*P. L.* LXXXVIII, 813-14) : Récit du prêtre Arculfus. *Arculfus* (Translation of Adamnan's work published by the Palestine Pilgrim's Text Society), London, 1889. Harley 4401, n° 4 (POQUET, 423-26). MUSSAFIA, *Denkschriften*, p. 49, Par. lat.18134 : narrat Jheronimus. HEROLT, *Promptuarium Exemplorum*, Y, n° 2. Cleopatra C. X, n° 28 (éd. NEUHAUS, p. 61). *Spec.*

hist., VII, 119c [p. 266]. *Scala caeli*, n° 36. Par. 818, f. 83a : recueil lyonnais, n° 63. MIELOT, n° 16.

MIR. LXVII. [Mater de filio concepit, natum occidit, confitetur]. — Vat. 170, f. 105 : « empereur » est rendu par le nom latin *imbraṭar*. Par. 4771 (LXVII), f. 138v. Par. syr. 232 (LXV), f. 591v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, n° 10 [1] (*Spec. hist.*, VII, 93-95 [p. 255]). Harley 4401, n° 9 (éd. J. ULRICH, *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. VI, p. 325). MIELOT, n° 53. TH. WRIGHT, n° 110, p. 98. É. DE BOURBON, p. 156. *Scala caeli*, [Confessio : Incestus]. É. DE BESANÇON [Familiaritas].

MIR. LXVIII. — Vat. 170, f. 107. Par. 4771, f. 141v.
Thème. Il y avait dans un monastère un moine qui était parvenu à la dignité abbatiale dans un autre monastère sans le consentement de son abbé. Il était de vie très mauvaise, mais il avait de la dévotion envers N.-D. Marie, récitait sa salutation et célébrait sa messe avec componction. Il tomba un jour malade et fut à l'article de la mort. Privé de ses sens, il vit N.-D. qui demandait à son fils Jésus de le rendre à la vie pour qu'il fît pénitence. Et aussitôt il revint à lui, se confessa, communia, se fit étendre par les frères sur le cilice et la cendre et ainsi rendit l'âme entre les mains de la Vierge.

TEXTES PARALLÈLES. 1. Cf. Add. 15723, II, n° 36 : The virgin bares her breast. Cet acte de la Vierge qu'elle accomplit pour attendrir son divin Fils se retrouve au mir. XLVIII, où il est dit dans l'arabe que la Vierge déchira son habit et fit sortir ses mamelles.

2. Cf. Cleopatra, C. X, n° 38 : Leufricus.

MIR. LXIX. Militis anima cuculla vestitur [Voluntas pro facultate habita]. — Vat. 170, f. 109. Par. 177 (IX), f. 126v. Par. 4771, f. 143.

TEXTES PARALLÈLES. Royal 8 C. IV, n° 55 : Quidam miles vixit male. MIELOT, n° 27. Harley 4401, n° 19 (POQUET, 493-500). MUSSAFIA, *Denkschriften*, G. de C., I, 19, p. 20-44 : texte latin, Par. 14463, n° 40, sur colonnes parallèles avec G. de C.

[1] Le pape y est appelé Lucianus ; dans Vincent de Beauvais, « Lucianus vel Lucius ». Ward cite une histoire analogue des *Gesta Romanorum* (éd. Oesterley, Berlin, 1872), cap. 13, p. 291.

Mussafia, V, p. 38-39 : Par. 5268, f. 21 [1] ; et p. 39-41 : Par. 818, f. 42ᵃ (recueil lyonnais, nº 23) : Del chevalier qui n'ennorait fors nostre Dame et S. Michiel.

Mir. LXX. Le pape qui vendait le basme (saint-chrême). — Vat. 170, f. 111. Par. 177 (X), f. 128. Par. 4771, f. 145ᵛ.

Textes parallèles. Il y a deux textes latins identiques à l'arabe : Par. Arsenal 903, XIIᵉ siècle, nº 46 et Florence (Conventi soppressi) Camaldoli 747. D. 3, XVᵉ siècle, nº 2. Mussafia, II, pp. 80-81, 82. Variante : Royal 6 B. XIV, nº 4. D'autres textes permettent de suivre l'évolution de la légende, qui à l'origine était une légende de S. Pierre : Add. 27336, nº 237, Herbert, III, p. 664 ; puis un conflit d'influence entre S. Pierre et la Vierge s'esquisse dans Add. 33956, nº 17, au sujet du sacristain qui garnissait la lampe de la Vierge, dans l'église Saint-Pierre de Rome, en prenant de l'huile dans la lampe de S. Pierre. G. Paris et U. Robert, VIII, t. I, p. 356-97 (B. N. nº 819, f. 79ᵃ-88ᵇ).

Mir. LXXI. Dives vir malus et pauper mulier bona. — Vat. 170, f. 114. Par. 177 (XI), f. 130. Par. 265, f. 77. Par. 4771, f. 148.

Textes parallèles. Add. 15723, II, nº 11 (*Spec. hist.*, VII, 96 ; *Scala caeli*, nº 15, clxv. Add. 19909, nº 62 (*Prompt.*, nº 697). Harley 4401, nº 10 (Poquet, 429-42). Mussafia, *Denkschriften*, G. de C., I, 10, édite, p. 11-15, sur colonnes parallèles, le texte latin : Fuit ecclesia cuius parochiae, et le texte français ; et p. 16, le texte du *Spec. hist.*, VII, 96, qui dépend de la composition rythmique des pages 11-15.

Mir. LXXII. Sponsus marianus, iuvenis pila ludens. De l'enfant qui mist l'anel ou doit l'ymage. — Vat. 170, f. 116. Par. 4771, f. 151.

Textes parallèles. Harley 4401, nº 12 (Poquet, 355-60) ; Mussafia, *Denkschriften*, G. de C., I, 12, p. 35-37 : Cum olim quaedam antiqua ecclesia. Add. 15723, II, nº 7 : *Spec. hist.*, VII, 87 ; *Scala caeli*, nº 13, clxiv. Royal 8 C. IV, nº 8. Méon,

[1] Le titre est : De milite cuius anima cucullam accipere ab ea (i.e. Maria) meruit... Dans le prologue, le récit est donné comme ayant été recueilli de la bouche de S. Pachôme, le cénobiarque égyptien, par un de ses moines. Cf. Mussafia, II, pp. 18, 78.

II, 293 (Vie des Anciens Pères : ms. 1546, f. 42) : De celui qui épousa l'ymage de pierre. Cette légende dérive d'un conte profane où Vénus joue le premier rôle : GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Regum* (Rolls ed., vol. I, p. 256-58), De annulo statuae commendato. Cf. Joseph KLAPPER, *Exempla aus Handschriften des Mittelalters*, 1911, nº 51, p. 40 ; et G. HUET, *La légende de la statue de Vénus*, dans *Revue de l'hist. des religions*, 1913. La version de la Vie des anciens Pères se rapproche davantage du récit de Guillaume de Malmesbury que celle de G. de C. (M. VLOBERG, *La légende dorée de N.-D.* p. 204). É. DE BESANÇON [Maria].

MIR. LXXIII. La moniale qui eut une vision de l'enfer la nuit de son enlèvement. — Vat. 170, f. 119. Par. 177 (XII), f. 132. Par. 4771, f. 154.

TEXTES PARALLÈLES. Royal 8 C. IV, nº 39. Harley 4401, nº 17 (POQUET, 475-80 ; MUSSAFIA, *Denkschriften*, p. 19).

MIR. LXXIV [2]. Pictor B. V. Mariam pulchram depingit. — Par. 4771, f. 157.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 15723, II, nº 17 (*Spec. hist.*, VII, 104ª [p. 259] ; *Scala caeli*, nº 33, CLXXII). Add. 19909, nº 84 (*Prompt.*, nº 718). Royal 8 C. IV, nº 54. MIELOT, nº 64. Cf. J. KLAPPER, l. c., nº 62, p. 49.

MIR. LXXIV [1]. La messe du 1er bašons, en l'honneur de la Nativité de Marie, ou le pauvre guéri de maux de tête par la Vierge. — Vat. 170, f. 121 : Il y avait un croyant pécheur et pauvre.

MIR. LXXV. Douleur dorsale et fièvre guéries par l'attouchement du livre des Miracles de la Vierge. — Vat. 170, f. 122. Le miraculé déposa à l'église deux exemplaires du livre des Miracles qu'il avait transcrit en accomplissement de son vœu.

(à suivre)

NOTE SUR L'ORIGINAL
DE LA
PASSION DE SAINTE FÉBRONIE

La Passion entièrement fabuleuse de S[te] Fébronie [1], vierge martyre à Nisibe sous Dioclétien, nous est parvenue en différentes langues [2]. Les textes grecs et syriaques sont les plus anciens. Le grec a été publié par Papebroch dans les *Acta Sanctorum* (Iun. t. V, p. 17-35), d'après le ms. grec 1667 (X[e] s.) de la Vaticane ; le syriaque, par Bedjan, dans les *Acta martyrum et sanctorum* (t. V, p. 573-615), d'après les mss. Add. 14647 (an. 688) et 14649 (IX[e] s.) du British Museum.

[1] A une époque où l'ancien Orient chrétien était encore un monde presque inconnu, Papebroch a pu croire à l'authenticité de la Passion (*Act. SS.*, Iun. t. V, p. 14-17). Tillemont, avec raison, l'a déclarée « insoutenable ». (*Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. V[2], pp. 178-79, 654). Il est impossible de découvrir le nom même de S[te] Fébronie avant le VII[e] siècle. A cette époque, on la voit apparaître dans les *Miracula Artemii* (*BHG.* 173), où elle partage avec le saint le rôle de thaumaturge. Cette célébrité que prend tout à coup Fébronie peut être mise en rapport avec le fait que l'empereur Héraclius, qui est lui-même un figurant des Miracles d'Artémius, avait une fille portant le nom de Fébronie (cf. *Act. SS.*, Oct. t. XII, p. 418). Dès cette époque, S[te] Fébronie était honorée à Constantinople *ἐν τῷ προφητείῳ τοῦ ἁγίου προδρόμου Ἰωάννου ἐν τῇ Ὀξείᾳ*. La fête de la sainte continua de s'y célébrer. Voir *Synax. Eccl. CP.*, p. 772, où la notice de la martyre est, pour le reste, un simple résumé de la Passion grecque. D'après une variante de la Vie de S. Gabriel de Qartamin (*BHO.* 308), une église aurait été érigée en l'honneur de S[te] Fébronie, à Nisibe, en 707, par l'évêque Siméon de Ḥabsenus, et consacrée par le patriarche jacobite Julien II. Cf. E. Sachau, *Verzeichniss der syrischen Handschriften* (Berlin, 1899), t. II, p. 587.)

[2] Arabe-karšuni (ms. 38* du Couvent de Saint-Marc à Jérusalem), arménien (*BHO.* 303), géorgien (cf. Th. D. Žordanija, *Description des manuscrits du Musée ecclésiastique de Tiflis*, t. I-II, Tiflis, 1902-1903), grec (*BHG.* 659), latin (*BHL.* 2813-44a), syriaque (*BHO.* 302).

De ces deux textes, l'un représente l'original, l'autre la première traduction. Mais de quel côté est la priorité [1]? Nous n'avons à ce sujet aucune attestation historique [2], et le fait que les manuscrits syriaques de la Passion sont notablement plus anciens que les manuscrits grecs ne suffit pas à résoudre le problème [3].

Quand on lit les Actes syriaques, on est d'abord porté à les prendre pour une traduction du grec, faite d'ailleurs par un traducteur excellent, car le style est parfaitement correct et naturel. Tout semble grec : l'inspiration, le cadre, les personnages, le vocabulaire.

L'entrée en matière nous transporte en Occident. C'est à Rome, dans la demeure de l'éparque Anthimus et à la cour de Dioclétien, que se déroule l'exposition du récit. Anthimus, sur son lit de mort, recommande son jeune fils Lysimaque à son frère Sélénus. L'éparque meurt. Dioclétien, se méfiant de Lysimaque, que l'on dit favorable aux chrétiens, le fait appeler en compagnie de son oncle. Si Lysi-

[1] Sans aucune preuve convaincante, J. S. Assemani attribue la priorité au texte grec (*Bibliotheca orientalis*, t. III, P. II, p. 882).

[2] Un manuscrit de la plus ancienne traduction latine faite sur le grec (*Act. SS.*, Iun. t. V, p. 14) offre une variante d'après laquelle l'auteur des Actes déclare formellement qu'il a écrit dans le dialecte de son pays, la Mésopotamie : *... gesta in patria lingua seriatim stylo tradere curavi.* Ne connaissant aucun manuscrit syriaque de la Passion et seulement un manuscrit grec, Papebroch ne pouvait s'assurer que cette variante fût une interpolation d'un copiste grec ou du traducteur latin. Mais il inclinait à croire que les Actes originaux avaient été écrits en grec. Actuellement nul doute n'est plus possible au sujet de cette variante : elle est interpolée.

[3] Le plus ancien manuscrit grec (Paris, bibl. Nat. 1470) est daté de 890 ; il est donc postérieur de deux siècles au ms. syriaque Add. 14617 du British Museum. Il est, sans doute, postérieur de beaucoup au ms. syriaque 162 de la Vaticane. Celui-ci n'est pas daté, mais est très ancien. Il ne remonte pas cependant au delà du milieu du VII[e] siècle, car il renferme l'*Historia sancti Iesusabrani confessoris et monachi inclyti scripta a beato Mar Iesuiabo Adiabeno catholico patriarcha Orientis* (Assemani, *Catalogus bibliothecae apostolicae Vaticanae*, t. III, p. 328). Or Jésuyab fut patriarche d'Arbèle et de Mossoul de 650 à 660 environ ; cf. J.-B. Chabot, *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. VII (1897), p. 486.

maque veut succéder à son père, il doit partir immédiatement en Orient et y étouffer le christianisme. Sélénus se jette aux pieds de l'empereur et le supplie de permettre que Lysimaque épouse, selon le désir de son père, la fille du sénateur Prosphorus, à laquelle il est déjà fiancé. Mais l'empereur refuse. Lysimaque se décide alors à partir sans retard en Orient, à la tête d'une armée, accompagné de son oncle et de son cousin Primus.

La phrase qui ouvre le récit proprement dit : ... *urbem Nisibin... quae est in confiniis Persarum, sub potestate autem Romanorum* [1], semble empruntée à l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret :...*Νίσιβις... ἐν μεθορίῳ κεῖται τῆς Περσῶν καὶ Ῥωμαίων ἡγεμονίας* [2].

Le vocabulaire est également teinté de grec. Nous ne parlons pas des noms communs : les termes grecs que nous rencontrons dans la Passion, ܕܝܩܣܛܝܪܝܢ (*δικαστήριον*), ܦܪܘܕܘܣ (*πρόοδος*), ܕܝܡܘܣܝܐ (*δημοσία*), ܓܠܘܣܩܡܐ (*γλωσσόκομον*), ܐܘܟܠܘܣ (*ὄχλος*), ܙܡܝܠܐ (*σμίλα*), ܩܝܛܘܢ (*κοιτών*), étaient d'un usage courant chez les Syriens, comme le prouvent d'ailleurs les variantes du texte. Il arrive, en effet, qu'en certains endroits, l'un des deux manuscrits syriaques porte un terme grec identique à celui qui se lit dans la Passion grecque, et le second un synonyme ou un équivalent grec comme le premier : preuve évidente que le rédacteur l'a pris, en tout cas, dans son vocabulaire à lui. Mais ce qui est caractéristique, c'est que tous les noms propres sont grecs. Les personnages originaires de Nisibe même portent non pas des noms araméens, mais des noms grecs : la martyre tout d'abord, ses compagnes, ܦܪܘܩܠܐ (*Πρόκλα*), ܐܝܬܪܝܐ (*Αἰθερία*), les abbesses du monastère de Nisibe, ܦܠܛܘܢܝܐ (*Πλατωνία*), la fondatrice, ܒܪܐܘܢܐ [3] (*Βρύαινα*), la supérieure

[1] Bedjan, t. c., p. 575.

[2] Théodoret, *Historia ecclesiastica*, II, 30. Cette phrase se retrouve également dans la Vie syriaque de S. Éphrem (*BHO*. 269). Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 292.

[3] On peut avoir quelque doute sur ܒܪܐܘܢܐ, dont *Βρύαινα* serait un équivalent modernisé : ܒܪܐܘܢܐ ou ܒܪܘܢܐ présente une ressemblance frappante d'une part avec ܦܒܪܘܢܝܐ, d'autre part avec des noms iraniens comme Bērōē, Bīrūī, Bīrūīs, al-Bīrūnī etc. ; cf. Justi, *Iranisches Namenbuch* (Marburg, 1895), pp. 67, 69.

de Fébronie, ܬܐܘܡܐܝܣ (*Θωμαΐς*), troisième abbesse, qui se dit témoin du martyre de la sainte et auteur de sa Passion, les martyres citées en exemple à Fébronie pour stimuler son courage, ܠܘܒܐ (*Λύβη*), ܠܐܘܢܝܣ (*Λεονίς*), ܐܘܛܪܘܦܝܐ (*Εὐτροπία*) [1], la dame noble convertie par Fébronie, ܐܝܪܝܐ ܣܘܢܩܠܝܛܝܩܐ (*Ἱερία ἡ συγκλητική*).

Par endroits, les héros de ce roman parlent un langage et emploient des comparaisons qui rappellent l'antiquité classique. Ainsi Fébronie, dépouillée de ses vêtements avant d'aller au supplice, se compare, comme tout naturellement, aux lutteurs des jeux olympiques [2]. On croirait même que ces personnages sont censés discourir en grec, si, dans un passage, d'ailleurs imité de l'Évangile, l'auteur ne nous disait pas formellement qu'ils parlent syriaque :... *et coepit vocare* (*Bruaina*) *lingua syriaca Febroniam his verbis :* « *Ubi es, Febronia ? Filia mea, filia mea, filia mea, puella, surge, puella, surge* » [3].

Bref, à la simple lecture, ces Actes syriaques font l'impression d'être traduits du grec.

Mais, chose étonnante, cette impression se retourne, quand du texte syriaque on passe au texte grec. A la différence du style de la Passion syriaque, le grec est heurté, laborieux, chargé d'incorrections grammaticales, d'expressions impropres, de non-sens et de contresens, que l'on imputerait à un traducteur.

Ce qui frappe, tout d'abord, c'est la fréquence des fautes de construction. Nombre de phrases commencent par une proposition au génitif absolu, puis se continuent par une autre à un mode personnel dont le sujet est le même. En voici quelques exemples :

§ 16. *Φθάσαντος δὲ τοῦ κόμητος Πρίμου καὶ ἀγανακτήσαντος κατὰ τῶν στρατιωτῶν, ἔξω τοῦ μοναστηρίου ἐκέλευσεν* (*κόμης*) *αὐτοὺς βληθῆναι...*

§ 24 ... *τοῦ δὲ* (*Σελήνου*) *μὴ πειθομένου, ἀλλ' ἔτι εὐτόνως αὐτὴν μαστίζεσθαι προστάξαντος, ὅτι ἴδεν* (*Σέληνος*)... *τότε ἐκέλευσεν...*

[1] Ces trois saintes sont des personnages fictifs.
[2] Bedjan, t. c., p. 596.
[3] Bedjan, t. c., p. 607. Cf. Marc. V, 41.

§ 26. *Τοῦ δὲ δικαστοῦ ἐπιτρέψαντος ἀρθῆναι τὸ πῦρ, κρεμαμένης αὐτῆς ἐπὶ τοῦ ξύλου, πάλιν ἐρωτᾶν αὐτὴν ἐπειρᾶτο (δικαστής).*

Souvent aussi, au lieu d'une proposition au génitif absolu, qui s'impose, est employée une proposition participiale dont le sujet est au nominatif :

§ 8 ... *ἀσπασάμεναι οὖν ἀλλήλας, δακρύων πεπληρωμέναι, κατῆλθεν ἡ Ἱερία.*

§ 26. *Ὁ δὲ ὑπασπιστὴς ἁψάμενος τῆς γλώττης καὶ τέμνειν πειρώμενος, οἱ ὄχλοι... ἔπεισαν αὐτὸν...*

§ 41. *Πληρώσαντες δὲ τὴν εὐχὴν οἱ ἐπίσκοποι, καὶ πάντων εἰπόντων τὸ ἀμήν, ἁψάμενοι τοῦ γλωσσοκόμου, γίνεται βροντή...*

Il faut une explication à cette récidive persistante d'une faute aussi caractérisée. Il n'est pas naturel qu'un Grec cultivé écrivant spontanément en sa langue commette coup sur coup tant d'anacoluthes vicieuses. L'explication qui vient d'abord à l'esprit, c'est que cet auteur a traduit un texte syriaque et qu'il s'est laissé influencer par la syntaxe syriaque : les propositions participiales introduites par la conjonction ܟܕ correspondent en grec à la fois aux propositions au génitif absolu et aux propositions à un mode personnel.

Le vocabulaire n'est pas beaucoup mieux traité que la syntaxe :

§ 5 ... *ἦν δὲ περικαλλὴς ἡ Φεβρωνία, εὐμήκη τὴν ἡλικίαν φέρουσα.* L'expression *εὐμήκη τὴν ἡλικίαν φέρουσα* est étrange. Le syriaque, au contraire, dit, on ne peut plus naturellement : ܘܫܦܝܪܐ ܗܘܬ ܛܒ ܒܪܘܡܐ ܕܩܘܡܬܗ, *et erat valde formosa altitudine staturae.* Des deux sens du mot ܩܘܡܬܐ, « taille, stature » et « âge, époque de la vie », le traducteur — qu'on nous permette de l'appeler ainsi par anticipation — a préféré celui qui est écarté par le contexte.

§ 17 ... *οἷαν οὐχ ἑώρακα... τοιοῦτον φέρουσαν χαρακτῆρα* ; c'est-à-dire : « dans un tel appareil extérieur, dans un tel accoutrement ». C'est ce que le syriaque ܨܘܪܬܐ signifie très exactement. Mais au sens premier, ce mot veut dire : « dessin, trait, caractère ». Il est étrange que le grec soit ici d'accord avec le sens étymologique du terme syriaque et en discordance avec sa signification occasionnelle.

§ 20 ... *ἔτρεχον ἐπὶ τὸν τόπον τῆς θεωρίας.* Même faute. L'au-

teur veut manifestement dire *θέαμα* ou *ὅραμα*, comme s'il prêtait à *θεωρία* les deux sens du mot ܚܙܬܐ.

Peut-on admettre qu'un auteur grec d'une certaine culture, voulant dire que Ste Fébronie, par humilité, se couche sur la terre nue, écrive : § 5 ... *ἔστιν δὲ ὅτε καὶ γυμνῷ τῷ ἐδάφει τὰς σάρκας προσανέκλινεν* ? Le mot *σάρκες*, qui, dans le contexte grec, a un sens impropre et presque ridicule, semble être une simple erreur de lecture. Dans le syriaque ܐܝܬ ܗܘܐ ܕܐܡ ܐܡܬܝ، ܕܥܠ ܐܪܥܐ ܓܢܝܐ ܗܘܬ ܢܦܫܗ̇ : ܘܒܣܪܐ ܗܘܐ ܡܒܣܪܐ ܗܘܬ ܠܗ ܕܬܡܟܟܝܘܗܝ، *quandoque autem supra terram se prostrabat et corpus suum spernebat ut id humiliaret*, le traducteur aura lu ܒ̈ܣܪܐ, *σάρκες*, au lieu de ܒܣܪܐ.

Le titre insolite, *ἡ κυρία ἡ μεγάλη* (§ 8), donné à l'abbesse *Βρύαινα*, semble bien la traduction erronée de l'expression syriaque courante ܪܒܬܐ ܡܪܒܝܬܝ، *domina mea magistra*. Le substantif ܪܒܬܐ aura été pris pour le féminin de l'adjectif ܪܒ, *magnus*.

Après les erreurs de « polysémie », les quiproquos purs et simples. Exemple :

§ 23 ... *νυμφῶνα ἀκατάλυτον κέκτημεν*. Dans le syriaque, ܘܚܠܘܠܐ ܕܠܐ ܡܫܪܝܐ ܡܬܩܢܝܢ ܠܝ, *et nuptiae indissolubiles ordinatae sunt mihi*, le traducteur aura pris ܡܬܩܢܝܢ, participe passé de ܬܩܢ, *ordinavit*, pour une forme de ܩܢܐ, *acquisivit*.

Voici des particularités encore plus caractéristiques : des non-sens et des contresens qui ne se retrouvent pas dans le texte syriaque et qui ne peuvent s'expliquer que par des erreurs de traduction :

§ 23 ... *κἂν ὅλην τῶν ἱματίων περιέλῃς τὴν γύμνωσίν μου*. Proposition incompréhensible. Le syriaque dit : ܐܦܢ ܟܠ ܠܒܘܫܝ ܡܢ ܬܫܠܚܝܢ, *etiamsi me totam indumento spoliaveris*. Au lieu de ܟܠ ܬܫܠܚܝܢ, le traducteur grec aura lu ܟܠܬ ܫܠܚܝܢ.

§ 24 ... *καὶ ἵνα ἐμπέσω εἰς τὰς χεῖράς σου ἀναίσχυντός τις ὤφθην σοι*. Dans le contexte, cette phrase est un non-sens. Le texte syriaque est parfaitement clair : *quia in manus tuas incidi, impudens nominata sum*. Il n'y a qu'un sens possible, si l'on fait attention au temps du verbe. Le traducteur n'a pas regardé de si près, et il a traduit la conjonction ܥܠ ܕ au sens final.

Voici, pour terminer, un exemple encore plus démonstratif :

§ 5 ... *ἦν δὲ καὶ φαιδρὰ τῷ προσώπῳ, ὡς μὴ δύνασθαι ὀφθαλμὸν ζωγραφεῖν τὸ ἐπανθοῦν τῷ προσώπῳ αὐτῆς κάλλος.* Le verbe *ζωγραφεῖν* n'a jamais signifié « regarder, contempler ». D'autre part, il traduit exactement la forme ܬܨܘܪ, qui, on l'accordera, rappelle de très près la forme ܬܚܘܪ, *intueretur*. On est conduit à supposer que le texte syriaque employé par le traducteur offrait au lieu de ܬܣܒܥ, *satiaretur* (leçon du ms. Add. 14647), la variante ܬܚܘܪ. Le traducteur l'aura mal lu, ou bien le manuscrit syriaque dont il se servait aura porté en cet endroit une faute dont il existe d'innombrables exemples.

Tous ces indices donnent à réfléchir. Et finalement il se fait que le seul motif subsistant pour accorder la priorité au texte grec, c'est la couleur hellénique de tout le récit. Mais cette raison même, à la bien regarder, n'est pas concluante. Nisibe a été autrefois une place forte à la lisière du monde romain. Depuis 489, elle était devenue le siège de la fameuse École des Perses, expulsée d'Édesse, sous le régime de l'hénotique de Zénon, à cause de son attachement au nestorianisme [1]. Cette école était un centre actif de culture hellénique [2]. L'étude du grec et de sa littérature y était en grand honneur : des maîtres, comme Paul le Perse [3], maniaient avec une égale facilité les deux langues. Les sympathies étaient tournées vers Byzance ; l'École avait même des relations étroites avec la capitale de l'empire. Ainsi nous rencontrons à Constantinople, entre 525 et 533, plusieurs de ses anciens élèves ou professeurs, notamment le futur catholicos Mār Abā et Paul le Perse, déjà nommé, qui furent

[1] Cf. J.-B. Chabot, *L'École de Nisibe. Son histoire, ses statuts*, dans *Journal asiatique*, 9e série, t. VIII (1896), p. 43-93 ; J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse* (Paris, 1904), p. 131-34.

[2] Cf. *Anal. Boll.*, t. XL, pp. 249-58, 294-96.

[3] Cf. G. Mercati, *Per la vita e gli scritti di Paolo il Persiano*, dans *Studi e testi*, t. I, 5 (Rome, 1901), p. 180-206.

reçus à la cour de l'empereur [1]. Lorsqu'au milieu du VIe siècle, le Ṭūr-ʿAbdīn fut gagné au schisme monophysite [2], cette école seule resta un foyer hellénique. Ses écrivains empruntaient volontiers leurs sujets à la littérature byzantine, comme le faisaient aussi les hagiographes coptes [3], ou bien encore — qu'on nous permette ce rapprochement — comme les dramaturges français du grand siècle se croyaient obligés de prendre à l'antiquité classique le thème et les personnages de leurs tragédies. Par réaction contre le monophysisme, les hagiographes nestoriens de la région de Nisibe s'étudiaient à maintenir vivaces les traditions de l'époque antérieure à la rupture avec Byzance, et ne se privaient pas d'en inventer au besoin. Cette tendance est clairement visible dans la Vie de Mār Augin (*Εὐγένιος*) [4], qui met en scène au mont Izlā et à Nisibe même des personnages pseudo-grecs : ܩܪܕܘܢ (*Κέρδων*), ܐܣܛܦܢܘܣ (*Στέφανος*) etc. ; dans la Vie d'Eusèbe de Samosate [5], où l'on retrouve, entre autres, une noble dame appelée ܣܘܢܩܠܝܛܝܩܝ (*Συγκλητική*), proche parente, à n'en pas douter, de la Synclétique des Actes de Ste Fébronie ; ou bien encore dans les épisodes ajoutés par le rédacteur syriaque à la Vie de S. Jacques de Nisibe d'après Théodoret [6]. La Passion de Ste Fébronie pourrait assurément passer pour un produit de cette même inspiration. Écrite en syriaque, pour la gloire de l'hellénisme, elle tend à montrer aux gens de Nisibe que le passé chrétien de leur ville se rattache à l'Église grecque. Comme Édesse [7], devenue la ville sainte des monophysites, Nisibe devait posséder des martyrs antérieurs à la persécution de Sapor. Fébronie est une de ces figures, créée à l'image des figures épiques de l'hagiographie byzantine.

Jean SIMON S. I.

[1] Cf. J. LABOURT, op. c., p. 166-67.

[2] Cf. L. DUCHESNE, *Autonomies ecclésiastiques, Églises séparées* (Paris, 1896), p. 31-58.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. c., p. 243.

[4] *BHO.* 120-121.

[5] *BHO.* 294.

[6] *BHO.* 405-406. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVIII, p. 285-373.

[7] Cf. Actes des martyrs Šarbēl (*BHO.* 1049), Barsamiā (*BHO.* 150), Guriā, Šamonā et Ḥabib (*BHO.* 363) ; R. DUVAL, *La littérature syriaque*, 3e éd. (Paris, 1907), p. 113-18 ; A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), p. 28-29.

LA DATE DE LA FÊTE

DES SS. JUVENTIN ET MAXIMIN

On s'est étonné à bon droit de ne trouver dans les anciens martyrologes aucune mention des SS. Juventin et Maximin. Personne n'élève de doute sur l'existence historique de ces deux soldats martyrisés à Antioche, sous Julien, vers le début de l'année 363. S. Jean Chrysostome a prononcé leur panégyrique [1] devant un auditoire où les témoins de leur fin glorieuse devaient être encore nombreux. Théodoret a raconté leur jugement et leur exécution, dans le style oratoire et emphatique qui lui est propre, mais avec une précision de détails qui dénote une source documentaire [2]. Un bon demi-siècle plus tard, le patriarche Sévère composait en leur honneur une hymne [3], dont il ne reste plus qu'une traduction syriaque et qui, à défaut d'autre intérêt, peut servir à prouver que l'anniversaire des SS. Juventin et Maximin continuait d'être célébré à Antioche. Leur culte est donc parfaitement établi ; et il est à peu près certain que l'annonce de leur fête se lirait dans le martyrologe d'Antioche, s'il nous était parvenu. Mais que de là elle n'ait point passé dans le calendrier d'aucune autre église, ni dans les anciens martyrologes généraux, c'est une des innombrables preuves de l'éclectisme inconséquent avec lequel ces recueils ont été composés et tenus à jour [4].

[1] *BHG*. 975.

[2] *Historia ecclesiastica*, l. III, c. 15 ; ed. PARMENTIER, p. 193-94 ; NICÉPHORE CALLISTE, *Hist. eccl.*, l. X, c. 12, *P. G.*, t. CXLVI, p. 473-75 dépend exclusivement de Théodoret.

[3] Ed. E. W. BROOKS, *James of Edessa, the hymns of Severus of Antioch and others*, dans *Patrologia Orientalis*, t. VII, p. 611-12.

[4] Cf. H. DELEHAYE, *Le témoignage des martyrologes*, dans *Anal. Boll.*, t. XXVI, p. 78-99.

Il y a pourtant des exceptions à ce silence universel. Deux calendriers syriaques jacobites [1] mentionnent les SS. Juventin et Maximin. Les termes de cette mention et la date où elle se trouve insérée renferment peut-être une indication bonne à retenir. Nous allons essayer de la dégager.

Le premier de ces calendriers nous a été conservé par le manuscrit British Museum Add. 17314, fol. 84-85v. Il fait suite à une collection d'hymnes et de tropaires de Sévère d'Antioche, Jean bar Aphthonia et autres auteurs, dans la version syriaque de Paul d'Édesse, révisée en 675 par Jacques d'Édesse [2]. Wright croyait que ce manuscrit est l'autographe même de Jacques [3]. On l'a contesté, pour des raisons peut-être discutables [4], mais que nous n'avons pas à examiner, puisque les deux feuillets qui nous intéressent spécialement paraissent être d'une autre main [5]. Tous les critiques sont d'accord pour reconnaître que le manuscrit Add. 17134 n'est pas postérieur de beaucoup à l'année 675 et, jusqu'à preuve du contraire, les deux feuillets en question appartiennent à un contemporain de Jacques d'Édesse, sinon à Jacques lui-même.

S'il peut y avoir doute sur l'âge exact du document, il n'y en a pas sur son origine. Le calendrier a été transcrit et peut-être compilé pour l'usage du monastère de Qennešre, sur la rive gauche de l'Euphrate, en face d'Europos. Qennešre veut dire « nid des aigles ». D'après l'histoire, ce couvent était surtout un nid de sectaires monophysites, qui dut être dispersé par la police impériale. La tradition liturgique y était donc soustraite à toute influence melkite venant de Constantinople ou d'ailleurs.

Donc ce calendrier, composé, comme nous venons de le dire, pour un monastère jacobite de la région d'Édesse, an-

[1] Édités par M. F. Nau, *Un martyrologe et douze ménologes syriaques*, ibid. t. X (1912), p. 29-48.

[2] Brooks, op. c., *Patrologia Orientalis*, t. VI (1909), p. 5-6.

[3] *Catalogue of the Syriac manuscripts in the British Museum*, p. 330.

[4] Brooks, *Patrologia Orientalis*, t. VI, p. 56 ; cf. Nau, ibid., t. X, p. 29.

[5] Wright, *Catalogue*, p. 337.

nonce au 29 du kanun second (janvier), la mémoire ܕܩܕܝܫܐ ܝܘܒܢܛܝܢܘܣ ܘܡܣܩܝܢܘܣ ܘܠܘܢܓܝܢܘܣ : *sancti Iuventini et Masqini et Longini*[1]. Cette mention suit de quatre jours celle de S. Babylas évêque et martyr et des trois enfants, ses compagnons. Il est superflu d'en corriger l'énoncé, qui devient tout à fait clair quand on le rapproche de l'annonce correspondante dans le second calendrier.

Celui-ci est conservé aux folios 1^v-9^v du manuscrit British Museum Add. 14504, l'un des trois volumes donnés en 934, par Iaqira bar Sahlun, à Moïse de Nisibe abbé de Notre-Dame des Syriens en Nitrie[2]. De même que le ms. Add. 17134, il contient une collection de tropaires compilée ou transcrite à Qennešre. Le calendrier, qui sans doute servait à régler l'usage de ces tropaires, est certainement celui de Qennešre, comme M. Nau l'a démontré, par des raisons d'ailleurs évidentes. Le savant auteur croit pouvoir ajouter que ce calendrier représente, avec quelques accroissements postérieurs, une liste écrite en syriaque peu après 530[3]. Ceci nous paraît beaucoup moins clair. On trouve annoncé, au 2 mai, Maruta de Tagrit, mort en 649 ; au 31 mai, Jacques d'Édesse, mort en 708[4]. D'autres mentions marquent peut-être une date plus basse encore. Pour déclarer qu'elles ont été introduites après coup, il faudrait tenir la preuve que le martyrologe, sous sa forme caractéristique, existait antérieurement à ces additions. Or cette preuve n'est pas faite. Dégagé de toutes les annonces certainement postérieures à 530, le calendrier du ms. Add. 14504 est plus complet et plus varié de composition que celui du ms. Add. 17134. Il s'ensuivrait donc que de 530 à 675, le martyrologe de Qennešre serait allé s'appauvrissant de son fonds primitif, alors que, d'autre part, on l'aurait allongé en y introduisant des mentions de plus fraîche date. Tout cela n'est pas très plausible ni surtout très cohérent. Et en attendant que l'on découvre quelque

[1] Nau, t. c., p. 32.
[2] Wright, *Catalogue*, p. 280-82.
[3] *Patrologia Orientalis*, t. X, p. 30.
[4] Ibid., p. 40-41. La mention de Jacques d'Édesse ne prête à aucune équivoque ; cf. le calendrier jacobite d'Alep au 29 mai. Nau, ibid., p. 78.

palimpseste qui éclaircisse la question, c'est le manuscrit Add. 17134 qui nous représente approximativement le premier original du calendrier de Qennešre. Du reste, comme il n'est nullement prouvé que ce calendrier soit l'œuvre de Jacques d'Édesse, rien n'empêche d'admettre qu'il est antérieur et peut-être de beaucoup à l'année 675.

Quoi qu'il en soit de son ancienneté relative, le second calendrier corrobore et complète, sur le point qui nous intéresse, la leçon du premier. La commémoraison de S.Babylas y est fixée au 23 janvier. Au 29, on lit : ܕܩܕܝ̈ܫܐ ܓܝܘܛܝܠܝܐ ܢܘܒܝܛܝܢܘܣ ܘܡܟܣܝܡܝܢܘܣ ܘܠܘܩܝܢܘܣ [1], *Sanctorum* giuṭilie. *Nubitini et Maximini et Luciani.* En confrontant cette leçon avec la précédente, il serait facile d'en corriger toutes les fautes, y compris le barbarisme *giuṭilie.* Mais nous allons voir que cet effort est inutile et que la question ne se pose même pas.

A première vue, on serait tenté de croire que le compilateur du martyrologe local de Qennešre a simplement transcrit l'intitulé d'une hymne de Sévère d'Antioche, la 153e de la collection qui est contenue dans ce même manuscrit Add. 17134. En voici les termes [2] : ܥܠ ܣܗ̈ܕܐ ܩܕܝ̈ܫܐ ܚܢܦ̈ܐ ܝܘܒܢܛܝܢܘܣ ܘܠܘܢܓܝܢܘܣ ܘܡܟܣܝܡܘܣ ܗܠܝܢ ܕܐܣܗܕܘ ܒܙܒܢܐ ܕܝܘܠܝܢܘܣ ܚܢܦܐ : *De sanctis martyribus gentilibus Iuventini, Longini et Maximi* [3], *qui tempore Iuliani pagani martyrium fecerunt.* En ce cas, l'annonce martyrologique ne serait pas antérieure aux années 619-629, époque où les hymnes de Sévère furent traduites en syriaque par Paul d'Édesse. Mais cette hypothèse, qui se présente si naturellement, est pourtant insuffisante. Si la mention dont il s'agit a été copiée du recueil de Sévère, elle a dû être révisée et complétée sur un document hagiographique, lequel pourrait tout aussi bien être la source directe du martyrologiste et celle de Sévère lui-même.

On aura remarqué que Maximin, appelé Maximos par Sévère et relégué au troisième rang, a repris (ou conservé)

[1] NAU, ibid., p. 37-38.

[2] BROOKS, op. c., *Patrologia Orientalis*, t. VII, p. 611-12.

[3] Deux manuscrits ont ici en note la glose : *Ἰουβεντῖνος, Λογγῖνος, Μάξιμος* (*var. Μαχσιμος*).

dans le martyrologe son vrai nom et sa place traditionnelle, avant l'énigmatique Longinus. Cette double particularité n'est pas fortuite et elle demande explication.

Second indice plus sérieux. Les hymnes de Sévère ne portent aucune date liturgique. Elles sont classées d'après la nature de leur contenu, dans un ordre où la suite des fêtes est complètement brouillée. Or nos deux calendriers, ou plutôt les deux recensions de notre calendrier, paraissent bien avoir conservé une date traditionnelle. Dans le premier la fête de S. Babylas est marquée au 25 janvier, dans le second au 23 ; ces deux dates encadrent celle du martyrologe syriaque de l'année 412 : 24 janvier [1] ; elles ont par conséquent une excellente attestation.

Dans l'un et dans l'autre calendrier, les SS. Juventin et Maximin sont annoncés au 29 janvier. Ceci n'est pas loin d'être parfaitement d'accord avec les mots par lesquels S. Jean Chrysostome commençait leur panégyrique : *Ὁ μακάριος Βαβύλας πρώην ἡμᾶς ἐνταῦθα μετὰ παίδων τριῶν συνήγαγε* [2]. Il semble donc bien que, tant pour la mention des SS. Juventin et Maximin, que pour celle de S. Babylas, le martyrologe de Qennešre dépende d'un document autre que la traduction syriaque des hymnes de Sévère. Voyons si ce document ne serait pas celui dont Sévère lui-même s'est inspiré.

Le tropaire 153 de Sévère, d'accord avec la seconde rédaction du calendrier, donne aux SS. Juventin et Maximin l'épithète de ܓܢܛܝܠܝ̈ܐ, et le plus ancien manuscrit de Sévère, le codex Add. 17134, tant de fois nommé, porte en marge, à cet endroit, la glose *γεντίλιοι*. Sur le sens du mot, il n'y a pas deux avis possibles : les martyrs sont présentés comme des soldats de la *schola gentilium*, ou plus brièvement des *gentiles*, en grec : *γεντίλιοι*, *γεντήλιοι* ou *κεντήλιοι*. Mais qui s'est avisé de leur donner ce qualificatif ? Ni S. Jean Chrysostome ni Théodoret n'ayant employé ce terme technique ou aucun de ses équivalents, on est conduit à supposer qu'il aura été mis en cours par un hagiographe, le même peut-être

[1] *Act. SS.*, Nov. t. II, 1, p. [LIII] ; NAU, *Patrologia Orientalis*, t. X, p. 12.

[2] *P. G.*, t. L, p. 571.

qui a adjoint aux SS. Juventin et Maximin un troisième compagnon nommé Longin, dont les textes historiques ne disent rien. La *schola gentilium* appartenait au décor savant de l'hagiographie légendaire. Dans la Passion des SS. Serge et Bacchus, on voit que *ὁ μακάριος Σέργιος πριμικήριος ὑπῆρχεν τῆς σχολῆς τῶν γεντιλίων*[1]. Et le panégyriste copte de Théodore l'Oriental met en scène un figurant appelé ⲙⲁⲛⲇⲟⲩⲕⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲓⲕⲉⲧⲧⲓⲗⲟⲥ, dans le texte saïdique : ⲙⲁⲛⲧⲟⲩⲕⲓⲁⲛⲟⲥ ⲡⲕⲉⲛⲧⲓⲗⲟⲥ, qui avait d'abord été pris pour un Gétule et à qui le regretté Oscar von Lemm a rendu sa qualité et son grade[2]. Il n'est donc pas interdit de voir dans l'épithète *γεντίλιοι* une trace de style hagiographique[3]. Ce nom de fantaisie et plus encore le personnage légendaire de Longinus introduit en tiers entre les SS. Juventin et Maximin donnent à penser que, dès avant l'époque de Sévère d'Antioche, quelque rhéteur s'était chargé d'embellir l'histoire des deux soldats martyrs. C'est peut-être par cette Passion que la date de la fête des SS. Juventin et Maximin aura pénétré dans le calendrier de Qennešre. Mais qu'elle vienne de là ou d'ailleurs, cette date, jointe à une mention apparentée avec le texte de Sévère d'Antioche, doit avoir un solide fondement dans la tradition. Elle ne donne prise à aucune difficulté sérieuse[4] et paraît même s'accorder assez naturellement avec la chronologie du règne de Julien[5].

P. P.

[1] *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 376. La Passion *BHG.* 1625 dit : *πριμικήριος τῆς τῶν κεντιλίων σχολῆς*. *Act. SS.*, Oct. t. III, p. 871.

[2] *Koptische Miscellen*, XCVII, dans *Bulletin de l'Académie Impériale des Sciences de St.-Pétersbourg*, 1911, p. 346-48 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXI, p. 328.

[3] Dans le martyrologe de Rabban Sliba, les SS. Juventin et Maximin, au 29 janvier, sont devenus des « martyrs Galates ». *Anal. Boll.*, t. XXVIII, p. 174.

[4] Cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, p. 228.

[5] Cf. Paul Allard, *Julien l'Apostat*, t. III (Paris, 1903), pp. 154-158, 409. L'auteur se prononce pour la date du 25 janvier, qui est celle du martyrologe Romain.

LE CALENDRIER D'OXYRHYNQUE

POUR L'ANNÉE 535-536

Le XI[e] volume des *Oxyrhynchus Papyri* de MM. Grenfell et Hunt ne le cède à aucun des précédents pour l'intérêt et la variété des textes, et il est superflu de dire ce que le soin méticuleux avec lequel ils sont publiés et les savants commentaires qui les éclairent ajoutent au prix de ces matériaux [1]. Ceux-ci sont, comme à l'ordinaire, classés par catégories : fragments théologiques, textes classiques nouveaux (Hésiode, Alcée, Bacchylide, Callimaque, Antiphon etc.) ; textes classiques connus ; textes littéraires gréco-égyptiens ; fragments d'Homère ; fragments classiques secondaires. Tout cela mérite d'arrêter l'attention de quiconque s'est voué à l'étude de l'antiquité. Mais chacun ira de préférence aux morceaux qui rentrent dans le cadre de ses études spéciales, et c'est ainsi que pour nous, l'intérêt du recueil se concentre sur le papyrus n. 1357, un document unique en son genre, un calendrier ecclésiastique égyptien pour une année déterminée, l'*Ordo divini officii* d'Oxyrhynque, si l'on veut.

Le texte est sur deux colonnes, respectivement de 32 et 36 (peut-être 37) lignes. La première est assez complète ; elle n'a perdu que six lignes en son milieu. La seconde est en moins bon état. Il s'en est détaché une bande verticale, qui contenait précisément ce qu'il importait le plus de connaître : la série des fêtes. Quelques dates et des noms d'églises ont également disparu. Il n'est pas certain que le calendrier n'ait pas compté une ou plusieurs colonnes en plus. « Le caractère, disent les éditeurs, est assez grand, une onciale irrégulière. Les dimensions des lettres λ, υ, χ, celles des fins de lignes sont souvent exagérées. L'écriture fait songer à un

[1] *The Oxyrhynchus Papyri*, Part XI, London, 1915, in-4°, 278 pp. La collection est arrivée au XV[e] volume.

scribe habitué à reproduire les documents liturgiques, en copte sans doute et en grec. » La paléographie, ajoutent-ils, permet de choisir entre 450 et 550 une date que les données chronologiques aideront à préciser.

Nous reproduirons d'abord le texte tel que nous le donnent les éditeurs, avec les conjectures qu'ils proposent pour combler les lacunes, et que nous discuterons s'il y a lieu. Les signes critiques conventionnels sont assez connus pour que nous nous dispensions de les expliquer. Au premier coup d'œil on distinguera le texte du papyrus, tel qu'il nous est parvenu, des leçons proposées par les éditeurs [1].

Colonne I.

		Γνῶσις συνάξεων μετὰ τὸ κατελθ(εῖν)	
Ἰνδ. ιδ		*ἐν Ἀλεξανδρ(είᾳ) τὸν πάπα, οὕ(τως)·*	
φαῶφι	*κγ*	*εἰς τὴν Φοιβάμμωνος κυριακ(ή),*	Oct. 21 (20) D.
	κε	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Σερῆνον ἡμέρ(α) μεταν(οίας)*	23 (22) Ma.
	λ	*εἰς τὴν μαρτύρ(ων) κυριακή*	28 (27) D.
ἀθὺρ	*γ*	*εἰς τὴν Φοιβάμμωνος ἡμέρ(α) Ἐπιμάχ(ου)*	31 (30) Me.
	ζ	*εἰς τὸν εὐαγγελιστ(ὴν) κυριακή*	Nov. 4 (3) D.
	ιβ	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Μιχαηλᾶ ἡμέρα αὐτοῦ*	9 (8) V.
	ιγ	*εἰς τὸν αὐτόν*	10 (9) S.
	ιδ	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Ἰοῦστον ἡμέρα αὐτοῦ*	11 (10) D.
	ιε	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Μηνᾶν ἡμέρα αὐτοῦ*	12 (11) L.
	ις	*εἰς τὸν αὐτόν*	13 (12) Ma.
	ιζ	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Ἰο[ῦ]στον*	14 (13) Me.
[χοίακ]		lacune de 6 lignes	
	ζ	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Βίκτορα*	Déc. 4 (3) Ma.
	[ιβ]	*εἰς τὴν Ἀννιανῆς κ[υρια]κή*	9 (8) D.
	ιε	*εἰς τὸν ἅγιον Κοσμᾶ ἡ[μέ]ρα Ἰσίωνος*	12 (11) Me.
	ιθ	*εἰς τὸν εὐαγγελιστ[(ὴν) κ]υριακ(ή)*	16 (15) D.
	κβ	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Φιλόξεν[ο]ν ἡμέρα αὐτοῦ*	19 (18) Me.
	κγ	*εἰς τὸν αὐτόν*	20 (19) J.
	κδ	*εἰς τὸν αὐτ:ν*	21 (20) V.
	κε	*ὁμοίως εἰς τὸν αὐτόν*	22 (21) S.
	κς	*εἰς τὸν ἅγι(ον) Σε[ρ]ῆνον κυριακή*	23 (22) D.

[1] Pour des raisons pratiques, nous avons cru pouvoir, sans inconvénient, supprimer les lettres pointées.

	κζ	εἰς τὸν αὐτόν	24 (23) L.
	κη	εἰς τὴν ἁγί(αν) Μαρίαν γέννα τοῦ Χριστοῦ	25 (24) Ma.
	κθ	εἰς τὴν αὐτήν	26 (25) Me.
	λ	εἰς τὴν αὐτὴν ὁμοίως	27 (26) J.

Colonne II.

	α	εἰς τὸν ἅγι(ον) Πέτρ[ον ἡμέρα αὐτοῦ	Déc. 28 (27) V.
τῦβι		ὁμ(οίως) κ(αὶ) εἰς τὸν ἅγι(ον) [Παῦλον ἡμέρα αὐτοῦ	
	γ	εἰς τὴν Φοιβάμμ[ωνος κυριακή	30 (29) D.
	ια	εἰς τὴν Φοιβάμμ[ωνος Ἐπιφάνεια τοῦ Χριστοῦ	Janv. 7 (6) L.
	ιβ	εἰς τὴν νοτινὴ[ν ἐκκλησίαν	8 (7) Ma.
	ιγ	εἰς τὸν ἅγι(ον) Φιλόξ[ενον	9 (8) Me.
	ιδ	εἰς τὸν ἅγιον Μ[ι]χ[αηλᾶ ἡμέρα	10 (9) J.
		εἰς τὴν ἄμα[Ἡραΐδος ἡμέρα αὐτῆς (?)	
	ιε	εἰς τὴν ἁγί(αν) Εὐφ[ημίαν ἡμέρα	11 (10) V.
		εἰς τὸν εὐαγ[γελιστ(ήν)	
	ις	εἰς τὴν Φοιβάμ[μωνος ἡμέρα Φιλοθέου (?)	12 (11) S.
	ιζ	εἰς τὴν Ἀννια[νῆς κυριακή	13 (12) D.
	κα	εἰς τὴν ἁγί(αν) Μα[ρίαν ἡμέρα αὐτῆς (?)	17 (16) J.
	[κδ	εἰς τὸν ἅγ]ι(ον) Ἰε[ρημίαν κυριακή (?)	20 (19) D.
	[κ	εἰς τὸν βα]πτισ[τήν	
[μεχείρ	α(?)	εἰς τὸν ἅγι(ον)] Ἰουλ[ιανὸν ἡμέρα αὐτοῦ (?)	27 (26) D.
	[.	εἰς τὸν ἅγι](ον) ἀββ[ᾶ... ἡμέρα αὐτοῦ (?)	
	[.	ὁμοί(ως) κ(αὶ) εἰς] τὸ β[ορρινὸν μαρτύριον (?)	
	[.	ε]ἰς [τὴν ἁγ]ί(αν) Εὐφη[μίαν.	
	[η]	εἰς τὸν ἅγι(ον) Ζαχ[αρίαν κυριακή (?)	Févr. 3 (2) D.
	θ	εἰς τὸν ἅγι(ον) Σερ[ῆνον	4 (3) L.
	ια	εἰς τὸν ἅγι(ον) Γαβρ[ιὴλ ἡμέρα αὐτοῦ (?)	6 (5) Me.
	[ιβ]	εἰς τὸν αὐτόν	7 (6) J.
	[ιδ ?]	εἰς τὸν ἅγι(ον) ἄπα Νοὺπ ἡμέρ[α...	9 (8) S.
	[ι]ε	εἰς τὴν Φοιβάμ[μωνος κυριακή	10 (9) D.
	κα	εἰς τὸν ἅγι(ον) Φιλ[όξενον ἡμέρα...	16 (15) S.
		ὁμ(οίως) καὶ εἰς τὸν ἅ[γι(ον)..	
	κ[β]	εἰς τὸν αὐτὸν [κυριακή	17 (16) D.
	κ[η]	εἰς τὴν νοτιν(ὴν) ἐκ[κλησίαν ἡμέρα...	23 (22) S.
	κθ	εἰς τὴν αὐτὴν [κυριακή	24 (23) D.
φαμενώθ	[ς ?]	εἰς τὸν ἅγι(ον) Θεό[δοτον ἡμέρα αὐτοῦ (?)	Mars 2 D.
	[ιβ?]	εἰς τὸν ἅγι(ον) Φιλόξ[ενον ἡμέρα	8 S.
	[ιγ?]	εἰς τὸν ἅγι(ον) Θε[όδωρον ἡμέρα αὐτοῦ	9 D.

66 [ιθ?]	εἰς τὴν Φοιβ[άμμωνος ἡμέρα Κολλούθου (?)	15 S.
[κ?]	εἰς τὴν αὐτ[ὴν κυριακή (?)	16 D.
[κς (?) ε]ἰς	τὴν ἁγί[(αν) Μαρίαν ἡμέρα... (?)	22 S.

une ligne perdue ?

Il suffit de lire quelques lignes du document pour constater que nous ne sommes pas en présence d'un calendrier perpétuel : les jours de la semaine, au moins les dimanches, y sont marqués. Il s'agit de déterminer l'année, au moyen des synchronismes que fournit la liste, par exemple, le dimanche 23 paopi de la quatorzième indiction. Disons en passant que dans ce dernier chiffre *ιδ'*, la dizaine a presque entièrement disparu. Mais il ne saurait être question de lire *ἰνδικτίονος δ'*. Entre les années 390 et 675, le 23 paopi de la quatrième indiction ne tombe pas une seule fois le dimanche. Dans le courant du IVe et du Ve siècle, le 23 paopi de la quatorzième indiction ne coïncide pas non plus avec ce jour. Au VIe siècle on a le choix entre 535 et 580. L'argument paléographique est en faveur de la première de ces dates : ainsi en ont jugé d'aussi fins connaisseurs que MM. Grenfell et Hunt. La solution est confirmée par le fait que la Nativité est placée au 28 khoiak et non au 29, ce qui est l'indice d'une année bissextile [1]. Il faut remarquer aussi qu'en 580 (581) la date de Pâques était le 6 avril au lieu du 23 mars en 535 (536), ce qui correspond mieux à l'époque où notre document semble indiquer le commencement du carême. La *γνῶσις συνάξεων* est donc la liste des fêtes qui se sont célébrées avec une solennité particulière à Oxyrhynque en 535/536, à partir du 23 paopi. Les années ordinaires, ce jour correspond au 20 octobre. A cause des systèmes différents d'intercalation, lorsque l'année est bissextile, les dates du calendrier Julien correspondant à celles du calendrier égyptien doivent être, entre le 29 août et la fin de février, majorées d'une unité ; le 23 paopi est donc équivalent au 21 octobre. Dans la liste ci-dessus les chiffres arabes placés à droite, avec le jour de la semaine, traduisent la date égyptienne de deux manières : pour l'année bissextile d'abord, pour l'année commune ensuite et entre parenthèses.

[1] Voir plus loin, la note à la ligne 30.

La célébration solennelle de la synaxe dans une église déterminée à l'exclusion de toute autre, lorsqu'il s'agit des fêtes des saints, se rattache à l'ancienne discipline. On en trouve des vestiges à Constantinople au Xe siècle, et la formule du synaxaire : *τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ... ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ...* est simplement un peu moins concise que celle de notre document. Quant au dimanche, il n'est pas probable qu'une seule église ait pu contenir tous les fidèles ; l'évêque célébrait sans doute lui-même la synaxe dans l'église spécialement désignée ; dans les autres,la liturgie se déroulait sous des formes plus simples.

Notre calendrier ne commence pas avec le début de l'année (1 tout, 29 août), mais vers la fin du second mois, à une date postérieure au départ pour Alexandrie d'un personnage qu'il s'agit de déterminer : *μετὰ τὸ κατελθεῖν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ τὸν πάπα*. L'explication qui se présente d'abord, et à laquelle les éditeurs se sont arrêtés, c'est que le patriarche d'Alexandrie, le *πάπας* comme il est toujours appelé par les égyptiens, faisant une tournée d'inspection dans la Haute-Égypte, a passé par Oxyrhynque. Il a regagné son siège vers le 23 paopi, et c'est pour les mois qui suivent son départ que la liste des synaxes a été dressée.

M. Crum a proposé une explication légèrement différente. Le *πάπας* en question n'est pas, comme on l'a dit, Timothée IV, mais Sévère d'Antioche. Il avait été déposé en 519, mais résidait en Égypte et était demeuré pour les monophysites le « patriarche » par excellence [1].

On voudrait avoir la preuve des relations spéciales de l'église d'Oxyrhynque avec Sévère [2]. Fussent-elles d'ailleurs certaines, on comprendrait difficilement qu'un voyage de l'ex-patriarche d'Antioche à Alexandrie devînt l'occasion d'un règle-

[1] Grenfell-Hunt, t. c., p. 43.

[2] Ce travail était imprimé lorsque nous avons reçu l'article de M. W. E. Crum, *Sévère d'Antioche en Égypte,* dans *Revue de l'Orient chrétien,* t. XXIII, p. 92-104. Il y revient sur sa première opinion. « D'abord, dit-il, le titre de *πάπας* s'y oppose et, de plus, l'exil contemporain en Thébaïde du patriarche Théodose offre une explication plus probable de cette « descente vers Alexandrie » en l'an 535. » Comme on le verra, ces raisons ne sont pas péremptoires.

ment liturgique. J'avoue d'ailleurs ne pas mieux comprendre la signification d'un pareil document si le *πάπας* est le patriarche d'Alexandrie. Encore s'il s'agissait d'un acte de juridiction, par lequel il aurait, avant de partir, édicté un nouveau statut liturgique auquel l'église d'Oxyrhynque devrait désormais se conformer. Mais loin d'affecter la forme d'une ordonnance ayant pour l'avenir force de loi, notre liste a évidemment les allures d'une disposition provisoire, à valoir durant l'absence du *πάπας*. Pour nous, ce personnage n'est autre que l'évêque du lieu.

On sait qu'il y avait un évêque à Oxyrhynque et le titulaire du siège, en l'année qui précède la publication du calendrier, nous est connu : il s'appelait Pierre. On le voit cité dans un document du 17 février 534 : *τῇ ἁγίᾳ τοῦ Θεοῦ καθολικῇ ἐκκλησίᾳ τῇ ὑπὸ τὸν ἁγιώτατον καὶ θεοφιλέστατον πατέρα ἡμῶν ἀββᾶ Πέτρον ἐπίσκοπον ταύτης τῆς λαμπρᾶς Ὀξυρυγχιτῶν πόλεως* [1], et l'on n'ignore pas que le titre de *πάπας* n'était pas si exclusivement réservé au patriarche que l'on ne s'en servît pour désigner d'autres dignitaires ecclésiastiques et même de simples prêtres.

Pourquoi ne pas dire que l'évêque d'Oxyrhynque, obligé de s'éloigner momentanément et de se rendre dans la capitale pour les affaires de son diocèse, a pris les mesures nécessaires pour assurer en son absence la régularité du service divin ? C'était à lui de présider les synaxes et, à la fin de chacune de ces solennités, il faisait vraisemblablement annoncer la suivante et indiquer l'église où elle aurait lieu. Pour épargner tout embarras à son clergé durant son absence, peut-être pour éviter des compétitions, il a réglé lui-même la succession des offices solennels. Le caractère provisoire de ce règlement ressort suffisamment de l'indication de l'année, du jour de la semaine. Il ressort surtout du moment où il entre en vigueur ; pareille circonstance ne saurait être le point de départ d'un ordre de choses définitif.

Avant d'examiner le calendrier dans son ensemble, faisons quelques observations sur chacune des entrées. Nous puiserons largement dans l'abondante annotation des éditeurs. Mais nous jugeons inutile de nous encombrer de données

[1] *Papiri greci e latini* della Società Italiana, t. III, p. 74, n. 216.

puisées à des compilations de date récente, tels que le synaxaire copte et ses dérivés. Ce n'est que par exception qu'elles peuvent servir à éclairer un document aussi ancien que le nôtre.

L. 3 *εἰς τὴν Φοιβάμμωνος*] Cette église est une des plus importantes de la ville. Elle est citée jusqu'à sept fois dans le calendrier. S. Phébammon était l'objet d'une grande vénération dans l'église d'Égypte [1]. Il y aura lieu d'examiner plus loin si le sanctuaire cité à la date du 23 paopi était dédié à ce martyr.

L. 4 *εἰς τὸν ἅγιον Σερῆνον*] Il y a deux martyrs de ce nom parmi les disciples d'Origène [2]. S. Sérénus est cité dans un autre papyrus, le 1151, d'Oxyrhynque [3].

ἡμέρα μετανοίας] Comme le font remarquer les éditeurs, l'expression est nouvelle. Le sens en est parfaitement clair. Le 25 paopi fut un jour de pénitence.

L. 5 *εἰς τὴν μαρτύρων*] On pourrait lire aussi *Μαρτυρίου*, *Μαρτυριανοῦ*. Mais aucun nom de saint ou de personnage important ne rend probable une pareille lecture. Il ne reste donc qu'à se demander si l'église était dédiée à tous les martyrs ou à un groupe de martyrs propres à l'Égypte [4].

L. 6 *ἡμέρα Ἐπιμάχου*] C'est aussi à la fin d'octobre que S. Épimaque est inscrit dans les synaxaires grecs [5]. C'est la date traditionnelle, dont s'écartent les synaxaires coptes [6].

L. 7 *εἰς τὸν εὐαγγελιστήν*] Très probablement ce n'est pas à S. Marc, censé le premier évêque d'Alexandrie, mais à S. Jean, que cette église est dédiée. Dans le papyrus d'Oxyrhynque 1151, parmi les saints invoqués se trouve non pas S. Marc mais S. Jean l'Évangéliste [7] et dans un autre (141) il est fait mention du *θυρουρὸς τοῦ ἁγίου Ἰωάννου*. Il y avait donc dans la ville une église ou un monastère sous son vocable. Dans notre liste la formule qui désigne l'église Saint-

[1] Voir notre travail sur *Les martyrs d'Égypte*, pp. 33, 100.
[2] Ibid., pp. 8-9, 59.
[3] Ibid., p. 32.
[4] Voir une liste dans *Les martyrs d'Égypte*, p. 216.
[5] *Synax. Eccl. CP.*, p. 182.
[6] *Les martyrs d'Égypte*, p. 84-85, 104.
[7] Ibid., p. 32.

Jean-Baptiste, *εἰς τὸν βαπτιστήν* (l. 47), est parallèle à *εἰς τὸν εὐαγγελιστήν*, l'autre saint Jean [1].

L. 8-9 *εἰς τὸν ἅγιον Μιχαηλᾶ ἡμέρα αὐτοῦ*] C'est la fête que les grecs ont conservée, à cette même date du 12 athor ou 8 novembre, sous le titre de *σύναξις τῶν Ἀσωμάτων* [2]. Un papyrus du VIe siècle constate un prêt d'argent consenti à un habitant d'Oxyrhynque jusqu'à l'octave de la fête de S. Michel : *τῇ ὀγδόῃ ἡμέρᾳ τῆς ἑορτῆς τοῦ ἀρχαγγέλου Μιχαὴλ τοῦ ἀθὺρ μηνός* [3]. D'octave proprement dite il n'y a nulle trace dans notre calendrier, mais la fête de S. Michel, comme plusieurs autres que nous rencontrerons, a son prolongement le lendemain. Il y avait encore synaxe le 13 athor *εἰς τὸν αὐτόν*.

L. 10 *εἰς τὸν ἅγιον Ἰοῦστον*] Plusieurs martyrs du nom de Juste — peut-être toujours le même — sont représentés dans l'hagiographie égyptienne. *Ἰοῦστος* figure dans la liste d'Oxyrhynque déjà citée (1151), et dans d'autres papyrus il est question de son église (941, 1311). Nous savons maintenant que la fête de ce martyr se célébrait anciennement le 14 athor. C'est probablement l'église Saint-Juste qui est encore nommée plus loin (l. 13).

L. 11-12 *εἰς τὸν ἅγιον Μηνᾶν*] Le 15 athor est la date traditionnelle de la fête du grand martyr d'Égypte. La synaxe du lendemain se célébrait dans son église, également en son honneur.

L. 14-19 Des six lignes qui manquent, trois correspondaient probablement aux dimanches 21 et 28 athor et 5 khoiak; les trois autres annonçaient sans doute les fêtes de l'apôtre Philippe (18 athor), de S. Pierre d'Alexandrie (29 athor), de S. André (4 khoiak).

L. 20 *εἰς τὸν ἅγιον Βίκτορα*] S. Victor est un des saints les plus populaires de l'Égypte, un de ceux aussi dont les hagiographes ont le plus contribué à obscurcir l'histoire [4]. A les en croire, il y aurait plusieurs saints de ce nom. Il ne faudrait l'admettre que sur bonnes preuves, comme dans la plupart des cas d'homonymie. Le synaxaire copte annonce à une date voisine, c'est-à-dire au 5 khoiak, Victor d'Assyout. Or cette

[1] Grenfell-Hunt, pp.25-26.
[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 203.
[3] *Papiri greci e latini* della Società Italiana, t. I, n. 63, 25-27.
[4] *Les martyrs d'Égypte*, p. 33 et passim.

date est une de celles qui ont pu figurer dans les lignes perdues 14-19. N'est-il pas probable que la fête de S. Victor était annoncée au 5 : *εἰς τὸν ἅγιον Βίκτορα ἡμέρα αὐτοῦ*, qu'au jour suivant il y avait une seconde synaxe en son honneur : *εἰς τὸν αὐτόν*, une troisième le 7 ? Nous ne le pensons pas, car dans ce cas la l. 20, suivant le style du document, répéterait simplement *εἰς τὸν αὐτόν*. Nous ignorons donc pour quelle solennité les fidèles étaient convoqués le 7 khoiak à l'église Saint-Victor.

L. 21 *εἰς τὴν 'Αννιανῆς*] Le nom a été signalé non pas dans des calendriers ou des synaxaires, mais sur des inscriptions chrétiennes [1]. Nous examinerons plus loin si cette église était dédiée à une sainte. Disons maintenant qu'il ne peut être question ici de S[te] Anne, et que le voisinage de la fête de la Conception (13 khoiak) ne doit pas être invoqué ici. Ce n'est qu'à une époque relativement récente que la fête est célébrée à cette date par les coptes.

L. 22 *εἰς τὸν ἅγιον Κοσμᾶ*] Le vocable de cette église, Saint-Cosmas, au lieu du groupe Cosme et Damien, mérite de fixer l'attention. Théodoret, dont la ville épiscopale était le centre du culte de ces saints, auxquels Justinien éleva une basilique [2], semble ne connaître que S. Cosmas, et cite en même temps que lui un S. Julien et un S. Denys [3].

ἡμέρα 'Ισίωνος] Il y avait au VII-VIII[e] siècle une *ἐκκλησία 'Ισίωνος* à Arsinoë [4]. Cette formule n'indique pas expressément qu'Ision est un saint. La mention de la fête au calendrier ne permet pas d'en douter. Ce saint, dont on faisait la fête le 15 khoiak, est inconnu d'ailleurs. L'omission du mot *ἅγιος* ne doit pas trop nous surprendre. On la constate aussi l. 6, *ἡμέρα 'Επιμάχου*.

L. 23 Voir l. 7.

L. 24-27 *εἰς τὸν ἅγιον Φιλόξενον*] Les quatre jours de synaxe

[1] G. Lefebvre, *Recueil des Inscriptions grecques chrétiennes d'Égypte*, n. 65.
[2] Procope, *De aedif.*, I, 6.
[3] Epist. CXLIV, Schultze, t. IV, 2, p. 1242.
[4] C. Wessely, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, t. III, p. 299. On cite aussi des monastères *῎Απα 'Ισί[ωνος*, ibid., p. 603. Mais il y a lieu de se demander s'il ne faut pas lire *῎Απα 'Ισι[δώρου*.

qui se suivent dans l'église Saint-Philoxène étaient célébrés en l'honneur du titulaire, dont la fête tombait le 22 khoiak, comme nous l'apprenons par notre document. Le nom de S. Philoxène apparaît dans les papyrus d'Oxyrhynque 1150 et 1151 [1], et ailleurs, comme on le verra. On a voulu identifier le saint avec l'évêque monophysite d'Hiérapolis († vers 523), mais sans aucun fondement. S. Philoxène est probablement un martyr, sur lequel, d'ailleurs, comme c'est le cas de tant d'autres, nous ne possédons aucune donnée.

L. 28-29 *εἰς τὸν ἅγιον Σερῆνον*] L'objet de la synaxe du lundi 27 khoiak nous échappe. Il serait téméraire de suppléer *ἡμέρα αὐτοῦ*, à un endroit du document où rien n'indique une lacune. D'autre part, une répétition de la synaxe du dimanche est sans exemple.

L. 30-33 *εἰς τὴν ἁγίαν Μαρίαν*] Le papyrus d'Oxyrhynque 147 mentionne un *κηπίον τῆς ἁγίας Μαρίας*.

Comme on l'a vu plus haut, la fête de la Nativité tombe le 28 et non le 29 khoiak à cause de l'année bissextile. Le synaxaire copte donne à ce propos l'explication suivante : « En effet elle (la naissance) eut lieu à la fin du 28 de kihak et le 29me jour, et aussi, parce que dans les années bissextiles la Nativité tombe le 28 de kihak et dans les années non bissextiles le 29, ils (les Pères) ont voulu que les deux jours fussent consacrés par honneur à cette fête [2]. »

L. 33-34 *εἰς τὸν ἅγιον Πέτρον*] L'usage de célébrer la fête des saints Pierre et Paul peu après la Noël est antique. Dans l'abrégé syriaque elle est marquée au 28 décembre ; dans le calendrier arménien, comme ici, au 27.

L. 37 *εἰς τὴν νοτινὴν ἐκκλησίαν*] Cette église du Sud est également mentionnée dans le papyrus d'Oxyrhynque 43, daté de 295. La synaxe était-elle, au 12 tybi, et aux jours suivants, celle de l'Épiphanie, une des plus grandes fêtes de l'année ? On serait tenté de le croire. Rappelons ici que dans la colonne II la partie du papyrus contenant les fêtes a disparu et que nous sommes désormais réduits aux conjectures.

L. 38. *εἰς τὸν ἅγιον Φιλόξ[ενον]* Bien que la lettre *ξ* soit peu

[1] *Les martyrs d'Égypte*, p. 32.

[2] BASSET, *Le synaxaire arabe jacobite*, dans *Patrologia Orientalis*, t. III, p. 537.

visible, il n'y a pas lieu, d'après les éditeurs, de proposer une autre lecture, comme serait *Φιλόθεον*.

L. 40 *εἰς τὴν ἅμα* [*Ἡραΐδος*] Nous écririons plus volontiers *Ἡραΐδα*. Héraïs est une sainte très honorée en Égypte [1]. Dans un autre texte que nous citerons, il est fait mention d'une église qui lui est dédiée.

ἡμέρα αὐτῆς] Nous ne trouvons aucun argument pour justifier cette insertion.

L. 41 *εἰς τὴν ἁγίαν Εὐφημίαν*] Cette église Sainte-Euphémie figure également dans le texte auquel nous venons de faire allusion.

L. 43 *ἡμέρα Φιλοθέου*] Cette restitution est probable. S. Philothée était fort connu [2]. Dans le synaxaire copte, ce saint est célébré précisément le 16 tobi. La coïncidence montre que le synaxaire est ici l'écho de la tradition antique.

L. 45 *εἰς τὴν ἁγίαν Μαρίαν*] Plus haut l. 30. La restitution *εἰς τὴν ἡμέραν αὐτῆς* est probable. Cette fête de la Vierge est ancienne; elle se célébrait également en Gaule, au VI[e] siècle, au milieu de janvier : *mediante mense undecimo* [3].

L. 46 *εἰς τὸν ἅγιον Ἰε*[*ρεμίαν*] Cette lecture ne s'impose pas, plus que d'autres auxquelles on pourrait songer : *Ἱέ*[*ρακα*. Il est inutile de rappeler que le papyrus d'Oxyrhynque 1053 du VI/VII[e] siècle, mentionne *τὴν ἐκκλησίαν τοῦ ἀββᾶ Ἱερακίωνος*. Ici ce serait *εἰς τὸν ἅγιον Ἱε*[*ρακίωνα*].

L. 47 *εἰς τὸν βαπτιστήν*] La date est incertaine.

L. 48 *εἰς τὸν ἅγιον Ἰουλ*[*ιανόν*] On pourrait lire aussi *Ἰούλιον*. Les deux noms reviennent fréquemment dans les calendriers égyptiens, mais les données historiques permettant de se prononcer pour ou contre l'identité des personnages font défaut.

[*ἡμέρα αὐτοῦ*] Outre que la date du 1 méchir n'est pas établie, nous ne voyons pas de raison suffisante de la regarder comme la fête du titulaire de l'église. A remarquer toutefois que ce n'est pas le dimanche qui en empêcherait la célébration. Voir plus haut, l. 10.

[1] *Les martyrs d'Égypte*, pp. 9, 30, 52 et passim.
[2] *Les martyrs d'Égypte*, p. 33.
[3] Grégoire de Tours, *In gloria martyrum*, 8.

L. 49 ἀββ[ᾶ]. C'est tout ce qui reste de cette ligne. Voir ce qui a été dit à propos de ἀββᾶ Ἱερακίων, l. 46.

L. 50 τοβ] Sur ces trois lettres la conjecture peut s'exercer à perte de vue. Celle des éditeurs εἰς] τὸ β[ορρινὸν μαρτύριον est suggérée par le papyrus d'Oxyrhynque 43, daté de 295, dans lequel, avec la νοτινὴ ἐκκλησία paraît la βορρινή. Il est possible que cette église du Nord existât encore au VI[e] siècle, comme celle du Sud (l. 37). Mais il n'est pas probable qu'il en soit question ici. Les sanctuaires sont désignés par le mot ἐκκλησία. Μαρτύριον ne figure pas une seule fois dans notre calendrier.

L. 52 εἰς τὸν ἅγιον Ζαχαρίαν] La date du 8 méchir, qui tombait un dimanche, est appelée par la suivante, le lundi 9.

L. 53 εἰς τὸν ἅγιον Σερ[ῆνον] Plus haut, l. 4. A la rigueur on pourrait proposer aussi Σέρ[γιον ou Σερ[απίωνα, bien qu'on ne connaisse pas d'église d'Oxyrhynque dédiée à l'un de ces saints.

L. 54 εἰς τὸν ἅγιον Γαβριήλ] La fête, qui était suivie d'une seconde synaxe le lendemain, devait être assez importante. Mais nous ne voyons pas de raison suffisante pour écrire, au 11 méchir, ἡμέρα αὐτοῦ. L'église d'Oxyrhynque semble la plus ancienne des églises de Saint-Gabriel.

L. 56 εἰς τὸν ἅγιον ἄπα Νοὺπ] Le culte de S. Noub ou Anoub est très répandu en Égypte [1]. Dans les synaxaires sa commémoraison est marquée au 24 épip (18 juillet). Il est fort possible qu'anciennement à Oxyrhynque elle fût célébrée le 13 ou le 14 méchir. La conjecture ἡμέρ[α αὐτοῦ ne semble pas téméraire. A moins d'imaginer, sans fondement, une seconde ἡμέρ[α μετανοίας (l. 4), on ne voit pas ce qu'on mettrait à la place.

L. 57 [ι]ε εἰς τὴν Φοιβάμμωνος] De la date il ne reste qu'une lettre douteuse, probablement ε. Il faudrait donc écrire ιε', le 15, qui était un dimanche. L'usage voulait qu'en carême il n'y eût pas de fêtes, sauf le samedi et le dimanche. En adoptant le chiffre ιε' et tous ceux que les éditeurs proposent, jusqu'à la fin du document, on se conforme à cette règle, et toutes les synaxes se célèbrent aux jours réservés. Si l'on accepte une autre combinaison, et qu'on lise, l. 57, ιθ' au lieu

[1] *Les martyrs d'Égypte*, p. 212.

de *ιε'*, ce qui n'est pas exclu par l'état du papyrus, la fête, quelle qu'elle soit, tombe un jeudi.

L. 58-59 *εἰς τὸν ἅγιον Φιλ[όξενον]* La restitution est plus naturelle que celles-ci, par exemple : *Φίλ[ιππον]*, *Φιλ[όθεον]*, parce que nous connaissons une église sous ce vocable à Oxyrhynque. Nous ne savons pas quelle fête on célébrait le 21 méchir dans cette église et dans une autre dont nous ignorons le nom. Serait-ce celle de S. Théodore, que les grecs plaçaient au premier samedi de carême ? Ce n'est certes pas la solennité de S. Philoxène, qui tombait le 22 khoiak (l. 24).

L. 60 *εἰς τὸν αὐτόν]* Ce n'est pas l'église Saint-Philoxène, mais celle qui était nommée en second lieu le 21 méchir. La synaxe était celle du dimanche ou de la fête du jour précédent, S. Théodore peut-être.

L. 63 *εἰς τὸν ἅγιον Θεό[δοτον]* La conjecture est faiblement appuyée, d'autant que les synaxaires eux-mêmes ne citent aucun Théodote dans les premiers jours du mois de phamenoth.

L. 65 *εἰς τὸν ἅγιον Θε[όδωρον]* La remarque concernant S. Théodote vaut encore ici.

L. 66 *ἡμέρα Κολλούθου]* Si la date du 19 phamenoth est exacte, cette restitution est certaine. Le 15 mars était le jour de la fête de S. Colluthus [1].

Nous ne pouvons négliger de mettre en regard de notre calendrier un autre papyrus, dont la provenance a été longtemps ignorée, mais qui rappelle trop la topographie ecclésiastique d'Oxyrhynque pour ne pas venir de là. Ce n'est pas un document liturgique, mais une simple liste d'établissements auxquels des *ὄψα* ont été fournis.

Θεοδώρῳ
ὑπὲρ βρεουίου ὄψω[ν...
καρπῶν πέμπ[της ἰνδικτίονος
εἰς τὸ μοναστήρ(ιον) τῶν [...
εἰς τὸν ἅγιον Φοιβάμμ[ωνα...
εἰς τὴν ἁγίαν Εὐφημί[αν...
εἰς τὴν ἁγίαν ἅμα Ἡρ[αΐν...
εἰς τὸν ἀρχάγγελον [
εἰς τὸν ἅγιον ἀββᾶ...[...

[1] *Les martyrs d'Égypte*, p. 69.

εἰς τὸ μοναστήρ(ιον ἀβ[...
εἰς τὸν ἅγιον Φιλόξενο[ν...
εἰς τὸ μοναστήρ(ιον) τῶν [...
τῶν παρθενευουσῶν [...
ἀββᾶ Μαρκέλλο[υ...
Ἀβρααμίου [...
εὐχαριστῶ... [...
πτ ///////// [...
[...] φαρι [...
[Φιλ ?]ίππου [...
πε.... ε-[

On peut espérer que de nouvelles trouvailles permettront de combler peu à peu les lacunes de cette pièce qui fournira ainsi des compléments intéressants aux indications du calendrier [1].

Dès le commencement du V[e] siècle, Oxyrhynque était une sorte de ville sainte, remplie d'églises et de monastères [2], jusqu'à en déborder : c'est l'image qu'elle présentait aux yeux du voyageur qui nous a laissé l'Histoire des Moines traduite par Rufin : *Παρεγενόμεθα δὲ καὶ εἰς Ὀξύρυγχον πόλιν τινὰ τῆς Θηβαΐδος, ἧς οὐκ ἔστιν εἰπεῖν κατ' ἀξίαν τὰ θαύματα· γέμει γὰρ ἔνδοθεν οὕτως μοναστηρίων, ὡς τὰ τείχη ὑπ' αὐτῶν ἐξωθεῖσθαι τῶν μοναχῶν, περιέχεσθαι δὲ ἔξωθεν ἑτέροις μοναστηρίοις, ὡς ἄλλην εἶναι παρὰ ταύτην τὴν ἔξω πόλιν· ἔγεμον δὲ τῆς πόλεως οἱ ναοὶ καὶ τὰ καπετώλια τῶν μοναχῶν καὶ κατὰ πᾶν μέρος τῆς πόλεως ᾤκουν οἱ μοναχοί. Δεκαδύο δὲ εἰσὶν ἐν αὐτῇ ἐκκλησίαι μεγίστης οὔσης τῆς πόλεως, ἐν αἷς οἱ ὄχλοι συνάγονται* [3]. Suivent des évaluations évidemment exagérées du nombre des moines et des religieuses à l'intérieur de la ville et hors les murs.

Notre calendrier, qui ne comprend que cinq mois de l'année,

[1] C. Wessely, *Studien zur Palaeographie und Papyruskunde*, t. X, p. 21, n. 35.

[2] Le travail de M. G. Pfeilschifter, intitulé *Oxyrhynchos, seine Kirchen und Klöster*, dans *Festgabe Alois Knöpfler gewidmet* (Freiburg i. B., 1917), p. 248-64, contient une énumération des sanctuaires d'Oxyrhynque d'après nos papyrus. Le n. 1357 n'y est pas étudié spécialement au point de vue hagiographique.

[3] Chap. V, 1-3. Preuschen, *Palladius und Rufinus*, p. 29.

nous fait connaître au moins vingt-cinq églises. Ce sont sans doute les principales, celles où se célébraient les synaxes.

Dans la nomenclature des sanctuaires, le calendrier emploie un formulaire très précis, dont il ne s'écarte point. La plupart des églises sont désignées comme suit : *εἰς τὸν ἅγιον*, avec le nom du saint à l'accusatif. C'est exactement notre manière de parler : à Saint-Pierre, pour dire à l'église dédiée à S. Pierre. *Εἰς τὸν ἅγιον Σερῆνον* signifie donc : à l'église Saint-Sérénus. Mais notre document emploie également un autre système de désignation : *εἰς τὴν* avec le génitif : *εἰς τὴν Φοιβάμμωνος* (l. 3, 6, 35, 36, 43, 57, 66) ; *εἰς τὴν Ἀννιανῆς* (l. 21, 44). Le mot *ἐκκλησία* est sous-entendu. Phébammon est un des martyrs d'Égypte les plus célèbres [1]. Anniane ne se rencontre pas dans les listes des saints connus. Ce ne serait pas une raison suffisante pour affirmer qu'elle n'a pas été honorée comme telle à Oxyrhynque. Nous croyons pourtant que ni Anniane ni Phébammon ne sont, dans notre liste, des patrons d'églises. Dans l'antiquité on constate l'existence de deux sortes de vocables. Les basiliques prennent le nom du saint dont elles gardent les reliques ; les autres églises sont désignées soit d'après le quartier, ainsi la *νοτινή* et la *βορρινή* à Oxyrhynque, soit par le nom du fondateur. On en connaît bien des exemples. Ainsi à Rome, à Milan, à Alexandrie, et pour désigner les églises de cette catégorie dans cette dernière ville, on employait précisément la formule que nous rencontrons ici. S. Épiphane [2] en cite plusieurs : *ἡ τοῦ Θεωνᾶ, ἡ τοῦ Μενδιδίου* etc. Il semble donc que nous soyons en droit de conclure que le calendrier a évité intentionnellement d'ajouter l'épithète de *ἅγιος* aux noms de Phébammon et d'Anniane. Ce sont des noms de fondateurs et non pas de patrons. On objectera sans doute que dans le papyrus adressé à Théodore on lit *εἰς τὸν ἅγιον Φοιβάμμωνα*, et que, par suite, *εἰς τὴν Φοιβάμμωνος* n'est qu'une variante de la formule usitée pour les basiliques des saints. Mais d'une part, il ne faut pas, en matière ecclésiastique, demander à une facture de commerce la rigueur des termes qui est le propre d'un document liturgique. D'autre part, nous trouvons à Oxyrhynque un nouvel exemple

[1] *Les martyrs d'Égypte*, pp. 33, 100.
[2] *Haeres.* LIX. Cf. *Les martyrs d'Égypte*, p. 35.

d'un fait constaté ailleurs : l'usage populaire tend à supprimer la distinction primitivement établie entre les vocables des églises, et insensiblement, les fondateurs sont mis sur le même pied que les saints. L'église de Phébammon est devenue, pour le peuple, l'église de Saint-Phébammon. Si telle avait été la dénomination officielle, le rédacteur du calendrier l'eût enregistrée, et se fût bien gardé d'employer régulièrement une expression prêtant à équivoque. Il est vrai que le mot *ἅγιος* est supprimé deux fois (l. 6, 22) dans l'annonce des fêtes. Mais il ne pouvait alors y avoir le moindre doute, puisque la synaxe célébrée en leur honneur disait suffisamment la qualité des personnages. Le mot saint manque aussi dans les formules *εἰς τὸν βαπτιστήν, εἰς τὸν εὐαγγελιστήν*. Mais ici encore aucune hésitation n'était possible. Nous avons proposé d'écrire, l. 40 : *εἰς τὴν ἅμα Ἡραΐδα* au lieu de *Ἡραΐδος;* on comprend pourquoi. Le génitif indiquerait qu'une dame Héraïs a été la fondatrice de l'église. Dans l'autre hypothèse, l'église est dédiée à S[te] Héraïs. La formule ne s'éloigne qu'en apparence de celle qui est usitée pour les saints. *Ἅμα Ἡραΐς* équivaut à *ἁγία Ἡραΐς*. Le qualificatif a même fini par faire corps avec le nom, comme l'indique le nom de la sainte en éthiopien : Emmerayes. La présence du mot *ἅμα* exclut donc nécessairement la leçon *Ἡραΐδος*.

Cela étant, voici les noms des saints qui avaient, à Oxyrhynque, une église dédiée à leur nom : la Sainte Vierge ; les archanges Michel et Gabriel ; S. Jean Baptiste ; S. Zacharie ; S. Jean l'Évangéliste ; S. Pierre ; les martyrs en général ; les martyrs Sérénus, Juste, Ménas, Victor, Cosmas, Philoxène, Julien, Apa Noub ; S[te] Héraïs ; S[te] Euphémie ; probablement aussi S. Paul ; le prophète Jérémie ; peut-être S. Théodore. Quelques vocables nous échappent complètement, et il est probable qu'un calendrier embrassant toute l'année ecclésiastique nous en révèlerait plusieurs autres. Quatre églises ne sont pas dédiées à des saints : celles de Phébammon et d'Anniane, et les églises du Sud et du Nord. Celles-ci sont probablement les plus anciennes, et comptent parmi les rares églises dont l'existence est attestée avant la fin des persécutions[1]. S'il faut juger de l'importance de ces diffé-

[1] Wilamowitz-Moellendorff dans *Göttingische gelehrte An-*

rents sanctuaires d'après le nombre des synaxes qu'on y célébrait, l'église de Phébammon et celle de Saint-Philoxène viendraient en premier lieu, chacune avec un chiffre de 7 synaxes; puis celle de la Sainte-Vierge, avec 5 synaxes; suivent Saint-Sérénus, Saint-Jean-l'Évangéliste et la *νοτινή*, avec chacune 3 synaxes.

On aura remarqué qu'en dehors du carême du moins, les synaxes ne se célèbrent que le dimanche, le jour de pénitence et aux fêtes des saints. Celles-ci n'ont pas d'octave proprement dite, mais elles se prolongent parfois de deux, trois, ou même quatre jours. Le mercredi et le samedi ne sont pas régulièrement jours de synaxe.

Dans les églises d'Oxyrhynque que nous connaissons, se célèbrent les anniversaires suivants, qui nous intéressent plus spécialement : S. Épimaque le 30 octobre ; S. Michel le 8 novembre ; S. Ménas le 11 novembre ; S. Juste le 10 novembre ; S. Ision le 11 décembre ; S. Philoxène le 18 décembre ; les fêtes des apôtres le 27 décembre ; probablement aussi S. Apa Noub le 8 février, et S. Colluthus le 15 mars. Aucun des saints dont les reliques ont été apportées à Oxyrhynque par le prêtre Julien qui a écrit la Passion de S. Marcel le tribun [1] ne figure dans notre calendrier. Un indice de la dévotion des habitants d'Oxyrhynque pour les saints dont ils célébraient les fêtes se trouve dans l'empressement qu'ils montraient à adopter les noms des martyrs et à les donner à leurs enfants. L'onomastique des nombreux papyrus provenant de cette ville pourrait être étudiée à ce point de vue. Signalons, dans le reçu d'un marchand de vins du VIe siècle: *'Ιοῦστος οἰνοπράτης υἱὸς Σερήνου μητρὸς Φιλοξένας*; dans une quittance de la même époque : *Βίκτωρ Μηνᾶ* ; dans un bail non moins ancien : *Φλαυΐῳ Φιλοξένῳ, τῷ λαμπροτάτῳ υἱῷ τοῦ τῆς εὐλαβοῦς μνήμης 'Ισίωνος γενομένου πρεσβυτέρου τοῦ εὐαγοῦς κλήρου τῆς λαμπρᾶς 'Οξυρυγχιτῶν πόλεως* [2]. Il serait aisé de multiplier les exemples.

H. D.

zeigen, 1898, p. 676, avait douté de l'existence de ces églises : « Das Verzeichnis [le papyrus 43] ist aus diocletianischer Zeit und das Christentum macht sich erst viel später fühlbar. »

[1] *Les martyrs d'Égypte*, p. 65.

[2] *Papiri greci e latini*, t. I, nn. 63, 81, 77.

CYNGAR SANT

De fragmento Wellensi. Qui ante aliquot annos ad diem 7 novembris [1] Acta S. Cungari illustrabat, b. m. Carolus De Smedt noster nullam aliam Vitam noverat praeter Capgravianum illud opusculum (*BHL.* 2013). Inde ab anno 1516, cum primum edita est *Nova Legenda Anglie,* eruditi viri communiter censuerunt hanc Vitam tum primum in lucem prodiisse [2]. At quis Vitam Cungari scripsisset, quo tempore, quibus ex fontibus, nemo divinari potuerat. Unus sibi visus est Carolus Horstman [3] alliterationem nescio quam odorari quae redoleret saeculum XIV. Nuper fausta fortuna repertum est in operculo libri alicuius folium unum membraneum ; quod cum inspexisset v. d. J. A. Robinson, Decanus Wellensis, animadvertit, inter cetera quae ad haec studia non pertinent, in eo haberi dimidiam fere partem Vitae Cungari, alia recensione eaque antiquiore. Quam pro sua doctrina et diligentia edidit [4].

Exhibet fragmentum, post versus novissimos Evangelii secundum Iohannem et liturgica pauca (ne multi simus in re quae ad nos non spectat), prima capita Vitae S. Cungari

[1] *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 403-07.

[2] *Nova legenda Anglie.* Impressa Londonias in domo Winandi de Worde... Anno domini MCCCCCXVI. Iterum edidit Carl Horstman, t. I (Oxford, 1901), p. 248-54. Et in codice Eboracensi (quem Horstman non inspexerat) desiderari Vitam Cungari scribit Alb. Poncelet noster, *Le Légendier de Pierre Calo,* in *Anal. Boll.*, t. XXIX, p. 47. Codicis numerus perperam impressus erat ap. Horstman, t. c., p. xv : York Cath. Libr. xvi. C 1 ; lege cum Alb. Poncelet xvi. G. 23.

[3] Op. c., t. I, p. xvii.

[4] *A Fragment of the Life of St Cungar,* in *Journal of Theological Studies*, t. XX (1918-19), p. 97-108. Idem postea rem iterum tractavit : *The Lives of St Cungar and St Gildas,* ibid., t. XXIII (1921-1922), p. 15-22.

exarata, ut videtur peritissimo homini J. A. Herbert, saeculo XII extremo [1]. Brevitatis causa haec notamus littera W; *Novam* autem *Legendam* littera H; sitque H[1] editio anni 1516, H[2] editio anni 1901. Desinit W mutilus in medio circiter opere post verba *redemisti me* [2].

Multo magis ab H differt W quam solent ceteri fontes *Novae Legendae* dissentire. Neque mirum, adeo impolitus est sermo ut is etiam qui *Novam Legendam* typis paravit saeculo XVI, quantumvis ipse rudis, sibi non posset temperare quin emendaret et corrigeret. Nos tamen quae ad scribendi elegantiam spectant omittimus; quae res attingunt sic paucis comprehendi possunt.

Ipso initio habet W: *Incipiunt capitula sequentis libri* cet. Haec, suo more, non praebet H, neque ullum lemma initio cuiusque capituli. Singularum narrationum argumenta in H (quae distinguuntur litteris initialibus maioribus) cum indice capitulorum in W plane consentiunt; nisi quod duo ultima capitula in indice fragmenti W: *De principe Pebiau liquefacto, De exitu sanctissimi Cungari*, in unum caput coniungit H.

Ceterum, in limine capituli quod inscribitur *De obcecatione Edgari regis* mutilus desinit W ante quam certo sciamus qua poena dynastes ille afflictus sit; qui quidem in H non oculis est captus, at *valido languore oppressus* et post dies novem mortuus [3]. Facile credimus cum J. A. Robinson in lemmate esse peccatum librarii, qui vocem ex sequenti linea deprompserit, nam capitulum proximum est *De obcecatione Poulenti regis*.

Anglicum nomen *Somersete* vitat W et in lemmate *De revelatione angelica et adventu ad estivam regionem* (pp. 99, 101) et in media narratione: *direxit suum iter ad estivam quam sic incolae nominabant et nominant regionem* (p. 101). Sic autem

[1] Ibid., p. 98, annot. 2.

[2] Haec occurrunt in H[1], fol. 81[v], col. 1; in H[2], p. 251, l. 7; in *Act. SS.*, p. 40, num. 10.

[3] Non est hic Cungarus unus inter Celtas qui inimicos mira quadam potestate post novem dies e vivis propellerit. Vide quae habentur de Cael cróda cétguinech húa Nemnáin in opere quod inscribitur *Acallamh na Senórach*, ed. Whitley Stokes in Wh. Stokes und E. Windisch, *Irische Texte*, vierte Serie, 1. Heft, p. 7, lin. 212 sqq.

H : *direxit iter suum ad partem quamdam Britanniarum que vocatur Somersete, quam sic incole nominant regionem* (H², t. I, p. 249, l. 24-25). Paulo post, ubi W tantum : *adveniente et illic proponente perseverare,* H fusius : *adveniente in patriam que Somerseta nuncupatur ab incolis, proposuit ibidem perseverare.*

Nihil novit W de altero illo S. Cungari nomine (quod fertur) Doccuino : *locum... postea suo vocabulo Cungrisberia nominatum. Cungarus enim apud Britannigenas revocabatur* (p. 101). Haec H : *locum... postea suo vocabulo Cungresbiria nominatum. Cungarus enim apud Angligenas vocabatur, Doccuinus quasi « doctor » apud Britannigenas vocabatur.* Neque tantum aliquid addit, idque mirum ; sed omnino repugnant inter se W et H, quorum alter Britannigenas scribit, ubi alter Angligenas. Haud scio an hic recte habeat H, et W partem clausulae *ὁμοιοτέλευτον* omiserit. Ita quidem conicit J. A. Robinson (p. 104-105). At de duplici illo nomine mox fusius dicemus.

Quod autem apographum sit fragmentum illud Wellense, neque ab eodem ipso qui *Vitam Cungari* composuit scriptum, aut saltem non ab ipso tunc primum scriptum, perspicuum est. Nam *Capitula* initio scripsit quae chartam complerent antequam principium Vitae exaravit. Forsitan error ille quod iam advertimus *De excecatione Edgari regis* ostendit fragmentum Wellense esse apographum apographi. Fieri igitur potest ut in librum Evangeliorum transcriptus sit ex apographo quod Wellas miserit Caradocus. Sed de Caradoco alias pluribus.

De fragmento Etonensi. Feliciter factum est ut et summarium Vitae S. Cungari adhuc ineditum typis mandaret J.A. Robinson (p. 105-106). Illud reppererat M. R. James in imo margine fol. 156 exemplaris Polychronici Ranulphi Higden quod nunc asservatur in bibliotheca Collegii Etonensis numero 213 [1]. Hoc exscriptum esse paulo post annum 1450 censet

[1] Codex in bibl. Etonensi quo numero inscriptus sit, non tradit J. A. Robinson. Signatum esse 213 certiores nos fecit praefectus Collegio Etonensi qui nunc est d. v. M. R. James ; et alia quae hic habemus de eodem codice, eiusdem eruditi viri humanitati debemus.

M. R. James. Iohannes enim Blacman (cuius liber fuit) Collegii socius esse desivit anno 1452; codicem autem ante id tempus esse exaratum perhibent Etonensia insignia quae initio habentur. Marginalia pleraque (et ea maxime quae de S. Cungaro typis mandavit J. A. Robinson) ab eodem librario sunt scripta eodem fere tempore. Incipit Etonensis narratio: *Circa hec tempora bone indolis adolescens Congarus cuiusdam Imperatoris Constantinopolitani unigenitus...* Quae cum in margine Polychronici haberentur, si collata essent cum anno cui respondent, putavimus reperiri posse quo tempore S. Cungarus vixisse ferretur; sed spes nos fefellit. Scripta enim sunt inter XX et XXI caput libri V; illud est *De Imperatoribus Romanis* (an. 686-695), istud de S. Guthlaco et de aliis multis rebus gestis in Britannia et in Romano imperio (695-704). Arbitramur ea pauca de S. Cungaro ideo huc esse inferta quod ageretur de imperatoribus romanis Byzantii regnantibus, nesciretque librarius quem potissimum ex iis eligeret in patrem S. Cungaro. Ceterum, in hoc fere consentit cum iis quae de S.Cungari tempore vulgo traduntur. Tandem aenigma quod est in ipso notularum fine: *cibus sanctorum felicissimam animam soluens,* nondum se extricare posse fatetur M. R. James. Litterae sunt nitidae et perspicuae. Legere suadet *cetibus* (uti habet J. A. Robinson), suae tamen ipsius coniecturae, ut videtur, non admodum fidens.

Addit J. A. Robinson postquam marginalia illa transcripsit (p. 106): « Ea omnia ex Vita S. Cungari hausta. Hoc tantum est novum, duodecim canonicos Cungresbirienses, de quibus Vita apud Horstman, p. 251, nunc factos esse decessores canonicorum Wellensium. Conferre licet quod habet *Historiola de Primordiis Dioecesis Somersetensis* [1], sedem episcopi ab Ina rege Cungresbiria Wellas esse translatam. » Quod autem usus est librarius verbo *Somersettanas* et Edgarum regem non *obcecatum* sed *valido languore depressum* esse scribit, ostendere videatur non primam, sed alteram Vitae recensionem (nimirum W) eum prae oculis habuisse.

Ad quod ut primum respondeatur, facilius crediderim (quod ipsi J. A. Robinson placuerat primum, p. 105) negle-

[1] Ed. Rev. Joseph Hunter, *Ecclesiastical Documents* (= *Camden Society*, t. VIII, 1841), p. 14.

gentia mera esse factum ut in capitulis recensionis W *De obcecatione* scriberetur : id iam advertimus.

Alterum autem. *Partes Somersettane Britanie* potius H redolere fateor. At quis *estivam regionem* soluta oratione scriberet, sponte sua praesertim? Videtur autem is qui marginalia haec exaravit potius breviarium quoddam postquam legerat composuisse quam locos excerpsisse et exscripsisse ; cuius rei indicium est quod quae in ipsa Vita longo intervallo sunt separata in unam sententiam contraxit. Hoc exempli gratia afferre liceat. Etonensis scribit : (Congarus) *vasta terrarum spacia Ytaliam Alpes et Gallias peragrans, in partes Somersettanas Britanie per Sabrinum mare secessit* (p. 105). W autem postquam illam itineris partem descripsit (p. 101) de Sabrino mari tacet (hoc est quod nunc dicitur *The Severn Estuary*), desinitque antequam ventum est ad locum cui respondet H^2 p. 251, lin. 32 : hic tandem Sabrinum mare nominatur. Ceterum ne mentionem quidem facit Etonensis codex alterius nominis S. Cungari, quod Docuinnum seu Docunnum esse alii tradunt.

De illa *estiva regione* non semel scripsit J. A. Robinson[1], qui similem dicendi modum inexspectata quadam fortuna sibi repperisse visus est in anglica interpretatione loci cuiusdam e Chronicis cymricis *Brut y Tywysogion* [2]. Cuius rei eo maius momentum esse videtur viro erudito quod ascriptum est *Brut y Tywysogion* (etsi dubie) Caradoco Lancarbanensi, quem et Vitae Cungari scriptorem esse potuisse arbitratur. Verum alia est in promptu explanatio : et hodie qui cymrice loquuntur uno ore *Somerset* vertunt *Gwlad yr Haf* « regionem aestatis, regionem aestivam ». Neque meminimus in antiquis cymricis scriptis alium dicendi modum usquam obvium habuisse. Igitur id unum deducere licebat, scriptorem Cambrensem fuisse.

Adicit J. A. Robinson disquisitionem perelegantem profecto atque perurbanam de die quo S. Cungarus colatur ; qua in re dissentit a P. Carolo De Smedt. Nos autem, si pla-

[1] *Journal of Theological Studies*, t. XX, p. 104 ; t. XXIII, p. 18.
[2] Intellige eius recensionis quae typis mandata est in *The Myvyrian Archaiology of Wales*, ed. altera (Denbigh, 1870), p. 685, col. 1-2. In altera enim recensione locus desideratur, J. W. Ab Ithel, *Brut y Tywysogion* (London, 1860), p. 2 (= Rolls Series No. 17).

cet, paululum immoremur et vias quae se offerunt exploremus.

QUIBUS DIEBUS S. CUNGARUS CULTUS SIT. *Die 27 nov.* Primas demus erudito viro cui acceptum referimus quicquid nuper accessit documentis quae habebamus de S. Cungaro. Igitur contendit Decanus Wellensis commemorari S. Cungarum die 27 novembris ; huiusque rei esse indicium calendaria tria, quae affert ex reliquiis clarissimi doctissimique viri Edmundi Bishop [1] : Glastoniense, saeculi XI post medium ; Wellense, quod fuisse videtur Gisonis episcopi Wellensis (1061-1088) ; Bathoniense, immutatis nonnullis ad usum Prioratus Dunsterensis O.S.B. in agro Somersetensi, annum circiter 1383 [2].

Die 7 nov. Idem Edmundus Bishop anno 1887, quo tempore tam egregiam operam commodavit Ricardo Stanton in concinnando libro [3] quem secutus est P. De Smedt [4], suffragium

[1] Cf. quae habet Edm. Bishop in GASQUET et BISHOP, *The Bosworth Psalter* (London, 1908), passim. Vid. indicem i.v. Calendars : Wells.

[2] Desumpta haec calendaria, primum ex codice Cantabrig. Univ. KK.V. 32 ; alterum ex Cottoniano Vitell. A XVIII ; tertium ex Brit. Mus. Addit. 10,628. Quod ad Cottonianum pertinet, incertum fuerat Edmundo Bishop utrum Gisonis fuisset, an vicini Hermanni Sciréburnensis (*Bosworth Psalter*, pp. 61, annot., et 163-64) ; at intellegimus ex J. A. Robinson, postea dubio expeditum esse Edmundum Bishop. Calendarium aliud, Sciréburnense ut videtur, idque vetustius (in codice Collegii Corporis Christi Cantabrigiensis 422) non contulit Stanton ; tamen (nisi fallor) ea est sententia Edmundi Bishop, op. c., p. 164, desiderari in eo memoriam S. Cungari. Ceterum advertit idem, l. c., annot. 2, S. Cungarum post id tempus reperiri in Bathoniensi calendario tantum, in Wellensi omitti ; illud ideo factum esse arbitratur quod Wellensis ecclesia reliquerit Bathoniensi antiquum dioeceseos patronum, sibique alium elegerit proprium, S. Decumanum.

[3] *A Menology of England and Wales*, London, 1887. Additum est Supplementum, London, 1892. Appendices ipsius Menologii Edmundo Bishop sunt ascribendae, quod utinam meminerint (ut exoptat Decanus Wellensis) qui his studiis vacant ; quamquam (si credendum est *Supplementi* titulo) erant submovendae. Neque facile tulerat Edmundus Bishop, id totum se nescio esse factum.

[4] *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 404.

tulerat diei 7 novembris [1] his auctoribus : calendario cymrico saec. XVI extr. [2]; martyrologio conscripto circiter ann. 1220-1224 [3]; codice Sollerii Altempsiano saec. XIII post medium, Wintoniensi, ut videtur; martyrologio quodam Norwicensi saec. XV, Altempsiano illi vicino et finitimo [4]. Addere licet calendaria duodecim cymrica [5] quorum vetustissimum exscriptum est anno 1488-1489 [6]. Ceterum patronus est S.Cyngar parochiae de Hope (Flintshire) et parochiae de Llangefni in Mona insula [7] : festum utrobique die 7 nov. agitur [8].

[1] Etsi noverat, credo, Wellense illud et Bathoniense. STANTON, *Menology* (1887), Appendix III, Calendars 68 et 95.

[2] Cod. Brit. Mus. Addit. 14,882. Quem (scripturae mendo, ut videtur) saec. XIII ascripserat S. BARING-GOULD, *A Devon and Cornwall Calendar*, in *Report and Transactions of the Devonshire Association*, t. XXXII (1900), p. 351 ; ipse sententiam postea mutavit, S. BARING-GOULD and J. FISHER, *Lives of the British Saints*, t. I, p. 68. Quicquid enim sentiendum est de aetate qua primum hoc calendarium est compositum, hoc quidem exemplar exscribebat *William ap William ap Robert (of Tregarweth)* anno 1591 mense novembri, ut videre est apud J. G. EVANS, *Report on Welsh MSS.*, t. II, pp. 1048, 1050.

[3] Cod. Brit. Mus. Reg. 2. A, XIII. Corripit S. BARING-GOULD Ricardum Stanton quod perperam affirmaverit hoc martyrologium conscriptum esse « for the S.-W. of England » ; S. BARING-GOULD quidem arbitratur id esse «compiled for a church at Dover » (*A Devon and Cornwall Calendar*, p. 343) et postea « compiled for the church of Canterbury » (*Lives of the British Saints*, t. I, p. 78). Nos potius tenemus quod et Edmundo Bishop placebat et placet G. F. WARNER et J. P. GILSON, *Catalogue of... the Royal and King's MSS.*, t. I (London, 1921), p. 30. Ceterum his videtur calendarium esse conscriptum circiter an. 1220-22.

[4] Cod. Cotton. Iulius B. VII.

[5] BARING-GOULD and FISHER, t. I, p. 75.

[6] Codex Mostyn 88. Cf. J. G. EVANS, *Report on Welsh MSS.*, t. I, p. 16-17.

[7] Hope (alias Queen Hope, Queen's Hope, Yr Hob, Eastyn ; olim Llangyngar, Plwyf Cyngar). Videtur intellexisse v. cl. J. LOTH in *Revue Celtique*, t. XXIX, p. 247, *Llan-gyngar* seu *Plwyf Cyngar* diversum esse a *Hope* ; at sunt ea varia eiusdem loci nomina. Patronum esse S. Cyngar, et in Hope et in Llangefni, non reperio antiquius scriptum quam in iis catalogis parochiarum Cambriae saec. XVI, quarum criticam editionem adisis ap. J. G. EVANS, t. c., p. 911-20. (Ll<an> gefni, p. 912, col. 1 ; p<lwyf> Kyngar, p. 915, col.1 et annot. 4). Tamen saeculo XV exeunte, dicebatur Llangefni « villa Sti Cungari », *Archaeologia Cambrensis*, ser. I, t.IV, p. 262-64.

[8] Factum est (nescio quo fato) ut hic fallerentur homines duo

Die 12 maii. S. Cungarus invenitur in calendariis nonnullis Brittaniae Minoris [1].

Die 13 februarii, in aliis calendariis eiusdem regionis [2].

Aliis diebus. 6 nov. in calendario quodam cymrico anni

antiquitatis omnis peritissimi, Edwardus Lhwyd et Browneus Willis; qui quoniam alios in errorem inducere possunt, praesertim in re obscura et intricata, paulo diligentius erunt nobis refellendi. Ut ab Llangefni incipiamus, scribit Browneus WILLIS, *A Survey of... Bangor* (Londinii, 1721), p. 281, festum diem (« Wake Day ») esse d. 7 martii. Quod negant BARING-GOULD et FISHER, t. II, p. 253, sed nullo allato documento. Aegre quidem est ferendum, ipsum WILLIS in editione altera et emendata eiusdem sui catalogi quam adiecit *Parochiali Anglicano* (Londinii, 1733) festos dies cuiusque parochiae omisisse; maxime vero cum huius rei nullus reperiatur auctor anno 1721 antiquior, quem quidem noverimus. At diem 7 novembris exhibet catalogus in *A History of the Island of Anglesey* (Londinii, sine nomine, 1775), p. 57; et H. L. J. (H. Longueville Jones) in *Archaeologia Cambrensis*, ser. I, t. II (1847), p. 44. Quod autem pertinet ad parochiam de Hope, recte apud WILLIS, *A Survey of... Bangor*, p. 359, reperitur d. 7 novembris. At Edwardus Lhwyd haec habet in suis adversariis (quae apud BARING-GOULD et FISHER veniunt nomine *Itinerary*): « Their wakes is on Gwyl Gynzar viz[t] y[e] Sunday after y[e] eleventh of November. » Sic quidem in cod. Kinmel, quem edidit vir eruditus Rupert H. MORRIS (*Parochialia, being a Summary of Answers to « Parochial Queries in order to a Geographical Dictionary... of Wales » issued by* Edward LHWYD [circiter ann. 1770] = *Archaeol. Cambrensis*, Supplement, Part I, April 1909; Pt. II, April 1910; Pt. III, July 1911). Codicis autem Kinmel. exemplar est Bodleian. Rawl. B.464, autographum :quem cum adivissemus, animadvertimus verbum « eleventh » punctis esse deletum, nihil autem superscriptum (quod non significavit Rupert H. MORRIS, Pt. II, p. 4-11, inter « Variants in Bodl. MS. and Corrigenda »). Ceterum, notum est tunc temporis festa parochialia passim in Cambria haberi dominica proxima ante vel post ipsum festum diem (cf. quae de Cornubia habet S. BARING-GOULD, *A Devon and Cornwall Calendar*, p. 358).

[1] Piget nos nihil invenire in praeclaro opere Francisci DUINE, *Bréviaires et Missels des églises et abbayes bretonnes de France*, (Rennes, 1905). Uti oportet calendariis illis Brittaniae Minoris quae affert BARING-GOULD, *A Devon and Cornwall Calendar*, p. 384; intellegit autem, arbitror, LOBINEAU, DE LA BORDERIE et id genus alios; equidem repperi in *Annuaire historique et archéologique de Bretagne* par A. DE LA BORDERIE, Année 1862, p. XX, et in *Annuaire de Bretagne historique, littéraire et scientifique* pour l'année 1897 par René KERVILER et Paul SÉBILLOT, p. 6.

[2] KERVILER et SÉBILLOT, l. c.,

1699 [1]: quod calendarium quid sit, apud Baring-Gould satis accurate invenire non est; at suspicamur idem esse ac calendarium cymricum anni 1690 [2] quod et S. Cynfarwy de 7 ad 6 novembris transtulit, errore, ut perspicuum est, unius diei. Quod autem Challoner [3] S. Cungarum commemorat die 5 novembris nihili est faciendum: ipse enim fatetur, ne quam diem vacuam relinquat, se sanctos aliunde mutuari [4]. Tandem de festo die quis fuerit usus dioeceseos antiquae Exoniensis non patet; etsi sacellum dedicatum sit S. Cungaro in vico Lanivet, in Cornubia [5].

De sanctis qui Cyngar sunt nuncupati. At in tanta locorum festorumque varietate videndum est num unus idemque Cungarus colatur. Collegimus igitur, uti melius potuimus, ea omnia quae de aliquo S. Cyngar reperire contigit. In quo sicubi ab eruditorum auctoritate nobis recedendum fuit, omnia argumenta ultro citroque diligenter expendimus.

Primum excutere necesse est arbores illas (quas vocant) genealogicas. Ea saltem adivimus quae typis sunt mandata. Non adeo crebro offenditur nomen hoc Cyngar, nisi in *Cognatione de Brychan* et *Progenie Keredic* [6]. Iamvero quattuor saltem sanctos homines nomine Cyngar novimus:

[1] Baring-Gould, *A Devon and Cornwall Calendar*, p. 384.

[2] Id., ibid.

[3] *A Memorial of British Piety*, 1761, p. 153-54. Desideratur S. Cungarus in *The English Martyrologe*, by a Catholicke Priest, I. W. [John Wilson], 1608.

[4] P. 7. Ceterum idem Challoner in opere illo quod edidit Londinii, suppresso nomine, *Britannia Sancta*, t. II (1745), p. 251-52, pauca habet de S. Cungaro ad d. 6 novembris; non aliam ob causam quam quod ad eamdem diem verba fecisset de consanguineo eius S. Iltuto. Et in supplemento libri quem paulo ante attulimus, *A Memorial of British Piety*, notat (ex Browneo Willis) festum agi in Mona insula die 7 martii. Quod autem H. T. Hampson, *Medii Aevi Kalendarium*, t. II, p. 84, diem 6 nov. habet, credimus eum secutum esse Challoner in *Britannia Sancta*.

[5] Baring-Gould, *A Devon and Cornwall Calendar*, p. 384; Baring-Gould and Fisher, t. II, p. 253.

[6] Ed. Eg. Phillimore, in *Y Cymmrodor*, t. VIII (1887), p. 82-92; et aliter A. W. Wade-Evans, ibid., t. XIX (1906), p. 18-50;

1. Cyngar ab Garthwg ab Ceredic ab Cunedda Wledig [1].

2. Cyngar ab Caw ab Geraint ab Erbin ab Cystennin Gorneu [2].

3. Cyngar ab Geraint ab Erbin ab Cunedda Wledig [3].

4. Demum Sanctam Cyngar seu Rheingar. Quam memorasse sufficiat [4]. Et de genealogiis quidem hactenus.

Nunc videamus quae ecclesiae, sacella, fontes cuidam Cyngar sint dicati. In Brittania Minore: Saint-Congard (Morbihan) [5]; Landéda (Finistère) [6]; Lan-Gongar en Ploü-

etiam W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 272-75 ; et A. ANSCOMBE, *Archiv für celtische Lexicographie*, t. I. (1898-1900), pp. 516-19, 523-35.

[1] Haec genealogia invenitur, sancti titulo praefixo, in *Llyvyr Havod Ychdryd* (*Myvyrian Archaiology*, p. 415, col. 1) ; in cod. Harl. 4181 (W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 265) ; in *Llyfr Thomas Hopcin* (Edw. WILLIAMS, *Iolo MSS.*, p. 104) ; in *Llyfr Hir Thomas Truman* (ibid., p. 125) ; in genealogiis illis undique compilatis (*Myv. Arch.* p. 421, col. 2). At notandum est (cum BARING-GOULD and FISHER, t. II, p. 248) eumdem *Cyngar ab Garthwg* non esse inter sanctos repositum in genealogiis ineditis codicum Peniarth 16 et 45, qui illis omnibus quos adduximus praestant antiquitate.

[2] Invenitur hic, tantum (sed inter sanctos) in *Llyfr Mr. Llwyd o Fewmares* (*Iolo MSS.*, p. 142) ; in *Llyfr Thomas Hopcin* (ibid., pp. 109, 142) ; in *Llyfr Mr. Cobb o Gaer Dydd* (ibid., p. 137 : Cyngan) ; in *Llyfr Mr. Davies, Bangor* (ibid., p. 143) ; in *Llyfr Thomas Truman* (ibid., p. 117). Ubi vir eruditus Egerton PHILLIMORE (*Notes on Place-names in English Maelor*, in *Bye-Gones*, 1889-1890, p. 535) advertit hunc Cyngar scriptum esse perperam (in *Iolo MSS.*, pp. 109, 117, 142, 137 [Cyngan]) pro Bangar quem vetustiores codices Cardiff exhibent. Sed mox de hoc *Cyngar ab Caw* plura dicemus.

[3] Hic invenitur in cod. Harl. 4181 (W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 269) ; in *Llyfr Mr. Thomas Hopcin* (*Iolo MSS.*, p. 113) ; in *Llyfr Hir Thomas Truman* (ibid., p. 116) ; in *Llyfr Mr. Cobb o Gaer Dydd* (ibid., p. 136) ; in illis genealogiis undique congestis, *Myv. Arch.*, p. 421, col. 2.

[4] R. REES, *Welsh Saints*, p. 148-49.

[5] Huius vici nomen scriptum est *Sanctus Congarus*, anno 1387, in archivio capituli Venenetiae (nunc inter *Archives du Morbihan*), et *Saint Congar*, anno 1422, ibid. Quod repperi apud M. ROSENZWEIG, *Dictionnaire topographique du Morbihan* (Paris, 1870), pp. XLI, 245. Cf. P. SÉBILLOT, *Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne*, p. 151 et J. LOTH, *Les noms des saints bretons*, in *Revue Celtique*, t. XXIX (1908), p. 246-47.

[6] Vid. BARING-GOULD and FISHER, t. II, p. 248 ; *Société archéologique du Finistère*, 1904, p. 311.

zané (Finistère) ; Coet Congar en Ploujean (Finistère) ; Launay-Congar en Hénansal (Côtes-du-Nord) [1]. In Cornubia : sacellum et fons apud Lanivet. In agro Somersetensi : Badgworth. In Cambria septentrionali : Hope (Flintshire). In Mona insula : Llangefni [2]. Haud procul ab Llangybi et Port-Madoc, locus dictus Ynys Gyngar reperitur [3].

De Cungaro Somersetensi nonnulla probe novimus. Hic Doccuinus a Britannigenis nuncupatus fertur, patrem habuisse *Constantinopolitanum quemdam imperatorem,* matrem *imperatricem Luciriam nominatam.* Duo tantum monasteria statuisse traditur Cungresberiae alterum, alterum in Glamorganiae partibus. Quiescit autem Cungresberiae [4].

Dein offendimus in Vita S. Kebii seu Kybi [5] quemdam Kengar, S. Kebii discipulum et consobrinum [6]. Is secutus

[1] J. Loth, *Les noms des saints bretons,* l. c., p. 247.

[2] De Hope et Llangefni iam diximus. Etiam saeculo XV dicebatur S. Cyngar terras de Llangefni possidere, ita ut ab eo « tenerentur » ; ut videre est in *Archaeologia Cambrensis,* ser. I, t. IV (1849), p. 262-64 : « Haec villa ergo Sti Cyngari esto, a quo tenentes huius villae suas terras absque censu aliquo saeculari tenent » (p. 263). Anno quarto Edwardi quarti.

[3] Baring-Gould and Fisher, t. II, p. 252.

[4] Scribit J. A. Robinson, extremo opusculo, *A Fragment of the Life of St Cungar,* p. 108, erratum esse in *Actis Sanctorum,* Nov. t. III, p. 404, ubi dictum est « quod assereret scriptor [Vitae Capgravianae] locum a Cungaro nomen suum accepisse, nulla auctoritate aliunde firmari. » Haec enim habet anglo-saxonicus ille tractatus antiquus (circiter annum 1000) de locis ubi quiescunt sancti Angliae (edidit F. Liebermann, *Die Heiligen Englands,* 1889) : « Donne rested sancte Congarus confessor on Cungresbirig » (p. 17). Sic codices Coll. Corporis Christi Cantabr. 201 et Brit. Mus. Stowe 960 (hic scribit Cungresbyrig). Latine vero codex Cotton. Vitellius A. II : « Sanctusque Congarus in loco qui dicitur Cungresbyrig ». Codex autem Arundel 74 scribit Cogarum et Cungresberi. De nomine Congar, adisis et locos quos memorat W. G. Searle, *Onomasticon Anglo Saxonicum* (Cambridge, 1897), p. 143, col. 1, i. v. *Congar local* et *Congar* (*St.*). Sunt qui Congresbury nomen deductum esse censeant a *cyning* « rege », ut sensus sit « Regis vicus » ; sed non adeo vero simile id esse videbitur, si memineris quam antiquus sit catalogus a F. Liebermann editus, qui locum *Cungresbirig* cum *sancte Congarus confessor* diserte coniungit.

[5] *BHL.* 4639, 4640. Utraque edit. *Act. SS.,* Nov. t. III, p. 825-29.

[6] Consobrinum illum in patruum (« uncle ») mutaverunt Baring-

est S. Kebium e Cornubia *in regionem Ethelicheaun* (h. e. ut videtur, in Glamorganiae partes), inde in civitatem *Meneu sancti David*, inde in Hiberniam ad insulam Aran; postea cum eodem S. Kebio revertisse videtur in Monam insulam et *Gwenidocie provincias*. Hic Kengar iam tum senex fuisse dicitur cum primum se S. Kebio socium adiunxit.

Tandem ferunt scripta quaedam cymrica, non admodum antiqua, monasterium esse conditum in Morganwg (seu Glamorgan) alia ab alio Cyngar. Qua de re fusius infra dicemus, ubi quaeremus num idem sit Cyngar aliquis ac Doccuinus. Forsitan accedendum est ad sententiam eruditorum virorum Baring-Gould et Fisher [1], sanctum Cungarum qui colatur in vico de Landéda (Finistère) esse *Cyngar ab Garthwg;* huiusque rei indicia sunt multae ecclesiae quas in vicinis consanguinei eius fundavere. Etsi non unum Cungarum nosse videntur calendaria Britanniae Minoris (neque enim unum diem festum exhibent), idem esse potuit patronus vici *Saint-Congard* (Morbihan) cuius festum diem certo scimus esse 12 maii. Affirmant quidem Baring-Gould et Fisher hunc esse *Cyngar ab Geraint;* at cur ita sentiant nihil causae afferunt [2].

Gould and Fisher silentio (t. II, pp. 205, 251), nempe ut suae sententiae fieret satis; hunc enim esse volunt *Cyngar ab Geraint*. At lectitanti *Achau y Saint* perspicuum est *Cyngar ab Caw* (si quidem is umquam vixerit) fuisse consobrinum S. Kebii, *Cyngar* autem *ab Geraint* patruum; cur non intelligatur hic consobrinus *Cyngar ab Caw*, non assequimur. Nisi quod adeo aetate provectus esse videatur ut consobrinus esse non possit (at cf. R. Rees, *Welsh Saints*, p. 241).

[1] T. II, p. 248.

[2] P. 253. Liceat nobis hac opportunitate fateri quantam gratiam habeamus illi operi, praesertim cum nunc maxime fata pie obierit Rev. S. Baring-Gould, doctus homo et uberrimus scriptor. In cuius opere de Brittaniae sanctis quamvis multa sint audacter dicta, multa subobscure, multa minus accurate et composite; negari tamen non potest quin plurimum inde auxilium mutuari liceat. Attamen ne putaveris hos plenissimos esse indices, et ea omnia, exempli gratia, quae in variis catalogis *Achau y Saint* reperiantur, hic collecta esse ordinate. Etsi nusquam hoc confitentur scriptores et forsan videri volunt diligentiores etiam quam sunt. Quisquis paulo magis fontibus studere voluerit (id quod nos pro nostro modulo fecimus) plura reperiet eaque nova.

Et *Cyngar ab Geraint* et *Cyngar ab Caw* orti sunt e nobili prosapia *Cystennin Gorneu* (i. e. latine Constantini Cornubiensis). Igitur satius nobis videtur in dubio relinquere utri cultus exhibeatur in vico Cornubiensi Lanivet, praesertim cum usum Exoniensis dioeceseos ignoremus [1]. Ceterum, adeo solet Cornubia coniungi cum Brittania Minore, ut et *Cyngar ab Garthwg* in controversiam adduci possit. Sunt hae tricae curiosorum hominum quas non explicamus.

Utrum socius S. Kebii huius consobrinus fuerit an avunculus a nobis iam in contentione positum est : cavendum tamen ne faciant anglicum pro *consobrino* « uncle » [2] aut arbitrentur duo Kengaros esse in ea Vita Kebii inter se intricatos, ita ut senex sit prior ille *consobrinus*, alter alius [3]. Adisis R. Rees [4] qui observat, in tantis illis Cambrensium sanctorum familiis, magno nonnumquam annorum intervallo vel fratres esse separatos. At quisquis fuit, vix non certo is socius erat S. Kebii qui nunc tuetur parochiam de Llangefni, Monae insulae : nam et ipsi S. Kebio et ceteris eius sociis, quorum nomina novimus, Maelog, Libiau, Peulan ecclesiae in eadem insula sunt dedicatae [5]. Et facile credimus patronum parochiae de Hope esse eumdem, tum ob eumdem festum diem, tum quod loci inter se non ita procul absunt.

Imperatorem illum Constantinopolitanum cuius filius S. Cungarus Somersetensis esse fertur non est cur Byzantii quaeramus. At notandum est et *Cyngar ab Caw* et *Cyngar ab Geraint* originem duxisse ab *Cystennin Gorneu* (id est latine, a Constantino Cornubiensi) quem quidam esse ferunt eumdem qui anno 408 imperator in Brittania est salutatus [6]. Dici etiam potuit sanctus (vel ut S. Kebium sequeretur, vel ut in agrum Somersetensem veniret) reliquisse *vicum* seu *urbem Constantini* (cymrice fere *Caer Gystennin* ; quo nomine in antiquis istius linguae monumentis venit Constantinopolis).

Imperatricem autem Luciriam nominatam nusquam inve-

[1] Cf. supra, p. 108.

[2] Sic, ut diximus, BARING-GOULD and FISHER, t. II, pp. 205, 252.

[3] W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 496, annot. 4. Cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 825, annot. 6.

[4] *Welsh Saints*, p. 241.

[5] W. J. REES, l. c.

[6] BARING-GOULD and FISHER, t. I, p. 94.

nire potuimus. Nomen *Gwyar* matris S. *Cyngar ab Geraint*, si voluit scriptor facere latinum, nescio cur *sanguinem* (cymrice *gwyar*) in *lucem* converterit. Forsitan latinum fecit nomen aliquod simile nomini sanctae Goleuddydd [1] quod a voce *goleudd* « lumine » deductum est.

Operae etiam pretium est hic notasse regem *Pebiau ab Urb ab Erbin* (quem liquefactum esse a S. Cungaro ferunt), consanguineum esse S. *Cyngar ab Geraint ab Erbin* [2]. Dominus erat ille provinciarum Gwenidociae et Ergyng ; quo pacto se immiscuerit negotiis *abbatiae Doccuini* in Cambria meridionali, non satis perspicimus. Alius tamen Pebiau tunc regnasse non videtur. Num hoc indicium sit eumdem esse S. *Cungarum sive Doccuinum* ac S. Kengarum discipulum S. Kebii, qui in Cambria septentrionali et vixisse et coli videtur, nescimus.

His igitur in dubio relictis, fertur S. Cungarus post Cungresberiense monasterium alterum condidisse in *Gualia*. Quod etiam asserunt scripta nonnulla cymrica, recentia quidem, at ex iis ipsis Glamorganiae partibus oriunda, ubi abbatia illa fuit. Sed non convenit utrum is fuerit *Cyngar ab Geraint* an *Cyngar ab Garthwg* [3]. Nomen *Cyngar ab Caw* hic non paret.

S. CUNGARUS IDEMNE FUERIT AC S. DOCCUINUS. Nobis quidem non videtur satis probari id quod unus affert scriptor Vitae Capgravianae, eumdem virum duobus nominibus esse insignitum, Cungaro et Doccuino. Etenim (uti supra diximus) nec in marginalibus codicis Etonensis id reperitur, nec in recensione W (quamquam fieri potest ut occurrerit in ea parte quae excidit, eo loco profecto cui respondet HORSTMAN, p. 253, lin. 8-9). Simile est quod iam animadvertimus (p. 104) de Sabrino mari ; fieri non posse ut certo sciamus quid habuerit recensio illa mutila W. Tamen, auctore J. Rhys, utriusque nominis eamdem esse ori-

[1] R. REES, *Welsh Saints*, p. 149.

[2] W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 312, annot. 2.

[3] Cyngar ab Geraint : *Llyfr Mr. Thomas Hopcin* (*Iolo MSS.*, p. 113) ; *Llyfr Hir Thomas Truman* (ibid., p. 116). Cyngar ab Garthwg : *Llyfr Mr. Thomas Hopcin* (ibid., p. 104) ; *Llyfr Hir Thomas Truman* (ibid., p. 125).

ginem philologice evinci potest, non adeo infrequenti admixtione gadelici et cymrici sermonis [1].

Verum enimvero non modo nihil afferunt cymrica scripta, quod hunc eumdem virum duplici nomine nuncupatum esse ostendat, sed etiam distincte notant codices duo (iique Glamorganienses) S. Doccuinum vixisse post S. Cyngar, et monasterium quod Cyngar in Glamorgania erexerat, in vico de Llangenys (nunc anglice Llandough-juxta-Cardiff) aliquando a paganis Anglis eversum, iterum fundatum esse a S. Doccuino (Tocho) suo nomine [2]. Ceterum festum in eo vico agi solebat die 1 maii [3]. De festo die alterius vici cuius idem est patronus (nimirum Llandough-juxta-Cowbridge), silet Willis [4]. Ideo forsitan credendum S. Cungarum Somersetensem alium esse a S. Doccuino, cum et alio die colatur et alio tempore feratur vixisse. Aliter quidem sentiunt Baring-Gould et Fisher [5], at festus dies in Llandough qui sit, ignorare videntur.

De dedicatione ecclesiae Cungresberiae. Miretur quispiam cur Cungresberiensis ecclesia non in honore S. Cungari dicata sit, cum sacrae eius reliquiae iam ab ultima antiquitate ibi servari credantur [6]. Qua de re, cum ceteri silerent, pauca collegimus.

Dedicavit ecclesiam (nescimus quo titulo) episcopus Iocelinus die festo translationis S. Benedicti anno decimo sui episco-

[1] J. Rhys, *Celtic Folklore*, t. I, p. 163.

[2] Sunt autem hi codices : *Llyfr Mr. Thomas Hopcin* (*Iolo MSS.*, p. 113) ; *Llyfr Hir Thomas Truman* (ibid., p. 116). De loci nomine, vid. J. Loth in *Revue Celtique*, t. XXXV (1914), p. 290-93.

[3] Browne Willis, *Survey of... Landaff*, List, p. 2, i. v. Landogh.

[4] Ibid., p. 4.

[5] T. II, p. 251. Adverte tamen s. a. 473 haberi in Annalibus Ultoniensibus : *quies Docci episcopi sancti Britonum abbatis* (ed. B. MacCarthy, t. I, p. 24, annot.) Hic utrum alius fuerit an idem, nescimus : facilius tamen eumdem crediderimus.

[6] Qua de re iam diximus. Hic adicere liceat (quod praesenti sermone a J. A. Robinson nobis monstratum est) non oportere ut facile arbitremur titulum « Sanctae [et individuae] Trinitatis » mere verbi causa adduci in Vita Cungari (ad eum locum referimur, ubi agitur de monasterio in « Gualia ») ; non adeo frequens erat illa dedicatio.

patus [1] eaque opportunitate usus est ut terras quasdam ecclesiae daret [2]. Unum tantum templum in vico fuisse patet ex natura loci : erat enim vasta solitudo, ut videtur, quam praeter monachos nemo fere incolebat. Nihil est igitur unde colligamus parochiale templum iuxta monasterium exstitisse, alio titulo dicatum [3]. Non invenimus quo sancti nomine ecclesia nota fuisset ante Iocelini aetatem (etenim non videtur tunc temporis esse exstructa). At nundinae quas a rege Henrico III idem Iocelinus impetrarat quotannis fieri Cungresberiae, post hominum memoriam haberi solitae sunt die 14 septembris [4]. Haud scio an templum ab Iocelino titulo S. Crucis fuerit consecratum. Praesertim cum excelsa crux erecta sit in publico foro [5]; quod tamen in ea regione non est insolitum [6]. Nunc quidem ecclesia est S. Andreae apostoli, dioeceseos patroni [7]. Antiquam eam dedicationem esse

[1] I. e. d. 11 iulii 1216, nisi fallimur. Electus est enim Iocelinus et consecratus mensibus aprili et maio 1207. J. A. Robinson, *Somerset Historical Essays* (1922), p. 146-47.

[2] [W. H. B. Bird], *Historical MSS. Commission*, Wells, t. I (1907), p. 241.

[3] « In a will dated 1411 is a bequest to St. Congar's Chapel, but as far as records go back, Congresbury Church is spoken of as St. Andrew's Church. » Haec, inter alia multa, nobiscum litteris communicavit antiquarius Cungresberiensis v. d. Thos. Geo. Simmonds.

[4] S. Lewis, *Topogr. Dictionary of England*, t. I, p. 474, col. 2. « I know of no ancient authority for fixing the date of the annual Fair. It is now usually held on the Monday following the 2nd Sunday in September... The Parish Feast Day should be on St. Andrew's day, Nov 30th, but has not been kept for years... I think that the dedication was altered to St. Andrew, it being the dedication of the Mother Church at Wells, on account of the Bishop holding part of the Manor of Congresbury. » T. G. Simmonds.

[5] S. Lewis, ibid. Crucem esse saeculi XV didicimus ex erudito viro Rev. C. H. Heale, The Old Vicarage, Stogursey, Bridgwater; qui ingentem fasciculum codicillorum de vico Congresbury nobiscum pro sua humanitate communicavit. Idem satis fuse de eodem argumento egit in periodico cui titulus *Somerset Country Gazette*, January 20th and 27th, 1922. Unde et hoc exscribimus: « The yew tree stump in the churchyard is locally known as *St. Congar's Walking-stick.* » Haec est arbor taxus de qua Vita Cungari.

[6] W. Hunt, *Bath and Wells* (inter *Diocesan Histories*, quas edidit S. P. C. K.), p. 157.

[7] F. Arnold-Foster, *Studies in Church Dedications*, t. III, p. 94.

putat F. Arnold-Foster, aetatem tamen ipsam accurate invenire non potuit.

Mirum est S. Cungarum qui Cungresberiae et nomen dedit et ibi quiescere fertur, non illius loci esse patronum, sed vici Badgworth haud procul. Nescimus num aliquando et vicus Badgworth venerit nomine Cungresberiae, quasi pars aliqua Cungresberiae : ita ut, cum in Badgworth esset monasterium, Cungresberiae tamen reliquiae esse dicerentur. Sed haec coniectura est. Et de his quidem hactenus [1].

Quod si quis nunc roget quot Cyngar fuerint, quot inter eos sanctitatis titulo sint insigniti, quid quisque egerit, quove die sit cultus ; satius esse arbitramur respondere nos nescire. Qui plura collegerit, forsitan poterit dirimere litem ; nobis sufficiat ostendisse non adeo certa videri quae pro certis afferunt Baring-Gould et Fisher.

Ad festum diem quod pertinet, decano Wellensi debemus quod nullum iam dubium esse potest, 27 novembris fuisse in agro Somersetensi. Certum est tamen d. 7 novembris fuisse in Cambria septentrionali et Mona insula. Haud scio an hic iterum commixta fuerint quae ad septentrionalem

[1] Pro nomine latino esse debet sive *Congarus*, sive *Cungarus*. In quam gravem quaestionem incurrens J. A. Robinson errorem hagiographorum Bollandianorum videtur indicare voluisse (*A Fragment of the Life of St. Cungar*, p. 107). De cymricis vocabulis non disputabimus ; meminimus haec fere inveniri in genealogiis : *Kyngar, Kengar, Keyngar, Kehingar*. Certare grammaticis cambrensibus per nos licet. Hodie scribunt, summo consensu, Cyngar, quicquid de antiquis formis videtur. J. Rhys, *Celtic Folklore*, t. I, p. 163, primigenium Cuno-caros fuisse putat. Latine invenimus Kengarum in Vita S. Kebii. Scribit J. A. Robinson in duobus calendariis (Vitellius A. XVIII et Cantabr. Univ. Kk. V. 32, de quibus iam diximus) legisse se Congarum ; quid tertium habeat (nempe Brit. Mus. Addit. 10,628) non meminit. Adicere licet, quos non adduxit J. A. Robinson, codices omnes Notationum de sanctis Anglie (vid. supra p. 110, annot. 4) et W. de G. Birch, *Liber Vitae de Hyde*, p. 93. Alios omnes credimus Cungarum habere. Et nomen loci saepius Cungresbirig scribi arbitramur quam Congresbirig. Sed hae sunt nugae ; quippe veri simile est et Congarum et Cungarum tunc temporis eodem fere modo in loquendo efferri. Et nihil aliud est hoc nomen, ac cymricum vocabulum latina veste indutum, uti elegantissime sartor quidam facere potuit.

Cambriam pertinent cum meridionali Cambria ; quod supra animadvertimus (p. 113) ubi de rege Pebiau. At fieri etiam potest ut alius Cungarus cultus sit in dioecesi Bathoniensi et Wellensi, alius in Cambria septentrionali et Monae, tertius in Brittania Minore. Forsitan aliquando dies 7 novembris ex cymrico quodam calendario in anglicum desumptus est (in Altempsianum v. g. vel Norwicense). Nisi tamen die 7 obitus commemoretur, die vero 27 translatio eiusdem S. Cungari Cungresbiriam. Sed nullum est calendarium quod de translatione verbum faciat ; quod audivimus ab ipsius ore d. v. J. A. Robinson. De hac quaestione posteris esto iudicium. Attamen in opere Bollandiano forsitan melius actum esset de S. Cungaro illo Somersetensi ad d. 27 novembris, quam ad 7.

Vitam Cungari quis et quibus ex fontibus conscripserit. In altero suo opusculo [1], ostendit J. A. Robinson perspicue Vitam Cungari W ab eodem esse conscriptam qui composuerat Vitam Gildae [2], Caradoco Lancarbanensi ; vel saltem id certum est, si non ab eodem scriptore, eodem tamen calamo, atramento, membrana (ut ita dicam), in eadem schola utramque esse exaratam. Probat denique Vitas SS. Cadoci [3] et Iltuti [4] compositas esse postea ab aliquo qui Vitas Cungari et Gildae noverat easque sibi ut dicendi exempla proponebat quae imitaretur. Satis sit ad opusculum J. A. Robinson remisisse eum qui plura velit. Pauca adicimus quae se inquirentibus nobis quasi ultro obtulerunt.

Animadvertit J. A. Robinson alias forsitan latinas Vitas sanctorum Cambriae ex eadem schola scriptorum esse ortas, quas si quis eadem ratione examinaverit similia fortasse invenerit. Operae pretium erit adire Vitas S. Kebii quas supra memoravimus.

Quamvis diligenter investigaverit v. cl. Carolus Horstman omnia e quibus congesta ac conflata sit *Nova Legenda An-*

[1] *The Lives of St Cungar and St Gildas,* in *Journal of Theological Studies,* Oct. 1921, p. 15-22.
[2] *BHL.* 3542.
[3] *BHL.* 1491-92.
[4] *BHL.* 4268.

glie, tamen fugit omnes adhuc hanc Vitam Cungari (H ut videtur) ascribi plerumque Alexandro Essebiensi. Quo de scriptore pauca tantum hic; mox (si Domino placuerit) copiosius dicemus cum edemus eius libros *de Miraculis Sanctorum.* Fuit ille prior Canonicorum regularium O. S. A. de Essebia (locus hodie vulgo dicitur *Ashby Canons*) in agro Northamptoniensi saec. XII extr.; patria eum ferunt quidam fuisse Somersetensem. Vitam Cungari ab illo scriptam esse primus omnium tradit Balaeus [1]; quem bibliographi omnes ad hunc diem sunt secuti. At quantum nos Alexandrum eiusque in scribendo rationem novimus (quae si cum Caradoci stilo comparatur, elegantissima esse videtur), sane non ipse recensionem W composuit; forsitan emendavit Alexander Essebiensis opus Caradoci, ut efficeretur recensio H. Fieri etiam potest ut in hac re (sicut in aliis multis) erraverit Balaeus. Nos aliquando coniecimus non Essebiensem Alexandrum quicquam habere cum Vita Cungari, sed Alexandrum Wellensem decanum (1189-1231) [2]. Sed intelleximus ex ipso eodem eius decessore, alius artis fuisse Wellensem Alexandrum; nihil ipse quidem scripsit, sed eius ingenio factum est ut ecclesia cathedralis esset perelegans illud et Deo dignum aedificium. Ceterum, si quis extremo saeculo XII Vitam Cungari W correxit, non est suppressa ab illo haec recensio, qua usus esse videtur scriptor *Historiolae de Primordiis dioecesis Somersetensis* (c. 1240-1250) et is qui marginalia illa exaravit in codice Etonensi circiter annum 1450. Scriptor quidem (an dicam scriptores?) Vitarum S. Cadoci et S. Iltuti, tempore quo vivebat adhuc Essebiensis, adhibuit recensionem W.

[1] In opere quod inscribitur *Illustrium Maioris Britanniae Scriptorum... Summarium... Autore Ioanne* BALAEO *Sudovolga* (Wesaliae, 1548, si titulo credas; sed re vera Gipeswici in Anglia, eodem anno), fol. 160v, satis se fecisse arbitratur memorata Vita Cungari, nullo verbo adiecto; sed addidit postea Balaeus exordium *Dum quidam, Constantinopolitanus in.*: *Scriptorum Illustrium maioris Brytanniae... Catalogus* (Basileae, 1557 vel 1559), p. 318. Tempore quo scriptus est a Balaeo *Index Britanniae Scriptorum* (ed. R. L. POOLE, Oxford, 1902 = *Anecdota Oxoniensia,* Mediaeval and Modern Series, Part IX), videtur ignoratus ei fuisse ille fetus ingenii Alexandri Essebiensis: cf. op. c., pp. 21 et 23 et in Indicibus.

[2] Cf. J. A. ROBINSON, *Somerset Historical Essays*, p. 67.

At quisquis umquam opus correxit, id impetravit Caradocus Lancarbanensis quod rogarat, quod sibi probari scripserat, quod meruerat. Haec enim sunt quae Vitae Gildae adiecerat, minus quidem latine at iure optimo :

Nancarbanensis dictamina sunt Caratoci ;
Qui legat, emendet : placet illi compositori.

Perpauca demum dicemus de fontibus ex quibus hausit qui Vitam Cungari W scripsit. Quam ob causam Caradocus illud sibi argumentum proposuerit nescimus. Forsitan corpus quoddam Vitarum componere aggressus sit ; litem solvet qui diligentius ediderit latinas illas Vitas sanctorum Cambriae. Forsitan (quod J. A. Robinson, ut ex ipso audimus, non improbaret) tanta erat Caradoci fama in historia conscribenda (fuit enim cum Venedotianus ille *Brut y Tywysogion* summo omnium consensu ei ascriberetur) episcopus Wellensis vel canonici rogaverunt ut S. Cungari vitam litteris mandaret.

Utcumque se res habet, facile credamus eum accepisse a Wellensi quodam homine silvam rerum de quibus scriberet. Adeo flagranter invehitur in reges : hunc excaecat, alterum opprimit, illum liquefacit, minatur omnibus. At tum maxime de ipso vico Cungresberia lis pendebat, utrum rex haberet an Wellensis ecclesia [1]. Haec duo simul fieri, non facile fortunae tribuendum est.

Ceterum consonat omnino W cum *Historiola*. Forsitan aliquis aliquando reperiet utrum ea, quae in *Historiola* dicuntur, ex Vita Cungari desumpta sint, an ex agro Somersetensi missa saeculo XII ad Caradocum. Ipse quidem scriptor *Historiolae* uti potuit exemplari W quod in Evangeliorum libro Wellis asservabatur.

Videtur et numerus *canonicorum* (p. 105) acceptus esse ex agro Somersetensi [2] ; erant enim tunc temporis duodecim ca-

[1] J. A. Robinson, *The Saxon Bishops of Wells*, p. 53, annot. 1.

[2] Summus est apud hagiographos, memores Christi apostolorum, favor numeri duodecim : qui et *sacroduodenarius numerus* dicitur a scriptore Vitae S. Oswaldi (*BHL.* 6374) ap. J. Raine, *The Historians of the Church of York and its Archbishops* (= Rolls Series, n. 71), t. I (London, 1879), p. 424.

nonici Wellenses. Etiam monasterium illud in Cambria canonicis duodecim condidisse fertur S. Cungarus, quamquam cymrica scripta tradunt « monasterium Dochwy in Morganwg mille monachis [1] » esse fundatum : est autem ea, ut videtur, abbatia Doccuini, quam Cungarus ille sive Doccuinus erexisse fertur. Sed non adeo accurate numeros monachorum exscribebant qui tunc temporis in Cambria componebant sanctorum Vitas. Ut exemplum sumam ex eadem schola, dicitur Cadocus in cymrico quodam scripto monasterium erexisse mille monachis [2]; at in eius Vita, triginta sex tantum [3]. Vix ullum sanctum reperimus in eo cymrico catalogo [4] qui tam parvo monasterio contentus sit ; unum tantum duodenario numero : *Cor Eurgan in Llanilltyd*, viginti quattuor monachis. At de hoc numero tragoediam movere nolimus ; adeo multos decuit conditores monasteriorum tot habere socios quot Christus apostolos.

Usus est etiam, ut videtur, Caradocus Vita illa S. David auctore Ricemarcho [5] ; nam quae habet de ascetica vita Gildae [6] et Cungari (in W p. 102) inde excerpta esse videntur [7].

Omnia autem quae pertinent ad sedem illam episcopalem Cungresberiae ab ipsis nuntiis Eleutherii papae primum stabilitam, quam rex Ina transtulisse fertur Wellas, inter fabulas amandare oportet. Mutuata sunt (ne nomine quidem episcopi immutato) a Wintoniensi historia. Ceterum idem Ina qui terras S.Cungaro dedisse fertur primas etiam partes obtinet in uno e tribus illis praeclaris fictitiisque monumentis Glastoniensibus, Magnum dico Privilegium Ynae regis, Privilegium Edgari regis, Cartam sancti Patricii. At magis certum est eum ecclesiam Wellis fundasse [8] ; inde largitiones illae ortae sunt, quas in gratiam S. Cungari tribuisse dicitur.

Paulus GROSJEAN S. I.

[1] *Iolo MSS.*, p. 151. [2] Ibid., p. 149.

[3] W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 82.

[4] *Iolo MSS.*, p. 151-52. [5] *BHL.* 2107.

[6] *M. G.*, Auct. Antiquiss., t. XIII, 1, p. 107, lin. 17.

[7] W. J. REES, *Cambro British Saints*, p. 129 ; et anglice A. W. WADE-EVANS, *Life of St. David* (London, 1923), p. 12-16. Idem fere adverterat v.d. L. GOUGAUD in *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétiennes*, t. IV (1914), p. 101.

[8] J. A. ROBINSON, *Somerset Historical Essays*, p. 35.

LA TRANSLATION DE S. HADELIN

Le manuscrit 1952 de la bibliothèque de l'Université de Liège a appartenu à M. de Theux[1]. *Il n'a que 7 feuillets et formait autrefois le dernier cahier d'un manuscrit plus considérable, car il y a une foliotation ancienne* CLXXIIII-CLXXX *marquée au verso des feuillets. Il contient la Vie de S. Hadelin, précédée de la préface et suivie du récit inédit de la translation.*

Le manuscrit a servi longtemps aux lectures liturgiques, car le parchemin est très noirci par l'usage. Plusieurs colonnes du texte ont même dû être refaites. Ensuite on trouve en marge la division des lectures : la 1ª lectio *commence aussitôt après la préface ; la dernière note lisible est* VIII ; *les annotations sont ensuite interrompues jusqu'au n. 15 de l'édition des* Acta Sanctorum, *où on a marqué :* In octavis prima lectio, *et la série continue jusqu'à* VI. *La Translation est écrite d'une main un peu postérieure, mais encore au XIVᵉ siècle. Comme on le verra, ce récit a été arrangé, lui aussi, pour la lecture au chœur par le copiste lui-même et probablement cet arrangement a été voulu par le rédacteur.*

Ce manuscrit n'a pas été utilisé par les anciens Bollandistes, ni par Mabillon. Les notes critiques chez ces éditeurs sont rares, elles suffisent cependant pour montrer qu'aucun des volumes cités ne correspond au manuscrit de Liège. Celui-ci ne sera donc pas sans intérêt pour l'établissement du texte. Je me contenterai de relever au n. 13 le nom de la villa de Veltz, proposé, non sans hésitation, par Bollandus[2] *et accepté sans discussion par M. Van der Essen*[3]. *A mon avis ce mot ne dérive pas, comme on l'a cru, du germanique* Fels *ou* Feld, *mais il*

[1] Il figure au n. 817 du *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. le Chevalier X. de Theux de Montjardin*, 1903, p. 82.

[2] *Act. SS.*, Febr. t. I, p. 377.

[3] *Étude critique et littéraire sur les Vitae des Saints Mérovingiens*, 1907, p. 121.

est une simple faute de lecture de uellz *qui devait être lu* vellet *comme dans notre manuscrit de Liège. Ce soi-disant lieu-dit pourra disparaître de la toponymie namuroise.*

Le récit de la translation peut être daté approximativement. D'une part, la translation eut lieu en 1338 ; ensuite Adolphe de la Marck était mort, puisqu'il est dit bone memorie episcopus (*l. 3*) ; *donc la rédaction eut lieu après le 3 novembre 1344. D'autre part, la translation était encore récente* (nuper, *l. 3*). *On peut donc supposer que le récit fut rédigé vers l'an 1350 et l'âge du manuscrit ne permet pas de descendre beaucoup plus bas. Quant à l'auteur, un membre du chapitre de Visé avait seul intérêt à rédiger ou à faire rédiger ce texte destiné à l'usage liturgique et qui parle beaucoup plus des gloires de Visé que des vertus d'Hadelin.*

Malgré que le rédacteur ait été probablement témoin oculaire de la translation, son récit n'apprendra à l'historien rien ou presque rien de nouveau. Les deux premières leçons sont tirées quasi mot pour mot de la charte d'Adolphe de la Marck datée du 10 juillet 1338[1]. *La troisième leçon est empruntée à la Vie du saint et aux traditions locales de Visé. J'ignore si ces traditions sont représentées par des témoins antérieurs à notre hagiographe du XIV*e *siècle ; en tout cas elles ne gagneront rien à ce nouveau témoignage. Car si l'histoire connaît deux Berthes, l'une fille de Charlemagne, l'autre Berthe « au long pied », mère de l'empereur, elle ne connaît pas une troisième Berthe qui serait sa sœur. D'ailleurs un auteur qui suppose que les rois Pepin et Charles* (*il veut désigner Charlemagne*) *ont été contemporains des SS. Remacle et Hadelin, ne peut avoir eu qu'une idée très confuse de la chronologie. Les historiens locaux se consoleront bien vite en affirmant, malgré tout, que « ces traditions doivent avoir un fond de vérité*[2] ».

Revenons à un terrain plus ferme, au manuscrit de Liège, et essayons d'en déterminer la provenance. D'abord il ne vient

[1] Cette charte a été publiée par Bormans et Schoolmeesters, *Cartulaire de Saint-Lambert*, t. III (1898), p. 549, d'après un cartulaire. Les éditeurs ignorent que l'original est conservé à Visé et a été exposé à Liège en 1881. Cf. J. Ceyssens, *Histoire de la paroisse de Visé*, dans *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège*, t. VI (1890), p. 15.

[2] J. Ceyssens, op. c., pp. 26 et 46.

pas d'un monastère bénédictin ou cistercien : la division des leçons de l'office s'y oppose. Ensuite je ne connais qu'une église où l'on pouvait célébrer le culte d'Hadelin avec cette ampleur, fête du saint avec octave, fête de la translation ; c'est le chapitre de Visé. Je suis même porté à voir dans ce manuscrit de Visé, qui est seul à contenir la translation, l'autographe du chanoine de Visé qui composa le récit ; l'écriture des trois dernières colonnes daterait donc de l'an 1350 environ. Dès lors se poserait une autre question. Puisque l'écriture de la Vita *est plus ancienne elle est peut-être plus ancienne d'au moins douze ans. Mais si le manuscrit est antérieur à 1338, il n'est pas de Visé, qui n'avait alors aucun intérêt à posséder cette pièce hagiographique. Il viendrait sans doute de Celles et aurait été transporté à Visé en même temps que les reliques. Je me contente de proposer ces hypothèses, un paléographe exercé pourrait seul changer la conjecture en probabilité ou en certitude.*

Maredsous. Donatien De Bruyne O.S.B.

In translatione beati Hadelini.

Lectio Ia. Gloriosus Deus in sanctis suis et in maiestate mirabilis ad salutem humani generis cuncta ordinans et disponens, suorum merita sanctorum in celis remunerat et in terris mirabiliter declarat. Sane nuper maturo prehabito consilio, Adolphus, bone memorie Leodiensis episcopus, de venerabilis sui capituli Leodiensis consilio et consensu corpus sanctissimi Hadelini confessoris quod tunc in Cellis requiescebat, primo in villam Leodiensem et in ecclesiam beati Lamberti invectum et depositum, deinde cum totius Leodiensis cleri processione sollempni cum ymnis et canticis devotis eductum ad ecclesiam in Viseto supra Mosam duxit transferendum, ibique collegium duodecim canonicorum, quod in predicta Cellensi ecclesia resederat, collocavit, ipsam ecclesiam de Viseto cum adiunctione et fundatione octo canonicalium prebendarum, ut numerus canonicorum vicenarius compleretur, ad laudem nominis Christi et ad honorem sui sancti in collegiatam erigens ecclesiam.

Lectio IIa. Hec nempe ecclesia Visetensis, divina, ut cre-

ditur, providente clementia, hunc meretur honorem, ut in ea huius sancti corpus quod tunc usque in loco humili, sine debito venerationis cultu, remansit, hoc in loco publico et famoso, tanquam lucerna super candelabrum posita, omnibus luceat eius sanctitas et longe lateque ipsius merita declarentur. Meretur itaque ipsa ecclesia tali ditari thezauro; meretur et ipse sanctus tali recondi ecclesia, antique famositatis privilegiis insignita, quam olim domini Leonis pape ac magnifici Karoli regis, necnon patriarcharum, archiepiscoporum et episcoporum ac secularium principum, post consecrationem ecclesie sancte Marie Aquensis, devota presentia visitavit; quam idem summus pontifex, eisdem patriarchis, archiepiscopis et episcopis sibi assistentibus, consecravit, multisque indulgentiis et aliarum gratiarum dote ditavit. Cuius rei geste devotio populi christiani iam perpetuavit memoriam, qui singulis annis in festo dedicationis annue qua dicta ecclesia, per predictum dominum papam extitit consecrata et per octavas eiusdem catervatim confluunt ad hunc locum pro huiusmodi tam magnis indulgentiis promerendis.

Lectio III[a]. Antiquitatum etiam hystoriis perscrutatis, creditur non indigne huius sancti ad ipsam ecclesiam translationem, non humano studio, sed divina providentia preordinatam fuisse, ut catholichorum regum Pipini et Karoli mereretur devotio, ut hic sanctus quem sibi propter vite sanctitatem familiarem habuerant, dum vivebat, illam peculiarem sibi ecclesiam, ubi illa sancte memorie Berta, ipsius Karoli regis soror, sepulta est, saltem postremis hiis temporibus sua presentia decoraret. Nam, sicut prefate testantur hystorie, postquam idem sanctus Hadelinus, qui in partibus Aquitanie nobili ortus progenie, nobilitatem generis parvipendens ut Christo adhereret, sanctorum patriarcharum exempla sequutus terminos natales egrediens, iuxta euuangelicum consilium omnia reliquit ut vitam eternam possideret ac cum sancto Remaclo Tongrensi episcopo et quibusdam aliis sanctis, qui etiam de eiusdem partibus natalem traxerunt originem, in terra ista peregrinationem aggressus est.

Postea tres medie lectiones, videlicet quarta, quinta et sexta legantur de vita ipsius beati Hadelini, incipiendo ibi Sed cum dominus ipsius benedicti. *Tres ultime lectiones legantur de omelia euuangelii* Nemo accendit lucernam [1].

[1] Une main postérieure ajoute : LXXXVIII ; ce chiffre désigne le folio du manuscrit où on trouvera cette homélie.

L'AUTEUR DE LA VITA ERKEMBODONIS

Quiconque s'est quelque peu familiarisé avec notre hagiographie nationale, a eu maintes fois l'occasion d'apprécier et de mettre à profit la copieuse *Étude critique et littéraire sur les Vitae des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* [1], que M. Van der Essen fit paraître en 1907. Un second ouvrage, dont l'auteur annonçait alors la publication comme prochaine [2], devait être le complément naturel de l'*Étude* et grouper quelques résultats généraux sous ce titre : « La formation et le développement de l'hagiographie mérovingienne en Belgique ». Ce livre tardant à voir le jour, on put croire que ses autres travaux tenaient le distingué professeur de Louvain éloigné des recherches qui marquèrent ses débuts dans la carrière. Or en ces derniers temps il publiait une étude sur *Jean d'Ypres ou de Saint-Bertin* [3], qui ressemble fort à un chapitre détaché du livre promis [4].

Comme nous nous réjouissions de voir un historien explorer à nouveau le domaine littéraire, si intéressant et de nos jours si peu fouillé, de l'antique abbaye de Sithiu, nous avons lu avec un vif intérêt cet article, qui touche de près à nos travaux. M. Van der Essen nous permettra-t-il d'avouer qu'après une

[1] Dans le *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l' Université de Louvain.* Fascicule 17. Louvain, 1907. Voir *Anal. Boll.*, t. XXVII, p. 77-80.

[2] Introduction, p. XVII.

[3] Léon VAN DER ESSEN. *Jean d'Ypres ou de Saint-Bertin († 1383). Contribution à l'histoire de l'hagiographie médiévale en Belgique,* dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire,* t. I (juillet 1922), p. 475-94.

[4] La présente Note était rédigée, lorsque parut dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* (juillet 1923, p. 333-51, et octobre 1923, p. 522-52) une nouvelle étude de M. Van der Essen sur *Hucbald de Saint-Amand et sa place dans le mouvement hagiographique médiéval.* Nous aurons l'occasion d'y revenir.

sérieuse analyse de son étude, par beaucoup d'endroits fort suggestive, nous n'avons pu nous rallier à toutes ses conclusions? Nous nous proposons, dans cette Note, d'en traiter en peu de mots mais plus librement que dans le cadre étroit d'un simple compte rendu.

« De tous les hagiographes dont nous avons étudié l'œuvre dans notre *Étude* citée, lisons-nous p. 476, il n'y en a que trois qui, parmi les rédacteurs de biographies non contemporaines, méritent une place à part. Ce sont : Hucbald de Saint-Amand, Hériger de Lobbes et Jean de Saint-Bertin. » Et plus haut : « Si nous faisons connaître de plus près cette intéressante figure [Jean de Saint-Bertin], c'est précisément parce que, en tant qu'hagiographe, Jean occupe une place à part dans l'ensemble des productions de la littérature médiévale belge que nous avons étudiées. C'est un hagiographe qui, tout en se révélant enfant de son époque et tout en sacrifiant aux exigences et aux traditions du genre hagiographique, se distingue cependant par des dispositions critiques, exceptionnelles dans le monde des écrivains de cette catégorie. » A l'appui de cette thèse, tout à l'honneur du chroniqueur de Saint-Bertin [1], M. Van der Essen consacre un examen attentif aux qualités qu'il relève dans une Vie, attribuée jadis par lui à Jean d'Ypres [2], celle de S. Erkembodon de Sithiu.

Pour fonder, sur ce seul texte (*BHL.* 2599), la renommée de Jean « en tant qu'hagiographe », il faut évidemment être bien assuré que ses titres de propriété sont légitimes. Si l'on démontre que le chroniqueur n'a pas rédigé la *Vita Erkembodonis*, il perd par le fait même sa place de choix dans la triade des biographes distinguée par M. Van der Essen. Il n'existe, en effet, à notre connaissance, aucun autre document hagiographique dans lequel on ait tenté de reconnaître son œuvre. Or, pour des motifs que nous allons

[1] Jean est l'auteur de la *Chronica monasterii Sancti Bertini*, éditée par Martène et Durand dans leur *Thesaurus novus anecdotorum*, t. III (1717), col. 441-776, et, partiellement, par Holder-Egger dans *M. G.*, Scr., t. XXV (1880), p. 736-866. Nous citerons la Chronique d'après cette dernière édition, chaque fois que le passage se trouve parmi les longs extraits qu'elle a réunis.

[2] *Étude critique*, p. 424.

exposer, nous ne pouvons admettre que Jean d'Ypres ou de Saint-Bertin, mort en 1383, ait composé la Vie de S. Erkembodon.

S. Erkembodon, d'abord simple moine puis abbé de Sithiu (ou Saint-Bertin), mourut, vers 740, évêque de Térouanne. Sa Vie, assez courte, se trouve éditée dans les *Acta Sanctorum* au tome II d'avril [1]. Henschenius a consacré à ce texte quelques lignes à peine de commentaire ; par malheur, en parlant de l'auteur, il fit une confusion, qu'on s'explique un peu par l'état où se trouvaient pour lors les documents, mais assez fâcheuse puisqu'elle a sans doute influé sur le verdict, à notre sens erroné, de M. Van der Essen. Nous y lisons en effet : « Vita aliqua eius [Erkembodonis] conscripta est, cum ab obitu illius quadringenti anni et plures essent elapsi. Auctor se Ioannem monasterii Sithiuensis humilem ministrum appellat ; quem arbitramur Ioannem Iperium esse, postea creatum Abbatem dicti monasterii Sithiuensis seu Bertiniani, scilicet anno MCLXXXVII, a quo habemus conscriptum Chronicon Bertinianum necdum typis vulgatum ; in quo praecipua aliquot monumenta huius S. Erkembodonis describuntur [2]. » Dans ce passage le compagnon de Bollandus a confondu Iohannes III, *de Yppra* [3], créé abbé de Saint-Bertin en 1187 et qui mourut en 1230, avec le chroniqueur Jean V le Long, d'Ypres lui aussi (« Iperius », comme écrit l'ancien bollandiste), à son tour abbé de Sithiu et mort en 1383. Cette erreur, Holder-Egger l'avait signalée jadis, lorsqu'il réédita dans les *Monumenta Germaniae* des extraits de la Chronique de Saint-Bertin : « Falso vero vitam Erkembodonis auctore Iohanne quodam a nostro conscriptam esse suspicatur Henschen, cum ille Iohannes iam circa a. 1120 vixerit [4] ». Sans trouver fort exact le motif allégué ici par le critique allemand, nous espérons démontrer qu'il y a des rai-

[1] P. 93-94. S. Erkembodon est honoré le 12 avril.
[2] T. c., p. 92 c.
[3] Cf. *Chronica Sancti Bertini*, c. 46 (ed. Holder-Egger, p. 817).
[4] Ibid., p. 747.

sons sérieuses de croire comme lui que le chroniqueur Jean d'Ypres n'a pas rédigé la Vie de l'évêque de Térouanne [1].

1. Un premier élément de preuve nous est fourni par l'auteur lui-même. Après s'être nommé, dans le prologue, *frater Ioannes Dei patientia Sithiuensis coenobii minister humilis*, il glisse parmi les protestations d'usage cette réponse à une objection qu'il est censé prévoir : *Et ne quis forte dicat :* quinquaginta annos nondum habes *et de S. Erkembodone, qui* ante quadringentos annos *fuit, scribis ? Sciant quicumque haec legerint nihil nos de propriae adinventionis novitate scripturos* [2], etc. Erkembodon étant mort vers le milieu du VIII[e] siècle, il semble bien qu'on doive chercher au XII[e] siècle, et non au XIV[e], la date de composition de la Vie. Un auteur, destiné à mourir en 1383, si jeune qu'on le suppose au moment où il écrit, aurait désigné au moins par « quingentos annos », soit un demi-millénaire, et plus exactement peut-être par six cents ans, l'écart qui existe dans le temps entre lui et son héros, mort vers 740 [3]. Retenons qu'un moine Jean, s'il s'en rencontre un au XII[e] siècle qui ait des titres littéraires, convient mieux que Jean le chroniqueur pour faire valoir des droits sur la *Vita*.

2. Que, devenu Jean V, abbé de Saint-Bertin, Iperius ait cité et mis à profit parmi d'autres, dans sa chronique, et sans se l'attribuer le moins du monde, notre Vie de S. Erkembodon [4],

[1] Dans son ouvrage sur *Les Abbés de Saint-Bertin* (Saint-Omer, 1854), M. de Laplane inclinait déjà vers cette solution négative (t. I, p. 25). Il est à remarquer qu'Henschenius, quoi qu'il en soit de son hypothèse (cf. infra), désigne comme auteur Jean III. L'erreur que nous signalons porte sur l'attribution à ce Jean du titre de chroniqueur, lequel revient à Jean V.

[2] *Vita*, c. 1 (*Acta SS.*, t. c., p. 93 c).

[3] Qu'on n'objecte pas : les « quadringentos annos » représentent un nombre global, qui est là pour faire antithèse. L'antithèse, au cas où l'auteur n'eût visé à aucune précision, s'offrait d'elle même : « quingentos », en opposition au « quinquaginta » du premier membre de phrase. Nous pensons que le brave hagiographe a bel et bien compté sur ses doigts les siècles écoulés depuis la mort d'Erkembodon. Quant à la donnée *quinquaginta annos nondum habes*, il n'y a pas grand parti à en tirer pour fixer l'âge de notre écrivain. Elle a été empruntée à l'évangile de S. Jean (VIII, 57) : *Quinquaginta annos nondum habes, et Abraham vidisti ?*

[4] Voir *Chronica S. Bertini*, prol. II (ed. HOLDER-EGGER, p. 758) :

ce n'est point là de soi, nous l'admettons volontiers, un motif de lui en dénier la composition. Mais quand on constate que, non content de cet anonymat, il s'écarte formellement des données de la *Vita* au point de vue de la chronologie, le soupçon devient plus légitime. Or, pour l'auteur de la Chronique, Erkembodon est abbé dès 710; d'après celui de la Vie, en 717 seulement. Selon le premier, il devient évêque en 716; suivant le second, quatre ans plus tard. La date de sa mort est placée par le chroniqueur en 742; dans le manuscrit de la *Vita* que suivait Henschenius, les deux derniers chiffres du nombre manquaient; assez audacieusement et malgré les divergences que nous venons d'énoncer, le bollandiste a cru pouvoir combler cette lacune malencontreuse en suppléant *quadragesimo secundo* « ex chronico Iperii » [1]. En note il ajoute que Mabillon fixait la date en 737 [2].

3. Mis en défiance par ces indices, nous avons consulté la tradition manuscrite. Elle nous fournit un élément de solution qui nous parut d'abord décisif. Le texte *BHL.* 2599, dont nous parlons, se trouve, en effet, dans deux recueils de la bibliothèque de Saint-Omer, les mss. 698 et 699. Ce dernier est du XIV[e] siècle. Quant au premier, c'est le « manuscrit à peintures de Saint-Omer », bien connu des miniaturistes. Or voici comment le décrit M. Amédée Boinet: « La bibliothèque de Saint-Omer possède, sous le numéro 698, un ms. contenant une Vie de Saint-Omer, ornée de peintures fort intéressantes, écrite à l'extrême fin du XI[e] siècle, ou tout au commencement du XII[e], et les Vies de saint Erkembode, évêque de Thérouanne et de saint Autbert, évêque de Cambrai, *toutes deux copiées au XIII[e] siècle* [3]. » L'auteur du Ca-

« Collegimus enim ex legendis sanctorum Bertini, Audomari... *Erkenbodonis*, Hunfridi... » etc. Et, plus loin, le chap. IV: *de sancto Erkenbodone huius loci abbate quarto* (ed. Martène, col. 480).

[1] T. c., p. 94 B et note q.

[2] Cf. *Acta Sanctorum O.S.B.*, III, 2, dans l'*Index sanctorum praetermissorum*, où Mabillon corrige en effet l'indication d'Iperius. M. de Laplane (op. c., t. I, p. 23) opta, lui aussi, pour 737.

[3] Amédée Boinet, *Un manuscrit à peintures de la bibliothèque de Saint-Omer*, dans *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1904, p. 415. Traitant d'une pièce de choix, en spécialiste, M. Boinet a dû y regarder de près. Son opinion a été corroborée, dit-il, par l'avis de Léopold Delisle; cette

talogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Omer, M. Michelant, avait désigné, lui aussi, le XIIIe siècle [1]. Cet argument tiré de l'écriture semblait, disions-nous, décisif : une Vie copiée au XIIIe siècle, ne pouvait être l'œuvre d'un chroniqueur mort en 1383. Pour être complet, il nous faut dire que Pertz [2], suivi en cela par M. Krusch [3] et par M. Levison [4], avait jadis fixé au XIVe siècle la transcription de notre texte. Certes, il n'est guère possible, par la seule écriture, de dater un manuscrit avec une rigoureuse précision. En dépit de cette marge laissée aux approximations des spécialistes, il demeure que l'examen paléographique du recueil 698 est peu favorable à Jean V le Long, lequel ne termina ses études à l'Université de Paris qu'après la première moitié du XIVe siècle déjà nettement franchie [5].

Nous limitons à ces trois points, d'ordre divers et concordants, l'exposé des motifs qui nous firent douter du bien fondé de l'argumentation de M. Van der Essen. Ajoutons que, énoncée en 1907 dans une phrase de l'*Étude critique* et reprise par l'auteur dans son récent article de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, son opinion touchant l'auteur de la *Vita Erkembodonis* avait dans l'entretemps rencontré la contradiction. Au tome V de la série des *Scriptores rerum merovingicarum*, dans une note qui a dû échapper à l'attention du professeur de Louvain, M. Levison écrivait, dès l'année 1910 : « Vita Erkenbodonis episcopi Tarvanensis... indigna videtur quae denuo edatur ; Vita enim, quam *Iohannes Dei patientia Sithiuensis coenobii minister humilis* idemque *quadringentis annis* Erkenbodone posterior composuit, scilicet Iohannes abbas nisi fallor I (1081-95), librorum studiosus, tota e Folcuino pendet amplo verborum fuco addito,

communication, toutefois, semble avoir eu surtout pour objet la Vie de S. Omer.

[1] Dans *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, t. III (série in-4°), Paris, 1861, p. 305.

[2] Dans *Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, t. VIII (1843), p. 414.

[3] Dans *Neues Archiv*, t. XVIII (1893), p. 615.

[4] Dans *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, pars II (1920), p. 672.

[5] Voir la préface de Holder-Egger à la *Chronica* (*M.G.*, Scr., t. XXV, p. 737) et de Laplane, op. c., t. I, p. 330.

quam iusto pluris aestimavit L. Van der Essen, opusculum Iohanni V Longo abbati (1365-83) haud recte attribuens [1]. » Le critique des *Monumenta Germaniae* fait bien peu de cas, on le voit, de la pièce où l'auteur de l'article que nous analysons relève tant de belles qualités ; de plus, loin de l'attribuer à l'abbé Jean V, M. Levison incline à en faire l'œuvre d'un lointain prédécesseur, Jean Ier de Saint-Bertin, au sujet duquel nous lisons en effet qu'il s'intéressait aux lettres, puisqu'il fit écrire beaucoup de livres et un « Passionale totius anni » [2].

Jean V? Jean Ier? Ni l'un ni l'autre, pensons-nous, n'a composé la Vie de l'évêque de Térouanne. Un moine Jean, vivant à Sithiu au XIIe siècle, y aurait, répétons-le, plus de droits. Tâchons donc de faire encore un pas.

Pour découvrir, s'il se peut, le véritable auteur du document, c'est encore à Henschenius que nous allons d'abord laisser la parole. Nous avons vu qu'il nommait comme rédacteur de la Vie un Jean, d'abord simple moine puis, en 1187, abbé de Sithiu. Il croyait, à tort, pouvoir l'identifier avec Iperius. Or, dans le même tome II d'avril des *Acta* [3], il publiait une Vie du B. Bernard le Pénitent, mort, lui aussi, au monastère de Saint-Bertin, en l'année 1182. Cette biographie, fort longue et enrichie de Miracles, a pour auteur un moine de l'abbaye, strictement contemporain des événements, et qui écrit pour obéir aux ordres de son abbé, Simon. Ce moine a signé son œuvre. Il s'appelle Jean. Henschenius sait par l'histoire de Saint-Bertin que le successeur de l'abbé Simon portait également ce nom. C'est en effet Jean III, natif d'Ypres, d'abord « écolier » à Lobbes, puis moine et abbé (1187-1230) à Sithiu [4]. Et l'ancien bollandiste nous propose de reconnaître dans ce moine Jean l'écrivain de la *Vita Bernardi paenitentis*. Cette opinion n'a rien contre elle qui nuise à la vraisem-

[1] *M.G.*, Scr. rer. merov., t. V (1910), p. 746, note 6.
[2] *Chronica S. Bertini*, c. XXXIX (ed. MARTÈNE, col. 591-92).
[3] Au 19 avril. T. c., p. 674-97.
[4] Cf. *Chronica S. Bertini*, c. XLIV (ed. HOLDER-EGGER, p. 817) ; et DE LAPLANE, op. c., t. I, p. 253-63.

blance. Ce Jean avait des lettres ; il a été distingué par l'abbé Simon, à qui il succédera d'ailleurs bientôt ; il a donc pu recevoir, peu après 1182, l'ordre dont parle le prologue de la Vie du bienheureux Bernard [1]. Il y a mieux. Un témoignage qui a échappé à Henschenius confère à son hypothèse la certitude. Dans la Chronique d'Andres, compilée par l'abbé de ce monastère, Guillaume, qui mourut quatre années à peine après son voisin Jean III de Saint-Bertin, nous lisons, en effet, ce qui suit : *Anno Domini 1182 dominus Bernardus penitens et veros penitentie fructus ostendens in monasterio Sancti Bertini moritur et miraculis illustratur. Cuius Vitam virtutibus plenam scribit dominus Iohannes, postea abbas Sancti Bertini* [2].

Si maintenant nous nous rappelons qu'Henschenius avait également désigné comme auteur de la *Vita Erkembodonis* un moine Jean devenu abbé en 1187, et qu'il confondait avec Iperius, oserions-nous à notre tour, tout en évitant cette confusion, qui l'empêcha sans doute de poser clairement le problème [3], attribuer à un seul et même auteur, à savoir Jean (III) de Saint-Bertin, la *Vita Bernardi* et la *Vita Erkembodonis ?* Il y a, croyons-nous, des raisons plausibles d'en agir ainsi et, partant, d'identifier le moine Jean, de l'abbaye de Sithiu, rédacteur au XII[e] siècle de la Vie de l'évêque de Térouanne,

[1] *Vita Bernardi*, c. 1.

[2] *M. G.*, Scr., t. XXIV, p. 716. Nous n'ignorons pas qu'on peut élever une grave objection contre les titres de Jean III, si l'on s'en tient uniquement au témoignage de la Chronique de Saint-Bertin. Celle-ci, lorsqu'elle vient à parler de la retraite plus ou moins volontaire que prit, en 1187, l'abbé Simon, fait venir de Lobbes le moine Jean, son successeur, en cette même année et à l'occasion de ce désistement (*M.G.*, Scr., t. XXV, p. 817-18). Il n'aurait pas vécu à Sithiu comme simple moine et n'aurait donc pu recevoir de l'abbé Simon l'ordre d'écrire. Mais cette donnée de la Chronique, peu vraisemblable et fort postérieure à l'événement, est rejetée à bon droit par Holder-Egger (op. c., p. 818, note 2) comme ne s'accordant pas avec Guillaume d'Andres. Celui-ci, relatant l'élection de Jean, l'appelle *primo Lobiensis dein Sithiensis monachus (M.G.*, Scr., t. XXIV, p. 718). Au reste, le témoignage de l'abbé d'Andres au sujet de la *Vita Bernardi* est formel et ne peut être révoqué en doute.

[3] Nous avons retrouvé la thèse insinuée par DE LAPLANE, t. c., pp. 25 et 262.

ancien abbé de son monastère, avec le moine Jean, de l'abbaye de Sithiu, biographe contemporain du pénitent Bernard mort en ce même monastère, l'an 1182.

A défaut de preuves externes ou d'une similitude de style immédiatement évidente — ces compositions pieuses ont si rarement un tour vraiment original — versons au débat quelques indices d'ordre littéraire qui paraissent dignes d'attention. Nous ne prétendons d'ailleurs pas proposer la thèse comme certaine, ni nous engager dans une démonstration rigoureuse, qui, au reste, est peut-être impossible.

Les deux Vies sont brodées sur une trame fort différente. D'une part, de rares données, glanées de-ci de-là dans les archives du monastère, sur un antique évêque-abbé des temps mérovingiens. De l'autre, une surabondance d'information, ayant pour objet un saint personnage avec qui l'écrivain a sans doute vécu familièrement et dont le tombeau est fertile en prodiges. L'allure même des deux récits ne se prête donc guère à la comparaison. Voici pourtant, dans la « garniture » qui servit à orner les épisodes, des thèmes assez semblables.

Vita Bernardi, c. 2 : *Considerans in meipso tum iuvenilem aetatem... Dei sanctique auxilium invoco... Sed ne quis me vel praesumptionis arguat... Testor Dominum sanctique miracula quod mallem aliena etiam cum verecundia discere quam mea impudenter ingerere.* C. 3 : *Primum igitur de paenitentia et conversatione eius scribere intendens, testem invoco Deum, in animam meam, me nihil scripturum nisi quod fidelium relatione cognitum, vel a me visum fuisse constiterit.*

Vita Erkembodonis, c. 1 : *Et ne quis forte dicat : quinquaginta annos nondum habes... Sciant quicumque haec legerint nihil nos de propriae adinventionis novitate scripturos ; sed... per Dei gratiam defendere et probare valentes quidquid scripserimus.*

Remarquons de part et d'autre des préoccupations assez voisines, l'objection tirée de l'âge, les protestations de véracité et de souci critique. A ce dernier point de vue, il ne faudrait pas pourtant s'exagérer, comme on l'a fait, la portée des réflexions, d'ailleurs banales, du rédacteur de la *Vita Erkembodonis* sur les miracles. S'il n'a pas à en raconter, faute d'information suffisante, il brûle du désir de le faire et c'est

plutôt par déception — comme aussi afin d'allonger son pieux récit — qu'il développe l'idée : les bonnes actions, autant que les prodiges, recommandent la vertu du juste. En tout cas le problème des miracles l'obsède. (Inutile d'observer que dans le cas du B. Bernard on est moins en peine de ce côté, spécialement pour les miracles *post obitum.)*

Vita Erkembodonis, c. 1 : ... *praesertim cum... plura per eum Dominus miracula fecisse (licet scripta non inveniantur) ... non immerito credatur*. C. 5: *Quamvis vero, quod plerorumque auctoritatem sanctorum commendare solet, fere nulla eum fecisse miracula, scriptum inveniamus ; de sanctitate tamen eius dubitare non permittimur... Nec credendum arbitremur eum nequaquam miracula fecisse ; imo potius neglegentia scriptorum, si qua fecerit, memoriae commendata non fuisse. Aut certe (quia sancti, si quid boni agunt, foris gloriam non expetunt), si quid miraculosum egit, a ventosa hominum notitia abscondi voluit...* C. 6 : *Celebris autem adhuc extat fama... quod ad tumbam S. Erkembodonis tot et tanta olim fuerint perpetrata miracula... Si quis vero quaesierit quare exinde nulla extent monumenta, haec scriptorum neglegentia credimus evenisse, auctoritatique maiorum (etsi perpetratorum modum et ordinem miraculorum nesciamus) fidem adhibendam esse censemus. Sed quid tantam de miraculis quaestionem facimus ?... Virtutes enim miraculis multo sunt praestantiores*, etc.

On le voit : il n'aborde enfin ce lieu commun [1] des vertus,

[1] Car c'est un lieu commun. M. Van der Essen y admire, bien à tort, « une attitude de réserve, exceptionnelle chez les hagiographes » (art. cité, p. 489). A l'époque où écrit notre auteur, il faut y voir plutôt un artifice de la rhétorique pieuse. Comparez Grégoire de Tours, *Vitae Patr.* II, 2 : *Et forsitan, ut plerumque murmurare homines soliti sunt, quispiam garrulatur, dicens : Non potest hic habere inter sanctos pro unius tantum operatione miraculi...* De même le pape S. Grégoire dans ses Dialogues, I, 12 : *Vitae namque vera aestimatio in virtute est operum, non in ostensione signorum. Nam sunt plerique, qui etsi signa non faciunt, signa tamen facientibus dispares non sunt.* Et, plus près du moine Jean, il y a l'auteur de la *Vita Folcuini*, l'abbé de Lobbes Folcuin († 990), ancien moine de Sithiu, qui, à plus d'un titre, a pu servir de modèle à notre hagiographe. *Laudabiles prorsus*, écrit-il au ch. 1 *(M.G.*, Scr., t. XV, pars 1, p. 426) *qui eam* [ecclesiam] *fide et miraculis plantaverunt, nec minus qui moribus, exemplis et praedicatione excoluerunt. Nec nostra*

supérieures aux miracles, qu'après avoir jusqu'à la satiété rappelé le souvenir des prodiges que S. Erkembodon *a dû* opérer. Voici maintenant, dans la *Vita Bernardi*, quelques échos qui rendent le même son :

Au ch. 16 : *Ceterum si quae vivus miracula fecerit non multum nobis est cognitum, quippe cum ipse, si quid tale fecisset, omnimode celatum esse voluisset. Si quis tamen diligenter quae scripturus sum inspexerit, eum hanc aerumnosam vitam non penitus absque miraculis peregisse facile poterit advertere... Tua sunt haec, Christe, opera, quae omni tempore per sanctos tuos, quando vis et quomodo vis, tua facis miracula... Tu nunc, Domine, de peccatore facis miraculorum perpetratorem !...* C. 23 : *Haec de miraculis sancti quae vivus fecit...* Lib. II, c. 1 : ... *Nunc ad ea miracula, quae post sepelitionem eius facta per eum esse cognovimus, stylum vertamus.*

Le vocabulaire, de part et d'autre, est sensiblement le même, sans d'ailleurs accuser la moindre originalité qui le distingue d'autres compositions appartenant à la même époque et au même genre littéraire. Remarquons, sans y insister, dans l'une et l'autre Vie, l'emploi de *adorare* dans le sens de rendre hommage, honorer (un saint). *Vita Bernardi*, l. I, c. 29 : *Corpus* [*Bernardi*]... *accurrentes qui aderant, devotis obsequiis adoraverunt.* Et, *Vita Erkembodonis*, c. 5 : ... *in numero sanctorum canonizatum reverenter eum colet et adoret.*

Ces indices se décèlent à une première lecture des deux textes. Encore une fois nous n'avons pas voulu faire une preuve complète et rigoureuse. Mais il demeure acquis, croyons-nous, que la thèse de l'identification des deux Jean en la personne de Jean III (abbé en 1187) a pour elle la vraisemblance ; ensuite, et surtout, que Jean le Long († 1383), chroniqueur de Saint-Bertin, n'a pas écrit la Vie de S. Erkembodon de Térouanne.

Maurice Coens. S. I.

culpanda sunt tempora quasi non Deo placita, eo quod sint miraculorum inexperta, cum non ea pro magno sancti affectent ; magis in hoc glorientur, quod sint quibus per se fides in Deum sola sufficiat, etc. On pourrait en citer d'autres. En dernière analyse tout procède du texte évangélique Luc, X, 20, que cite d'ailleurs, à cette occasion, Folcuin de Lobbes.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — * H. Goussen. *Ueber georgische Drucke und Handschriften, die Festordnung und den Heiligenkalender des altchristlichen Jerusalem betreffend.* München-Gladbach, B. Kühlen, 1923, gr. in-8°, 42 pp.

En signalant ici même, au lendemain de son apparition, une version géorgienne du typicon de Jérusalem publiée en 1912 par M. Kekelidze, nous avions annoncé l'intention de consacrer une étude approfondie au calendrier inclus dans ce précieux document (*Anal. Boll.*, XXXI, 349-50). Dans notre pensée cette étude devait comprendre une traduction complète du texte géorgien, comparé aux documents parallèles qu'il serait possible d'atteindre. Ce projet, retardé comme tant d'autres par la guerre et ses suites, a, dans l'intervalle, été repris par M. l'abbé Goussen, ou plutôt il s'est trouvé fondu dans un dessein assez différent. Au lieu de s'attacher principalement au texte édité par M. Kekelidze, le nouveau traducteur a pris comme base de son travail un autre exemplaire du typicon géorgien appartenant à la bibliothèque Nationale de Paris (fonds géorgien N° 3). Deux anciens hymnaires de l'église ibérienne ont servi de textes comparatifs. L'un, qui paraît être du IXe-Xe siècle et qui provient de Sainte-Croix de Jérusalem, était avant la guerre à la Bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg (ms. 11 de l'évêque Porphyre Ouspenskij) ; l'autre, transcrit à Šatberd au Xe siècle, est actuellement à la bibliothèque de la Société pour la diffusion des lettres parmi le peuple géorgien, à Tiflis. Tous deux sont connus, pour la partie qui nous intéresse, par une analyse de M. Kekelidze (*Liturgičeskie gruzinskie pamjatniki,* Tiflis, 1908, pp. 350-72; 372-81). Quant au fameux typicon de Jérusalem dont nous parlions en commençant, non seulement il est traité sans égards particuliers, mais il est, peu s'en faut, perdu et noyé dans la masse des trois

autres documents. M. G. le tient pour un abrégé ou plutôt pour un extrait du typicon grec, simplifié à l'usage « de la lointaine Géorgie » (p. 3). Les deux manuscrits qui nous l'ont conservé dateraient du XIe-XIIe siècle, comme le manuscrit de Paris, lequel représente le document à l'état original et complet (p. 3).

Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir justifier ce classement, qui donne prise à plus d'une objection. L'âge des manuscrits est une première difficulté. Aucun ne porte de date. Celui de Paris était considéré comme remontant au XIIIe-XVe siècle (F. Macler, *Catalogue des mss. arméniens et géorgiens de la Bibliothèque Nationale*, p. 170). A. Khakhanašvili (Khakhanov), qui l'aurait plutôt vieilli que rajeuni, a négligé ou évité de se prononcer sur la question (*Moambe*, 1898, t. I, 2, pp. 1, 5-6). Mais son avis doit être présumé conforme à l'indication du catalogue, à laquelle il semble n'être pas étranger. D'autre part, M. Kekelidze, le seul paléographe qui ait étudié les deux manuscrits d'après lesquels il a publié son typicon, rapporte l'un des deux au Xe s. et le second au IXe. On a élevé des doutes contre la vraisemblance de cette date, mais la question de fait est demeurée pendante (cf. N. Marr, *Khristianskij Vostok*, t. I, 1912, p. 115-16). Si elle a été résolue dans le sens indiqué par M. G., on aimerait à savoir par qui et sur quels indices. Et dans le cas, assurément peu probable, où M. Kekelidze se serait trompé de trois siècles sur l'âge du manuscrit de Kal, les dates qu'il assigne aux manuscrits de Sainte-Croix et de Šatberd deviendraient également sujettes à caution. On le voit : nous sommes de toutes parts dans l'incertain et un mot d'explication n'eût pas été superflu.

Même embarras quand on examine le contenu des documents. Que le calendrier représenté par le manuscrit de Paris soit mieux conservé et à certains égards plus instructif que celui du typicon de M. Kekelidze, la chose n'est pas contestable. Mais considérer ce calendrier comme plus ancien et pas voisin de l'original, parce qu'il est plus complet, c'est renverser une des lois fondamentales du genre. La tendance constante d'un calendrier ou d'un martyrologe est d'aller s'allongeant toujours. Le « typicon » de Jérusalem aurait fait exception à cette règle à peu près invariable. On l'a écourté, dit M. G. Peut-être ; mais ce n'était certainement pas pour l'adapter à l'usage local de l'église géorgienne, car on ne surprend aucune trace de cette adaptation. Bien au contraire : l'abréviateur aurait supprimé des fêtes de saints géorgiens inscrites dans le calendrier de Paris ; S. Abo au 7 janvier (Goussen, p. 7) ; peut-être le catholi-

cos Samuel au 24 février (ibid., p. 14) ; S[te] Nino, au second samedi après Pâques (p. 18) ; S. Eustathe de Mtzkhetha au 29 juillet (ibid., p. 27 ; la glose de M. G. doit être mise en concordance avec la note de la p. 40). Ces ratures et d'autres encore ne seraient pas seulement difficiles à justifier ; elles sont inadmissibles. Il faut chercher une meilleure explication. La plus simple, c'est que le typicon de M. Kekelidze et le manuscrit de Paris représentent chacun pour soi l'usage liturgique de la communauté géorgienne de Mār Sabas à deux époques différentes, avant et après les additions et peut-être les corrections qui donnent au texte de Paris sa physionomie particulière. Pour serrer la question de plus près et déterminer si ces deux exemplaires géorgiens sont deux versions indépendantes ou deux états successifs d'une même version, il faudrait posséder dans sa teneur originale le texte de Paris et peut-être aussi le texte du manuscrit de Sainte-Croix, qui paraît être un chaînon intermédiaire de la tradition. (Celui de Šatberd, certainement remanié en Géorgie même, pourrait être laissé ici hors de cause.)

A la traduction du texte, l'auteur a joint un commentaire historique du plus haut intérêt. La bibliothèque orientale chrétienne de M. G. est une collection à peu près sans égale dans tout l'Occident et le possesseur de ces livres rares les a lus et les connaît. Peut-être cependant le culte de cette érudition abstruse lui a-t-il fait oublier parfois d'autres sources d'information plus directement accessibles et, dans l'espèce, plus importantes. Puisqu'il s'agissait d'un document provenant de Mār Sabas, M. G. aurait pu sans crainte fermer le lectionnaire arménien jacobite, et tenir ouvert à sa place, par exemple, le synaxaire grec. Il y aurait trouvé la réponse à quelques énigmes qui n'ont rien de très mystérieux. Le martyr Ternitos mentionné au 10 avril (p. 18) n'est autre que S. Terentios (*Synax. Eccl. CP.*, p. 595-96) ; au 26 du même mois, p. 19, au lieu de « Andreas et Anatole », lire : Adrianus et Natalia. S[te] Hélène, qui est donnée pour mère à S. Syméon stylite le jeune (28 mai, p. 23), a sans doute emprunté le nom de S[te] Hélène mère de l'empereur Constantin, annoncée avec son fils le 21 ou le 22, dans le calendrier grec, ou encore celui de S[te] Hélène nommée en compagnie de S. Abercius au 26. Mais en aucun cas, il ne peut être question de débaptiser la mère de S. Syméon stylite le jeune, qui s'appelait bien Marthe comme celle de S. Syméon stylite l'ancien. — L'évêque (ou l'archevêque) Éphrem dont la fête se célébrait le 7 novembre *ἐν τῷ ἀποστολείῳ* (p. 37), pourrait être S. Éphrem évêque d'Ounia

(*Οὐνία*), à qui le synaxaire accorde, sous la date du 10, une mention malheureusement trop laconique. — L'abbé Raki commémoré au 4 août avec S. Euthyme (p. 28) n'est pas un sosie de S. Gérasime. C'est un higoumène de Mâr Sabas, qui gouvernait le monastère entre les années 911-928 (Tsagareli, *Pravoslavnyj palestinskij sbornik*, t. IV, 1, 1888, p. 234).

En général, M. G. s'est prudemment abstenu d'épiloguer sur les nombreuses dénominations de sanctuaires qui donnent au calendrier de Paris une importance peu commune pour la topographie ecclésiastique de Jérusalem et de ses environs. Nous imiterons cette sage réserve. Ces rubriques locales ne peuvent être élucidées que sur place, et il serait bien surprenant qu'à l'heure où nous écrivons ces lignes les savants rédacteurs de la *Revue biblique* ne fussent pas déjà en bonne voie de résoudre ce problème.

Comme appendice à sa docte étude, M. G. publie ou du moins résume un catalogue des saints géorgiens qui fait suite au typicon du manuscrit de Paris (p. 40). Tout n'est pas clair dans ces quelques lignes. S. *Mebkambe*, nommé au 16 août, et S. Sarmean au 21 sont inconnus. Il est permis de soupçonner dans le premier nom une erreur de copiste : *me* étant une abréviation pour *modsame*, « martyr », le reste pourrait représenter le nom du personnage mentionné dans une inscription d'Ateni. Nous y reviendrons à propos de S. Constantin l'Ibère, qui doit nous occuper, dans le tome IV des *Acta Sanctorum* de novembre actuellement sous presse.

Nous ne voulons pas terminer cet aperçu sans remercier M. G. du secours considérable qu'il nous apporte. Si son intéressant travail ne rend pas complètement inutile celui auquel nous avions d'abord songé, il contient une somme de recherches qui paraissent doublement méritoires, lorsque l'on songe aux circonstances difficiles dans lesquelles le savant auteur les a menées à bonne fin. P. P.

2. — * *The Roman Martyrology* in accordance with the Reforms of Pope Pius X. An English Translation. London, Burns, Oates and Washbourne, 1923, in-8°, xvi-516 pp.

L'éloge de la maison Burns, Oates and Washbourne n'est plus à faire. Voici quelques années déjà, a commencé de sortir de ses presses une série d'ouvrages liturgiques destinés au public de langue anglaise, Missel, Hymnes, *Horae diurnae*, se recommandant d'éditeurs comme le regretté Adrian Fortescue, l'abbé Dom Fernand Cabrol, le P. Herbert Thurston, et dont l'admirable

exécution typographique rehausse encore la valeur solide. Souhaitons au Martyrologe dans les communautés de langue anglaise le succès de ses devanciers. La traduction, en appendice, du propre de différents ordres ne fera qu'augmenter la popularité de cet élégant volume. P. GROSJEAN.

3. — Paul HOLT. *Die Sammlung von Heiligenleben des Laurentius Surius*, dans *Neues Archiv*, Bd. XLIV (1922), p. 341-64.

M. Holt détermine sans trop de peine une bonne partie des sources, imprimées ou manuscrites, utilisées par Surius. Souvent Surius les a indiquées lui-même ; d'autres fois l'identité avec les textes connus d'ailleurs les révèle. De cet examen, ressort la grande abondance de matériaux dont a profité Surius. Contrairement à ce qu'on a cru parfois constater, il ne combine pas plusieurs sources pour en former un nouveau récit. Il reproduit une seule légende ; mais son dessein étant d'édifier le lecteur sans le rebuter, il a soin de rajeunir et de polir le style parfois fruste et embarrassé des vieux auteurs ; il lui arrive de supprimer ou de résumer certains passages qu'il juge inutiles ou trop prolixes ou moins édifiants. Presque toujours d'ailleurs, il avertit lui-même de la nature et de l'importance des retouches qu'il s'est permises : « paulo, — nonnihil, — aliquoties, — plerumque, — magna ex parte, — fere totum, — stilum mutavimus ». Mais toujours : « absque tamen historiae detrimento ». En dépit de la parfaite loyauté et de l'incontestable bonne volonté de l'auteur, ces remaniements n'ont pas laissé de fausser légèrement çà et là le sens et de causer des erreurs. M. H. en relève quelques exemples. Nous nous plaisons à constater que dans tout son travail M. H. s'est continuellement appuyé sur les *Acta Sanctorum*, tout en complétant à l'occasion les renseignements qu'il y a puisés, et que notre *BHL* a été son meilleur guide dans ses recherches. R. L.

4. — * Adolf RÜCKER. *Die syrische Jakobosanaphora nach der Rezension des Ja'qôb(h) von Edessa.* Münster in Westf., Aschendorff, 1923, in-8°, XXXII-88 pp. (= *Liturgiegeschichtliche Quellen*, Heft 4).

Dans les documents hagiographiques syriaques, comme en général dans toute l'ancienne littérature chrétienne de Syrie et d'ailleurs, on rencontre souvent des citations explicites ou des réminiscences des formules liturgiques. Pour ce motif au moins, nous devons une mention à l'excellent volume de M. Ad. Rücker. Jusqu'à présent

l'ordinaire de la messe syriaque n'était connu que par des éditions rarissimes ou par des réimpressions modernes, destinées à l'usage pratique et non aux recherches érudites des philologues et des historiens de la liturgie. Ceux-ci, encore heureux de les posséder, les ont traitées avec un honneur qu'elles ne méritaient pas. Ainsi se sont répandues plusieurs notions inexactes ou fausses, contre lesquelles il était temps de réagir.

M. R. a établi son édition en s'entourant de tous les moyens de contrôle que les circonstances présentes lui ont permis d'atteindre. Ce qui reste à explorer est assez considérable ; mais il y a peu d'apparence que de nouvelles recherches modifieraient profondément les conclusions exposées par l'auteur avec beaucoup d'ordre et de clarté. Le texte pris comme base est celui du ms. Musée Britannique Add. 14493, qui représente la recension de Jacques d'Édesse († 5 juin 708). De la version plus ancienne, qui a été révisée par Jacques, il ne subsiste pas de traces suffisantes pour qu'il soit possible de la reconstituer dans son ensemble. Malgré le prestige et le mérite réel de son auteur, la nouvelle version ne réussit pas à prévaloir universellement. Certaines leçons du texte vieilli qu'elle devait remplacer se maintinrent dans l'usage. Jacques lui-même fut à son tour corrigé et remanié. A la longue, par la collaboration anonyme de plusieurs générations, s'établit un *textus receptus* sensiblement différent de la recension Édessénienne, et qui, dans la pratique, était sans doute bien loin d'être uniforme. On trouvera dans le vaste appareil critique de M. R. toutes les indications nécessaires, au moins pour se représenter en gros l'enchevêtrement de la transmission. Ce qui sera peut-être plus difficile à saisir, c'est l'influence lointaine que l'original grec a continué d'exercer indirectement sur cette tradition détachée de lui. M. R. a ses raisons de penser que la constitution du *textus receptus* est une affaire qui ne concerne que les Syriens. Toujours est-il que les auteurs de ces remaniements, s'ils n'ont point procédé à l'aventure, ont dû s'inspirer de modèles autorisés ou considérés comme tels, et que dans ces modèles, s'ils étaient bien connus, on retrouverait probablement plus d'un raccord rejoignant la tradition byzantine. A cet égard, le texte grec ou plutôt les fragments rajustés du texte grec, imprimés en face du syriaque, sont un terme de comparaison assez insuffisant, d'abord parce que la structure générale du document n'y est plus entièrement reconnaissable, ensuite parce que la rareté des notes critiques induit à supposer à la tradition grecque une fixité

dont elle était fort éloignée. Nous parlons ici des lecteurs qui ne prendraient pas le temps de recourir à l'introduction de M. R. (p. XXIX-XXX). Mais il s'en trouvera certainement. D'autres liront (p. XXXI) et oublieront ensuite que par endroits l'éditeur a modifié l'ordre des mots dans le texte grec pour le mettre d'accord avec celui de la recension syriaque.

Le volume de M. R. témoigne d'un labeur et d'une application qui seraient singulièrement honorables en tout temps et qui le sont doublement à raison des difficultés matérielles et autres qui les ont contrariés. L'auteur a voulu jeter un voile bienveillant sur les peines que lui a coûtées l'impression du texte syriaque. Il en reste pourtant des traces nombreuses, qui sans faire tache sur la correction proprement dite, montrent qu'elle n'a pas été obtenue sans effort. P. P.

5. — * *Acta conciliorum oecumenicorum iussu atque mandato Societatis Scientiarum Argentoratensis* edidit Eduardus SCHWARTZ. T. I : *Concilium universale Ephesenum.* Vol. IIII, fasc. 1-3, [Berlin], Vereinigung wissenschaftlicher Verleger, 1922, gr. in-8°, 240 pp.

Nous ne répéterons pas à propos de ces trois fascicules, les éloges que nous avons eu le plaisir de donner au premier volume paru de la nouvelle collection des Conciles œcuméniques (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 182-84). L'ouvrage a conservé le même aspect et se distingue par les mêmes qualités. Les trois livraisons qui viennent d'être publiées à un court intervalle forment le commencement du volume IV de la première section ou du tome I, selon le terme adopté par les éditeurs. Elles contiennent la seconde partie de la *Collectio Casinensis,* autrement dit du *Synodicon* compilé par le diacre Rusticus. Il faut entendre : du *Synodicon* reconstitué et complété à l'aide des pièces qu'il a comprises ou qu'il aurait dû comprendre. Telles, par exemple, p. 9 et suiv., les lettres de S. Isidore de Péluse, qui ont été réunies en dossier pour la première fois par M. Aigrain en 1911 (cf. *Anal. Boll.*, XXXII, 304) ; le fameux « *directorum* », contenant la liste des cadeaux envoyés par S. Cyrille aux dignitaires du palais impérial (p. 224-25) ; plusieurs lettres de Nestorius, etc., etc. M. Schwartz s'est expliqué sur la composition du recueil, à propos des textes grecs relatifs au Concile d'Éphèse, qu'il a publiés au t. XXX des *Abhandlungen* de l'Académie de Bavière. Ses conclusions sont censées présentes à l'esprit du lecteur, et pour le moment du moins, aucune indication n'est donnée sur la provenance et la transmission

des documents formant le corps de l'édition. Malgré ce silence, qui n'est évidemment que temporaire, on sent partout que la préparation critique des textes a été poussée à fond. Cela n'empêche pas que de temps en temps on ne soit arrêté par un doute auquel l'édition comme telle devrait donner réponse. Ainsi par exemple, dans la pièce 288, p. 211 : *Eusebius in opere apologetico pro Origene et dogmatibus eius, id est praeexistentia et restitutione composito, quod <Pamphili> martyris et ipsius Eusebii Caesareensis nominibus praenotatur...;* le signe d'insertion commenté par la note : « *Pamphili* addidi », signifie de soi, non pas que le nom de Pamphile, qui devait se lire dans l'original grec, a été omis par le traducteur latin, mais qu'il existait dans la version latine primitive et n'en a disparu que plus tard. Qui est responsable de cette rature, où il est difficile de ne pas voir un effet lointain de la querelle peu justifiée que S. Jérôme a cherchée à Rufin précisément à propos de la collaboration du martyr Pamphile à l'apologie pour Origène? M. S. en absout implicitement Rusticus ou l'interprète auquel il s'en est rapporté. On aimerait à savoir positivement de quel côté se portent ses soupçons. Çà et là, il est permis de garder un doute sur les restitutions proposées par l'éditeur. Ainsi dans l'*Ypomnisticum ad sanctum Symeonem Styliten per Aristolaum* (n° CXLI, p. 92), il n'est aucunement certain que les mots suppléés, d'après le grec, à la ligne 18 aient jamais existé dans l'ancienne version latine. Le texte aurait pu être laissé en l'état.

L'exécution du volume est parfaite. De loin en loin seulement, une faute d'impression, qui n'aurait point échappé autrefois à la correction, laisse voir que le laborieux éditeur s'est vu aux prises avec des difficultés nouvelles (p. 95, l. 38 : *quomiam;* p. 96, l. 42 : *Alexandes Hierapolitanus;* p. 103, l. 21 : *cribaret;* p. 137, l. 8 : *suadatur;* p. 211, l. 34 : *novitati srepertores,* etc.). Ces légères imperfections, devenues aujourd'hui complètement inévitables, seront dans l'avenir la marque distinctive d'une époque funeste au travail scientifique. Elles ne font que mieux ressortir le prix de l'indomptable courage avec lequel M. S. a poursuivi une entreprise commencée en des temps meilleurs. P. P.

6. — * P. F. Kehr. *Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia,* Vol. VI pars II, Vol. VII pars I. Berolini, Weidmann, 1914-1923, 2 vol. in-8°, xxxvii-392, xxxiv-354 pp.

7. — * P. F. Kehr - A. Brackmann. *Regesta pontificum Romanorum. Germania pontificia*, Vol II pars I. Ibid., 1923, xxiii-239 pp.

Le dernier volume des *Regesta* de M. Kehr annoncé ici (XXXIII, 85) est la première partie du tome VI, soit la moitié de la province de Milan. Très peu avant la guerre nous arrivait la seconde partie, ayant pour sous-titre : *Pedemontium - Liguria Maritima*, comprenant pour le Piémont, les diocèses de Verceil, de Novare, de Turin, d'Ivrée, d'Aoste, d'Asti, d'Alba, d'Acqui, d'Alexandrie, de Tortona, de Bobbio ; pour la Ligurie : Gênes, Savone, Albenga, Vintimille, Brugnato, Luni. Les îles sont réservées pour le dernier volume de l'Italie. Ces diocèses sont représentés par 827 pièces émanées des pontifes romains ou de leurs légats ; une moitié à peine figure dans les regestes de Jaffé. Le VIIe volume est consacré à la Vénétie et à l'Istrie. Un regeste spécial comprenant 34 numéros et se terminant à l'année 603 a pour titre général *Venetiae et Histria*. Mais aussitôt reprennent les regestes spéciaux des diocèses. Dans le demi-volume qui vient de paraître, défilent ceux du patriarcat d'Aquilée ; dans le suivant, ce sera le patriarcat de Grado. Les diocèses sont ceux d'Aquilée, de Concordia, de Ceneda, de Belluno, de Feltre, de Trévise, de Vicence, de Padoue, de Vérone et de Mantoue, avec les monastères situés sur leurs territoires respectifs. Nous avons plus d'une fois eu l'occasion de faire connaître la disposition adoptée, et la méthode de l'auteur. On retrouvera ici la même exactitude et l'abondance de l'information qui caractérisent les volumes précédents. Bien que l'étude de l'origine des églises particulières ne soit pas l'objet propre de son travail, M. K. donne à ce sujet des indications très précises, accompagnées d'une ample bibliographie, et avant de traiter des questions de ce genre, on ne se dispensera pas de consulter son résumé. Un des noms que l'on rencontre le plus fréquemment dans les traditions des églises de la Vénétie est celui de S. Prosdocimus, dont on a fait le premier évêque de Padoue, envoyé en mission par S. Pierre. C'est peut-être par distraction que M. K. a omis de citer dans sa bibliographie le commentaire des *Acta Sanctorum* au 7 novembre (III, 350-59).

La partie des Regestes confiée à M. Brackmann s'est également enrichie d'un volume. Dans le tome II seront traités les diocèses de la province de Mayence, et cette fois ceux d'Eichstätt, d'Augsbourg, de Constance, avec les monastères correspondants, et en appendice, le duché de Souabe (*Alamannia, Suevia*). M. B. résume en tout 405 lettres de papes ou de légats, dont 262 connues de Jaffé

et en outre 29 lettres adressées au pape. On sait qu'une partie du diocèse de Constance appartient actuellement à la Suisse. Nous n'avons ici que les pièces se rapportant au territoire allemand. Le reste prendra place dans la partie du volume où seront traités les diocèses de la Confédération. Pareille scission n'est nullement indiquée, et a bien l'air d'une complication inutile. Quoi qu'il en soit, la publication de M. B. rendra, comme celle de M. K., d'excellents services, et il faut se réjouir de voir se poursuivre les *Regesta*, dont on pouvait redouter la disparition. H. D.

8. — * G. Krüger. *Handbuch der Kirchengeschichte.* Erster Teil. *Das Altertum* bearbeitet von E. Preuschen (†) und G. Krüger. Zweite neu bearbeitete Auflage. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1923, in-8°, xii-292 pp.

9. — * E. Hennecke. *Neutestamentliche Apokryphen* in Verbindung mit Fachgelehrten in deutsche Uebersetzung und mit Einleitungen herausgegeben. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1923, in-8°, 512 pp.

Les deux ouvrages dont nous annonçons de nouvelles éditions sont connus du public. Les *Apocryphes* de M. Hennecke avaient paru en 1904 (*Anal. Boll.*, XXIV, 135), le Manuel de M. Krüger en 1914. Le remaniement de ce dernier n'est plus l'œuvre des deux collaborateurs, dont l'un est mort dans l'intervalle. M. K. lui a laissé sa première forme extérieure, qui rappelle la disposition du manuel de Kurtz, un de ceux qui ont été le plus employés dans les écoles protestantes. Les chapitres sont divisés en paragraphes composés chacun de deux parties : d'un exposé succinct, suivi de longues notes explicatives portant sur les principaux énoncés. Ces notes se terminent par une bibliographie. Il m'a été difficile de comparer les textes des deux éditions. Il suffit d'un coup d'œil sur la partie bibliographique pour s'apercevoir que M. K. y a mis tous ses soins, et qu'il a tenu à ne rien omettre de ce qui a été publié d'un peu important depuis l'apparition de la première édition. Lorsqu'on songe aux difficultés du moment, on est émerveillé de voir le nombre de renseignements bibliographiques que M. K. a réussi à réunir et dont il fait généreusement part à ses lecteurs. Le présent volume forme un tout complet ; mais il est détaché du Manuel dont la suite, il faut l'espérer, ne se fera pas attendre. Si, comme on peut le croire, la « littérature » du moyen âge y est donnée avec la

même abondance, nous aurons, dans la nouvelle Histoire Ecclésiastique un outil des plus précieux.

C'est sur un plan nouveau que M. H. a élaboré son recueil des apocryphes du Nouveau Testament. La matière est répartie sous les rubriques suivantes : Évangiles, Apôtres, Apocalypses, Voix de l'Église (Pères apostoliques, canons, liturgie), Sentences. Les textes sont traduits en allemand et précédés d'une introduction. Les traductions de la première édition ont été conservées. Tout le reste est l'œuvre de M. H. et des dix-sept collaborateurs qu'il a réussi à grouper, et dont plusieurs sont des spécialistes qui ont depuis longtemps fait leurs preuves. L'ouvrage se publie en fascicules qui se suivent à des intervalles rapprochés. Les quatre premières livraisons comprennent 32 feuilles d'impression, et d'une impression compacte. Il sera sans doute bientôt complet. La partie la plus intéressante, à notre point de vue, est celle qui est intitulée *Apostolisches*. M. H. y a groupé tout ce que l'antiquité a raconté des apôtres, en dehors des textes bibliques, et notamment les légendes apostoliques. Au lieu de les appeler simplement, comme tout le monde, des romans d'édification, M. F. Pfister à qui était réservé la tâche de caractériser ce genre de littérature, a trouvé le nom, que je me refuse à traduire, de *christliche Wanderungs- oder Missionsaretalogien*. Il les rattache à des modèles antiques, et sans doute avec raison. Toutefois, les rapprochements sont souvent forcés, le titre de « missionnaire du culte de Dionysos » donné à Mélampus (Hérodote, II, 49, etc.) sonne étrangement. Nous n'étonnerons personne en disant que toutes les parties d'une œuvre aussi considérable ne sauraient avoir la même valeur, que l'unité de vues est difficile à réaliser dans un travail extrêmement varié confié à un grand nombre d'ouvriers. Ce qui importe surtout, c'est que le recueil de M. H. permet de se renseigner rapidement sur des questions dont les éléments sont étrangement dispersés, et de retrouver aisément les textes. Quant à l'exégèse, chacun la fera selon ses moyens. H. D.

10. — * Edmund Nied. *Heiligenverehrung und Namengebung.* Freiburg im Br., Herder, 1924, in-8°, viii-110 pp.

C'est un domaine trop peu exploré encore que celui des noms de baptême. Quelques monographies locales ont montré combien pareille étude peut être intéressante pour l'histoire du culte des saints, et de la formation des noms de famille, dont un très grand nombre, sans qu'il y paraisse au premier abord, dérivent des pré-

noms. L'essai de M. Nied contribuera sans doute à diriger de ce côté l'attention des chercheurs. L'auteur connaît son sujet, et aurait pu nous donner un livre. Il s'est contenté d'une esquisse un peu rapide et trop morcelée, dont la lecture est malheureusement rendue pénible par l'abus des sigles (Fn = *Familiennamen*, m = Märtyrer, v = Jungfrau, ma = mittelalterlich, Kf = Kurzform, etc., etc.), qui interrompent continuellement la phrase. Les formes diverses que prennent certains noms sont fort curieuses à observer, de même les noms de famille qui en dérivent et que l'on ne reconnaît souvent qu'après avoir passé par toute la filière. M. N. en a recueilli bon nombre d'exemples et notamment le cas typique des invraisemblables métamorphoses du nom de Nicolas. H. D.

11. — * J. M. Bénac. *Les Saints du calendrier diocésain d'Auch.* Auch, 1916-1923, 3 vol. in-8°, LXXI-366, VI-478, VI-408 pp., illustré.

Il n'a pas été donné à l'auteur de ce recueil de voir la fin de son œuvre. Il est mort avant l'impression du second volume, laissant à un ami le soin de publier la suite du manuscrit, qui était achevé. M. Bénac n'a pas eu l'intention de faire l'histoire critique des saints du diocèse d'Auch, et il n'était certes pas préparé à une entreprise de ce genre. On le constate à lire les citations qu'il emprunte, à propos de la « tradition », à un prélat remuant dont il admire « la verve cinglante » et à un académicien qui a dit en belles phrases des choses aussi peu sensées sur cet important sujet. Tout d'ailleurs dans cette Vie des Saints, qui s'adresse au commun des fidèles, respire la plus absolue sincérité. Les éléments en sont puisés, déclare l'auteur, dans les *Acta Sanctorum*, dans les *Petits Bollandistes*, et dans les *Chroniques ecclésiastiques* de Dom L. C. de Brugèles, et il a su en tirer une série de récits édifiants, qui répondent au but qu'il s'est proposé. Il s'y mêle une foule de particularités relevées sur place et fournies par la tradition vivante du diocèse. Ce sont des renseignements de tout genre sur le culte des saints, que les érudits du pays sont seuls capables de fournir, et qui donnent aux recueils de cette catégorie leur véritable valeur. Ce commentaire du propre des saints de l'archidiocèse d'Auch, qui comprend les anciens diocèses de Lectoure, de Condom, de Lombez, rendra donc des services même à l'érudition. Il ne faut pas chercher à s'y documenter sur l'évangélisation de la Gaule aux premiers siècles du christianisme ou sur la vie de certains saints universellement connus, comme Ste Geneviève, S. Jean-François Régis ou le bien-

heureux Vianey. Mais il ne faut pas oublier de le parcourir s'il s'agit de saints locaux : S[te] Fauste, martyre de Vic-Fesenzac (4 janvier), S.Fris, martyr de Bassoues (16 janvier), S. Luper, évêque d'Éauze (5 mars), S. Majan, apôtre de Lombez (2 juin), S. Antoine de Lialores, martyr (2 septembre), S. Austinde et S. Léotade, évêques d'Auch (25 septembre, 23 octobre), S. Bertrand, évêque de Comminges (16 octobre), S. Maurin, martyr à Lectoure (25 novembre), pour ne citer que les principaux. La bienheureuse Bonne d'Armagnac-Fesenzac (mademoiselle de Pardiac) figure au martyrologe franciscain, au 26 octobre. Le recours à Rome en confirmation du culte, pourra, on l'espère, aboutir. La monographie de cette bienheureuse, extraite du t. II de l'ouvrage a été publiée à part (en 1919). De même à l'occasion de son VIII[e] centenaire, celle de S. Bertrand de Comminges (en 1923). Cette dernière est complétée par l'histoire religieuse de la paroisse de l'Isle-Jourdain qui se glorifie d'avoir vu naître ce saint évêque. Parmi les saints étrangers au diocèse d'Auch se trouve S[te] Germaine Cousin (15 juin), morte à Pibrac en 1601, béatifiée en 1854, canonisée en 1867. Ces dates indiquent assez que les *Acta Sanctorum* ne se sont pas occupés d'elle. Nous signalons volontiers à ce propos l'*Histoire de la Communauté de Pibrac* par Anatole du Faur, comte de Pibrac, deuxième édition par M. R. de P., à laquelle est annexée un appendice : *Documents intéressant l'histoire de sainte Germaine* (Toulouse, 1912). Le troisième volume de M. B. se termine (avant l'appendice) par un utile calendrier des saints patrons des églises du diocèse d'Auch.

H. D.

12. — * *Hébron. Le Ḥaram el-Khalîl. Sépulture des Patriarches,* par L. H. Vincent O. P., le Capitaine E. J. H. Mackay, avec la collaboration de F. M. Abel O. P. Paris, Leroux, 1923, in-fol., vi-257 pp., nombreux plans, gravures et planches hors texte ; plus un album de vi pp. et 28 planches.

Le tombeau des Patriarches à Hébron est demeuré jusqu'à nos jours enveloppé de mystère et même de fantasmagorie. Converti en mosquée après la conquête de la Palestine par Saladin, en 1187, l'antique sanctuaire devint complètement inaccessible aux chrétiens depuis sa restauration par Bibars, vers le premier quart du XIV[e] siècle. Dans la suite, cette interdiction se fit plus rigoureuse encore. A l'époque où le dominicain F. Fabri visitait les Lieux-Saints, les infidèles, c'est-à-dire les non-musulmans, n'avaient plus

même le droit d'approcher de l'enceinte extérieure du Ḥaram, et de peur d'être amenés à transgresser cette défense, les drogmans inventaient des prétextes et des dangers imaginaires pour détourner les pèlerins de passer par Hébron. A l'époque moderne, quelques voyageurs de familles régnantes furent seuls admis à pénétrer dans la mosquée ; mais leur curiosité auguste dut, elle aussi, s'arrêter devant la caverne sacrée, qui est proprement la sépulture des patriarches. Quant aux observations que ces illustres visiteurs purent emporter de leur rapide passage, elles laissaient la science pratiquement au même point. Après comme avant, le vieil édifice gardait son secret. Pour les princes de la science, aucune exception ne fut accordée. Saulcy et Vogüé durent prendre à leurs risques et périls la liberté d'approcher du Ḥaram et de l'observer du dehors, en suppléant par la génialité de leur coup d'œil à l'insuffisance de leurs moyens. Une seule fois, l'inflexible consigne fut levée ; mais cette faveur du sort tomba on ne peut plus mal à propos. Un ingénieur sarde, Ermete Pierotti, se vit confier par le gouvernement de la Sublime Porte des travaux de restauration devenus urgents. Il eut ainsi libre accès dans toutes les parties du sanctuaire, y compris, paraît-il, la mystérieuse caverne. Mais il ne profita de cette facilité que pour tromper indignement la confiance de ceux qui s'en rapportèrent à ses affirmations. Le livre au titre tapageur qu'il publia à Lausanne, en 1869, est un tissu d'érudition frelatée, de racontars frivoles, de hableries et de polémique dénigrante. On se demande à quels mobiles a pu obéir l'auteur d'une pareille mystification : jactance incurable, besoin d'étonner et d'éblouir, enhardi par la certitude de n'être jamais contrôlé, ou simplement nécessité de se libérer à tout prix d'un contrat imprudemment passé avec un éditeur. De son côté le gouvernement turc gardait pour lui le résultat des études qu'il faisait exécuter sur le Ḥaram el-Khalîl, ou n'en laissait parvenir au public savant que des bribes dépareillées. Les archéologues qui ne se résignaient pas à ignorer ce monument vénérable en étaient réduits à épiloguer par conjecture sur des données inexactes et décevantes, où se mêlaient à doses variables de soi-disant traditions locales et les mensonges de Pierotti.

A la fin de la Grande Guerre, dans le bouleversement qui accompagna la chute de la domination turque en Terre-Sainte, les mesures intolérantes portées contre les visiteurs chrétiens devinrent impossibles à maintenir. Presque dès le début de l'occupation anglaise

M. le major Richmond, attaché comme ingénieur-architecte à l'administration de la Palestine, entreprit l'étude technique du Ḥaram. D'autres devoirs plus urgents l'empêchèrent de poursuivre le travail commencé. Mais à la fin de l'année 1919, le Grand Quartier-Général Anglais reprenait le projet et en confiait l'exécution au capitaine E. J. H. Mackay, inspecteur en chef des antiquités en Palestine. M. Mackay ne disposait que d'un temps fort limité. Soucieuses sans doute de ne pas violenter les répugnances de la population musulmane, les autorités anglaises avaient stipulé que les opérations du relevé devaient être terminées en une semaine. Devant l'insuffisance de ce délai, ou par un désir spontané qui fait encore plus d'honneur à son jugement et à sa modestie, M. Mackay voulut s'assurer un collaborateur, et il trouva heureusement tout près de lui,dans la personne du R. P.Vincent, le spécialiste qu'il aurait fallu chercher au bout du monde tout exprès pour ce travail. Le major Richmond communiqua aux deux archéologues les plans qu'il avait déjà levés. Le R. P. Savignac O. P. leur prêta son concours de photographe expérimenté ; d'autres clichés furent mis à leur disposition par le major Creswell. Au R. P. Abel O. P. fut dévolue l'étude des questions historiques qui se greffaient sur l'exploration architecturale du monument. Enfin pour compléter la rare série de chances providentielles qui ont présidé à l'éclosion de ce bel ouvrage, l'Institut de France en prenait la publication sous son patronage, et une gracieuse libéralité, à laquelle les auteurs ont dû s'interdire de rendre hommage selon ses mérites, intervint pour lever les dernières difficultés de l'entreprise.

Nous avons sous les yeux les deux magnifiques volumes qui représentent le résultat de ce grand effort couronné d'un si enviable succès. Par les circonstances de sa publication, il rappelle, dans de moindres proportions sans doute, mais avec la supériorité d'un savoir et d'une méthode armés de moyens plus sûrs, les mémoires publiés un peu plus d'un siècle auparavant par l'expédition d'Égypte. La guerre qui a accumulé tant de ruines a au moins cette fois fait surgir un monument destiné à demeurer.

Rien n'a été omis de ce qui pouvait être réalisé dans les limites de la liberté qui était laissée aux explorateurs. Leur premier soin a été de reconnaître et de décrire aussi exactement que possible, en dehors de toute hypothèse et d'interprétation architectonique, l'état actuel des monuments du Ḥaram, leur assiette topographique, leur configuration et leur structure. Dans la tâche commune,

M. Mackay s'est employé spécialement à débrouiller l'enchevêtrement des constructions intérieures, le P. Vincent à étudier le détail de la vieille enceinte. Plans, coupes, tracés graphiques, dessins, photographies, tout a été prodigué pour que le lecteur pût saisir et coordonner dans son esprit les faits constatés sur le terrain par les deux archéologues. Autant que leur méthode impeccable, on admirera surtout leur scrupuleuse probité. Là où leurs mesures et leurs relevés n'ont pu être obtenus par l'observation directe, ils ne manquent jamais de le déclarer et d'attirer l'attention sur ce qu'on pourrait appeler leur équation personnelle.

Sur cette étude descriptive a été établie la reconstitution archéologique du monument, celle-ci nécessairement de nature moins positive mais où se reconnaît la longue expérience du P. V., qui sait tout ce que l'on peut savoir sur l'architecture palestinienne. Les parties qui relèvent de l'art spécifiquement arabe sont traitées avec une prudence et une certaine réserve commandées par la nature très spéciale du sujet. Mais à mesure qu'il remonte vers son domaine propre, le savant auteur s'enhardit et ses jugements deviennent plus fermes. Sa conclusion d'ensemble est que la mosquée actuelle d'Hébron a dû être aménagée vers l'année 1331, dans une église romane élevée au XIIe siècle par les croisés. Cette église « du type basilical le plus familier » (p. 80), rappelant l'école provençale (p. 96), serait elle-même une transformation ou une restauration d'une basilique byzantine du Ve siècle. Dans cette basilique, les tombeaux d'Abraham et de Sarah semblent avoir été construits par les Arabes, à une époque incertaine, entre la première conquête et l'avènement de la domination latine (p. 77-78). Les autres mausolées furent ajoutés dans la suite. Ceux du groupe Isaac-Rebecca semblent postérieurs aux travaux des croisés (p. 77).

L'enceinte monumentale est le sujet que le P. V. a traité avec prédilection. Ayant conscience d'avoir pu le premier l'aborder de front, le savant auteur n'était pas tenu à des ménagements excessifs envers les opinions de ses devanciers. Il écarte, avec la mesure très inégale de déférence qu'elles méritent respectivement, les hypothèses de Maus et Salzmann (les deux architectes de la mission de Saulcy), celles de Vogüé, Perrot et Chipiez, Choisy et autres, et attribue le gros œuvre de l'enceinte à l'époque du roi Hérode, non sans insister fortement sur les dégradations qui rendent par endroits extrêmement délicate et incertaine la détermination de la technique architecturale.

Malgré l'intérêt puissant qui s'attache à la partie proprement archéologique du livre, c'est sur la partie historique que nous aurions dû nous étendre de préférence. Les deux auteurs ont tenu à la séparer nettement de l'étude archéologique pour ne pas s'exposer à solliciter par des interprétations tendancieuses le témoignage des faits. Les pierres ayant parlé, les textes sont interrogés à leur tour. Les textes, ici, réservaient de redoutables problèmes. A propos de la caverne de Macpelah, ce n'était ni plus ni moins que la personnalité historique d'Abraham et la valeur du récit biblique qui étaient mises en cause. Le P. V. a posé la question dans ses vrais termes, avec une belle franchise, sans rien esquiver et sans se laisser intimider le moins du monde par les affirmations tranchantes de l'école mythique. Il faut souhaiter que ces fortes pages ne restent pas cachées dans le somptueux volume où de trop rares privilégiés auront l'occasion de les lire.

Pour nous, de notre modeste point de vue professionnel, l'un des sommets du livre est un chapitre de l'histoire d'Hébron sous la domination latine. En 1119, les chanoines du prieuré de Saint-Abraham firent ouvrir la crypte de la caverne de Macpelah et en exhumèrent des ossements qu'on crut reconnaître pour ceux d'Abraham et de sa famille, et qui furent élevés solennellement par le prieur Rainier. Le patriarche de Jérusalem Guermond, qui avait accepté de procéder à la cérémonie, s'y était ensuite dérobé, comme s'il avait conçu des doutes sur l'opportunité de cette découverte. Peut-être aussi donna-t-il aux intéressés le conseil d'éviter le bruit autour de cette violation de sépulture qui fit scandale dans le monde musulman. En tout cas l'événement semble avoir passé d'abord assez inaperçu chez les latins. Mais dix-sept ans plus tard, après la mort de Guermond, un chanoine de Saint-Augustin le mit par écrit dans le style consacré des Inventions (*BHL.* 9). Cette relation a été signalée pour la première fois par Ghesquière, qui en a publié de longs extraits dans les *Acta SS.* (Oct. t. IV, p. 688-90). Le P. Abel en cite les passages caractéristiques d'après l'édition de Riant, avec une traduction française et un commentaire historique et topographique du plus haut intérêt. Si toutes les difficultés du texte n'y sont pas résolues, cela tient sans doute à ce que les explorateurs n'ont pas été autorisés à pénétrer dans la caverne même de Macpelah, dont une terreur superstitieuse tient éloignés les musulmans eux-mêmes.

Il faut finir et nous ne dirons rien d'un dernier chapitre sur

l'épigraphie arabe du Ḥaram, dû à la plume du P. Vincent et revue par le P. Jaussen. Un jour peut-être les historiens iront relever dans l'illustration du volume une inscription de 1918, qui sera devenue pour la postérité un document contemporain d'une grande époque. Sur la planche XX de l'album, la photographie a reproduit un écriteau portant les mots : « Out of bounds for all troops ». Combien de textes recueillis dans les collections épigraphiques étaient moins dignes de demeurer dans la mémoire des hommes! Celui-ci servira à rappeler comment ce bel ouvrage a pu être composé et pourquoi sans doute il n'aura pas vieilli. Car rien ne permet d'espérer qu'il redevienne jamais possible de le reprendre en sous-œuvre ou d'en compléter les parties inachevées, à moins de nouveaux bouleversements au cours desquels de profondes modifications pourraient survenir dans l'état des lieux. Les heureux savants auxquels il a été donné de l'écrire, à la faveur d'une occasion unique, ont élevé un *monumentum aere perennius*, qui suffirait à l'honneur d'une carrière d'archéologue. P. P.

13. — * Barnabé Meistermann, O. F. M. *Guide de Terre-Sainte*. Nouvelle édition refondue et corrigée. Paris, A. Picard, 1923, in-12, xxiv-748 pp., 26 cartes, 14 planches coloriées, 110 plans de monuments.

Un temps viendra peut-être où l'archéologie biblique ayant achevé son œuvre, toutes les traditions contestables ayant abandonné la lutte, et sans doute aussi la banalité moderne ayant fini de noyer les anciens aspects du monde oriental, les visiteurs des Lieux Saints seront renseignés avec une précision définitive sur les monuments et les souvenirs locaux offerts à leur vénération. Celui qui comparera le présent manuel avec quelque vieux Guide de Terre-Sainte pourra se dire que ce jour approche lentement, et qu'il n'est pas encore près d'arriver. Le livre du R. P. Barnabé Meistermann s'adresse aux pèlerins catholiques, qui se rendent en Palestine pour satisfaire leur piété et repasser sur place leur histoire sainte. Comme cette préoccupation dévote n'exclut pas le désir de s'instruire, l'auteur ne manque pas de signaler à ses lecteurs les spectacles pittoresques et les monuments remarquables qu'ils rencontreront sur leur chemin, à l'aller et au retour, dans les ports d'escale et leurs environs immédiats, en Égypte, sur la côte de Syrie et d'Asie Mineure, à Constantinople et en Hellade. Mais il n'accorde qu'un regard discret à ces curiosités profanes et on ne l'accusera

pas d'avoir chassé sur le terrain de Joanne et de Baedeker. Le pèlerin de Terre-Sainte est depuis toujours une variété très nettement définie du voyageur et du touriste. Le P. M. la connaît à merveille. Il sait comme personne ce que les pieux visiteurs voudront avoir vu, en un temps et avec des moyens ordinairement assez limités. Rien n'a été négligé pour leur donner satisfaction aux meilleures conditions possibles. Toute la partie pratique et descriptive de l'ouvrage est excellemment appropriée à sa destination. Les localités, les sites, les monuments dans leur aspect actuel, sont décrits *con amore*, avec une précision heureuse, où l'on reconnaît un long attachement du cœur autant que de l'esprit. Sur l'histoire des sanctuaires de Palestine au moyen âge et depuis les croisades, l'information est déjà moins sûre. Ainsi, par exemple, la notice de la p. 298 sur le célèbre couvent de Sainte-Croix contient plusieurs grosses inexactitudes à côté de non moins graves omissions. En général pourtant les sources occidentales ont été convenablement utilisées. Nous voudrions pouvoir ajouter que le commentaire archéologique témoigne d'une aussi satisfaisante information. Sans demander trop d'effort au lecteur ni l'étourdir de considérations érudites, on aurait pu, semble-t-il, faire la place plus large sinon aux hypothèses, du moins aux résultats certains des recherches palestiniennes. Ce ne sont manifestement pas les connaissances qui manquaient au P. M. pour tenter cette œuvre de saine et prudente vulgarisation. Ce serait peut-être davantage une certaine sérénité scientifique plus accueillante aux idées d'autrui et moins chatouilleuse sur les droits du premier occupant. On est tenté par moments de lui rappeler que ces découvertes récentes auxquelles il fait grise mine ont pourtant des fondements plus solides que mainte « tradition » qu'il accepte sans difficulté. Il ne leur manque que d'être vieilles de deux ou trois siècles et de porter le sceau vénérable de la Custodie. Il y a telle page du Guide où les sautes du sens critique font regretter la ronde et franche crédulité d'un Fabri ou d'un Quaresmius. On croit y entendre le discours d'un cicerone très fort, qui a étudié dans les livres et qui sait en quoi les savants se trompent sur son monument, mais qui les aiderait assez volontiers à démolir le sanctuaire d'en face. Cette image vulgaire, hâtons-nous de le dire, serait injuste si l'on s'y arrêtait. Mais sous cette forme irrévérencieuse, elle traduit une impression dont le lecteur n'est pas maître, et dont il a regret pour le savant et respectable auteur.

P. P.

14. — * *Coptica consilio et impensis instituti Rask-Oerstediani edita.* I. Henri De Vis. *Homélies coptes de la Vaticane.* Hauniae, Gyldendalske Boghandel-Nordisk Forlag, 1922, in-8°, vi-220 pp. III. W. E. Crum and H. I. Bell. *Wadi Sarga. Coptic and Greek Texts, with an Introduction* by R. Campbell Thompson. Ibid., 1922, xx-233 pp., fac-similés.

En vue de concourir à renouer les liens de collaboration scientifique entre les nations divisées par la guerre, la fondation Rask-Oersted instituée par l'État danois a résolu d'imprimer à ses frais une série de textes coptes, dont l'édition serait préparée par des savants de différents pays. On ne peut qu'applaudir à la haute inspiration du but et à la générosité du moyen. Comme première récompense de sa bonne action, le conseil de la fondation Rask-Oersted a eu l'heureuse fortune d'inaugurer sa collection par deux ouvrages de sérieuse valeur. Le tome II, qui paraîtra plus tard sera une édition critique de la *Pistis Sophia* par M. Carl Schmidt.

Des cinq homélies ou fragments d'homélies coptes publiés et traduits par M. De Vis, deux rentrent plus ou moins directement dans l'hagiographie. C'est d'abord un panégyrique de S. Jean Baptiste, en bohaïrique, qui paraît être une paraphrase du texte saïdique représenté par un fragment de Turin (*BHO*. 495). Le titre et le commencement du discours ayant disparu, nous ignorons à quel auteur connu il était attribué. M. De V. regarde comme inadmissible qu'il dérive d'un original grec. « La méthode et l'esprit de notre panégyrique sont aussi peu grecs que possible. Il est entièrement moulé sur le type des panégyriques coptes en l'honneur des saints... » (p. 4-5). Exactement dix lignes plus haut, il venait de dire : « Que (l)'on compare, par exemple, le texte grec des homélies de S. Jean Chrysostome et les soi-disant traductions conservées au Vatican ! Des pages entières n'ont presque plus rien de commun avec l'original. » Il s'agirait donc de savoir si le discours en question n'est pas devenu copte par une opération du même genre. Du reste cette couleur égyptienne pourrait ne pas sembler également frappante à tous les yeux. En tout cas les allusions du panégyriste à la légende de S. Zacharie, père de Jean-Baptiste viennent de plus loin que M. De V. ne paraît le supposer (p. 16, note 1 ; cf. *Acta SS.*, Nov. III, 7 et suiv.). L'auteur a donné une meilleure preuve d'érudition et de sagacité quand il a reconnu dans son texte un long passage parallèle au premier fragment incorporé par Revillout dans son prétendu *Évangile des Douze Apôtres* (*Patrologia Orientalis*,

II, 131-32). Ainsi se trouve confirmé en outre le jugement de feu É. Galtier qui rapportait également à une homélie le second fragment encastré dans cette construction branlante (*Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale*, XXVII, 1912, p. 38-39).

L'autre pièce dont nous avons à parler est un panégyrique des SS. Innocents (p. 107-126), sans intérêt spécial. On y remarquera pourtant un détail topographique dont l'origine méritera it d'être tirée au clair : « Toutes les femmes de la maison de Joseph et de Benjamin se réunirent sur la montagne (*tōou*) de Rachel, qui est située sur l'hippodrome (*hiǧen pihypodromos*) lorsque tu vas vers Bethléem... » (p. 115). M. De V. a omis de dire si cette phrase, comme aussi le reste du discours, lui paraît sentir le copte plutôt que le grec. Si tel était son avis, il aurait, je crois, de la peine à nous le faire partager.

Le sermon de Benjamin, patriarche d'Alexandrie, sur les noces de Cana (p. 53-106) sortirait complètement de notre sujet si l'auteur était resté dans le sien. Mais à propos du récit évangélique, le prédicateur, un copte authentique celui-ci, raconte à ses auditeurs des exemples sans aucun rapport avec le texte qu'il prétend commenter. Ces anecdotes, où le narrateur se met en scène, pourraient avoir passé dans la Vie de Benjamin, dont il ne reste que des fragments (*BHO*. p. 43). L'une d'elles est un miracle arrivé au tombeau de Schnouti ; une autre est un résumé de la biographie d'un saint anachorète, nommé Samuel, dont Benjamin aurait été le disciple. D'après M. De V., « le Samuel en question était sans aucun doute Apa Samuel de Kalamôn » (p. 97, note 1). « Sans aucun doute », est une manière de parler, car l'anecdote dont il s'agit s'accorde aussi mal que possible avec la Vie de Samuel de Qalamon (*BHO*. 1035-1036). Sur Benjamin lui-même la notice biographique esquissée par M. De V. (p. 53-55) paraîtra un peu maigre, et surtout empreinte d'une confiance excessive envers les sources coptes. A propos de l'identité du « *Mukawkis* », on s'étonne de ne pas voir citée la dissertation posthume de V. Bolotov, où la question est traitée incidemment avec le savoir encyclopédique et l'originalité rébarbative qui étaient la marque propre de ce savant trop tôt disparu (*Vizantijskij Vremennik*, XIV, 1907, p. 68-73).

Toute l'édition de M. De V. témoigne d'une méthode consciencieuse et de la plus louable application. M. W. E. Crum ayant accepté de la revoir, on peut renoncer à y découvrir d'autres inexactitudes que des fautes d'impression. Çà et là pourtant, on croit

surprendre la trace d'un respect superstitieux pour la leçon du manuscrit. Ainsi, p. 61 (cf. p. 215), le texte copte donne à l'apôtre S. Barthélemy la qualification de *komarites*, tandis que le catalogue grec des parents des apôtres (*BHG*. 157) cité en note d'après l'édition de Cotelier porte : *νομαρείτης ἤτοι λαχάνια φυτεύων*. Ces deux leçons s'excluent mutuellement et l'éditeur devrait se prononcer soit pour l'une soit pour l'autre. En fait, elles sont toutes deux condamnées par la leçon *πωμαρίτης* adoptée dans l'édition de Schermann (*Prophetarum Vitae fabulosae*, Lipsiae, 1907, p. 203). Voilà comment, par respect pour un copiste ignorant ou distrait, on en arrive à enrichir la langue de mots qui n'ont jamais existé.

Nous ferions volontiers une remarque analogue pour la traduction. M. De V. déclare qu'il a délibérément « sacrifié l'élégance du style à la fidélité de la version » (Avertissement). Passe pour l'élégance, encore que ses droits se confondent souvent avec ceux de la simple correction. Mais quelle erreur de croire que le mot à mot et la traduction par étymologie soient la bonne manière de rendre « aussi exactement que possible » la pensée d'un auteur ! M. De V. a un peu trop sacrifié à cette méthode prétendue rigoureuse et son excellent volume y a perdu plutôt que gagné.

Le tome III des *Coptica* intéresse l'archéologie autant et peut-être davantage que l'histoire littéraire. Il vaut par le travail des éditeurs infiniment plus que par la qualité des matériaux. Ceux-ci proviennent en quasi totalité de fouilles entreprises pour le Byzantine Research Fund pendant l'hiver de 1913-1914, par M. R. Campbell Thompson. Il est permis de croire que le consciencieux explorateur a eu quelque mérite à se défendre jusqu'au bout contre les suggestions du désappointement. Wadi Sarga est le nom d'un ancien établissement monastique situé à 25 kilomètres environ au sud d'Assyout. Le couvent et ses dépendances s'étendaient dans le fond et sur les deux pentes d'un ravin encaissé entre des roches calcaires, dans lesquelles ont été pratiquées de profondes excavations. L'une de ces grottes artificielles est aménagée en forme d'église ou de crypte et décorée de fresques, où l'on reconnaît au centre une représentation de la dernière cène. C'est sans doute l'aspect engageant de ces hypogées qui aura fait naître l'idée d'explorer méthodiquement le champ de ruines environnant. Mais les fouilles n'ont rendu que des débris informes : à part quelques stèles coptes sans grand intérêt, tout le butin se borne à une poussière d'ostraca et à des rognures de textes sur papyrus et sur parchemin. La pauvreté du résultat matériel n'a pas découragé les chercheurs. Si

Wadi Sarga cachait des trésors archéologiques, M. Thompson peut se rendre le témoignage qu'il ne les a pas laissés échapper par négligence. Du peu qu'il a trouvé, il a tiré le meilleur parti possible. Lui-même s'est chargé de décrire l'état des lieux et la marche des fouilles. Un plan topographique esquissé par M. F. A. Richards, complète, dans la mesure du nécessaire, ces consciencieuses explications. Les textes grecs ont été confiés à M. H. J. Bell, les coptes à M. W. E. Crum, chacun des deux collaborateurs prêtant son concours pour réviser et améliorer au besoin le travail de son collègue. Par eux-mêmes ces documents n'offrent qu'un intérêt assez relatif plutôt en dessous qu'au-dessus de l'importance moyenne qui s'attache à ces menus fragments. Tout leur prix est dans le commentaire dont les savants éditeurs les ont entourés. S'il faut en juger par ce qui nous reste des archives de Wadi Sarga, les scribes de l'endroit travaillaient pour l'administration du monastère beaucoup plus que pour l'église et la bibliothèque. Au moins n'ont-ils pas contribué à embrouiller la littérature hagiographique : c'est le seul remerciement qu'ils nous aient mis dans le cas de leur adresser. Les termes techniques, assez nombreux dans cette correspondance d'affaires, ont donné lieu à M. Bell d'écrire un curieux et substantiel chapitre sur la métrologie (p. 19-26). Ces quelques pages, avec les notes topographiques de M. Crum sont probablement ce qui assure au volume sa plus durable utilité. Dans le chapitre intitulé : The Monastic Settlement and its Inhabitants (p. 6-13), M. Crum encore a réuni tout ce que l'on sait (grâce à lui) sur l'histoire de Wadi Sarga. Nous y apprenons que le couvent existait dès le VIe-VIIe siècle et qu'il était connu sous le nom de monastère ou de rocher (*πέτρα*) de l'Apa Thomas. Mais sur ce Thomas et sur tous ses compagnons ou successeurs, nous en sommes réduits à des conjectures qui, naturellement, se ressentent de l'extrême indigence des données positives. Il y a peu d'apparence que l'on puisse identifier Wadi Sarga avec l'un des endroits où la Sainte Famille passait pour avoir séjourné pendant la fuite en Égypte. Puisque M. C. rappelle à ce propos le sermon de Timothée sur l'église de Koskam (p. 7, note 2), il aurait peut-être pu ajouter que ce sermon a été publié en syriaque et en arabe par M. Michelangelo Guidi (*Rendiconti della Reale Accademia dei Lincei*, ser. 5, t. XXVI, 1917, p. 381-469). Les « trois vingtaines de martyrs » mentionnés sur une stèle de Daïr al-Ganadlah (p.13) ne sont pas nécessairement des saints du pays. Jusqu'à plus ample informé, on pourrait les iden-

tifier avec les soixante martyrs massacrés à Jérusalem par les Arabes vers 724 (*BHG*.1217-1218). Ces martyrs auxquels un sanctuaire fut élevé à Jérusalem *ἐν τοῖς Ἐξωπύλοις πλησίον τοῦ ναοῦ τοῦ ἁγίου Στεφάνου*, appartiennent proprement à Césarée. Leur culte a fort bien pu pénétrer de là en Égypte, d'autant plus que les hommages rendus à ces victimes du fanatisme musulman étaient une sorte de protestation dissimulée contre la domination étrangère.

En parcourant ce petit volume où tant d'ingéniosité et de haute érudition se sont dépensées sur une matière ingrate et stérile, on ne peut se défendre de songer par contraste à la trouvaille retentissante qui, pour une saison, a mis l'archéologie égyptienne à la mode jusque dans les endroits où l'on se souciait le moins du Pharaon dérangé dans son tombeau. Les laborieux et doctes explorateurs de Wadi Sarga ne verront pas leur modestie mise à l'épreuve d'une aussi résonnante célébrité. Mais la science ne progresse qu'à la condition de ne négliger aucune partie de son domaine, et il faut honorer les pionniers qui, comme MM. Crum et Bell, acceptent d'en défricher la région la plus aride et la plus désespérante. P. P.

15. — * J. N. Bakhuizen van den Brink. *De oud-christelijke Monumenten van Ephesus*. Epigraphische studie. Den Haag, Nederlandsche boek- en steendrukkerij, 1923, in-8°, xv-208 pp., 1 pl. en fac-similé, 8 photogravures dans le texte.

Il reste beaucoup à apprendre sur les antiquités chrétiennes d'Éphèse ; mais ce progrès, dont il ne faut pas désespérer, ne deviendra possible que par la découverte de nouveaux monuments et d'inscriptions inédites. M. Bakhuizen van den Brink nous avertit loyalement dès le début qu'il n'en a exhumé aucun et qu'il a voulu apporter une simple contribution à la critique des matériaux déjà publiés. Ayant reconnu impossible de présenter comme thèse de doctorat une étude d'ensemble sur les inscriptions grecques chrétiennes ou même une monographie sur une classe déterminée de ces inscriptions, il a pris le parti de se borner aux textes épigraphiques recueillis sur un territoire limité. Éphèse a fixé ses préférences à cause des facilités qu'il voyait à élargir le sujet. Il est du reste le premier à reconnaître que l'unité de celui-ci est artificielle et ne se justifie pas en principe. La thèse de M. B. offre l'aspect engageant d'une suite de leçons modèles faites à un auditoire instruit et cultivé, mais auquel on ne doit pas craindre de répéter certaines notions élémentaires. Trois chapitres de préliminaires et de généralités nous conduisent à la p. 82, où l'auteur aborde enfin

l'épigraphie chrétienne d'Éphèse. Les cinq chapitres restants ont pour sujet : les inscriptions des édifices et ouvrages publics ; les inscriptions des anciens monuments chrétiens (églises de la Vierge et de S. Jean) ; l'inscription de l'archevêque Hypatius ; les acclamations et formules liturgiques ; les inscriptions funéraires. Aucun des textes étudiés n'étant inédit, les observations de M. B. tendent à compléter ou à rectifier, avec une courtoisie d'ailleurs parfaite, les leçons ou les conjectures de ses devanciers. Quelques-unes de ses interprétations ont eu l'honneur d'être accueillies par M. H. Grégoire dans son *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (Paris, 1922), nº 108, p. 35-37 ; cf. p. IV. D'autres, semble-t-il, sont arrivées trop tard pour être prises en considération. Mais il n'est pas très sûr que toutes auraient été retenues, si elles s'étaient produites en temps utile. Le commentaire de M. B. trahit une certaine pente de jeunesse à la dissertation. Il lui arrive de s'échapper un peu loin du sujet, et l'on y pourrait relever aussi quelques traces d'inexpérience, par exemple, dans les paragraphes relatifs au tombeau de la Vierge, au sanctuaire et à la légende des VII Dormants, au tombeau de S. Timothée, etc. (p. 34 et suiv.). — P. 105, la chronique citée sous le nom de l'évêque Zénobe de Taron est un faux. — P. 92, à propos de la fresque d'où M. G. Spano a conclu que Pompéi devait être éclairée la nuit, M. B. semble ne pas admettre sans une certaine hésitation que la peinture remonte en effet au Ier siècle. La croirait-il postérieure à la destruction de la ville en l'année 79 ? Le reproche adressé au même savant archéologue de n'avoir pas mentionné la λυχναψία qui eut lieu à Éphèse à l'occasion du concile de 431, est un trait d'érudition intempérante. Une illumination ou un cortège aux flambeaux n'ont rien de commun avec l'éclairage permanent dont parlait M. Spano. P. P.

16. — * Lynn Thorndike. *A History of Magic and Experimental Science during the first thirteen centuries of our era.* London, Macmillan and Co., 1923, 2 vol. in-8º, XL-835, 1036 pp.

Aucun sujet ne paraît tout d'abord plus éloigné de nos études que la magie et tout ce qui s'y rattache. Mais à quoi n'est-on pas entraîné par la critique des textes hagiographiques ? Qui ne se souvient du rôle des magiciens dans les légendes apostoliques, et du grand magicien Cyprien d'Antioche, et de l'accusation de magie qui revient perpétuellement dans les Passions des martyrs ? M. Thorndike, qui a une immense lecture, n'a pas négligé ce côté de

son sujet, et les textes hagiographiques les plus connus figurent au nombre de ses sources. L'objet de son ouvrage n'est pas précisément l'histoire de la magie, mais une étude sur « les sciences occultes et la pensée chrétienne durant les treize premiers siècles ». Il l'a divisé en cinq livres. Le premier peut être considéré comme une introduction. Pline, Sénèque, Galien, Plutarque, Apulée, Philostrate, les néo-platoniciens en forment les principales subdivisions. Dans le second, intitulé : « La pensée chrétienne dans l'antiquité », l'auteur passe en revue le Livre d'Énoch, Philon, les Gnostiques, les Apocryphes chrétiens, les *Recognitiones* de Clément, la *Confessio Cypriani*, Origène et Celse, Basile, Épiphane, Augustin. Le haut moyen âge est l'objet du livre III. On y relève spécialement les noms de Boèce, d'Isidore, de Bède, de S. Grégoire, de Gerbert, de Marbode, et des chapitres consacrés à des questions générales : la médecine, les sciences occultes des Arabes, l'astrologie latine. Les livres IV et V remplissent tout le second volume avec une trentaine de chapitres sur les scolastiques du XIIe et du XIIIe siècles et quelques écrits spéciaux de la même époque. Ste Hildegarde y figure, le B. Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, le B. Raymond Lull, et parmi les hagiographes Thomas de Cantimpré et Vincent de Beauvais. L'auteur tâche de faire connaître l'opinion de chacun d'eux sur les sciences expérimentales et la magie. L'effort est considérable, et l'on ne peut reprocher à M. Th. d'avoir à l'excès circonscrit son programme. Il y avait peut-être lieu de le faire et surtout de restreindre la notion de magie, qui comprend ici non seulement les pratiques des sorciers proprement dits, mais l'astrologie, la divination, l'alchimie. Il y avait surtout à prévenir toute confusion entre ce qui relève de la superstition et ce que l'on peut regarder comme les tâtonnements des sciences naissantes. M. Th. est trop savant pour faire pareille confusion. Mais dans l'intérêt de ses lecteurs il aurait dû préciser davantage les notions avant d'entrer en matière. Les développements eussent été plus limpides et les conclusions plus nettes. Tel qu'il se présente, le livre de M. Th. doit être considéré comme une contribution à l'histoire des sciences au moyen âge. Beaucoup de questions partielles pourront être reprises avantageusement, en attendant le moment, qui ne semble pas encore venu, d'en faire la synthèse. H. D.

17. — C. Émereau. *Les catalogues d'hymnographes byzantins,* dans *Échos d'Orient,* t. XXIV (1921), p. 147-54. *Hymnographi byzantini,* ibid., t. XXV (1922), p. 258-59 ; t. XXVI (1923), pp. 11-25, 419-39.

Dans sa liste chronologique des catalogues d'hymnographes byzantins, le P. C. Émereau nous signale douze répertoires, en y comprenant de simples nomenclatures de noms, comme celles de Calliste Xanthopoulos ou d'Allatius. Le chiffre des hymnographes varie sensiblement : Allatius en énumère 71, Pitra, 294. Mais tous ces catalogues exigent une révision sérieuse. Le meilleur est encore, semble-t-il, malgré des travaux plus récents de liturgistes grecs ou russes, celui de W. Christ et M. Paranikas, mais il est incomplet. Le P. É. aurait pu mentionner, en passant, l'article *Greek hymnody* du *Dictionary of Hymnology* de Julian.

En attendant un répertoire complet des mélodes byzantins répondant aux exigences scientifiques, le P. É. à commencé la publication d'un catalogue qu'il avait composé à l'usage privé d'étudiants en théologie. Par hymnographes byzantins, il entend tous les auteurs de chants liturgiques grecs conformes aux règles de la poésie rythmée. Le catalogue est dressé d'après l'ordre alphabétique des noms propres dans leur forme latine. Chacun est suivi d'une notice biographique de l'hymnographe, de la liste de ses œuvres et de leurs éditions, en outre, de références complémentaires. Le plan de ce répertoire est pratique. Il est d'autant plus regrettable que son exécution ne soit pas meilleure. Les matériaux utilisés sont de valeur très inégale. Plus d'une notice biographique étendue aurait pu être remplacée avantageusement par quelques détails précis et par une bonne référence. Fallait-il reproduire textuellement de longs passages d'articles du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie* ou des *Échos d'Orient* eux-mêmes ? La publication du catalogue est arrêtée à *Ioannes Damascenus.* Les liturgistes grecs seraient, sans aucun doute, reconnaissants à l'auteur, s'il voulait perfectionner ce répertoire, qui sera pour eux un utile instrument de travail. J. Simon.

18. —* Francesco Lanzoni. *Le Origini delle diocesi antiche d'Italia.* Roma, Tipografia poliglotta Vaticana, 1923, in-8°, 672 pp., carte (= *Studi e Testi,* 35).

Il y a des années que Mgr Lanzoni a commencé les études dont il a réuni les résultats dans le beau volume qu'il nous donne au-

jourd'hui. Diverses revues locales ont publié les recherches qu'il a consacrées successivement aux principales régions de l'Italie, et nous avons eu fréquemment l'occasion de louer l'abondance de l'information et la sûreté de critique dont chacune de ces pages portait la trace. Ce n'est que maintenant que l'on peut se rendre compte de l'importance de ces travaux de détail et apprécier les conclusions qui s'en dégagent. Et l'auteur, qui a si consciencieusement scruté tous les recoins de son sujet, ne nous demande pas un effort exagéré. Il ne se perd point dans les minuties, et sans rien négliger de ce qui doit être dit, il vise à la concision, qualité trop rare dans ce genre d'ouvrages. La méthode suivie est clairement exposée dans l'introduction, un morceau fort important où l'on passe en revue les sources utilisées,en indiquant la manière de s'en servir.Ces sources, chacun les connaît, et les a à portée de la main, mais il n'est pas donné à tout le monde d'en tirer parti, et c'est principalement par l'usage judicieux des textes hagiographiques que Mgr Lanzoni se distingue de ceux qui avant lui ont tenté, non pas de réaliser la vaste synthèse qu'il a le premier osé aborder, mais de remonter aux origines de leurs églises particulières. Celles-ci, à défaut de témoignages directs, de listes épiscopales, de textes conciliaires, de monuments épigraphiques, donnent souvent, comme preuve de leur antiquité, les noms des martyrs qu'elles honorent. Elles oublient parfois de prouver que ces martyrs leur appartiennent en propre, et c'est à examiner leurs titres qu'une bonne partie des recherches de Mgr L. est consacrée. Personne mieux que lui ne se retrouve dans la littérature si spéciale des martyrologes, des calendriers, des Passions, et il sait faire appel, lorsqu'il y a lieu, aux monuments : sépultures, basiliques, inscriptions. Il a constamment recours au martyrologe hiéronymien, livre fermé pour la plupart des critiques, et si son commentaire ne fait pas sensiblement avancer la question de la tradition et de la composition de ce document, on y trouve de précieux éléments pour l'identification des noms. En ces matières nous sommes rarement en désaccord, et si parfois certaines conjectures ne paraissent pas suffisamment appuyées, si certaines solutions ne s'imposent pas avec l'évidence désirable, nous avouons n'avoir pas mieux à proposer pour le moment. La remarque au sujet de la commémoraison de S. Martin, (p. 464), sous la rubrique « Ravenne », est exacte. Le passage auquel renvoie l'auteur est mal rédigé, car il est, hors de doute qu'au 11 novembre il n'est question dans le martyrologe hiéronymien que de Tours et non pas de Ravenne. Il s'agissait de dire que parmi les saints

étrangers spécialement honorés à Ravenne se trouve S. Martin, ce qui est tout autre chose. Sur le point de savoir si au 25 et au 26 janvier il n'est pas fait mention d'un Sabinus, Savinus, mais seulement de Sabianus, Sabinianus, qui proviendrait du groupe Fabianus, Sebastianus, je ne serais pas aussi affirmatif. Ils y sont peut-être tous deux, l'un ayant influencé l'autre. C'est ici que l'étude de la composition des *laterculi* pourrait utilement intervenir ; mais nous ne pouvons l'aborder en ce moment. Mgr L. semble porté à accepter l'identification de la Ste Treptes du calendrier de Carmona avec S. Torpès de Pise (p. 368, lire *Anal. Boll.* 1912 et non 1913). Dom Férotin, qui a émis cette idée, a été souvent mieux inspiré. Parmi les questions d'hagiographie qui ne me semblent pas définitivement résolues dans le savant ouvrage de Mgr L., je citerais volontiers celle de Ste Christine. Mais celui qui la reprendra fera bien de tenir compte des remarques judicieuses accumulées dans l'article « Bolsena ».

La discussion, toujours très claire, aurait pu en bien des endroits, devenir inextricable si l'auteur n'avait eu soin de reléguer dans des chapitres additionnels certaines recherches spéciales. C'est ainsi qu'il traite à part les légendes Ombriennes, les légendes Siciliennes, les origines des églises de Ravenne, d'Aquilée, de Milan, de Pavie. L'appendice le plus important, et l'un de ceux qui contribuent davantage à éclaircir l'hagiographie ancienne de l'Italie, est celui que Mgr L. intitule : « Saints Africains en Italie et dans les îles voisines ». (Voir *Anal. Boll.*, XXXIX, 361). Cette judicieuse distribution des matières permet de suivre sans effort les déductions de l'auteur, et l'on se laisse aisément amener à adopter ses conclusions. Elles seront inattendues pour ceux qui croient pouvoir construire l'histoire avec des matériaux comme les Passions des martyrs de la catégorie qui prévaut en Italie. On se trompe en pensant que le christianisme s'y est répandu dans les mêmes conditions et avec la même facilité qu'en Orient. Dans le Nord de l'Italie les églises les plus anciennes, Ravenne et Milan, remontent tout au plus à la seconde moitié du second siècle, d'autres sont notablement plus récentes, et la plupart se sont constituées au cours du IVe siècle. Pour arriver à toucher l'âge apostolique, on est obligé d'introduire dans les meilleures listes épiscopales des chiffres invraisemblables. Les évêques de Ravenne auraient siégé, en moyenne, 25 ans chacun ; ceux de Milan, 37 ; ceux d'Aquilée, 40 ; ceux de Vérone, 45 ; ceux de Brescia, 60. Pour Bergame et Pavie on irait vers les 150. Les grandes listes de

Rome, d'Antioche, d'Alexandrie donnent les moyennes de 15, de 13, de 9 ans. La situation de l'Italie — centrale et méridionale — Rome exceptée — est sensiblement la même. Les diocèses connus par les documents du IVe au VIIe siècle sont plus nombreux. Mais un nombre restreint d'entre eux est attesté avant le milieu du IVe siècle ; un bon nombre ne l'est formellement que beaucoup plus tard. Mais on a de sérieuses raisons de penser que plusieurs de ces sièges ont des origines plus anciennes. H. D.

19. — Z. García Villada. *La traslación del brazo de Santa Tecla desde Armenia a Tarragona (1319-1323)*, dans *Estudios eclesiásticos*, t. I (1922), pp. 41-50, 113-24, 215-28.

20. — * C. Marinesco. *La Catalogne et l'Arménie au temps de Jacques II (1291-1327). — Envoi par le roi Ochine des reliques de sainte Thecla à la cathédrale de Tarragone.*— Paris, Gamber, 1923, in-8o, 35 pp. Extrait des *Mélanges de l'École Roumaine en France*, t. II.

La translation d'Arménie à Tarragone d'une relique que l'on dit être un bras de Ste Thècle, disciple de S. Paul, est un épisode célèbre de l'histoire religieuse de la Catalogne, au début du XIVe siècle. A cette époque, l'église d'Arméno-Cilicie était unie à Rome, à la suite de la proclamation solennelle de 1198, et les rois roubéniens favorisaient activement les relations commerciales avec l'Occident (cf. *Revue des études arméniennes*, t. I, 1920-1921, pp. 239-59, 410-412). Le roi Ošin surtout (1308-1320) était très bienveillant à l'égard des catholiques d'Europe, ayant été secouru par les papes Clément V et Jean XXII dans son différend avec Henri II, roi de Chypre (cf. F. Tournebize, *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, Paris, 1910, pp. 230-31, 315-16). Sur la requête du clergé et des notables de Tarragone, où Ste Thècle était spécialement honorée, le roi d'Aragon, Jacques II, demanda à Ošin, avec qui il était en relations étroites, quelque relique de la martyre, dont le sanctuaire le plus célèbre se trouvait à Séleucie en Isaurie. Des ambassadeurs partis de Barcelone, en septembre 1319, rapportèrent, vers la fin de 1320, un bras de la sainte. Le P. García Villada publie sept lettres latines de Jacques II, qui ont directement trait à cette translation d'Arménie en Catalogne. Ce ne sont pas les originaux, mais des copies officielles, conservées à Barcelone dans l'Archivo general de la Corona de Aragón (*Registra Curiae*, 245, 246). Deux de ces lettres sont adressées à Ošin, les autres respectivement à Henri II, roi de Chypre, à Léon, successeur d'Ošin (qui mourut avant le retour des

ambassadeurs), à la veuve d'Ošin, à l'archevêque de Tarragone et au prévôt de l'église métropolitaine. Le P. G. a cru que toutes étaient inédites, sauf la deuxième. Mais les trois premières ont été publiées avec deux autres lettres de Jacques II, qui concernent ses relations avec l'Arménie, par K. J. Basmadjian dans l'article intitulé *Jacques II, roi d'Aragon et Oschin, roi de la Petite-Arménie* (*1319-1320*), qui a paru jadis dans la *Revue de l'Orient latin*, t. XI (1907), p. 1-6. Les lettres que nous fait connaître le P. G. serviront à compléter l'histoire de la translation esquissée dans les *Acta Sanctorum* (Sept. t. VI, p. 563-65).

Le P. G. fait suivre ces lettres d'une traduction latine inédite des Actes de S[te] Thècle. Elle est extraite du ms. 105 (XIV[e] s.) de la cathédrale de Barcelone, qui est le second tome d'un *Sanctorale*. S'il faut ajouter foi aux dernières lignes du texte, ces Actes auraient été traduits de l'arménien, sur l'ordre du roi Ošin, par son secrétaire et par des moines arméniens, et ils auraient donc été apportés d'Arménie en même temps que la relique. Ils présentent une particularité intéressante. L'histoire de la sainte ne se termine pas brusquement à Séleucie, comme dans les textes grecs primitifs (*BHG*. 1710-1713) et dans leurs traductions latines (*BHL*. 8020 a-8020 p) et orientales (*BHO*. 882, 1152-1156), mais se prolonge par un appendice que le P. G. a cru entièrement original. S[te] Thècle quitte Séleucie et se retire dans les montagnes, où elle opère de nombreux miracles et conversions. Traquée, sur l'ordre de médecins envieux, par des débauchés qui veulent lui faire violence, elle disparaît dans un rocher qui s'entr'ouvre miraculeusement, puis se ferme à jamais sur elle. Par la révélation d'un ange, les chrétiens de Séleucie, qui se désolaient de ne posséder aucune relique de S[te] Thècle, apprennent l'emplacement de son tombeau. Ils s'y rendent en grande pompe. Mais la seule relique qu'ils puissent emporter, grâce à un miracle, est un bras de la sainte. La relique est précieusement conservée par les Grecs, dans l'église érigée en l'honneur de S[te] Thècle à Séleucie, puis par les Arméniens, dans le trésor royal. C'est ce bras que les ambassadeurs venus d'Espagne vont pouvoir emporter à Tarragone. Le P. G. ignore que la première partie de ce récit, le séjour de S[te] Thècle dans la montagne, ses miracles, sa disparition miraculeuse, figure déjà, avec des variantes, dans des textes grecs très anciens, (*BHG*. 1714-1719). Ce supplément ajouté à la légende devait remplacer la terminaison trop brusque du texte grec primitif, et, probablement, expliquer l'absence de reliques de la sainte dans la célèbre basilique de Séleucie (cf. H.

Delehaye, *Les origines du culte des martyrs*, p. 92-93). La raison d'être du prolongement de l'appendice dans les Actes latins du manuscrit de Barcelone est manifeste. Nous nous permettons de douter, à l'encontre de l'opinion du P. G., que ce texte soit une traduction faite de l'arménien et par des Arméniens, sur l'ordre d'Ošin. Ce n'est pas que le cas soit invraisemblable, car nous savons que le roi faisait travailler pour sa bibliothèque son secrétaire et ses collègues (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 12), et qu'il contribua à la diffusion des lettres latines (cf. F. Tournebize, op. c., p. 316). Mais, quand bien même on écarterait les autres motifs de suspicion que tout le monde connaît, il faudrait du moins pouvoir découvrir dans les lettres de remerciement de Jacques II une allusion à ce travail de traduction ordonné par Ošin, et retrouver la légende du bras de Ste Thècle dans l'hagiographie arménienne. Or, dans les textes arméniens connus jusqu'à présent, l'histoire de Ste Thècle se termine ou à Séleucie même ou dans la montagne, lorsque le rocher se ferme pour toujours sur la sainte. C'est le cas dans la notice (15 horri) du synaxaire arménien de l'édition officielle, faite d'après un manuscrit qui représente, sans doute, un remaniement de l'*haïsmavourkh* cilicien et qui a été calligraphié vers 1310, pour Ošin lui-même, et aussi dans la recension éditée par le P. Bayan également d'après un manuscrit de l'époque d'Ošin (1316).

Les relations entre la Catalogne et la Petite-Arménie à l'époque de Jacques II, et en particulier la translation du bras de Ste Thècle, ont été aussi l'objet d'une étude, brève mais précise, de M. C. Marinesco. Ses recherches font ressortir les rapports étroits qui, en dépit des distances, unissaient les deux pays. Des intérêts commerciaux et des projets de croisade commune contre les Turcs avaient fait naître entre Jacques II et les rois roubéniens une amitié personnelle qui trouva mainte occasion de se manifester. Il s'en fallut même de peu qu'une alliance de famille ne fût conclue entre les deux dynasties, à l'époque d'Ošin. Aussi bien, s'explique-t-on aisément que le clergé de Tarragone ait pu songer à faire venir d'Arméno-Cilicie des reliques de Ste Thècle. L'esquisse historique de M. M. pourrait servir avantageusement d'introduction aux lettres de Jacques II éditées par le P. G. Si M. M. avait eu connaissance de cette publication, il se serait probablement contenté de donner en fait de pièces justificatives la lettre, seule inédite, du roi d'Aragon à l'archevêque de Tarragone, écrite le 13 février 1323. M. M. croit pouvoir signaler quelques erreurs de détail commises par des

auteurs qui n'avaient pas eu l'avantage de compulser les archives de la Couronne d'Aragon. Ainsi, d'après lui, la translation solennelle de la relique dans la vieille église de Sainte Thècle n'aurait pas eu lieu en 1323 mais en 1321. Ses preuves nous paraissent convaincantes. Mais où M. M. a-t-il pris que le bras n'était pas la seule relique de Ste Thècle apportée d'Orient ? Les lettres de Jacques II, dont le texte complet a été publié par les *Estudios eclesiásticos*, ne disent rien de semblable. Celle du 4 décembre 1320 affirme même le contraire en termes exprès. D'après la pseudo-traduction latine des Actes arméniens de Ste Thècle, dont M.M. ignore l'existence, on ne possède aussi d'autre relique que le bras de la sainte.

J. Simon.

21. — J. P. Kirsch. *Die hl. Petronilla im Martyrologium Hieronymianum*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXX (1916-1922), p. 76-78.

Dans le ms. E du martyrologe hiéronymien et dans le ms. de Dublin (*Anal. Boll.*, XXXII, 394), la liste des saints du 29 mai commence par une notice incomplète, *Romae nat. virginis*, où le nom de la sainte a été omis. Dans les mss. B et W, la notice est supprimée. Mgr Kirsch propose de combler la lacune et de lire : *Romae nat. Petronellae virginis*. La notice a été ajoutée après coup dans B et dans E, au 31, mais dans le manuscrit C, au 29 mai. C'est au fond le principal argument de Mgr K. Si le 29 était la date de la fête de Ste Pétronille, on se demande pourquoi elle a été inscrite dans la plupart des manuscrits au 31 mai. Il est à noter que Bède la trouve à cette date dans son exemplaire. Si le ms. C dépend d'un martyrologe complet, où Pétronille figure à sa date, pourquoi est-elle commémorée à la fin et non en tête des saints du jour, comme l'exige l'hypothèse de Mgr K. ? J. Simon.

22. — *I santi martiri Faustino e Giovita nella storia, nella legenda e nell' arte*, dans *Brixia sacra*, t. XIV (1923), p. 1-155.

23. — D. Buenner. *I santi martiri Faustino e Giovita nei martirologi*, ibid., t. c., p. 211-71.

La revue locale *Brixia sacra* a voulu commémorer par un recueil de mélanges le troisième centenaire de l'inauguration du mausolée contenant les reliques des deux patrons de Brescia, les SS. Faustin et Jovite.

M. P. Guerrini, l'actif directeur de la revue, a dressé, suivant l'ordre chronologique, la bibliographie des deux martyrs (p. 5-27),

Elle compte quatre-vingt-onze titres d'ouvrages ou d'articles de revue. Il est regrettable que tous ne soient pas transcrits exactement et que les fautes d'impression soient nombreuses. La notice qui figure au nº 66, *Bollandisti,* est par trop incomplète. Comme supplément à cette bibliographie, signalons l'article de M. E. A. Stückelberg, *Faustin und Jovitta zu Brescia,* dans *Zeitschrift für Münz- und Medaillenkunde,* Wien, II. Bd. (1910), 3. Heft, et la notice que consacre aux deux saints Mgr F. Lanzoni dans son récent ouvrage, *Le origini delle diocesi antiche d'Italia* (plus haut, p. 163), p. 531-33.

La première étude, la plus développée, *Storia, leggenda e arte* (p. 28-129), est aussi de M. G. Il y résume les conjectures faites sur l'histoire des deux martyrs, dont l'existence seule est certaine, et retrace l'historique de leur culte à Brescia et dans le nord de l'Italie. D'après M. G., les deux saints seraient les fondateurs de la première communauté chrétienne de Brescia. Cette thèse nous semble difficile à défendre, car on ne s'explique pas qu'au IVe siècle, Gaudence, l'évêque de Brescia, ne fasse aucune allusion aux deux martyrs de sa ville épiscopale dans son discours d'inauguration de la nouvelle basilique (cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs,* p. 379). Pour l'histoire des premiers temps de l'évêché de Brescia, il y a lieu de se référer dorénavant aux recherches de Mgr Lanzoni (t. c., pp. 366, 531-33, 572-85). M. G. émet aussi une hypothèse personnelle au sujet de la Vie légendaire des deux saints *BHL.* 2836. Elle aurait été écrite dans la première moitié du VIIIe siècle, par Pétronax de Brescia, qui rétablit le monastère du Mont-Cassin ou par un de ses disciples. M. G. ne fait que reprendre une idée écartée par le P. F. Savio (cf. *Anal. Boll.,* XV, 34-41), et il ne l'établit sur aucun fondement solide. M. G. fait erreur en écrivant que le P. Savio avait attribué la Vie primitive au prêtre Jean de Milan (cf. ibid., 37-38). Quant à la Vie abrégée *BHL.* 2838, M. G. ignore que le P. Savio a cru pouvoir la ranger parmi les œuvres de l'hagiographe Pierre, sous-diacre de Naples, qui vivait au Xe siècle (cf. *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino,* t. XLVII, 1911-1912, p. 567-69).

Dans l'histoire du culte des SS. Faustin et Jovite, une question fort embrouillée est celle des différentes translations de leurs reliques. Du XIIe au XVIIIe siècle, des polémiques très vives mirent aux prises les bénédictins de l'abbaye de S. Faustino Maggiore et les chanoines de S. Faustino ad sanguinem (Santa Afra), qui prétendaient, de part et d'autre, posséder les corps des deux martyrs.

Les bénédictins finirent par avoir gain de cause. Nous trouvons une histoire détaillée de ces reliques dans l'étude de M. Fl. Capretti, *Intorno alle traslazioni delle reliquie dei santi Faustino e Giovita* (p. 130-48).

M. S. Weber a publié une simple note : *Il culto dei SS. Faustino e Giovita nella Diocesi di Trento* (p. 149-53).

D'autres travaux étaient annoncés. Dans un numéro suivant de la revue, a paru une étude de Dom D. Buenner, où sont relevées les traces du culte des deux martyrs dans la succession des martyrologes. Leur commémoraison se lit dans tous les meilleurs manuscrits de l'hiéronymien. Mais les noms propres sont, comme il arrive souvent, affreusement défigurés. Ainsi, à l'exception du codex de Reichenau, les autres manuscrits portent tous *Brittania* au lieu de *Brixia*. Dans les martyrologes historiques du moyen âge antérieurs au XIVe-XVe siècle, aucune notice n'est ajoutée à la commémoraison des deux martyrs, et celle-ci même est souvent omise. Le silence de ces martyrologes sur les exploits des deux saints prouve, comme l'a fait ressortir le P. F. Savio (*Anal. Boll.*, l. c.), que leur Passion n'a pas été composée à une époque très ancienne. La notice historique qui figure, avec des variantes, dans différentes éditions du martyrologe d'Usuard, à partir du XIVe-XVe siècle, est empruntée au *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais (l. XII, c. 83), qui, lui, n'a fait que résumer la Passion légendaire. Du martyrologe d'Usuard, cette notice a passé, sous une forme très abrégée, dans le martyrologe romain. L'étude de Dom B. est précédée d'une courte notice générale sur les martyrologes. (Il n'est pas tout à fait exact de dire que l'hiéronymien est le résultat d'une fusion de martyrologes occidentaux et du martyrologe syriaque de 411.) Le travail du P. Delehaye sur *Le témoignage des martyrologes* (*Anal. Boll.*, XXVI, 78-99) aurait pu être mis à contribution fort à propos, croyons-nous. Dom B. ne s'est pas contenté de dresser une liste des commémoraisons des deux martyrs ; il s'est efforcé de résoudre quelques problèmes. Mais les hypothèses qu'il propose comme solution ne sont pas suffisamment fondées. Ainsi, d'après lui, la date de la commémoraison des deux saints est probablement l'anniversaire de la translation de reliques attribuée à l'évêque de Brescia, S. Faustin. Cette hypothèse, il faut l'avouer, est aussi gratuite que celle de M. P. Guerrini, qui croit que la fête chrétienne du 15 février était destinée à supplanter une fête païenne (p. 36-39).

J. Simon.

24. — Luigi Gatti. *La « Passio SS. Perpetuae et Felicitatis »*, dans *Didaskaleion*, N. S., t. I (1923), p. 31-43.

Cet article de M. L. Gatti n'est qu'un simple résumé des conclusions certaines ou probables auxquelles est arrivée la critique historique sur les points obscurs de la Passion des Stes Perpétue et Félicité. Il y aurait lieu de le compléter sur plus d'un détail. Ainsi, dans l'histoire de la discussion sur l'original de la Passion, on pourrait rappeler, à titre de curiosité, la thèse étonnante de Hilgenfeld, qui faisait dériver les textes latin et grec d'un original punique, et mentionner, en passant, une étude de Mgr D. Facchini (*Bessarione*, t. XXXIV, 1918, p. 196-228). A propos de la basilique Majeure élevée à Carthage sur le tombeau des deux saintes, il serait bon de rappeler que les archéologues croient avoir découvert les ruines de cette église et même la pierre tombale des martyrs. Dans la discussion sur le caractère montaniste de la Passion, nous sommes surpris de ne pas trouver cité M. de Labriolle (*La Crise montaniste*, Paris, 1913, p. 341-44). M. G. ignore, semble-t-il, les pages consacrées récemment à cette Passion par le P. Delehaye (*Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921, p. 63-72). J. Simon.

25. —* H. Lietzmann. *Die älteste Gestalt der Passio SS. Carpi Papyli et Agathonices* aus der *Festgabe für D. Dr. Karl Müller*, Tübingen, Mohr, 1922, in-8°, p. 46-57.

Le texte latin, récemment découvert par M. P. Franchi (voir *Anal. Boll.*, XL, 195), est reproduit par M. Lietzmann et mis en parallèle avec le grec *BHG*. 293. Ce n'est certainement pas la rédaction primitive, mais sur certains points il nous en rapproche davantage. Détail curieux. Les Actes latins nomment le proconsul devant lequel comparaissent les martyrs : c'est Optimus. Il est cité, non dans l'interrogatoire, mais dans la phrase d'introduction et dans la phrase finale : *Martyrizaverunt autem testes Dei... sub Decio imperatore, agente Optimo proconsule.* Le même magistrat figure dans les Actes de S. Maxime *BHL*. 5928, et dans ceux des martyrs de Lampsaque, Pierre, André etc. *BHL*. 6716, ce qui a paru d'abord de bon augure et a fait passer Optimus dans les listes des proconsuls d'Asie. M. L. n'y consent point. L'emploi de ce *cognomen* pour désigner un proconsul n'est pas vraisemblabe ; il sert, et rarement encore, pour les esclaves et les petites gens. Dans les trois pièces citées, toutes les trois traduites du grec, il se rencon-

tre encadré absolument de la même manière, de façon à donner l'idée qu'un même rédacteur a écrit ces phrases. Et M. L. reprend une hypothèse ingénieuse d'Aubé : Optimus serait sorti d'une phrase de la Passion des martyrs de Lampsaque. *Miror si persuades mihi, optime proconsul, sacrificare.* L'adjectif *optime* répond au grec *κράτιστε*, principalement réservé au proconsul. On a commencé par en faire un nom propre, qui, dans une nouvelle rédaction, a passé en tête de la pièce et dans la conclusion. De la Passion des martyrs de Lampsaque, l'indication chronologique a passé dans les deux autres. Elle est sans valeur. H. D.

26. — * Giuseppe GHEDINI. *Lettere cristiane dai papiri greci del III e IV secolo.* Milano, Amministrazione di « *Aegyptus* », 1923, in-8°, XXVIII-376 pp.

Parmi les textes nombreux découverts dans les collections de papyrus, M. Ghedini a fait choix d'une bonne quarantaine de lettres écrites par des chrétiens de la fin du second siècle aux premières années du cinquième. Ces lettres, qui n'étaient point destinées à la postérité, ne nous renseignent pas directement sur les grands faits de l'histoire, mais nous font pénétrer dans la vie intime du peuple, et aident à mieux connaître la langue qu'il parlait. Le recueil de M. G. est conçu d'une façon très pratique. Le caractère de chaque pièce est bien défini ; le texte est reproduit d'après les meilleures éditions et accompagné d'une introduction ; un commentaire abondant attire l'attention sur les principales difficultés de la langue ou du formulaire. La grammaire est traitée à part et en détail ; d'excellentes tables des noms et des mots terminent le volume. Nous allions oublier l'introduction qui expose très clairement les résultats d'une étude de ces documents qui, séparément, peuvent paraître insignifiants, mais qui s'éclairent les uns les autres. Au lieu de la résumer, nous préférons indiquer quelques numéros de la collection qui semblent mériter de retenir l'attention. Le n° 19, d'abord, publié en 1917 par M. I. Bell dans les *Greek Papyri of the British Museum*, V, p. 1658. Voici le texte du fragment :

τω αιμνητω υϊω Αμ[
Αντωνιος εν κῶ˙χαιρειν
χαρις τω παντων δεσποτη παρασχοντι ημιν
καιρον επιτηδιον προσειπιν την αναμιλλητον
σου θεοσεβιαν αγαπητε υϊε ως γαρ αληθως μνη
μην αδιαλιπτον σου ποιουμαι και αποντος γαρ τις

των ανθρωπων ουκ αν θελησιεν προσομιλειν
[σ]οι ου[την] θεοσεβηαν δη δια χαραγματων ευχο

Adresse :

τω α[ι]μνητω

Cette lettre est du IVe siècle. Elle est écrite par un Antoine. Serait-ce le grand saint de ce nom? M. Bell a posé la question sans dissimuler les difficultés que soulèverait une réponse affirmative. M. Ghedini, dans un article : *Una lettera autografa di S. Antonio abate* publié par la *Scuola Cattolica*, 1920, p. 247-50, a pesé les raisons que l'on peut faire valoir de part et d'autre. D'abord, le nom d'Antoine n'est pas commun en Égypte ; on a des lettres du grand solitaire ; un de ses émules, qui fut aussi de ses amis et qu'il pouvait qualifier de fils spirituel, s'appelait Ammon. Il est vrai que la seule lettre du nom du destinataire est l'initiale, le μ est douteux et les autres lettres sont effacées ; on pourrait ajouter que le nom d'Ammon est un de ceux qui sont le plus portés en Égypte. Quoi qu'il en soit, le papyrus de Londres n'est certainement pas un autographe de S. Antoine, qui ne savait pas le grec, mais qui a pu se servir d'un intermédiaire. Il se peut encore que ce texte soit la traduction d'un original copte. S. Jérôme (*De viris ill.*, 88) atteste que sept lettres du saint ont été traduites en grec. Tout cela est loin d'être décisif, mais valait la peine d'être produit.

Le n° 25 est la lettre d'un certain Justus, qui se recommande aux prières de Paphnutius, fils de Christophe. L'adresse porte [...] *μου καὶ ἀγαπητῷ ἀδελφῷ Παπνουθίῳ Χρηστοφό*[ρου]. Justin lui envoie de l'huile par l'intermédiaire du frère Macaire. Ces noms sont très répandus en Égypte. Aussi, bien que nous soyons ici en plein monde monastique, n'y a-t-il pas lieu de tenter une identification.

Le n° 11 est plus connu. C'est la lettre de Psenoriris à Apollon (*Anal. Boll.*, XXII, 209), dans laquelle il est question d'une femme qualifiée de *πολιτική*. M. G., suivant en cela Deissmann, prend ce mot pour un nom propre, sans toutefois nier la probabilité d'une autre interprétation, qui est celle de M. P. Franchi (*Nuovo bullettino di archeol. crist.* 1902, p. 264) : *πολιτικός* désigne les citoyens d'Alexandrie par opposition aux habitants du reste de l'Égypte. Voir *Anal. Boll.*, XL, 5. H. D.

27. — Archim. Hippolytos. *Ἀνεκδότων ἔκδοσις*, dans *Νέα Σιών*, t. XVII (1922), pp. 534-37 ; 593-601 ; 665-67 ; 725-28 ; t. XVIII (1923), pp. 54-57 ; 116-22.

L'idée de consacrer un certain nombre de pages de chaque numéro de la revue du couvent grec de Jérusalem à la publication de quelques vieux textes, d'après les manuscrits qui se trouvent généralement hors de la portée des Occidentaux, est excellente, et l'on ne peut qu'applaudir à l'initiative de l'archimandrite Hippolyte. Nous lui souhaitons d'avoir la main heureuse dans le choix des textes qu'il offrira au public. Voici ceux qu'il a donnés jusqu'ici : Passion de S. Nestor = *BHG.* 1328, d'après le manuscrit 1 de la bibliothèque du Saint-Sépulchre ; Vie inédite de S. Cyrille d'Alexandrie, d'après le manuscrit 6 de la bibliothèque Patriarcale ; une Vie de Constantin = *BHG.* 366, tirée du même manuscrit ; une homélie inédite sur S. Jean l'Évangéliste, attribuée à S. Jean Chrysostome (*πάλιν ἡμῖν ἐξ οὐρανοῦ ἐπηδήμησεν*), fournie par le même manuscrit, comme aussi les deux pièces suivantes : Passion de S. Conon = *BHG.* 361 ; Passion de S. Hyacinthe = *BHG.* 758. L'auteur connaît la *BHG.* Ce n'est donc pas par surprise qu'il a réimprimé des textes déjà publiés. Plusieurs d'entre eux, il faut l'avouer, sont difficiles à atteindre, ce qui justifie une réédition.

H. D.

28. — J. P. Kirsch. *Die Passio der heiligen « Vier Gekrönten » in Rom,* dans *Historisches Jahrbuch,* t. XXXVIII (1917), p. 72-97.

Pour échapper aux difficultés inextricables que crée la Passion des Quatre Couronnés telle que nous l'avons, formée de deux récits que l'on a distingués de bonne heure sous les noms de Passion Pannonienne et de Passion Romaine, nous avons proposé de l'amputer de cette dernière partie, qui ne serait qu'un expédient imaginé par un hagiographe pour rendre compte de cette anomalie : un groupe de cinq martyrs désigné sous le vocable des Quatre Couronnés (*Anal. Boll.,* XXXII, 63-71). Nous n'avons pas changé d'avis sur ce point, et ce que nous avons constaté en étudiant les manuscrits des Passions de S. Félix (*Anal. Boll.,* XXXIX, 241-76) et de S. Marcel (*Anal. Boll.,* XLI, 257-87) montre une fois de plus que les procédés violents ne répugnent pas aux hagiographes. Cela ne veut pas dire qu'il ne reste plus aucune obscurité. Mgr Kirsch a pensé qu'il en subsiste plus d'une, et en cela il est de notre avis. La solution qu'il propose est beaucoup plus radicale que la nôtre. Il n'existe pas de martyrs Pannoniens. Les saints Simpronianus, Claudius, Nicostratus, Castorius ont été martyrisés à Rome. On leur a fait une légende de fantaisie, comme aux autres martyrs Romains.

Cette légende tranche sur les autres parce que son auteur était d'origine Pannonienne et a transporté la scène dans le pays et dans le milieu qu'il connaissait bien, Simplicius n'est qu'un comparse inventé par l'hagiographe.

Je ne veux pas rechercher ici si pareille hypothèse dissipe définitivement toutes les difficultés. Il est certain qu'elle ne tient aucun compte de la donnée fondamentale de la pièce, ni de l'élément historique qu'elle renferme incontestablement et que les développements d'un caractère plutôt littéraire ne sauraient obscurcir. Admettons que l'auteur Pannonien s'appelait Porphyrius, comme il le dit, — je ne sais pourquoi Mgr K. voit dans cette infraction à l'anonymat une fiction — Porphyrius écrivait dans un langage peu châtié, mais il savait exprimer sa pensée, et même fort clairement. Alors pourquoi cette histoire embrouillée jusqu'à être incompréhensible, qui s'appelle la Passion Romaine? Il était assez habile, ayant d'ailleurs toute liberté d'imaginer des épisodes, pour faire revenir de Pannonie, où il les avait menés, les quatre martyrs, et placer à Rome le dernier acte du drame, sans recourir à une fiction incohérente et pleine d'invraisemblances. La Passion Romaine n'est donc pas de lui. H. D.

29. — * *Eusebii Pamphili Chronici canones latine vertit adauxit ad sua tempora produxit S. Eusebius Hieronymus* edidit I. K. Fotheringham. Londini, H. Milford, 1923, in-4°, xxxix-352 pp.

L'auteur de cette belle édition de la Chronique de S. Jérôme a jugé avec raison qu'il restait beaucoup à faire après Schoene, qui a surtout recueilli des matériaux, et après Helm, à qui nous devons une sorte de reproduction photographique du manuscrit d'Oxford, avec quelques variantes (*Anal. Boll.*, XXXIII, 70), mais qui n'a pas encore donné ses prolégomènes et n'a employé que onze manuscrits. M. Fotheringham en a collationné seize, et au prix d'un travail énorme a résolu le problème de représenter par la typographie une œuvre d'une complication extrême, où le texte est emprisonné entre plusieurs colonnes parallèles de chiffres, sans que les manuscrits s'accordent toujours sur l'indication chronologique correspondante. On peut appliquer à cette merveille de typographie l'éloge que l'auteur décernait à l'édition princeps de Mombritius (1475) : *editio vere mirabilis*, en tenant compte de la supériorité qu'assure au travail de M. F. le perfectionnement des méthodes philologiques, l'abondance et la clarté de l'appareil critique. Celui-ci aurait pu

prendre d'énormes proportions si l'auteur avait voulu relever les variantes de tous les manuscrits de la Chronique. Il s'en est tenu sagement aux plus anciens, dont deux du Ve siècle (Bodleian Auct. T. II. 26, fragmenta Floriacensia), deux du VIIe, deux du VIIIe, trois du IXe, trois du Xe. On devine ce que nombre de copistes ont fait d'un texte qui ne peut rendre de services qu'à condition d'être reproduit avec une exactitude presque mathématique. Est-il besoin de dire que l'édition la plus parfaite du texte latin ne nous donnera jamais que l'œuvre de Jérôme, dont le génie n'était point porté aux minuties, et qui, en présentant sa traduction d'Eusèbe, fait cette déclaration inquiétante : *Obsecro, ut quicquid hoc tumultuarii operis est, amicorum non iudicum animo relegatis, praesertim cum et notario ut scitis velocissime dictaverim.* Il faut lire les prolégomènes de M. F. sur la question des deux rédactions des canons grecs, dont l'une aurait été suivie par le traducteur arménien, l'autre par S. Jérôme et par l'interprète syriaque. La chronique a subi, de la part de Jérôme, quelques retouches ; il n'y en a pas eu deux rédactions. Le passage si injurieux pour la mémoire de S. Basile n'est certes pas une interpolation. Ce n'est pas même une addition, et M. F. n'admet pas sur ce point les considérations de Schoene (*Die Weltchronik des Eusebius*, p. 178).

L'Université d'Oxford et Magdalen College, les promoteurs de l'entreprise, ont eu cette rare fortune de pouvoir confier l'édition d'une œuvre chronologique à un de leurs membres astronome à la fois et philologue. Dans un manuscrit célèbre, le 490 de la bibliothèque capitulaire de Lucques, qui contient la chronique de Jérôme, on a relevé cette note : *a resurrectione domini nostri Iesu Christi usque ad praesens annum Caroli regis in Langubardiam in mense septembrio, quando sol eglypsin patuit in indict.X anni sunt DCCLXII menses VI.* Mommsen avait compris qu'il s'agissait de l'éclipse de 796. En astronome averti, M. F. a remarqué que cette éclipse ne fut pas visible en Italie, et que des quatre éclipses qui se produisirent au mois de septembre durant le règne de Charlemagne avant son élévation à l'empire, celle du 16 septembre 787 fut la seule visible. L'indiction concorde ; ce n'est pas l'indiction grecque, mais l'indiction dite de Bède, en retard d'une unité. H. D.

30. — * *Gregorii Nysseni Opera.* Volumen secundum. *Contra Eunomium libri* edidit Vernerus JAEGER. Pars altera. Berolini, Weidmann, 1921, in-8°, LXXII-391 pp.

Maintenant que nous voilà en possession de l'édition complète des livres de S. Grégoire de Nysse contre Eunomius, nous sommes en mesure d'apprécier l'étendue du service rendu par M. Jaeger aux études patristiques. L'œuvre du saint nous était parvenue dans un complet désordre. Elle était primitivement composée de trois livres dont le troisième était divisé en dix tomes. Au Ve ou au VIe siècle on en fit une édition mutilée : le livre II y était simplement omis. Ce livre, plus serré et d'une lecture moins aisée que les autres, n'était plus du goût d'une époque peu portée aux spéculations, et il fut sacrifié. Puis on s'avisa de combler la lacune, et on introduisit entre le premier et le troisième livre un autre traité du saint spécialement dirigé contre l'*Ἔκθεσις πίστεως* d'Eunomius. La renaissance des lettres qui se produisit au IXe siècle ramena l'attention sur le livre II, qui avait suivi une tradition indépendante. Il fut reconnu comme appartenant au grand traité ; mais on fut bien embarrassé de le remettre au bon endroit. On le plaça donc généralement à la fin de la série I, II, III 1-10 ou I-XII, et il devint ainsi le livre XIII ou XIIb. Pour lire donc les livres de S. Grégoire de Nysse contre Eunomius il faut commencer par les rétablir dans l'ordre primitif, et c'est ce que M. J. a fait. Le livre I reste à sa place ; le livre XIIb devient le second ; les dix livres ou tomes suivants forment le troisième ; et ce qui était regardé comme le livre II reprend l'état de traité séparé. Il y avait donc des siècles qu'on ne lisait plus la réfutation d'Eunomius telle que S. Grégoire de Nysse l'avait conçue. L'édition de Morel de 1615 ne vint point améliorer la situation. Le manuscrit dont on se servit alors était de date récente et très défectueux. Le livre I y manquait totalement. Les livres de la série II-XIIb y étaient numérotés de I à XII et on avait ainsi l'illusion de lire le traité complet. L'édition de 1638, celle qui est reproduite dans la Patrologie de Migne, n'a fait qu'augmenter le désordre, de sorte qu'en disant, à propos du premier volume de M. J., que son édition valait mieux que celle de Morel (*Anal. Boll.*, XL, 203) nous avons fait de cet excellent travail un médiocre éloge, bien au-dessous de son mérite. L'auteur n'a pas seulement réussi, par l'étude des manuscrits, à nous rendre, dans l'ordre primitif, les livres contre Eunomius, en quoi il a pleinement confirmé les vues de M. Diekamp (*Byzantinische Zeitschrift*, XVIII, 1-13), mais il nous en a donné un bon texte, avec un appareil critique sobre, résultat de la collation de 18 manuscrits. Je ne veux pas critiquer le manque de tables (il n'y a qu'un rapide *index nominum*) parce

que je continue d'espérer que l'édition de S. Grégoire de Nysse commencée sera poursuivie, et qu'une omission aussi importante sera réparée dans un prochain volume. H. D.

31. — Z. García Villada. *La vida de Santa Helia*, dans *Estudios eclesiásticos*, t. II (1923), p. 270-79.

La Vie latine inédite d'une sainte appelée Helia (*BHL.* 3798), conservée dans le ms. a II. 9 (Xe s.) de la bibliothèque de l'Escurial, a été transcrite telle quelle et d'une manière défectueuse, en 1909, par le P. Antolín dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 164). Le même texte figure dans le ms. N. A. 2178 (XIe s.) de la bibliothèque Nationale de Paris, qui appartint jadis au monastère de S. Dominique de Silos près de Burgos (*Catal. Lat. Paris.* 475[17]). Cette Vie est fort étrange : ce n'est guère qu'un dialogue sans fin entre une vierge qui prône la continence absolue et sa mère d'abord, un juge ensuite, qui la combattent, l'un et l'autre, avec des arguments subtils et bizarres. Le nom de Ste Helia de Durazzo n'a pu être retrouvé, jusqu'à présent, en dehors de ces deux manuscrits. L'auteur de la Vie est inconnu. Par le prologue, nous savons seulement qu'il a pris la plume à la demande d'un clerc du nom de Macédonius. Le P. García Villada a fait une étude de cette Vie. Ce serait, d'après lui, un traité d'origine priscillianiste, dirigé contre le mariage. Le P. G. croit, en effet, pouvoir signaler dans la Vie de nombreuses ressemblances avec la doctrine peu orthodoxe et le genre de vie très particulier de ces ascètes de Galice. Certains rapprochements nous paraissent, toutefois, peu convaincants. Ainsi qu'on nous permette de douter que dans le membre de phrase : *ut qui primo sese offerunt inter fratres*, ce dernier mot rappelle spécialement le langage des Priscillianistes (p. 274). D'autres indices, suffisamment nombreux, sont plus caractéristiques, il faut l'avouer, notamment la tendance très nette à condamner le mariage, tout en faisant profession d'orthodoxie (p. 276). Le P. G. n'insiste pas assez, en faveur de son opinion, sur l'argument d'ordre externe : les deux seuls manuscrits qui nous conservent la Vie de Ste Helia sont l'un et l'autre d'origine espagnole. Ste Helia serait elle-même, d'après le P. G., une disciple de la secte de Priscillien. Il n'est nullement démontré que ce personnage ne soit, comme tout le dialogue, une pure fiction. L'hypothèse générale proposée par le P. G. nous sem-

ble plausible. Mais il serait téméraire de prétendre à une certitude, alors que le Priscillianisme lui-même ne nous est pas suffisamment connu. J. SIMON.

32. — * Ferd. CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre.* Première partie, t. I et II. Louvain, 1922, 2 vol. in-8°, XI-344 et 229 pp. (= *Spicilegium sacrum Lovaniense,* fasc. 1 et 2).

On est parfois surpris de voir tout ce que l'éclatante réputation d'un grand homme nous laisse ignorer sur son origine, sur ses familiers et sur lui-même. Plus d'un lecteur qui croyait connaître S. Jérôme aura cette impression en parcourant la docte et consciencieuse étude biographique que vient de lui consacrer le P. Cavallera. S. Jérôme, qui a tant occupé la légende, n'a pas eu d'historien. La curiosité qui depuis quinze siècles n'a cessé de s'attacher à ses écrits ne s'est pas étendue jusqu'à sa personne ; ou plutôt elle s'est contentée trop vite des renseignements fournis par des traditions tardives et de valeur fort inégale. Sur plusieurs circonstances importantes de sa carrière, on ne possède aucun témoignage direct. Il faut y suppléer par voie de déduction, en raisonnant sur des indices implicites éparpillés dans l'œuvre immense de Jérôme lui-même et dans les écrits de ceux qui l'ont connu vivant ; interroger et confronter non seulement ses amis, ses disciples ou ses partisans, mais aussi ses contradicteurs, ses adversaires, ses ennemis et l'entourage de ceux-ci comme de ceux-là, en un mot, réveiller tous les échos du monde chrétien, qu'il a si longtemps rempli du bruit de sa renommée et du fracas de ses disputes. Nul n'était mieux préparé que le P. C. à cette difficile enquête. Son ouvrage est un monument d'érudition et de labeur patient, auquel il ne manque que d'avoir pu dissimuler un peu davantage le puissant effort qu'il a coûté. Malheureusement la nature du sujet n'y prêtait guère. Toutes ces données éparses qu'il a fallu d'abord chercher au loin ou déterrer à des profondeurs incommodes, ont dû ensuite être passées au crible, contrôlées, interprétées, harmonisées, au prix de discussions un peu abstruses, où les mêmes considérations reviennent souvent. De là, dans l'exposition, des longueurs et, par endroits, un certain encombrement. Voulant remédier autant que possible à cet inconvénient, l'auteur a rejeté dans les appendices qui forment le second volume un certain nombre de questions techniques et de recherches complémentaires, qui exigeaient un déploiement trop considérable de pièces justificatives. Cette disposition lui a permis

aussi d'utiliser, en cours d'impression, plusieurs travaux importants parus à l'occasion du centenaire de S. Jérôme, trop tard pour qu'il ait pu en tenir compte dans la préparation de son premier volume. Dans l'ensemble, le résultat de ces vastes recherches est d'un intérêt peu ordinaire. Le livre du P. C. dépasse de beaucoup toutes les publications antérieures. Ceci doit évidemment s'entendre avec les réserves qui s'imposent quant aux conclusions d'une étude qui touche à tant de controverses peut-être insolubles. Ainsi sur la position géographique de Stridon, il nous semble que la thèse de Mgr Bulić est condamnée un peu sommairement (t. I, p. 22 ; t. II, p. 67-71). Le vénérable directeur du Musée de Spalato est un archéologue et un épigraphiste d'une science très sûre et d'un sens merveilleusement délié, dont l'opinion mérite toujours d'être prise en considération, même contre celle d'un Mommsen. Il est permis de ne pas se rendre à ses raisons ; mais s'il a cru lire le nom de Stridon dans l'inscription célèbre de St. Petković, cette lecture n'est plus « seulement une des nombreuses interprétations possibles » de ce monument énigmatique. Le problème critique ou, pour trancher le mot, la question de sincérité littéraire qui est posée par la Vie de Malchus et par celle de S. Paul de Thèbes est peut-être plus épineuse qu'on ne le croirait à lire les pages conciliantes du P. C. (t. I, pp. 43-44 ; 130-32). Même indulgence d'analyse psychologique à propos du fameux songe de S. Jérôme (t. I, p. 29-31). La fine étude de M. P. de Labriolle sur ce morceau à effet (cf. *Anal. Boll.*, XL, 419) ne reçoit pas pleine justice dans la « note complémentaire » du t. II (p. 77-78). Il nous paraît un peu vif de dire que les conclusions du distingué historien de la littérature latine chrétienne « ne sont pas très nettes ». Prudentes, oui, et mesurées de ton, comme il convenait en un recueil publié en l'honneur de S. Jérôme, mais claires à merveille, autant en ce qu'elles disent qu'en ce qu'elles ne disent pas. M. J. Zeiller, qui avait repris une conjecture de J. Dräseke sur les deux moines Goths Sunnia et Fretela, correspondants de S. Jérôme, voit son compte réglé en une ligne qui est tout de même un peu courte (t. I, p. 292, note ; cf. *Anal. Boll.*, XL, 419). La lettre de S. Jérôme aux susdits Sunnia et Fretela a été arguée de faux par M. Leo Wiener, *Contributions toward a History of Arabico-Gothic Culture*, t. II (New-York, 1917), p. 1-227 ; cf. J. Lippl, *Theologische Revue*, 1923, p. 84-95. On aurait aimé à connaître le sentiment du P. C. sur cette contestation.

Notre principale réserve est relative à la chronologie de S. Jé-

rôme. Des témoignages certains et à peu près unanimes, parmi lesquels ceux de S. Prosper et de S. Augustin, nous apprennent que le saint Docteur atteignit l'extrême vieillesse. Les chiffres précis qui méritent d'être retenus varient entre 87 et 91 ans. A cette tradition authentique et universellement acceptée, l'auteur oppose un système tout neuf. S. Jérôme, né en 347, était donc âgé de 72 ans quand il mourut, le 30 septembre 419. Pour établir cette chronologie, le P. C. a pris la peine de colliger tous les textes où le saint docteur fait une allusion quelconque à son âge, et les a groupés sous les rubriques : *infans, puer, adulescens, iuvenis, senex* (t. II, p. 4-8). La première chose qui saute aux yeux en comparant ces témoignages autobiographiques, c'est qu'ils se contredisent l'un l'autre, et que pris séparément ils résistent à toute interprétation rigoureuse. On dira que les mots ont pourtant un sens défini, et qu'il y a une limite à l'impropriété avec laquelle S. Jérôme peut les avoir employés. Où est cette limite quand il s'agit d'un de ces écrivains à l'âme sonore, chez qui la phrase commande à la pensée ? Lamartine, qu'on s'étonne de citer à propos de S. Jérôme, déclare dans le « préambule » de son *Histoire de la Restauration* (Paris, 1851), p. 1 : « Je dépasse à peine le milieu de la vie, et j'ai vécu déjà sous dix dominations... » Supposez, à quinze siècles de distance, un critique aux prises avec cette phrase. Il consulterait les tables de la mortalité en France dans la première moitié du XIX[e] siècle ; il établirait, par des textes parallèles, le sens de l'expression « milieu de la vie » dans le style de Lamartine, en prose et en vers ; puis comme il s'agit d'un poète, il ne manquerait pas d'évoquer le début de la *Divine Comédie*, et par toutes ces indications convergentes, il serait conduit, fort logiquement, à belle distance de la vérité : Lamartine, quand il écrivait cette phrase, avait dépassé la soixantaine. *Pictoribus atque poetis!...* Quoique brouillé avec la poésie, Jérôme aussi continuait d'en prendre et d'en outrer toutes les licences. Il y a de cela maint exemple dans le livre du P. C., y compris le dossier autobiographique qui nous occupe en ce moment. La pièce la plus décisive que contienne ce dossier, celle à quoi finalement tout le système de l'auteur est suspendu, est une phrase du commentaire sur Habacuc II, 14 (*P. L.*, t. XXV, p. 1329) : *Dum adhuc essem puer et in grammaticae ludo exercerer, omnesque urbes victimarum sanguine pollueruntur, ac subito in ipso persecutionis ardore Iuliani nuntiatus esset interitus...* D'après ce passage, Jérôme était encore enfant dans l'été de 363 : un enfant, auquel,

en resserrant à l'extrême toutes les données chronologiques antérieures, il faut supposer au moins seize ans. Vingt-trois ans plus tard, en 386, ce même enfant, s'il faut l'en croire, était déjà devenu un vieillard grisonnant (ep. LXXXIV, 3 ; CAVALLERA, t. II, p. 7). Mais soit ; il n'y a pas de contradiction absolue. Mettons que ce texte, accepté dans sa teneur littérale, renverse la chronologie traditionnelle. Alors il ne reste qu'à le renverser lui-même. Une trentaine d'années après la mort de Julien — date du commentaire sur Habacuc — Jérôme, par simple artifice littéraire, ou trompé une fois de plus par sa propre imagination, aura cité comme entendue par lui, une parole qui lui avait été rapportée au temps jadis. La référence est du reste assez vague pour autoriser un tel soupçon ; et le biographe du moine Malchus n'est assurément pas de ceux qu'il faut prendre au pied de la lettre quand ils disent : « J'étais là ; telle chose m'advint ». En tout cas, ce lointain souvenir jeté en passant ne peut prévaloir contre d'autres témoignages du même Jérôme, où l'indication chronologique résulte clairement de la situation même, contrôlée par des témoignages indépendants. Dans une lettre écrite à S. Augustin, en 402 (ep. CII), après des relations commencées depuis au moins sept ans, Jérôme traite l'évêque d'Hippone en jeune homme. A plusieurs reprises dans la suite, il appuie fortement sur les égards dus à son grand âge. De son côté, Augustin le prend vis-à-vis de lui sur le ton d'une déférence respectueuse, comme un débutant qui aborde un vieillard illustre Or à cette époque, Jérôme aurait eu exactement 55 ans et Augustin 48. Une si petite différence d'âge, sur laquelle ni l'un ni l'autre ne pouvait se tromper à ce point, ne suffisait pas pour mettre le glorieux évêque d'Hippone en posture de « jeune écrivain » (CAVALLERA, t. I, p. 298) devant le solitaire de Bethléem. Et si Jérôme était mort à 72 ans, S. Augustin, qui lui-même n'était plus fort loin de cet âge en 421, n'eût probablement pas écrit : *usque ad decrepitam vixit aetatem* (*Contra Iulianum* I, 34 ; cf. CAVALLERA, t. II, p. 4). Il aurait trouvé un autre mot. Ces difficultés que nous mentionnons en courant, et qui ne sont ni les seules ni les plus graves, ne nous permettent pas d'adhérer sans réserve à la nouvelle chronologie, et les *regesta Hieronymiana* si laborieusement compilés par le P. C. (t. II, p. 153-65), ne pourront guère être employés, dans leur première partie, sans un coefficient de correction au moins conditionnel.

Nous ne voulons pas terminer ce rapide aperçu sans louer cha-

leureusement l'accent de franche sincérité qui règne dans tout le livre. L'auteur, comme il se devait, s'est pris d'admiration pour son héros. Mais cette admiration ne va pas jusqu'à épouser toutes les querelles du terrible polémiste, et moins encore jusqu'à refuser la justice à ceux qu'il a poursuivis de ses ressentiments trop peu mesurés. Le bon Rufin notamment, et combien d'autres en sa personne, rèçoivent une réparation que l'histoire leur devait depuis longtemps (voir surtout, t. II, p. 97-101).

Les deux volumes du P. C. ne sont que la première partie d'une étude d'ensemble sur la Vie et les œuvres de S. Jérôme. Imprimés avec une élégance devenue rare, bien ordonnés et pourvus de tables qui sont un modèle du genre, ils inaugurent brillamment, pour le fond et pour la forme, le *Spicilegium sacrum Lovaniense*. Après un pareil début, le nouveau recueil a déjà une réputation à maintenir. P. P.

33. — * D. Cuthbert Butler. *Western Mysticism. The teaching of SS. Augustine, Gregory and Bernard on Contemplation and the contemplative Life.* London, Constable and C°., 1922, in-8°, xiii-344 pp.

34. — * A. Poulain. *Des grâces d'Oraison. Traité de Théologie mystique.* Dixième édition, précédée d'une introduction par J. V. Bainvel. Paris, Beauchesne, 1922, in-8°, cii-681 pp.

L'étude de la mystique n'est pas une branche de l'hagiographie, et nous aurions fort à faire s'il nous fallait rendre compte de toutes les productions où l'on prétend nous initier à des expériences dont nul langage humain ne saurait exprimer la véritable nature. Nous sommes heureux de pouvoir laisser une tâche aussi délicate à des spécialistes, qui ont, en ce moment, les mains pleines, et doivent s'en réjouir. Il ne nous est guère possible, toutefois, de passer sous silence tout ce qui paraît sur ces matières. Si les mystiques ne sont pas nécessairement des saints, et il s'en faut que tous le soient, beaucoup de saints sont regardés comme ayant reçu des grâces mystiques et on pousse l'exagération jusqu'à prétendre qu'aucun d'eux n'a pu en être privé. Et puis, il faut bien le dire, l'hagiographie a fourni aux théoriciens de la mystique des matériaux dont ils ont souvent étrangement abusé. Les *Acta Sanctorum* sont cités à toutes les pages de la lamentable *Mystique divine* de l'abbé Ribet et les livres superficiels du Dr Imbert-Gourbeyre sur la stigmatisation s'y réfèrent constamment. Nous pourrions indiquer plus d'un au-

teur contemporain qui les emploie aux mêmes fins et avec aussi peu de critique. C'est le moins que nous puissions faire de mettre de temps en temps le lecteur en garde contre ceux qui abusent des textes publiés dans nos volumes, et de lui signaler des ouvrages où ces matières délicates sont traitées sérieusement et avec les précautions voulues.

Le livre de Dom Butler est certainement un de ceux qui méritent d'attirer l'attention. Il est le fruit de longues études ; le sujet est bien nettement défini et traité par un maître. La doctrine de S. Augustin, de S. Grégoire et de S. Bernard sur la contemplation et sur la vie contemplative y est étudiée d'une façon approfondie. Dom B. interroge chacun de ces docteurs sur un certain nombre de points essentiels : les phases préliminaires de la contemplation ; l'expérience personnelle ; l'acte de la contemplation ; les phénomènes psycho-physiques tels que l'extase ; la vision de Dieu. Un questionnaire analogue est dressé pour la seconde partie : la vie contemplative.

S. Augustin, qui est appelé ici le prince des mystiques, est étudié dans toute son œuvre, mais très particulièrement dans un beau morceau tiré de l'*Enarratio in Psalmum XLI*. A propos de S. Grégoire, l'auteur fait remarquer que la moitié des passages sur la contemplation cités par Blosius et par le chanoine Saudreau sont empruntés à des ouvrages apocryphes ou d'attribution douteuse. Il commence donc par établir la liste des matériaux authentiques qui doivent entrer en ligne de compte ; il place en tout premier lieu la deuxième homélie du livre II sur Ézéchiel. Les Sermons de S. Bernard sur le Cantique des Cantiques étaient la partie tout indiquée de l'œuvre de ce père. De tous les textes ainsi choisis, Dom B. cherche à tirer la caractéristique d'un mysticisme occidental qui s'affirme indépendant du pseudo-Denys, antérieur à la scolastique, sans visions et révélations, sans extases, sans hantise d'illusions diaboliques. Il est purement religieux, isolé de toute philosophie et n'est pas seulement à la portée des intellectuels. En restreignant ainsi son enquête, Dom B. s'est donné le moyen d'approfondir la recherche, et il faudrait bien qu'on suive son exemple en examinant dans le détail tous les textes sur lesquels s'appuie la doctrine mystique.

Oserai-je dire qu'il me reste encore quelques inquiétudes sur la valeur des résultats obtenus? Est-il possible de démêler assez exactement ce qui, dans les textes cités, est l'écho de l'expérience

personnelle, et ce qui peut être attribué à d'autres influences : réminiscences de lectures, procédés littéraires, entraînement de l'exégèse symbolique, quelquefois aussi, inspiration poétique ? La critique des sources appliquée à nos mystiques modernes donne parfois des résultats inattendus. Si nous disposions des mêmes moyens pour étudier les anciens, en serait-il autrement, et n'est-on pas trop pressé de croire qu'ils ne font autre chose que retracer les phases de leur propre vie spirituelle ? S. Grégoire surtout est bien peu original, et la phrase bien connue qui ouvre les Dialogues et sert d'introduction aux extraordinaires histoires que l'on sait, ne se rapporte guère à la contemplation mystique. Dans la seconde partie de l'ouvrage, Dom B. remonte bien au delà de S. Augustin — jusqu'à Platon et Aristote — pour esquisser les conceptions antiques de la vie contemplative. Lorsqu'il s'agit de la contemplation elle-même, il serait bon d'employer une méthode analogue. Autre observation. Cherchant, au début de son livre, à définir la mystique, Dom B. cite des passages typiques empruntés à plusieurs auteurs, parmi lesquels des modernes comme Ruysbroeck, S. Jean de la Croix, et même une carmélite morte en 1914, la Mère Isabelle du Sacré-Cœur. Puis on aborde la lecture de S. Augustin, de S. Grégoire, de S. Bernard, que l'on est invité à étudier en fonction de cette littérature. Notre exégèse patristique n'en sera-t-elle pas influencée ? On sait que certains phénomènes extérieurs de la contemplation mystique, comme par exemple la stigmatisation, n'ont point été connus dans l'antiquité, et que les formes de la dévotion sont sujettes à se modifier selon les époques. Ne parlait-on pas beaucoup plus qu'aujourd'hui du don des larmes ? Et est-on bien sûr que la contemplation elle-même et l'union mystique à tous ses degrés aient toujours eu la même allure ? Il peut donc sembler dangereux de vouloir commenter les anciens par S[te] Thérèse — car c'est chez elle qu'on va chercher la norme, alors même qu'elle n'est pas nommée. Et pour le dire en passant, il est un peu étonnant que Dom B. ait choisi comme *spokesman* — c'est son expression — S. Jean de la Croix, un grand saint sans doute, mais un grand poète, dont les effusions se prêtent moins que toute autre œuvre mystique à être résumées en corps de doctrine.

Les fervents du mysticisme, et ils sont nombreux à cette heure, trouveront nos réserves bien déplacées, et railleront le profane qui n'apporte, pour dissiper les ombres du sanctuaire, que la pauvre lanterne de la critique. Ils ont peut-être raison. Mais du moment

que l'on veut réduire en système ce qui a toujours été considéré comme matière transcendante, nous n'avons que ce moyen de nous éclairer. Qu'on ne s'imagine pas, d'ailleurs, que nous confondions un savant de la valeur de Dom B. avec les écrivains trop nombreux qui sacrifient à la mode du jour. Il a compris toute la difficulté du problème mystique et nul n'était mieux qualifié pour l'aborder. Peu de livres ouvrent sur le sujet d'aussi larges horizons.

Un traité didactique volumineux qui en peu d'années atteint sa dixième édition n'est pas un livre médiocre, et nous n'avons pas attendu ce moment pour louer les *Grâces d'Oraison* du P. Poulain (*Anal. Boll.* XXII, p. 203-204). L'ouvrage a été sans cesse amélioré, jusqu'à la neuvième édition (dont la présente est une reproduction sur clichés) et il pourrait l'être encore. C'est ce qu'a bien senti le P. Bainvel chargé de réimprimer l'ouvrage après la mort de l'auteur. Il n'y avait guère moyen de toucher au texte. La mise au point, qui s'imposait, et qui fait l'objet de l'introduction, a pris les proportions d'un volume. Le P. B. la fait précéder d'une courte biographie du P. Poulain, dont l'activité fut partagée entre les mathématiques et la mystique, circonstance qui explique bien les qualités et les défauts de son traité. Après une lumineuse analyse du livre, le P. B. indique les principaux points qui lui semblent appeler des réserves, et traite quelques questions spéciales avec une clarté et une compétence qui font désirer qu'il ait l'occasion d'exprimer ses idées personnelles autrement qu'en marge de l'œuvre d'autrui.

Le chapitre sur l'état actuel des études mystiques sera lu avec intérêt. On a reproduit, p. 636-38, le cantique du P. Poulain intitulé « L'Union mystique », qui nous ouvre un jour direct, dit le P. B., sur l'âme de l'auteur. Peut-on vraiment dire cela ? Ce cantique est une paraphrase du *Iesu dulcis memoria* et de plusieurs autres hymnes, et quelques-unes des idées de l'auteur y ont naturellement trouvé place. Ne suffisait-il pas de bien tourner le vers pour l'écrire ? Quoi qu'on en pense, nous demandons que de la prochaine édition on fasse disparaître l'air de serinette sur lequel le cantique doit se chanter. A moins qu'il ne s'agisse de prouver qu'on peut être avancé dans les voies de la mystique et être mauvais musicien. Mais qui en doute ? H. D.

35. — * Paul Simon. *Das Handbüchlein des hl. Augustinus* übertragen und erläutert. Paderborn, Schöningh, 1923, in-8°, 183 pp. (= *Dokumente der Religion*, I. Bd.).

36. — * Sigismund Brettle O. M. C. *Die Lehre vom geistlichen Leben von San Vicente Ferrer,* übertragen. Ibid., 1923, 92 pp., même collection, IV. Bd.

Mettre à la portée du grand public allemand en une traduction facile à lire et sous des dehors avenants quelques-unes des œuvres des grands maîtres de la pensée chrétienne, telle semble être le but de la nouvelle collection *Dokumente der Religion.* Tout le monde sait ce qu'est l'*Enchiridion* de S. Augustin. Le *Tractatus de interiore homine* de S. Vincent Ferrier est beaucoup moins connu. Ce petit manuel d'ascétisme s'adresse plus directement aux moines; les gens du monde en feront pourtant eux aussi leur profit. Le P. Brettle ne craint pas de le mettre en parallèle avec l'*Imitation de Jésus-Christ.* C'est assurément lui faire beaucoup d'honneur. Chacun des deux volumes que nous présentons s'ouvre par une très brève introduction. Les éditeurs esquissent celui-ci un aperçu du livre qu'il édite, l'*Enchiridion* de S. Augustin, celui-là, un résumé de la vie de S. Vincent Ferrier. Suit aussitôt la traduction qu'on a le plaisir de lire d'un bout à l'autre sans être arrêté par aucun appareil critique, par aucune note. Les éditeurs s'effacent discrètement pour laisser le lecteur jouir du contact immédiat avec l'écrivain. M. Simon ajoute seulement à la fin de son volume quelques éclaircissements sur certaines idées philosophiques ou théologiques du docteur d'Hippone : la sagesse, le mal, la vérité et la connaissance, le péché et la grâce, la résurrection, la prédestination, etc.

R. L.

37. — * An tAthair Pádraig de Bhulbh. *Sloinnte Gaedheal is Gall. Irish Names and Surnames.* Dublin, M. H. Gill and Son, 1922, 2 vol. in-8°, VIII-162, VIII-121 pp.

38. — * Rev. Patrick Woulfe. *Irish Names for Children.* Dublin, M. H. Gill and Son, 1923, in-8°, VIII-62 pp.

Pádraig de Bhulbh est la translittération en irlandais de Patrick Woulfe. Il ne faut donc pas s'imaginer que sous ces formes assez dissemblables, on ait affaire à deux personnages différents.

Parmi les conséquences d'une secousse politique comme l'établissement du nouveau gouvernement irlandais, il en est de très graves et de très sérieuses, mais d'autres aussi qui font sourire : c'est ainsi que l'hagiographie tirera son profit des difficultés où se débattaient les employés de la poste pour la distribution de correspondance adressée en gaélique. Car cette considération fort pratique ne fut

pas la moindre parmi celles qui ont poussé M.W. à publier la seconde partie de *Sloinnte Gaedheal is Gall.* Il avait d'ailleurs d'autres motifs et pour nous d'un plus grand poids ; mais celui-là méritait d'être souligné. Car ce ne sont pas seulement les P. T. T. irlandais qui ont à souffrir pour mettre ordre à ce carnaval, où noms de famille et noms de baptême gaéliques prennent des déguisements anglais : quiconque s'est ingénié à dresser un catalogue en sait quelque chose. Les publications officielles de Sir Robert E. Matheson se présentaient sous la forme de statistiques précédées de curieuses préfaces ; c'était quelque chose, mais on attendait mieux. Alors vit le jour, en 1906, la première édition de *Sloinnte Gaedheal is Gall* (1e partie) — car M. W. n'en est pas à son coup d'essai. Le progrès était merveilleux. Nous ne parlons pas seulement du catalogue proprement dit (où sont enregistrés à peu près tous les noms de famille gaéliques et bon nombre de prénoms) mais surtout de l'introduction, qui est un excellent essai. Le tout est maintenant soigneusement revu et augmenté considérablement ; enfin une seconde partie vient s'y ajouter, non moins précieuse que la première au point de vue pratique. Plaise au ciel, dans l'intérêt du bon ordre, que tous les bibliothécaires entendent parler de ces deux petits ouvrages et en suivent les judicieux conseils, pour peu qu'ils hébergent dans leurs rayons des livres irlandais.

Quant au volume *Irish Names for Children,* il présente une liste fort complète des noms de baptême (noms de saints) en usage dans l'Irlande d'autrefois et d'aujourd'hui, avec de brèves remarques sur la date et l'emploi de chaque nom et les formes qu'il revêt en latin et en anglais : ce sont, complétées et annotées, deux des listes publiées déjà dans *Sloinnte Gaedheal is Gall.* On voit les services que pourront rendre ces petits volumes de format commode et fort correctement imprimés, condensant tous les renseignements qu'il est utile d'avoir sous la main. P. GROSJEAN.

39. — * Charles PLUMMER. *Bethada Náem nÉrenn. Lives of Irish Saints.* Oxford, Clarendon Press, 1922, 2 vol. in-8°, XLIV-346, 404 pp.

Voici quarante ans bientôt que M. Plummer, encouragé par le professeur (depuis Sir John) Rhys, s'enhardit à publier dans la *Revue Celtique* son premier texte irlandais ; c'était une anecdote en quelque façon hagiographique, puisque S. Patrice y jouait un rôle de premier plan. On sait par quels patients et consciencieux la-

beurs M. P. s'est depuis lors consacré à la tâche ainsi commencée, et nous sommes vraiment heureux de le féliciter du glorieux succès dont Dieu lui a permis de couronner son œuvre. Il est bien vrai (puisque les travaux du savant chapelain de Corpus Christi sur les Chroniques anglo-saxonnes, sur le texte des ouvrages historiques de S. Bède le Vénérable et sur le roi Alfred ne doivent pas nous arrêter ici) que les éditions hagiographiques faites en marge de son *magnum opus* rempliraient à elles seules au moins un volume, et que d'autres suivront encore nombreuses, nous l'espérons bien. Mais, en un certain sens, M. P. s'était prescrit dès l'origine d'assez étroites limites pour le contenu des quatre volumes parallèles deux à deux, les *Vitae Sanctorum Hiberniae* parues en 1910 (cf. *Anal. Boll.*, XXIX, 326-29) et les *Bethada* qui ont vu enfin le jour après être restés sous presse une huitaine d'années — car même les clients de la Clarendon Press ont eu leur part d'ennuis pendant ces jours troublés. Dans la série latine, M. P. se proposait de publier des Vies de saints irlandais soit inédites soit inaccessibles à cause de la rareté des exemplaires imprimés : on sait comment il a exécuté son plan et la merveilleuse richesse de son introduction à ce sanctiloge irlandais. La seconde série, *Bethada Náem nÉrenn*, est une sorte de supplément aux *Vitae Sanctorum Hiberniae* : aucun saint n'y figure qui n'ait eu sa Vie latine publiée dans les volumes précédents, aucun non plus dont la Vie irlandaise soit une simple traduction de la Vie latine ; en outre la très grande majorité des pièces est inédite. C'est dire que la consigne est sévère. Elle a été gardée rigoureusement, trop rigoureusement même au gré de quelques-uns. En effet, pour ne rien dire des Vies gaéliques de saints non irlandais, il y a tout un domaine où M. P. s'est, pour le présent ouvrage, interdit de pénétrer ; non certes qu'il l'ignore (et l'Introduction comme les notes en font foi), mais parce qu'il lui a semblé plus urgent, ou plus intéressant, ou plus utile de défricher d'abord le terrain, certainement assez vaste, qu'il s'était délimité. Le professeur de Dublin, M. R. A. S. Macalister, très au courant des richesses hagiographiques manuscrites irlandaises, exprime quelque part le regret que M. P. n'ait pas voulu inclure dans ses *Bethada*, par exemple la curieuse Vie de Mac Creiche. M. P. ne l'a point fait, il est vrai, et son œuvre y gagne d'être un tout indépendant ; mais la Vie de Mac Creiche ne perdra rien pour avoir dû attendre quelques courtes années, et le manuscrit est déjà à Bruxelles, destiné à faire partie d'un volume de notre collection

Subsidia Hagiographica, où M. P. nous fait le grand honneur de le publier. Mais passons à une brève analyse du contenu des *Bethada*.

Le premier volume renferme la préface, l'introduction, les textes et le glossaire ; dans le second, la traduction de tous les textes (et quel labeur cela a dû être de rendre en anglais, vers pour vers, les énormes poèmes irlandais qui forment une bonne partie du volume, et où il semble que les auteurs se soient évertués à qui chevillerait le plus, sans autre avantage d'ailleurs pour l'esthétique ou la clarté) ; viennent enfin les notes et d'admirables index. Les textes ont rapport aux saints suivants : S. Abban, S. Bairre de Cork, S. Berach, le grand S. Brendan, S. Ciaran de Saigir, S. Coemgen, S. Colman de Land Ela, S. Máedóc de Ferns, S. Mochuda (alias Carthach) de Lismore et S. Ruadan. La plupart du temps, plusieurs pièces irlandaises concernant le même saint, et dont les relations mutuelles sont étudiées dans l'introduction avec le soin que M. P. aime à mettre dans ces sortes de besognes. Inutile de dire que dans tous les cas une comparaison est faite avec la recension latine. Les sources manuscrites mises à contribution par l'éditeur sont les deux manuscrits de Bruxelles (Bibliothèque Royale 2324-2340 et 4190-4200) dûs à l'infatigable copiste franciscain Michel O'Clery, et un manuscrit de Dublin (Royal Irish Academy A. 4. 1, autrefois parmi les Stowe MSS., vol. IX) où M. P. retrouve également des traces d'influence franciscaine. M. P. nous les présente en y joignant des preuves nouvelles de la fidélité scrupuleuse d'O'Clery comme copiste. Si nous ne nous y trompons, l'introduction à la série irlandaise ne témoigne pas que depuis 1910 de grands changements se soient faits dans la pensée de M. P. sur les rapports mutuels des textes (en exceptant ce qui regarde S. Coemgen et S. Brendan) ; on pourrait sans doute y remarquer un moindre souci de la mythologie : mais le silence gardé sur ce point par M. P. vient peut-être de ce qu'il considère comme acquis les résultats atteints et publiés dans les *Vitae Sanctorum Hiberniae* et qu'il ne se répète jamais. Que dire enfin des notes et des index ? C'est la profusion du détail précis à quoi M. P. a habitué ses lecteurs et tous ceux déjà nombreux qui, depuis bientôt quinze ans, ont travaillé sur le domaine qu'il a fait sien. Quant au glossaire, il est d'autant plus précieux que les textes recueillis et dépouillés dans ces deux volumes constituent peut-être l'ensemble le plus considérable d'irlandais ecclésiastique publié jusqu'à ce jour et permettent de préciser la

signification d'une quantité de termes spéciaux par la comparaison avec les passages parallèles des Vies latines. P. GROSJEAN.

40. — H. S. CRAWFORD. *A Descriptive List of Irish Shrines and Reliquaries,* dans *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland,* Vol. LIII (1923), pp. 74-93, 151-76, nombreuses illustrations.

L'archéologue bien connu se place évidemment à son point de vue, qui est tout spécial ; mais il y aura beaucoup à puiser pour nos études. Rien ne manque à son catalogue des objets d'art qui peuvent intéresser l'hagiographie irlandaise : reliquaires d'abord, puis crosses, clochettes et écrins de manuscrits ayant appartenu à des saints. D'une littérature technique fort dispersée, nous trouvons ici un bref sommaire et des références précises. M. C. était seul capable d'un tel travail et l'a mené à bien avec une compétence sûre d'elle-même. Enfin, quoique tardifs, les passages des Quatre Maîtres où il est question de reliques ou de reliquaires sont réunis en un conspectus assez curieux. P. GROSJEAN.

41. — * T. K. ABBOTT and E. J. GWYNN. *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin.* Dublin, Hodges, Figgis and Co., et Londres, Longmans, Green and Co., 1921, in-8°, xx-445 pp.

Que Trinity College, fondé pour être à Dublin la citadelle d'une civilisation directement opposée à la culture irlandaise, soit devenu dans la suite des temps un des plus riches dépôts de manuscrits gaéliques, et s'en fasse gloire, c'est là une des ironies de l'histoire et qui recouvre une réalité profonde : les races autrefois ennemies sont, après quelques siècles, arrivées à s'entendre, sinon peut-être tout à fait encore sur le terrain politique, du moins dans le sanctuaire des lettres et des sciences. La préface du *Catalogue,* due à M. Gwynn, retrace avec tout le soin désirable un chapitre de cette histoire. Cinq manuscrits irlandais sont donnés par Sir George Carew, l'auteur de *Pacata Hibernia,* vers 1625 ; cent vingt ans plus tard, le catalogue n'en signale encore au total que onze. Mais c'est la seconde moitié du XVIIIe siècle qui va voir s'amasser le plus gros de la collection : dons ou legs de l'évêque John Stearne, du docteur Francis Stoughton Sullivan, du docteur John Fergus, du colonel Vallancey, ceux surtout de Sir John Sebright, et quelques autres. Voilà à peu près comment s'est remplie cette fameuse série H de Trinity College réservée aux manuscrits irlandais et que les

celtisants ont appris à connaître. La collection formée, voici le lent travail du catalogue, qui se poursuivra plus de cent ans. Les plus illustres des *scholars* qu'avait l'Irlande au siècle dernier y ont mis de leur grand amour et de leur longue patience, et le plus bel éloge que nous puissions faire de M. Gwynn, qui a parachevé l'œuvre, est de le féliciter de s'être montré digne de ses illustres collaborateurs et devanciers. Après avoir publié en 1900 le catalogue général des manuscrits conservés à Trinity, où les pièces en gaélique étaient expédiées assez rapidement, le Dr Abbott consacra les dernières années de sa longue vie à préparer une description détaillée des manuscrits irlandais. L'œuvre était assez avancée quand la mort de l'auteur y coupa court; 176 pages étaient imprimées déjà. M. G. s'est trouvé en face d'une tâche difficile et délicate. Il s'agissait de poursuivre l'entreprise sur le plan tracé par Abbott, et en même temps de reprendre pour les contrôler les notes accumulées par celui-ci. On peut féliciter M. G. de la manière dont il s'en est acquitté. L'existence d'un supplément rend souvent un volume difficile à manier : mais ici on est trop heureux que le travail d'Abbott ait été revu et corrigé si soigneusement par M. G., et l'on ne saurait en faire un reproche à l'éditeur. Bien au contraire, réjouissons-nous que les circonstances aient permis à M. G. de revoir et de terminer ce catalogue. Le cabinet des manuscrits de Trinity College ne renferme aucun *corpus* de Vies de saints en irlandais (le manuscrit E. 3. 11, cette fameuse collection dont le meilleur a été édité par M. Plummer dans ses *Vitae Sanctorum Hiberniae*, est en latin). Mais d'autre part on y compte par vingtaines les Vies de saints séparées, les anecdotes hagiographiques, les poèmes attribués à de saints personnages ou consacrés à leur louange. Mentionnons encore des transcriptions faites au siècle dernier d'anciens manuscrits hagiographiques appartenant à des particuliers et qu'on a maintenant perdus de vue. Un détail nous frappe : le grand nombre de documents étrangers traduits ou adaptés en gaélique. Voici quelques noms glanés au passage : S. Thomas de Cantorbéry, S. Anselme, S. Martin, Ste Catherine, Ste Marguerite d'Antioche, Ste Marie l'Égyptienne, jusqu'à Barlaam et Joasaph. A quoi viennent s'ajouter pas mal de légendes du Christ, de la Vierge et des apôtres. Nous sommes d'autant plus heureux d'insister sur les richesses de ce genre enfouies à Trinity, que M. Plummer s'est plus strictement interdit d'avoir rien à faire avec cette littérature en irlandais d'inspiration étrangère. D'autres chercheurs

y pourront trouver matière à d'intéressantes études comparatives sur la diffusion de ces pièces et les sources de la légende dorée irlandaise, pour ne rien dire des parallèles que fourniraient, par exemple, les collections hagiographiques de l'Islande et l'examen de leurs sources, forcément incomplet par plus d'un côté aussi longtemps que les traductions et adaptations irlandaises resteront inaccessibles. Les deux excellents index dressés par M. G. seront aux chercheurs l'indispensable fil d'Ariane, et il suffira d'un coup d'œil pour en apprécier l'exactitude et la richesse. Au reste, qu'au cours d'un tel ouvrage des erreurs se soient glissées çà et là, c'était fatal. Nous n'avons pas à entreprendre cette critique minutieuse que pourra seul faire un long usage, et notre reconnaissance aux éditeurs est trop grande pour que nous semblions ignorer les difficultés de leur tâche. P. Grosjean.

42. — * Samuel Trant MacCarthy. *The MacCarthys of Munster. The Story of a great Irish sept.* Dundalk, Dundalgan Press, 1922, in-8°, viii-399 pp., portraits, carte, etc.

Dans les halliers de l'histoire et de la littérature irlandaises, on en est réduit à s'aider des plus minimes foulées pour trouver ou retracer son chemin. Trop heureux quand on peut recevoir quelques indications exactes d'un guide bénévole et bien au courant. M. MacCarthy est le représentant actuel d'une famille qui joua dans le sud de l'Irlande un rôle de première importance depuis neuf ou dix siècles. Il a entrepris de réunir sur les membres de son clan au moins quelques informations, et l'œuvre fait honneur à la patience de l'ouvrier. A la fin du volume, les courtes monographies sur les châteaux et abbayes fondées par la famille sont un utile résumé de renseignements fort dispersés, et nous sommes reconnaissants à M. MacC. d'avoir essayé de fixer quelques dates. Nous souhaitons au volume supplémentaire, qu'il nous laisse espérer, de voir le jour bientôt. P. Grosjean.

43. — * Alexander MacBain. *Place Names. Highlands and Islands of Scotland.* With Notes and a Foreword by William J. Watson. Stirling, Eneas Mackay, 1922, in-8°, xxxii-381 pp., deux photogravures.

Voici l'édition en volume d'une quinzaine d'articles publiés çà et là au cours des trente dernières années par celui qui s'était consacré tout entier à l'étymologie du gaélique écossais. Chez aucun

autre, semble-t-il, on n'aurait pu trouver alors réunies en une synthèse aussi complète les connaissances et les aptitudes diverses qu'exige un tel travail. Et pourtant, s'il le faut avouer, ce n'est pas sans crainte que nous avons ouvert le volume, ni peut-être sans une certaine déception que nous l'avons fermé. Le point de vue philologique n'est guère le nôtre : mais, dans l'état présent des études celtiques, où tout chercheur doit être un peu à même de s'improviser ses propres instruments de travail et d'éprouver ceux qu'on lui offre, on nous permettra peut-être une remarque générale. Il peut paraître prématuré de traiter les noms de lieu écossais avec la rigueur que suppose une discipline comme la toponomastique, alors que des dialectes gaéliques de ces régions on attend encore une grammaire descriptive à laquelle on puisse simplement se fier. Ceci pourtant ne veut pas dire que l'œuvre de M. MacB. ne renferme une foule de suggestions éminemment utiles : la liste des noms dérivés de celui du saint patron de l'église est un complément à l'Index du volume que tout hagiographe devra se faire. Un simple coup d'œil aux mots commençant par Cill-, Kil- suffira à donner une idée de la richesse des informations qu'on peut puiser (à condition de se limiter et d'exercer un prudent contrôle) dans les profondeurs de ces pages compactes. En effet le mot latin *cella*, au sens de monastère, d'ermitage ou d'église, suivi du nom du saint ou de l'anachorète qui l'avait établi, a subsisté souvent sous une forme gaélique dans la toponymie d'Écosse et d'Irlande : *Cella Benigni*, pour ne donner qu'un exemple, deviendra *Kilbannon*. Ainsi se sont conservés des vestiges d'anciens établissements disparus, dont la fondation est parfois tout ce qu'il y a à dire sur le saint personnage en question, ou du moins tout ce que ses anciens biographes savaient de lui avant de se mettre à écrire ses Actes. Telle est également la signification et la valeur hagiographique, si l'on peut ainsi parler, des noms de lieu commençant par Llan-, Lan-, Loc-, Ploue (Plou, Plu, Ple, Plwyf) etc. en Bretagne, en Cornwall et en Galles. Ceci soit dit pour expliquer l'intérêt avec lequel nous suivons des publications du genre de celle de M. MacB.

L'examen détaillé de chacune des conclusions de l'auteur en matière hagiographique n'est pas possible ici. A qui l'entreprendrait nous recommanderions de se souvenir que chez M. MacB. l'érudition historique —ou plus exactement la science de l'histoire locale, soit ecclésiastique, soit civile— n'était pas de tant inférieure aux

remarquables connaissances philologiques qui ont établi sa réputation. On fera bien d'y regarder à deux fois avant de s'écarter des opinions émises par lui. Il ne faudra cependant pas hésiter à s'en départir le cas échéant, et tous nos remercîments sont acquis à l'éditeur pour sa brève introduction et les légères corrections qu'il y propose à l'œuvre de M. MacB. P. GROSJEAN.

44. — Dom Justin MACCANN O. S. B. *Early English Verses on St. Benedict*, dans *The Downside Review*, t. XLI (1923), p. 44-57.

Le *Master* de St. Benet's Hall, à Oxford, occupe dans l'intérêt de nos études les loisirs que lui laisse sa charge. Et, à qui sait les employer, quels loisirs que ceux-là, à proximité des trésors de la Bodléienne. Voici (et ce n'est, il faut l'espérer, qu'un commencement) deux courts poèmes en vieil anglais sur la vie de S. Benoît, tous deux inédits. Basés sur les *Dialogues*, ils ne s'écartent l'un de l'autre que par des additions peu considérables au récit vénéré de S. Grégoire. Ce sont deux pièces différentes, mais interchangeables, du Légendier sud-anglais déjà connu en grande partie grâce aux travaux de Carl Horstman. Dom McC. transcrit la première du manuscrit Ashmole 43 (de l'an 1310 ou environ), la seconde, de l'énorme et fameux *Vernon Ms.* (vers 1375). A l'aide d'autres exemplaires quelques corrections ont été faites, qu'on regrette de ne pouvoir identifier, les notes n'étant là que pour aider à l'intelligence du texte. L'éditeur conclut à l'origine cistercienne du Vernon et s'appuie sur deux considérations : le manuscrit contient, immédiatement après la table des chapitres et avant le commencement proprement dit, la traduction d'un opuscule de S. Aelred de Rievaulx, et dans le poème qu'il publie on parle de S. Benoît comme du fondateur des moines blancs. Peut-être, dans un monument d'ordre aussi composite que le Vernon, aurait-il mieux valu n'inférer de cette dernière particularité que la provenance de la pièce en question et non celle de la collection entière. Cette remarque d'ailleurs n'infirme en rien la signification qui s'attache à la circonstance relevée en premier lieu par l'éditeur. Un autre point intéressant est la date de 580 assignée par la même recension à la mort de S. Benoît : sans doute, comme le propose Dom McC., faut-il lire 518 avec la Légende dorée. Ceci ne fait pourtant que reculer la difficulté : quelle était ici la source du Légendier sud-anglais? Était-ce bien Jacques de Varagine? Ou faudrait-il songer à une collection d'origine anglaise, semblable à celle d'Alexandre d'Ash-

by (commencement du XIIIe siècle), mais plus développée? C'est une question que Dom McC. ne s'est point posée. Nous comptons bien qu'il poursuivra ses études dans cette voie et réussira à trouver la clef de l'énigme. P. GROSJEAN.

45. — G. WATERHOUSE. *St Patrick's Purgatory: a German Account,* dans *Hermathena,* t. LIII (1922), p. 304-306.

M. Waterhouse nous donne la traduction de trois petites pages imprimées en allemand (fin du XVe siècle) et conservées à Trinity College, à Dublin. C'est, dans un style relativement simple, un bref récit des travaux apostoliques de S. Patrice et de la manière dont l'entrée du Purgatoire lui fut révélée. A noter de curieux renseignements sur le *Bachall Ísa* (en latin *Baculus Iesu*), cette sorte de crosse qu'un ange ou plutôt, selon la forme de la légende la plus répandue, le Seigneur lui-même aurait donnée à S. Patrice; elle aurait porté le texte des quatre évangiles. Enfin, et ce n'est pas le passage le moins intéressant de ce petit tract, l'auteur anonyme, pour prouver que certains de ses contemporains descendus dans la fosse mystérieuse en étaient sortis vivants, allègue le témoignage d'un chartreux de Wurzbourg, autrefois moine à Heilbronn : celui-ci racontait avoir vu à Heilbronn un religieux de l'ordre de S. Bernard qui avait fait le voyage au Purgatoire de S. Patrice. Suivent des renseignements d'une sobriété édifiante sur la componction du revenant après son expédition dans les ténèbres inférieures. Au total on garde une bonne impression de sincérité; ce serait une page à ajouter à cette histoire étrange et déjà longue.

P. GROSJEAN.

46. — E. C. R. ARMSTRONG, H. S. CRAWFORD and Rev. H. J. LAWLOR. *The Reliquary known as the Misach,* dans *The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland,* Vol. LII, Part II (1922), p. 105-112.

Une description détaillée du reliquaire en question, due à M. H. S. Crawford et au regretté E. C. R. Armstrong (p. 105-109), introduit les notes historiques de M. Lawlor. Nous nous contentons d'en résumer les conclusions, qui nous semblent plausibles : une tradition ancienne et qu'il n'est pas possible de contrôler voit dans le reliquaire appelé en irlandais *Misach* une pièce destinée à contenir un objet qui aurait appartenu à S. Columba d'Iona, peut-être un manuscrit écrit de sa main. Il est certain que le *Misach* fut considéré assez tôt comme un objet précieux par les autorités ec-

clésiastiques dans le comté de Derry ou ses environs. On a voulu l'associer avec S. Cairnech : ce serait là, d'après M. L., une erreur. Les renseignements sur l'histoire du reliquaire aux XVIIIe et XIXe siècles ne forment pas la partie la moins intéressante de cette courte étude. P. Grosjean.

47. — H. Concannon. *The Sisters of St. Columban*, dans *The Irish Ecclesiastical Record*, Fifth Series, vol. XXI (1923), p. 392-401.

48. — J. B. Cullen. *St. Abban of Hy-Kinsellagh*, ibid., vol. XXII (1923), p. 292-304.

49. — * Tomás Úa Concheanainn agus a chéile. *Laochra Gaedheal.* Dublin, Comhlucht Oideachais na hEireann, s. a., in-8°, 184 pp.

On est heureux de voir mettre à la portée du grand public en des essais intelligents et sans prétention les résultats auxquels sont parvenus les érudits — surtout quand il s'agit d'une érudition aussi spéciale que l'ancienne hagiographie irlandaise. Nous félicitons l'*Irish Ecclesiastical Record* d'avoir donné l'hospitalité à ces deux articles, le premier sur S. Abban de Leinster, l'autre consacré à Faremoutiers, l'abbaye fondée par l'enfant que S. Colomban avait bénie. Heureuse sagesse que de profiter de l'exaltation patriotique qui enfièvre à ce moment l'Irlande, pour lui faire accepter de semblables *studia pacis*.

Nous nous faisons un plaisir de signaler aussi le petit livre publié en collaboration avec son mari par Mme Concannon — l'auteur d'une bonne Vie de S. Colomban parue durant la guerre (Dublin, Catholic Truth Society of Ireland, 1915) — sous le titre : « Héros d'Irlande ». Elle n'a pas oublié de mettre à la place d'honneur S. Patrice et S. Colomba. Nous souhaitons à cet aimable et élégant volume beaucoup de succès, surtout dans les écoles auxquelles il est destiné, et aux auteurs, des imitateurs du même goût et du même talent. P. Grosjean.

50. — * Dom Hébrard O. S. B. *Saint Benoît. Essai psychologique d'après la Règle bénédictine et les Dialogues de S. Grégoire.* Paris, Téqui, 1922, in-8°, xxii-286 pp., illustrations.

Œuvre d'édification — qui « n'a pas la moindre prétention scientifique, au sens contemporain de ce mot » (p. xix) — l'essai psychologique de Dom Hébrard tente de « révéler le poème de foi, de vaillance et d'amour » que fut la vie de S. Benoît sur la terre.

Nous préférons ne pas analyser l'introduction, assez longue et un peu confuse, où l'auteur défend sa conception du *portrait d'âme* contre les « tenants de l'hypercritique ». M. Coens.

51. — * Wilhelm Soppa. *Die Diversa Capita unter den Schriften des heiligen Maximus Confessor, in deutscher Bearbeitung und quellenkritischer Beleuchtung.* Inaugural-Dissertation. Dresden, Saxonia-Buchdruckerei, 1922, in-8°, 133 pp.

Bien que la brochure de M. W. Soppa se rapporte expressément à une question de littérature patristique, nous avons pensé qu'à propos des écrits de S. Maxime le Confesseur, la biographie de leur auteur ou l'histoire de son culte pourrait y recevoir quelques éclaircissements. Cet espoir a été promptement déçu. Les trois pages d'introduction sur la vie et les œuvres de S. Maxime (5-7) ne sont qu'un résumé assez maigre de choses très élémentaires. Ceux qui liront le reste de la dissertation, en se promettant d'y apprendre du neuf, éprouveront le même désappointement. Les p. 11-119, soit environ les neuf dixièmes du volume, sont remplies par une traduction allemande ou plutôt par une paraphrase des *Diversa Capita*. Quoique le traducteur se soit réservé une certaine liberté vis-à-vis de son original, son interprétation, en la supposant fidèle, ne laissera pas de rendre service, puisque Photius lui-même se plaignait de rencontrer des obscurités dans le style de S. Maxime. Des 500 « chapitres » que comprend l'ouvrage, M. S. en a patiemment identifié 451. On voudrait pouvoir lui dire qu'il est payé de ses peines ; mais ses conclusions ajoutent bien peu de chose aux résultats acquis depuis longtemps. Le compilateur qui a colligé les *Diversa Capita* et qui, de l'avis aujourd'hui unanime, n'est pas S. Maxime, a dû vivre entre 1050 et 1200 ; il avait une manière de composer qui ressemble à celle d'Antoine Melissa. Pourquoi ne serait-il pas Antoine Melissa en personne? M. S. était assurément libre de poser la question, à la condition d'ajouter en termes plus clairs qu'elle demeure sans réponse. — P. 127, M. S. prête à Migne la note suivante : « Nicht an einer einzigen Stelle spricht Maximus so... » *P. G.*, t. XC, p. 1221 note *y*. A l'endroit cité, « Migne », c'est-à-dire Combefis, dit exactement le contraire : « Non uno loco sic loquitur Maximus... » Là-dessus on se demande non sans inquiétude ce qui a pu arriver si M. S. s'est aidé de la traduction latine de Combefis pour composer la sienne. P. P.

52. — * A. Mingana. *The Book of Religion and Empire, a semi-official defense and exposition of Islām written by order, at the court and with the assistance of the Caliph Mutawakkil (A. D. 847-861)* by 'Ali Ṭabari, translated with a critical apparatus. Manchester, University Press, 1922, in-8°, xxiv-174 pp. ; Arabic text, 1923, 144 pp.

La John Rylands Library de Manchester possède parmi ses trésors un petit manuscrit arabe musulman daté de l'année 616 de l'hégire (A. D. 1219) et copié, nous dit-on, par un certain Ǧamāl ad-Dīn qui mourut peu de temps après. Il contient une apologie de l'islam par 'Ali ben Rabban aṭ-Ṭabari, que M. A. Mingana vient de publier en original et en traduction anglaise, avec une introduction critique et un bref commentaire explicatif. Pour le texte, nous ne pouvons que nous en rapporter à M. M., dont l'arabe est, croyons-nous, la langue maternelle. Les fautes du manuscrit ont été corrigées ou signalées avec cette sûreté discrète, à laquelle atteignent seuls les Orientaux rompus aux méthodes européennes. Autre mérite : la traduction est fidèle sans être servile. M. M. connaît la juste mesure de la liberté permise à un interprète entièrement assuré d'avoir compris, et en général, nous semble-t-il, il ne l'a pas dépassée.

Nous sommes moins certain que ses prolégomènes satisferont toutes les curiosités et que l'authenticité du document semblera d'ores et déjà hors de conteste. 'Ali Ṭabari, chrétien renégat et médecin de profession, n'est pas précisément un inconnu. On a de lui un traité inédit intitulé le *Paradis de la Médecine*, où il donne quelques détails sur son père, rabban Ṭabari, érudit, philosophe et médecin, en la ville de Merv, en Turkestan (Mingana, p. xiii). Son homonyme, le célèbre historien Mohammad aṭ-Ṭabari (l'auteur des Annales), le Fihrist, al-Qifṭi, Yāqūt et d'autres encore, dont M. M. a patiemment compulsé les témoignages, font mention de lui et de ses écrits. Mais parmi les ouvrages qui lui sont attribués, on ne voit cité nulle part le *Kitāb ad-dīn wad-daula* ni rien qui y ressemble. D'autre part, le manuscrit de la Rylands Library, daté, comme nous l'avons dit, de l'année 1219, se donne pour une copie faite directement sur l'autographe même de l'auteur. A en juger par les défectuosités de la copie, l'autographe dont elle est une transcription aurait été laissé à l'état de premier jet ou de brouillon. Mais, ajoute l'éditeur, il est possible aussi que les passages embarrassants qui créent cette impression soient des notes marginales maladroitement introduites dans le texte (p. xviii). Nous avons donc le

choix entre deux hypothèses, dont la plus favorable implique que l'ouvrage de 'Ali Ṭabari a été plus ou moins gravement interpolé. L'autre mène à des conséquences à peu près inadmissibles. Conçoit-on qu'une apologie de l'islam composée par ordre de Mutawakkil et avec sa collaboration soit demeurée pendant près de quatre siècles à l'état de « rough draft » ? Un plus mince personnage eût pu, après réflexion, se décider à garder en portefeuille un écrit auquel il aurait mis la main et dont il serait l'inspirateur. Mais un calife de Bagdad ? Ce serait donc le public qui aurait refusé le chef-d'œuvre : supposition encore moins vraisemblable. Du reste, à défaut de lecteurs, le prince des croyants aurait au moins trouvé des calligraphes. Pour achever de rendre tout contrôle impossible, la copie du nommé Ǧamāl ad-Dīn est, nous dit-on, un exemplaire apparemment unique. Il faut avouer que toute cette histoire du livre de 'Ali Ṭabari ne paraît claire d'aucun côté.

Pour savoir dans quel milieu a pu éclore cette apologie de l'islam et à quels adversaires elle répond, il aurait fallu commencer par explorer au moins le peu qui nous reste en langue arabe de l'ancienne littérature de controverse. Mais M. M. n'a donné à ce sujet qu'une attention extrêmement superficielle. Il mentionne d'après Assemani et Steinschneider une « Discussion entre le moine abū Kārah (sic) et le calife al-Ma'mūn » (p. VII) et ajoute négligemment que cet écrit, sans importance appréciable, est peut-être postérieur de quelques décades à la joute théologique qu'il est censé rapporter. La priorité de 'Ali Ṭabari est ainsi mise hors de question à peu de frais. Mais ce jugement imprudent se retourne contre son auteur. Depuis le temps où Steinschneider le portait par ouï-dire sur la liste des disparus, Théodore abū Qurra, évêque de Harran, est sorti de l'oubli. Une partie de son œuvre originale est devenue accessible ; elle a fait l'objet d'importantes études, et récemment, M. I. Kratchkovskij a publié un curieux et intéressant article sur la célébrité dont abū Qurra a joui chez les écrivains musulmans (*Khristianskij Vostok*, t. IV, 3, 1916, p. 301-309). Nous nous permettons de renvoyer M. M. à ces pages érudites, qui l'aideront sans nul doute à récrire son avant-propos en posant cette fois la question dans ses vrais termes. S'il parvient à établir l'authenticité du livre qu'il a exhumé, il aura mis en lumière un document intéressant non seulement pour l'histoire de la théologie musulmane, mais encore pour celle des anciennes versions de la Bible. L'apologie du soi-disant 'Ali Ṭabari s'appuie en très grande partie sur les prophé-

ties de l'Ancien Testament, citées d'après la version syriaque « de Marc le Traducteur ». Si ces témoignages ont la date qu'on leur suppose, ils mériteraient d'être pris en sérieuse considération. Mais il serait imprudent de les recevoir avant un supplément d'enquête. Provisoirement, la place du *Kitâb ad-dîn wad-daula* est parmi les supercheries littéraires. P. P.

53. — * Louis Lacrocq. *Saint Goussaud et son culte.* Guéret, Betoulle, 1921, in-8°, 9 pp. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse,* t. XXI.

Humble saint local, ermite en Limousin au VIIe siècle, Gonsaldus (Gonsalon, Goussaud) jouit d'un culte dans trois ou quatre villages de la Creuse et de l'Indre. Le P. Poncelet a codifié à peu près tout ce qu'il paraît possible d'en dire, dans le tome III des *Act. SS.* de Novembre, que M. Lacrocq vieillit beaucoup en le datant de 1890. Le présent article résume en langue vulgaire ces maigres données et y ajoute quelques détails de folklore. Ainsi, il est à remarquer qu'au pied des statues du saint, invoqué comme protecteur du bétail, figure toujours un petit bœuf ; or cette particularité n'a aucun lien apparent avec l'histoire de S. Goussaud. Signalons aussi chez le chroniqueur limousin Geoffroy de Vigeois une mention de S. Goussaud que le P. Poncelet n'a pas actée dans son commentaire. M. L. nous la transcrit d'après le ms. lat. 5929 (f. 63) de la Nationale : *Podium sancti Gonsaldi eidem tumulum praestat, qui Ademarum abbatem in somnis perterruit, donec nomen illius in Collectario unde illum abraserat, describere iussit.* Le fougueux abbé de Saint-Martial ne coula décidément pas des jours tranquilles !

M. Coens.

54. — D. De Bruyne. *L'héritage littéraire de l'abbé Saint Valère,* dans *Revue bénédictine,* t. XXXII (1920), p. 1-10.

55. — Z. García Villada. *Las obras de San Valerio, monje del Vierzo,* dans *Estudios eclesiásticos,* t. I (1922), p. 253-56.

Le nom du moine S. Valère, qui vivait en Galicie dans la seconde moitié du VIIe siècle, est tiré de l'oubli, depuis qu'une de ses lettres a permis d'identifier l'auteur de la *Peregrinatio ad loca sancta.* Dom De Bruyne a publié, en 1920, quelques notes sur des écrits de ce saint moine. Son œuvre principale est une grande compilation hagiographique et ascétique, composée sur la demande de l'abbé Donadeus pour les religieux du Vierzo. Les manuscrits qui nous l'ont conservée sont groupés par Dom De B. en trois classes. D'après

lui, le ms. 10007 (daté de 902) de la bibliothèque Nationale de Madrid, représentant seul la première classe, reproduit assez exactement l'aspect primitif de la compilation ; ceux des deux autres classes nous conservent le recueil remanié par l'auteur lui-même. Le classement est suivi d'une table des matières du recueil, tel qu'il se présente dans les trois groupes de manuscrits. Dans une seconde note, de moindre importance, Dom De B. rectifie une erreur commise par quelques historiens, qui signalent un compilateur du nom de Valère, vivant au début du Xe siècle. La faute remonte au correspondant de Rosweyde, un professeur de Salamanque, qui croyait que le ms. de 902 était de la main même de Valère. Dans une dernière note, Dom De B. attribue à S. Valère le prologue sur les Psaumes qui se lit au fol. 195 du ms. latin a. I. 3 de l'Escurial, et il réédite ce fragment d'opuscule fort mutilé.

Le classement des manuscrits, tel qu'il a été fait par Dom De B., n'est peut-être pas définitif. Une correction y a été apportée par le P. García Villada. Ayant eu sur Dom De B. l'avantage d'examiner lui-même le codex 10007 de la bibliothèque Nationale de Madrid, d'après lequel il a édité jadis la lettre de Valère sur la bienheureuse Éthérie (*Anal. Boll.*, XXIX, 377-99), il aboutit à une conclusion différente : le recueil conservé dans ce manuscrit est déjà remanié. On ne s'explique pas autrement que, par exemple, le prologue de l'*Historia monachorum* de Rufin ait pu être reproduit en deux endroits, ni que, dans un recueil hagiographique destiné à servir de lecture pieuse, figurent un catalogue des œuvres de S. Augustin, occupant cinq folios, et certains écrits de S. Valère qu'on ne s'attend pas à rencontrer dans une collection de ce genre. Le P. G. fait remarquer que S. Valère a tiré de l'*Historia monachorum* de Rufin et des *Vitae Patrum* la plupart des pièces qui composent son recueil, mais que ses interpolations sont nombreuses. Souhaitons une bonne édition du recueil de S. Valère, car celle de Flórez, dans España Sagrada (t. XVI, 1762, p. 366-416), reproduite par Migne (*P. L.*, t. LXXXVII, p. 421-58), est fort incomplète et par trop défectueuse. J. SIMON.

56. — V. GRUMEL. *L'iconologie de saint Germain de Constantinople*, dans *Échos d'Orient*, t. XXV (1922), p. 165-75.

57. — ID. *L'iconologie de saint Théodore Studite*, ibid., t. XXIV (1921), p. 257-68.

Des écrits de S. Germain de Constantinople, premier adversaire

et première victime de l'iconoclasme sous Léon III l'Isaurien, il ne nous reste, au sujet de la grande controverse de l'époque, que trois lettres ; d'autres plaidoyers ont probablement été brûlés par ordre de l'empereur. Ces épîtres nous sont conservées dans les Actes du IIe concile de Nicée : elles furent lues et approuvées sans réserve dans la quatrième session, chargée de démontrer, par les témoignages de l'Écriture et des Pères, la légitimité du culte des images. Dans la première lettre, S. Germain approuve le métropolite Jean de Synnade d'avoir blâmé les tendances iconoclastes de Constantin de Nacolia et résume les réponses qu'il a faites lui-même à cet évêque. Comme celui-ci refuse, malgré sa promesse, de se réconcilier avec son métropolite, une autre lettre de S. Germain le presse de rentrer dans l'obéissance. La troisième épître, la plus longue, est adressée à Thomas, évêque de Claudiopolis, qui s'insurgeait également contre le culte des images. Ces trois lettres ont permis au P. V. Grumel d'analyser l'iconologie de S. Germain, où se dessinent déjà les lignes principales de la doctrine traditionnelle des Pères grecs. L'exposé est méthodique et clair.

Ces traits, nous les retrouvons mieux marqués dans l'iconologie de S. Théodore Studite. Le P. G. nous les décrit nettement, tels qu'ils sont tracés dans ses Antirrhétiques et dans ses lettres. Il fait ressortir particulièrement les raisons d'opportunité qui justifient, dans l'iconologie des Grecs, le rejet de certaines expressions théologiques adoptées par les Latins. J. Simon.

58. — J. Coenen. *De drie munsters der Maasgouw, Aldeneyck, Susteren, St. Odiliënberg*, dans *Publications de la Société historique et archéologique dans le Limbourg à Maestricht*, t. LVI (1920), p. 71-141 ; t. LVII (1921), p. 21-76 ; t. LVIII (1922), p. 3-44.

M. l'abbé J. Coenen s'est fait l'historien de trois lieux de pèlerinage limbourgeois des plus vénérables, qui doivent, chacun, leur origine à un monastère fondé au début du VIIIe siècle dans le Pagus Mosacensis et illustré par la vie de plusieurs saints : Aldeneyck, près de Maeseyck, en territoire belge, Susteren et Mont-Sainte-Odile, dans le Limbourg hollandais. L'abbaye d'Aldeneyck, érigée probablement entre 720 et 730, eut pour premières abbesses les deux saintes Harlinde et Renilde (*Acta SS.*, Mart. III, 385-92). Le monastère de Susteren, plus ancien, fut fondé par Pépin de Herstal et Plectrude, et placé sous la juridiction de S. Willibrord (*M. G.*, Dipl. Merov., 95). Au VIIIe siècle ont été successivement

ensevelies dans l'église de Susteren : Ste Vastrade, épouse du petit-fils de Dagobert II (*Acta SS.*, Iul. V, 180), probablement son fils, S. Grégoire, abbé d'Utrecht, son neveu, S.Albéric, évêque d'Utrecht (Ibid., Aug. V, 253), au Xe siècle, Ste Amelberge, abbesse, et ses deux filles, Ste Bénédicte et Ste Cécile (Ibid., Aug. III, 509). L'abbaye de Mont-Sainte-Odile, la première en date, fut créée par les missionnaires d'Outre-Manche, S. Wiron, S. Pléchelme et S. Otger (Ibid., Maii III, 309-320). La monographie de chacune des trois abbayes est conçue d'après un plan uniforme : historique du monastère, étude archéologique du sanctuaire, inventaire des reliques. L'information de l'auteur est suffisante et, en général du moins, puisée à de bonnes sources.

Nous nous contenterons de relever quelques détails de la première monographie. La Vie des saintes Harlinde et Renilde *BHL.* 3755 a été écrite, probablement un siècle après leur mort, par un auteur anonyme, à qui le monastère était bien connu. M. l'abbé C. croit pouvoir identifier cet hagiographe : ce serait un clerc attaché à l'abbaye, qui habitait, probablement, non loin de là, à l'endroit appelé dans la suite Mijnecom. L'hypothèse n'est pas suffisamment fondée. Selon M. l'abbé C., qui ne fait que reproduire une tradition rapportée par Jean Gielemans dans son prologue de la Vie *BHL.* 3756, les deux saintes appartenaient probablement à la famille des Carolingiens. Les raisons mises en avant ne paraissent nullement probantes. A quelle date les religieuses du monastère d'Aldeneyck ont-elles été remplacées par des chanoines réguliers? En 930, d'après les premiers bollandistes, qui admettaient la date donnée par la *Vita abbreviata* (*Acta SS.*, Mart. III, 391). Actuellement nous sommes mieux informés sur ce détail : le changement est postérieur à 930, car la présence des religieuses dans l'abbaye est encore signalée dans un diplôme d'Otton le Grand, daté du 8 août 936 :*... sanctis monialibus in illo* [*monasterio*] *digne ac devote Domino famulantibus...* (*M. G.*, Dipl. I, 638). L'installation des chanoines réguliers a peut-être suivi la donation du monastère à l'évêché de Liége, en 952 (ibid., t. c., 235-36). L'église Sainte-Catherine de Maeseyck possède l'ancien trésor de l'église abbatiale. Son transfert eut lieu en 1571, lorsque la crainte des iconoclastes força les chanoines réguliers à abandonner Aldeneyck. Un de ses joyaux est le fameux évangéliaire du VIIIe siècle, le plus ancien manuscrit biblique de notre pays, qu'une tradition, dont l'autorité nous pa-

raît contestable, regarde comme l'œuvre des deux saintes Harlinde et Renilde. J. SIMON.

59. — C. ÉMEREAU-[S. PÉTRIDÈS]. *Saint Arsène de Corfou,* dans *Échos d'Orient,* t. XXIV (1921), p. 431-46.

Le P. C. Émereau a extrait des écrits laissés par le regretté P. Pétridès quelques notes sur S. Arsène de Corfou. On savait seulement, avec certitude, que ce saint fut évêque ou archevêque de Corfou au IXe ou au Xe siècle et qu'il est l'auteur de trois homélies grecques, sur l'apôtre S. André (*BHG.* 105), sur Ste Barbe (*BHG.* 218), sur S. Thérinus, martyr d'Épire (*BHG.* 1799). Les notes du P. P. se rapportent en majeure partie à la Vie abrégée de S. Arsène, qui fait partie de l'acolouthie composée en son honneur. Ce synaxaire n'est nullement un démarquage d'une autre Vie ou une mosaïque de lieux communs, mais un récit original, dont le fond, parfaitement vraisemblable en lui-même, s'accorde avec d'autres faits connus d'ailleurs. Le rédacteur de ce synaxaire a dû puiser à de bonnes sources. Des nombreux détails que nous apprenons sur la vie de S. Arsène, retenons seulement ici ceux qui nous permettent de fixer la chronologie de sa carrière. Il est né en Palestine, à Béthanie, sous le règne de Basile I (867-886). Il embrassa la vie monastique à l'âge de douze ans et il acheva ses études à Séleucie (?). Il y fut ordonné prêtre. Après avoir visité les Lieux Saints, il se rendit à Constantinople, où l'accueillit S. Tryphon. Devenu patriarche (928-931), celui-ci lui confia le soin « des églises ». Théophylacte, qui succéda à Tryphon (933-956), le plaça à la tête du diocèse de Corfou. Au retour d'un voyage à Constantinople, où il avait été plaider auprès de Constantin Porphyrogénète (912-959) la cause des notables de l'île, il tomba malade et mourut non loin de Corinthe. Il n'y a plus lieu dorénavant de s'en tenir aux détails rapportés par la tradition orale (cf. *Acta SS.*, Ian. II, 1138) et de placer l'épiscopat de S. Arsène au IXe siècle. Beaucoup de points de sa vie restent, toutefois, encore obscurs. En envoyant Arsène à Corfou, Théophylacte aurait-il voulu écarter de Constantinople l'ancien disciple de Tryphon? Le P. P. l'a supposé. Mais il y a lieu de remarquer que, dans le texte, rien ne justifie cette conjecture. Quant à l'auteur du synaxaire, ce serait, d'après le P. P., Georges Bardanès, qui fut métropolite de Corfou au début du XIIIe siècle. Le P. P. a tracé sommairement sa biographie et dressé une liste de ses œuvres littéraires, qui nous paraît, toutefois, sujette à révision.

Georges Bardanès est, en tout cas, l'auteur de deux petits poèmes en l'honneur de S. Arsène, dont il a, croit-on, restauré ou embelli le tombeau. Le premier canon de l'acolouthie de S. Arsène et un idiomèle de la λιτή sont aussi de lui. Mais ceci ne suffit pas, nous semble-t-il, pour lui attribuer la composition du synaxaire, car dans l'acolouthie figurent les noms de deux autres hymnographes, Georges Khoniatès et Jean Théophylacte. Le P. P. a fait des recherches au sujet des écrits de S. Arsène. Il conclut que les hymnes prises par M. G. Papadopoulos pour des compositions du saint doivent être restituées à d'autres auteurs du nom d'Arsène, et qu'Arsène de Corfou doit être rayé du catalogue des hymnographes byzantins.

Pour compléter les notes du P. P., signalons une traduction latine inédite de la Vie de S. Arsène, dans le ms. Barberini 2663 (*Catal, Lat. Vatic.* 485[a]), et une troisième édition de l'acolouthie du saint faite, en 1909, par Sébastien Nikokabouras, archevêque de Corfou.

J. Simon.

60. — William St. John Hope. *Recent discoveries in the Abbey Church of St. Austin at Canterbury* (Reprinted from *Archaeologia Cantiana*, vol. XXXII). London, Michell Hughes and Clarke, 1916, in-8°, 26 pp., illustré.

Il n'est pas trop tard pour signaler les découvertes archéologiques faites à Cantorbéry dans les terrains voisins du collège Saint-Augustin. Fort importantes en elles-mêmes, elles méritent d'autant plus d'attirer notre attention que les fouilles ont mis au jour les tombeaux de trois des plus anciens archevêques de Cantorbéry, honorés comme saints, et aussi par cette circonstance qu'un texte hagiographique publié dans les *Acta Sanctorum*, c'est-à-dire l'histoire de la translation de S. Augustin en 1091 par le moine Goscelin (*BHL*. 781), a fourni à l'archéologie de précieuses indications. On sait que le moine Goscelin fut un hagiographe fécond. La valeur de beaucoup de ses œuvres est diminuée pour nous par le fait que les sources où il a puisé nous sont encore accessibles. Mais ici il parle en témoin oculaire, et les auteurs des fouilles ont été bien inspirés de recourir à son témoignage. Pourquoi l'ont-ils cité d'après le manuscrit du British Museum, comme s'il était inédit? Nous l'ignorons, mais cela n'a pas d'importance. Voici ce qu'on sait de l'état des constructions vers le milieu du XI[e] siècle. A l'est de l'église des Saints-Pierre-et-Paul, commencée par le roi Éthelbert en 598, consacrée en 613 et de nouveau en 978 par S. Dunstan,

sans doute après d'importantes restaurations, se trouvait un oratoire de la Sainte-Vierge bâti par le roi Eadbald en 620 ou peu après ; les deux sanctuaires étaient séparés par le cimetière des moines. Wulfric, qui devint abbé en 1047, forma le projet d'agrandir l'église principale, en la joignant, par une construction intermédiaire, à l'oratoire . Il commença les travaux, démolit une partie de la chapelle pour opérer la jonction, éleva des murailles, des colonnes, des arcades. Mais il mourut en 1059 avant d'avoir achevé l'entreprise, en punition, disait-on à Cantorbéry, des dégâts commis dans la chapelle de la Sainte Vierge. Son successeur, Egelsin, se souciant peu d'avoir le même sort, abandonna les travaux, et ce n'est qu'après sa mort qu'ils furent repris par l'abbé Scotland, en 1070. Mais celui-ci renonça au plan de Wulfric, et donna à l'église de plus vastes proportions. Il bâtit le chœur et le transept ; son successeur Wido entreprit la construction de la nef. Le terrain n'étant pas entièrement déblayé, on n'a pas encore pu suivre entièrement le tracé de l'édifice. D'autre part on reconnaît très bien les fondations de celui de Wulfric, renversé par Scotland. C'était une construction octogonale à l'extérieur, circulaire à l'intérieur, qui pourrait faire songer à un baptistère si l'usage de l'époque rendait cette explication vraisemblable. Ne faudrait-il pas plutôt rappeler les mausolées de Sainte-Constance à Rome, ou celui de Théodoric à Ravenne ? mieux peut-être, les églises circulaires bâties vers cette époque *ad formam Sancti Sepulchri Ierosolimitani ?* Nous ne savons pas s'il était dans les intentions de Wulfric de transférer dans cette enceinte les corps des saints qui reposaient dans l'église principale, *in porticu aquilonali*, c'est-à-dire S. Augustin, S. Laurent, S. Mellitus, S. Justus, S. Honorius, S. Deusdedit, auxquels il faut ajouter Ste Mildred et S. Adrien qui y avaient été transportés à la suite des démolitions. La marche des travaux sous l'abbé Wido rendit nécessaire le déplacement de ces tombeaux, et l'on y procéda en septembre 1091. C'est de ces translations que Goscelin a écrit la relation détaillée, et c'est grâce à ses indications que l'on a pu retrouver l'emplacement exact des tombes primitives des SS. Laurent, Mellitus et Justus. Les couches de ciment ont même permis de reconstituer la forme exacte de celles des SS. Laurent et Justus. Ces deux évêques semblent avoir été d'une taille bien au-dessus de la moyenne.

H. D.

61. — * E. A. Wallis Budge. *One hundred and ten Miracles of*

our Lady Mary translated from Ethiopic manuscripts for the most part in the British Museum, with extracts from some ancient European versions and illustrations from the paintings in manuscripts by Ethiopian artists. London, Medici Society, 1923, in-8°, LVIII-359 pp., 64 planches hors texte.

Les collections de Miracles de la Vierge appartiennent à ce type d'ouvrages dont les formes ne sont jamais fixées et le développement jamais clos. En Éthiopie, il en existe, paraît-il, qui comptent jusqu'à 366 anecdotes. Ce chiffre prouve par lui-même qu'en certains endroits la coutume s'était introduite de lire chaque jour un Miracle de la Vierge soit à l'office soit à une réunion conventuelle. Avant d'atteindre à ces proportions extrêmes, le recueil éthiopien des Miracles semble avoir passé par toutes les grandeurs intermédiaires. Outre l'exemplaire que nous venons de mentionner, M. B. a pu, grâce à sa situation privilégiée, en consulter une grosse vingtaine d'autres qui s'échelonnent pour l'âge entre le début du XVIe siècle et l'année 1739, pour le contenu entre 30 anecdotes et 308. Cette simple statistique donne à réfléchir. Jointe à la qualité ordinaire de la littérature des Miracles éthiopiens, elle suffit à expliquer que M. B. ait renoncé à traduire la collection entière. Il est de fait que beaucoup de ces historiettes, les unes totalement insipides, les autres absurdes quand elles ne sont pas d'une crudité choquante, n'offrent pas d'autre intérêt que d'être écrites dans une langue exotique : juste celui qu'on leur enlève en les traduisant. M. B. qui s'adressait à des lecteurs peu curieux des problèmes techniques de l'hagiographie, s'est contenté de leur donner un spécimen documentaire et pittoresque du recueil qui a tenu en Éthiopie la place de nos *Miracula Beatae Virginis*. De l'ensemble de la collection, il a détaché 110 anecdotes, choisies, non pas toujours parmi les plus caractéristiques, mais parmi les moins insignifiantes ou simplement parmi les plus présentables. Quelques-unes proviennent de sources grecques, syriaques, coptes ou arabes. Mais le plus grand nombre est venu d'Occident. Certains de ces Miracles se racontaient depuis des siècles, en France, en Italie, dans les Pays-Bas ou en Angleterre. Plusieurs érudits, parmi lesquels il est juste de mentionner au premier rang le regretté Émile Galtier, avaient déjà remarqué cette descendance assez surprenante. Pour que nul ne soit plus tenté de la mettre en doute, M. B. a cité à la suite de chaque Miracle la légende occidentale qui lui paraît représenter l'original lointain de la compilation éthiopienne.

On aimerait à savoir exactement par quelles voies ces récits partis de chez nous ont pénétré jusque dans les montagnes inaccessibles de l'Afrique orientale. Leur dernière étape est connue : la version ghéez dérive d'une version arabe. Mais celle-ci ? M. B. croit que des collections de *Miracles de la Vierge,* composées en France avant la fin du XIIe siècle, sont arrivées par Constantinople et Jérusalem, jusqu'en Égypte, où elles ont été traduites en arabe du latin ou du français. Pourquoi nécessairement en Égypte et pourquoi supposer ce détour par Constantinople ? On pourrait songer avec autant de vraisemblance à toutes les principautés latines de Syrie, notamment au royaume d'Antioche, où la domination franque se maintint le plus longtemps. Nous avons déjà fait observer que dans ces régions où la souveraineté européenne s'est exercée directement pendant près de deux siècles, les échanges littéraires entre l'Occident et l'Orient ont certainement dû être plus fréquents et plus actifs que notre philologie médiévale n'est habituée à le supposer (cf. *Anal. Boll.,* XL, 261). La publication de M. B. est une confirmation lumineuse de cette vue évidente a priori. Il faut espérer qu'elle inspirera à quelque spécialiste bien armé la curiosité de chercher à savoir au juste quels revendeurs ont pu colporter jusqu'au cœur du continent africain la défroque de Jacques de Varagine ou de Gautier de Coincy.

Comparé au somptueux volume que M. B. a publié sur le même sujet, il y a 23 ans (cf. *Anal. Boll.,* XX, 93), celui qu'il vient de nous donner peut sembler modeste par le format et l'exécution. En réalité, c'est encore une publication d'une élégance presque luxueuse, digne en tout point de la plume savante et fertile qui a pu l'écrire, comme en se jouant, parmi tant d'autres occupations absorbantes. Aux hagiographes de profession, il laissera pourtant un regret. Sans viser à être complet, puisque le plan du livre ne s'y prêtait pas, M. B. aurait peut-être pu dresser un sommaire comparatif des manuscrits qu'il a utilisés. Grâce à cette table de concordance, le lecteur que ces observations intéressent, eût été en mesure de suivre, au moins dans ses grandes lignes, l'évolution et le développement progressif de la collection éthiopienne des Miracles de la Vierge et de savoir approximativement à quelle époque remonte chacun de ses accroissements. Cette recherche a son importance dans la question de parenté que nous venons de rappeler. Heureusement Dom Villecourt est venu, et grâce à lui cette lacune est déjà plus qu'à moitié comblée. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à

la savante étude qu'il trouvera ci-dessus dans ce même fascicule des *Analecta Bollandiana*. P. P.

62. — * Hilding Kjellman. *La deuxième collection anglo-normande des Miracles de la sainte Vierge et son original latin.* Paris, Champion, 1922, in-8°, cxxx-367 pp. (= *Arbeten utgifna med Understöd af Vilhelm Ekmans Universitetsfond.* Uppsala, 27).

Dans un aperçu sommaire, Paul Meyer avait réparti en deux séries les recueils de Miracles de la Vierge, rédigés en vers français, suivant qu'ils avaient été formés en France ou en Angleterre. Des deux principales collections, écrites en Angleterre, celle du trouvère anglo-normand, Adgar, avait seule été publiée ; une première édition, d'après le manuscrit incomplet Egerton 612, parut dans l'*Altfranzösische Bibliothek* ; une dizaine d'années après, M. Herbert découvrit dans la bibliothèque laissée par Sir H. Hope Edwardes un manuscrit qui comprenait vingt-deux Miracles, en partie identiques à ceux du manuscrit Egerton ; il le publia dans la *Romania*. La seconde collection, contenue dans le manuscrit du Musée britannique Royal 20 B. XIV, fait l'objet du travail de M. Kjellman.

Il est assez surprenant que cette grande collection, de beaucoup supérieure au recueil d'Adgar, soit restée si longtemps inédite. Les 58 Miracles qu'elle comprend — les deux Miracles, qui suivent l'épilogue, sont d'une autre provenance — sont divisés en trois livres dont le contenu a été déjà plus d'une fois détaillé : d'abord par Mussafia dans ses études d'ensemble sur les légendes de la Vierge (*Anal. Boll.*, X, 382) et ensuite par Ward dans le second volume de son *Catalogue of Romances in the department of Manuscripts in the British Museum*. Mussafia avait aussi prouvé que la source latine immédiate de notre recueil se trouve dans le ms. d'Oxford, Balliol 240, qui renferme, sauf quelques exceptions, tous les miracles du ms. du Musée britannique. La tâche principale de M. K. se réduisait donc à la publication du texte ; mais, afin d'offrir au lecteur un travail plus complet, M. K. a résumé les rapports du recueil de miracles du ms. Royal avec les autres recueils. L'emploi des sigles adoptés par Mussafia rend la lecture de ces pages pénible, et nous craignons que ceux qui n'ont pas présent à l'esprit le travail du savant viennois ne se perdent dans ce dédale. L'auteur analyse ensuite chaque légende et en indique l'original latin ; si cet original est inédit, il est transcrit entièrement avant le Miracle français correspondant. En appendice M. K. a réuni les Miracles — jus-

qu'ici inédits — des mss. français 818 et 375 de la bibliothèque Nationale, qui coïncident avec ceux de la collection anglo-normande. Sans doute il est souhaitable de posséder les différentes versions d'un même miracle, mais les légendes de ces deux manuscrits rédigés, l'un en dialecte de la région lyonnaise, l'autre de la région picarde, méritent à plus d'un titre, d'être intégralement connues. Peut-être eût-il été souhaitable d'omettre ces textes dans le présent travail et de les réserver pour une étude plus approfondie.

On est assez surpris de constater que l'auteur, qui est au courant de la littérature concernant les légendes de la Vierge, ignore le travail si utile que le P. Poncelet a fait paraître ici-même : *Miraculorum B. V. Mariae quae saec. VI-XV latine conscripta sunt index* (*Anal. Boll.*, XXI, 1902). Nous ne le voyons cité nulle part, pas même dans la bibliographie qui clôt le volume. Ce répertoire lui eût épargné bien des recherches ; nous n'en voulons pour exemple que le miracle 59 dont l'auteur a tâché de trouver l'original latin : l'ensemble des indications qu'il a laborieusement recueillies et aussi quelques-unes qui lui ont échappé, étaient déjà réunies dans le travail du P. Poncelet. Une remarque en passant. Dans le prologue latin l'auteur eût pu facilement combler les lacunes de la première phrase, qui est extraite presque textuellement du livre de la Sagesse : *attingens a fine usque ad finem fortiter et disponens queque suavi*<*ter*> (Sap. VIII, 1) *omnia in mensura et num* <*ero et pon*> *dere*... (XI, 21) ; il eût ainsi évité une lecture qu'on soupçonne fautive : *nutu*... devant être remplacé par *num*[*ero*]. De même nous relevons dans les autres textes latins quelques leçons moins heureuses : par exemple p. 61, l. 7, *vota* paraît préférable à *voto* ; p. 166, l. 21 le choix de la variante *secunda* s'imposait : *scelera* ne donnant aucun sens acceptable.

M. K., en publiant cette collection, voulait en même temps présenter aux philologues un des monuments importants de la littérature française écrite en Angleterre. L'étude linguistique qui précède l'édition du texte donne une idée juste, mais sans assez de relief, des principales caractéristiques de ce dialecte. Cet exposé, qui suit l'ordre adopté par M. Stimming dans son *Boeve de Haunstone*, sera favorablement accueilli par les savants qui se sont donné pour tâche de retracer l'évolution de l'anglo-normand.

B. de Gaiffier.

63. — * Nicolas Iorga et Georges Balş. *L'art roumain*. Paris, E. de Boccard, 1922, in-4°, iv-412 pp., nombreuses illustrations, planches coloriées et gravures hors texte.

Nous devons, avant de commencer, un premier remerciement à MM. Iorga et Balş. Ils auraient pu écrire leur ouvrage en roumain et condamner au supplice de Tantale un bon nombre de leurs lecteurs actuels. Ils ont renoncé au plaisir de nous faire sentir notre ignorance et ont préféré celui de nous instruire. Leur livre est rédigé d'original en un français alerte, relevé d'une pointe d'accent étranger, où de loin en loin seulement une très excusable impropriété dans l'emploi des termes techniques demande un léger effort d'interprétation. C'est une facilité que nous ne conserverons pas toujours. En attendant qu'elle nous soit enlevée et que l'étude de la langue roumaine devienne obligatoire, profitons avec reconnaissance du répit que les savants auteurs nous accordent, et qui, soit dit en passant, n'est pas la moins habile façon de rehausser le prestige de leur nation.

Les deux collaborateurs n'ont pas suivi un plan identique. En réalité leurs contributions respectives constituent moins un ouvrage unique que deux monographies distinctes, réunies sous le même titre. Celle de M. Balş a pour objet l'architecture religieuse moldave, avec les arts auxiliaires : sculpture, peinture, ameublement ornemental. M. Iorga, traitant de l'art roumain en général, ne pouvait s'interdire de pénétrer à l'occasion dans les églises de Moldavie. Du reste, les deux auteurs se placent à des points de vue assez distants pour que, dans les cas où ils se rencontrent, leurs aperçus ne fassent pas double emploi. Tout en accordant à l'architecture le premier rang, qui lui revient de droit, au moins à raison des œuvres plus nombreuses et plus considérables qu'elle a laissées, M. I. ne lui a ni sacrifié ni subordonné les autres arts. L'iconographie et la sculpture sont étudiées dans leur développement propre, et non pas seulement à titre de décoration architecturale. Incidemment des échappées de vue sont ouvertes sur la miniature, l'enluminure, la gravure, la glyptique, la tapisserie, la ciselure, la ferronnerie, l'imprimerie, l'ébénisterie, bref, tous les métiers d'art ou peu s'en faut. Rien qu'à l'ampleur de cette énumération, on se rend compte que si la matière est abondante, elle n'a encore subi qu'une élaboration incomplète. Lorsque plusieurs générations de spécialistes auront passé là-dessus, il deviendra probablement impossible de réunir dans une même synthèse toutes les branches

de ce vaste sujet, qu'il faudra nécessairement subdiviser. Il n'en est que plus étonnant de voir avec quelle habileté souveraine l'auteur est parvenu à fondre ces éléments disparates et parfois assez ingrats en un exposé lumineux et harmonieux, qui se lit d'un bout à l'autre avec l'intérêt le plus soutenu.

M. I. s'est interdit de remonter jusqu' à la période romaine et à plus forte raison jusqu'à la période thrace ou scythe. Passe pour cette dernière ; mais beaucoup de lecteurs regretteront le brillant chapitre que M. I. aurait écrit sur l'architecture gréco-romaine en Dacie et ne se laisseront pas persuader que cet aperçu préliminaire n'eût été qu'un hors-d'œuvre pédantesque (p. 3). Du reste en faisant commencer son histoire au XIVe siècle, avec la constitution de la nationalité moldo-valaque, l'auteur n'entend aucunement dissimuler ou atténuer les influences étrangères qui se sont exercées sur l'art roumain. Ces influences furent nombreuses et profondes. A l'origine les courants artistiques qui se croisaient et se mêlaient dans les provinces Danubiennes venaient principalement de Serbie et de Byzance. Aujourd'hui, après avoir lu l'ouvrage capital de M. G. Millet sur l'art serbe, M. I. accorderait sans doute une mention spéciale à cette école gréco-macédonienne, dont l'éclectisme tranche de façon si marquée sur la tradition proprement byzantine. Pendant cette même période de formation, des immigrants arméniens établis en Moldavie et en Bessarabie, y apportent avec eux leur architecture nationale, dont certaines formes caractéristiques s'acclimatent dans le pays (pp. 318, 322, 363). Par cette voie encore, ou par le canal détourné de l'art grec, le style indigène s'était également enrichi d'éléments empruntés à la Géorgie (p. 363). Plus tard, avec les artisans saxons de Transylvanie, la technique occidentale y pénètre et lui imprime une marque durable. La chose étonnante, c'est que de ces influences contraires, parties à des époques diverses de tous les points de l'horizon, soit né un style national, libre d'allures et spontané, qui a réagi à son tour sur la création artistique de l'étranger, au mont Athos, notamment, où l'architecture monastique semble bien avoir pris modèle sur les cloîtres florissants de la Bukovine (p. 131). Nulle part ne s'est mieux affirmée la faculté d'assimilation que la race roumaine possède à un degré unique et dont le talent de M. I. est lui-même un éclatant exemple. Exposée par lui, la lente évolution qui a produit des types d'une nouveauté si originale paraît presque simple tant elle se déploie naturellement au regard. Il faut faire

effort pour se rappeler qu'elle ne l'est pas et que cette élaboration multiséculaire, liée à tant de conditions ethnographiques et historiques, ne pouvait être du premier coup expliquée avec une précision définitive. Puisque ce docte livre, écrit avec une belle flamme d'enthousiasme patriotique, imprimé avec élégance et illustré à profusion, est aussi une œuvre de propagande nationale, on ne peut que lui souhaiter de vieillir vite, c'est-à-dire de provoquer un courant d'attention et d'intérêt qui rende bientôt nécessaire un exposé plus détaillé et plus approfondi. Pour réussir à l'écrire aujourd'hui, sur un plan créé de toutes pièces et dans ses lignes en partie provisoires, il fallait être, comme M. I., un titan aux doigts de fée. P. P.

64.—* *The Conventual Third Order of St. Dominic and its Development in England*, by a Dominican of Stone. Londres, Burns, Oates and Washbourne, 1923, in-8°, XIII-77 pp.

On appréciera surtout dans ce petit volume, avec l'introduction, due au P. Reeves, la première partie, retraçant l'histoire du tiers ordre conventuel et lui marquant sa place dans la famille dominicaine, en soulignant la signification des exemples et de l'idéal de S[te] Catherine de Sienne et de S[te] Catherine de Ricci. Le reste, un résumé des progrès du tiers ordre en Angleterre, est un peu trop spécial pour nous arrêter. P. GROSJEAN.

65. — * Hilarin FELDER O. M. Cap. *Die Ideale des heil. Franziskus von Assisi*. Paderborn, Schöningh, 1923, in-8°, XVI-540 pp.

66. —* Fidentius VAN DEN BORNE. *De h. Franciscus van Assisi*. 's-Hertogenbosch, Mariënburg, 1923, in-8°, 20 pp (= *Geert-Groote-Genootschap*, n. 53).

67. — * *Fioretti di S. Francesco con otto capitoli aggiunti, le considerazioni sulle stimmate, le due regole e il cantico del sole*. Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1922, in-8°, XVII-287 pp., illustrations (= *I libri della Fede*, vol. I).

68. —* Hanns SCHÖNHÖFFER. *Spiegel der Vollkommenheit des hl. Franziskus*. Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, XX-208 pp.

Voici sur S. François d'Assise un ouvrage de synthèse qui, mettant à profit les nombreux travaux d'érudition parus en ces dernières années, nous donne du séraphique patriarche un portrait vivant, nuancé, très étudié. Le P. Felder n'avait pas à refaire lui-même sur nouveaux frais la critique de documents tant de fois déjà passés au crible. Mais il a lu, relu et médité les sources les plus

authentiques de la Vie de S. François. Il a vécu, peut-on dire, de longues années dans le commerce familier du saint, pénétrant toujours plus profondément dans son intimité, s'assimilant de plus en plus parfaitement sa pensée. Et aujourd'hui, il nous dépeint son héros tel que celui-ci lui est apparu dans ce commerce prolongé. Le P. F. n'ignore pas que d'autres ont compris la personnalité de S. François de façons fort diverses. Avec la sérénité d'un homme sûr d'avoir atteint la vérité, il ne s'attarde pas à combattre leurs manières de voir. Son livre n'est pas un ouvrage de polémique. Ce n'est pas même un ouvrage de discussion, de démonstration ; c'est un exposé. Il n'a qu'une préoccupation : rendre exactement la figure de S. François telle qu'elle fut en réalité. Y a-t-il réussi de tous points? Les citations textuelles qui se pressent au bas des pages permettent au lecteur de contrôler par lui-même l'exactitude de chaque ligne du tableau. Peut-être jugera-t-il que de-ci de-là le P. F. accorde au témoignage de ces sources une confiance trop entière. Même dans les récits de témoins, de témoins sincères, de témoins bien informés, il est rare qu'un critique avisé ne surprenne une inexactitude à redresser, une exagération à rejeter. Quant à l'agencement de tous ces détails, quant à l'ensemble du portrait moral que reconstitue le P. F., tout y est si vivant, tout se tient, toutes les particularités s'enchaînent si logiquement, tous les traits s'harmonisent si naturellement, que l'œuvre produit au premier coup d'œil une incontestable impression de vérité. A la réflexion, on se demandera sans doute si cette harmonie des traits n'est pas un peu forcée, si cette unité logique de la pensée répond parfaitement au caractère du petit troubadour du Bon Dieu. Nous sommes loin du S. François que nous ont dépeint les Sabatier, les Thode, les Goetz. Le portrait élaboré par le P. F. ressemble sans doute davantage à l'original. Mais il est à craindre que les lecteurs jadis séduits par les conceptions d'historiens dont nul ne contestera le savoir, ne se laissent pas si facilement convaincre. Il n'aurait pas été inutile de fournir à ces esprits prévenus en sens contraire et d'étayer par de solides arguments les raisons qui forçaient de rejeter les opinions de savants aussi réputés. Au jugement du P. F. — et ici nul ne le contredira — toute l'originalité du Poverello est dominée par son ardent amour pour le Christ, dont il se considère comme le chevalier, par son culte pour l'Évangile, dont il veut pratiquer la doctrine, toute la doctrine, la doctrine prise à la lettre — on pourrait peut-être même ajouter qu'il la prend parfois

trop matériellement à la lettre. En même temps S. François était pénétré d'un profond respect, d'un invincible attachement pour l'Église hiérarchique. Et c'est ce qui préserva son zèle réformateur d'échouer dans les erreurs où sombrèrent vers la même époque tant d'autres apôtres du pur Évangile, Vaudois, Illuminés, Pauvres de Lyon, etc. S. François d'Assise eut la sagesse de laisser son idéal se modeler et se préciser au contact de l'expérience. Le P. F. marque comment, en plusieurs points, la pensée du fondateur subit une légère évolution sous l'influence des circonstances, ainsi par exemple, au sujet de la pauvreté ou au sujet des études. Et l'auteur conclut que si après la mort du saint l'évolution se poursuivit dans le même sens, on aurait tort de crier à l'abandon de l'esprit primitif.

La petite notice de S. François d'Assise publiée par le P. Van den Borne pour la Geert-Groote-Genootschap est une œuvre de saine et judicieuse vulgarisation, telle qu'on pouvait l'attendre d'un érudit parfaitement versé dans les études franciscaines.

Œuvres de bonne vulgarisation aussi et d'édification, la traduction allemande du *Speculum Perfectionis* par M. Schönhöffer, et la nouvelle édition des Fioretti due aux soins de M. Papini. Dans une introduction brillante, M. P. attire l'attention des lecteurs sur les leçons qui se dégagent des récits des Fioretti. « Noi, umili cercatori di Cristo, cerchiamo Cristo e Francesco nei Fioretti come la pietà dei suoi frati li ha trasmessi » (p. XVI). Le texte reproduit est celui du P. Cesari. Le Dr Schönhöffer a, lui aussi, avant tout en vue l'édification des lecteurs ; il a néanmoins pris la peine de consulter, non seulement les éditions existantes de l'original qu'il traduit, mais même plusieurs manuscrits inédits. A la fin du volume quelques notes critiques et explicatives. R. L.

69. — * Orlando GROSSO. *Il ritratto di Jacopo da Varagine in un frammento della sua tomba.* Estratto dal Bollettino municipale *Il Comune di Genova*, n. 8, 21 Agosto 1923, in-8°, 23 pp., gravures.

Le musée du Palazzo Brianco à Gênes possède une statue d'archevêque provenant de l'église Saint-Dominique, qui fut démolie au commencement du XIXe siècle. Le style et le costume permettent de dater l'œuvre de la fin du XIIIe siècle. Elle a fait partie d'un monument funéraire, comme le prouvent la rigidité du corps et les mains croisées. M. Grosso a entrepris de démontrer qu'elle représente le B. Jacques de Varagine, l'auteur fameux de la Légende Dorée, et comme les traits du visage ont un caractère individuel

fortement accusé, il conclut que nous sommes en présence d'un portrait. Jacques de Varagine fut enseveli dans l'église Saint-Dominique, dans le chœur. En exécution des décrets du Concile de Trente, l'évêque de Novare, Bosio, chargé par le pape Grégoire XIII de réformer le diocèse et le clergé de Gênes, fit déplacer le tombeau, de peur que les fidèles, le voyant à cette place d'honneur ne le prissent pour la tombe d'un saint. Et en effet l'archevêque Jacques n'était pas honoré comme tel dans le diocèse de Gênes, et c'est à Varazze, son lieu d'origine, que l'on commença à lui rendre un culte, qui fut plus tard approuvé. Mais la seule provenance ne peut suffire à établir l'identité du personnage représenté. M. G. a étudié les détails du costume, et y reconnaît sous les insignes archiépiscopaux la tunique monastique et l'amict qu'il dit propre aux dominicains. Il nous assure aussi qu'une sorte de tradition iconographique, qui commençait jusqu'ici à l'image du bienheureux placée dans l'église Saint-Dominique de Varazze à une époque où son souvenir était encore vivant, doit se rattacher à la statue du Palazzo Bianco. Les documents figurés qu'il a été possible à M. G. de mettre sous nos yeux n'accusent point précisément une ressemblance frappante, mais nous ne voulons point là-dessus chercher querelle à l'auteur, qui a étudié les originaux alors que nous devons nous contenter de reproductions quelconques. Il nous est difficile aussi de vérifier si les particularités du costume sont aussi décisives qu'on le prétend, et si la caractéristique dominicaine est parfaitement reconnaissable. Une autre difficulté nous arrête. Si la raideur de l'ensemble n'est pas due à l'inexpérience de l'artiste, mais figure, comme on le dit, la rigidité cadavérique, la statue représenterait l'archevêque mort et couché dans le tombeau. Or, elle est debout, et a les yeux large ouverts. Quant au visage, il est difficile d'y voir celui d'un vieillard de 70 ans; les traits sont ceux d'un homme dans la force de l'âge. A ces objections, qui n'atteignent pas toutes le fond de la thèse, M. G. aura réponse sans doute, et il trouvera le moyen de compléter son ingénieuse démonstration.

H. D.

70. — * D. G. Dolan O. S. B. *Sainte Gertrude. Sa vie intérieure.* Traduit par les moniales de l'abbaye de Sainte-Scholastique de Dourgne. Paris, Lethielleux, 1922, in-8°, ix-286 pp.

Autant nous sommes pauvrement renseignés sur les circonstances extérieures de la vie de S[te] Gertrude, autant les détails abondent

sur sa vie intérieure. Pour reconstituer le portrait moral intime de la grande mystique, il suffit de puiser dans ses œuvres, de bien choisir les extraits, de les grouper harmonieusement et de les enchâsser dans un commentaire qui les mette en valeur. C'est ce que fit en anglais, il y a une dizaine d'années, Dom G. Dolan. Sous la plume de ce biographe, l'âme de la sainte revit toute débordante d'amour de Dieu. En traduisant l'ouvrage du bénédictin anglais, les moniales de Dourgne se sont attachées à « l'exactitude selon l'esprit, qui infuse le sang d'un auteur d'une langue dans une autre » plus encore qu'à « l'exactitude selon la lettre, qui rend les mots les uns après les autres » (p. III). Surtout lorsqu'il s'agissait de passages empruntés à Ste Gertrude elle-même, c'eût été une erreur de retraduire d'une façon servile la version de l'éditeur anglais. Forcé de s'accommoder au goût anglo-saxon, Dom Dolan avait dû atténuer en bien des cas les expressions enflammées et les images hardies de la mystique médiévale. Plus imprégnée de génie latin et chrétien que l'anglais, la langue française se prêtait mieux à rendre dans toute leur vigueur les termes mêmes de l'extatique moniale. Les religieuses de Dourgne l'ont compris et n'ont pas reculé devant le labeur de recourir pour chaque citation à l'original latin et de refaire une traduction qui s'en rapprochât le plus possible. R. L.

71. — * Innocenzo Taurisano O. P. *Il beato Andrea Franchi, vescovo di Pistoia (1335-1401)*. Roma, Collegio Angelico, 1922, in-8°, VII-207 pp., illustrations.

André Franchi, de l'ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Pistoie, mort en 1401, vient d'être béatifié en 1921. Ce n'était pas une entreprise commode de donner du nouveau bienheureux une biographie développée. Il n'existe aucune *Vita* ancienne du serviteur de Dieu, et ce n'est que très tardivement qu'on s'est préoccupé de recueillir les éléments d'un procès de canonisation. L'historien en est donc réduit aux quelques renseignements fournis par les chroniques locales ou éparpillés dans les archives des villes où le bienheureux séjourna. Le P. T. n'a épargné aucune peine pour enrichir sa documentation, et ses recherches lui ont permis d'ajouter quelques précisions au peu que l'on savait de la carrière de son héros. Malgré tout, son livre se ressent fatalement de cette pénurie d'informations. La lecture, qui en est certes bienfaisante et agréable, aurait satisfait davantage et présenté plus de charmes encore si on ne s'y heurtait à chaque page à des « on se figure aisément..., on devine...,

tout porte à croire..., il est probable..., personne ne doutera que... » etc. Sans doute, c'est l'art de l'hagiographe de suppléer au silence des témoins directs par la connaissance approfondie du milieu, des habitudes de l'époque, des coutumes du pays, voire de la manière d'agir d'autres saints en des circonstances analogues. Mais le procédé doit être employé avec infiniment de discrétion et de délicatesse, sous peine de donner au lecteur la fâcheuse impression que le portrait du saint est calqué sur un type conçu à priori. Dans le cas présent l'impression serait injustifiée. Mais peut-être y aurait-il eu avantage à renoncer à quelques conjectures plutôt que de s'exposer à mettre le lecteur en défiance par leur accumulation. Au demeurant, à défaut d'un portrait très détaillé et très individualisé d'André Franchi, le P. T. nous présente un tableau intéressant de ce qu'était la vie d'un dominicain et celle d'un évêque dans l'Italie du XIVe siècle. Particulièrement pittoresques sont les détails vécus qu'il nous donne sur les processions des *Bianchi* en 1399, d'après la relation du témoin oculaire Luca di Bartolomeo, notaire de la curie épiscopale de Pistoie. R. L.

72. — * Ad. Duclos. *De eerste eeuw van het Broederschap der zeven Weedommen van Maria in Sint-Salvators te Brugge.* Brugge, De Plancke, 1922, in-8°, 147 pp., deux planches hors texte.

Cette étude est l'œuvre d'un érudit à qui les archives de la ville de Bruges ont livré tous leurs secrets. La véritable origine de la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs a jadis été signalée à l'attention des érudits par le P. Delehaye (*Anal. Boll.*, XII, 333-52). Plus récemment l'histoire de la confrérie née sous ce vocable en Flandre à la fin du XVe siècle et répandue de là dans le monde entier, a été bien racontée par le P. P. Soulier [1], d'après le récit qu'en a laissé Jean de Coudenberg, le premier promoteur de la dévotion. M. le chanoine Duclos reprend la même histoire plus en détail, du point de vue critique, à l'aide de documents nouveaux. Il parvient ainsi à préciser la date de fondation de la célèbre confrérie : c'est en 1492 qu'elle prit naissance ; à Bruges elle fut solennellement établie le 23 avril 1493 ; et le 22 mars 1494 se célébrait, dans l'église Saint-Sauveur, la première fête annuelle de Notre-Dame

[1] Pérégrin Soulier. *La Confrérie de Notre-Dame des Sept Douleurs dans les Flandres.* Bruxelles, Pères Servites, s. a., 71 pp., frontispice.

des Sept-Douleurs. M. D. étend ses recherches à tout ce qui se rapporte à la pieuse association : la chapelle où elle était établie, les services et autres solennités qui s'y célébraient, les sépultures de Jean de Coudenberg et des autres fondateurs, les premières images de Notre-Dame des Sept-Douleurs. L'auteur incline à croire que la *Mater Dolorosa* qui se voit encore actuellement dans l'église Saint-Sauveur est le tableau même que Jean de Coudenberg fit peindre pour cette église, à l'origine de la confrérie. Quant à l'auteur de cette œuvre d'art, M. D. suggère diverses conjectures dont aucune d'ailleurs ne le satisfait. R. L.

73. — * F. Ronald Knox and Shane Leslie. *The Miracles of King Henri VI* being an Account and Translation of twenty-three Miracles taken from the manuscript in the British Museum (Royal 13. c. VIII) with Introductions. Cambridge, University Press, 1923, in-8°, 224 pp., gravure.

74. — * Cardinal Gasquet. *The Religious Life of Henri VI.* London, G. Bell, 1923, in-8°, xi-141 pp., gravures.

La publication des mémoires de Blacman sur le roi Henri VI d'Angleterre a ramené l'attention sur ce saint personnage dont la cause de béatification a été introduite en cour de Rome. Poussée assez activement sous Henri VII d'abord, puis sous Henri VIII jusqu'à l'époque des démêlés de ce prince avec le pape, elle pourrait bien être reprise un jour, et quelques-uns de ceux « qui ont mangé le pain du roi Henry » n'ont pas abandonné cet espoir. C'est ainsi qu'un ancien élève d'Eton, un autre de Kings College, les deux grandes fondations du pieux monarque, se sont associés pour faire connaître l'importante collection des Miracles contenue dans le manuscrit du British Museum, Royal 13. c. VIII, et qui n'avait jamais tenté aucun éditeur. Pour dire la vérité, elle avait tenté les éditeurs des *Analecta,* mais des raisons vulgaires et d'ordre purement matériel avaient écarté cette tentation. Les deux érudits qui ont pris l'initiative de la publication étaient certainement bien qualifiés pour la mener à bon terme, et la principale critique que nous aurions à leur adresser serait de n'avoir pas donné intégralement le texte du manuscrit de Londres qui, malgré son étendue, mérite d'être lu d'un bout à l'autre. Le livre, ou mieux les livres des Miracles du roi Henri VI, rédigés en latin par un moine du nom de Jean (le cardinal Gasquet suppose que c'est Jean Blacman), d'après un recueil anglais qui n'a pas été retrouvé, est disposé de manière à

faire précéder les récits développés d'une série de courts résumés. Les éditeurs ont reproduit tous les résumés et fait un choix parmi les longs récits. Le tout est accompagné d'une traduction anglaise qui prend parfois les allures d'une paraphrase, et forme en tout cas un bon commentaire des textes publiés. Dans l'original les Miracles sont accompagnés de notes marginales très importantes à étudier, comme celles-ci : *Probatum, non reperitur,* souvent avec le nom de la localité. Ces indications se rapportent certainement à une enquête, celle-ci instituée sans doute en vue du procès de béatification. Il paraît certain que le recueil anglais a été composé à Windsor, où les restes du saint roi avaient été transférés, d'après les témoignages des pèlerins. Plus tard, on a essayé de les contrôler, et le résultat de la recherche a été consigné en marge. L'ensemble des Miracles est d'une importance extrême pour qui cherchera à établir que le roi Henri VI a été, dans son pays, l'objet d'un culte public. Les deux éditeurs, et le Cardinal Gasquet de son côté ont réuni d'autres preuves (prières, images, etc.), qui ont certes leur intérêt, mais sont beaucoup moins concluantes. Indépendamment de cette considération, on appréciera ces récits singulièrement vivants et circonstanciés pour la plupart, au point de vue de l'histoire et de la connaissance des mœurs du temps. Nous n'en donnerons qu'un exemple, qui plaira aux lecteurs de notre époque. Un jeune homme nommé Guillaume Bartram a reçu, dans une partie de football un coup malheureux qui le fait atrocement souffrir. Le roi Henri le guérit. A cette occasion le narrateur décrit le jeu, le *pedipililudium* (dans le manuscrit *pedipiludium*), dont il ne sait assez blâmer la barbarie : *Est enim* [*ludus*] *quo solent adolescentes rustici et lascivi ingentem pilam non iactando in aera sed solotenus volutando, nec manibus quidem sed pedibus pulsitando atque versando propellere. Ludus, inquam, execrabilis satis, et, meo sane iudicio, omni genere ludorum rusticior, inhonestior quoque et vilior, qui et raro absque ipsorum ludencium dampno, calamitate aut dispendio aliquo terminatur. Sed quid? Iam assignatis limitibus et ludo inito, cum contra se invicem calcitrantes fortiter concertarent, et is, de quo nobis sermo est, concertantibus se medium miscuisset, ecce unus, nescio quis, colludentium ex adverso veniens, frustrata percussione in pilam, fortuito in hominem pedem dedit.* Qui oserait aujourd'hui qualifier d'exécrable le noble exercice auquel se livraient déjà au XV[e] siècle les anglais de la classe populaire?

C'est un livre fort clair et agréable à lire que celui du cardinal

Gasquet. La carrière politique du roi est laissée de côté, et nous ne voyons paraître ici que l'homme religieux, singulièrement édifiant et sympathique. Premières années et éducation du jeune roi ; sa vie religieuse ; les fondations d'Eton et de Cambridge ; les témoignages des contemporains sur la personne et le caractère du roi ; démarches du roi Henri VII pour obtenir sa canonisation ; relations de Henri VI avec l'Église et le pape ; le Livre des Miracles ; le culte populaire rendu au saint roi : tels sont les chapitres de ce petit ouvrage, fait d'après les meilleures sources, et que l'on peut citer parmi les modèles des Vies de saints, où l'érudition sérieuse ne fait que mieux ressortir les titres du héros à l'admiration du monde chrétien. H. D.

75. — * R. S. Arrowsmith. *The Prelude to the Reformation. A Study of English Church Life from the age of Wycliffe to the breach with Rome.* London, S. P. C. K., 1923, in-8°, xii-226 pp., deux portraits.

76. — * George O'Brien. *An Essay on the Economic Effects of the Reformation.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1923, in-8°, x-194 pp.

Voici un de ces ouvrages de vulgarisation sérieuse comme les aime le public anglais. Sur tels points spéciaux, de nouveaux documents avaient été mis au jour dans le courant des dernières années et M. Arrowsmith a cru bien faire en consacrant ses loisirs de *country parson* à brosser quelques tableaux où les découvertes modernes ne fussent point négligées. Il a eu l'esprit et le talent de ne faire de son volume ni une histoire, ni un manuel. En quelques chapitres, autour de certaines questions générales, sont groupés de minutieux détails. Au total, une impression d'ensemble assez vivante et exacte. Le sujet était difficile et délicat. M. A. s'est efforcé de le traiter *sine ira et studio* ; et le moindre éloge qu'on puisse faire de son impartialité, c'est de dire que dans cette œuvre d'un membre du clergé anglican, si des différences de principe nous empêchent parfois de souscrire à certains exposés, à certaines interprétations, à certaines conclusions, il n'est pas une page qui ne respire la sincérité et la loyauté. Que sur la théorie des indulgences, par exemple, sur la nécessité d'une réforme violente et qui fût une rupture, sur l'appréciation de tel ou tel caractère, nous soyons d'opinion différente, il ne faut point s'en étonner, mais se rappeler combien il est difficile, même après quatre ou cinq siècles écoulés,

de s'élever assez haut et assez droit au-dessus de ces terrains de controverse, pour s'assurer un point de vue qui ne fausse aucunement la perspective.

Quant au volume de M. O'Brien, il est curieux de le comparer à celui de M. A. Sur des sujets connexes au point de pouvoir se confondre sous un certain angle, pour l'un c'est la préoccupation ecclésiastique et théologique qui prime tout, pour l'autre, les intérêts économiques. Non point que M. O'B. se désintéresse des questions religieuses : bien au contraire, il s'attache à démontrer une thèse et a parfois la coquetterie de frôler la controverse. M. O'B. était connu déjà pour un admirateur du moyen âge sur le terrain économique ; on le retrouve ici aussi fervent que jamais, s'ingéniant à soutenir ses opinions par de nouveaux arguments en comparant à la période qu'il préconise les temps qui ont suivi. On se prend à rêver en parcourant de tels livres. Il semble qu'on voie grandir le nombre des meilleurs esprits qui se consacrent à l'histoire économique et sociale. Que sera l'histoire, demain, et à quand l'hagiographie sociale? M. O' B. et sa théologie économique n'en sont qu'à un pas. P. GROSJEAN.

77. — * Ronald BAYNE. *The Life of Fisher,* transcribed from ms. Harleian 6382. London, H. Milford, 1921, in-8°, 146 pp. (=*Early English Text Society,* Extra Series, n. 117, 1921 for 1915).

78. — * George G. PERRY. *English Prose Treatises of Richard Rolle de Hampole,* ibid. (= *Early English Text Society,* Original Series, n. 20, 1866, 1921).

79. — * ID. *Officium de S. Ricardo de Hampole,* ibid., 1866 (1921).

La Société des anciens textes anglais avait publié dans son « Extra Series », vol. XXVII, les œuvres du B. Jean Fisher. Préparée depuis un certain nombre d'années, la Vie du bienheureux d'après le manuscrit du British Museum Harl. 6382 paraît aujourd'hui comme le complément de ce volume. Pour les autres textes latins et anglais, l'éditeur renvoie à la publication de notre regretté collègue le P. Van Ortroy, dans les tomes XI et XII des *Analecta.* On constate avec quelque étonnement que l'édition de M. B. n'est accompagnée d'aucune note, ni d'une introduction qui nous renseigne sur le caractère du document, et sur ses rapports avec les textes des *Analecta.* Il y a là un beau sujet d'étude, et nous espérons qu'il se trouvera quelqu'un pour s'en emparer.

Les traités de Richard Rolle, précédés d'une introduction, formaient le XXe volume (1866) de la collection des Anciens textes. Peu après la publication, Furnivall en avait préparé une nouvelle édition, et en était arrivé aux tables, qu'il n'a pas eu le temps de terminer. Le texte de Furnivall paraît aujourd'hui sous le nom de Perry, qui s'en était occupé il y a une bonne cinquantaine d'années ; on a confié à Mme Mabel Day la tâche de mettre au point le glossaire et l'index, et de rédiger deux pages de notes composées principalement des leçons empruntées à l'édition de Horstman, parue dans l'intervalle. Dans la préface du tome XX l'éditeur avait inséré l'office et la légende de Richard Rolle ; mais le texte en était défectueux, et M. G. Perry, l'avait revu sur le manuscrit. La nouvelle édition (remontant en réalité à 1867) correspond aux pages xv-xxxiii de l'ancienne préface, laquelle, semble-t-il, ne sera pas refaite. On a mieux maintenant grâce au livre de M. Woolley, paru en 1919, et que nous avons fait connaître à nos lecteurs (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 417).

H. D.

80. — * Ch. Hirschauer. *La politique de S. Pie V en France (1566-1572)*. Paris, E. de Boccard, 1922, in-8°, viii-205 pp. (= *Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 120).

Nous ne savons dans quelles conditions M. Hirschauer a composé son travail ni quand il y a mis la dernière main, mais il a dû éprouver quelque surprise en ouvrant le huitième volume de l'histoire des papes de M. Pastor, paru en 1920 (*Anal. Boll.*, XL, 462-65). Le chapitre consacré aux relations du Saint-Siège avec la cour de France pendant le pontificat de Pie V (1566-1572) traite le sujet choisi par M. H. et s'appuie sur les mêmes documents ; d'autre part il semble bien que M. H. n'a pu prendre connaissance du travail de M. Pastor avant de donner le sien à l'impression, ce qui s'explique suffisamment par les circonstances.

L'étude des pièces d'archives a amené les deux auteurs aux mêmes conclusions. Le portrait des personnages principaux, S. Pie V et Catherine de Médicis est identique. Toutefois M. H. montre plus de sympathie pour Catherine de Médicis, ou mieux, la juge avec plus d'indulgence. Cette diversité d'attitude ne nous surprend pas. Les protestations de la reine ont un tel accent de sincérité et de conviction qu'on aurait presque mauvaise grâce à suspecter sa bonne foi ; d'autre part, sa politique, favorable tantôt aux catholiques, tantôt aux protestants, révèle une duplicité déconcertante.

Aussi n'est-il pas étonnant que les historiens, en face de ces données contradictoires, ne portent pas un jugement de tous points semblable. Toutefois, une appréciation de M. H. nous paraît moins justifiée : résumant la politique de Pie V en France, l'auteur dit : « Pour lutter contre toutes ces difficultés (difficultés suscitées par le protestantisme et les guerres de religion) Catherine de Médicis et le pape apportèrent la même persévérance ; mais que leurs moyens étaient différents ! » (p. 96). Est-il bien sûr que les moyens seuls étaient différents, et peut-on parler de persévérance quand il s'agit de Catherine de Médicis ?

Parmi les mobiles qui déterminent le pape à intervenir avec tant d'énergie dans les affaires religieuses de la France, M. H. n'a pas remarqué le suivant. A plusieurs reprises Pie V et son entourage furent pris de la crainte que les huguenots ne tournassent leurs armes contre l'Italie. Le seul moyen d'écarter ce terrible danger était de leur opposer en France même des adversaires assez forts pour leur tenir tête et enrayer leur propagande. On comprend mieux aussi par là que Pie V ait secouru avec tant de générosité les armées catholiques qui combattaient en France.

Au second plan apparaissent les nonces, Michel de la Torre (1566-1568) et Fabio Mirto Frangipani (1568-1572). Le premier, quoique estimé de tous pour la dignité de sa vie, ne jouissait pas d'un grand crédit à la cour de France. Peut-être n'avait-il pas assez de souplesse ni de fermeté pour défendre les intérêts de la politique pontificale dans un royaume où les souverains, tout en se disant sujets fidèles de Rome, ménageaient les chefs de la réforme. Son successeur, Frangipani, était mieux à la hauteur de sa mission. Jusqu'à la fin, il garda la confiance de la reine mère et du roi et soutint efficacement la politique de la cour romaine.

Durant les années du pontificat de Pie V, les missions extraordinaires furent nombreuses : celle du protonotaire Bramante, ainsi que le notait M. Pastor, était restée inconnue jusqu'à nos jours. Par les recherches consciencieuses qu'il a faites dans les archives du Vatican, M. H. a été amené, de son côté, à découvrir les pièces relatives à cet épisode. La plus importante, contenue dans le manuscrit 4698 du fonds Barberini, est attribuée par M. H. à Bramante. M. Pastor, suivant en cela les historiens précédents, l'attribuait au nonce Frangipani. Il eut été souhaitable que M. H. nous fît connaître les motifs qui l'ont déterminé à modifier sur ce point l'opinion reçue. Nous ne voyons pas non plus pourquoi M. H. n'a pas cité

dans ses documents justificatifs, le mémoire du nonce Frangipani qui, à en juger par le résumé de M. Pastor, est d'un haut intérêt. Le travail de M. H. ne fait pas entièrement double emploi avec celui de M. Pastor. Il présente d'une manière plus synthétique un des aspects du pontificat de Pie V et contient dans la deuxième partie soit l'analyse détaillée, soit le texte des lettres échangées entre la secrétairerie d'État et les nonces accrédités à la cour de France, de l'année 1566 à l'année 1572. A part quelques lettres émanant du Pape lui-même ou d'un envoyé extraordinaire, la majeure partie des documents que publie M. H. sont signés par le nonce Frangipani. De la correspondance de Michel de la Torre quelques lettres seulement ont été conservées. B. DE GAIFFIER.

81. — * *28. Historisches Neujahrsblatt für das Jahr 1922.* Herausgegeben vom Verein für Geschichte und Altertümer von Uri. Altdorf, Gisler, 1922, in-8°, 104 pp., illustrations.

Parmi les intéressants articles d'histoire locale qui composent ce numéro, il n'y a guère de renseignements hagiographiques à glaner. Signalons seulement (p. 61) un acte émanant de S. Charles Borromée : c'est la confirmation du prêtre Jacques de Petrinis comme curé d'Airolo. La rédaction primitive portait que le récipiendaire avait été reconnu par les quatre examinateurs diocésains *idoneus pro ratione temporum et raritate idoneorum sacerdotum.* L'archevêque biffa charitablement ces mots et ne laissa que *idoneus* tout court. R. L.

82. — * G. B. RISTORI e G. FARAONI. *Notizie e documenti inediti sulla vita di S. Filippo Neri.* Monza, Scuola Tip. Ist. Artigianelli, 1922, in-8°, 29 pp. Extrait de *La Scuola Cattolica.*

83. — *San Filippo Neri nella scienza e nell' arte sacra,* dans *La Civiltà Cattolica,* Ann. 73 (1922), t. III, p. 230-43.

Le chanoine J. B. Ristori de Florence, un fervent explorateur des archives de son pays, avait réuni une quantité considérable de notes et de matériaux inédits sur S. Philippe de Neri. Il mourut en 1917 avant d'avoir pu les mettre en œuvre. Chargé par le mourant de coordonner et de compléter cette documentation, Mgr Faraoni en publie quelques extraits : des notes sur la famille et l'enfance du saint ; un double tableau généalogique, celui des Neri et celui des Dello Screzia, famille de la mère de Philippe. De ces deux tableaux constitués par M. Ristori sur pièces d'archives, le second

n'avait encore jamais été tenté, le premier corrige en plus d'un point l'arbre généalogique dressé par Brocchi et reproduit par Capecelatro. Mgr F. publie ensuite la seconde déposition d'Élisabeth, sœur de S. Philippe, au procès de canonisation, celle qu'elle fit par devant la curie épiscopale de Florence le 12 juillet 1596 et qui d'ailleurs ne présente avec celle du 11 mai que des variantes de peu d'importance. Le texte de l'acte de renonciation de S. Philippe à l'héritage paternel (8 mars 1560), que M. Ristori avait recherché en vain, a été retrouvé peu après sa mort aux Archives de l'État à Rome. La découverte apportera quelque déception à ceux qui attendaient de cette pièce ample matière à édification. Au lieu de hautes considérations sur la vanité des biens terrestres ou d'émouvantes confidences sur les motifs de cet héroïque dépouillement, rien que les formules stéréotypées des actes notariaux de l'époque. En affaires, le saint parlait le langage des affaires.

Dans l'article de la *Civiltà Cattolica,* nous signalerons surtout un extrait de l'inventaire dressé le lendemain de la mort de S. Philippe et resté jusqu'ici inédit, des livres, reliques, meubles et autres objets trouvés dans les appartements du défunt. La composition de la bibliothèque du fondateur de l'Oratoire nous donne une idée de sa largeur d'esprit et de la diversité de ses préoccupations intellectuelles. A ce propos, l'auteur de l'article rappelle l'influence exercée par S. Philippe de Neri sur Baronius qui, sans les instances de son supérieur, n'aurait peut-être jamais entrepris les *Annales Ecclesiastici.* R. L.

84. — * Otto Braunsberger S. I. *Beati Petri Canisii Societatis Iesu Epistulae et Acta,* T. VII et VIII. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1922, 1923, 2 vol. in-8°, LXXXVIII-905, LXXI-989 pp.

85. — * Id. *Ein Meister des innern Gebetes.* Extrait des *Stimmen der Zeit.* Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, p. 81-91.

86. — * Id. *Der selige Petrus Canisius und die getrennten Brüder.* Paderborn, Winfriedbund, 1922, in-8°, 15 pp. (=*Winfriedschriften,* Nr. 8).

Les deux nouveaux volumes de la Correspondance du B. Pierre Canisius nous mènent jusqu'à la mort du fécond écrivain. C'est dire que l'œuvre monumentale entreprise par le P. Braunsberger en 1896 est arrivée à bon terme. L'infatigable éditeur nous promet néanmoins encore comme couronnement de son travail un neuvième volume, qui contiendra les *addenda* inévitables dans une pu-

blication de si longue haleine et un index bibliographique de tous les ouvrages consacrés à faire connaître ou à glorifier Canisius. Les tomes VII et VIII de la Correspondance sont de tous points dignes des précédents. Même richesse de documentation, même soin de l'ordre et de la disposition. L'éditeur nous avertit cependant que pour ne pas trop dépasser les limites prévues, il a dû en ces deux tomes condenser la matière et renoncer à bien des remarques intéressantes. Vraiment, on ne s'en douterait pas, tant abondent ici encore, les notes érudites et les textes inédits ajoutés à la correspondance proprement dite. On se demande même si, sans diminuer en rien la valeur du recueil, le savant éditeur n'eût pas pu condenser encore davantage et supprimer, par exemple, certaines répétitions dont le besoin ne semblait pas s'imposer. Le tome VII comprend les années 1572 à 1581. Quoiqu'il fût déchargé depuis 1569 du gouvernement de la province de Germanie supérieure, l'active correspondance de Canisius avec le nouveau provincial, Paul Hoffée, avec le secrétaire de l'ordre, Jérôme Nadal, puis avec le nouveau général Éverard Mercurian, montre quelle influence le saint religieux continuait d'exercer sur la conduite des affaires intérieures et sur la direction de l'activité apostolique de son ordre en Allemagne. Aucune mesure importante n'était prise sans qu'il fût au préalable consulté. Il ne jouissait pas d'un moindre crédit auprès des plus hautes autorités ecclésiastiques. Les nonces apostoliques en Allemagne avaient recours à ses lumières et le P. B. publie plusieurs consultations inédites, données par Canisius aux envoyés du S. Père ou au S. Père lui-même, sur les moyens à employer pour promouvoir efficacement la réforme réligieuse inaugurée par le Concile de Trente. La fondation en Allemagne même de séminaires pontificaux imités du collège Germanique de Rome, l'ouverture de collèges de la Compagnie de Jésus en certaines villes bien choisies, la constitution d'un corps d'écrivains uniquement occupés à défendre par la plume le dogme et la morale catholiques, comptent parmi les principaux moyens qu'il ne cesse de recommander. Lui-même continue à publier des œuvres nouvelles ou à rééditer ses premiers ouvrages. Dans l'espace de ces dix dernières années le P. B. signale 55 rééditions du fameux Catéchisme de Canisius, en neuf langues différentes. S'il regarde les collèges de la Compagnie comme l'un des meilleurs moyens d'apostolat, il n'accepte pourtant qu'avec beaucoup de circonspection les offres de fondations nouvelles faites avec les plus vives instances par des princes

ou des cités. Ainsi était-il tout à fait opposé à la fondation du collège de Fribourg en Suisse. On a prétendu que, devenu antipathique à beaucoup de ses collègues et gênant pour ses supérieurs, le vénérable vieillard aurait été envoyé à Fribourg en disgrâce et comme en exil. Les documents publiés par le P. B. ruinent complètement cette fable en montrant par quel concours inattendu de circonstances le provincial Hoffée fut amené à faire choix de Canisius comme fondateur de la nouvelle maison. On rencontre assurément au cours de cette correspondance des traces de divergences de vues et de difficultés entre Canisius et certains de ses collègues ; mais ce qui éclate surtout c'est la haute estime en laquelle le tenaient la grande majorité de ses confrères et surtout ses supérieurs, même ceux qui ne partageaient pas toutes ses manières de voir.

Le tome VIII embrasse les dix-sept dernières années de la vie de Canisius (1581-1597). Durant toute cette période, à part quelques brèves absences, le bienheureux réside à Fribourg. Trop avancé en âge pour pouvoir exercer encore la charge de recteur, il n'en continue pas moins à déployer dans le collège et au dehors un zèle très actif. Son influence ne se limite pas à la ville, où ses prédications font refleurir la fréquentation des sacrements à peu près abandonnée, et où son ascendant obtient du sénat diverses mesures protectrices des bonnes mœurs et de la foi catholique ; elle s'étend à tous les pays d'Europe, où ses lettres et ses ouvrages vont porter les conseils et les exhortations. Parmi ses correspondants, deux l'emportent de beaucoup sur tous les autres par le nombre de lettres qui les représentent dans ce volume : le général de la Compagnie Claude Aquaviva et le nonce apostolique François Bonhomius. Nous nous devons de signaler aussi S. Charles Borromée, archevêque de Milan et Visiteur apostolique en Suisse, qui consulte Canisius sur les adoucissements à apporter aux lois ecclésiastiques en ce pays protestant, et S. François de Sales, alors jeune prêtre missionnaire dans le Chablais, qui, embarrassé par une objection scripturaire que lui a opposée un luthérien, recourt aux lumières de Canisius pour en obtenir la solution. Il nous est agréable de rencontrer en ce volume de nombreux indices de l'intérêt que le B. Pierre Canisius portait aux travaux hagiographiques. Il publie lui-même en allemand plusieurs petites Vies populaires de saints suisses : S. Béat, S. Maurice, S. Ours, S. Fridolin, S. Meinhard, Ste Ide de Toggenburg. Il félicite l'augsbourgeois Marc Velserus,

d'avoir édité dans la pureté du texte original la Vita S. Udalrici et il exprime le souhait : *utinam plures id genus historiae de sanctis et antiquis Germaniae nostrae pastoribus ac episcopis evulgarentur* (p. 397). Avec un sens très juste des exigences du travail historique, il voudrait qu'on entreprît de rechercher et colliger *ex variis monasteriis ea... quae de sanctis et patronis Helvetiae dicta, scripta, facta reperire licet; sic enim ex tenebris multa in lucem proferri et silva quaedam rerum postea disponendarum constitui posset* (p. 263-64). Il applaudit de loin à une publication de Vies de saints belges qui se prépare à Anvers : *Libenter accepi quae mones de Antverpiensibus, quod Belgii sanctos describere et in lucem edere cogitent* (Lettre à Marc Velserus, 2 nov. 1594, p. 379). Et : *Optamus Antverpiae typis excudi, quod promissum fuit opus de Divis Belgicis* (id., 13 juin 1595, p. 397). Le P. B. (pp. XIX et 379, n. 7) a cru comprendre qu'il s'agissait des *Acta Sanctorum.* Cela nous semble difficile à admettre. Ce n'est qu'en 1603 que Héribert Rosweyde obtint du Visiteur, le P. Olivier Manare, l'approbation des projets qu'il méditait ; et c'est en 1607 seulement qu'il fit paraître les *Fasti sanctorum quorum Vitae in belgicis bibliothecis manuscriptae,* où il expose le programme de sa vaste entreprise. Sans doute depuis plusieurs années déjà il utilisait ses heures libres à visiter les bibliothèques monastiques du pays. Mais en 1594/95 il ne résidait pas encore à Anvers (de 1590 à 1594, il est à Douai, étudiant puis professeur d'humanités et de rhétorique ; de 1595 à 1598, il suit à Louvain les cours de théologie). Pour voir dans les lignes de Canisius une allusion aux *Acta Sanctorum,* il faudrait donc supposer qu'Héribert Rosweyde n'a fait que reprendre en l'étendant aux saints de l'Église universelle un projet que d'autres jésuites d'Anvers avant lui auraient conçu et déjà commencé à réaliser, puisque le bruit en était parvenu jusqu'à Augsbourg et à Fribourg. Nous croyons plus vraisemblable que Canisius vise les *Natales Sanctorum Belgii,* œuvre posthume de Jean Molanus, dont la première édition date précisément de 1595. A vrai dire, cette édition parut à Louvain, non à Anvers, et ni l'auteur, ni Henri Cuyckius et Pierre Louwius qui se chargèrent de l'édition n'étaient anversois mais louvanistes. L'objection ne nous paraît pas décisive. On a pu songer à confier les *Natales* aux imprimeurs anversois (*Antverpiensibus*) si renommés. D'autres ouvrages de Molanus, et notamment l'édition de 1583 de l'*Indiculus Sanctorum Belgii* avaient paru à Anvers, et en 1592 encore, une autre de ses œuvres posthumes, la *Militia sacra ducum et prin-*

cipum Brabantiae, due aux soins des mêmes Henri Cuyckius et Pierre Louwius, sortait des presses de Plantin.

Le P. B., on le sait, ne se contente pas de publier des textes. Il nous a donné déjà un excellent précis de la vie du bienheureux (cf. *Anal. Boll.,* XL, 465). Il ne se lasse pas de tirer de la copieuse documentation qui lui a passé par les mains d'intéressants articles qui éclairent quelque point de la vie ou quelque aspect du caractère de son héros. Dans les *Stimmen der Zeit* il nous montre en Canisius un maître de la vie intérieure. En effet cet apôtre harcelé des mille soucis d'une existence si active était en même temps un homme de prière, sentant le prix d'une oraison bien faite, attentif à se maintenir dans une continuelle et intime union avec Dieu. Ce qu'il pratiquait excellemment lui-même, il eut à cœur de l'inculquer aux autres par ses écrits, ses prédications et surtout par l'usage des Exercices spirituels.

Dans un autre opuscule — un petit tract de propagande — le P. B. décrit l'attitude du grand apôtre vis-à-vis des hétérodoxes, l'ardeur avec laquelle il les combattait, les armes qu'il employait contre eux, et surtout l'esprit qui l'animait dans cette lutte : le plus pur esprit de charité, de profonde compassion, d'inaltérable douceur. R. L.

87. — Pio Paschini. *La riforma gregoriana del martyrologio romano. Note storiche da documenti inediti e poco noti,* dans *La Scuola Cattolica,* sér. VI, t. I (1923), pp. 198-210, 274-84.

L'histoire du martyrologe romain est encore tout entière à écrire, car l'étude publiée jadis par Hugo Laemmer (*De martyrologio romano. Parergon historico-criticum.* Ratisbonae, 1878) n'est qu'un modeste travail d'approche. Les chapitres les plus difficiles à composer seront, sans aucun doute, ceux qui se rapporteront à la première rédaction du martyrologe romain : c'est la partie la plus obscure de l'histoire. M. Pio Paschini a fait des recherches sur ce sujet dans des manuscrits latins de la Vaticane (*Vat. lat.* 6191-6195). Ses notes publiées dans *La Scuola Cattolica* contiennent de l'inédit, notamment plusieurs lettres des membres de la commission chargée d'élaborer le martyrologe. Ces documents nous permettent d'entrevoir le rôle de quelques collaborateurs, leurs divergences d'idées, les raisons spéciales de telle insertion au martyrologe, les motifs du retard de la publication. Ils nous révèlent le genre de collaboration qu'assuma le chanoine de

Saint-Pierre, Curtio de Franchi. H. Laemmer, qui a tenté de dresser une liste des collaborateurs, le citait avec cette indication vague : *in perquirendis martyrum gestis plurimum laborasse fertur (De martyrologio romano*, p. 16). Nous savons maintenant que Curtio de Franchi, qui était déjà en relations, dès 1569, avec le cardinal Sirlet, au sujet de la révision du bréviaire, fut chargé spécialement des travaux de secrétaire pour la confection du martyrologe. Les lettres inédites de Sirlet et de ses correspondants que publie M. P. complètent les *Note per la biografia del Cardinale Guglielmo Sirleto* qu'il a fait paraître, en 1917, dans l'*Archivio storico della Calabria*. M. P. signale un martyrologe romain peu connu, qui a précédé l'édition princeps de 1583 : *Martyrologium romanum ab idibus octobris anni correctionis MDLXXXII usque ad finem eiusdem anni Gregorii XIII pontificis maximi iussu editum*. Romae ex typographia Dominici Basae, MDLXXXII. Un exemplaire est conservé à la Vaticane, dans le fonds vatican. C'est un volume in-16 de 72 pages, imprimé entièrement en noir. Sa destination spéciale est indiquée par le titre même. L'entrée en vigueur du calendrier grégorien fut fixée, on le sait, au 5/15 octobre 1582. En attendant l'édition complète du martyrologe romain, annoncée pour le début de l'année suivante, Antoine Lilio, un des correcteurs du calendrier, publia, avec les privilèges pontificaux (3 avril 1582), ce fragment de martyrologe qui devait servir pour les trois derniers mois de 1582.

J. Simon.

88. — * Joseph Dahlmann S. I. *Japans älteste Beziehungen zum Westen, 1542-1614, in zeitgenössischen Denkmälern seiner Kunst*. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, 72 pp., 6 planches hors texte (= *Ergänzungshefte zu den Stimmen der Zeit*. Erste Reihe : Kulturfragen, 9. Heft).

89. —* Lodovico Ferretti O. P. *Vita del beato Angelo Orsucci da Lucca dei frati Predicatori martirizzato nel Giappone il 10 settembre 1622*. Con varie lettere del Beato et documenti inediti in gran parte. Roma, R. Garroni, 1923, in-8°, 268 pp., portrait et carte (= *Biblioteca Domenicana*, 4).

Après avoir pendant une bonne cinquantaine d'années ouvert largement ses portes aux marchands occidentaux et fait le meilleur accueil aux prédicateurs de la vraie religion, le Japon, à partir du début du XVIIe siècle, changea soudain de politique et déchaîna contre les chrétiens la persécution qui fit tant de martyrs et qui,

sauf de rares accalmies, ne devait prendre fin qu'au XIXe siècle. Les tremblements de terre semblent s'être ligués avec la rage des tyrans pour faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges, monuments ou documents, de la période précédente. Aussi est-ce avec un enthousiasme bien légitime que le P. Dahlmann nous présente et nous décrit — non pas un manuscrit, ni quelque pièce d'archives ou un fragment d'inscription lapidaire, — mais six paravents remontant à cette époque. On sait l'importance du paravent dans l'ameublement japonais. Ses panneaux, toujours rehaussés de riches couleurs, se couvrent parfois de véritables œuvres d'art. Les peintures qui ornent les six paravents réunis par l'Institut historique de Tokio lors de l'exposition de 1917 ne sont ni signées ni datées ; mais le sujet seul — partout le même pour le fond — et la manière dont il est traité suffisent à révéler des auteurs chrétiens de la courte période où la nouvelle religion était florissante dans le pays. L'accueil de la civilisation occidentale dans l'empire du Soleil Levant, voilà ce qu'ils ont voulu célébrer. Chacun a représenté d'une part le cortège des marchands occidentaux débarquant, chargés de leurs marchandises ; de l'autre les missionnaires, jésuites, dominicains, lfranciscains, augustins, enseignant la nouvelle religion ou célébrant eurs saints mystères. De nombreux personnages japonais, la plupart appartenant à la classe noble, attestent par leur attitude leur sympathie pour les nouveaux arrivés. Ces scènes sont composées avec une vie, un mouvement, un naturel, qui dénotent des témoins oculaires et directement intéressés au spectacle qu'ils reproduisent. La précision et l'exactitude des détails font de leurs œuvres de véritables documents historiques. C'est pour nous une échappée ouverte sur les mœurs, les sentiments, la civilisation, tout le cadre dans lequel se sont formés et préparés ceux qui, quelques années plus tard, allaient mériter par le martyre les honneurs des autels.

Un des chefs de cette légion d'héroïques confesseurs de la foi fut le P. Angelo Orsucci, dominicain, originaire de Lucques. Le P. Ferretti publie de sa vie et de sa glorieuse mort un récit sobre, alerte, attachant et, dans sa simplicité, profondément édifiant. L'auteur a eu la bonne fortune de pouvoir profiter d'un recueil de lettres du bienheureux, la plupart inédites et inconnues des premiers biographes. Ces lettres sont conservées aux archives de l'État à Lucques, les unes en original, les autres en copie ou même dans une traduction italienne contemporaine, car en ses dernières années, le missionnaire avait tellement perdu l'usage de sa langue maternelle qu'il

écrivait en espagnol même à sa famille. On ne lira pas sans émotion ces pages où chaque mot trahit le zèle de l'ardent apôtre, sa soif du martyre, sa joie inaltérable de souffrir pour Jésus-Christ, — sa seule crainte, durant sa captivité, était qu'on ne le condamnât au bannissement plutôt qu'à la mort. Non moins dignes d'intérêt, à un autre point de vue, les relations de ses voyages et ses premières impressions au contact de ces pays nouveaux. Toutes les lettres sont publiées in extenso dans l'appendice. Le P. F. y ajoute quelques autres documents, notamment une lettre, également inédite, du B. Charles Spinola de la Compagnie de Jésus, compagnon de martyre d'Angelo Orsucci, écrite de leur commune prison peu de mois avant le supplice. R. L.

90. — * Pietro Tacchi Venturi. *Il beato Roberto Bellarmino.* Esame delle nuove accuse contro la sua santità. Roma, Grafia, S. A. I. Industrie grafiche, 1923, in-4°, vii-187 pp.

91. — * G. Galloni. *Il beato Roberto Bellarmino.* Roma, Stabilimento poligrafico per l'amministrazione della Guerra, 1923, in-8°, xi-247 pp.

92. — * Joseph Thermes. *Le bienheureux Robert Bellarmin (1542-1621).* Paris, Gabalda, 1923, in-8°, 204 pp. (= *Les Saints*).

93. — * E. Raitz von Frentz. *Der selige Kardinal Robert Bellarmin S. J. als ein Vorkämpfer für Kirche und Papsttum 1542-1621.* Zweite Ausgabe. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, xiii-231 pp., illustrations.

L'histoire du procès de béatification de Bellarmin mériterait d'être écrite. Cette cause célèbre fut fertile en incidents et l'on vit, à plusieurs reprises, des hommes, qui n'en avaient nullement été priés, assumer devant le public le rôle de « l'avocat du diable ». A première vue, on croirait que la Congrégation des Rites doit se juger satisfaite de trouver des auxiliaires dans sa difficile et ingrate besogne, et que la lumière seule lui importe, quelle qu'en soit la source. Pourtant, si l'on nous disait qu'à n'importe quelle collaboration elle met comme condition qu'on ait les mains propres et le désir de servir la vérité, nous n'en serions pas étonnés. Ce qui est certain c'est qu'elle a passé outre à une opposition qui, dès le principe, avait pris le caractère d'une guerre sournoise contre l'Ordre qui a eu l'honneur de donner Bellarmin à l'Église. L'attaque avait d'ailleurs été habilement menée, au nom des grands principes, pour faire impression sur le public bien pensant mais peu informé. L'effort s'est porté

surtout du côté du petit écrit auquel on a donné le nom d'autobiographie, et dont on a une édition avec des notes « objectives » et savamment dosées de Döllinger et de Reusch. On a ramassé cette arme un peu vieillie, et la bataille a recommencé. Le P. Tacchi Venturi s'est chargé de montrer que pour la gagner, il y aurait lieu de renouveler le matériel. Il l'a fait de la façon la plus décisive en précisant exactement le caractère du mémoire incriminé et en l'éclairant d'un commentaire emprunté à une source bien authentique, qu'un érudit comme Döllinger n'aurait pas dû négliger : la correspondance privée de Bellarmin. On fait croire que l'autobiographie a été écrite par le cardinal pour perpétuer le souvenir des grandes choses qu'il croyait avoir accomplies. Il n'était pourtant pas difficile de savoir que ce prétendu monument de la vanité du cardinal n'est autre chose qu'une série de notes répondant à une sorte de questionnaire dressé par le P. F. Sacchini, historiographe de la Compagnie, et qu'elles furent rédigées à la demande expresse du P. Général, le P. Mutius Vitelleschi. Eût-on préféré qu'il refusât ce service, qu'il se fût confondu en protestations, alléguant qu'il n'avait joué aucun rôle, que le P. Général exagérait ses mérites en le croyant digne d'occuper une place dans les annales de la Compagnie? Au lieu d'affecter des sentiments dont ses ennemis d'aujourd'hui auraient suspecté la sincérité, il se rendit aux raisons de son supérieur, et avec la simplicité qui le caractérise, il écrivit ces pages un peu naïves, peut-être, mais dont il est bien permis de s'édifier, et qui ont un tout autre prix pour nous que n'en auraient des mémoires savamment composés et pleins de réticences. Avec une parfaite courtoisie le P. T. fait ressortir la faiblesse des positions de ses adversaires dans l'ensemble, et réfute victorieusement certaines imputations plus précises. Il réduit à sa juste valeur le reproche d'insincérité qu'on a essayé de faire peser sur cette grande mémoire ; et quant à l'accusation de népotisme, on se demande vraiment comment des hommes au courant des faits et gestes de Bellarmin et des mœurs du temps ont osé la formuler. De toutes ces discussions la personnalité du savant cardinal sort singulièrement grandie et sa sainteté, qui n'a fait aucun doute pour les contemporains, ne nous apparaît pas moins belle parce qu'elle ne se perd pas dans les hauteurs d'un idéal inaccessible.

A l'occasion des fêtes de la béatification ont paru divers écrits destinés à faire connaître le nouveau bienheureux. Le P. Galloni

s'en est tenu strictement à son rôle d'hagiographe, au point de faire oublier à peu près la carrière scientifique de Bellarmin et la place qu'il occupe dans l'histoire de la théologie. L'esquisse du P. Thermes est moins incomplète, bien que, comme la précédente, elle ne soit pas le résultat de recherches originales. L'histoire de Bellarmin par le P. Couderc (*Anal. Boll.*, XIII, 305-330) et quelques travaux plus récents, outre les biographies de Fuligatti et de Bartoli, ont été consultés ; quelques inexactitudes ont échappé à l'auteur, pressé sans doute de paraître avant les fêtes du mois de mai dernier. Une page un peu rapidement écrite est celle-ci, au sujet des prédictions que le bienheureux fit en certaines circonstances. « Bellarmin plaisantait sur ces prédictions. Je ne suis ni astrologue, ni prophète, affirmait-il, je devine par hasard. A qui lui demandait comment il avait pu annoncer la durée exacte de plusieurs pontificats : C'est bien simple, répondait-il, à chaque pape on prédit un certain nombre d'années ; de ce nombre je soustrais le tiers et je tombe juste. Bon mot, dicté par la modestie, mais qui ne donne pas le change sur les nombreuses prophéties qu'a faites Bellarmin. » Lire aussi ce qui est dit de la mort de Sixte V, p. 70. Ne serait-il pas de meilleur goût de croire le bienheureux sur parole, plutôt que d'admettre qu'il ait tourné en plaisanterie les dons surnaturels qu'il aurait reçus ? Ne savait-il pas un peu mieux que nous ce qu'il fallait en penser ? Si l'on n'y prend garde, on lira bientôt dans toutes les Vies de Bellarmin qu'il était sûrement prophète, et qu'il cherchait à « donner le change » par humilité. Cela n'est ni admirable ni à proposer en exemple.

La première édition du livre du P. von Frentz a été publiée à l'occasion du centenaire de Bellarmin ; la seconde a suivi de près les solennités de la béatification. C'est moins une Vie de saint qu'une biographie succincte, où l'activité de Bellarmin dans les ministères si divers qui lui furent confiés est surtout mise en lumière ; mais la note édifiante n'est pas exclue. Un chapitre assez court a pour objet les lettres de Bellarmin. Nous rappellerons à ce propos que nous conservons celle qu'il écrivit à Rosweyde lorsque celui-ci lui fit part du premier projet des *Acta Sanctorum* (Voir *Act. SS.*, Oct. VII, 1). La réponse est judicieuse, quoique non pas précisément encourageante. Félicitons-nous-en : ses bons conseils n'ont pas été suivis. H. D.

94. — * Michael Müller. *Die Freundschaft des hl. Franz von Sales mit der hl. Johanna Franziska von Chantal.* Eine moral-

theologisch-historische Studie. München, Pustet, 1923, in-12°, 302 pp.

La plupart des écrivains profanes qui se sont occupés de S. François de Sales, même ceux que rien n'empêchait de le comprendre, n'ont pu s'interdire de donner une teinte plus ou moins romanesque à ses relations avec Ste Jeanne de Chantal. Des esprits, d'ailleurs délicats et bienveillants, ont marivaudé sur ce thème avec une indiscrétion encore à moitié respectueuse. Aujourd'hui, paraît-il, l'observation scientifique ne leur permettrait plus de s'arrêter à mi-chemin. Une nouvelle école a posé en règle absolue qu'aucune amitié de ce genre ne peut échapper à la domination d'un instinct inférieur, qui relève de l'animalité toute crue. Cela s'appelle le « Pansexualismus ». Pour exprimer ces brutalités avilissantes, il faut bon gré mal gré recourir à la langue de leurs inventeurs. Le latin était autrefois en possession de braver l'honnêteté dans les mots. Il est bien remplacé.

M. M. Müller s'est donné la mission de réfuter cette grossière théorie par l'exemple de l'amitié toute spirituelle qui a si tendrement uni un grand saint et une grande sainte. Le problème est posé hardiment, et il se peut même que par crainte de paraître esquiver la difficulté l'auteur l'ait quelque peu épaissie. Ce qu'il aurait pu amincir en tout cas ce sont ses propres analyses. Définition de l'amour, définition de l'amitié, psychologie masculine, psychologie féminine, lois de leurs attractions et de leurs réactions mutuelles, affinités des âmes, tout cela est longuement, laborieusement déduit en termes d'école et dans un imposant appareil dialectique. Rien à reprendre au ton, qui d'un bout à l'autre reste d'une élévation parfaite, exempt de minauderies et empreint de toute la délicatesse compatible avec la déplaisante curiosité inséparable du sujet. Mais cette démonstration poursuivie en forme quasi scolastique, au cours de 300 pages, laisse en fin de compte l'impression qu'il y avait donc tout de même quelque chose à expliquer. Si au lieu de disserter, de citer Platon, Aristote et Ed. von Hartmann, M. M. avait plus souvent donné la parole au saint lui-même, s'il avait mis le lecteur sous le rayonnement direct de cette âme charmante, tout le monde aurait senti, sans autre preuve, à quelle hauteur François de Sales planait au-dessus des affections terrestres. Un trait suffira à caractériser ce qu'il y a d'un peu pédantesque dans la méthode de l'auteur. M.M. trouve surprenant que le saint évêque de Genève, qui avait étudié en philosophe l'essence de l'amitié, ne se soit ja-

mais appliqué à scruter les fondements psychologiques de son inclination (« seiner Liebe ») pour la Baronne de Chantal (p. 107). Qui se serait étonné, non pas de la chose, mais de l'étonnement qu'elle inspire, ce serait le bon saint lui-même, qui ne pouvait souffrir ni fadaise ni rêverie oiseuse. Et s'il avait prévu celles-ci, peut-être en aurait-il pris occasion pour écrire la page nécessaire qui manque à ce trop long volume. S. François de Sales et S[te] Jeanne de Chantal, entièrement et loyalement certains de ne se rechercher que pour le service de Dieu, n'avaient pas à se préoccuper non plus de ce qu'ils devaient à l'édification du prochain. Sauf chez les hérétiques et les mécréants, dont le jugement ne comptait pas, le respect était alors universel. Aucune pensée maligne ou simplement malicieuse n'aurait osé monter jusqu'à un évêque et une haute et noble dame. Aujourd'hui que cette immunité est abolie sans retour, l'Église ne cesse d'insister pour qu'elle soit remplacée par une prudence de plus en plus vigilante et rigoureuse. Si S. François de Sales vivait dans notre société contemporaine, il serait le premier à s'incliner devant cette règle si sage, et il l'imposerait sans miséricorde à Théotime et à Philothée. P. P.

95. — * Pierre Coste. *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents.* I. *Correspondance.* T. VIII (juillet 1659 - septembre 1660). Paris, Gabalda, 1923, in-8°, 642 pp., facsimilé.

Ce huitième volume de la *Correspondance* de S. Vincent de Paul couronne excellemment la première section du travail entrepris par M. Coste. Plus de trois mille trois cents lettres, billets, rapports, publiés avec un soin digne d'inspirer toute confiance à quiconque voudra désormais utiliser leur témoignage, quel trésor précieux de documentation, d'information, d'édification ! Jusqu'à son dernier souffle, on peut le dire, le bon saint Vincent fut le héros du zèle et de la charité : il mourut le 27 septembre 1660, et la dernière lettre que nous ayons de lui, adressée à Jean de Maupeou, évêque de Chalon-sur-Saône, porte la date du 25 du même mois. Or, dans ces quelques lignes, rien qui ne respire le total oubli de soi, l'unique souci des intérêts de Dieu, une courtoisie parfaite et une surnaturelle bonté. La lettre précédente, qui est du 24, exhorte avec une vivacité et une chaleur d'accent vraiment touchantes le supérieur de Rome, Edme Jolly, à se réjouir avec lui de la charité et de la « bonté non pareille » que vient de montrer à l'endroit de la « Mission » le car-

dinal Durazzo, en s'entremettant pour elle dans une affaire délicate. Ainsi, trois jours avant d'expirer, pas un retour sur lui-même, pas une allusion à sa propre santé, dont les correspondants, eux, étaient inquiets jusqu'à l'anxiété. Et de quel sentiment de respect ému l'on est saisi, de quelle admiration aussi pour l'œuvre accomplie et pour l'ouvrier qui sut former tant de zélés disciples à son image, lorsqu'on parcourt cette longue et pittoresque relation du missionnaire Nicolas Étienne (n. 3296, p. 464-512) à son « très cher et honoré Père ». Elle est datée du Cap de Bonne-Espérance, « ce 1er mars 1661 ». Monsieur Vincent ne devait pas la lire ; depuis plus de cinq mois déjà il jouissait de la récompense.

Parmi les lettres du présent tome, signalons quatre billets inédits de Bossuet à notre saint (nn. 3204, 3209, 3210, 3268 ; août-septembre 1660). La correspondance avec Louise de Marillac ne s'arrête que peu avant la mort de celle-ci, arrivée en mars de cette même année 1660 ; mais pour cette dernière période les lettres retrouvées sont, hélas, fort rares. Soucieux d'exactitude, M. C. donne à la fin du volume deux *Suppléments*, contenant, l'un, une vingtaine de lettres nouvelles, l'autre, quatre pièces déjà publiées dans les tomes précédents, mais dont le vrai texte a pu être ici rétabli grâce à la découverte récente des originaux. A propos du n. 631, à François Dufestel, en date du 28 novembre 1642, nous nous permettrons de répondre à une question que se pose en note (p. 554) le savant éditeur. S. Vincent invite son inférieur à ne pas s'étonner de quelques « sorties » de membres de la « Mission » qui se sont produites récemment, et cite comme un exemple de sainte fermeté le fondateur de la Compagnie de Jésus : « Saint Ignace (Loyola), au commencement de la sainte compagnie que Notre-Seigneur a instituée par lui, en renvoya douze en une seule fois... » M. C. se demande si S. Vincent fait allusion au renvoi, par Louis Gonzalez, de plusieurs religieux portugais de Coïmbre. Il s'agit en réalité d'un événement relaté dans Bartoli, et dont la source est Ribadeneyra. Voici en effet ce que celui-ci raconte, au ch. IV de son *Tratado del modo de gobierno que nuestro santo P. Ignacio tenia :* « Y el mismo Padre, el año de 1555, en la Pascua del Espíritu Santo, despidió juntos once ó doce [Bartoli a choisi ce dernier chiffre] del colegio de Roma, y entre ellos á un primo del Duque de Vibona, que se habia casado con una hija de D. Juan de Vega, Virrey de Sicilia, á quien la Compañía tenia muy grande obligacion, y nuestro Padre no ménos respetos » (éd. de Madrid, 1878, p. 24).

Le volume se clôt par deux tables, celle de la bibliographie du sujet, celle des correspondants de S. Vincent, et par une liste, peu abondante d'ailleurs, d'additions et de corrections, qui porte sur les sept premiers tomes [1]. M. COENS.

96. — * Angelo TROISI. *Vita della beata Luisa de Marillac, confondatrice della compagnia delle Figlie della Carità*. Roma, Tipografia Vaticana, 1920, in-8°, XII-362 pp.

97. — * Angelo TROISI. *Brevi cenni sulla vita della beata Luisa de Marillac, confondatrice della compagnia delle Figlie della Carità*. Roma, Tipografia Vaticana, 1920, in-8°, IV-143 pp.

L'infatigable charité, le dévouement si intelligent, les initiatives si fécondes et si durables de Louise de Marillac font de sa vie un des modèles qu'on peut le plus utilement présenter aux chrétiens d'aujourd'hui. L'activité intense de cette pieuse femme charme notre goût pour l'action ; en même temps sa modestie, son oubli de soi, son abandon à Dieu donnent à notre orgueil d'éloquentes leçons. M. Troisi a fait œuvre pie en racontant au grand public italien la carrière et les vertus de la fondatrice des Filles de la Charité. Le récit est simple, sans prétentions érudites. Il ne s'attarde pas à des développements littéraires ni à des considérations édifiantes : les actes de la bienheureuse sont assez beaux par eux-mêmes et d'un exemple assez entraînant. A côté de l'héroïne apparaît, presque à chaque page, la figure paternelle dubon Monsieur Vincent. C'est avec l'aide et sous la direction de cet incomparable apôtre que Louise de Marillac entreprit et développa toutes ses œuvres. M. T. a eu la bonne inspiration de laisser fréquemment la parole à celui qui mieux qu'aucun autre avait connu et apprécié le mérite de sa digne collaboratrice. Le portrait moral de la B^{se} Louise de Marillac se trouve dessiné tout entier au jour le jour, sans la moindre préméditation, dans la correspondance de S. Vincent de Paul. Il suffit d'en rapprocher les traits épars pour le reconstituer de la façon la plus fidèle et la plus vivante.

La biographie développée que nous venons d'analyser forme un volume assez respectable. A l'usage des gens pressés — ils sont nombreux de nos jours — l'auteur en a donné une édition abrégée, où

[1] Depuis que nous avons écrit ces lignes, deux nouveaux volumes ont paru, sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Ce sont les tomes I et II de la deuxième section, intitulée *Entretiens*.

en 140 pages de format réduit, il a condensé tout l'essentiel de la vie si remplie de la bienheureuse fondatrice. R. L.

98. — * Gustave Dupont-Ferrier. *Du Collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1563-1920)*. Paris, E. de Boccard, 1921-1922, 2 vol. in-8°, x-515, 556 pp., illustrations.

C'est une tâche bien rude que s'est donnée M. Dupont-Ferrier de décrire « la vie quotidienne d'un collège parisien pendant plus de trois cent cinquante ans. » Le genre passe pour être voué à la banalité et tout au moins à la monotonie, et il semble réservé aux plumes fatiguées ou peu alertes. On éprouve l'agréable surprise, en lisant M. D.-F., de constater que l'histoire d'une vieille maison d'éducation peut offrir un intérêt considérable, à condition d'être le fruit de recherches consciencieuses, conduites avec méthode, et d'être écrite dans un style vif et caustique. L'on parcourt ces deux volumes compacts sans être une seule fois tenté de sauter des pages ; les détails souvent familiers dont elles sont remplies sont si bien à leur place et présentés avec tant d'art que l'on ne songe nullement à les qualifier de minuties, ou de reprocher à l'auteur d'envisager le sujet par ses petits côtés. Les phases principales de l'histoire d'une illustre maison que les vicissitudes politiques firent changer dix fois de nom mais qui tint à rester fidèle aux traditions d'un passé glorieux, offrent par elles-mêmes une remarquable variété. Fondé en 1560 par Guillaume du Prat, évêque de Clermont, et confié aux Jésuites, le collège dut fermer ses portes pendant vingt-cinq ans, de 1595 à 1618, et passa par bien des vicissitudes depuis cette dernière date jusqu'en 1762, année de la suppression des jésuites en France. Il fut remis alors en d'autres mains et traversa la révolution. L'organisation moderne est l'œuvre des divers régimes qui se sont succédé en France de 1800 à 1920. Toutes ces époques, l'auteur a pu sans inconvénient les traiter sur le même plan, et étudier successivement le personnel, la vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie morale du collège ou du lycée, sans tomber dans des redites, grâce à sa documentation abondante, à son talent de composition et à sa verve intarissable. C'est naturellement la première partie de l'ouvrage qui a spécialement attiré notre attention. Le collège de Clermont avec ses *scriptores*, parmi lesquels se signalent des savants comme Fronton du Duc, Sirmond, Petau, Labbe, Cossart, Hardouin, Daniel, avec des professeurs comme Maldonat, Vavasseur et Commire, avec sa bibliothèque dont plu-

sieurs grands dépôts modernes s'honorent de conserver les débris, a exercé une influence considérable sur les études à tous les degrés, et a contribué efficacement à préparer la grande école d'érudition qui en France jeta un si vif éclat au XVIIe siècle. « C'est peut-être parmi les *scriptores* que se trouvent les personnalités les plus éminentes du collège : elles dominent toutes les grandes avenues du savoir, dans lesquelles on cheminait de compagnie, sous leur tutelle : celles des trois langues littéraires, latine, grecque, française ; celles qui conduisaient aux arcanes de la théologie ou aux problèmes de la mathématique ; celles enfin, plus avenantes et plus fleuries, qui s'ouvraient largement à travers toute l'histoire du passé ou jusqu'aux confins, chaque jour plus reculés, du monde géographique. Grâce à eux, surtout, ou à quelques esprits aussi fortement trempés que les leurs, le collège, en certaines de ses parties, pouvait prendre comme un air d'Université chrétienne, puisqu'on y enseignait l'hébreu, l'exégèse, la connaissance de Dieu et de soi-même. L'hellénisme, en France, dut beaucoup à cinq *scriptores* de notre collège : les PP. Fronton du Duc, Philippe Labbe, Denis Petau, René Rapin, Pierre Brumoy, sans parler de ses obligations à l'égard des PP. François Vigier et Jouvency. Ces hommes réussirent, au moins pour quelque temps, à continuer au collège la mode des études grecques (I, p. 126-27). » Nos prédécesseurs trouvèrent un sérieux appui dans les *scriptores* et c'est au Collège de Clermont que Papebroch et Henschenius descendirent au cours de leur premier voyage littéraire. Le manuscrit de Berlin, d'après lequel nous avons publié le synaxaire de Constantinople, provient de la bibliothèque du Collège, et c'est au bibliothécaire qu'il doit son nom de « synaxaire de Sirmond ». Notre œuvre a donc profité du savoir et des richesses littéraires accumulées dans cette maison. Nous sommes d'autant plus heureux que celle-ci ait enfin son histoire, écrite *con amore* par un savant qui a le droit de l'appeler « notre collège » et a contribué à maintenir son antique réputation. Les deux volumes déjà publiés seront suivis d'un troisième, qui sera formé d'appendices, de pièces justificatives, d'un index général alphabétique, et dont il faut souhaiter la prompte apparition. H. D.

99. — * Basilide BOURDENNE. *La vie et l'œuvre du vénérable Michel Garicoïts fondateur de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus.* Troisième édition refondue. Paris, Beauchesne, 1918, in-8°, XI-603 pp., illustrations.

100. — * *Le vénérable Michel Garicoïts, sa vie, ses vertus, ses miracles.* Tarbes, Lesbordes, 1921, in-8°, 254 pp.

Le B. Michel Garicoïts — ce saint homme a été béatifié le 10 mai dernier — né en 1797 à Ibarre, un hameau du pays basque, mort à Bétharram en 1863, est un de ces hommes de Dieu, qui, au sortir de la Révolution, se consacrèrent à la restauration de l'Église de France, et travaillèrent à réparer les dommages causés par la suppression des ordres religieux. Ses parents, qui vivaient pauvrement, l'employèrent d'abord à garder leur troupeau ; il entra ensuite, comme berger, dans la maison d'un fermier d'Oneix (canton de Saint-Palais). A seize ans il fut agréé comme domestique chez le curé de Saint-Palais qui lui permit de suivre, dans les moments libres, les cours du collège de l'endroit. Il continua ses études à Bayonne, à Aire et à Dax, et fut ordonné prêtre le 20 décembre 1823. Les prémices de son zèle furent consacrées à la paroisse de Cambo, où il résida durant deux ans. Nommé professeur au grand séminaire de Bétharram en 1825, supérieur de cette maison en 1831, il demeure, après le transfert des séminaristes à Bayonne en 1833, gardien du sanctuaire. C'est alors qu'il commence à méditer l'établissement d'une congrégation religieuse. Il comprend tous les avantages qu'il y aurait à former une troupe d'ouvriers apostoliques, issus du pays, connaissant à fond la langue et les besoins spéciaux des populations ; et le spectacle du bien réalisé par un humble couvent, celui des Filles de la Croix d'Igon. le confirme dans sa pensée. D'autres prêtres zélés ne tardèrent pas à se joindre à lui, et lorsque la première communauté se trouva formée, le fondateur et ses confrères prièrent l'évêque de Bayonne, Mgr Lacroix, de les autoriser à faire usage, pour leur direction, du Sommaire des Constitutions et des Règles Communes de la Compagnie de Jésus. L'évêque accueillit favorablement le vœu des missionnaires, auxquels il donna le titre de Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus, et leur fit la recommandation suivante : « Pénétrez-vous bien de l'esprit de cet abrégé des Constitutions, et observez-les, en attendant les règles qui vous seront données en conformité aux Constitutions susdites. » La rédaction définitive des constitutions de la nouvelle congrégation devint une source de grandes difficultés, qui ne furent aplanies qu'après la mort du fondateur. On en lira le récit dans le livre du P. Bourdenne qui est l'histoire de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur autant que la biographie du bienheureux. Il est facile de deviner combien pénibles furent les débuts de cette œuvre entreprise sans aucune ressource

humaine, ce qu'elle eut à traverser d'épreuves de tout genre, dont triompha la sainteté d'un seul homme qui sut communiquer à ses compagnons l'élan de sa foi et l'ardeur de sa charité. Le type de la sainteté du nouveau bienheureux est celui d'une vie tout entière consacrée au service du prochain, fondée sur le plus entier oubli de soi et soutenue par la prière. Bien qu'on lui attribue des dons surnaturels, il n'apparaît point, dans son action, comme un thaumaturge ni comme un voyant. Mais tout en étant dépourvue des attraits regardés souvent comme indispensables dans les biographies des saints, la Vie du B. Michel Garicoïts est imprégnée d'une doctrine ascétique solide qui est le plus précieux héritage laissé par lui à ses fils spirituels et l'on ne s'étonne pas des succès de leur apostolat dans leur pays d'origine et dans l'Amérique méridionale.

La Vie développée du fondateur est l'œuvre d'un témoin consciencieux. On en a tiré une esquisse très suffisante pour le public plus étendu auquel elle est destinée. H. D.

101. — * Winfried Hümpfner. *Clemens Brentanos Glaubwürdigkeit in seinen Emmerick-Aufzeichnungen*. Würzburg, St. Rita-Verlag, 1923, in-8°, VIII-574 pp.

Parmi les raisons que l'on peut avoir de se défier des révélations privées, on a souvent signalé la collaboration des secrétaires qui leur ont donné la forme définitive, sans se soucier assez de reproduire exactement les paroles entendues, sans se priver non plus d'y ajouter des développements de leur cru. Le cas typique est celui des visions de Catherine Emmerick (c'est ainsi qu'elle signait elle-même, non pas Emmerich), rédigées par Clément Brentano, écrivain habile, sans conteste, mais dont les qualités et les défauts autorisaient quelques soupçons. Des chercheurs comme H. Cardauns (*Klemens Brentano, Beiträge namentlich zur Emmerich-Frage,* 1915) et les éditeurs des œuvres complètes du fécond écrivain avaient été amenés à examiner de près quelques parties de ses œuvres religieuses et à remonter aux sources. Les constatations ne laissaient pas d'être inquiétantes, et l'autorité des célèbres visions s'en trouvait sérieusement compromise. Mais ces livres qui respiraient incontestablement un parfum de dévotion, et qui avaient édifié plusieurs générations de lecteurs pieux, trouvèrent des défenseurs, comme on pouvait s'y attendre. Il ne restait plus qu'à pousser à fond la recherche des sources de l'œuvre commune à la voyante et à son secrétaire, et à étudier les procédés de rédaction de celui-ci. Le P. W. Hümpf-

ner a eu le courage d'entreprendre cette utile besogne, et sa thèse de doctorat à l'Université de Würzbourg nous donne enfin une idée nette du rôle de Brentano, et de la confiance que méritent ses rédactions. L'enquête, très consciencieusement conduite, aboutit à un résultat écrasant pour la mémoire du secrétaire de Catherine Emmerick. Personne n'était moins fait que lui pour une tâche aussi délicate. Son tempérament de poète avait complètement brouillé en lui les notions d'exactitude et de rigueur, et il ne semble avoir eu d'autre préoccupation que de tirer des communications de la stigmatisée de Dülmen des récits intéressants. Ses manuscrits ont permis de surprendre ses méthodes de travail. On y voit qu'il n'était pas seulement incapable de reproduire exactement une conversation, mais que l'application exigée par la transcription fidèle d'un document était au-dessus de ses forces. On possède sur Catherine Emmerick deux témoignages importants : le journal de son médecin, le Dr Wesener, qui embrasse une période de plus de six ans, et celui du doyen Overberg, qui fut mêlé à l'enquête ecclésiastique de 1813 et visita plusieurs fois la voyante. La copie de ces deux documents par Brentano affecte des allures vraiment déconcertantes. La plupart du temps le discours indirect est transformé en discours direct ; les détails épars qui se rapportent à un même fait sont mis ensemble, et placés dans la bouche de Catherine ; les traits qui paraissent trop faibles sont renforcés ; le texte est interprété de manière à fausser le sens et ainsi de suite. Un autre journal intéressant à étudier est celui de Brentano lui-même. On constate d'abord qu'il n'a pas été écrit au jour le jour, mais qu'il se passe parfois des semaines entre la conversation et la rédaction qui est censée la reproduire. Et quand on compare enfin le texte imprimé avec celui du journal, on s'aperçoit qu'il n'en est pas la reproduction fidèle. Des paroles prononcées à des dates différentes sont réunies en une seule narration et rapportées à une même date ; les textes sont développés et interpolés avec une extrême liberté. Il n'est donc pas question d'une rigoureuse reproduction de la pensée de Catherine ; la pensée du secrétaire s'y mêle continuellement, et celle-ci s'alimente aux sources les plus disparates. Les visions sont additionnées de réminiscences des lectures de Brentano. Martin de Cochem, la Légende Dorée, les *Acta Sanctorum*, les commentaires de Dom Calmet ont été signalés parmi les sources d'une érudition, qui a pu passer, aux yeux des âmes simples, pour avoir une origine céleste. Un biographe de Brentano avait formulé son appréciation sur la rédaction des

visions de Catherine Emmerick, à peu près en ces termes : « Il n'est pas impossible qu'il y ait mêlé des réminiscences inconscientes. Qu'il n'y a introduit de propos délibéré aucun élément étranger, et qu'il n'y a pas eu de « mystification scientifique », c'est ce qui est indubitable. » La conclusion du P. H. est bien différente, et il n'hésite pas à regarder Brentano comme un mystificateur. « Non pas, dit-il, que la mystification se porte sur tout ce qu'il raconte des visions de Catherine. Mais il s'est permis des interpolations énormes (Rieseninterpolation). » Quiconque voudra suivre l'analyse du P. H. souscrira à cette appréciation. Mystificateur est pourtant un bien gros mot, qui semble mettre en cause la responsabilité morale de Brentano. Il ne faut peut-être pas aller jusque-là. Mais conscientes ou non, les libertés qu'il a prises avec l'exactitude historique devaient être mises en lumière. H. D.

102. — * *Catéchisme liturgique* par Dom Camille Leduc revu et complété par Dom Jules Baudot. Tours, Mame, 1921-1923, 2 vol. in-8°, 477, 615 pp.

Dom Leduc avait écrit un traité élémentaire de liturgie, sous la forme dialoguée, et s'en était tenu à l'explication du Propre du Temps. Après la mort de l'auteur, son confrère Dom Baudot a tenu à le compléter en y ajoutant le Propre des saints, qui remplit le second volume. Il parcourt le Missel romain, s'arrêtant à chaque fête de saint, pour faire connaître l'objet de la solennité, et le plus souvent aussi les enseignements que l'on peut tirer de la messe du jour. Dans un livre qui s'adresse aux pieux fidèles, il ne pouvait être question d'exposer les résultats des dernières recherches critiques. Il est des cas où un lecteur averti reconnaîtra que la notice du saint n'est que le résumé d'une légende. Ainsi, au 4 décembre on lui demande : « Que nous apprend la légende de sainte Barbe, vierge et martyre ? » au 25 novembre : « Que nous apprend la légende de sainte Catherine ? » Et l'auteur fait remarquer dans sa réponse que plusieurs siècles s'écoulèrent avant qu'on rendît un culte à cette martyre. A propos de S. Georges, il demande ce que nous savons sur ce saint célèbre, et répond : « Tout ce que l'on sait de S. Georges est qu'il a existé et qu'il est mort martyr. » Il n'y a rien à redire, mais ce qui suit manque un peu de rigueur : « Son culte a pris de tels développements qu'on ne peut vraiment pas mettre en doute l'existence du personnage. » Ce ne sont pas les développements, mais l'origine du culte qu'il faut considérer. D'autres fois la formule de

la demande est moins heureuse : « Que savons-nous sur sainte Christine ? » On est loin de « savoir » tout ce qui est indiqué dans la réponse. Le volume s'ouvre par un calendrier où les saints du Missel romain sont disposés en deux colonnes, l'une réservée aux saints antérieurs à 1170, la seconde à tous les autres. La date de 1170 est celle de la Constitution d'Alexandre III, réservant au Saint-Siège le droit de se prononcer en dernier ressort sur la canonisation des saints. Comme l'acte pontifical n'a eu aucune influence sur le calendrier, et presque tous les saints de la seconde colonne étant entrés au Missel romain beaucoup plus tard, faut-il critiquer le choix de cette ligne de démarcation ? Nous ne le ferons pas. Chaque entrée de la seconde série est accompagnée d'une date utile à connaître. H. D.

103. — August Engelbrecht. *S. Paulas Grab und die alte Geburtskirche und -Grotte zu Bethlehem,* dans *Wiener Studien,* t. XLIII (1922-1923), p. 80-86.

Dans l'*Epitaphium Sanctae Paulae* (lettre 108), S. Jérôme cite l'inscription, en deux parties, qu'il a fait placer sur le tombeau de Paula, dans l'église de Bethléem près de la grotte de la Nativité. La seconde partie, inscrite *in foribus speluncae,* se termine par les deux vers suivants, que nous citons d'après l'édition de Hilberg, dans le *Corpus script. eccles. lat.*, t. LV, p. 351 :

hic praesepe tuum, Christe, atque hic mystica reges
munera portantes hominique deoque dedere.

Au lieu de *reges,* tous les manuscrits, sans exception, portent *magi.* La lecture du second vers est moins certaine. On trouve dans d'importants manuscrits *hominique regique, homini regique,* et le dernier mot *dedere* est omis. L'éditeur a cru pouvoir substituer à la leçon *magi* celle de *reges,* à cause de la quantité d'abord, et puis parce qu'il a cru que le mot *reges* était tombé par accident au vers suivant. M. Engelbrecht fait remarquer qu'il n'y a pas lieu de tenir compte de la faute de prosodie. S. Jérôme en a commis d'autres ; il y a des exemples de *magi* spondée (Dracontius, *De Deo,* III, 229), et le terme employé par l'évangéliste (*Matth.* 2, 1) n'avait pas encore à cette époque pour équivalent le mot *reges* suggéré par le Psaume 71, 10. Tertullien (*Adv. Marc.* III, 13) avait bien dit à propos de ce texte : *nam et magos reges habuit fere Oriens,* mais ce n'est qu'au cours du V[e] siècle déjà avancé que l'on commence à parler des rois-mages. D'ailleurs, la note critique de l'éditeur :

« regique *sequenti versui male insertum* » n'est pas recevable. Nous avons ici une réminiscence au vers bien connu de Juvencus :

tus, aurum, murram regique hominique deoque
dona dabant (I, 249).

En lisant, avec le manuscrit D (Vatic. Lat. 255-56)

hic mystica magi
Munera portantes homini regique deoque,

M. E. s'est souvenu de la citation de S. Jérôme dans son Commentaire sur S. Matthieu (I, 2.) : *pulcherrima munerum sacramenta Iuvencus presbyter uno versiculo comprehendit.* La signification mystique du triple don réclame l'insertion du mot *regi* à côté de *homini, deo.* Comme dans l'inscription, l'allusion à Juvencus est évidente, on pourrait même adopter la lecture, que les manuscrits ne laissent pas d'autoriser,

munera portantes regique hominique deoque,

et qui indique mieux l'emprunt formel à Juvencus. H. D.

104. — * Giacinto d'Agostino O. F. M. *Vita del Beato Lorenzo da Villamagna dell'Ordine dei Frati Minori.* Lanciano, G. Carabba, 1923, in-8°, 173 pp., portrait.

C'est une entreprise bien ingrate de délayer en 170 pages une notice biographique qui tient en une seule colonne du *Leggendario Francescano* de Mazzara. Nous admirons le P. Hyacinthe qui n'a pas reculé devant cet effort. Mais nous nous demandons quel profit la dévotion des fidèles peut retirer d'un genre de publications où le charme bienfaisant des exemples concrets est remplacé par des considérations éternellement vraies sur la beauté de chacune des vertus, théologales ou morales, que le bienheureux est supposé avoir exercées. Le P. H. signale dans sa bibliographie des *Memorie critiche* (*mss.*) *sul B. Lorenzo da Villamagna,* composés en 1855 par le P. Alexandre Cantoli da Crecchio. Mais ces mémoires ne semblent lui avoir fourni rien de neuf. R. L.

105. — * *La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus. Histoire d'une âme écrite par elle-même.* Lisieux, Office Central de la Bse Thérèse, 1923, in-8°, xxviii-608 pp., illustrations.

106.— * *Pluie de Roses,* T. I-II (extraits), III (it.), IV, V, VI. Lisieux, Office central de la Bse Thérèse, 1913-1923, 5 vol. in-8°, 134, 298, xxii-660, xii-592, vi-608 pp., portrait.

Malgré la prodigieuse faveur que dès sa première apparition l'autobiographie de la sœur Thérèse de l'Enfant Jésus rencontra parmi

les âmes pieuses, ce journal d'une humble religieuse, morte de la veille, n'avait pas le droit de figurer dans notre Bulletin des publications hagiographiques. Aujourd'hui que la servante de Dieu vient d'être élevée au rang des bienheureux, nous tenons à réparer une omission qui a cessé d'être commandée. Au lieu de composer une biographie nouvelle, comme il est d'usage en pareille circonstance, les Carmélites de Lisieux ont eu l'heureuse idée de rééditer une fois de plus la peinture si candide, si spontanée, que la sainte religieuse nous a laissée de sa propre âme. La grâce enfantine du récit, la poésie des images, la fraîcheur et en même temps la vivacité des sentiments sont incontestablement pour beaucoup dans le succès du livre. Que des âmes peu initiées aux voies de la perfection se méprennent sur la véritable doctrine de la bienheureuse et, en dépit de ses appels réitérés à l'abnégation et à l'amour des souffrances, se forgent en la lisant une spiritualité toute de sentiment, où les désirs tiennent lieu d'actes, où l'humilité et le saint abandon prêtent leur nom au laisser aller et à une commode résignation à la médiocrité, c'est un danger qui n'est pas chimérique. En réalité, sous un revêtement gracieux — que d'autres ne trouveront peut-être pas exempt de quelque mièvrerie — la petite carmélite de Lisieux élève l'édifice d'une vertu très solide, très austère, l'abandon total au bon plaisir divin, l'abnégation héroïque de soi, la mortification de tout désir et de toute inclination personnelle. Mais aux âmes décidées à ne rien refuser à Dieu, elle apporte ce message apaisant et libérateur, que dans le travail de la sanctification surnaturelle, ce n'est pas le résultat sensible des efforts qui importe, c'est uniquement la conformité de tous nos vouloirs avec le bon plaisir de Dieu. Cette doctrine, aussi forte que suave, les Carmélites de Lisieux dans un volume intitulé l'*Esprit de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus d'après ses écrits et les témoins oculaires de sa vie* (Lisieux, s. a., XII-237 pp., portrait) et le P. Martin dans son opuscule *La « petite voie » d'enfance spirituelle d'après la vie et les écrits de la bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus* (Lisieux, [1923], IX-130 pp., portrait), se sont appliqués à la présenter d'une façon systématique. Quoique des travaux de ce genre sortent tout à fait du cadre de nos études, nous les signalons volontiers parce qu'ils marquent à quel point la nouvelle bienheureuse captive l'attention du public.

L'extraordinaire extension de son culte s'affirme d'une façon plus éclatante encore dans la publication périodique *Pluie de Roses*. Cha-

que volume — le sixième vient de paraître — renferme des centaines d'attestations, dûment signées, relatives à des faveurs spirituelles ou temporelles obtenues par l'invocation de la sœur Thérèse de l'Enfant Jésus. Les lettres sont publiées in extenso et dans leur teneur originale. Elles viennent de tous les points du globe. Nous nous demandons parfois en parcourant les antiques recueils de *Miracula* quel intérêt et même quelle dévotion nos pères pouvaient trouver dans ces interminables énumérations de guérisons ou autres grâces plus ou moins miraculeuses, qui toutes se ressemblent. Il est instructif de constater qu'aujourd'hui comme au moyen âge, le même genre de littérature rencontre le même succès. R. L.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

AICARDO (Jose Manuel) S. I. *Comentario a las Constituciones de la Compañia de Jesus.* Madrid, Blass, 1919-1922, 3 vol., in-8°, XLIV-1000, XXV-1003, XXIV-1060, frontispices.

AKINIAN (Nersès). *Études historiques* (en arménien). T. I. Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1922, in-8°, VIII-232 pp. (= *Bibliothèque nationale*, 94). Extrait de *Handes Amsorya.*

AKINIAN (Nersès). *Liste des catholicos d'Aghthamar* (en arménien). Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1920, in-8°, XII-200 pp. (= *Bibliothèque nationale*, 86). Extrait de *Handes Amsorya.*

AKINIAN (Nersès). *S. Éphrem le Syrien. Commentaire sur les Actes des apôtres* (en arménien). Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1921, in-4°, 40 pp. (= *Éditions critiques des anciennes œuvres et traductions arméniennes*, t. II, fasc. 1). Extrait de *Handes Amsorya.*

Au service de Jésus Prêtre. Notes intimes tirées des écrits de Mère Louise Marguerite Claret de la Touche. Turin, Marietti, 1923, in-8°, XVI-300 pp.

BALL (Hugo). *Byzantinisches Christentum. Drei Heiligenleben.* München, Duncker und Humblot, 1923, in-8°, 292 pp.

BONCOMPAGNI LUDOVISI (Ugo). *L'Apostolo del Sublacense. Vita del beato Tommaso da Cori O. M.* Roma, Ferrari, 1923, in-8°, 492 pp., portrait.

BOUSSET (Wilhelm). *Apophthegmata. Studien zur Geschichte des ältesten Mönchtums.* Tübingen, Mohr, 1923, in-8°, VIII-312 pp.

BUDGE (E. A. Wallis). *Baralâm and Yĕwâsĕf.* Being the Ethiopic Version of a Christianized Recension of the Buddhist Legend of the Buddha and the Bodhisattva. Vol. I: Ethiopic Text;

Vol. II : Introduction, Translation etc. Cambridge, University Press, 1923, 2 vol. in-8°, xvi-246 , cxxii-354 pp., nombreuses illustrations.

Caeremoniale episcoporum Benedicti XIV et Leonis XIII auctoritate recognitum. Edit. quarta Taurinensis. Taurini, Marietti, 1924, in-8°, xii-308 pp.

Chevallier (Fr. Ph.) O. S. B. *Le Cantique spirituel de Saint Jean de la Croix a-t-il été interpolé?* Bordeaux, Feret et Fils, 1922, in-8°, 36 pp. Extrait des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux et des Universités du Midi. Bulletin Hispanique*, t. XXIV, n° 4.

Christian Literature in Moslem Lands. A Study of the activities of the Moslem and Christian press in all Mohammedan countries. New York, G. H. Doran Co, 1923, in-8°, 308 pp., illustrations et cartes.

Cocchi (Guido) Congreg. Missionis. *Commentarium in codicem iuris canonici ad usum scholarum. Liber III. De rebus.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, xii-260 pp.

De Alos y de Diou (Jose Mª). *Jerónimo Ardevol maestro de San Ignacio en Barcelona.* In-8°, 8 pp. Extrait de *El Correo Catalàn*, 26 marzo y 24 junio 1922.

Del Valle de Paz (Ida). *La leggenda di S. Nicola nella tradizione poetica medioevale in Francia.* Firenze, Pisa e Lampronti, 1921, in-4°, viii-141 pp.

Enciclopedia universal ilustrada europeo-americana. T. L. Barcelona, J. Espasa, 1923, in-8°, 1504 pp., nombreuses illustrations.

Fanfani (Ludovicus I.) O. P. *De iure parochorum ad normam codicis iuris canonici.* Taurini, Marietti, 1924, in-8°, xxiv-464 pp.

Francesca Romana. *Fioretti spirituali (Visioni e Divine Consolazioni).* Versione e prefazione del P. Scarpini. Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1923, xx-152 pp., illustrations (= *Libri della Fede*, vol. IX).

Fullerton (Georgiana). *Vita di santa Francesca Romana (1384-1440).* Seconda edizione italiana a cura del P. D. Placido Lugano O. S. B. Torino, Marietti, 1924, in-8°, x-188 pp., illustrations.

Giusto (Egidio M.) O.F.M. *Vita del B. Giovanni Duns Scoto, dottore sottile e mariano.* S. Maria degli Angeli, Tip. Industriale, 1921, in-8°, xiv-402 pp., illustrations.

Golubovich (Girolamo) O. F. M. *Le prime relazioni della S. Sede con la Cina per opera de' frati minori e l'Itinerario orientale di Fr. Giovanni de' Marignolli di Firenze (1338-53).* Testo e note. Firenze, Tip. Barbèra, 1923, in-4°, 64 pp. Extrait de *Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano*, t. IV.

Golubovich (Girolamo) O. F. M. *Itinerarium cuiusdam anglici Terram Sanctam et alia loca sancta visitantis (1344-45).* Firenze, Tip. Barbèra, 1923, in-4°, 36 pp. Extrait de *Biblioteca Bio-Bi-*

bliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano, t. IV.

GOUGAUD (Louis) O. S. B. *Gaelic Pioneers of Christianity*. The Work and Influence of Irish Monks and Saints in continental Europe (VIth-VIIth Cent.). Translated from the French by Victor COLLINS. Dublin, M. H. Gill, 1923, in-8°, XXIV-168 pp.

GRABMANN (Martin). *Saint Thomas d'Aquin*. Traduit par E. VANSTEENBERGHE. Paris, Bloud, 1920, in-8°, x-228 pp. (= *Études de Philosophie et de critique religieuse*).

GUILLOUX (Pierre) S. I. *L'âme de St. Augustin*. Paris, de Gigord, [1921], in-8°, 384 pp.

HARRIS (Rendel). *Tatian : Perfection according to the Saviour*. Manchester, University Press, 1924, in-8°, 44 pp. Reprinted from *The Bulletin of the John Rylands Library*, vol. VIII.

IGLESIAS (Antonius) O. F. M. *Brevis commentarius in facultates quas sacra Congregatio de propaganda Fide dare solet missionariis*. Taurini, Marietti, 1924, in-8°, 148 pp.

KUGENER (M. A.) et TRIFFAUX (Edg.) *Les homeliae cathedrales de Sévère d'Antioche* (suite). Homélie LXXVII. Texte grec édité et traduit en français. Versions syriaques publiées pour la première fois. Paris, Firmin-Didot, 1922, in-4°, 97 pp. (= *Patrologia Orientalis*, T. XVI, 5).

Leben der heiligen Margareta Maria Alacoque. Nach dem vom Kloster von Paray-le-Monial herausgegebenen Original. Vierte und fünfte Auflage. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, XIV-246 pp., portrait.

LEDOS (Gabriel). *Saint Pierre Claver (1585-1654)*. Paris, Gabalda, 1923, in-12°, XIV-180 pp. (= *Les Saints*).

LIETZMANN (Hans). *An die Galater*. Zweite Aufl. Tübingen, Mohr, 1923, in-8°, 42 pp. (= *Handbuch zum Neuen Testament*, 10).

LIETZMANN (Hans). *An die Korinther I. II*. Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1923, in-8°, 160 pp. (= *Handbuch zum Neuen Testament*, 9).

LIETZMANN (Hans). *Liturgische Texte. II. Ordo Missae romanus et gallicanus*. Bonn, Marcus und Weber, 1923, in-8°, 69 pp. (= *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*).

LUCCHESI (Carlo). *Notizie sommarie intorno ai manoscritti della serie A della biblioteca comunale dell' Archiginnasio di Bologna*. Bologna, Coop. tip. Azzoguidi, 1923, in-8°, 44 pp. (= *Biblioteca de L'Archiginnasio*, ser. 2ª, 25).

LUGANO (P.) O. S. B. *Gli Oblati secolari nell' Ordine di S. Benedetto*. Roma, 1923, in-8°, 24 pp. Extrait de *Rivista storica Benedettina*, fasc. 59.

LUGANO (P.) O. S. B. *La basilica di Santa Maria Nova al Foro Romano. Memorie e opere d'arte*. Roma, Santa Maria Nova, 1922, in-8°, 24 pp., illustrations. Extrait de *Rivista storica Benedettina*, fasc. 56.

LUGANO (P.) O. S. B. *L'Ordine di Montoliveto e San Miniato al*

Monte sopra Firenze. Roma, 1923, in-8°, 28 pp. Extrait de *Rivista storica Benedettina*, fasc. 57.

MAGUIRE (E.) *St. Barron.* Dublin, Browne and Nolan, [1923], in-8°, xviii-180 pp., illustrations.

MANDONNET (P.) O. P. *La canonisation de saint Thomas d'Aquin* (*18 juillet 1323*). Extrait des *Mélanges Thomistes* publiés à l'occasion du VI[e] centenaire. Kain, Revue des Sciences Philos. et Théologiques, 1923, in-8°, 48 pp.

MASSERON (Alexandre). *Les « Exemples » d'un ermite siennois.* (*Fra Filippo degli Agazzari*). Paris, Perrin, 1924, in-8°, iv-256 pp., illustrations.

MASSERON (Alexandre). *Pour préparer le septième centenaire de la mort de saint François d'Assise* (4 octobre 1226 -4 octobre 1926). Extrait du *Correspondant*, 1923.

MAXWELL (Constantia). *Irish History from Contemporary Sources.* London, Allen, 1923, in-8°, 402 pp.

Mélanges Thomistes publiés par les Dominicains de la Province de France à l'occasion du VI[e] centenaire de la canonisation de saint Thomas d'Aquin (*18 juillet 1323*). Kain, Revue des Sciences Philos. et Théologiques, 1923, in-8°, 480 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, III).

MORETTI (Aloysius). *Caeremoniale solemnium functionum Hebdomadae maioris pro clero universo pontificalium privilegiis non insignito iuxta ritum romanum synoptica forma redactum.* Taurini, Marietti, 1923, in-8°, xii-164 pp.

MOWSESIAN (Léonce). *Histoire des princes de la maison de Kuriké à Lorri* (en arménien). Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1923, viii-95 pp. (= *Bibliothèque nationale*, 95).

NAHAPETIAN (Gabriel). *Two invariable and universal Calendars and fixed Easter with 12 and 13 months.* Venice, San Lazzaro, 1923, in-4°, 24 pp.

Nel Terzo Centenario di san Fedele da Sigmaringa, protomartire della sacra Congregazione De propaganda Fide. Ricordo storico-poetico dei Cappuccini Toscani. Firenze, Tip. S. Francesco a Montughi, 1922, in-8°, 158 pp., illustrations.

O' BRIEN (George). *A Description of the State of Ireland in the reign of James I.* contained in a manuscript in Trinity college, Dublin, entitled *Advertisements for Ireland.* Dublin, The Royal Society of Antiquaries of Ireland, 1923, in-8°, viii-68 pp.

OSGIAN (Hamazasp). *Jean le moine* (*Vanakan*) *et ses écrits* (en arménien). Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1922, in-8°, viii-122 pp. (= *Bibliothèque nationale*, 93). Extrait de *Handes Amsorya.*

PASTOR (Ludwig Freiherr von). *Charakterbilder katholischer Reformatoren des XVI. Jahrhunderts. Ignatius von Loyola. Teresa de Jesús. Filippo Neri. Carlo Borromeo.* Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, viii-168 pp., portraits.

PEARCE (Ernest Harold). *Thomas de Cobham Bishop of Worcester, 1317-1327.* London, S. P. C. K., 1923, in-8°, xii-278 pp.

PÉRENNÈS et GUEGUEN. *La grande Troménie de Locronan*. Quimper, Le Goaziou, 1923, 40 pp., plan. Extrait du *Bulletin diocésain d'histoire et d'archéologie*, 1923.

PESCH (Christian) S. I. *Die selige Jungfrau Maria, die Vermittlerin aller Gnaden*. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, VIII-184 pp.

PODEVYN (Renier) O. S. B. *Étude critique sur la « Vita Gudulae »*. Bruxelles, Lamertin, 1923, in-8°, 24 pp. Extrait de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1923, n° 4.

POWER (Eileen). *Medieval English Nunneries c. 1275 to 1535*. Cambridge, University Press, 1922, in-8°, XVI-726 pp., carte et illustrations (= *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*).

PRIMS (Fl). *Kluizen, kluizenaars en kluizenaressen in Brabant*. Baasrode, Bracke-Van Geert, s. a., in-8°, 10 pp. Overdruk uit *Bijdragen tot de Geschiedenis*.

PRZYWARA (Erich) S. I. *Kirchenjahr*. Die christliche Spannungseinheit. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, VIII-98 pp.

Psalmen (Die) übersetzt und kurz erklärt von Athanasius MILLER O. S. B. Die fünf Bücher der Psalmen. Mit einem Anhang und den Cantica des Römischen Breviers. 5-10. Aufl. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, XIV-548 pp. (= *Ecclesia orans*. Zur Einführung in den Geist der Liturgie, Bd. V.).

RETTÉ (Adolphe). *Une miraculée de Lourdes : Louise Ripas*. Paris, Bloud et Gay, 1922, in-8°, VI-303 pp.

Santuario (Il) della beata Vergine della Ghiara in Reggio-Emilia. Reggio-Emilia, U. Guidetti, 1920, in-8°, 21 pp.

SCHWER (Wilhelm). *Papst Leo XIII*. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, VIII-64 pp., portrait. (= *Klassiker katholischer Sozialphilosophie*, herausgegeben von Theodor BRAUER und Theodor STEINBÜCHEL, Bd. I.).

SETON (Walter). *Nicholas Glassberger and his Works*. With the Text of his *Maior Chronica Boemorum Moderna*. Manchester, University Press, 1923, in-8°, LX-120 pp. (= *British Society of Franciscan Studies*, XI).

SIGERSON (George). *The Easter Song being the first Epic of Christendom* by SEDULIUS, with Introduction, Verse-Translation and Appendices, including a schedule of Milton's « debts ». Dublin, Talbot Press, 1922, in-8°, VIII-272 pp.

SORBELLI (A.) *Una raccolta poco nota d'antiche vite di santi e religiosi domenicani*. Bologna, Stabilimenti poligr. riuniti, 1922, in-8°, 28 pp. Extrait de *Rendiconto delle Sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*. Classe di scienze Morali, ser. 2ª, vol. VI.

SPARACIO (M. Domenico) M. C. *Un pittore francescano, il P. M. Pasquale Sarullo, minore conventuale*. Perugia, Unione tip, coop., 1923, in-8°, 30 pp. Extrait de *Miscellanea Francescana*. t. XXIII.

STRONG (Eugénie). *La chiesa nuova (Santa Maria in Vallicella)*.

Guida storica ed artistica. Roma, Società edit. d'arte illustrata [1923], in-8°, 198 pp., 50 illustrations.

STUART (Janet Erskine). *Die Ordensgenossenschaft der Frauen vom heiligsten Herzen Jesu.* Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, VI-102 pp.

URBAN (Jan). *Makryna Mieczysławska w świetle prawdy.* Kraków, Przegladu Powszechnego, 1923, in-8°, 141 pp.

VACCARI (A.) S. I. *S. Girolamo.* Studi e schizzi in occasione del XV centenario della sua morte (420-1920). Roma, Civiltà Cattolica, 1921, in-8°, 152 pp.

VARDANIAN (A.) *La lettre de Jean X Baršušān au catholicos d'Arménie* (en arménien). Vienne, Impr. des Méchitharistes, 1923, in-8°, 102 pp. (= *Bibliothèque nationale,* 101). Extrait de *Handes Amsorya.*

WADE-EVANS (A. W.) *Life of St. David.* London, S. P. C. K., 1923, in-8°, XX-124 pp. (= *Translations of Christian Literature.* Series V. Lives of the Celtic Saints).

WALPOLE (A. S.) *Early Latin Hymns.* With Introduction and Notes. Cambridge, University Press, 1922, in-8°, XXVIII-450 pp. (= *Cambridge Patristic Texts*).

WALSH (Rev. Paul). *Genealogiae regum et sanctorum Hiberniae by* THE FOUR MASTERS. Dublin, Gill and Son, 1918, in-8°, VIII-164 pp..

WILKING (Bernhard). *Mutter Claudia Bachofen von Echt.* Das Bild eines Lebens im Dienste Gottes und der christlichen Nächstenliebe. Dülmen i. Westf., A. Laumann, 1923, in-8°, 148 pp., portrait.

Nous avons reçu de la Sacrée Congrégation des Rites les procès dont voici la liste :

Romana seu Sancti Ludovici. Beatificationis et canonizationis ven. servae Dei **Philippinae Duchesne** e societate sororum a Sacro Corde Iesu. *Positio super fama in genere* (1916). — Nucerina Paganorum seu Salernitana. Beatificationis et canonizationis servae Dei **Philumenae Ioannae Genovese** e tertio ordine S. Francisci. *Positio super introductione causae* (1919). — Neapolitana. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Placidi Baccher** sacerdotis saecularis e tertio ordine S. Dominici rectoris veteris ecclesiae SS. Nominis Iesu in urbe Neapolitana. *Positio super non cultu* (1912). *Positio super fama in genere* (1918). — Tudertina. Beatificationis et canonizationis ven. servi Dei **Raynerii a Burgo S. Sepulchri** laici professi ordinis Minorum S. Francisci Capuccinorum. *Positio super validitate processuum* (1858). — Coreana et Cochinchinen. Beatificationis seu declarationis martyrii servorum Dei **Simeonis Berneux** episcopi Capsensis et vicarii apostolici Coreae et **Pauli Chau** eorumque sociorum in odium fidei, uti fertur, ab idololatris interfectorum. *Positio super introductione causae* (1918).

SYNAXARIUM

ET

MIRACULA S. ISAIAE PROPHETAE

Epitome de obitu Isaiae prophetae cum libello miraculorum eiusdem descripta est e codice bibliothecae Bodleianae Barocc. 240, seu Menologio mensis maii, saec. XII, fol. 72v-78 (1). *Brevis illa narratio seu* Κοίμησις *cum ea plerumque verbis convenit quae in synaxario Sirmondiano ad diem 9 maii habetur, ita tamen ut in alterutra quaedam reperias quae in altera desiderantur. Deest autem in codice Bodleiano clausula illa maximi momenti de translatione corporis Constantinopolim et de celebrata synaxi :* ὕστερον δὲ μετακομισθὲν τὸ ἅγιον λείψανον αὐτοῦ ἐτέθη ἐν Κωνσταντινουπόλει ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου Λαυρεντίου πλησίον Βλαχερνῶν, ἐν ᾧ καὶ ἡ σύναξις αὐτοῦ ἐπιτελεῖται (2). *Iacebat autem sacrum corpus in oratorio cum templo Sancti Laurentii Blachernarum coniuncto :* πλησίον τοῦ ἁγίου Λαυρεντίου, *ut est in alio synaxario* (3) ; *et hic est* πάνσεπτος *ille* ναὸς *ubi miracula plurima patrata esse feruntur. Quod vel ex illa visione efficitur qua Isaias una cum S. Laurentio Michaeli cuidam sese ostendisse perhibetur* (c. 3). *De S. Isaia thaumaturgo eiusque* θεραπείας οἴκῳ (c. 5), *ubi incubandi mos viguisse videtur nihil praeter anonymi libellum ad nos pervenisse existimo.*

H. D.

Μηνὶ τῷ αὐτῷ [μαίῳ] θ'.
Κοίμησις ἐν Χριστῷ τοῦ ἁγίου προφήτου Ἡσαΐου.

Οὗτος ὁ ἐνδοξότατος καὶ μεγαλοφωνότατος τοῦ Θεοῦ προφήτης Ἡσαΐας ἦν ἀπὸ Ἱερουσαλήμ, θνήσκει δὲ πρισθεὶς εἰς δύο

(1) *Catal. Gr. Germ.*, p. 320.
(2) *Synax. Eccl. CP.*, p. 667.
(3) Ibid., p. 424.

ὑπὸ Μανασσῆ τοῦ βασιλέως υἱοῦ Ἐζεκίου· καὶ ἐτέθη ὑποκάτω δρυὸς Ἀρωήλ, ἐχόμενα τῆς διαβάσεως τῶν ὑδάτων ὧν ἀπώλεσεν Ἐζεκίας ὁ βασιλεὺς χώσας αὐτά. Καὶ ὁ φιλάνθρωπος Θεὸς τὸ σημεῖον τοῦ Σιλωὰμ ἐποίησε διὰ τὸν προφήτην Ἡσαΐαν, διότι πρὸ τοῦ ἀποθανεῖν ὁ μέγας Ἡσαΐας ὀλιγωρήσας ηὔξατο πιεῖν ὕδωρ, καὶ εὐθέως ἀπεστάλη αὐτῷ ἐξ αὐτοῦ ὕδωρ ζῶν· διὰ τοῦτο ἐκλήθη Σιλωάμ,ὃ ἑρμηνεύεται ἀπεσταλμένος. Ἀλλὰ μὴν καὶ ἐπὶ τοῦ Ἐζεκίου πρὸ τοῦ ποιῆσαι τοὺς λάκκους καὶ τὰς κολυμβήθρας ἐπὶ τῇ εὐχῇ τοῦ Ἡσαΐου μικρὸν ὕδωρ ἐξελήλυθεν, ὅτι ἦν ἡ πόλις καὶ ὁ λαὸς ἐν συγκλεισμῷ ἀλλοφύλων· καὶ ἵνα μὴ διαφθαρῇ ἡ πόλις ὡς μὴ ἔχουσα ὕδωρ, εἰσήκουσε Κύριος ὁ Θεὸς τῆς δεήσεως τοῦ προφήτου Ἡσαΐου· λοιπὸν ἠρώτων οἱ πολέμιοι, πόθεν πίνουσιν οἱ ἐν τῇ πόλει ὕδωρ· καὶ μαθόντες ἐχαράκωσαν τὴν πόλιν καὶ παρεκαθέζοντο τῷ Σιλωάμ. Ὅταν οὖν ἤρχοντο σὺν τῷ Ἡσαΐᾳ οἱ Ἰουδαῖοι, ἄφνω ἐξήρχετο τὸ ὕδωρ. Ἐπὰν δὲ οἱ ἀλλόφυλοι ἤρχοντο, οὐκ ἐξήρχετο τὸ ὕδωρ· διὸ καὶ ἕως σήμερον αἰφνιδίως ἐξέρχεται τὸ ὕδωρ κατὰ τὴν ὥραν, ἣν ἤρχετο ὁ Ἡσαΐας τότε σὺν τοῖς Ἰουδαίοις, ἵνα δειχθῇ τὸ μυστήριον· καὶ ἐπειδὴ διὰ τοῦ μεγάλου προφήτου Ἡσαΐου τοῦτο γέγονε τὸ παράδοξον θαῦμα, μνήμης αὐτοῦ χάριν καὶ ὁ λαὸς πλησίον αὐτὸν τοῦ Σιλωὰμ ἐπιμελῶς καὶ ἐνδόξως ἔθαψαν, ὅπως διὰ τῶν εὐχῶν αὐτοῦ ἔχωσιν ὡσαύτως τὴν ἀπόλαυσιν τοῦ ὕδατος, διότι καὶ χρησμὸς ἐδόθη αὐτοῖς περὶ τοῦ ὕδατος. Ἔστι δὲ ὁ τάφος Ἡσαΐου τοῦ προφήτου ἐχόμενα τοῦ τάφου τῶν βασιλέων ὄπισθεν τοῦ τάφου τῶν ἱερέων ἐπὶ τὸ μέρος τὸ πρὸς νότον. Σολομῶν γὰρ ἐποίησε τοὺς τάφους τῶν βασιλέων καὶ τοῦ Δαυΐδ, διαγράψας κατὰ ἀνατολὰς τὴν Σιών, ἥτις ἔχει εἴσοδον ἀπὸ Γαβαὼν μήκοθεν τῆς πόλεως σταδίων εἴκοσι· καὶ ἐποίησε σκολιὰν εἴσοδον σύνθετον καὶ ἀνυπονόητον καὶ ἔστι τοῖς πολλοῖς ἕως σήμερον ἀγνοουμένη τῶν τε ἱερέων καὶ ὅλῳ τῷ λαῷ. Ἐκεῖ εἶχεν ὁ βασιλεὺς Σολομὼν τὸ χρυσίον τὸ ἐξ Αἰθιοπίας καὶ τὰ ἀρώματα· καὶ ἐπειδὴ Ἐζεκίας ὁ βασιλεὺς ἔδειξε τὸ μυστήριον τοῦ Δαυΐδ καὶ τοῦ Σολομῶντος τοῖς ἔθνεσι τοῖς Βαβυλωνίοις καὶ ἐμίαναν τὰ ὀστᾶ τῶν προπατόρων αὐτοῦ· διὰ τοῦτο ὁ Θεὸς ἐπηράσατο εἰς δουλείαν ἔσεσθαι τὸ σπέρμα αὐτοῦ τοῖς ἐχθροῖς αὐτοῦ καὶ ἄκαρπον ἐποίησεν ὁ Θεὸς αὐτὸν ἀπὸ τῆς ἡμέρας ἐκείνης.

Ταῖς πρεσβείαις, ὁ Θεός, Ἡσαΐου τοῦ προφήτου σου καὶ ἡμῖν κατάπεμψον πλούσια τὰ ἐλέη σου, ὅτι εὐλογητὸς ὑπάρχεις πάντοτε, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.

Εἰς τὰ ἐν τῷ πανσέπτῳ ναῷ τελεσθέντα θαύματα νυνὶ τοῦ ἁγίου καὶ μεγάλου προφήτου Ἡσαΐου.

1. Ὅσα μὲν διὰ τῶν αὐτοῦ θεραπόντων κατὰ καιροὺς ὁ τῶν ὅλων Prologus.
Θεὸς θαυμάσια ἐξειργάσατο, οὐδεὶς ἂν ἀνθρώπινος λογισμὸς ἐν ἑαυτῷ ἀκριβῶς ἀναλογίσαιτο ἕκαστα, μή τι γε καὶ δυνήσεται ἐξειπεῖν καὶ γραφῇ παραδοῦναι, ὥσπερ προσῆκον· ἄλλος δέ γε ἄλλο τι τῶν πάντων ἐκλαβὼν καὶ τοῦτο ὡς οἷόν τε ταῖς εὐφημίαις τῶν λόγων ὑμνήσας ἑαυτῷ τε καὶ πᾶσι τοῖς ἐντυγχάνουσι τὴν ψυχικὴν ὠφέλειαν προσηνέγκατο· ἀπείρου γὰρ ὄντος τοῦ τῶν θείων θαυμάτων πελάγους καὶ μήτε τέλος μήτε ἀρχήν τινι ῥᾳδίαν παρέχοντος, εἰκότως οὐδὲ ἡ περὶ αὐτὰ κατάληψις ῥᾳδία ὑπάρχει. Τούτων δ' οὕτως ἐχόντων καὶ τοιούτῳ τρόπῳ τὰ θεῖα μεγαλεῖα πάντων ἀνευφημούντων, φέρε δὴ καὶ ἡμεῖς νῦν ἅπερ ἐν τῇ καθ' ἡμᾶς γενεᾷ ὁ τῶν προφητῶν μεγαλοφωνότατος Ἡσαΐας ἐθαυματούργησεν, ἡ τοῦ κόσμου παντὸς διαπρύσιος σάλπιγξ, τὸ θειότατον καὶ σεβάσμιον στόμα, ἡ ἄφθονος πηγὴ καὶ ἀείρρυτος, εἰς μέσον ἀγάγωμεν καὶ τῷ μὲν δοκεῖν ὅσον τὸ ἐφ' ἡμῖν γε ἐπαινεσώμεθα, τῷ δ' ὄντι τῆς ἀπ' αὐτῶν ὠφελείας μετάσχωμεν καὶ αὐτοὶ καὶ τοῖς παροῦσιν ὥς τινα τράπεζαν παντοίων ἐδεσμάτων πεπληρωμένην προθήσωμεν. Ὥσπερ γὰρ οἱ τῶν παρ' ἡμῖν μεγάλων τινὰς δι' ἐπαίνων σπουδάζοντες ἐπαίρειν οὐ τοσοῦτον τῆς ἀπὸ τῶν λόγων αὐτοῖς δόξης μετέδωκαν, ὅσον αὐτοὶ παρ' αὐτῶν δώρων μετέλαβον, οὕτως οἱ τὰ μεγαλουργήματα τοῦ Θεοῦ ταῖς εὐφημίαις καταγεραίροντες οὐ κόσμον τινὰ προστιθέασιν ἀλλ' ἢ μόνον αὐτοὶ κατακοσμοῦνται καὶ πλουτίζονται τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι. Ἃ γὰρ ὡς δυνατὸν αὐτοῖς Θεῷ εὐχαριστήρια ἀναφέρουσι, τούτων ὡς δυνατὸν παρὰ Θεοῦ τὴν ἀνταμοιβὴν ἀπεκδέχονται· 1 Reg.
τοὺς γὰρ δοξάζοντάς με δοξάσω, φησίν· ὅση δὲ ἡ διαφορὰ τῆς 2, 30.
τῶν ἀνθρώπων δόξης πρὸς τὴν τοῦ Θεοῦ, οὐδείς ἐστι πάντων ἀνθρώπων ὃς μὴ ἐπίσταται. Ἐβουλόμην μὲν οὖν ἔγωγε καὶ πάντα τὸν αὐτοῦ βίον εἰς μέσον προθεῖναι καὶ ἅπερ ἔτι ὢν ἐν τῷ βίῳ διήνεγκεν ἐπαινέσαι· ἀλλ' ἐπειδὴ τὸ τὰ νέα ὑπερβάλλειν τῷ πλήθει συμπαραληφθέντα τοῖς παλαιοῖς πλῆθος λόγου ἐργάζεται, εἴωθε δὲ μάλιστα ῥᾳθυμίαν ἐμβάλλειν ἀκροαταῖς λόγος ἄμετρος, ἵνα μὴ καὶ ἐφ' ἡμῖν τοῦτο γένηται, πρὸς δὲ καὶ τῷ εἶναι τὰ πάλαι τοῖς πᾶσιν οὐκ ἄδηλα περιττὸν ἡγησάμενος τό γε νῦν ἔχον ταῦτα περιεργάζεσθαι, ἐκεῖνα μὲν ἐάσω· ἄρξομαι δὲ λοιπὸν τούτων, δι' ἃ τὸν λόγον τουτονὶ ἀρτίως ἐνεστησάμην, τὸν τούτου δὴ τοῦ ἐγκω-

μιασθησομένου Θεὸν σύμμαχον προστησάμενος, ὥστε μὴ πάντη ἀφαμαρτεῖν τοῦ σκοποῦ, ἀλλ' ὡς τοῖς περὶ σῶμα νοσοῦσι δι' αὐτοῦ τὴν ἴασιν ἐχαρίσατο, οὕτως κἀμοὶ περὶ τουτονὶ τὸν λόγον ἀγωνιῶντι δοῦναι λόγον αἰνέσεως, τοῦ διηγήσασθαι πάντα αὐτοῦ τὰ θαυμάσια καὶ ἀκουστὰς ποιήσασθαι πάσας τὰς αἰνέσεις αὐτοῦ, ἵν' ὥσπερ ἐκείνοις τὴν ἔξωθεν ῥῶσιν οὕτω τοῖς ταῦτα μετερχομένοις τὴν ἔσω χάριν δωρήσηται.

Psalm. 105, 2.

Iohannes iuvenis Thracius,

2. Νεανίας τις Ἰωάννης καλούμενος, οἰκῶν ἐν τῷ Πανείδει τῆς Θρᾴκης ἐν τῷ ἀριστᾶν ποτε ὕδωρ αἰτήσας τοῦ ἀπονίψασθαι, ὃ ἔτυχεν ὂν φαρμάκῳ δεδηλημένον, κινδύνῳ χαλεπῷ περιέπεσεν. Ἐπειδὴ γὰρ τὰς ἑαυτοῦ χεῖρας ἐβάπτισεν εὐθὺς κατὰ παντὸς τοῦ σώματος ἐγκατασκῆψαν τὸ δηλητήριον οὕτως αὐτὸν διέθηκεν, ὥστε μηδ' ὅλως ἐν ἑαυτῷ δύνασθαι εἶναι, ἀλλ' ἀεὶ σπαρασσόμενον κατατρύχειν καὶ καταδαπανᾶν ἑαυτόν. Τί οὖν ὁ θαυμαστὸς ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ πεποίηκε Κύριος, ὁ βραχὺ μὲν παιδεύων ἐπὶ πλεῖστον δὲ τὸν ἔλεον ἐκκενῶν; τὸν προκείμενον ἡμῖν, τῶν προφητῶν τὴν κορωνίδα, Ἡσαΐαν εἰς τὴν θεραπείαν προΐησιν· ὃς ἐπιστὰς τῷ νεανίᾳ ὀψέ που καθευδήσαντι μόγις τὸν ἑαυτοῦ οἶκον ζητεῖν ἐνετείλατο ἐν τῇ βασιλευούσῃ τυγχάνοντα, εἰ βούλοιτο τυχεῖν τῆς ἰάσεως· ὃς ἀνεθεὶς τοῦ ὕπνου εὐθέως τοῦ ὁραθέντος μηνυτὴς τοῖς γονεῦσι γίνεται· οἳ κατὰ μηδὲν μελλήσαντες ὅσον τάχος σπουδῇ σὺν τῷ υἱῷ πρὸς τὸν ποθούμενον παραγίνονται. Καὶ δὴ γενομένων τούτων ἐν τῷ ἱερῷ, ὁρᾷ ὁ παῖς τὸν ἐν νυκτὶ ἀμυδρῶς πως ὀφθέντα αὐτῷ ἄγαν ἐκλάμπρως πρὸ τῆς εἰσόδου τοῦ ἱεροῦ ναοῦ προτετυπωμένον· καὶ ἰδὼν ἔγνω καὶ γνωρίσας οὕτως ἀνεβόησε λέγων· « Οὗτος ὁ ἐμὸς ἰατρός, οὗτος ὁ τὴν ἐμὴν ἀρρωστίαν ἐπισκεψάμενος, οὗτος ὁ τὴν τῷ δηλητηρίῳ σεσαθρωμένην σάρκα εἰς ἀμείνω καὶ νέαν μεταμεῖψαί μοι ὑποσχόμενος τῇ αὐτοῦ θεραπείᾳ· ἀλλ' ὦ προφῆτα Χριστοῦ καὶ προφητῶν ἁπάντων σεβασμιώτατε, μή μου τὴν ἱκεσίαν παρίδῃς, μηδὲ τῆς ἐνθάδε πορείας τὴν ἐλπίδα δείξῃς ματαίαν· ἐπὶ σοὶ γὰρ ἐλπίζων τὴν πρὸς σὲ ἄφιξιν ἐποιησάμην. » Ταῦτα ἔλεγε καὶ ἡ χάρις τοῖς αἰτοῦσι τὴν ταχίστην ἐδίδοτο, ὡσεὶ λεπίδων ἀπὸ παντὸς τοῦ σώματος τῆς διεφθορυίας πεπτωκυίας σαρκὸς καὶ ὡσεὶ νεογνοῦ ἐλάφου ἢ βρέφους τῆς λειπομένης ἀναφυείσης· καὶ οὗτοι μὲν χαίροντες ἐπὶ τούτῳ καὶ τῷ ἁγίῳ καὶ τῷ δι' αὐτοῦ τὴν ἴασιν παρασχόντι Θεῷ τὴν προσήκουσαν ἀπονείμαντες εὐχαριστίαν οἴκαδε ἀνεχώρησαν.

Psalm. 67, 36.

Michael protospatharius,

3. Ἕτερος δὲ Μιχαὴλ μὲν ὀνομαζόμενος καὶ ἐναρέτως βιῶν, τῇ τοῦ πρωτοσπαθαρίου δὲ τετιμημένος ἀξίᾳ, φαρμάκου πόσει τὸ ζῆν ἀπειπών, πρὸς τὸν θεῖον τοῦ προφήτου ναὸν παραγίνεται·

καὶ τρεῖς καταμείνας ἡμέρας ὁρᾷ μετὰ ταῦτα τὸν πανένδοξον προφήτην μετὰ τοῦ μεγαλομάρτυρος Λαυρεντίου προστάττοντα αὐτῷ καθεσθέντι ἐφ' οἷς αὐτοὶ κεκομίκεσαν διφρίσκῳ καὶ σκάφῃ τὴν χρείαν ποιήσασθαι· ὃ καὶ ποιήσας, εἶτα κελευσθεὶς τοῖς κατενεχθεῖσιν ἐμβλέψαι, ὁρᾷ σαύρας καὶ ὄφεις κατακεκομμένους, θέαμα φοβερόν· βουληθεὶς οὖν ἀποδρᾶσαι, οὐ συνεχωρήθη πρὸς τοῦ προφήτου, ἕως ἂν πᾶσαν τὴν λύμην ἀποκενώσας τὸν οἶκον αὐτοῦ καταλήψοιτο. Ἐπεὶ δὲ τοῦτο πεποίηκε, καὶ τοῦ κατέχοντος δεινοῦ πάθους παραυτίκα ἐλέλυτο, ὥστε μεθ' ἡμέραν τὸν εὐχαριστήριον ὕμνον ἀποδοὺς τῷ Θεῷ ὅλος ὑγιὴς ἀνεχώρησε.

Constantinus Paphlago,

4. Κωνσταντῖνος δέ τις τῆς Παφλαγόνων χώρας ὁρμώμενος, ἦν μὲν τὴν τέχνην ἀμπέλων ἐργάτης. Καύματος δέ ποτε καταλαβόντος, τὰ τῆς τέχνης μετεχειρίζετο· καὶ αὐτῷ διψῆσαι συμβὰν ἅμα τῷ ῥοφηθέντι ὕδατι βατράχων γεννήματα ἐκπιεῖν ἐξεγένετο· ὧν αὐξηθέντων καὶ τὴν γαστέρα καθ' ὑπερβολὴν ἐξοιδησάντων, ὥστε κατάγχειν καὶ βίᾳ ἐπαναγκάζειν τὸ πνεῦμα τοῦ οἰκείου σκήνους ἀπορραγῆναι, ὁ δηλωθεὶς ἀνὴρ τὸν τοῦ προφήτου σηκὸν καταλαμβάνει. Τούτου οὖν αὐτῷ κατ' ὄψιν παρακελευσαμένου τῷ οἰκείῳ νεῷ ἀνακλιθῆναι, ἐπειδὴ τοῦτο ὁ πάσχων πεποίηκεν, αὖθις προστάξαντος αὐτοῦ τῷ τῷ σεβασμίῳ ναῷ παραμένοντι ἔδεσμα τῷ νοσοῦντι ποιῆσαι μίξαντι καὶ τοῦ ἁγίου ἐλαίου, φαγὼν αὐτὸ καὶ ἐν ἀφεδρῶνι πάντα κενώσας, ἃ τὴν ἀφόρητον ἐκείνην νόσον ἐποίει, ὑγιὴς ἀποκατέστη καὶ τῶν κατατρυχουσῶν ὀδυνῶν ἐξελάθετο. Καὶ οὗτος μὲν οὕτως χαίρων καὶ εὐχαριστῶν τῷ Θεῷ τὴν οἴκοι πορείαν ἐστέλλετο.

Iohannes piscator,

5. Ἀνὴρ δέ τις Ἰωάννης ἐπονομαζόμενος, ἁλιεὺς μὲν ὤν, πάθει δὲ τὸν λαιμὸν ὀδυνώμενος, πρὸς τὸν τῆς θεραπείας οἶκον τοῦ προφήτου πορεύεται κληθεὶς ὑπ' αὐτοῦ. Εἰ γὰρ πίστει κεκόσμητο ὁ ἀνήρ, ἀλλ' οὖν ὡς ἐλεήμων ὁ προφήτης προέφθασεν· ἱκανὰς δὲ καταμείνας ἡμέρας ἐκεῖσε, κατ' ὄψιν πορεύεσθαι καὶ ἁλιεύειν τοῦ ἁγίου προστάξαντος, σὺν τάχει τοῦτο ποιήσας πεντήκοντα τὸν ἀριθμὸν θυμιάματος θυλάκους ἤγρευσε, θαῦμα παράδοξον, ἐν ὑγρᾷ τὰ ξηρὰ γεώργια εὑρηκώς, ἵνα καὶ παράδοξον ἐν ἑαυτῷ διὰ τούτων εὕρῃ τὴν ἴασιν· ἃ γὰρ παρ' αὐτοῦ εἴληφε, ταῦτα αὐτῷ προσκομίσας τὴν ὑγίειαν ὁλοσχερῶς ἀντὶ τούτων ἐδέξατο καὶ ὑγιὴς καταστὰς τὴν προσήκουσαν εὐχαριστίαν ἀπέδωκε· καὶ ὧδε μὲν τὰ περὶ τούτου τέλος εἴληφε.

Georgius monachus,

6. Μοναχὸς δέ τις, Γεώργιος τοὔνομα, ὕδρωπι τῷ δεινοτάτῳ νοσηλευόμενος, παρέμεινε τῷ σεβασμίῳ τούτου ναῷ, ἐν ᾧ πολλοὶ τὴν θεραπείαν ἐδέξαντο, καὶ αὐτὸς ταύτην ἐλπίσας κομίσασθαι·

ἐπικυρῶν δὲ τούτῳ τὴν ἐλπίδα τῶν προφητῶν ὁ πανεύφημος οὐ ματαίως γεγένηται πλήξας αὐτὸν ἐν νυκτί, ὥστε διαρρηχθῆναι καὶ χαμαὶ πᾶν καταρρεῦσαι τὸ πάσχειν αὐτὸν ἐμποιοῦν ἕλκος. Ὑγιὴς οὖν καταστὰς ὁ εἰρημένος μοναχὸς μετ' εὐχαριστίας καὶ πλείονος πίστεως καὶ ψυχικῆς κατανύξεως τοῦ ἱεροῦ σηκοῦ ὑπεξήρχετο· ὃν γὰρ ἰατρὸν ἠπίστατο δοκιμώτατον, τούτῳ μηδὲν ἀντάξιον ἀντιδοῦναι δυνάμενος, ᾧ ἠδύνατο ταῖς εὐχαριστίαις κατακόρως καὶ ὑπερμέτρως ἠμείβετο, ὥστε συμβαίνειν ἐν τῷ ἰᾶσθαι τὰς τοῦ σώματος νόσους καὶ τὴν ψυχὴν λαμπροτέραν καὶ θεοειδεστέραν ἐργάζεσθαι καὶ μηδενὶ ἄλλῳ ἐλπίζειν ἢ τῷ δυναμένῳ ἀμφότερα σῴζειν ἐν περιστάσεσιν.

Constantinus protospatharius,

7. *Ἦν δέ τις πάλιν Κωνσταντῖνος ἐπικαλούμενος, τῇ μὲν ἀξίᾳ πρωτοσπαθάριος, νόσῳ δὲ κάτοχος βαρυτάτῳ· πάντων γὰρ αὐτοῦ τῶν ἄρθρων κεκωλυμένων καὶ παραπεπτωκότων οὐδαμοῦ οὐδ' ὅλως κινηθῆναι ἠδύνατο. Οὗτος ἐπειδήπερ ἐν τῷ σεπτῷ ναῷ τοῦ ἱεροφώνου κατετέθη, ἐν ᾧ οὐδέπω οὐδέποτε τῶν παραγεγονότων κενός τις ὑπέστρεψε, σὺν πᾶσι καὶ αὐτὸς τοῦ ἐλπισθέντος ἐπέτυχε· τὴν γὰρ ἐπήρειαν τοῦ σώματος θεραπευθῆναι ζητῶν, εὗρε· «Ζητεῖτε γάρ, φησίν, καὶ εὑρήσετε·» καὶ εὑρὼν εὐχαριστίαν ἀντεισαγαγεῖν, ἐπεὶ μήτινα ἄλλην ἐξίσχυεν, ἔσπευδεν, ἵνα μὴ ἀχαριστίας ἁλῷ γραφῇ· ὁ οὖν ἀκάθαρτος ἅτε μὴ φέρων τὴν ἧτταν καὶ σπεύδων αὖθις νόσῳ περιβαλεῖν τῆς παλαιᾶς χείρονι τὸν ἵππον ταράξας, ᾧ ἐπωχεῖτο, εἰς γῆν καταρρίπτει καὶ τῶν ποδῶν τὸν ἕτερον πάντῃ συνθλᾷ, φθονήσας πάντως τῷ θεραπευθέντι ὁ πονηρότατος, ὅτι δὴ τοῦτον ἑώρα πρὸς τὸν ἱερὸν τοῦ προφήτου σηκὸν ἀφικόμενον τὸν εὐχαριστήριον ὕμνον ἀποδώσοντα· ἀλλὰ γὰρ κρείττων ὁ ἰσχυρὸς κύριος δούλου δραπέτου, πανουργίᾳ πoριζομένου τὸ δύνασθαι· ὁ μὲν γὰρ ἀντικείμενος ὅλον τὸν ἄνδρα ἠπείγετο θανατῶσαι, ὁ δὲ κύριος τῶν ἁπάντων αὖθις αὐτὸν ὡς δυνάμενος ἀνεκτήσατο. Κλινήρης γὰρ πρὸς τὸν ναὸν ἀφικόμενος ὑπὲρ δορκάδα τρέχων, ὅ φησιν ἡ θεία γραφή, ἐπανῆλθε. Καὶ ὁ μὲν διπλοῦ κινδύνου ῥυσθείς, διπλαῖς ἐκτενεστάταις δεήσεσι τὸν Κύριον ἐμεγάλυνε.*

Matth. 7, 7.

Nicolaus argentarius,

8. *Νικόλαος δέ τις ὀνομαζόμενος, ἀργυραμοιβὸς τὴν τέχνην, παραλελυμένος ὢν παντελῶς καὶ μὴ χεῖρας μὴ πόδας ἐκτεῖναι δυνάμενος, ὥστε καὶ ἐν φορείῳ κομίζεσθαι, κληθεὶς παρ' αὐτοῦ, ὡς ἂν ἐν τῷ οἴκῳ γενόμενος ἑαυτοῦ τὴν ἴασιν δέξηται, ἀφίκετό τε καὶ ὃ ἠθέλησεν ἐκομίσατο. Οὐ γὰρ οἱ τοῦ Θεοῦ θεράποντες τὴν χάριν ἀναβάλλονται, ἀλλὰ πρὶν αἰτηθῆναι κατεπαγγέλλονται καὶ πρὶν ἢ τελέως κατεπαγγείλωνται τὴν ἴασιν προστιθέασιν.*

Iohannes

9. *Ἰωάννης δέ τις, μειράκιον ὤν, ἠνωχλεῖτο μὲν ὑπὸ κωφοῦ πνεύ-*

adulescentulus,

ματος καὶ ἀλάλου. Ἀχθεὶς δὲ ἐν τῷ ναῷ ὑπὸ τῶν γονέων, ἐκείνου τε τοῦ ἐνοχλοῦντος αὐτῷ ἀπηλλάγη πάθους καὶ τὴν δέουσαν ἀναπέμψας εὐχαριστίαν Θεῷ οἴκαδε ἀνεχώρησε.

Anna puella,

10. Τῷ αὐτῷ δὲ τούτῳ πάθει καὶ κόρη τις Ἄννα ὀνόματι κάτοχος ἱστόν ποτε ὑφαίνουσα καὶ τοῦτον διαφόροις ἰδέαις καταποικίλλουσα ἐνύχθη τε ὑπὸ τοῦ πονηροτάτου καὶ ἐν τῷ ἱερῷ οἴκῳ ὑπὸ τῶν γονέων αὐτῆς κομισθεῖσα τήν τε θεράπειαν ἐδέξατο καὶ ἄλλους τοῖς αὐτοῖς τούτοις ἐχομένους τοῦτον ἰατρὸν ζητεῖν ἀληθῶς ἰώμενον προετρέψατο.

Constantinus quidam,

11. Κωνσταντῖνος γάρ τις καὶ αὐτὸς τούτῳ συνελαυνόμενος τῷ νοσήματι, ἰδὼν τοῦτο τά τε ὅμοια ἔπραξε καὶ τὰ ἴσα ἀπείληφε. Καὶ οὗτοι μὲν πίστεως μεγίστης μέγιστον ἐδρέψαντο τὸν καρπόν.

Macrina,

12. Μακρίνα δέ τις πάθος μὲν εἶχεν ἔν τε τοῖς σπλάγχνοις καὶ τῷ στομάχῳ ἀφόρητον· ἀστέκτου δὲ ὄντος ἐζήτει τὴν ἴασιν καὶ παρὰ τοὺς ἰατροὺς πορευθεῖσα περὶ θεραπείας αὐτοῖς διελέγετο, μισθὸν μὲν καὶ ὑπὲρ τὸ προσῆκον προτεινομένη, ἀντιλαβεῖν δὲ τὴν ὑγίειαν ἀξιοῦσα· οἳ καὶ πρὸς τοὺς μισθοὺς ἀπιδόντες ἐνεχείρουν τῷ πράγματι. Ἔμελλε δὲ ἄρα ὁ μὲν μισθὸς καταβάλλεσθαι, ἡ δὲ νόσος μὴ θεραπεύεσθαι καὶ ἡ μὲν αὐτῆς ἐλαττοῦσθαι μέλλουσα κτῆσις πρὸς τοὺς ἰατροὺς μεταπίπτειν, ἡ δὲ ἀπὸ τοῦ πάθους ὀδύνη ἔτι πλέον αὔξάνεσθαι· τοιγαροῦν ὅσον ἐκεῖνοι ἰῶντο, ἡ νόσος ἐσφάδαζε καὶ ὅσοις θεραπεύειν φαρμάκοις ἠπείγοντο, τούτοις δὴ τρόπῳ δηλητηρίων ταύτην ἐκάκουν. Ἦν γὰρ ὡς εἰκὸς δίκαιον καὶ ταύτην παρὰ τοῦ ὄντως ἰατροῦ ἰαθῆναι καὶ μήτε φαρμάκοις μήτε μισθοῖς κεχρημένου, πίστεως δὲ μόνης ζεούσης καὶ ἀρετῆς ἆθλον προτιθεμένου τὴν ἴασιν· ὡς γὰρ ἐπὶ τρισὶν ἔτεσι νοσοκομουμένη οὐδεμίαν ὄνησιν εὕρισκε καὶ ἃ εἶχεν ἀπώλεσεν, ὧν ἐδεῖτο μὴ τυχοῦσα πρὸς μὲν τὸν ἱερὸν οἶκον ἀφίκετο· ἐλθοῦσα δὲ προσπίπτει ὡς εἰκὸς τῷ προφήτῃ, ὅτι μὴ πάλαι πρὸς αὐτὸν παραγέγονεν, ἀλλ' ἀνθρωπίνῃ βοηθείᾳ ἐπήλπισε, συγγνώμην αἰτοῦσα· « Δύνασαι γοῦν, φησίν, εἰ βούλει, τοῦ Θεοῦ προφῆτα πανένδοξε, καὶ νῦν ἰάσασθαί καί μοι τῆς τε μὴ ἐκ τοῦ εὐθέος πρὸς σὲ καταφυγῆς συγγνῶναι καὶ οὐ χρήζω τὴν θεραπείαν πορίσασθαι· εἰ γὰρ καὶ πάλαι προσεκείμην ἀνθρώποις, ἀλλ' οὖν τὸ πλέον σοί, μᾶλλον δὲ τὴν πᾶσαν ἐλπίδα ἀνέθηκα. » Ταῦτα γοῦν εἶπε καὶ ἅμα τῷ λόγῳ (φησίν) ἥ τε δέησις εἰσηκούετο καὶ ἡ αἴτησις ἐπληροῦτο· ὁ προφήτης τὴν νόσον ἀφείλετο καὶ ἡ γυνὴ τὴν ῥῶσιν ἐδέξατο, ὥστε τοῦ τε τάχους καὶ τῆς θεραπείας τὸν τρόπον θαυμάσασα εὐχαριστηρίοις ὕμνοις τὸν ἅγιον εὐφημήσασα οἴκαδε χαίρουσα ἐπορεύετο, πᾶσι τὰ τοῦ Θεοῦ μεγαλεῖα κηρύττουσα.

Agapitus, **13.** Ἀγαπητὸς δέ τις νόσῳ δεινῇ κατεχόμενος καὶ μηδ' ὅλως βαδίσαι δυνάμενος, ταύτην ζηλώσας πρός τε τὸν προφήτην ἐγένετο καὶ τὴν ἴασιν ἐκομίσατο.

Anatole, **14.** Ἀλλὰ καὶ γυνή τις Ἀνατολὴ προσαγορευομένη, μαγείαις παρατραπεῖσα τὸν νοῦν καὶ παράφορος ἀκαθάρτῳ πνεύματι γενομένη, ἱκέτις τοῦ ἁγίου γίνεται· καὶ δὴ δι' ἐνυπνίου ἐν τῷ ναῷ οὔσῃ αὐτῇ ὁ προφήτης ἐφίσταται προστάσσων πορευθῆναι αὐτὴν ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῆς καὶ μέσον αὐτοῦ που ἐρευνήσασαν ἐν τῇ γῇ ἐφευρεῖν τὴν αἰτίαν τῆς νόσου· ἥτις δὴ τοὺς γονεῖς λαβοῦσα μεθ' ἑαυτῆς τοῦτο ἐποίησε καὶ ἃ ἐζήτει δηλητήρια ἐφευροῦσα πρὸς τὸν θεραπευτὴν αὖθις ἠπείγετο. Ὡς οὖν ἤγγισε τῷ τόπῳ εὐθὺς ὑπὸ τοῦ δαίμονος σπαράσσεσθαι ἤρξατο καὶ οὕτως δρόμῳ πολλῷ εἰσελθοῦσα πρὸς τὸ ἱερὸν καὶ μέγα θυσιαστήριον τῆς τε ἀΰπνου φωταγωγοῦ χανδὸν σπασαμένη πᾶσαν ἀπέπιε καὶ τοῦ πάθους παραυτίκα ἀφείθη.

Maria, **15.** Μαρία δέ τις ὕδρωπι νοσηλευομένη πολλῷ χρόνῳ, τόν τε ἅγιον ἐπεζήτησε καὶ τῷ σεβασμίῳ οἴκῳ προσμείνασα τῆς ἐλπίδος οὐχ ἥμαρτεν· ἐνύχθη γὰρ παρ' αὐτοῦ νυκτός, καὶ τότε ἕλκος ἅπαν κατέρρευσε καὶ αὕτη τοῦ πάθους ἀπήλλακτο.

altera Maria, **16.** Ἑτέρα δέ τις γυνὴ τῇ αὐτῇ κλήσει ἐπονομαζομένη, τὸν πόδα ἀλγοῦσα δεινῶς καὶ μηδόλως αὐτὸν δυναμένη πατῆσαι, ὡς μόνον πρὸς τὸν πολλοῖς παρασχόμενον τὴν θεραπείαν ἦλθε προφήτην τοῦ τε πόνου ἐπαύσατο καὶ τὴν δέουσαν τῷ Θεῷ εὐχαριστίαν ἀνέπεμψε.

Theophylactus, **17.** Θεοφύλακτος δέ τις πάλιν προσαγορευόμενος, παραλυτικὸς ὢν καὶ πυρετῷ ἀνυποίστῳ βασανιζόμενος, ἐν ὄψει αὐτῷ τοῦ προφήτου γενομένου καὶ παντὶ μέλει τὸν τοῦ τιμίου σταυροῦ τύπον διαχαράξαντος, ἰάθη τε καὶ οἴκαδε χαίρων ἀπήρχετο, ἅπασι τὰ τοῦ Θεοῦ μεγαλεῖα δημοσιεύων· καὶ ταῦτα μὲν ὧδε ἐγένετο, Θεοῦ ταῖς τοῦ προφήτου καμπτομένου δεήσεσι καὶ τοῖς αἰτοῦσι τὴν ῥῶσιν βραβεύοντος.

Eupraxia, **18.** Γυνὴ δέ τις τῶν εὐγενῶν Εὐπραξία τοὔνομα ὑπὸ τῶν ἑαυτῆς ἐπιβουληθεῖσα θεραπαινίδων μαγείαις καὶ μηδόλως σθένουσα κινηθῆναι, μιᾷ τῶν νυκτῶν ὀφθέντος αὐτῇ τοῦ κηδεμόνος τῶν ἁπάντων καὶ ὑποσχομένου ὑγίειαν, εἰ καὶ αὐτὴ ἀνθυπόσχηται μὴ κακοῦ κακὸν ἀντιδοῦναι ταῖς ἐπηρεασάσαις[1], συνετάξατο πάντα τὰ προσταττόμενα, εἰ μόνον τῆς ὑγείας ἐπιτύχοι, ποιῆσαι· καὶ ἐν τῷ προσκεφαλαίῳ καὶ τῇ πύλῃ ἃ ἂν εὕρῃ κατακαῦσαι παρὰ τοῦ ἁγίου ὁρισ-

[1] ἐπηρεάσασι cod.

θεῖσα, τοῦτό τε ἐποίησε μηδὲν πολυπραγμονήσασα καὶ τῆς ὑγείας ἐπιτυχοῦσα τὴν εὐχαριστήριον ᾠδὴν τῷ Θεῷ ἀποδέδωκε.

Martha,

19. *Μάρθα δέ τις ἐκ τῆς αὐτῆς αἰτίας νοσήσασα καὶ τὸν ἅγιον ἐκζητήσασα ἐζητήθη καὶ αὐτὴ παρ' αὐτοῦ · εἰ γὰρ μὴ ἐπιζητούμενος ἐπιβλέπει, πόσῳ μᾶλλον, ἐὰν καὶ τοῦτο προσγίνηται · εἰπόντος γοῦν αὐτοῦ οἴκοι τε ἀπελθεῖν καὶ ὀρύξασαν ἐν τῷ πυλῶνι ἣν ἂν εὕροι ὄρνιθα δεδεμένην μετὰ τῶν ἑαυτῆς τριχῶν καί τινων ἄλλων ἐνταυθοῖ κομίσαι καὶ κατακαῦσαι, ἐποίησέ τε τὸ προσταχθὲν καὶ τῆς νόσου ἀπαλλαγεῖσα ὑγιὴς ἐν τῷ οἴκῳ ὑπέστρεψε.*

Petrus a sancto sanantur.

20. *Καὶ Πέτρος δέ τις τῇ αὐτῇ ἀρρωστίᾳ περιπεσὼν πρὸς τὸ πάντων νοσοκομεῖον ἐγένετο, τὰ πᾶσι δωρούμενα θέλων καὶ αὐτὸς κομίσασθαι. Τοῦ οὖν προφήτου ἐμφανισθέντος καὶ τῆς ἀκοιμήτου τοῦτον ποτίσαντος, εὐθέως ἐκδυθείσης αὐτοῦ τῆς σαρκὸς πάσης τῆς γοητείας, ἐρρωμένος ψυχῇ καὶ σώματι κατεστάθη. Καὶ ὁ μὲν τῆς νόσου ἀφεθεὶς τῷ πανενδόξῳ προφήτῃ ἐν ὅλῃ καρδίᾳ ἐξωμολογήσατο καὶ τῷ τοῦ ὑψίστου ὀνόματι ἔψαλλεν.*

Adhortatio.

21. *Ἡμεῖς δὲ τὸ τέλος τῶν αὐτοῦ φθάσαντες κατορθωμάτων καὶ θαυματουργημάτων καὶ τὸν ἄπειρον καὶ πλατὺν διανύσαντες πλοῦν, τῷ Θεῷ τὴν εὐχαριστίαν ἀνοίσωμεν, ὅτι τῶν τοιούτων αὐτοῦ θαυμασίων ἐξηγητὰς ἠξίωσε γεγενῆσθαι · καὶ καθάρωμεν ἑαυτοὺς παντὸς μολυσμοῦ καὶ λουσώμεθα καὶ καθαροὶ κατὰ τὴν αὐτοῦ τοῦ ἱεροφώνου κήρυκος μυσταγωγίαν γενώμεθα καὶ πᾶσαν ἁμαρτίαν τῶν ψυχῶν ἡμῶν ἀφελώμεθα, ὡς ἂν μὴ τὰ τοῖς ἁμαρτωλοῖς ἐκδιηγουμένοις τὰ τοῦ Θεοῦ δικαιώματα καὶ τὴν αὐτοῦ διαθήκην ἀναλαμβάνουσι διὰ στόματος ἐπαπειλούμενα παρὰ τοῦ προφήτου πεισόμεθα* [1], *ἀλλὰ τούτων τε οἵ τε ἐξηγηταὶ ἡμεῖς καὶ ὑμεῖς οἱ ἀκροαταὶ ἀκατάκριτον τὴν διέξοδον ἕξομεν καὶ τὸν φιλάνθρωπον Θεὸν ταῖς τοῦ προκειμένου προφήτου ἱκετηρίοις δεήσεσιν ἵλεων σχόντες τῶν ἐκεῖθεν ἀγαθῶν ἐπιτύχωμεν, χάριτι καὶ φιλανθρωπίᾳ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ᾧ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων, ἀμήν.*

Psalm. 49, 16.

[1] *πεισαίμεθα* cod.

LES COLLECTIONS ARABES
DES MIRACLES DE LA SAINTE VIERGE [1]

2. COLLECTION GRECQUE D'AGAPIOS [2]

Mir. I. Des Juifs qui perdirent la vue et devinrent aveugles. Et de celui dont la main fut coupée et qui, après avoir cru au Messie, fut guéri et recouvra la santé, grâce à N.-D., la mère de Dieu. — Vat. syr. 201, f. 8. Par. 5078, f. 31ᵛ. Cambridge Add. 2886, f. 2 (nᵒ 2).

Textes parallèles. Mss. éthiopiens. Conti Rossini, 53, nᵒ 65. Zotenberg, 60, nᵒ 87 et nᵒ 90. — [Agapios A. 324, B. 294].

Mir. II [3]. De la femme défunte qui nourrit et éleva son enfant pendant toute une année et ressuscita vivante.—Vat. syr. 201, f. 10. Par. 286, f. 145ᵛ. Par. 5078, f 32ᵛ. Par. 6256, f. 123ᵛ (*7ᵒ loco* [4]). Cambridge Add. 2886, f. 3ᵛ. B. M. Rich. 7206, f. 25ᵛ.

Thème [Agapios A. 325, B. 296] : Le gouverneur *ἄτεκνος* a demandé, comme preuve de la divinité du Christ, d'obtenir l'enfant qu'il désire. Sa femme conçoit. Ils se font baptiser. C'est pendant qu'ils se rendent en pèlerinage aux lieux saints que la femme accouche d'un fils et meurt.

[1] Voir plus haut, p. 21.

[2] Voici la table de concordance des miracles qui se trouvent dans les deux collections, arabe-éthiopienne et arabe-grecque, ordonnée par rapport à cette dernière, en mettant entre parenthèses les nᵒˢ des miracles de la première : XV (36), XXVIII (6), XXXII (27), XXXVII (13), XXXVIII (67), XXXIX (40), XLV (74[2]), XLVIII (21), LIV (38), LV (61), LVI (71), LXI (15), LXII (37).

[3] Voir Introduction, p. 22.

[4] Voir Introduction, p. 29, note 3.

Mir. III. D'une vision très utile qui arriva à quelqu'un du nom de Jean. — Vat. syr. 201, f. 12. Par. 286, f. 147v. Par. 5078, f. 36. Cambridge Add. 2886, f. 7.

Texte parallèle. *Synax. Eccl. CP.*, p. 249, l. 31. — [Agapios A. 327, B. 298].

Mir. IV. Du temple de la Mère de Dieu *ἐν τῷ Νεωρίῳ*. — Vat. syr. 201, f. 13v. Par. 286, f. 148v. Par. 5078, f. 37v. Cambridge Add. 2886, f. 9 (défectueux au début).

Texte parallèle. *Synax. Eccl. CP.*, p. 935, l. 34 : le patrice Antoine établit une piscine dans le temple où il a replacé les saintes images après la tourmente iconoclaste ; l'empereur Romain, qui fut consacré en 919, restaure la piscine dans le temple ruiné ; — p. 937, l. 21 : femme guérie par incubation dans le temple restauré ; l. 37 : omphalotomie [1]. La quatrième partie (guérison partielle du moine Antoine) n'a pas été insérée dans Agapios A. 329, B. 299.

Mir. V. De l'aveugle à qui l'eau de la fontaine *Ζωοδόχος* rendit la lumière. — Vat. syr. 201, f. 15. Par. 286, f. 150. Par. 5078, f. 39v. Par. 6256, f. 129 (*8° loco*). Cambridge Add. 2886, f. 10v.

Textes parallèles. *Βαρθολομαῖος Κουτλουμουσιανός, Πεντηκοστάριον* (2e édit., Venise, 1848), au vendredi de la semaine de Pâques, p. 22, col. 2. Nicéphore Calliste Xanthopoulos (XIVe s.), *Hist. Eccl.*, XV, 25 (*P.G.* CXLVII, 72-73). — [Agapios A. 330, B. 301]. Cf. E(dmond) B(ouvy), *Le Pentecostarion des Grecs*, dans *Échos d'Orient*, t. I (Mai 1898), p. 225 ; S. Bénay, *Le monastère de la Source à Constantinople*, op.c., t. III (1899-1900), pp. 223-28, 295-300 ; S. Pétridès, *Églises grecques de Constantinople en 1652*, op. c., t. IV (1900-1901), p. 48 : *Ἁγίασμα* de Balikli.

Mir. VI. Du roi Léon, tout rempli de sagesse. — Vat. syr. 201, f. 16. Par. 286, f. 151. Par. 5078, f. 40v. Cambridge Add. 2886, f. 12.

Thème [Agapios A. 331, B. 302] : Le roi Léon avait la maladie de la pierre. La semaine avant le Carême, l'état du

[1] Je ne sais s'il y a un lien entre l'omphalotomie pratiquée ici et la croyance populaire qu'atteste ce passage des *Moralium libri in Job* de S. Grégoire lib. 32, cap. 14 (11), *P.L.* LXXVI, 648 : seminaria coitus... inesse autem feminis in umbilico perhibetur

prince étant désespéré, l'impératrice Théophano demanda au ciel un miracle. L'eau miraculeuse qu'apporta une religieuse (Agathe) du temple *τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου τῆς χρυσοπηγῆς*, guérit le malade. Cf. *BHG*. 1072 (n. 20) ; *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 884.

Mir. VII. Du mort [Nāṭālūs] de quatre jours, [originaire de Thessalie (*gr.*), de Thessalonique (*ar.*)], que ressuscita la fontaine *Ζωοδόχος* [1].— Vat. syr. 201, f. 17. Par. 286, f. 151ᵛ. Par. 5078, f. 41ᵛ. Par. 6256, f. 130ᵛ (*9° loco*). Cambridge Add. 2886, f. 13 : Nāṭālūs.

Textes parallèles. *Πεντηκοστάριον* (Venise, 1848), p. 22-23. — [Agapios A. 332, B. 303]. Ce miracle est l'un des 63 miracles rapportés par Nicéphore Calliste : *BHG*. 1073 ; cf. 1074. S. Bénay, *Le monastère de la Source*, l. c., p. 298, résume le récit de ce miracle.

Mir. VIII. Du Père S. Romain, le chantre et le mélode exquis, auteur des *κοντάκια* de tous les saints. — Vat. syr. 201, f. 18. Par. 286, f. 152ᵛ. Par. 5078, f. 43. Par. 6256, f. 115ᵛ (*4° loco*). Cambridge Add. 2886, f. 14ᵛ. Cf. *Synax. Eccl. CP.* (1ᵉʳ oct. n. 2), p. 97. *Menologium* (1ᵉʳ oct. [n. 3]), *P.G.* CXVII, 81. — [Agapios A. 333, B. 304].

Mir. IX. Du Père, qui est grand entre les saints, Mar Grégoire le Thaumaturge, archevêque de Néocésarée. — Vat. syr. 201, f. 18ᵛ. Par. 286, f. 153. Par. 5078, f. 43ᵛ. Par. 6256, f. 117 (*5° loco*). Cambridge Add. 2886, f. 15ᵛ. Par. 286. *Inc.* Au 17ᵉ jour de kanun I (novembre), l'Église apostolique fête le vénérable entre les saints, Grégoire, qui vivait en ascète à la cime de la montagne.

Thème [Agapios A. 334, B. 304] : quand il fut monté sur le trône archiépiscopal, *οὗτος οὖν ὁ ἅγιος προσευχόμενος εἰς τὸ κέλλιόν του μίαν νύκτα κατὰ τὸ σύνηθες, ἦλθε θεία λάμψις... τότε βλέπει μίαν γυναῖκα εὐπρεπεστάτην...*

Mir. X. Du Père honoré, Jean Damascène, surnommé *χρυσορρόας*, dont la main coupée fut guérie par N.-D., l'immaculée mère de Dieu, Marie (A. Poncelet, 15). — Vat.

[1] Voir S. Bénay, l. c., p. 299.

syr. 201, f. 21. Par. 286, f. 154v. Par. 5078, f. 46. Par. 6256, f. 108v (*3e loco*). Cambridge Add. 2886, f. 19v-24.

Textes parallèles. Italien D, mir. 65. Add. 19909, no 33 : *Prompt.* no 668, abrégé de *Spec. hist.*, XVI, 103-105. — Cf. Mielot, no 43. Dans les miracles de N.-D. par personnages (vol. I, p. 251), le héros est S. Jean Chrysostome. *Vita S. P. N. Ioannis Damasceni a Ioanne patriarcha Hierosolymitano conscripta*, c. 15-20 (*P. G.* XCIV, col. 453-60). Par. 5078 et Par. 6256 attribuent la Vie à Jean le Sage, patriarche d'Antioche [Agapios A. 336, B. 306 : *ὁ σοφώτατος Ἰωάννης*, patr. d'Antioche].

Mir. XI. De la reine (de France) qui eut les mains coupées et que guérit N.-D. toute-puissante. — Vat. syr. 201, f. 24. Par. 286, f. 157. Par. 5078, f. 49v.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 11. Le même miracle fait le sujet du roman français *La Manekine*, conservé à la bibl. Nationale de Paris, fonds Saint-Germain, fr. 1588 (XIIIe s.), et dont on a tiré un jeu dramatique qui s'annonce ainsi : « Comment la fille du roi de Hongrie se copa la main parce que son père la voulait esposer et un esturgeon la garda (la main) sept ans en sa mulette. » A. Ch. Gidel, *Études sur la littérature grecque moderne. Imitations en grec de nos romans de Chevalerie depuis le XIIe s.* (Paris, 1886) : ch. XI. *Ἡ τῶν ἁμαρτωλῶν σωτηρία...* Traduction abrégée du texte d'Agapios, p. 290-92 ; Extraits du roman *La Manekine*, p. 294-309. — [Agapios A. 339, B. 309].

Mir. XII. De la jeune fille qui s'arracha les yeux pour sa chasteté, et la sauvegarde de sa virginité et intégrité.— Vat. syr. 201, f. 29v. Par. 286, f. 161v. Par. 5078, f. 55v.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 52. Add. 26770, no 6 (2e partie) [J. A. Herbert, *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, vol. III (1910), p. 27-28]. Herbert cite Jacques de Vitry, *Sermones vulgares*, no 26 (Pitra, *Analecta novissima*, II, 1888, p. 447) et Crane, *Exempla of Jacques de Vitry* (Folklore Society, 1890), 57, qui a une longue liste de références, à partir de *Pratum Spirituale*, c. 60 (*P. L.* LXXIV, col. 118), auxquelles Herbert ajoute les suivantes : É. de Bourbon [1], pp. 211,

[1] Cf. A. Lecoy de la Marche, *La Chaire Française au Moyen Age* (1886), p. 386 : « On rapporte le même trait d'un prince anglo-saxon du XIIe s. et d'une jeune fille vierge de son royaume. »

431 : le roi est Richard [I], l'abbaye n'est pas nommée ; ODON DE CHÉRIDON : Ar. 231, n° 139 [Herbert, p. 72] : Nun at Fontevrault gives her eyes to English King ; Fontevrault est le lieu de sépulture de Henri II et de Richard I : H. NICQUET, *Histoire de l'ordre de Fontevrault* (Paris, 1642), p. 72. Add. 18364, n° 65 [Herbert, p. 611]. — [AGAPIOS A. 344, B. 314] : il s'agit bien du roi Richard, et la jeune fille s'appelle Marie. Cf. HERBERT DE TORRES, *De mirac.* II, 42 : le roi Guillaume (*P. L.* CLXXXV, 1352).

MIR. XIII. De la jeune fille (Euphémie) qui se coupa les lèvres et le nez pour garder la virginité, qu'elle avait vouée. — Vat. syr. 201, f. 32v. Par. 286, f. 164. Par. 5078, f. 59v. B. M. Rich. 7206, f. 19.

Thème [AGAPIOS A. 348, B. 317] : Euphémie se mutile pour échapper au mariage avec un riche archonte. Apparition céleste, qui la console, la nuit de la vigile de Noël, dans l'étable du paysan cruel, auquel son père l'a livrée comme domestique. Cf. HERBERT, *De mirac. lib.* II, c. 41 : Puella quaedam venerabilis, nomine Margareta (*P. L.* CLXXXV, 1350-51).

MIR. XIV. Des (deux) sœurs vierges sans reproches, à qui N.-D. envoya des couronnes du haut du ciel (A. PONCELET, 129). — Vat. syr. 201, f. 34v. Par. 286, f. 165v. Par. 5078, f. 61v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 19909, n° 22 : *Prompt.*, n° 657. *Scala caeli*, n° 53, fol. CLXXIX : MUSSAFIA III, p. 43. — [AGAPIOS A. 350, B. 319].

MIR. XV. Du moine ivre (A. PONCELET, 66). — Vat. syr. 201, f. 36v. Par. 286, f. 167 [1]. Par. 5078, f. 64 [2].

TEXTES PARALLÈLES. Cleopatra C. X, n° 30. POTHO, n° 23. Add. 19909, n° 4 : *Prompt.*, n° 609. Royal 8 C. IV, n° 5. Harley 4401, n° 7 : Gautier de Coincy (POQUET, 327-32). Par. 818, f. 88v : recueil lyonnais, n° 69. — [AGAPIOS A. 351, B. 320].

MIR. XVI. De celui que tenta le démon de la fornication et que délivra sain et sauf la mère de Dieu par ses prières

[1] Bélier, chien et lion.
[2] Taureau (c'est la version ordinaire), chien et lion.

et sa médiation. — Vat. syr. 201, f. 37v. Par. 286, f. 167v. Par. 5078, f. 65.

TEXTE PARALLÈLE. *Pratum spirituale*, c. 45 (*P.L.* LXXIV, 142). — [AGAPIOS A. 352, B. 321].

MIR. XVII. Du nom de la mère de Dieu toujours Vierge, Marie, toute noblesse et dignité, qui anéantit, éloigne et met en fuite les démons (A. PONCELET, 147). — Vat. syr. 201, f. 38. Par. 286, f. 168v. Par. 5078, f. 66v.

TEXTES PARALLÈLES. CAESARIUS, *Dial.* III, 13, p.148 : *Hom.* I, 25 (SCHÖNBACH, *Studien*, Achtster Teil, p. 15). Cf. *Legenda aurea*, c. 119, Assomption § 8, p. 517. — [AGAPIOS A. 354, B. 323] : Aglaé, concubine du prêtre Pierre.

MIR. XVIII. [De inclusa quae per « Ave Maria » illusiones diabolicas evasit.] — Vat. syr. 201, f. 39v. Par. 286, f. 169v. Par. 5078, f. 67v.

TEXTE PARALLÈLE. CAESARIUS, VII, 27, p. 498 (titre ci-dessus). — [AGAPIOS A. 355, B. 324].

MIR. XIX. Du Nestorien qui ressuscita après sa mort. — Vat. syr. 201, f. 40v. Par. 286, f. 170. Par. 5078, f. 68v.

Thème [AGAPIOS A. 355, B. 324] : Un ermite, du nom de Parthénios, avait coutume d'aller en pèlerinage, au mont Sina, vers le saint buisson, ou à la mer Rouge chanter le tropaire de S. Jean Damascène, « ἐν τῇ ἐρυθρᾷ θαλάσσῃ ». Il rencontre un jour un cadavre et obtient sa résurrection par l'intercession de N.-D. Dialogue entre l'ermite et le Nestorien ressuscité, qui, à cause de son hérésie, avait été voué à l'enfer.

MIR. XX. De Jean Koukouzelès [1]. — Vat. syr. 201, f. 42. *Inc.* Il avait dans la ville de *Δυρράχιον* (Durazzo) la Gran-

[1] P. SYRKU, *La Vie de Jean Kukuzelis comme source de l'histoire de la Bulgarie*, dans *Journal du ministère imp. russe de l'Instruction publique*, St-Pétersbourg, 1892, t. 282, juillet, p. 130-41 ; [KRUMBACHER, *Geschichte der byzantinischen Litteratur* (München, 1897), p. 599]. G. PAPADOPOULOS, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν ἐκκλησιαστικῆς μουσικῆς*, p. 261, fait vivre Jean Koukouzelès en 1100. C'était un moine athonite de la grande Laure.

de, autrefois appelée Justiānūs (*sic*) [1], un jeune homme qui depuis son jeune âge était orphelin de père, et dont la mère aimait Dieu. Par. 286, f. 171. Par. 5078, f. 70v.

Thème [Agapios A. 357, B. 326] : la Vierge Marie lui donne, une fois, une pièce d'or dans son sommeil et le guérit, une autre fois, d'un mal au pied.

. Mir. XXI.

I. Par. 5078, f. 73. De la construction de la laure de la sainte montagne de l'Athos et de l'eau que fit jaillir Athanase le Juste, sur l'ordre de Notre-Dame, la mère de Dieu. *Inc.* Nous avons déjà parlé du saint mont Athos. Il nous faut raconter les merveilles qui eurent lieu dans ce monastère, et quand et comment il fut bâti. Il y avait [2] un jeune homme éminent, pieux, craignant Dieu, du nom d'Abraham, de la ville de Trébizonde. — [Agapios, Mir. XXI, 1, A. 359, B. 328]. Abraham, devenu moine, prit le nom d'Athanase [3].

II. Par. 5078, f. 75v. Des miracles de Notre-Dame qui fut économe en ce monastère. *Inc.* Après que le Juste eut dépensé l'argent envoyé par le roi, il leur fut pénible qu'ils n'en eussent pas eu assez pour achever la construction. — [Agapios XXI, 2, A. 361, l. 7 ab infra, B. p. 330, l. 17].

III. 1. Vat. syr. 201, f. 44 (probablement I, II, III). *Titre.* Du Père Athanase le Juste et du saint monastère d'El-Akrâǧ et de l'icone de la vénérée mère de Dieu, appelée « de la Porte » [4]. 2. Par. 286, f. 173. *Titre.* Du saint monastère d'El-Akrâǧ et de l'icone... *Inc.* Dans les années du règne du religieux roi Constantin... Et après un laps d'années il y eut un homme éminent du nom de Pierre [5]. 3. Par. 5078, f. 77-84.

[1] Par. 5078 add. « laquelle est dans le pays d'Illyrie, proche de la Dalmatie, je veux dire du pays de Venise. » — *Δυρράχιον τῆς πρώτης Ἰουστινιανῆς* (Agapios). Cette appellation appartenait à Scuplie [Uskub].Cf. Besnier, *Lexique de Géographie ancienne* (1914), p. 680.

[2] Agapios : *Anno mundi 6469.*

[3] *BHG.* 187-191.

[4] *BHG.* 1070.

[5] Le monastère est celui des Ibères et le personnage du nom de Pierre est Pierre l'Athonite. La traduction latine du texte géorgien original de l'histoire des Ibères a été publiée par le R. P. Peeters dans *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII (1917-1919), p. 13-68, sous

Titre. Du saint monastère d'El-Akrâğ et de l'icone de l'honorée mère de Dieu, appelée Barṭârīṣâ, c'est-à-dire « de la Porte ». *Inc.* Dans les années du roi Constantin... Et après beaucoup d'années il y eut...

Thème [Agapios XXII, A.363, B. 331]. Le récit sur l'icone « de la Porte » commence dans Agapios A.364,l.15 ab infra B. 333, l. 1. C'était au temps où régnait Théophile *ὁ Εἰκονομάχος* : une veuve dans la région de Nicée, pour sauver la sainte image, s'en va avec son fils unique la jeter à la mer. Les flots la portent vers le monastère des Ibères. Les moines, sur une révélation faite par la Vierge à l'un d'eux, l'ibère Gabriel, la recueillent. Lors d'une incursion de Barbares, elle est leur préservatrice.

Mir. XXII. De celui (l'archonte Charles d'Italie) qui nia et renia le Christ par écrit de sa propre main.— Vat. syr. 201, f. 56. Par. 286, f. 177ᵛ. Par. 5078, f. 84.

Thème [Agapios XXIII, A. 369, B. 337] : l'archevêque qui était à Rome à cette époque, *ὁ ἁγιώτατος Λέων*, reçoit des mains de Charles la charte que la Vierge lui avait restituée, et celui-ci, devenu moine, fit de dignes fruits de pénitence.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 9.

Mir. XXIII. D'un homme appelé Théophile qui nia et renia aussi le Christ par écrit (A. Poncelet, 74). — Vat. syr. 201, f. 58ᵛ. Par. 5078, f. 87. Autres textes arabes, dans *Récits de Paul évêque de Monembasie* : Vat. 77. Vat. 678. Par. 276, f. 248ᵛ-56ᵛ [1]. Beyrouth 48, f. 5. Marsh 656. Sainte-Anne (Jérusalem) 61. Beyrouth (?) [Voir Graf, dans la description du précédent]. Paul Sbath, *Catalogue sommaire*, IV, 20 (*Revue*

le titre *Histoires monastiques géorgiennes*. É. Galtier, *Byzantina*, V, dans *Romania*, t. XXIX, 1900, p. 512 : Agapios, mir. 21 (sic), l'image miraculeuse du couvent des Ibères se retrouve dans Pitra, *Hymnographie de l'Église grecque*, Rome, 1867.

[1] Ce texte arabe est identique au texte des *Acta SS.*, Febr. I (4 février), p. 489-93. Les *Acta* donnent en outre un texte métrique, p. 493-97.

de l'Orient chrétien, 1912, p. 280 et suiv.) ; Id. *Les manuscrits orientaux de la bibliothèque du P. Paul Sbath*, LXVIII, 23, p. 374 ; XC (*Échos d'Orient*, 1923, pp. 458, 468).

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 36 : Sicilia au lieu de Cilicie. Cleopatra C. X, n° 2 (miracles des éléments : l'élément de l'air « in ipsis aereis spiritibus »). Add. 19909, n° 42 : *Prompt.*, n° 677. Egerton 612, n° 17. Harley 4401, n° 1 (Poquet, 29-74). Par. 818, f. 70 : recueil lyonnais, n° 58. *Legenda aurea*, c. 131, Nativité de N.-D., § 9, p. 593. É. de Besançon [Maria]. — [Agapios XXIV, A. 372, B. 339]. Cf. Baring-Gould, *Curious Myths of the Middle Ages*, 1868. Second series, XII : *Theophilus*, p. 363-70. M. Vloberg, *La Légende dorée de N.-D.* : 5e conte, p. 103-130 (notes 213-20).

Mir. XXIV. De celui qui vit de ses yeux N.-D. toute sainte distribuer aux frères fatigués le pain céleste (A. Poncelet, 576). — Vat. syr. 201, f. 62. Par. 5078, f. 98v.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 29 (Incunable A, mir. 28 (sic)] : même version que celle de S. Pierre Célestin, *Opusculum VI*, *De miraculis B. M. V.*, cap. XXV [*Maxima Bibliotheca Veterum Patrum*, Lugduni, 1677, p. 817] L'arabe place la scène au temps de Mār Sābā, dans sa laure et à l'heure des vêpres, la veille de l'Assomption ; l'italien, au temps de S. Bernard. Dans Agapios, comme dans les sources latine et italiennes, il y a deux anges, l'un avec une serviette pour essuyer la sueur des travailleurs, l'autre avec un vase ; mais en celles-ci, la Vierge donne avec la cuiller un simple électuaire, en Agapios la sainte communion à ceux qui ont jeûné jusqu'à cette heure. — [Agapios XXV, A. 375, B. 343]. Cf. Herbert, *De Mirac.*, lib. I, cap. 1 (*P. L.* CLXXXV, 1273). Le récit de Herbert, écrit à Clairvaux en 1178, est identique à celui de l'*Exordium Magnum*, III, cap. 11 (l. c., 1062-63) : la Vierge apparaît, pour rendre visite aux moissonneurs, en compagnie de Ste Élisabeth et de Ste Marie-Madeleine. Dans la Chronique (c. A. D. 1204) d'Hélinand, lib. XLIX (*P. L.* CCXII, 1077), elle est accompagnée de Marie Madeleine et de Marie l'Égyptienne. Add. 15723, II, n° 21 : *Spec. hist.*, VII, cap. 107 ; *Scala caeli*, fol. clxvi b.

Mir. XXV. De la femme qui mit au monde un enfant de couleur noire [et qui se jeta avec le petit garçon dans le fleuve] et qui fut sauvée des eaux par la Mère de Dieu. — Vat. syr. 201, f. 63. Par. 286 (XXIII), f. 179v. Par. 5078, f. 92.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 30. *Inc.* In la cita de Narni. — [AGAPIOS XXVI, A. 376, B. 344].

MIR. XXVI. D'un monastère auquel N.-D. vint en aide et qu'elle sauva de la misère et de la faim. — Vat. syr. 201, f. 65. Par. 5078, f. 94ᵛ (titre ci-dessus). *Inc.* Dans les jours des rois orthodoxes, il y avait au désert un monastère sous le vocable de N.-D.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 21. *Inc.* Come una congregatione de canonici. Cf. GRÉGOIRE DE TOURS, *Miraculorum* lib. I, cap. 11 (*P.L.* LXXI, 715-16). — [AGAPIOS XXVII, A. 378, B. 346].

Mir. XXVII. D'un homme de Rome qui fut sauvé de la noyade. — Vat. syr. 201, f. 65ᵛ. Par. 5078, f. 95ᵛ.

Thème [AGAPIOS XXVIII, A. 379, B. 346] : Comme ce juge ou gouverneur d'une ville, pécheur mais dévot envers l'Immaculée, traversait un fleuve, le démon, qui le haïssait à cause de sa dévotion, entra dans le corps de l'animal qui le portait, lequel devint si furieux qu'il le jeta à l'eau. La Vierge l'en retira par les cheveux : « Te voilà sain et sauf, ne pèche plus. »

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 38.

MIR. XXVIII. De celui qui ne put apprendre à lire, mais seulement *Χαῖρε*, mère de Dieu, Marie. — Vat. syr. 201, f. 66ᵛ. Par. 286 (XXIV), f. 181. Par. 5078, f. 96ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 3. — [AGAPIOS XXIX, A. 380, B. 347].

MIR. XXIX. *Περὶ τοῦ λυτρωθέντος παιδὸς τοῦ Εἰρηνικοῦ ἐκ τῶν ποταμίων ὑδάτων* (A. PONCELET, 681). — Vat. syr. 201, f. 67ᵛ. Par. 286 (XXV), f. 182. Par. 5078, f. 97ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 35. S. PIERRE CÉLESTIN, l. c., p. 817 : « Habebat quidam in domo sua imaginem Virginis, quam qui volebat salutabat. Huic erat filius adhuc puer. » — [AGAPIOS XXX, A. 381, B. 348].

MIR. XXX. Du Juif qui crut en N.-S. J.-C. et en sa mère et qui fut délivré sain et sauf des fers et des liens (A. PONCELET, 1411). — Vat. syr. 201, f. 69. Par. 5078, f. 99. Par.

6164 (IX), f. 13v. *Inc.* (= Par. 5078, f. 99v, l. 12) : Dites-moi, Madame, quel est votre nom, vous qui m'avez rendu ce service et (octroyé) ce grand bienfait, pour que je vous connaisse.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 61. MUSSAFIA, II, p. 55 : *Spec. hist.*, VII, 111. Quidam Iudaeus nomine Iacobus a Londonia civitate apud Wintoniam pergens. Même version dans *Scala caeli*, fol. CLXXVI b : après l'avoir délivré des voleurs, la Vierge le conduit d'abord sur une roche élevée d'où il voit en bas l'enfer, puis « ad quemdam montem gratissimum », où il y a les demeures des justes. — [AGAPIOS XXXI, A. 382, B. 350] : la scène est en Lombardie.

MIR. XXXI. Du garçon que tua son père, qui était juif... (A. PONCELET, 1290). — Vat. syr. 201, f. 70. Par. 286 (XXVI), f. 183. Par. 5078, f. 100v. *Inc.* Une femme juive était enceinte. Par. 6164 (X), f. 14v.

TEXTES PARALLÈLES. *Spec. hist.*, VII, 99a : MUSSAFIA, II, p. 53 = *Scala caeli*, nº 27 (MUSSAFIA, III, p. 40, note 3) et Add. 19909, nº 19 (*Prompt.*, nº 654). — [AGAPIOS XXXII, A. 383, B. 351].

MIR. XXXII. Du vieillard décrépit et malade qui recouvre la vigueur de la jeunesse (= Mir. arabe-éthiopien XXVII). — Vat. syr. 201, f. 71v. Par. 5078, f. 102. Par. 6164 (XI), f. 16v. — [AGAPIOS XXXIII : la scène est en Grande Bretagne].

MIR. XXXIII. De deux frères (cénobites) en dispute qui se réconcilièrent par le fait de la toute sainte Mère de Dieu (A. PONCELET, 8). — Vat. syr. 201, f. 72v. Par. 5078, f. 102v. Par. 6164 (XII), f. 17v.

TEXTES PARALLÈLES. ISNARD, p. 54 : De monacho alii invidente. *Exordium magnum*, Dist. V, c. XV (*P.L.* CLXXXV, 1161-64). — [AGAPIOS XXXIV, A. 385, B. 353].

MIR. XXXIV. Du soldat fornicateur pardonné. — Vat. syr. 201, f. 73v. Par. 5078, f. 104. *Inc.* Un soldat tombait dans le péché mortel et était un fornicateur notoire. Et il avait une femme très vertueuse. Par. 6164 (XIII), f. 19v.

Thème [AGAPIOS XXXV, A. 386, B. 354] : La femme jeûnait la quarantaine d'août, et toutes les vigiles des fêtes

de la Vierge. Le mari prit la bonne habitude de réciter l'Ave Maria devant l'image de la Vierge. Un jour qu'il priait à l'église devant l'image que les peintres appellent N.-D. de Pitié (*ἐλεοῦσαν*) ... La femme entre dans un monastère de vierges et le mari dans un monastère d'hommes.

Mir. XXXV. De la beauté et de la splendeur ineffables de N.-D., la Mère de Dieu toujours Vierge... (A. Poncelet, 619). — Vat. syr. 201, f. 75. Par. 5078, f. 105v. *Inc.* Il y avait dans le clergé un homme sage et vertueux qui vivait de sa calligraphie. Par. 6164 (XIV), f. 22.

Thème [Agapios XXXVI, A. 387, B. 355] : *Inc. Εἰς τὸ Παρίσιον ἦτον ἕνας ἐνάρετος κληρικός.* Il désire voir la Vierge ici-bas. Un ange vient du ciel lui annoncer qu'il verra la Vierge à l'aube, mais que l'éclat de sa gloire le rendra aveugle (*ὁλότυφλος*). Il ferme un œil et ne devient que borgne (*μονόφθαλμος*). Il se repent de son peu de foi. Il demande à revoir la Vierge, dût la seconde vision lui coûter l'œil qui lui reste. La Vierge apparaît : il voit clair des deux yeux.

Texte parallèle. Add. 33956, nº 29.

Mir. XXXVI. Du garçon qui ressuscita pour témoigner contre son meurtrier. — Vat. syr. 201, f. 76. Par. 286 (XXVII) f. 184. Par. 5078, f. 107. Par. 6164 (XV), f. 24.

Texte parallèle. Add. 19909, nº 23 (*Prompt.*, nº 656). Mussafia, III, p. 47. — [Agapios XXXVII, A. 389, B. 356.]

Mir. XXXVII. Puer Hebracus communicans [1] (= Mir. ar.-éthiop. XIII). — Vat. syr. 201, f. 77v. Par. 5078, f. 108v. Par. 6164 (XVI), f. 25v. — [Agapios XXXVIII, A. 390, B. 357].

Mir. XXXVIII. Mater de filio concepit... (= Mir. ar.-éthiop. LXVII). — Vat. syr. 201, f. 78. Par. 286 (XXVIII), f. 185. Par. 5078, f. 109v. *Inc.* Il y avait dans la ville de Rome un homme riche, très vertueux et de mérite. Quand il sut que

[1] Cf. Synaxaire éthiopien, 28 Ter (Tūbah), c., Mort de S. Joseph, fils de Māḥen, le juif (Zotenberg, *Catalogue des Mss. éthiopiens de la bibl. Nat.*, p. 174).

cette vie passait comme le rêve, il voulut quitter le monde et se faire moine. Par. 6164 (XVII), f. 26v. B. M. Rich. 7206, f. 27v.

TEXTES PARALLÈLES. Cf. Incunables italiens, mir. 55 : La Vierge comparaît devant la justice, à la place de la femme. — [AGAPIOS XXXIX, A. 390, B. 358].

MIR. XXXIX. De l'enfant que sa mère livra à Satan, quand elle le conçut (= Mir. ar.-éthiop. XL). — Vat. syr. 201, f. 81. Par. 286 (XXIX), f. 187. Par. 6164 (XVIII), f. 30v. — [AGAPIOS XL, A. 393, B. 360].

MIR. XL. De celui qui douta de la virginité et de l'intégrité de N.-D., Mère de Dieu, et qui fut délivré de ce doute, qui le troublait, par un prodige admirable.

I. Par. 5078 [1], f. 112. *Inc.* Il est question, dans le livre de l'histoire de la vie de S. François, d'un docteur très habile et extrêmement vertueux de l'ordre des Prêcheurs, et par eux j'entends les religieux de Mār Dominique ('Abd-el-'Aḥad : serviteur du dimanche). [Rectification du texte d'Agapios, due vraisemblablement à un missionnaire latin].

TEXTES PARALLÈLES. P. SABATIER, *Actus Beati Francisci et Sociorum eius*, 1902, cap. 45, p.142. *Acta SS.*, April. t.III, (23 avril), p. 240 F et 241 A : Fuit autem in Aegidio etiam prophetiae spiritus, ut sequentia declarabunt. Venit aliquando ad eum quidam Ordinis Praedicatorii, valde eruditus, sacrae Theologiae doctor, qui multis annis mire vexatus fuerat haesitatione quadam de perpetua matris Dei virginitate. Le bienheureux Gilles (Aegidius) s'associa à S. François en 1209. Il mourut en 1262. Il était d'Assise.

II. Vat. syr. 201, f. 83. Par. 286 (XXX), f. 188v. Par. 6164 (XIX), f. 33. — [AGAPIOS XLI, A. 394, B. 362] : *Inc.* *Μετὰ τὴν σάρκωσιν τοῦ Κυρίου ἡμῶν Ἰ. Χρ. χρόνους ἑπτακοσίους, ἦτόν τις ἐρημίτης, Ἀθηναῖος τὸ γένος.* Dans Agapios, qui ne parle pas de S. François, ni ne donne au *διδάσκαλος* l'appellation de prêcheur, la scène est en Orient, et au frère mineur Gilles d'Assise est substitué l'ermite Gilles d'Athènes, qu'il

[1] Le miracle XXXIX manque dans Par. 5078 : omission accidentelle, le mir. XL ayant conservé dans Par. 5078 son nº d'ordre.

fait vivre au désert, où il s'était retiré après un pèlerinage à Jérusalem. Toutefois le récit des trois coups de bâton et des trois lis qui naissent du sol aux trois affirmations de la virginité de Marie *ante partum, in partu et post partum* rend mot pour mot la source latine.

MIR. XLI. Vision prodigieuse et apparition admirable, stupéfiante : une goutte de sang du Seigneur l'emporte sur tous les péchés et les crimes du genre humain. — Vat. syr. 201, f. 84. Par. 5078, f. 113v. Par. 6164 (XX), f. 34v.

TEXTE PARALLÈLE. Add. 19909, nº 50 : *Prompt.*, nº 685. — [AGAPIOS XLII, A. 395, B. 363].

MIR. XLII. D'un prêtre (d'Allemagne, Plegis) que troublait un doute sur les divins mystères... et qui vit de ses yeux le Messie sous l'aspect d'un enfant (A. PONCELET, 225). — Vat. syr. 201, f. 85. Par. 286 (XXXI), f. 189v. Par. 5078, f. 114v. Par. 6164 ([X]XI) [1] : Titre, f. 36 ; et *incipit*, f. 1, l. 1 (= Par. 5078, f. 115, l. 7).

TEXTES PARALLÈLES. 1. PASCHASE RADBERT, *Lib. de corpore et sanguine Domini*, cap. 14, § 5 (*P. L.* CXX, 1319-20). Ce texte est reproduit *P. L.* LXXIII, 991-92 [Cf. Pélage-Jean, XVIII, 3, *P.L.* LXXIII, 978].

2. GUILLAUME DE MALMESBURY, *Gesta Regum Anglorum*, lib. III, § 286, p. 341, cite Paschase et rapporte l'anecdote à l'occasion de l'hérésie de Bérenger. C'est dans Paschase qu'apparaît pour la première fois le nom de Plecgils. Paschase a lu le fait « in gestis Anglorum ». Et G. de M., qui écrit les *Gesta Regum Anglorum* et qui cite Paschase, dit : « Quale quod Paschasius narrat contigisse Alamanniae. » Ni chez l'un, ni chez l'autre, il n'est question de doute dans l'esprit du prêtre. Au contraire Paschase dit expressément : « Itaque non ex infidelitate, ut assolet, sed ex pietate mentis ista petivit. »

3. CAESARIUS, IX, 5, p. 670. Ici il y a doute du prêtre : « qui cum in canone de tam mirabili conversione panis in corpus Christi haesitaret, Dominus ei in hostia carnem crudam ostendit », mais l'aspect de l'enfant manque. Incunables italiens,

[1] Le chiffre 11 du manuscrit est imputable au copiste. La suite régulière des miracles entre 9 et 30, dans laquelle les chiffres 13, 15, 18, 19, 25 seuls exprimés tombent à leur place, exige entre 19 et 25 le chiffre 21.

mir. 25. Cf. Schönbach, Sechster Teil, p. 1-84 : histoire du thème de l'hostie miraculeuse. La légende de Plecgils y est étudiée, p.54-56. — [Agapios XLIII, A. 396, B.364 : *Πελάγιος*.]

Mir. XLIII. De celui que tuèrent les Juifs et qu'après sa mort N.-D., mère de Dieu, ressuscita (A. Poncelet, 382). — Vat. syr. 201, f. 86ᵛ. Par. 286 (XXXII), f. 190ᵛ. Par. 5078, f. 116ᵛ. Par. 6164 (XXII), f. 3ᵛ. Par. 6256, f. 105ᵛ (*1° loco*).

Thème [Agapiôs XLIV, A. 398, B. 365] : l'enfant est tué dans le vignoble des Juifs, et après sa résurrection s'en va au temple chanter le répons.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 48. Add. 19909, n° 67 : *Prompt.*, n° 701. Harley 4401,n° 41 (Poquet, 557-572) : Mussafia, *Denkschriften* : Gautier de Coincy, II, 4, p. 55 : Par. lat. 18134, XIIIᵉ s., n° 28 : le juif qui le tua, l'enterra dans sa maison. Mielot, n° 19. Cf. Add. 11579, n° 5 [Herbert, *Romances*, III, p. 528] : Carleton F. Brown, *Chaucer's Prioress Tale and its analogues* (*Publications of the Mod. Lang. Association of America*, t. XXI, 1906, p. 486-518), et *Study of the miracle of our Lady told by Chaucer's Prioress*, Chaucer Soc., 1910 [Herbert, p. 673].

Mir. XLIV. De l'image de la Mère de Dieu qui écarta la mort et la peste de la ville de Rome (A. D. 512). — Vat. syr. 201, f. 87. Par. 5078, f. 117. Par. 6164 (XXIII), f. 4ᵛ.

Textes parallèles. Pauli Diaconi, *De Gestis Langobardorum*, lib. III, cap. 24 (*P.L.* XCV, 526) ; *S. Gregorii Vita*, 10-13 (*P.L.* LXXV, 45-48 : cf. 279-281, sur la procession ordonnée par Gr. le G.). *Legenda aurea*, c. 46, S. Grégoire, § 4, p. 190-92. Add. 33956, n° 1 : l'image peinte par S. Luc, conservée au capitole « in loco fratrum minorum ». — [Agapios XLV, A. 398, B. 366 : *ὁ μέγας Γρηγόριος ὁ Διάλογος* (A. D. 510).]

Mir. XLV. Du peintre (Jean) que N.-D., la Mère de Dieu, assista et secourut (= Mir. ar.-éthiop. LXXIV[2]). — Vat. syr. 201, f. 88. Par. 286 (XXXIII), f. 191. Par. 5078, f. 118. Par. 6154 (XXIV), f. 5ᵛ. Par. 6256, f. 107 (*2° loco*). Cf. Par. 6279, f. 154ᵛ (n° 4).

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 10. — [Agapios XLVI, A. 399, B. 367].

Mir. XLVI. D'une femme pieuse et craignant Dieu qui, pendant qu'elle se tenait devant l'image de la Mère de Dieu, fut par elle secourue et sauvée de la ruse et de l'astuce de Satan (A. Poncelet, 1005). — Vat. syr. 201, f. 89. Par. 286 (XXXIV), f. 192 : *Inc.* Il y avait dans la ville de Rome. Par. 5078, f. 119 : *Inc.* On rapporte dans le récit de la migration [1] de la Vierge au ciel. Par. 6164 (XXV), f. 7v. Variante [Agapios XLVII, A. 400, B. 367) : Lorsque l'homme conduit sa femme au diable, ils entrent tous deux à l'église à cause d'un orage. Le mari sort pour voir si le ciel s'éclaircit, et c'est alors qu'a lieu la substitution de personnes.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 1. *Legenda aurea*, c. 119, Assomption de la B. V. M., p. 513. Mielot, n° 2. Th. Wright, n° 29, p. 31. Arundel 406, n° 4. : la Vierge se présente au démon à la place de sa victime.

Mir. XLVII. De la jeune fille qui vit de ses yeux N.-S. J.-C. exercer les fonctions sacerdotales au paradis et vit cette vision (Cf. mir. ar.-éthiop. XXXIV) [A. Poncelet, 1273]. — Vat. syr. 201, f. 90v. Par. 286 (XXXV), f. 193. Par. 5078, f. 122v. Par. 6164 [XXVI], f. 10v.

Textes parallèles. Caesarius, VII, 20, p. 485 [Agapios XLVIII, A.401, B.369 : *Γράφει ὁ Καισάριος εἰς τὸν Διάλογον αὐτοῦ*] [2]. *Legenda aurea*, c. 37, Purification de la B. V. M., p. 165 (Cf. Mussafia, II, p. 67). Mielot n° 6. Variante : Incunables italiens, mir. 19.

Mir. XLVIII. De celle qui mérita de voir N.-S. J.-C. corporellement, sous l'aspect d'un enfant de trois ans, suivant son désir et sa demande (= Mir. ar.-éthiop. XXI). — Vat. syr. 201, f. 92v. Par. 286 (XXXVI), f. 195. Par. 5078, f. 125. Par. 6164 (XXVII), f. 36v.

Thème [Agapios XLIX, A. 403, B. 370] : l'enfant, dans la récitation de l'Ave, s'arrête avant les mots « et benedictus fructus ventris tui » et disparaît en disant : *Χαῖρε φιλτάτη μου θύγατερ, ὃ γὰρ ἐπόθεις ἑώρακας.*

Texte parallèle. Italien D, mir. 72.

[1] Le grec ne mentionne pas le récit de la Migration.
[2] Le récit commence aussi dans l'arabe avec : In regno Franciae.

MIR. XLIX. De l'homme et de la femme qui dans le mariage gardèrent la virginité. — Vat. syr. 201, f. 93v. Par. 286 (XXXVII), f. 195v : *Inc.* Après la mort du bienheureux Alexis. Par. 5078, f. 126 : *Inc.* Au temps d'Honorius et d'Arcadius, après la mort... Par. 6164 [XXVIII], f. 37v.

TEXTES PARALLÈLES. S. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, lib. I, c. 42 (*P.L.* LXXI, 183-184)[1]; *In gloria Confessorum*, c. 32 : De duobus Amantibus (l. c., 852). É. DE BOURBON : Don de Conseil, 2us titulus : *de Castitate*, n° 500 (A. LECOY DE LA MARCHE, p. 431). — [AGAPIOS L, A. 404, B. 371].

MIR. L. Du chef de voleurs qui, pour sa piété et sa confiance en la très-sainte Mère de Dieu, obtint d'une façon admirable, au moment de sa sépulture, indulgence et pardon. — Vat. syr. 201, f. 95. Par. 286 (XXXVIII), f. 197. Par. 5078 (L. 1), f. 128. Par. 6164 [XXIX], f. 40.

TEXTE PARALLÈLE. CAESARIUS, VII, 59, p. 546. — [AGAPIOS LI, A. 405, B. 373 : *ὁ ἄνωθεν Καισάριος γράφει εἰς αὐτὴν τὴν βίβλον τῶν Διαλόγων, ὅτι εἰς μίαν χώραν τῆς Ἰταλίας* (Trente)].

[MIR. L. 2]. Histoire du muet à qui la Vierge délia la langue avant sa mort (pour qu'il se confessât). — Par. 5078, f.131v.*Inc.*Il y avait un certain prêtre très riche... qui jeûnait le samedi tout entier en l'honneur de la Vierge. — C'est le serviteur de ce prêtre, qui est le sourd-muet du miracle.

TEXTES PARALLÈLES. Cf. Add. 19909, n° 28 : *Prompt.*, n° 663. Arundel 506 [pt. 1], n° 8 : Rich glutton in Lombardy bids his cellerer refuse him food one day every week in honour of the Virgin. A dumb man in his household, who likewise fasts in honour of the Virgin... [HERBERT, *Romances* III, p. 512].

MIR. LI. D'un blasphémateur et imposteur que N.-S. châtia et punit dans cette vie d'une mort corporelle honteuse (A. PONCELET, 105). — Vat. syr. 201, f. 97. Par. 286 (XXXIX), f. 198v. Par. 5078, f. 132v. Par. 6164 [XXX], f. 41.

[1] Col. 183, note d : « Porro hi duo amantes (i.e. S. Iniuriosus et Scholastica) in ecclesia sancti Illidii (S. Allyre) sepulti fuerant [*De ecclesiis Claromont.*, lib. I, c. 11]. »

Textes parallèles. Add. 15723, II, n° 18 : *Spec. hist.*, VII, 104b (Lausanne) ; *Scala caeli*, fol. clxxiia (in Lafana). Schönbach, Sechster Teil, p. 81 : Fuit quidam homo carnalis. Mais dans le grec il n'y a qu'un seul blasphémateur. — [Agapios LII, A. 407, B. 375] : *Εἰς τὴν Σαξωνίαν ἕνας σαρκικὸς ἄνθρωπος.*

Mir. LII. D'un autre blasphémateur (Théodoret) que tua la vengeance divine. — Vat. syr. 201, f. 98. Par. 5078, f. 134. Par. 6256 (*6e loco*), f. 122 (ce récit est répété, f. 97v). Par. 4703, f. 172v.

Thème [Agapios LIII, A. 408, B. 375] : Le juif Théodoret, préposé par Élie à la surveillance d'ouvriers chrétiens, constructeurs de navires, avait refusé, en blasphémant contre la Vierge, de les laisser entendre la messe pour une de ses fêtes. (Ce miracle a été copié dans un manuscrit du mont Athos.)

Mir. LIII. De la femme qui ressuscita d'entre les morts et confessa le péché caché qu'elle n'avait pas confessé avant sa mort (A. Poncelet, 436). — Vat. syr. 201, f. 98v. Par. 286 (XL), f. 199v. Par. 5078, f. 134v.

Textes parallèles. *Exordium Magnum*, Dist. V, c. 5 (Limoges), *P.L.* CLXXXV, 1129-31. Add. 15723, II, n° 31 : *Spec. hist.*, VII, 117 (Langres). Add. 19909, n° 66 : *Prompt.*, n° 637. — [Agapios LIV, A. 409, B. 376] : A la fin de ce récit Agapios soulève une objection : Pourquoi cette séculière a-t-elle été pardonnée, tandis qu'une religieuse(*Ἁμαρτωλῶν σωτηρία*, pars II, c. 7 [A. 206] fut damnée ? Agapios évoque les insondables jugements de Dieu, puis ajoute, touchant ses sources : « *Ἐγὼ καθὼς τὰ ηὗρα γεγραμμένα εἰς τὰ τυπώμενα βιβλία, τὰ γράφω* [1]. Ce n'est pas dans un seul endroit que le présent miracle est écrit, mais dans beaucoup : 1. *Εἰς τὰ θαύματα τῆς Ὑπεραγίας τοῦ Σιλβανοῦ, μέρος α', κεφ. λδ'*. 2. *Εἰς τὸν Κῆπον τῶν παραδειγμάτων εἰς φύλ. τοα'*. 3. *Εἰς τὸν Ἀνθισμένον λειμῶνα, φύλ. ριγ'*.»

Mir. LIV. Du clerc fornicateur qui fut submergé et noyé dans le fleuve, puis ressuscita d'entre les morts (= Mir. ar.-éthiop. XXXVIII). — Vat. syr. 201, f. 101. Par. 286 (XLI),

[1] Il renvoie à son *Προοίμιον* vers la fin : *διατὶ οἱ λόγοι οὗτοι εἶναι εὑγαλμένοι... ἀπὸ βιβλία διάφορα Ἰταλικὰ καὶ Ῥωμαϊκά.*

f. 201 : *Inc.* On raconte dans le recueil des miracles de N.-D. Par. 5078, f. 137 : *Inc.* On raconte dans la *Ἁμαρτωλῶν σωτηρία* (pars III).

Thème [Agapios LV, A. 411, B. 378] : c'est un ange qui retire le cadavre du fond des eaux ; le clerc ressuscité se fait moine.

Mir. LV. Du brigand qui avait toujours du zèle pour prier N.-D., Mère de Dieu, et que pour cela elle ne laissa pas mettre à mort par les démons [1]. — Vat. syr. 201, f. 102. Par. 286 (LV), f. 202. Par. 5078, f. 138v.

Textes parallèles. Incunables italiens, mir. 2. *Legenda aurea*, c. 51, Annonciation, § 3, p. 221. Hérolt, nº 69. Mielot, nº 8. *Gesammtabenteuer*, III, pp. cxxvi, 561. — [Agapios LVI, A. 412, B. 379].

Mir. LVI. De la femme pieuse dont N.-D. l'immaculée reçut l'âme, et du riche près duquel, à l'heure de la mort, se tinrent les Djinns [2] et dont ils saisirent l'âme (= Mir. ar.-éthiop. LXXI). — Vat. syr. 201, f. 103v. Par. 286 (LVI), f. 203v. Par. 5078, f. 140v. *Inc.* Un prêtre desservait une église dans une paroisse (*ἐνορίαν*).

Textes parallèles. Caesarius [A. Meister, *Die Fragmente der Libri VIII Miraculorum*], III, 56. —[Agapios LVII, A. 413, B. 380].

Mir. LVII. De celui qui fut frappé d'un coup invisible pour un léger blasphème et qui obtint traitement et guérison de N.-D., Mère de Dieu (A. Poncelet, 1400). — Vat. syr. 201, f. 104v. Par. 286 (LVII), f. 204. Par. 5078, f. 141v.

Textes parallèles. Add. 19909, nº 34 : *Prompt.*, nº 670. *Spec. hist.*, VII, 98. Mussafia, II, p. 51 (Par. lat. 12593, nº 73), nº 75 : quidam pauperculus homuntio Walterus nomine in vicinia Aquiscinensis (Anchin) ecclesiae. Par. 17941, XIIIe s., nº 64 : Aquiscinctum. — [Agapios LVIII, A. 414, B. 381].

Mir. LVIII. De l'enfant ulcéreux qui recouvra la santé par l'intervention de la Mère de Dieu et se fit moine. — Vat. syr. 201, f. 105v. Par. 286 (LVIII), f. 205. Par. 5078, f. 142v.

[1] Diabolus famulatur militi latroni. Cf. Mir. ar.-éthiop. LXI.
[2] Sous la forme de chiens noirs (ar.-éthiop. : chats noirs).

TEXTE PARALLÈLE. CAESARIUS, VII, 25, p. 496 : Adam sacerdos et monachus in Lucka [1], cuius supra memini, cap. 17 (p. 483). — [AGAPIOS LIX, A. 415, B. 382].

MIR. LIX. Du petit garçon qui resta intact et sauf, sans être brûlé par le feu. — Vat. syr. 201, f. 106v. Par. 5078, f. 143v.

TEXTES PARALLÈLES. Incunables italiens, mir. 50. Add. 19909, nº 16 : *Prompt.*, nº 651. — [AGAPIOS LX, A. 416, B. 383].

MIR. LX. De l'aveugle (Didyme) que rendit célèbre le recouvrement de la vue (A. PONCELET, 473). — Vat. syr. 201, f. 107. Par. 5078, f. 144.

TEXTES PARALLÈLES. CAESARIUS [*Libri VIII Miraculorum*], III, 27, p. 156. Add. 19909, nº 31 : *Prompt.*, nº 666. Add. 18929, nº 2 : même version que HÉROLT. Arundel 407, nº 6. Add. 18346, nº 47. — [AGAPIOS LXI, A. 416, B. 384].

MIR. LXI. De celui qui fut préservé de la noyade en mer. Naufragium in mari Mediterraneo (Mir. ar.-éthiop. XV). — Vat. syr. 201, f. 108. Par. 5078, f. 145.

TEXTE PARALLÈLE. *Spec. hist.*, VII, 88 : [AGAPIOS LXII, A. 417, B. 385 : *Γράφει ὁ Βικέντιος εἰς τὸν καθρέπτην τῶν Ἱστορικῶν*].

MIR. LXII. De quelqu'un qui est préservé de périr dans les flots de la mer. Naufragium in medio mari Britannico (Mir. ar.-éthiop. XXXVII). — Vat. syr. 201, f. 108v. Par. 5078, f. 146.

TEXTE PARALLÈLE. *Spec. hist.*, VII, 89, § 1 : [AGAPIOS LXIII, A. 418, B. 385 : *Εἰς τὴν αὐτὴν βίβλον*].

MIR. LXIII. De la vision merveilleuse qui arriva à un homme miséricordieux et clément, surtout pour sa piété envers N.-D. Mère de Dieu. — Vat. syr. 201, f. 109. Par.286 (LXIII), f. 206. Par. 5078, f. 146v. Agapios réfère à l'évêque Vincent qui a écrit ce miracle *εἰς τὸν Ἠθικὸν αὐτοῦ καθρέπτην* [Par.

[1] In Saxonia (p. 483) ; le miracle eut lieu dans l'église d'un monastère de Westphalie où Adam était écolier.

286 : dans le miroir de la philosophie ; Par. 5078 : dans le miroir des chroniqueurs (chroniques).]

Thème [AGAPIOS LXIV, A. 419, B. 386] : Une nuit que cet homme s'était couché après avoir soupé, voici que le matin on le trouva étendu par terre froid et inanimé. Il resta ainsi plusieurs jours comme mort. Revenu à lui il raconta sa vision. Mention du pont et du fleuve de feu. Trois hôtes qu'il avait reçus chez lui le défendent des démons etc. [Recommandation de l'aumône et des œuvres de miséricorde].

MIR. LXIV. D'un prodige terrible. Théophile ou l'obéissance aux parents et l'assistance à la messe. — Vat. syr. 201, f. 112. Par. 286 (LXIV), f. 208ᵛ. Par. 5078, f. 149ᵛ. Par. 6256, f. 133 (*10° loco*). B. M. Or. 6486, f. 138ᵛ-143ᵛ.

TEXTES PARALLÈLES. É. GALTIER, *Byzantina* V, III, *Romania* XXIX, 1900, p. 507 : Le conte du roi qui veut faire périr le fils de son sénéchal. Cf. VESSELOFSKY, *Russische Revue* (1875), p. 178-81 ; Dit de l'empereur Costant, *Romania* VI, p. 162-69. G. PARIS, *Romania* V, après avoir étudié les différentes versions de ce conte, en a établi le classement. É. GALTIER, l. c., p. 508-511, donne la traduction du 65ᵉ miracle d'Agapios : [AGAPIOS A. LXVI [1], p. 421 ; B. LXV, p. 388].

MIR. LXV. Des deux enfants qui furent préservés dans un tremblement de terre (A. D. 1507) et revinrent chez eux indemnes. — Vat. syr. 201, f. 115. Par. 5078, f. 153.

Thème [AGAPIOS A. LXVII, p. 424 ; B. LXVI, p. 391] : C'est à *Χάνδακα*, le grand Castrum. Pendant le tremblement de terre, les enfants furent préservés par un abri qui sortit de l'image de la Vierge, historiée sur le mur d'un *ἐργαστήριον*. Le duc Hiéronyme Donat fit bâtir une église à l'endroit même.

MIR. LXVI. Du soldat qui tomba du haut de la muraille en bas (A. D. 1599) et se brisa et meurtrit le corps et qui obtint guérison... — Vat. syr. 201, f. 116. Par. 5078, f. 154.

Thème [AGAPIOS A. LXVIII, p. 425 ; B. LXVII, p. 392] : C'est dans le même Castrum. Un soldat nommé Jean, qui gardait le mur de la ville, tombe . Il est transporté à l'hôpi-

[1] Dans A le chiffre 65 a été sauté.

tal Saint-Pierre, puis, après la messe de la Vierge qu'il a fait dire, à l'église métropolitaine, sous le vocable de S. Tite, où il gît le jour devant l'image de la mère de Dieu. Le sacristain le met hors de l'église pendant la nuit. Le lendemain, il se réveille guéri.

MIR. LXVII. 1. *Περὶ τῆς ἐν τῷ φρέατι τοῦ Θραψανοῦ θαυματουργίας.* — Vat. syr. 201, f. 117v. Par. 286 (LXX), f. 211. Par. 5078, f. 155v : *Inc.* Dans un des bourgs de l'île de Crète, appelé *Θραψάνος.* [AGAPIOS A. LXVII (sic), p. 426 ; B. LXVIII, p. 393] : l'église s'appelle *ἡ Κυρία ἡ πηγαδιώτισσα,* N.-D. du Puits (le puits est vis-à-vis de l'église).

2. *Ἔτι δὲ καὶ περί τινων ὑδάτων τερατώδους φύσεως.* Cette seconde partie[1], étrangère aux Miracles de la Vierge, comprend 15 §§ : le premier est sur la mer Morte, le dernier sur un arbre de l'île de Fer, qui alimente d'eau l'île entière. Sur le § 8, cf. HERBERT, *Romances* III, p. 176 : Spring in India ; et sur le § 9, cf. l. c., p. 167 : In Halesina civitate (la deuxième source).

MIR. LXVIII. D'une vision merveilleuse et admirable d'un *πνευματικὸς ἁγιώτατος..* — Vat. syr. 201, f. 118v. Par. 286, f. 143-145v [*Inc.* D'après ce qui est relaté dans le livre de la prairie des fleurs, au ch. 8 de la 3e partie] et f. 211-14. Par. 5078, f. 158v.

TEXTES PARALLÈLES. Add. 19909, n° 9 : *Prompt.*, n° 644 : Day of Doom postponed. CAESARIUS, XII, 58 (dernier chap. du livre des *Dialogues*), p. 900. — [AGAPIOS A. LXIX p. 429 ; B. LXIX, p. 395].

Thème (AGAPIOS, A. 430) : Dialogue entre Marie et Jésus après la deuxième sonnerie de la trompette, la troisième devant amener la fin du monde. Jésus se plaint non seulement des laïques, mais des moines et des *Ἡγεμόνες.* Néanmoins, Marie obtient qu'un temps soit laissé au repentir et la fin du monde est retardée.

[1] Par. 5078, f. 156v. — [Agapios A. 427].

S. DÉMÉTRIANUS ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ?

En examinant l'annonce martyrologique des SS. Juventin et Maximin dans deux calendriers syriaques jacobites provenant de Qennešre, nous sommes arrivé à la conclusion que cette annonce doit provenir d'un texte hagiographique rédigé probablement à Antioche, dans la seconde moitié du V[e] siècle [1]. Une autre mention commune à ces deux mêmes calendriers, semble remonter également à une source aujourd'hui perdue de la tradition antiochénienne.

Une des cinq commémoraisons marquées pour le mois de novembre dans le manuscrit Musée Britannique Add. 17134 est libellée en ces termes [2] : ܒܥܣܪܝܢ ܒܬܫܪܝܢ ܐܚܪܝ، ܕܩܕܝܫܐ ܕܕܡܛܪܝܢܘܣ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܕܐܘܢܪܝܘܣ ܡܠܟܐ, *die vicesimo tesrin posterioris* (*commemoratio*) *sancti* Dometrini *episcopi et Honorii regis*.

A cette mention correspond celle qui se lit au 10 novembre [3], dans la liste plus complète du manuscrit Musée Britannique Add.14504 : ܝ. ܕܩܕܝܫܐ ܕܕܡܛܪܝܐܢܘܣ ܐܦܝܣܩܘܦܐ ܘܕܢܨܝܚ ܕܫܠܡܬܐ ܐܘܢܪܝܘܣ ܡܠܟܐ, (*Tesrin posterioris die*) X : *Demetriani episcopi et religiosissimi regis Honorii.*

La discordance des quantièmes mensuels peut être négligée. Elle tient à un accident de transcription si ordinaire en syriaque qu'il est presque superflu de s'arrêter à l'expliquer. De plus, dans les conditions où l'erreur de nombre s'est produite, c'est la date du 10 qui devrait être présumée originale même en l'absence de toute attestation positive.

Voyons d'abord à quel personnage connu d'ailleurs pourrait se rapporter l'annonce en question.

1 Ci-dessus, p. 77-82.

2 F. Nau, *Un martyrologe et douze ménologes syriaques*, dans *Patrologia Orientalis*, t. X, p. 35.

3 Ibid., p. 47.

1. Le premier nom qui se présente à l'esprit est celui de S. Démétrianus, évêque de Cythère dans l'île de Chypre, dont la commémoraison devait tomber le 7 novembre, à la date anniversaire de son décès [1]. Il faut l'écarter sans appel, pour plusieurs raisons, dont une absolument décisive. S. Démétrianus évêque de Cythère est mort en 910 ou en 915, environ 140 ans après la date où le calendrier de Qennešrê fut transcrit dans le codex Add. 17134 par un contemporain de Jacques d'Édesse sinon par Jacques lui-même [2].

2. Le martyrologe hiéronymien au 10 novembre annonce : *In Antiochia Demetri, Amesi, Eustoci et sociorum*. Les manuscrits de Berne et de Wissembourg donnent à Démétrius la qualité d'évêque et lui adjoignent encore un compagnon du nom de *Ianuarius* [3]. Si toute l'énumération doit être rattachée à la rubrique locale : *in Antiochia*, chose assez incertaine, il s'agirait donc d'un évêque d'Antioche martyrisé avec plusieurs membres de son clergé ou de son troupeau.

3. Le martyrologe syriaque de Wright mentionne au 14 novembre un S. Démétrius, dans un contexte qu'il faut considérer en entier [4] : ܘܒܬܠܬܥܣܪܐ ܒܦܕܝܢܬܘܣ ܘܗܕܝܣܛܘܣ ܩܫܝܫܐ. ܘܒܐܪܒܥܣܪܐ ܒܗ ܒܡܕܝܢܬܐ ܬܐܕܘܛܘܣ ܘܕܡܛܪܝܘܣ ܩܫܝܫܐ ܣܗܕܐ. ܘܒܚܡܫܬܥܣܪܐ ܒܐܢܛܝܘܟܝܐ ܣܩܘܢܕܘܣ ܘܐܘܪܢܛܝܣ ܣܗܕܐ ܡܢ ܩܕܡܝܐ. *Et* (*die*) *decimo tertio Pedinthi* (sic, lire *Perinthi*) *<...> et Hedisti presbyteri. Et die decimo quarto in eadem urbe Theodotus et Demetrius presbyteri martyres. Et die decimo quinto Antiochiae Secundus et Orentis martyres ex antiquis*. Il n'est que trop aisé de voir qu'en cet endroit, l'original grec a été bouleversé par l'abréviateur. Au 13, le nom d'Hédiste devait être précédé d'un ou de plusieurs autres, à moins que la particule conjonctive ne soit elle-même une excroissance. La rubrique locale, outre la faute *Pedinthos* pour *Perinthos* [5], est sans doute abrégée d'une formule plus

[1] *Acta SS.*, Nov. t. III, p. 298-99.
[2] Ci-dessus, p. 78.
[3] *Acta SS.*, Nov. t. II, 1, p. 141.
[4] *Acta SS.*, ibid., p. LXII-LXIII ; F. NAU, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 22-23.
[5] Déjà commise et aggravée d'une seconde au 29 septembre : ܐܦܕܝܢܬܘܣ, *aphdinthos*.

développée, comme celle que l'on retrouve dans le synaxaire de Constantinople : *ἐν Περίνθῳ πόλει τῆς Θρᾴκης, ἣ νῦν Ἡράκλεια λέγεται* [1]. A la même date en effet, là où le syriaque porte *Perinthos,* l'hiéronymien dit : *in Thracia;* tandis qu'au jour suivant, on trouve, dans le syriaque : *in eadem urbe,* c'est-à-dire à Périnthe, et dans l'hiéronymien : *in Heraclea.*

Les deux noms qui se lisent au 14, dans le syriaque : *Theodotus et Demetrius,* reparaissent dans une liste plus longue que l'hiéronymien énumère au 15 sous la rubrique *in Africa : ...Secundi, Theodoti, Demetri, Parentis..,* et dont une partie fait double emploi avec le groupe du 14 : *Clementini, Theodoti, Filomini...*

Enfin, dans la notice du 15, le premier nom du couple *Secundus et Orentis* se lit deux fois dans l'hiéronymien à ce même jour, sous la rubrique *in Africa.* Le second, *Orentis,* n'a pas d'équivalent reconnaissable dans les listes grecques reproduites, à cette date ou aux environs, par l'hiéronymien, où, comme d'habitude, la rubrique *in Antiochia* a plusieurs fois glissé de sa vraie place.

En présence d'une telle confusion, il n'est pas interdit de se demander si le nom de Démétrius, qui a surnagé dans le martyrologe syriaque, ne provient pas, à travers bien des vicissitudes et des altérations, d'une source assez voisine de celle que nous cherchons. Mais cette source n'est plus reconnaissable et il est présentement impossible de l'appeler en témoignage.

4. Un S. Démétrius est nommé avec une quinzaine d'autres personnages illustres dans un panégyrique syriaque, traduit du grec, qui a été attribué à Eusèbe de Césarée, sans l'ombre d'une raison plausible [2]. Dans cette énumération on a reconnu plusieurs martyrs d'Antioche, et sept noms tout au moins pris dans la liste épiscopale d'Antioche, huit, si celui de Démétrius appartient, comme il semble, à la même catégorie [3].

[1] *Synax. Eccl. CP.*, p. 675-76 (11 mai).

[2] *BHO.* 700 ; *Journal of Sacred Literature,* nouv. sér., t. V (1864), p. 408.

[3] Cf. H. Delehaye, *Les origines du culte des martyrs,* p. 225.

Il est établi par ailleurs que le 14e (alias le 15e) évêque d'Antioche s'appelait Démétrianus [1]. Son élection était annoncée en même temps que la mort de son prédécesseur Fabius, dans une lettre de Denys d'Alexandrie au pape S. Corneille, dont Eusèbe nous a conservé la substance [2]. On savait de lui qu'il aida à établir la concorde troublée par le schisme Novatien [3], et qu'il était le père de l'évêque Domnus, qui fut à son tour élevé sur le siège d'Antioche, après la déposition de Paul de Samosate [4].

La Chronique d'Eusèbe porte deux mentions qui le concernent. 1. Sous la 258e olympiade, l'an II de Gallus et Volusien : *Antiochiae XIIII constituitur episcopus Demetrianus* [5]. 2. Sous la 260e olympiade, de Valérien et Gallien, l'an VII : *Antiochiae XV constituitur episcopus Paulus Samosatenus* [6]. Cette seconde date doit marquer approximativement l'année où le siège d'Antioche fut considéré comme vacant. Dans le cas ordinaire, cette année serait celle même de la mort de Démétrianus. Mais on va voir qu'il y a peut-être lieu de faire une exception à cette règle.

En contradiction apparente avec ces indications, la liste épiscopale d'Antioche, insérée dans la Chronographie du patriarche Nicéphore, porte sous le numéro 15 : *Δημητριανός· ἔτη δʹ* [7].

Voilà, à très peu de chose près, tout ce que les sources occidentales nous apprennent sur Démétrianus d'Antioche. Passons à l'Orient.

Le chroniqueur nestorien Mâri ibn Sulaïmân, au XIIe siècle, dans la notice du catholicos Mâr Pâpâ, fait une allusion assez inattendue à Démétrius d'Antioche. Elle mérite

[1] A. Harnack, *Die Chronologie der altchristlichen Litteratur bis Eusebius*, t. I, 1 (Leipzig, 1897), p. 212-18.

[2] *Histor. eccl.*, VI, 46, ed. Schwartz, p. 628.

[3] Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 5, Schwartz, p. 638.

[4] Ibid., VII, 30, Schwartz, p. 712.

[5] Joh. K. Fotheringham, *Eusebii Pamphili Chronici canones* (Londinii, 1923), p. 301.

[6] Ibid., p. 302.

[7] Ed. L. Dindorf, *Georgius Syncellus et Nicephorus C.P.*, vol. I (Bonnae, 1829), p. 782.

d'être rapportée en propres termes [1]. ...وفي ايامه بدا يكتب
الاقلاسيسطيقات. وخرج في اول رياسته هرمزد بن اردشير الى نواحي المغرب.
وقيل في حكاية اخرى انه سابور. وقصد انطاكية وما تقرب منها واوقع
باهلها وسبي منها سبيا كثيرا وخلقا من الاساقفة والمومنين وفطرك انطاكية
واسمه دامطريوس وصار بهم الى الاهواز وبنى لهم مدينة سماها جندي سابور
واسكنهم فيها. فقيل له: «انت فطرك انطاكية تسمي باسم الفطركة وتدبر
من معك من السبي.» فقال: «معاذ الله ان افعل ما ليس هو لي بحق ولا
اعطانيه روح القدس ولا سلطني عليه.» وكان فافا الجاثليق اطلق له ان يسمى
بالفطريركية كما كان بانطاكية ويدبر امور اهل السبي معه فامتنع فجعله حينئذ
مطران جنديسابور وصاحب اليمن عند الاجتماع والمتقدم في اساميذ الجثالقة.

Eius aetate annales ecclesiastici (*ἐκκλησιαστική*) *conscribi coepti sunt. Administrationis eius initio Hormizd Artaxersis filius ad occidentis partes profectus est. In aliis narrationibus de Sapore id dicitur. Et Antiochiam petens eiusque viciniam, incolas earum adortus est, e quibus plurimos captivos duxit, turbam multam episcoporum atque fidelium cum Antiochiae patriarcha nomine Demetrio. Quos in regionem Huzainorum adduxit; iisque urbem aedificavit, quam Bendosabora* [2] *appellavit iisque incolendam dedit. Porro* (*Demetrio*) *dictum est*: « *Tu Antiochiae patriarcha es. Patriarchalis tibi titulus esto*; *et eos qui tecum captivi abducti sunt administra.* » *Qui dixit*: « *Me custodiat Deus ne faciam quod mihi non fas est neque a Spiritu Sancto datum est.* » *Atqui permiserat ei Papas catholicus ut patriarchae titulo appellaretur, sicut Antiochiae solebat, et una secum exsulum negotia administraret. Id autem facere recusavit. Tunc* (*Papas*) *eum creavit Bendosaborum metropolitam eique sedem dexteram assignavit in synodis et primas partes in catholicorum consecratione.*

[1] Maris, Amri et Slibae, *De patriarchis nestorianorum commentaria*, ed. H. Gismondi, Pars prior. Maris textus arabicus (Romae, 1899), p. 8.

[2] *Βενδοσαβόρων τῆς πόλεως* Théophilacte Simocatta, *Hist.*, l. III, 5, 2, ed. C. de Boor (Lipsiae, 1887), p. 117. Voir ci-après.

Ṣlîbâ, comme d'ordinaire, se borne à répéter la narration de Mâri, non sans essayer de l'embellir quelque peu. Le catholicos Pâpâ de Séleucie, apprenant l'arrivée du « patriarche » d'Antioche, se rend en personne auprès de lui, pour lui offrir le siège de Séleucie-Ctésiphon [1]. Une autre correction, moins malencontreuse, est d'avoir supprimé le personnage imaginaire d' Hormizd, fils d'Ardašîr. Mais ces variantes introduites arbitrairement ne supposent la connaissance d'aucune source nouvelle. Au point de vue de la recherche qui nous occupe, la recension de Ṣlîbâ ne mérite pas qu'on s'y arrête plus longtemps.

Les critiques n'ont point paru d'abord prendre fort au sérieux le témoignage de Mâri. V. Bolotov, qui l'a remarqué le premier, l'a rejeté par une prévention où l'on ne reconnaît pas sa perspicacité habituelle [2]. D'autres ont motivé leur scepticisme par des raisons plus sérieuses [3]. Il est trop clair en effet que la narration de Mâri contient des invraisemblances et des anachronismes flagrants. S'il fallait l'accepter ou l'écarter en bloc, sa condamnation ne serait pas douteuse. Mais la question n'est peut-être pas aussi simple, et l'on a du reste appuyé beaucoup trop fortement sur les présomptions défavorables à la sincérité de Mâri. Il n'est pas exact notamment que, chez l'annaliste arabe Tabari, la fondation de Ǧundaîšâbûr, ne soit aucunement rattachée à l'expédition de Sapor Ier contre Antioche [4]. Si Tabari ne dit pas assez clairement que Ǧundaîsâbûr fut fondée pour recevoir la population déportée de l'Antiochène, on se demande quels termes il aurait dû employer. Son texte va même au delà de l'affirmation de Mâri,

[1] Gismondi, op. c., pars posterior. Amri et Slibae textus arabicus (Romae, 1896), p. 141.

[2] *Čto znaet o načalě khristianstva v' Persiĭ istorija?* dans *Khristianskoe Čtenie*, 1900, p. 91-92, note 25a.

[3] G. Westphal, *Untersuchungen über die Quellen und Glaubwürdigkeit der Patriarchenchroniken des Mârî ibn Sulaimân, 'Amr ibn Matai und Ṣalîba ibn Johannân*, I. Abschnitt (Kirchhain N.-L., 1901), p. 62-63, énonce un jugement encore assez favorable. Celui de M. J. Labourt, *Le Christianisme dans l'empire perse sous la dynastie Sassanide* (Paris, 1904), p. 19-20, est une condamnation sans appel ni circonstances atténuantes.

[4] Westphal, op. c., p. 62.

comme on le verra, et des érudits tels que M. J.Marquart[1] et M. P. Schwartz[2] ne l'ont pas compris autrement.

Aujourd'hui, il n'est plus douteux que Mâri écrivait d'après une source ancienne, et peu s'en faut que l'on ne tienne cette source elle-même. La compilation nestorienne, dite *Chronique de Séert*, composée, semble-t-il, peu de temps après 1036[3] s'exprime en ces termes sur la captivité des chrétiens d'Antioche[4]:

في السنة الحادية عشرة لملكته[1] شابور بن اردشير قصد بلاد الروم واقام بها مدة وخرب عدة مدن وظفر بالملك اوليفرانيوس واخذه اسيرا وجاء معه الى بلاد النبط فاعتل من الغم ومات هناك. ورجع من كان نفاه اللعين اوليفرانيوس من الاباء الى كراسيهم. ولما انصرف سابور من بلاد الروم ومعه السبي اسكنهم بلدان العراق والاهواز وفارس وفي المدن التي بناها ابوه. وبنى هو ثلث مدن واشتق لها اسماء من اسمه. احدها في بلد ميشان وسماها سد شابور[2] وهي دير مخراق. والثانية في بلد فارس واسماها الى وقتنا هذا سابور. وجدّد بناء جنديسابور وكانت قد خربت. وسماها انطيشابور. وهذه تسمية من الجمع بين اليوناني والفارسي ومعناها : انت بدل سابور. وبنى مدينة ثالثة على دجلة وسمّاها مروحابور[3] وهي عكبرا ونواحيها. واسكن في هذه المدن قوما من السبي ودفع اليهم اراضي يعمروها ومنازل يسكنوها. وكثر النصارى في بلد الفرس بهذا السبب وبنيت الديارات والبيع. وكان فيهم كهنة سبوا

[1] Texte : لملكه. — [2] Lire : اذ سابور. — [3] Lire : بزورجسابور.

[1] *Erânšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, dans *Abhandlungen der Kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, N. F., t. III, 2 (1901), p. 145.

[2] *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen*. IV, dans *Quellen und Forschungen zur Erd- und Kulturkunde*, t. IX (Leipzig, 1921), p. 346 et suiv.

[3] F. Seybold, *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. 66 (1912), p. 743.

[4] Ed. Addaï Scher, *Chronique nestorienne inédite*, dans *Patrologia Orientalis*, t. IV (1908), p. 220-23.

من انطاكية فسكنوا جنديسابور واختاروا ازدق[4] الانطاكي فجعلوه اسقفا عليهم لان ديمطريوس فطرك انطاكية اعتل ومات من الغم. وكان قد خرج منها قبل هذا السبي الثاني وصار الفطرك على انطاكية بعد ما سبي ديمطريوس فطركها فولي الشهشاطي. وقد شرح دانيال بن مريم خبره شرحا بليغا. وبنى سابور ايضا مدينة بكشكر وسماها حسرشابور واسكنها قوما من اهل المشرق. وكان السبب في بنائها انه كان لما قصد فارس اجتاز في برية كشكر فراى شيخا كبيرا يلتقط حطبا. فغير الملك زيه وساله عن بلده ونسبه وهل يمكن ان يبنى في هذا الموضع مدينة. فقال له الشيخ: «ان امكن ان اتعلم انا الكتابة على كبر سني يهيا ان تبنى هاهنا مدينة». فامر الملك ان يعلم الشيخ علم المجوسية ويقدم الى معلمي الزمزمة بالعناية الى ان يرجع من اصطخر. فتعلم الشيخ وبنيت المدينة. وتفرق النصارى في سائر البلدان وكثروا بالمشرق وبني يرانشهر[5] التي هي كرسي مطارنة فارس بيعتان وسميت واحدة بيعة الروم والاخرى كرمانون[6] وكان يصلي فيها باليونانية والسوريانية. وعوض الله الروم عما لحقهم من السبي والعبودية بما صاروا فيه من حسن الحال وعظم امرهم في بلادهم اعنى بلاد الفرس وحصلوا باكثر مما كانوا فيه من طيب العيش في بلادهم... ورزق الله هاولاء الروم محبة الفرس لهم واقتنوا ارضين بغير ثمن وانتشرت بهم النصرانية في بلد المشرق.

[4] Lire : يارق. — [5] Lire : بريو اردشير ou بريشهر. — [6] Texte : كرمابون.

Anno undecimo [1] *regni <sui> Sapor 'Artaxersis filius ad Romanorum regiones contendit, in quibus diu remansit ; complures urbes evertit, Valerianum* [2] *imperatorum devicit capti-*

[1] En 352/353.   [2] *Ultfrâniôs.*

vumque cepit ; et cum eo ad Nabathaeorum terras venit. Qui maerore confectus ibi mortuus est. Et ad sedes suas reverterunt patres quos maledictus Valerianus eiecerat. Sapor autem e Romanorum terra digressus cum captivis, hos collocavit in regionibus Babyloniae, Huzaïnae et Persidis, atque in urbibus quas condiderat pater eius. Ipse quoque tres urbes condidit, quibus nomina assignavit ducta a nomine suo ; e quibus unam in terra Mesena quam appellavit Sad Sàpor (lire : *Šâdh-Sâbûr*), *quae est coenobium Miḫrân ; alteram in regione Persidis quae usque ad hance nostram aetatem appellatur Sapor. Et denuo aedificavit Bendosabora quae diruta fuerant eaque appellavit Antisabor, quod nomen compositum est e graeco et persico, et significat* : « *Tu esto pro Sapore* ». *Tertiam urbem aedificavit ad Tigrim, quam appellavit Murûḳâbûr* [lire : *Buzûrg-Sâbûr*] ; *haec est 'Okbarâ eiusque vicinia. In his porro urbibus collocavit populum ex captivis ; quibus terras largitus est quas colerent domosque in quibus habitarent. Hac igitur causa in regione Persarum christiani numero increverunt ; monasteria et ecclesiae aedificatae sunt. Erant autem inter eos sacerdotes qui Antiochia captivi fuerant adducti. Hi Bendosaboris consederunt, elegeruntque Azdaq* [lire : *Hierax*?] *Antiochensem, quem sibi episcopum constituerunt, nam Demetrius patriarcha Antiochensis maerore confectus obierat. Hic enim iam ante secundam hanc captivitatem* (*Antiochia*) *excesserat. Et Antiochiae patriarcha, postquam captivus abductus est Demetrius eius patriarcha, factus est Paulus Samosatenus ; cuius historiam facunde persecutus est Daniel Mariae filius. Aedificavit quoque Sapor urbem in Caškar, quam appellavit Ḥasar-Šâbûr in eaque collocavit populum ex orientalibus. Huius aedificandae eius modi causa fuit. Cum* (*rex*) *in Persidem contenderet, pertransiit per Caškarae solitudinem ibique senem conspexit aetate provectum, qui ligna colligebat. Rex autem mutato habitu, eum de patria et genere percontatus, interrogavit num in isto loco urbem aedificare posset. Dixit ei senex* : « *Si ego, utcumque sum aetate gravis, litteras discere possum, aedificandae urbis in hoc loco tu manum admove.* » *Tunc praecepit rex ut senex magorum disciplinam doceretur et superstitionis magistros assidue conveniret, donec ipse Persepoli redux esset. Itaque edoctus est senex, et urbs aedificata fuit. Christiani autem in alias regiones sparsi sunt et in Oriente*

numero increverunt. In Eranšahir quidem, quae sedes est metropolitarum Persidis, exstructae sunt ecclesiae duae, quarum una Romanorum ecclesia appellata fuit, altera Caramaniorum ; et in utraque [1] *oratio fiebat (lingua) graeca et syriaca. Deus autem Romanis damnum quod illis ex captivitate et servitute acciderat, prospera fortuna compensavit qua usi sunt. Invaluerunt res illorum in eorum regionibus, regiones dico Persarum, factaque est eorum vita felicior quam in eorum patria... Conciliavit Deus Romanis illis Persarum amicitiam. Terras gratuito possederunt, atque per eos religio christiana in regione orientis propagata fuit.*

La haute importance de ce témoignage n'a pas échappé à M. E. Sachau, qui a largement utilisé la *Chronique de Séert* dans une savante étude sur le christianisme dans le Pârs [2]. Nous croyons utile de reprendre avec quelques développements les rapides observations qu'il a consacrées à l'histoire de Démétrianus.

On remarquera tout d'abord dans ce récit la référence explicite à l'histoire de Daniel ben Mariam. Elle ne tombe pas dans le vide. En dehors de la *Chronique de Séert*, où il est cité en plusieurs endroits, Daniel ben Mariam ou bar Mariam a laissé dans la littérature syriaque des traces certaines qui permettent de l'identifier [3]. On sait qu'il vivait vers le milieu du VIIe siècle et qu'il a composé entre autres ouvrages une histoire des martyrs d'Orient [4]. A travers les termes un peu ambigus de notre chroniqueur, il est difficile de voir si ce dernier abrite sous l'autorité de Daniel bar Mariam ce qu'il rapporte de Démétrius ou seulement l'allusion qu'il vient de faire à Paul de Samosate. Mais avant de chercher

[1] Le texte arabe dit bien : *in utraque*, mais le sens naturel de la phrase est plutôt que le grec et le syriaque étaient employés respectivement dans l'une des deux églises.

[2] *Vom Christentum in der Persis*, dans *Sitzungsberichte der kgl. preussischen Akademie der Wissenschaften*, 1916, p. 963-65.

[3] SACHAU, l. c., p. 963 ; A. BAUMSTARK, *Geschichte der syrischen Literatur* (Bonn, 1922), p. 207.

[4] Voir *Chronique de Séert*, ed. SCHER, *Patrologia Orientalis*, t. c., p. 289.

à préciser ce témoignage, examinons de plus près le contexte où il est encadré.

Sur le fait que Sapor Ier déporta en masse la population de l'Antiochène et l'établit à demeure dans différentes provinces de l'empire perse, principalement dans le Ḫûzistân, la *Chronique de Séert* s'accorde en substance, non seulement avec Mâri ibn Sulaïmân, mais avec les géographes et historiens arabes. Ia'qûbi, ibn al-Faqîh, ibn Rosteh, Tabari, Iâqût, d'autres encore, désignent nommément les villes qui s'ouvrirent à ces colonies d'exilés ou qui furent fondées tout exprès pour les recevoir. Dans le détail cependant, leurs indications présentent des divergences qui dénotent une tradition déjà brouillée. Il vaudrait peut-être la peine d'en dresser un tableau comparatif. Pour le moment nous nous bornons à examiner celles qui ont un rapport immédiat avec le texte de notre chronique.

1. *Sadsâbûr*. Il n'y a pas l'ombre d'un doute que ce nom doive être corrigé en Šâdhšâbûr, ou Šâdh-i Šâhpûr ville de la Mésène (Maïšân), dont la fondation est attribuée à Sapor Ier, fils d'Ardašir par Tabari [1]. L'annaliste ajoute que le nom de la ville en « nabathéen » est *Raïmâ*. Les manuscrits portent *Dîmâ*. M. Marquart veut qu'on lise *Rîmâ* [2]. Mais Bar Bahlul orthographie distinctement : ܪܝܡܐ, *Raïmâ*, « rhinocéros ». « Raïmâ, nous dit-il, est une localité du territoire de Pérath de Maïšân, province de Bassora, siège d'un évêché. On l'appelle Daïr Miḫrâq [3]. » D'après Bar 'Ali [4], le siège de Raïmâ, était autocéphale, et ne relevait d'aucun métropolitain. On verra tout à l'heure que ceci est loin d'être un détail oiseux.

Sâbûr en Perse, c'est-à-dire dans le Pârs. Cette mention s'explique par un passage de Ḥamza d'Ispahan : « Sapor, fils d'Ardašîr construisit plusieurs villes : Nišâbûr, Bîšâbûr, Šâdh Šâbûr, Beh ez Endiv Šâbûr, Šâbûr Ḫuâšt, Balâš Šâbûr... Bîšâbûr est le nom d'une ville et d'une province du Pârs, dont le nom apocopé en arabe devient Sâbûr. Le roi (Sapor) restaura de fond en comble cette ville fondée par

Annales, t. c., p. 830.

Erânšahr, p. 41.

[3] *Lexicon syriacum*, ed. Rub. DUVAL, t. III, p. 1899.

[4] Texte dans PAYNE SMITH, *Thesaurus syriacus*, in v.

Tahmûrath et détruite par Alexandre [1]. » Bîšâpûr, en syriaque Bihšâbur ou Behšâbur, était le siège d'un évêché mentionné dans la « pragmatique » du catholicos Abâ Ier en 544 [2]. Les ruines de Šâbûr se voient encore au N.-O. de la ville de Kazerûn, dans la province de même nom [3]. De gigantesques sculptures rupestres, avec inscription, y représentent le triomphe de Sapor Ier sur Valérien [4]. Dans la facture de ces bas-reliefs, les archéologues ont reconnu des traces évidentes de la technique romaine [5]. Peut-on souhaiter une meilleure preuve et moins suspecte d'influence légendaire, que Šâpûr fut bien, comme le dit notre auteur, colonisée par des exilés byzantins ?

Ǧundaïsâbûr. Ibn Wâḍiḥ (Ia'qûbi) confirme, on ne peut plus nettement, l'assertion de notre chroniqueur : « Sapor, fils d'Ardašîr, dit-il, entreprit une expédition dans le pays des Romains, conquit plusieurs villes, et emmena des Romains en captivité. Il édifia ensuite la ville de Ǧundaïsâbûr où il établit ses prisonniers romains [6]. » Tabari, quoi qu'on en ait pu dire [7], n'est pas moins formel. Il rattache expressément

[1] Hamzae Ispahanensis *Annalium libri X*, ed. I. E. M. Gottwaldt (Lipsiae, 1848), p. 35.

[2] J. B. Chabot, *Synodicon Orientale* ou *Recueil de synodes nestoriens*, dans *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXVII (1902), p. 322-23.

[3] Voir E. Herzfeld, *Pasargadae*, dans *Klio*, t. VIII, 1 (1908), p. 68 : Karte von Fârs und Kirmân ; A. Herrich, *Das südwestliche Persien*, Uebersichtkarte, dans Schwartz, *Iran im Mittelalter*, II, op. c., t. III (1910).

[4] Les monuments de Šâpûr ont été maintes fois publiés et commentés. Voir, par exemple, Ch. Texier, *Description de l'Arménie, la Perse, la Mésopotamie*, t. II (Paris, 1852), p. 206-208, pl. 146-48 ; F. Sarre, *L'art de la Perse ancienne*, trad. P. Budry, dans *L'Art de l'Orient* (Paris, 1921), pl. 75, 77. Du point de vue critique et philologique, le sujet a été résumé de main de maître par M. Nöldeke, article *Persepolis*, dans *Encyclopaedia Britannica*, 11e éd., t. XXI, (1911), p. 185-86.

[5] Justi, *Geschichte Irans*, t. c., p. 519 ; Sarre, t. c., p. 36-37.

[6] P. Schwartz, *Iran im Mittelalter*, op. c., t. IX (1921), p. 346. Je n'ai pas le texte original à ma disposition.

[7] L'erreur de Westphal vient sans doute de ce qu'il a pris pour une traduction complète une analyse de M. Nöldeke où la phrase sur la déportation des Antiochéniens a été omise.

la fondation de Ğundaïsâbûr à la campagne victorieuse, au cours de laquelle Sapor I[er] fils d'Ardašîr prit Antioche et s'empara de l'empereur Valérien (*Alerianos* ou *ar-Riânos*). La ville fut assignée comme séjour aux prisonniers grecs, et le butin rapporté d'Antioche fit les frais du premier établissement [1]. Même histoire dans Iâqût [2]. On peut négliger ici les auteurs, comme Ḥamza d'Ispahan [3], dont le témoignage n'est qu'implicite ou demande explication [4].

A propos de la fondation de Ğundaïsâbûr, Tabari raconte plus au long la même anecdote qui d'après la Chronique de Séert aurait eu pour théâtre le désert de Kaškar. Le vieillard à qui Sapor eut la fantaisie de faire apprendre la lecture et le calcul s'appelait Bel, et de lui vient le nom sous lequel la ville est appelée par les gens du pays. Entre les deux formes de cette historiette, la priorité appartient évidemment à celle qui est rapportée par Tabari. Ce nom de *Bêl* est une étymologie populaire de *Beth Lâpâṭ* ou *Be-Lâpât, πόλις Βηλαπατῶν*, qui est le nom araméen de Ğundaïsâbûr [5]. Mais ce nom même de Beth Lâpâṭ et la légende épique qui s'y rattache prouvent d'autre part que Ğundaïsâbûr n'a pas été fondée dans le désert. Notre chronique pourrait donc avoir raison contre Tabari quand elle rapporte que Sapor se borna

[1] *Annales quos scripsit* ABU DJAFAR MOHAMMED IBN AT-TABARI, ser. 1, t. I, 2 recensuerunt J. BARTH et Th. NÖLDEKE (Lugduni Batavorum, 1879-1881), p. 831.

[2] JACUT'S *Geographisches Wörterbuch* ed. Ferd. WÜSTENFELD, t. II, 1 (Leipzig, 1867), p. 130-31 ; cf. J. BARBIER DE MEYNARD, *Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes* (Paris, 1861), p. 169-70.

[3] Ed. GOTTWALDT, t. c., p. 49 (35).

[4] On les trouvera cités dans SCHWARTZ, *Iran im Mittelalter*, op. c., t. VI, p. 346-47.

[5] Voyez NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 41, note 2. Le jeu de mots iranien, supposé ici par le savant auteur, est également possible en syriaque : ܒܝܠ ܐܦܕܢܐ, *Bel âpadnâ*, « Palais (de) Bel ». L'identité de Ğundaïsâbûr avec Beth Lâpâṭ a été mise en doute par M. P. Schwartz (*Iran im Mittelalter*, op. c., t. III, 1912, p. 316, note 8), pour la raison illusoire que dans une liste synodale de 514 le siège de *Bih Šâbûr* est nommé immédiatement après celui de Beth Lapaṭ. Bih Šâpûr n'a rien de commun avec Ğundaïsâbûr. Voir ci-dessus, p. 298-99.

à relever l'ancienne ville de ses ruines. Quant à Ǧundaïsâbûr, il serait long et assez peu utile de répéter toutes les explications que les historiens et géographes arabes ont brodé làdessus. D'après M. Marquart, dont nous ne pouvons que rapporter l'avis, la forme primitive du nom devait être *Weh Antijok-i Šahpuhr*, « Meilleure Antioche de Sapor »[1]. Ce terme empreint d'une jactance barbare était destiné à devenir le prototype d'une nomenclature qui, dans son genre, est aussi un monument de l'histoire[2]. Les successeurs de Sapor Ier prirent, peut-être à son exemple, l'habitude de proclamer pour la postérité qu'ils avaient fait refleurir plus belle et plus heureuse la patrie des populations qu'ils avaient déracinées. La postérité, fort justement, a refusé de les croire ou de les comprendre[3]. A l'époque où écrivait notre auteur, ou plutôt celui dont il répète l'interprétation, le sens du nom Ǧundaïsâbûr n'était pas encore entièrement obscurci. Mais son étymologie hellénisante, qu'elle vienne de lui ou de l'autre, est d'origine chrétienne. Daniel bar Mariam, qui lisait le grec, peut assurément être soupçonné de l'avoir inventée.

Murûḫ̆âbûr, qui est *'Okbarâ* : cette identification suffit à prouver qu'il faut lire *Buzûrg Šâbûr*. Il est inutile de refaire à ce sujet la démonstration péremptoire de M. Nöldeke[4]. Buzûrg Sâpûr est situé sur la rive gauche du Tigre, à peu de distance de Bagdad. Ḥamza[5] et Tabari[6] en attribuent la fondation non pas à Sapor I, fils d'Ardašîr, mais à Sapor II, fils d'Hormizd.

Ḥasar Šâbûr dans le pays de Kaškar : localité inconnue. Lire Ḫosrausâbûr o *Ḫosâbûr* (*Ḫossâbûr*)[7], qui probablement est une autre méprise pour *Sâbûr* ou *Šâbûr Ḫuâst*.

[1] *Erânšahr*, t. c., p. 145.

[2] Voir ci-après, p. 306.

[3] On notera à ce propos que les auteurs chrétiens ignorent ou affectent d'ignorer le nom de Ǧundaïsâbûr et s'en tiennent à celui de Beth Lâpâṭ.

[4] *Geschichte der Perser*, p. 57, note 5 ; p. 500-501.

[5] Ed. GOTTWALDT, p. 52.

[6] *Annales*, t. c., p. 839 ; où la ville est identifiée à tort avec *Anbar* (*Pêrôzšâpôr*) M. Nöldeke a rétabli le nom de 'Okbara par une conjecture hautement probable.

[7] IâQÛT, t. II, p. 442 ; cf. SEYBOLD, loc. c., p. 745.

La première partie de ce vocable est le nom du roi Sapor dans les deux orthographes syriaque et arabe [1]; la seconde, écrite tantôt خواست [2], tantôt خاشت، tantôt خوست [3], tantôt خواس [4], a facilement pu devenir خسرو sous la plume d'un compilateur qui n'y regardait pas de fort près. Sâbûr Ḫuâst est le nom d'une ville et d'un district entre le Ḫûzistân et Hamadân. On a vu que Ḥamza nomme la ville parmi celles qui ont été bâties par Sapor I. Au sujet de sa fondation Ibn al-Faqîh rapporte une historiette insipide qui est censée éclaircir en même temps l'étymologie de Nisâbûr et de Ǧundaïsâbûr [5]. Ce rapprochement est déjà significatif. Ce qui l'est davantage encore, c'est que la *Chronique de Séert* place à propos de ce fantastique Ḥasar Šâbûr le même conte bleu par lequel Tabari explique la fondation de Ǧundaïsâbûr. Le nom du vieillard Bel n'est pas rapporté, mais cette fois nous apprenons que l'histoire se passe au cours d'un voyage de Sapor vers l'Ištaḫri (Persépolis). Le compilateur ne paraît pas s'être demandé pourquoi le roi passait, à aller et au retour, par le désert de Kaškar. Dans l'anecdote où il l'a introduite, cette indication topographique est un non-sens ajouté à tous les autres. En faut-il plus pour deviner ce qui est arrivé ? Le chroniqueur a trouvé dans un même récit l'étymologie légendaire de Gundaïsâbûr. Dans ce même contexte toujours, il devait être aussi question de Kaškar, peut-être à propos de Šâdh-Šâbûr, qui d'après Iâqût était situé dans cette province. Taillant et recousant le tout à l'aveuglette il a tiré de son original une histoire inédite de Ḫosrau Šâbûr, au pays de Kaškar.

[1] On trouve aussi *Sâber* ou *Sâber*. Ibn al-Faqîh, *Bibliotheca geographorum arabicorum*, t. V (1885), p. 285.

[1] Ibn al-Faqîh, ed. de Goeje, p. 210 ; Iṣṭakhri, ed. de Goeje, *Bibliotheca geographorum arabicorum* t. I, pp. 197, 201, 202 ; Ibn Hauqal ibid., t. II pp. 259, 264 ; *Marâṣid al-Iṭṭilâ'*, ed. Juynboll t. II (Leyden 1853), p. 1 ; Iâqût, t. II, p. 4-5 ; Id., *Moštarik*, ed. Wüstenfeld (Göttingen, 1846), p. 237.

[1] Ibn al-Faqîh, t. c., p. 275 ; Ibn Khordâdhbeh, ed. de Goeje, op. c., t. VI, pp. 119-20, 212.

[1] Maqdisi, ed. de Goeje, op. c., t. III, p. 401.

[1] Dans Iâqût, *Mo'ǧam*, ed. Wüstenfeld, t. II, 1, p. 130,

Cet original, qui ressemble à la source commune de Tabari et de Ḥamza mais qui s'en distingue pourtant, était fort probablement une chronique syriaque, comme le prouvent les graphies Maišân, *Šâbûr* et *Kaškar*, cette dernière répétée par deux fois au lieu de la forme arabe usuelle *Kaskar*. Puisque notre auteur lui-même cite en cet endroit Daniel bar Mariam, il nous dispense provisoirement de chercher plus loin. Nous n'essaierons pas de deviner ce que Daniel bar Mariam a pu raconter de Kaškar à l'époque de Sapor Ier. On se rappellera seulement que le *Σπασίνου Χάραξ*, où d'après les auteurs occidentaux, S. Jérôme en tête, eut lieu en 271 la conférence entre Mani et l'évêque Archélaüs [1], a été identifié d'une manière à peu près certaine avec Karkhâ de Maïšân, chef-lieu du pays de Kaškar [2]. Archélaüs, il est vrai, n'est pas nommé dans la *Chronique de Séert*, qui s'étend longuement sur les aventures de Mani [3]. Mais à quel degré d'appauvrissement étaient parvenues les sources où le compilateur a puisé? Ce qu'il importe de remarquer, c'est que les témoignages obscurcis et dépareillés qu'il égrène sans en apprécier l'importance se raccordent très exactement à un fait certain qu'il ne connaissait pas. Moins il paraît apercevoir cet accord, moins on peut le soupçonner lui-même de l'avoir ménagé artificiellement.

En tout état de cause, il faut retenir à son crédit que, dans cette même région qu'il nomme sans savoir pourquoi, à propos de la déportation des chrétiens d'Antioche en 256-261, on trouve en effet, environ 15 ans plus tard, un évêque répondant au nom grec d'Archélaüs [4]. A moins que pour

[1] K. Kessler, *Mani. Forschungen über die Manichäischen Religion*, t. I (Berlin, 1889), p. 95 et seq.

[2] Kessler, t. c.; cf. Marquart, *Erânšahr*, p. 41.

[3] *Patrologia Orientalis*, t. IV, p. 225-30. Tabari, Ḥamza et les autres historiens arabes mentionnent aussi Mani sous le règne de Sapor Ier et de Bahrâm Ier : preuve certaine qu'il existait des sources différentes de celles qui nous sont parvenues.

[4] M. Kessler s'est attaché à soutenir, avec raison peut-être, que les *Acta Archelai cum Manete* ont été rédigés en syriaque. Cela ne prouverait absolument rien quant à la nationalité d'Archélaüs. M. Harnack a fait observer que les *Acta Archelai* mentionnent aussi un village nommé Diodoris dans la région de Kaškar. *Mission*

une fois, au rebours de sa tendance invariable, la légende n'ait rabaissé l'antiquité du siège de Kaškar, il est infiniment probable que sa liste épiscopale commence avec cet étranger. Ainsi donc vers le même temps où Démétrianus était emmené d'Antioche à Ǵundaïsâbûr, des immigrants venus aussi d'une province de l'empire byzantin, donc prisonniers de guerre comme Démétrianus, auraient fondé dans une province limitrophe du Ḫuzistân, l'église considérée comme la plus importante de la Perse après la métropole de Séleucie-Ctésiphon. C'est en effet à l'évêque de Kaškar qu'appartenait le second rang dans la hiérarchie perse. Premier suffragant du catholicos, il le remplace de droit pendant la vacance du siège patriarcal et préside à l'élection de son successeur [1]. Partout où on les rencontre, de pareilles prérogatives, toujours âprement disputées, se légitiment par des titres historiques ou prétendus tels. Ceux que l'on entrevoit ici ne paraissent ni controuvés ni fabuleux.

Eranšahr. Cette ville, dont le nom contient au moins une faute de syntaxe, est identifiée avec certitude par la mention qui l'accompagne : siège des métropolitains du Pars. Le centre ecclésiastique de cette province était à *Rev Ardašîr* [2] sur le Ṭâb, à une journée environ d'Arraǧân [3]. Ḥamza [4] et Tabari [5], qui ont conservé le nom original de cette ville, la rangent parmi les fondations d'Ardašîr Ier, ce qui du reste paraît assez indiqué par l'étymologie. Mais la *Chronique de Séert* dit expressément que Sapor établit une partie de ses prisonniers byzantins dans les villes bâties par son père.

und Ausbreitung des Christentums, t. II, 3e éd. (Leipzig, 1915), p. 150, note 4. Quant à Sibapolis, qui est citée à ce propos, il faut la laisser hors de question. *Σιβάπολις* est un synonyme pédant de Nisibe.

[1] CHABOT, *Synodicon Orientale*, pp. 272 et suiv., 365 ; cf. LABOURT, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 229-30.

[2] CHABOT, *Synodicon orientale*, t. c., p. 681.

[3] MARQUART, *Erânšahr*, p. 147 ; cf. SCHWARTZ, *Iran im Mittelalter*, op. c., t. VI, p. 120-21 ; BARBIER DE MEYNARD, *Dictionnaire géographique de la Perse*, p. 270-72. Rev Ardašîr, appelée par les Arabes *Rîšahr*, a été parfois confondu avec la ville de Rêšir, sur la côte du golfe Persique. MARQUART, l. c., cf. p. 27.

[4] Ed. GOTTWALDT, p. 47.

[5] *Annales*, t. I, 1, p. 820.

Rev Ardašîr peut donc en avoir reçu son contingent bien que les textes n'en disent rien. Quant aux détails ajoutés par notre auteur, il paraît impossible de les contester a priori. Comment aurait-il pu inventer que la métropole du Pârs possédait une église appelée l'église des Grecs et que les offices s'y célébraient en langue grecque, si la fausseté de ces deux faits était de notoriété publique?

Des indices que nous venons de rassembler et dont la liste pourrait sans doute être allongée sensiblement, il ressort à l'évidence que le souvenir des cités et des diocèses gréco-syriens, fondés en Perse, à la suite des conquêtes de Sapor Ier appartient au fond le mieux établi de la tradition iranienne. Quand il reparaît en traits identiques et sous la même forme nettement caractérisée chez des auteurs chrétiens et chez des auteurs arabes qui reflètent à n'en pas douter l'histoire épique des Sassanides, il faut bien admettre que la *Chronique de Séert* et Mâri ibn Sulaïmân d'une part, Ibn al-Faqîh, Ia'qûbi, Tabari, Ḥamza, Iâqût et leur suite d'autre part, s'appuyent en fin de compte sur les dires de quelque vieux livre pehlevi [1].

L'histoire de Démétrianus et de ses compagnons d'infortune s'est d'ailleurs répétée périodiquement avec une régularité qui achève de la rendre vraisemblable. La transplantation des peuples conquis ou insoumis semble avoir appartenu aux pratiques multiséculaires de la monarchie iranienne. Sans remonter jusqu'à la captivité des Juifs à Babylone, on voit, à l'époque chrétienne, la même méthode appliquée invariablement en mainte occasion, par les successeurs de Sapor Ier :

Par Sapor II en 348, contre les habitants de Singar [2]; vers 350, contre les habitants de la province cis-Euphratésienne,

[1] Ceci n'est pas une hypothèse en l'air. Il existe en pehlevi un traité, assez bref, il est vrai, de l'origine des villes de l'Iran. E. W. West, *Pahlavi Literatur*, dans *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, 1 (1896), p. 118. M. Nöldeke y a relevé une mention de la ville de Nîšâpûr en Khorasân. *Die von Guidi herausgegebene syrische Chronik*, dans *Sitzungsberichte der phil.-histor. Classe der Akademie der Wissenschaften* zu Wien, t. 128 (1893), p. 29, note 2.

[2] Ammien Marcellin, XX, 6, 7; ed. V. Gardthausen, t. II (Lipsiae, 1874), p. 209.

qui sont déportés à Eran-Hurra-Šâhpûr (Suse ou Karkhâ de Ledân)[1]; en 360, contre 9000 habitants de Phenek, déportés en Susiane[2]; plus tard encore contre les Thaġlibites (chrétiens) et d'autres tribus arabes, transportés dans les provinces du Ḫûzistân, de Kirmân et de Tawaġ[3];

Par Qawâdh, fils de Perôz (Qawâdh Ier), en 502-506, contre les habitants de Theodosioupolis en Arménie[4]; puis contre les habitants d'Amid[5] et de Maiperqâṭ, pour lesquels il fit construire, à la limite du Pârs et du Ḫûzistân, dans la province actuelle d'Arraġân la ville de *Weh Amid-i Qawâdh*, « Amid meilleur de Qawâdh »[6];

Par Chosroès Ier en 540, de nouveau contre les Antiochéniens, qui sont établis près de Séleucie-Ctésiphon, dans une cité nouvelle, bâtie sur le plan d'Antioche[7] et qui reçut le nom de *Weh Antiok-i Ḫosrau*, « Meilleure Antioche de Chosroès »[8], l' *'Αντιόχεια Χοσρόου* de Procope[9];

[1] Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 58, note; cf. *Chronique de Séert*, ed. Scher, t. c., p. 288.

[2] *BHO*. 375; cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 59, note 1; Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 78, note 2. Les prisonniers de Phenek furent dirigés sur Dastagerd. Il n'y avait pas moins de douze localités de ce nom dans l'Iraq et en Transoxiane. Mais le plus probable est que l'hagiographe a voulu désigner *Dastagard-i Ḫosrav*, aujourd'hui *Eski Baġdâd*. Cf. Th. Nöldeke, *Ueber îrânische Ortsnamen auf* kert *und andere Endungen*, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XXXIII (1879), p. 143-44.

[3] Tabari, *Annales*, t.c., pp. 838, 845; Nöldeke, op. c., pp. 57, 67.

[4] *The Chronicle of* Ioshua the Stylite, ch. xlviii, ed. W. Wright (Cambridge, 1882), p. 45.

[5] Pseudo-Josué le Stylite, ch. liii; op. c., p. 51.

[6] Appliquée plus tard Arraġân. Ibn al-Faqîh, *Kitâb al-Buldân* ed. De Goeje, t. c., p. 198-99; Tabari, *Annales*, t. I, 2, p. 887. Voir Marquart, *Erânšahr*, p. 41; cf. Schwartz, *Iran im Mittelalter*, op. c., t. III, p. 112.

[7] La ressemblance des deux villes est décrite par Tabari avec une exagération puérile. *Annales*, t. c., pp. 898-99, 960. Tabari ajoute qu'à la nouvelle Antioche fut rattaché un territoire divisé en cinq districts dont il cite les noms.

[8] Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 165, note 4; cf. Marquart, *Erânšahr*, p. 41, note 4; *Huschardzan* (Vienne, 1911), p. 300-301. Plus tard la ville fut communément désignée sous le nom d'*ar-Rûmia*, « la Romaine » ou « la Grecque ».

[9] *De Bello Persico*, II, 14, ed. Haury, t. I (Leipzig, 1905), p. 213.

Enfin par Chosroès II en 614 contre les habitants de Jérusalem et de Palestine [1], qui semblent avoir été concentrés en Babylonie non loin des Villes Royales [2], peut-être à ar-Rûmia ou dans quelque cité éphémère qui, peu d'années plus tard, devait être anéantie avec l'empire Sassanide par l'invasion arabe.

En rapprochant ces exemples, si imparfaitement que certains d'entre eux nous soient connus, il est impossible de n'être point frappé de l'uniformité sinistre avec laquelle ils se répètent jusque dans le détail. Visiblement, ces déportations en masse faisaient partie d'un système politique et militaire que la grande monarchie de l'Iran a, de siècle en siècle, maintenu en vigueur, avec l'obstination méthodique des peuples de proie [3]. De là pour l'histoire, deux conséquences opposées. D'une part, il est trop clair qu'entre des événements qui se répètent, presque dans les mêmes termes, au cours des siècles, la tradition a dû commettre plus d'une erreur de perspective. Mais d'autre part, à raison même de la régularité avec laquelle ils s'enchaînent en série, ils se confirment et s'éclairent mutuellement. Le récit de l'un est un commentaire du précédent et du suivant. On voit à découvert la méthode barbare appliquée par les conquérants et le calcul cynique auquel ils obéissaient. La relation du sac de Jérusalem en 614 permet de dire comment ils ont dû opérer dans les déportations précédentes. Après un premier carnage, qui éclaircit les rangs du troupeau à transporter et le réduit à l'état de docilité parfaite, les vainqueurs procèdent à un triage et demandent à chacun des captifs le métier ou la profession qu'il exerce [4]. D'après sa réponse, il est marqué pour l'exil ou pour la tuerie. Avant Chosroès II, Sapor II appli-

[1] N. MARR, *Antiokh Stratig. Plěnenie Ierusalima Persami v 614 g.*, dans *Teksty i razyskanija po armjano-gruzinskoj filologii*, t. IX (1909). Comparer la rédaction arabe, ed. P. PEETERS, *La prise de Jérusalem par les Perses*, dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth*, t. IX, 1 (1923), p. 1-41.

[2] MARR, t. c., p. 54 et suiv. du texte géorgien ; *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, p. 33 et suiv.

[3] Cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 59, note 1.

[4] MARR, *Plěnenie Ierusalima*, t. c., p. 19 du texte géorgien ; *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. c., p. 20.

quait le même système. L'historien arabe Maṣ'ûdi mentionne expressément un certain nombre d'industries, qui ont été introduites en Perse par des artisans déportés de Mésopotamie, qui avaient fait souche dans leur lieu d'exil [1]. Nous avons déjà rappelé que des sculpteurs « romains » doivent avoir travaillé aux bas-reliefs de Šâpûr, représentant l'humiliation de Valérien devant Sapor Ier [2]. La même marque d'origine est visible sur les monuments de Persépolis et de Naqš-i Rustam [3]. Une tradition recueillie par Tabari [4] prétend que Valérien lui-même, c'est-à-dire apparemment les ingénieurs de son armée, fut contraint d'élever le barrage de Šoštar en Susiane, qui passait pour l'une des merveilles de l'ancienne Perse. Du point de vue de la vraisemblance historique, aucune objection ne peut donc être soulevée contre la substance des faits avancés dans notre chronique.

Avec la colonie d'émigrants forcés, les envahisseurs Sassanides emmenaient d'ordinaire les autorités religieuses sur qui l'on comptait pour maintenir l'ordre parmi les prisonniers et alléger leur sort dans la mesure où les ravisseurs eux-mêmes étaient intéressés à l'adoucir. Sous Chosroès II, le patriarche Zacharie, avec d'autres personnages titrés du clergé de Jérusalem, accompagne de force le convoi des chrétiens de Palestine dirigés sur la Perse, et l'histoire ajoute qu'il fut traité avec honneur dans sa captivité [5]. A Phenek, les 9000 habi-

[1] *Les prairies d'or*, ed. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLES, t. II (Paris, 1863), p. 186 ; cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 59, note 1.

Voir ci-dessus, p. 299.

SARRE, *L'art de la Perse ancienne*, t. c., p. 36-37 ; JUSTI, *Geschichte 'ran's*, t. c., p. 519. Cf. TEXIER, *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie*, t. c., p. 161-99 ; pl. 91-144. Les plus récentes reproductions du bas-relief de Šâpûr et Naqš-iRustam (Valérien agenouillé devant Sapor) sont probablement celles de Sarre, dans l'ouvrage cité, pl. 74, 75, 77. Voir aussi la photographie prise en 1918 à Naqš-iRustam par le général Sir Percy Sykes. *South Persia and the Great War*, dans *The Geographical Journal*, t. LVIII, 2 (1921), p. 108.

[4] *Annales*, t. I, 1, p. 827 ; cf. NÖLDEKE, *Geschichte der Perser*, p. 33, note 2.

[5] MARR, *Plěnenie Ierusalima*, t. c., texte géorg., p. 54 et suiv. ; *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. c., p. 33 et suiv.

tants que Sapor II entraîne vers Dastagerd, sont accompagnés dans leur exil par l'évêque Héliodore, le prêtre Dausâ son futur successeur et de nombreux membres de son clergé [1]. Cette fois la suite des événements montra que ces dignitaires ecclésiastiques servaient aussi d'otages, pour le cas où leurs ouailles donneraient le moindre sujet de recourir à l'intimidation. A défaut de leurs anciens pasteurs, on remettait parfois les déportés aux soins d'un coréligionnaire qui leur inspirait confiance. Chosroès Ier choisit un chrétien du Ḫûzistân, nommé Barâz, ancien inspecteur des travaux publics, comme protecteur des exilés de l'Antiochène établis à Rûmia [2]. Aussi lorsque la *Chronique de Séert* et Mâri ibn Sulaïmân nous racontent que Démétrianus d'Antioche fut emmené captif par Sapor Ier avec le peuple de sa ville épiscopale, ils énoncent un fait conforme à la pratique invariablement suivie par les conquérants iraniens au cours de plusieurs siècles et qui devrait être supposé par présomption, quand même les textes n'en diraient rien. Antioche a subi deux fois l'invasion perse pendant l'épiscopat de Démétrianus. Si l'évêque avait par hasard échappé à la première déportation, il n'eût pas été manqué par la seconde [3].

Nous voici revenus au centre de la question qui a rendu nécessaire cette trop longue échappée dans la géographie et l'histoire de la Perse des Sassanides. Des témoignages rassemblés ci-dessus, il ressort à l'évidence que, loin de porter la marque d'une invention légendaire, le récit de la *Chronique de Séert,* en ce qui concerne Démétrianus, est plausible et cohérent en toutes ses parties. C'est trop peu dire. Ce récit contient des circonstances précises, qu'un compilateur nestorien du XIe siècle n'a pu tirer de sa propre imagination. L'auteur sait qu'Antioche fut prise deux fois coup sur coup par Sapor fils d'Ardašîr. Tout le début du manuscrit de Séert s'étant perdu jusqu'au feuillet précédant « l'histoire de Valérien », nous ignorons comment le premier siège d'Antioche

[1] *BHO.* 375 ; cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 59, note 1 ; Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, p. 78-79.

[2] Tabari, *Annales*, t. c., p. 959-60 ; cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 239.

[3] Voir ci-après, p. 310.

y était raconté ; mais dans le chapitre qui nous occupe, on voit que le chroniqueur distingue très exactement l'invasion de 256 et celle de 261, qui suivit la défaite où Valérien tomba aux mains de l'ennemi [1]. Il prend soin de spécifier que Démétrianus fut victime de la première invasion, et qu'il avait déjà succombé aux épreuves de sa captivité, lorsque l'empereur fut à son tour emmené en exil. Il s'abstient d'écrire que Valérien fut pris dans Antioche, et son récit, tout gauche et flottant qu'il est, laisse même entendre le contraire. Comment s'explique-t-on qu'à moins d'être guidé par un document écrit, un compilateur nestorien du XI[e] siècle ait discerné aussi nettement les phases de cette histoire lointaine et se soit gardé de les confondre [2] dans un raccourci qui devait sembler tout naturel, à pareille distance ? Ce n'est pas non plus par divination qu'il a pu tomber exactement sur le nom de l'évêque qui, de fait, occupait le siège d'Antioche au moment de l'invasion de Sapor I[er] et dont il reste à peine une trace dans les sources occidentales. Enfin, sa chronologie est susceptible d'une explication rationnelle. Qu'on en juge :

Démétrianus, succède à Fabien d'Antioche en l'an I de Gallus et Volusien, soit 253 (Chronique d'Eusèbe) ;

En 256, il est emmené en exil, après avoir gouverné effectivement son église pendant les quatre années d'épiscopat que lui attribue la Chronographie de Nicéphore [3].

Il meurt à Ǧundaïsâbûr avant la seconde prise d'Antioche par les Perses (261) ; mais à travers les bouleversements de la guerre et de l'invasion, la nouvelle de son décès ne parvient pas aussitôt en Occident. Gallien nomme encore Démétrianus [4] parmi les évêques auxquels il adresse le rescrit mettant fin à la persécution de Valérien (260) ;

[1] Cf. H. Schiller, *Geschichte der römischen Kaiserzeit*, t. I, 1 (Gotha, 1883), p. 820-22 ; Nöldeke, *Geschichte der Perser*, p. 32, note 4.

[2] Ou plutôt de suivre la tradition qui, en Perse, les avait confondues (cf. Nöldeke, l. c.). M. Sarre lui-même paraît s'y être laissé prendre. *L'art de la Perse ancienne*, p. 36.

[3] Voir ci-dessus, p. 291.

[4] Eusèbe, *Hist. eccl.* VII, 13, ed. Schwartz, p. 666. Le texte porte *Δημητρίῳ*, mais on sait notamment par les manuscrits de la Chronique d'Eusèbe (et par le martyrologe hiéronymien) que la tradition hésite parfois entre les deux noms *Δημήτριος-Δημητριανός*.

En 261, peut-être par un échappé du deuxième convoi des exilés d'Antioche ou par quelque circonstance se rattachant à cette seconde déportation, la mort de Démétrianus est connue dans sa ville épiscopale : élection de Paul de Samosate (Chronique d'Eusèbe).

Tout cela, on le voit, s'enchaîne de manière assez plausible. La *Chronique de Séert* nous apprend encore que Démétrianus fut remplacé sur le siège de Ǧundaïsâbûr, par ازدق الانطاكي *Azdq* d'Antioche. M. Sachau a proposé de corriger ce nom en اردق, translittération du nom syro-persan ܐܪܕܩ dont il existe des exemples dans le *Synodicon Orientale* [1]. Mais à tout prendre *Ardaq* n'est pas beaucoup mieux attesté que *Azdaq*. Ni l'un ni l'autre ne paraît être le nom d'un personnage qui est expressément désigné comme un Grec d'Antioche. Correction pour correction, nous préférons encore lire ܗܝܪܩ , ܗܝܪܟܣ qui peut représenter une forme apocopée ou un cas oblique de Ἱέραξ. Il y avait un Hiérax dans l'entourage de Démétrianus d'Antioche. Il est mentionné dans la suscription de la lettre synodale contre Paul de Samosate [2]. Peut-être avait-il rang de prêtre comme Malchion qui est nommé, le troisième après lui [3]. On croira sans peine qu'il a pu accompagner son évêque dans l'exil. Si cette conjecture avait un fondement plus certain — nous tenons à dire qu'elle n'est que probable — le récit de la *Chronique de Séert* en recevrait une confirmation péremptoire.

Reste l'objection tirée du silence des écrivains occidentaux. Il peut sembler paradoxal et il l'est en effet, de retrouver dans une pauvre compilation nestorienne de basse époque un fragment authentique de l'histoire d'Antioche dont ni Eusèbe, ni Malalas, ni Socrate, ni Sozomène, ni personne dans le

[1] *Vom Christentum in der Persis*, l. c.

[2] Eusèbe, *Hist. Eccl.*, VII, 30, 1, Schwartz, p. 706.

[3] Eusèbe, ibid., cf. VII, 29, 1, Schwartz, p. 704. On a identifié ce Hiérax avec l'évêque égyptien de même nom, qui fut en correspondance avec Denys d'Alexandrie (Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 21, 2, Schwartz, p. 674). Mais le préambule de la lettre contre Paul de Samosate dit clairement qu'elle émane d'un synode régional, où le rôle décisif fut joué par le prêtre Malchion.

monde byzantin n'a gardé le souvenir. Mais, pour ne parler que du mieux informé et du plus voisin des événements, Eusèbe, qui ne dit rien de la captivité de Démétrianus, accorde-t-il beaucoup plus d'attention au bouleversement formidable dont elle fut assurément l'une des moindres conséquences ? Si nous ne possédions que son récit, nous pourrions croire que, sauf les édits de Valérien, l'église d'Antioche, en ce temps-là, n'a guère été troublée que par les intrigues de quelques brouillons[1]. Soupçonnerait-on que, durant ces quelques années, toutes les épouvantes et toutes les horreurs de l'invasion barbare ont passé deux fois sur cette ville, où l'historien n'entend que le caquet de Paul de Samosate ? En réalité l'exil et la mort de Démétrianus ont été recouverts du même silence qui s'est promptement étendu sur l'une des plus terribles catastrophes de l'empire à son déclin. Entraîné dans une contrée lointaine et hostile, que la distance et la guerre rendaient deux fois inaccessible, l'évêque d'Antioche y a disparu sans retour, comme Valérien lui-même, dont la fin demeure enveloppée de mystère et de récits contradictoires, qui prouvent avant tout qu'elle passa d'abord inaperçue.

Nous n'essaierons pas de deviner par quel hasard sa mémoire est demeurée plus vivace en Orient. Nous constatons seulement qu'elle y a survécu et qu'elle se rattache à des souvenirs locaux solidement enracinés, dont l'authenticité n'est pas discutable. La tradition qui parle de Démétrianus a du reste un caractère certain d'ancienneté : elle est en contradiction avec les légendes apostoliques qui ont commencé de se répandre en Perse dès le VI[e] siècle et peut-être plus tôt. A partir de cette époque, les églises qui veulent se créer un titre de prééminence se disent fondées par l'apôtre Addaï ou par Mâr Mâri ou par quelque disciple soit de l'un soit de l'autre. De proche en proche, cette généalogie fabriquée finit par devenir l'histoire officielle de toute l'église de Perse. C'est peut-être parce qu'il barrait le chemin à ces inventions mensongères que le livre de Daniel bar Mariam a été finalement exterminé.

[1] Pour ne rien exagérer, notons cependant la mention qui est insérée dans la chronique d'Eusèbe, à l'année qui suit la capture de Valérien : *Sapor rex Persarum Syriam, Ciliciam et Cappadociam depopulatur.* FOTHERINGHAM, t. c., p. 302.

Nous disons Daniel bar Mariam pour mettre un nom sur le témoignage que la *Chronique de Séert* nous a heureusement conservé. S'il n'est pas de lui, ce précieux débris est d'un auteur encore plus ancien. Au moment où il fut rédigé, la vérité gardait encore ses droits à Beth Lapâṭ. On se souvenait et on reconnaissait sans détour que l'église avait été fondée après le milieu du IIIe siècle par une colonie d'exilés grecs. Plus tard, lorsque Ǧundaïsâbûr fut devenu résidence royale, il semble bien que, pour renforcer les prérogatives de son siège épiscopal, on ait invoqué l'éminente dignité de son premier évêque, élevé par mesure rétroactive au rang de patriarche d'Antioche [1]. L'impossible histoire de Démétrianus et de Mâr Pâpâ, gravement relatée par Mâri ibn Sulaïmân et par Ṣlîba, porte la marque de ce calcul, qui serait trop facile à percer, même s'il avait pris un soin quelconque de se dissimuler. Mais en la comparant au récit sans artifice ni prétention de notre chronique, on reconnaît aussitôt la tradition plus ancienne dont cette ruse maladroite a cherché à se prévaloir.

Des autres villes épiscopales mentionnées avec Ǧundaïsâbûr dans les légendes greffées sur l'histoire épique des Sassanides : Beh-Šâbûr, 'Okbarâ, Karkhâ de Ledân (Suse), Karkhâ de Maišân, Šâdh-Šâbûr (Raimâ), Kaškar, ces deux dernières tout au moins jouissaient de prérogatives honorifiques ou de privilèges qu'elles auraient difficilement conquis sur des églises établies avant elles dans le pays. Il s'ensuit très logiquement qu'en Susiane, en Mesène et en Ḫûzistân, des chrétientés nouvelles ont dû être fondées en effet par des captifs de Syrie, entraînés à la suite des armées de Sapor Ier, comme le raconte notre chronique. En ce qui concerne Kaškar, nous avons dit pour quels sérieux motifs il paraît probable que son premier évêque fut le Grec Archélaüs, qui en gouvernait l'église vers 271. Si cette hypothèse se trouve exacte, l'histoire de cet Archélaüs apporte une confirmation décisive à celle de Démétrius d'Antioche.

[1] C'est sans doute par un calcul du même genre, que l'église de Karkâ de Beth Selôq en Beth-Garmaï se prétendit fondée par un évêque occidental nommé Théocrite, qui avait fui de l'empire romain pour se dérober à la persécution d'Hadrien. BEDJAN, *Acta martyrum et sanctorum*, t. II, p. 513.

Perdu de vue par l'histoire occidentale après la catastrophe dans laquelle il disparut, Démétrius fut-il complètement oublié de son ancien troupeau ? Il est impossible de l'admettre. La comparaison des dates semble indiquer que l'on avait reçu au moins la nouvelle de sa mort, quand on lui donna un successeur en 261. Ce successeur, qui était son ancien adversaire Paul de Samosate, fut peu d'années après déposé et remplacé par Domnus le propre fils de l'exilé. Il est permis de croire que celui-ci et son peuple inscrivirent pieusement dans les diptyques le nom de Démétrius. Peut-être en considération de sa fin tragique, on faisait mémoire de lui parmi les principaux martyrs et pontifes qui avaient illustré l'église d'Antioche [1]. Telle a pu être l'origine des annonces martyrologiques dont nous retrouvons aujourd'hui quelques traces obscures. Celle du calendrier de Qennešre, à raison de ses attaches probables avec l'ancienne tradition Antiochénienne, renferme une indication qui est très loin d'être négligeable. Le martyrologe hiéronymien n'est plus le seul à mentionner au 10 novembre : *Antiochiae sancti Demetrii episcopi.*

P. P.

[1] Panégyrique des martyrs par le pseudo-Eusèbe. Voir ci-dessus, p. 290.

S. HÉDISTE ET S. ORESTE [1]

Il existe une Passion (*BHL.* 3765) de S. Hédiste ou Édiste et quatre compagnons : Priscus, Thermantia, Christe et Victoria, sans nulle valeur historique, mais dont l'élément topographique peut être pris en considération. La tragédie se consomme près de Laurentum, plus exactement *iuxta iter viae Laurentinae ad aram Dianae in quodam arenario.* Le jour de la mort des martyrs est le 12 octobre. Ce n'est pas le seul texte où il soit question de S. Hédiste. Au 12 octobre, le martyrologe hiéronymien annonce : *Romae natalis Hedisti,* qui est la leçon du manuscrit E. Les deux autres B, W portent : *in Ravenna via Laurentina sancti Edisti.* La rubrique *in Ravenna,* qui n'est pas à sa place, à moins qu'elle ne dérive d'une abréviation de *Romae,* a fait passer Hédiste pour un saint de Ravenne, et c'est en cette qualité qu'il figure dans les martyrologes historiques. Dans une lettre du 25 janvier 604, S. Grégoire le Grand parle d'une *possessio monasterii S. Hedisti* aux environs de la basilique de Saint-Paul [2]. La forme *Hedistus, Edistus* est celle des manuscrits. Mais il existe de cette lettre un exemplaire gravé sur marbre, où nous lisons : *monasterii S. Aristi* [3], et une constitution de Grégoire VII, datée du 13 mars 1074, où ce pape reprend le texte de son prédécesseur, porte : *possessioni monasterii S. Eristi* [4]. D'après l'itinéraire de Salzbourg, les corps de S. Hédiste et de ses compagnons reposaient dans l'église de ce monastère : *deinde*

[1] *De SS. Aedisto, Neronis famulo, Prisco presb., Thermantia uxore, Christe filia et Victuria ancilla mm. Romae ad Viam Laurentinam,* dans *Act. SS.*, auct. ad t. VI Octobris, p.8-12 ; F. Savio, *S. Edisto od Oreste e Compagni martiri di Laurento,* dans *Römische Quartalschrift,* t. XXXI (1915), pp. 29-53, 250-59 ; F. Lanzoni, *Le origini delle diocesi antiche d'Italia* (Roma, 1923), p. 74-76.

[2] Hartmann, *Gregorii I Papae Registrum,* t. II, p. 433-34.

[3] H. Grisar, *Analecta Romana,* p. 15 et tav. III, 2.

[4] Margarini, *Bullarium Casinense,* t. I (Tuderti, 1670), p. 107.

etiam in aquilone parte ecclesiae Sancti Pauli paret ecclesia S. Aristi et S. Christinae et S. Victoriae, ubi ipsi pausant [1]. Dans la notice d'Hadrien I (772-795) du *Liber Pontificalis* il est également question de S. Hédiste. Le texte est à citer : *Huius temporibus defunctus Leoninus consul et dux... tres uncias masse Aratiane qui ex hereditate parentum suorum fruebatur, sitas ab hac Romana urbe miliario XVI, via Ardeatina, in quo et ecclesia beati Edisti esse dinoscitur, quod ipse beatissimus papa magne constructionis fabricis decoravit ... et domocultam beato Petro eundem locum iure perpetuo statuit permanendum. Quae et domocultam sancti Edisti vocatur usque in odiernum diem* [2]. L'église du 16ᵉ mille de la voie Ardéatine n'était pas loin de Laurentum. C'est vraisemblablement le sanctuaire primitif de S. Hédiste. Les données indispensables pour en fixer la position font défaut et les consciencieuses recherches du P. Savio n'ont pas abouti sur ce point à un résultat assez précis pour être utilement résumées ici. Disons en passant qu'il rapproche le nom *massa Aratianae* de l'*Ara Dianae* de la Passion. Une autre église de S. Hédiste existe encore dans le village de Sant' Oreste sur le mont Soracte. Les transformations successives du nom du martyr *Hedistus, Edistus, Eristus, Aristus* nous ont préparés à accepter l'identification, assez étrange au premier abord, d'Orestes avec Hedistus. Il est intéressant de constater que S. Oreste de Tyane est entré dans le martyrologe Romain précisément sous la forme d'*Arestis*, empruntée à Lippomano [3] ; le nom *Orestis* a été rétabli dans la suite. Ce n'est pas par la distraction d'un savant mais par le procédé naturel de la phonétique populaire qu'Hédistus est devenu Orestes en passant par Aristus. Quant aux phases du culte de ce martyr, voici comment elles semblent se dérouler : il fut honoré d'abord près de l'ancienne Laurentum, au 16ᵉ mille de la voie Ardéatine, où la fête se célébrait le 12 octobre, sur son tombeau. Ses reliques et celles de ses compagnons furent transportées sur la voie d'Ostie, près de Saint-Paul, dans l'église d'un monastère qui est cité sous son vocable. Ce culte prit quelque extension,

[1] De Rossi, *Roma Sotteranea*, t. I, p. 182.
[2] Duchesne, *Le Liber Pontificalis*, t. I, p. 505.
[3] *De vitis sanctorum patrum*, t. VII, fol. 230ᵛ.

et S. Hédiste devint le titulaire d'une église de la Sabine dans un village qui a gardé son nom défiguré. Telles sont les conclusions qui paraissent ressortir de l'ensemble des documents. Elles concordent avec celles du P. Savio.

Récemment Mgr Lanzoni a présenté quelques objections et esquissé une solution nouvelle, qu'il ne donne d'ailleurs pas comme définitive. Il se déclare impressionné par le fait que l'auteur de la Passion, qui écrivait sans doute au Ve ou au VIe siècle, n'a pas connu la sépulture d'Hédiste. Il suppose en effet que le martyr fut enseveli vivant dans un arénaire de Laurentum, ce qui implique que le corps n'a pas été retrouvé. On pourrait donc s'imaginer que le saint honoré à Laurentum n'était pas un martyr local, mais un étranger ; pourquoi pas l'Hédiste de Thrace nommé au 13 novembre dans l'hiéronymien et dans le martyrologe syriaque? Le texte de l'itinéraire de Salzbourg, *ubi ipsi pausant*, ne fait pas difficulté. Il ne faut pas prendre à la lettre, on le sait, les dires des pèlerins, et conclure de l'incidente que le monastère de la voie d'Ostie possédait les corps entiers des trois titulaires de l'église. Et puis, peut-on accepter, sans preuve expresse, une translation de reliques à une époque aussi reculée? Et l'on voudrait être plus sûr de l'identité d'Hédistus avec Aristus. Aristus ne serait-il pas l'*Ariston* de Porto, dans la *Depositio Martyrum* au 13 décembre? Dans ces conditions les saints de la *Passio Hedisti* et les patrons du monastère seraient S.Hédiste de Thrace, Ste Christine de Bolsena, Ste Victoire de la Sabine, S. Ariston de Porto.

Il sera bien permis d'avouer que ces difficultés ne paraissent pas fort redoutables, et que la nouvelle explication appelle également des réserves. Rien ne nous paraît plus dangereux que d'arguer du silence d'une Passion comme celle de S. Hédiste, dont on ne connaît qu'un seul exemplaire ; encore est-il en mauvais état. On sait assez que presque chaque manuscrit de cette catégorie de pièces offre des particularités de rédaction ; que les uns développent, les autres abrègent, et que les dernières lignes du récit sont plus exposées que le reste à être écourtées. Il n'est pas certain du tout que la Passion primitive ne fît aucune mention de la basilique et des corps saints. Et puis, est-il impossible de retrouver des cadavres profondément enfouis, et le supplice inventé par l'ha-

giographe implique-t-il nécessairement une disparition définitive des reliques des martyrs ? Rien n'indique que l'annonce du martyrologe hiéronymien au 12 octobre, en concordance avec la Passion, dérive de celle-ci. On célébrait donc une fête de S. Hédistus près de Laurentum, et seule l'identité du nom suggère l'idée du culte d'un saint de Thrace transporté dans le Latium. C'est une singulière coïncidence, et bien peu vraisemblable, que ces noms de Christine (Christe) et Victoria se trouveraient mis en rapport avec deux saints, Hédiste et Ariston, qui n'ont rien de commun.

Il est donc bien plus probable que l'hagiographie de la Thrace et celle de l'église de Porto sont tout à fait étrangères à la question qui nous occupe ; que le groupe des cinq martyrs de Laurentum est strictement local ; qu'il a été transporté sur la voie d'Ostie, dans des circonstances que nous ignorons. Évidemment, il ne faut pas imaginer dans les temps antiques une translation que j'appellerais de dévotion. Mais la nécessité, à toutes les époques, a imposé des déplacements de reliques, et l'abandon d'un sanctuaire a toujours été jugé une raison suffisante. Il est vrai que la phrase *ubi ipsi pausant* du pèlerin n'est pas absolument décisive, mais elle crée quelque probabilité.

Retournons un instant au village Sant' Oreste. Le dédoublement Hédiste-Oreste y a produit ses effets naturels. Lorsqu'on a su qu'il existait un saint du nom d'Oreste, on a fini par oublier que le vocable de l'église et le nom du village se rapportaient à la même personne ; tout en gardant les reliques et la fête du patron de l'église (12 octobre), on s'est procuré les reliques de S. Oreste, martyr de Cappadoce, et l'on a institué sa fête, le 12 décembre.

Cette date est intéressante. Elle a été choisie au lieu du 13 décembre, pour éviter la coïncidence avec la fête de S[te] Lucie qui tombe ce jour-là. Or, on sait que les grecs célèbrent S. Oreste de Tyane le 10 (9) novembre, et le 13 décembre un autre S. Oreste, compagnon des saints Eustratius, Auxentius, Mardarius, Eugenius. C'est une question de savoir si le S. Oreste, qui fait partie du célèbre groupe des Cinq Martyrs, comme on les appelle souvent, est distinct de l'autre. Les hagiographes leur ont donné des légendes entièrement différentes. Mais cela ne tranche rien. Il se peut fort bien que les Cinq Saints d'Arauraca soient un groupe artificiel, dans lequel

Oreste de Tyane est entré parce que, dans la même église, il était honoré avec quatre autres martyrs. Nous voyons si souvent figurer dans une même histoire des saints qui n'ont jamais eu d'autre lien que la communauté de culte dans un même sanctuaire, et il faut de bonnes raisons pour penser que la Cappadoce a produit deux martyrs célèbres portant le même nom. Ce problème, qui n'a pas été touché encore, devait être soulevé en passant, pour expliquer le choix du 12 (13) décembre pour la fête de S. Oreste, de préférence au 9 novembre.

En effet, les paroissiens de Sant' Oreste ont évidemment songé avant tout à se procurer des reliques du saint éponyme de leur village. De S. Oreste de Tyane on n'a jamais prétendu posséder des reliques dans les églises d'Occident. Il n'en est pas de même de celui d'Arauraca. Dans l'église Saint-Apollinaire à Rome, on vénère les corps de cinq martyrs, que l'on identifie avec le groupe Cappadocien comme on peut le voir dans les notes de Baronius au martyrologe Romain du 13 décembre. C'est du S. Oreste qui en fait partie que l'on doit avoir demandé et obtenu des reliques pour l'église de Sant' Oreste. Mais voici une complication bien étrange. Le P. Savio, un peu timidement, a indiqué la difficulté. Est-il bien sûr que S. Oreste et ses quatre compagnons vénérés dans l'église de l'Apollinaire soient ceux du 13 décembre ? Quelle probabilité y a-t-il qu'on soit allé chercher des corps saints en Arménie ? Une translation aussi importante n'aurait-elle pas laissé quelque trace ? D'autre part, il y avait près de Rome un groupe de cinq saints, conduits eux aussi par un Oreste, ou Aristus ; ils reposaient, on l'a vu, dans une église voisine de Saint-Paul, plus tard détruite. N'est-il pas plus probable que c'est ce groupe-là que l'on a transporté à l'intérieur de Rome, et que le S. Oreste honoré dans l'église Saint-Apollinaire n'est autre que S. Hédistus ? Le P. Savio ne dit ni oui ni non, et en attendant que nous connaissions mieux les circonstances de la translation, nous ne voulons pas nous compromettre plus que lui. Mais il serait bien piquant de constater que les braves gens de Sant' Oreste, malgré toute la bonne volonté qu'ils ont mise à dédoubler leur patron, n'y ont réussi en aucune manière, et que leur S. Oreste du 12 décembre n'est pas distinct du vieux S. Hédistus.

H. D.

CATALOGUS

CODICUM HAGIOGRAPHICORUM LATINORUM

BIBLIOTHECAE UNIVERSITATIS BONONIENSIS

Quando codicibus hagiographicis bibliothecae Universitatis Bononiensis recensendis manum admovit b. m. Albertus Poncelet, nondum praesto erat index codicum latinorum quem edidit huius bibliothecae praefectus, L. Frati, Indice dei codici latini conservati nella R. Biblioteca Universitaria di Bologna, *in* Studi Italiani di Filologia Classica, *t. XVI (1908), p. 103-432 et t. XVII (1909), p. 1-171. Indicibus ergo imperfectis uti debuit, unde factum esse putamus ut codicem 1999 et ultimum illum non signatum non viderit. Quae de utroque afferuntur, nos quantum potuimus, collegimus.*

CODEX 12

Busta I. Continet 11 codices variae formae et aetatis. Ex quibus Codex 10 (olim aula II, A, capsula 198) chartaceus, foliorum 180 (0^m,237 × 0,165), exaratus saec. XV.

Erat olim *ex bibliotheca Co. Francisci Zambeccari* (fol. 1).

1. (Fol. 113^v-117) Florentini Pogii viri eloquentissimi in funere Cardinalis = *BHL.* 6097.

Reliquis praetermissis, des. *confluentibus undecumque mendicis* | (ed. Basil. 1538, p. 264 med.).

Busta II. Continet 11 codices variae formae et aetatis.

Codex 1 (olim aula II, A, capsula 199) membraneus, foliorum 3 (0^m,200 × 0,135), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

Folia prius signata erant 369-371, postea vero 70-72.

Erant olim *ex bibliotheca Benedicti XIV PP.*

2. (Fol. 1-3^v) <Epistula Nicolai de Fara de rebus gestis a S. Iohanne de Capistrano> = *BHL.* 4364.

CODEX 23 (olim app. mss. 806)

Cod. 23

Chartaceus, foliorum 76 (0^m,203 × 0,137), exaratus saec. XVI. **Erat olim bibliothecae Benedicti XIV papae.**

1. (Fol. 1-8) Passio S. Cyriaci ep. Hierosolimitani ac S. Annae eius matris = *BHL.* 7025 e, f.

2. (Fol. 8v-16v) Historia S. Marcellini ep. et conf. Anconitani = *BHL.* 5225.

3. (Fol. 17-23v) Historia S. Liberii conf., filii regis Armeniae.

> Inc. *Ex nobili regum Armeniorum prosapia santissimus nanque Liberius, nunc patronus Anconitanae cathedralis ecclesiae, traxit originem; cuius carnalis pater maioris Armeniae rex extitit* — Des. *quae civitas a monte Armeniae, ubi Arca Noe sedit, tribus distat milibus, sicut ab Armenis plurimis inteleximus veridicis relatoribus, et permanet usque in hodiernum diem.*

4. (Fol. 23v-30v) De eius translatione.

> Inc. *Postquam Attila flagellum Dei muros destruxit quibus Traianus imperator Anconitanum portum fecerat communiri* — Des. *in suis reliquerunt scriptis ad laudem salvatoris nostri Iesu Christi. Cuius beatissimi Liberii festum celebratur sexto cal. iunii, vigesima tertia mensis maii.*

5. (Fol. 31-38v) Historia B. Palatiatis virg. et mart. = *BHL.* 6414.

> Inc. ... *una cum papatissa sua...*

6. (Fol. 38v-39) Inventio corporis S. Laurentiae.

> *Quadrigentessimo vigessimo die prima mensis octobris fuit repertum corpus beate Laurentie virginis et martyris matris spiritualis in moribus et doctrina fidei Iesu Christi supradicte beate Palatiatis virginis et martyris, et dictum corpus fuit repertum in Sancta Maria de curia in ecclesia sua inferiori penes altare, et eodem die fuit apportatum et positum in ecclesia cathedrali assistenti R*mo *Patri et Domino, Domino Astorgio presentialiter in dicta ecclesia cum toto suo Anconitano populo.*

7. (Fol. 39v-64v) Passio S. Peregrini levitae et mart. = *BHL.* 6622 b.

> Des. *daemon vexare eum nequivit.*

Cod. 23 **8.** (Fol. 65-66) Legenda inventionis corporis beatissimi Primiani ep. et mart. = *BHL.* 6921.

Reliquis praetermissis, des. *Paucorum autem dierum spatio subsequente, dominus Smeducius ... huius veritatis ardore succensi* |

CODEX 24 (olim app. mss. 704)

Chartaceus, foliorum A, B et 94 (0m,301 × 0,215), exaratus saec. XVIII.
Erat olim bibliothecae Benedicti XIV papae.

1. (Fol. 76-85) Passio S. Barbarae = *BHL.* 917 f., Dec. 4.

« Ex codice Vallicellano, in folio maximo n° X, saeculo XIII, ut videtur, conscripto. » (= cod. Vallic. X[92]).

2. (Fol. 86-92) Passio S. Barbarae virg. Dec. 4.

« Ex codice Casanatensi membr. in folio, saeculo, ut videtur, XII conscripto. » (= cod. Casanat. 718[3]).
De qua *Catal. Lat. Rom.*, p. 231[3].

CODEX 52, capsula I (olim aula II, C, capsula 91)

Constat 29 fasciculis ; inter quos solus nostra interest :
Ius. Chartaceus, foliorum 16 (0m,317 × 0,211), exaratus saec. XV. Fuit primitus *Ser Iohannis de Riglinis*, postea *ex bibliotheca Ioannis Iacobi Amadei Bononiensis canonici S. Mariae Maioris.*

(Fol. 7v-16) De imperiali origine et moribus B. Petronii... = *BHL.* 6642.

CODEX 68 (olim app. mss. 403)

Tomus I. Chartaceus, foliorum 139 (0m,269 × 0,197), exaratus saec. XVII. Erat olim Benedicti XIV papae. Totum implet (fol. 1-139)

Processus inquisitionis factae super miraculis recolendae memoriae fratris Thomae de Aquino... = *BHL.* 8151.

Tomus II. Chartaceus, foliorum 79 (0m,269 × 0,197), exaratus saec. XVII. Erat olim Benedicti XIV papae. Totum implent (fol. 1-79)

Rubricae secundae inquisitionis fratris Thomae de Aquino.

Inc. *Super primo miraculo, quod dicitur factum in personam Petri dicti Boccaficii de Piperno* — Des. (de 52° miraculo) *et Ioanna de Monte Sancti Ioannis, quae non est in partibus istis.*

CODEX 83 (olim app. mss. 519)

Chartaceus. Codex est miscellaneus, complectens 18 documenta variis manibus exarata saec. XVIII.

Erat olim Ubaldi Zanetti.

Fasc. XI. Foliorum 14 (0^m,292 × 0,207), exscriptus anno 1742 ex « originali existente in Bibliotheca S. Dominici Bononiae ». Inest

Vita divi Lodovici Morbioli = *BHL*. 5053.

CODEX 144 (olim aula II, A, 82)

Membraneus, foliorum 169 (0^m,267 × 0,180), exaratus saec. XV. Erat olim *ex bibliotheca Benedicti XIV PP.*

(Fol. 1-5^v) Sacri Ambrosii Mediolanensis archiepiscopi vita incipit a Paulino Nolano episcopo edita, quam Marcus Micahel presbyter Cortonensis stilo breviore conscripsit, quibusdam additis et permutatis, hystorie veritate servata.

Inc. *Ambrosius sacer et magnus ecclesiae doctor ac Mediolanensis antistes egregius, vir utique illustris et celeber* — Des. *Claruit autem doctrina et sanctitate gloriosus Cristi antistes beatus Ambrosius post passionem Domini anno CCC°.*

CODEX 172 (olim aula II, A, 295)

Chartaceus, foliorum A, B et sign. 1-142 (0^m,172 × 0,177), exaratus saec. XV.

Erat olim *ex bibl. FF. S. Pauli in Monte* (fol. A).

(Fol. 135-140) <Epistula Nicolai de Fara de rebus gestis a S. Iohanne de Capistrano> = *BHL*. 4364.

CODEX 236 (aula II, D, capsula 122)

Continet capsa haec fasciculos 10 alios maiores alios minores de viris Bononiensibus sanctitate illustribus.

VIII^{us} est de S. Petronio. Continet praesertim duos quaterniones.

I. Chartaceus, foliorum 20 (0^m,315 × 0,220), exaratus saec. XVI.

1. (Fol 1-13^v) De imperiali origine et moribus B. Petronii... = *BHL*. 6642.

II. Chartaceus, foliorum 9 (0^m,308 × 0,208), exaratus saec. XV. Periisse videntur prima et ultima folia.

COD. 236 **2.** (Fol. 1-9ᵛ) <Vita S. Petronii.>

Narratio fabulosa, cuius initium et finis desunt. — Inc. *Ideo ego rogo vos, filii et fratres mei, quod vos sitis agnoscentes ita magni status et boni* — Des. *domnus sanctus Petronius et domnus sanctus Ambroxius iverunt ad obviandum ei* (Orsiceno ep. Ravennat.) *et receperunt eum cum magno honore et laetitia ad honorem Dei.*

IXᵘˢ de S. Proculo martyre et S. Proculo episcopo. Insunt: Quaternio chartaceus (0ᵐ,268 × 0,193), exscriptus anno 1746 ex tomo II, fol. 163, lectionarii ecclesiae cathedralis Spoletanae.

3. (Fol. 1-6ᵛ) Passio S. Valentini ep. Interamnae = *BHL.* 8460.

Quaternio chartaceus (0ᵐ,268 × 0,193), exscriptus eodem anno eademque manu ex tomo I, fol. 100 eiusdem lectionarii.

4. (Fol. 1-10) Natale S. Britii ep. = *BHL.* 1622 d. Sept. 9.

Eiusdem Vitae aliud exemplar inventum est tomo III, fol. 181 eiusdem lectionarii; ex quo eadem manu scribi coepta est in duplici folio, quod etiam hic est reperire.

CODEX 482 (olim app. mss. 433)

Constat 24 documentis variae formae et aetatis simul agglutinatis.

Erat olim Ubaldi Zanetti.

Iᵘˢ fasciculus seu A. Chartaceus, foliorum 42 (0ᵐ,280 × 0,205), exaratus saec. XVII.

1. (Fol. 1-18) Historia Iacobi Sancti Georgii ad Velum aureum diaconi cardinalis de B. Georgii martyris miraculis = *BHL* 3401 b.

2. (Fol. 18ᵛ-37ᵛ) Historia Iacobi... cardinalis de illustrissimo B. Georgii martyrio ac eiusdem martyris passionis gesta = *BHL* 3401 c.

3. (Fol. 38-39) Translatio capitis B. Georgii a basilica sancta sanctorum ad ecclesiam B. Georgii sitam in regione secunda, de qua in historia supra fit mentio = *BHL.* 3401 d.

CODEX 732 (olim aula II, A, 54)

Chartaceus, foliorum nunc 168 (0ᵐ,212 × 0,150), exaratus saec. XV.

Primum folium aliquot opusculorum iam pridem abstulit nebulo quidam, sane ut pictas litteras furaretur.

Insunt Iohannis Garzonis opuscula, inter quae hae Sanctorum Vitae:

1. (Fol. 57-78) <Vita et miracula S. Nicolai Myrensis ep.> **Cod. 732**

Inc. mutila : |*trona nulla egens virtute matrimonio coniungebatur* — Des. *Difficile est in tantis mundi illecebris nullo errore labi.*

2. (Fol. 81-90^v) <De inventione sanctae crucis.>

Folio avulso, inc. mutila : |*ceret, in ripa consedit* ... et des. mutila : *Tunc carnifices Iuliani iussu caldarium aeneum in triclinium deportaverunt ferventissimoque* |

3. (Fol. 93^v-100) <Passio S. Proculi militis, martyris Bononiensis.>

Inc. prol. *Cum prioribus annis plurium martyrum cruciatus mortesque litteris mandaverim* — Inc. *A natali Domini Salvatoris anni agebantur quingenti et vigeni* — Des. *in eum locum ubi a christianis in sepulchro constitutum est, iter direxit.*

4. (Fol. 107^v-115^v) <Oratio de laudibus S. Dominici.>

Inc. prol. *Vereor, praestantissimi viri, ne sint quos magna admiratio capiat* — Inc. *Parente Dominicus natus est viro et sapiente et sancto et severo* — Des. *vobis praestantissimis viris, qui me audire dignati estis, gratias agens. Dixi.*

5. (Fol. 115^v-124) <Oratio de laudibus B. V. Mariae.>

Inc. prol. *Forte nonnulli admirabuntur, Trufanine pater* — Inc. *Quibus parentibus Maria virgo suscepta sit* — Des. *quive honores illi debeantur, intelligere potuisti.*

6. (Fol. 131-141) Ioannis Garzonis libellus de obitu B. Simonis.

Inc. prol. *Quam pertinaciter vanis erroribus inhaereant Iudaei* — Inc. *Tridentum civitas est admodum nobilis* — Des. *mea versabitur oratio.*

7. (Fol. 144-157^v) Ioannis Garzonis de Viti et Hyppoliti cruciatibus ac mortibus ad venerabilem P. Fratrem Ioannem Trofanium Ordinis Praedicatorum libellus.

Pars I. Inc. prol. *Immortale ac divinum*— Inc. *Vitus, qui deos falsos contemneret* — Des. *dum spiritum duxero.*
Pars II. Inc. prol. *Non gravabor, Trofanine pater* — Inc. *Hyppolitus cum Laurentii, de quo alio loco scripsimus, corpus funerasset* — Des. *res minime obscura erit.*

8. (Fol. 158-160^v) <Passio S. Feliciani.>

Inc. prol. *Quam hii, cum quibus male agitur* — Inc. *Cum Diocletianus atque Maximianus a diis suis auxilia implorarent* — Des. *illis iusta magnifice fecerunt.*

Cod. 732 **9.** (Fol. 163v-166) Amplissima laus apostoli Pauli per Io. Garzo. ad Fratrem Io. Tro. Ordinis Praedicatorum.

Inc. *Venerunt ad manus meas epistolae Pauli apostoli* — Des. *id ad conscribendum Pauli vitam potissimum conferam.*

10. (Fol. 168-168v) <Eiusdem annotatio de Vita S. Antonii a se conscripta.>

Inc. *Quod Vitam beati Antonii sancte ac pie actam litteris mandaverim, homo nescio quis litteraturae ignarus me maledictis incessit* — Des. *sit profecturus.*

CODEX 736 (olim aula II, arm. A, cod. 59)

Chartaceus, foliorum 48 (0m,213 × 0,150), exaratus saec. XV.

(Fol. 31-43) <Iohannis Garzonis Vita S. Petri Martyris> = *BHL.* 6725.

Folio avulso, inc. mutila : *hanc tanti operis fabricam a Deo constructam affirmat ...*

CODEX 737 (olim aula II, A, 60)

Chartaceus, foliorum 85 (0m,208 × 0,152), exaratus saec.XV.

1. (Fol. 1-54v) Io. Garzonis Vita B. Augustini theologorum principis.

Inc. prol. *Si illius sempiternae ac beatae vitae domicilium* (corr. *Si i. caelestis ac divinae domus felicitatem*) — Inc. *Tagastum civitas admodum nobilis fuit* — Des. *corpus illud sanctissimum Papiam delatum est.*

2. (Fol. 57-76) <Eiusdem Vita S. Gregorii I papae.>

Inc. prol. *Vereor equidem ne sint qui me impudentissimum existiment* — Inc. *Gregorio civi Romano parentes fuerunt nobili genere nati* — Des. *atque pontificum more in sepulchro constitutum.*

CODEX 738 (olim aula II, A, 61)

Chartaceus, foliorum 92 (0m,204 × 0,151), exaratus saec. XV. **Complectitur aliqua opuscula Iohannis Garzonis, inter quae**

1. (Fol. 4-17v) <Passio S. Catharinae virg. et mart.>

Folio avulso, prologus inc. mutilus : *christiano homine dignius a me fieri potest quam* — Inc. Passio : *Alexandrum*

eum, qui magnus appellatus est, condidisse Alexandriam — Des. *In haec verba pons corruit, ipse a flumine absorptus est.* COD. 738

2. (Fol. 17^v-21^v) <Passio SS. Nerei et Achillei.>

Inc. prol. *Domicianus et qui apud ipsum auctoritate poterant* — Inc. *Domiciano Caesari frater fuit quidam* — Des. *de vita exierunt.*

3. (Fol. 23-31^v) Vita B. Alexii.

Inc. prol. *Quanto immortali Deo simus beneficio devincti* — Inc. *Ut Gracianus vita functus est* (corr. *Ut G. excessit e v.*), *in eius locum Theodosius* — Des. *ut a sacerdotibus dies septeni in tribuendis Deo laudibus atque honoribus absumerentur.*

4. (Fol. 33-48) Vita gloriosi martyris Eustachii.

Inc. prol. *Otioso mihi ac Eustachii historiam scribere gestienti* — Inc. *Placitum eum, qui Eustachius appellatus est, plerique Romanum arbitrati sunt* — Des. *templum extructum est atque Eustachio dedicatum.*

5. (Fol. 48-51^v) Iohannis Garzonis de obitu sanctissimorum martyrum Primi et Feliciani libellus.

Inc. prol. *Quanta laude digni censeri debeant* — Inc. *Dioclicianus cum probitate polleret et prudentia* — Des. *ad christianam rempublicam advolarunt.*

6. (Fol. 52-61) Iohannis Garzonis de cruciatibus atque obitu Georgii tribuni gloriosissimi martyris libellus.

Inc. prol. *Semper ea fui sententia* — Inc. *Silena urbs est Lybie admodum nobilis* — Des. *Quae animo intendent, ea perficient.*

7. (Fol. 61^v-80^v) Sanctissimi ac gloriosissimi doctoris Thomae Aquinatis Vita.

Leander ALBERTUS, *De viris illustribus Ordinis Praedicatorum*, p. 130-35.

8. (Fol. 82-86^v) Iohannis Garzonis de suppliciis in sanctissimam virginem Margaritam adhibitis libellus.

Inc. *Antiochia nobilis admodum est Syriae civitas* — Des. *securi percussa est.*

CODEX 739 (olim aula II, A, 62)

Chartaceus, foliorum 96 (0^m,210 × 0,151), exaratus saec. XV a Petro Borgolochi Bononiensi.

Continet Iohannis Garzonis opera, inter quae

COD. 739 (Fol. 60^{v}-71^{v}) Ioannis Garzonis de cruciatibus et nece sanctissimae virginis Christinae libellus.

Inc. prol. *Qui Romanam historiam litteris prodiderunt* — Inc. *Tirus nobile admodum fuit Etruriae oppidum* — Des. *Tirum a Gottis funditus eversum plerique autumant.*

CODEX 740 (olim aula II, A, 63)

Chartaceus (pauca sunt folia membranea), foliorum 220 (0^{m},210 × 0,151), exaratus saec. XV.

Complectitur Iohannis Garzonis opuscula, inter quae

1. (Fol. 37-48^{v}) Ad reverendum in Christo patrem fratrem Ludovicum Orolandinum Foroliviensem dignissimum monasterii Sancti Salvatoris urbis Bononiae principem, de signo a Christo optimo maximo perpetrato Ioannis Garzonis libellus.

Inc. prol. *Etsi ab apostolis atque martyribus* — Inc. *A natali Salvatoris anni trecent quadrageni octeni erant* — Des. *me in caelesti ac divina domo reponere non dedignetur.*

2. (Fol. 55-75) Ad reverendum in Christo patrem dominum fratrem Iohannem Mariam Venetum, canonicorum regularium Congregationis S. Salvatoris generalem dignissimum Vita S. Theodori martyris.

Inc. prol. *Semper mea sententia fuit* — Inc. *Quibus parentibus natus sit Theodorus* — Des. *quae, ne longior essem, praetereunda duxi.*

CODEX 741 (olim aula II, A, 65)

Chartaceus, foliorum sign. 2-200 (0^{m},308 × 0,212), exaratus saec. XV.

Continet Iohannis Garzonis opera, inter quae

1. (Fol. 2-18^{v}) <Vita S. Antonii abbatis> = *BHL.* 611 b.

Primo folio avulso, prologus inc. mutilus : *nec possunt scelus admittere...*

2. (Fol. 19^{v}-33^{v}) <Vita S. Thomae de Aquino> = cod. 738^{7}.

3. (Fol. 45-49) <De SS. Felice et Felice mart.>

Inc. prol. *Quanto in christianos Dioclitianus princeps exarserit odio* — Inc. *Foelices duos, et eos quidem cives Romanos ac fratres fuisse constat* — Des. *sempiternum cum Christo aevum acturi.*

4. (Fol. 49v-56v) <Passio S. Caeciliae.> **Cod. 741**

Inc. prol. *Cum multorum martyrum confessorumque vitas cruciatus mortes litteris prodiderim* — Inc. *Caecilia civis Romana nobili genere nata* — Des. *ac beatae vitae domicilium ingressa est.*

5. (Fol. 121-133) <Passio S. Luciae virg. et mart.>

Inc. prol. *Quid praestantius efficere poteris, Bonifaci pater optime* — Inc. *Urbem Syracusanam incolebat Euricia matrona* — Des. *proelium secundum fecerunt.*

6. (Fol. 146-156) <Passio S. Petri Martyris> = *BHL.* 6725.

CODEX 742 (olim aula II, A, 66)

Chartaceus, foliorum 9 + 204 (0^m,306 × 0,209), exaratus saec. XV.

Insunt Iohannis Garzonis opera. inter quae

1. (Fol. 116v-119v) Amplissima laus B. Hieronymi.

Inc. *Vereor equidem, praestantissimi viri, ne sint qui me impudentissimum existiment* — Des. *tantum in huius doctissimi ac sanctissimi viri laudationem conferam.*

2. (Fol. 125v-127) Amplissima laus Pauli apost. = cod. 732[9].

CODEX 744 (olim aula II, A, 68)

Chartaceus, foliorum A et 40 (0^m,300 × 0,205), exaratus saec.XV.

1. (Fol. 1-29v) Vita S. Dominici = *BHL.* 2236.

In parte aversa folii A, quod est membraneum, descripta est epistula Iohannis Garzonis ad fratrem Vincentium Malmignatum Ferrariensem, qua se excusat quod Vitae *BHL.* 2236 nimis longum praemiserit prooemium.

2. (Fol. 31-39) Sanctissimi ac gloriosissimi doctoris Thomae Aquinatis Vita = cod. 738[7].

CODEX 746 (olim aula II, A, 70)

Erat olim 84 foliorum, ex quibus perierunt folia 1-28 ; exaratus saec. XV.

Complectitur opera Iohannis Garzonis, inter quae primo loco veniebat olim Vita B. Petronii, quae iam periit.

Cod. 825

CODEX 825 (olim aula II, 4, 48)

Chartaceus, foliorum 109 (0^m,218 × 0,148), exaratus saec. XV. Erat olim *ex bibliotheca FF. S. Pauli in Monte.*

(Fol. 1-103v) Vita S. Bernardi abbatis Clarevallis = *BHL.* 1217-1220.

CODEX 832 (olim aula II, A, 39)

Chartaceus, foliorum sign. 380-709 (0^m,360 × 0,245), exaratus saec. XV.

Erat olim *loci S. Pauli montis Bononiae.*

1. (Fol. 402-404) Hieronymus de vita captivi monachi, qui vocabatur Malchus = *BHL.* 5190.

2. (Fol. 456-458v) Vita S. Pauli primi heremitae a Hieronymo conscripta = *BHL.* 6596.

3. (Fol.458v-466) Vita B. Hilarionis monachi a Hieronymo conscripta = *BHL.* 3879.

CODEX 892 (olim aula II, D, 76)

Membraneus, foliorum 59 (0^m,377 × 0,255), paginis bipartitis exaratus saec. XV extr. et auro picturisque eleganter ornatus.

Erat olim ad usum basilicae S. Petronii de Bononia ; postea bibliothecae Benedicti XIV papae.

1. (Fol. 27-44) Vita vel Acta S. Petronii ep. et conf. = *BHL.* 6641.

2. (Fol. 44-48v) Sermo de inventione sanctarum reliquiarum = *BHL.* 6643.

CODEX 943 (olim aula III, B, 39)

Chartaceus, foliorum 76 (0^m,320 × 0,225), exaratus saec. XVII extr.

Erat olim bibliothecae Benedicti XIV papae.

Fol. 1-55 exscripta sunt quae de S. Venantio in *Act. SS.*, Mai t. IV, p. 136-144*bis* protulit Papebrochius ; inter quae

1. (Fol. 6-10) Historia ablati et relati corporis... = *BHL.* 8525.

2. (Fol. 12v-33v) Acta apocrypha = *BHL.* 8523.

3. (Fol. 45v-53) <Acta S. Agapiti> = *BHL.* 125,

Et praeterea

4. (Fol. 59-68) Legenda, quae in libris ipsius ecclesiae et alibi reperitur. Cod. 943

Inc. prol. (fol. 59-60^v) : *Venantius quasi vena vel velum altius ; fuit enim* — Inc. *Temporibus Antiochi regis magni erat in civitate Camerina nomine Venantius timens Deum* — Des. *propterea plures sancti pro nomine Christi ibi interfecti fuerunt. Per intercessionem horum sanctorum perducat nos ... Amen. Passus est autem ... ; in quo passi sunt pro nomine Iesu Christi supradicti mille quinquenti viginti quinque viri. Amen.*

CODEX 1065 (olim app. mss. 506)

Chartaceus, exaratus saec. XVIII. Constat fasciculis 15, qui variis manibus sunt exarati.

Erat olim Ubaldi Zanetti.

Fasc. V. Foliorum 10 (0^m,295 × 0,208).

1. (Fol. 2-8^v) Passio beatissimi Proculi ep. et mart. = *BHL.* 6956.

« Copia ... estratta da un' codice antico in carta pergamena presso i monachi Cassinensi di Bologna. »

Fasc. VI. Foliorum 8 (0^m, 286 × 0, 210).

2. (Fol. 1^v-7^v) Passio S. Proculi militis et mart. Bononiensis = *BHL.* 6954.

« Copia ... estratta da un codice antico in carta pergamena presso i monachi Cassinensi di Bologna. »

CODEX 1071 (olim app. mss. 1 sqq.)

Complectitur 29 grandia volumina in quibus videre est documenta plurima tum typis impressa, tum manu scripta (saec. fere XVI et XVII), a Prospero Lambertini collecta.

In voluminibus V-XII insunt ea quae ad res S. Congregationis Rituum pertinent.

Volumen X constat 63 fasciculis.

In 53° inter alia est quaternio chartaceus foliorum 14 (0^m,335 × 0,220), exaratus saec. XVIII, in quo leguntur « extractae ex archivio capituli cathedralis Sancti Eusebii Vercellensis ».

1. (Fol. 1-4^v) Vita S. Bononii ab. = *BHL.* 1421.

« In codice pervetusto characteribus antiquis in pergameno manu conscripto, in quo habetur textus sacer libri Sapientiae et libri Iob et in quo leguntur gesta et passiones multorum sanctorum, post vitam S. Augustini ep. legitur V. S. Bon. ab. »

Cod. 1071 **2.** (Fol. 5-13v) Vita S. Bolonii ab. = *BHL.* 1423. Aug. 30.

Deest prologus. — « In alio codice pariter characteribus antiquis in pergameno manu conscripto in quo leguntur gesta et miracula aliorum sanctorum, post Vitam S.Philiberti ab. habetur de S. Bolonio ab. ... »

CODEX 1232 (olim app. mss. 697)

Chartaceus, exaratus saec. XVII. Constat tribus fasciculis. Erat olim bibliothecae Benedicti XIV papae.

Fasc. I. Fol. A et sign. 1-17 (0m,275 × 0,185).

1. (Fol. 1-17) Processus relevationis corporis B. Petri de Lucemburgo, « cuius antiquum quoddam extat apud me C. M. instrumentum. »

Inc. *In nomine Domini. Amen. Universis ... fiat manifestum quod anno a nativitate Domini millesimo quingentesimo vicesimo septimo, ind. XV et die veneris 19 mensis iulii, pontificatus ... Clementis... papae VII anno quarto coram venerando viro Patre Fràncisco Delarben humili priore devoti et religiosi conventus et domus Fratrum Caelestinorum beati Petri de Lucemburgo praesentis civitatis Avenionensis...*

Fasc. II. Fol. A et sign. 1-21 (0m,275 × 0,185), eadem manu exaratus, qua et fasc. I.

2. (Fol. 1-13v) Vita S. Marcelli Diensis ep. et conf. = *BHL.* 5247 b.

Quaedam verba praesertim in initio legere non potuit librarius locosque vacuos reliquit.

3. (Fol.13v-20v) Posthumi Vulfini antestis (*corr.* antistitis) helegii poemate carminis Vita B. Marcelli conf. = *BHL.* 5247 c.

Sequitur (fol. 20v-21) Hymnus in festivitate S. Marcelli : *Caelites sacrum tribuente Christo.*

De his omnibus annotatum est fol. A : « Vita S.Marcelli... cuius originale extat MS. apud me C. M. »

CODEX 1427 (olim aula II, A, 241)

Chartaceus, foliorum 26 (0m,210 × 0,139), exaratus saec. XV. Erat olim bibliothecae Benedicti XIV papae.

(Fol. 1-26) Tractatus de translatione capitis beatissimi

sancti Andreae apostoli ab urbe Patracensi in almam urbem Romam = *BHL.* 439. Cod. 1427

Praemissus est prologus : *Si qua sunt...*— Des. *apparari posset, non pro honore et decore tantummodo beati Andree divini apostoli, verum etiam pro gloria magistri eius Salvatoris Christi, cui est potestas ... Amen.*

CODEX 1473 (olim aula III, B, 8)

Membraneus, foliorum A-D, sign. 9-330 (folia 26, 174, 249 et 321 bis ; perierunt folia 18, 19) et E (0m,504 × 0,310), paginis bipartitis exaratus saec. XII.

Fol. E scripsit alternis lineis rubris et nigris idem librarius, qui reliquum codicem exaraverat : *Anno ab incarnatione Domini mil*l(esimo)[1] *cent(esimo)*[1] *octuagesimo*[1], *abbatiante domino Landulfo, abbate*[1] *discretissimo*[1], *Deo et hominibus diligendo, fama sparsim notissimo, anno videlicet abbatiae eius XVIII, die scilicet veneris qui quarto die post festum sancti Martini episcopi secutus est, completus est in monasterio beatissimi protomartyris Stephani de civitate Bononia, quod vocatur Hierusalem, liber iste et thesauris armarii iam dicti monasterii aggregatus...*

Fol. Ev adiecit manus saec. XIII annotationem de electione Urbani IV et de morte Alexandri IV.

Fol. Dv indicem Vitarum descripsit anno 1559 Fr. Carolus Florentius, dum praedicabat Bononiae in ecclesia Sancti Stephani.

1. (Fol. 9-9v) <Passio ss. apost.> Petri et Pauli = *BHL.* 6657.

Foliis perditis, inc. mutila : *michi credidisti, compatiuntur michi, peto ut participentur mecum de gratia tua...*

2. (Fol. 9v-11) Passio ss. mm. Processi et Martiniani = *BHL.* 6947.

3. (Fol. 11-12v) Passio S. Felicitatis cum septem filiis suis = *BHL.* 2853.

4. (Fol. 12v-14v) Passio ss. mm. Naboris et Felicis = *BHL.* 6029.

5. (Fol. 15-20) Passio S. Margaritae virg. et mart. = *BHL.* 5303.

Omisso initio, inc. *Transibat Ulibrius praefectus de alia in Antiochiam civitatem ; veniebat autem persequi christianos...*

[1] Haec, quae evanida facta erant, rescripta sunt.

COD. 1473 **6.** (Fol. 20-24v) Passio ss. mm. Quirici et Iulittae.

Inc. *Die septimo decimo mensis iulii sub Alexandro praeside in civitate Tharsis quae vocatur Cilicia, imperante praeside Alexandro christianorum populo facta est grandis persecutio, et fuit terraemotus magnus in ecclesia Christi Dei. Iulitta autem timens Deum* — Des. *et parciebantur corpora eorum in tres partes. Martyrizatus est sanctus Quiricus et Iulitta die septimo decimo mensis iulii sub Alexandro praeside in civitate Tharsis, regnante Domino... Amen.*

7. (Fol. 24v-27) Vita S. Alexii conf. = *BHL.* 286.

8. (Fol. 27-29) Vita S. Rophilli conf. = *BHL.* 7283 c.

9. (Fol. 29v-30v) Passio S. Praxedis virg. = *BHL.* 6920.

10. (Fol. 30v-35) Vita S. Mariae Magdalenae = *BHL.* 5450.

11. (Fol. 35-38) Translatio S. Mariae Magdalenae = *BHL.* 5490.

12. (Fol. 38-41) Miracula B. Mariae Magdalenae = *BHL.* 5481, 5462, 5463, 5474, 5465, 5475, 5482, 5484, 5483, 5485-5487.

Inter 5475 et 5482 haec leguntur: *Neque hoc pretermittendum puto quod quidam vir oculorum lumine privatus qui de municipio erat quod Castelulum vocatur cum ad predictum monasterium veniret et ei ductor suus duceret* (sic) *iam se videre ecclesiam ad quam tendebant, exclamavit dicens: O. S. M. M., si aliquotiens contigeret me videre turres tuae ecclesiae! Dixerat et statim aperti sunt oculi eius et quod optabat miliario adhuc interiacente consequutus est.*

13. (Fol. 41-48) Passio S. Apolenaris mart. = *BHL.* 623.

14. (Fol. 48-51v) Passio S. Iacobi apost. = *BHL.* 4057.

15. (Fol. 51v-55) Passio S. Christophori mart. = *BHL.* 1768.

Des. *gladio percutiatur. Passus est vero... Amen.*

16. (Fol. 55-60v) Vita S. Symeonis monachi = *BHL.* 7957.

17. (Fol. 60v-63v) Passio ss. mm. Nazarii et Celsi.

Inc. ut *BHL.* 6040. — Des. *et habemus sanctos tuos. Martyrizatus est autem beatus Nazarius sub Nerone imperatore... Amen.*

18. (Fol. 63v-64v) Passio S. Felicis papae et mart. = *BHL.* 2857.

19. (Fol. 64v-65) Passio S. Beatricis virg. = *BHL.* 7790.

20. (Fol. 65-69) Passio ss. mm. Abdon et Sennen = *BHL.* 6684 et 6.

21. (Fol. 69-72^{v}) Hystoria S. Petri ad vincula = *BHL.* 6682. COD. 1473

22. (Fol. 72^{v}-74) Passio SS. Machabaeorum = *BHL.* 5109.

23. (Fol. 74-85^{v}) Passio vel Vita S. Eusebii Vercellensis ep. = *BHL.* 2748, 2749.

24. (Fol. 85^{v}-92) Passio S. Stephani pontificis = *BHL.* 7845.

25. (Fol. 92-94^{v}) Inventio corporis S. Stephani protomart. = *BHL.* 7851.

26. (Fol. 94^{v}-97) Passio SS. Systi, Felicissimi et Agapiti, mart. = *BHL.* 7809.

27. (Fol. 97-105) Passio SS. Donati et Ylariani mart. = *BHL.* 2294.

28. (Fol. 105-107^{v}) Passio ss. mm. Cyriaci, Largi et Smaragdi = *BHL.* 2057.

Des. *Ab eodem die clauserunt balneum et factus est timor magnus in eadem regione.*

29. (Fol. 107^{v}-111^{v}) Passio S. Laurentii levitae et mart.

Inc. ut *BHL.* 4758 f. — Des. ut *BHL.* 4758 p.

30. (Fol. 111^{v}-114) Passio S. Ypoliti mart. = *BHL.* 3961.

Inc. *Sanctus Ypolitus et Iustinus presbyter cum sepelissent corpus beati Laurentii martyris.*

31. (Fol. 114-115) Passio S. Cassiani mart. = *BHL.* 1626.

32. (Fol. 115-116) Passio S. Eusebii presb. et mart. = *BHL.* 2740.

33. (Fol. 116-123) In assumptione S. Mariae virginis. Sermo S. Hieronymi de assumptione S. Mariae virginis.

P. L., t. XXX, col. 122 sqq.
Des. *sicque conclusus ut nesciat violari neque corrumpi ullis insidiarum fraudibus.*

34. (Fol. 128-139) Vita vel gesta S. Leonardi conf. = *BHL.* 4862-4871, 4875-4877.

35. (Fol. 139-143) Passio S. Mametis mart. = *BHL.* 5193.

36. (Fol. 143-146) Passio S. Agapiti mart. = *BHL.* 125.

37. (Fol. 146-148) Passio S. Symphoriani mart. = *BHL.* 7967.

38. (Fol. 148-153) Passio S. Bartholomaei apost. = *BHL.* 1002.

39. (Fol. 153-154^{v}) Passio S. Genesii mart. = *BHL.* 3320.

COD. 1473 **40.** (Fol. 154^v-157^v) Passio S. Alexandri mart. = *BHL.* 276.

41. (Fol. 157^v-159^v) De decollatione S. Iohannis Baptistae = *BHL.* 4296.

42. (Fol. 159^v-162^v) De revelatione seu translatione capitis Praecursoris Christi in occidentali parte Aequitaniae = *BHL.* 4297.

43. (Fol. 165-168) Vita B. Bononii ab. et conf. = *BHL.* 1421.

44. (Fol. 168-174^v) Miracula S. Bononii ab. et conf. = *BHL.* 1423.

45. (Fol. 174^v-179^v) Vita S. Aegidii ab. et conf. = *BHL.* 93.

46. (Fol. 179^v-184) Passio S. Antonini mart. = *BHL.* 572, 573.

47. (Fol. 184-192^v) Vita S. Marini heremitae et conf. = *BHL.* 4830.

48. (Fol. 192^v-198) In nativitate S. Mariae virginis. Vita S. Mariae virginis = *BHL.* 5335, cap. 1-12.

Des. *Et deduxerunt eam... et dicentes ei: Sit nomen Domini universae plebi Israel... Amen.*

49. (Fol. 198-206^v) Vita sive Passio S. Eugeniae virg. et SS. Proti et Iacincti = *BHL.* 2667.

50. (Fol. 206^v-207^v) Passio S. Cornelii papae et mart. = *BHL.* 1958.

51. (Fol. 207^v-209) Passio S. Cypriani mart. = *BHL.* 2037.

52. (Fol. 209-211^v) Exaltatio sanctae crucis = *BHL.* 4178.

53. (Fol. 211^v-217) Passio S. Eufemiae virg. et mart. = *BHL.* 2708.

54. (Fol. 217-223^v) Passio ss. mm. Luciae et Geminiani = *BHL.* 4985.

55. (Fol. 223^v-225^v) Passio S. Ianuarii ep. et mart. = *BHL.* 4115, 4116.

56. (Fol. 225^v-233) Passio S. Mathaei apost. et evang. = *BHL.* 5690.

57. (Fol. 233-238) Passio S. Mauricii cum sociis suis = *BHL.* 5744.

58. (Fol. 238-243^v) Passio S. Teclae mart.

Inc. *Veniente Paulo Hyconio post fugam fuerunt ei duo comites* — Des. *quia tibi praeparata est gloria sempiterna.*

Et cum bono somno famula Domini Tecla dormivit in pace octavo kal. octubris, spem habentem in misericordia domini nostri Iesu Christi, qui cum Patre... Amen. Cod. 1473

59. (Fol. 243^{v}-246) Passio ss. mm. Cosmae et Damiani = *BHL.* 1967.

60. (Fol. 246-248) Inventio basilicae S. Michaelis = *BHL.* 5948.

61. (Fol. 248-253) Vita S. Hieronymi presb. = *BHL.* 3871.

62. (Fol. 253-267) Vita vel acta S. Petronii ep. et conf. = *BHL.* 6641.

63. (Fol. 267-270^{v}) Sermo de inventione sanctarum reliquiarum = *BHL.* 6643.

64. (Fol. 270^{v}-272^{v}) Passio S. Iustinae virg. et mart. = *BHL.* 4572.

65. (Fol. 272^{v}-276) Vita S. Pelagiae heremitae = *BHL.* 6605.

66. (Fol. 276-278) Passio S. Domnini mart. = *BHL.* 2265.

67. (Fol. 278-282) Passio ss. mm. Dionisii, Rustici et Eleutherii = *BHL.* 2178.

68. (Fol. 282-285^{v}) Passio S. Calixti papae et mart. = *BHL.* 1523.

69. (Fol. 286-293) Vita S. Galli ab. et conf. = *BHL.* 3247.

Deest prologus. — Des. *Finxerunt enim de longe tunc venisse et apud eum manserunt septem diebus.*

70. (Fol. 293-297^{v}) Gesta S. Lucae evang. = *BHL.* 4973.

Praemissa est laudatio *BHL.* 4976 d.

71. (Fol. 297^{v}-311) Vita S. Hylarionis monachi = *BHL.* 3879.

72. (Fol. 311-314^{v}) Passio septem fratrum in monte Celio dormientium non longe a civitate Ephesum. Maximianus vero cum fratribus suis Malcho, Martiniano, Dionisio, Iohanne, Sarapion, Constantinus = *BHL.* 2316 d.

73. (Fol. 314^{v}-319) Vita S. Pauli heremitae = *BHL.* 6596.

74. (Fol. 319-325^{v}) Vita S. Antonii monachi = *BHL.* 609.

Foliis perditis des. mutila: *nec Iohannes dissonam tulit de virtute sententiam.*

75. (Fol. 326-328) De translatione ss. mm. Vitalis et Agricolae = *BHL.* 8695.

Praemissus est prologus de quo *Catal. Lat. Rom.*, p. 193^{22}.

Cod. 1473 **76.** (Fol. 328-330v) Miracula ss. mm. Vitalis et Agricolae = *BHL.* 8696.

CODEX 1542 (olim aula III, app. mss. 939)

Membraneus, paginarum 150 (0m,375 × 0,267), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.
Erat olim conventus Fratrum Praedicatorum Bononiensis.

1. (Pag. 1-140) Processus quorumdam dictorum et attestationum super celebritate memoriae ac virtutibus vita et doctrina B. Katherinae de Senis publice productarum in curia episcopali Castellana de Venetiis... Qui utique processus abstractus est de originali processu existente in cancellaria curiae supradictae = *BHL.* 1707.

> Paginis perditis, des. testimonium fratris Iohannis de Yporegia : *statim et in puncto perdidi vocem. Unde ex* |

2. (Pag. 141-142) Sermo in commemoratione admirabilis et novellae virginis B. Katherinae de Senis ordinis de Penitentia B. Dominici = *BHL.* 1709 b.

3. (Pag. 142-145) Alius sermo in commendationem eiusdem virginis compositus per quendam venerabilem domnum The<o>philum Michaele de Venetiis monachum monasterii S. Georgii Maioris ibidem, signanter quia recepit quandam gratiam ab ipsa virgine, quam praefato sermoni praemittit.

> Inc. narratio. *Fuit monachus nomine Theophilus in monasterio Sancti Georgii Maioris* — Des. *pro honore Dei et supradictae virginis destinavit.*
> Inc. sermo. *Confiteor tibi, Domine rex caeli* — Des. *et dives dimittatur in vanis. Gloria igitur et imperium... Amen.*

4. (Pag. 145-147) Epistola quam scripsit dompnus Iohannes, monachus Vallisumbrosae, valde probatus atque famosus Dei servus, fratri Iohanni de Falerno ordinis Heremitarum B. Augustini, qui detrahebat virgini Katherinae de Senis Iesu Christi sponsae fidelissimae.

> P. Cividali, *Il beato Giovanni dalle Celle,* in *Atti della R. Accademia dei Lincei,* Ser. V, Memorie, t. XII (1905), p. 432-36.

5. (Pag. 147-149) Alia epistola supradicti dompni Iohannis responsiva cuidam litterae sibi directae a quodam magno servo

Dei natione anglico dicto fratri Guillermo de Leccito circa Senas ordinis Heremitarum virginis Katherinae singularissimo devoto... COD. 1542

P. CIVIDALI, op. c., p. 436-39.

6. (Pag. 149) Alia epistola dicti dompni Iohannis responsiva uni litterae sibi per eundem supradictum patrem fratrem Guillermum post aliam supradictam dicto dompno Iohanni directe...

P. CIVIDALI, op. c., p. 439-40.

7. (Pag. 150) <Epistula.>

Inc. *Cum Christo vitam possidere perennem. Venerabilis pater, instantissime rogo, propter Deum et caritatem quam habetis ad gloriosam et felicissimae recordationis Katerinam de Senis, quatenus dignemini mihi dare copiam libelli quem dicta venerabilis virgo olim in raptu, ut dicitur, fecit conscribi* — Des. *quod ipsa gloriosa virgo impetrare dignetur. Amen.*

CODEX 1561 (olim aula III, app. mss. 975)

Partim membraneus, partim chartaceus, foliorum 97 (0^{m},290 × 0,195), exaratus saec. XV.

Erat olim monasterii Sancti Salvatoris, ubi signatus erat ***276***.

(Fol. 1^{v}-4) Vita S. Iohannis scholastici Climaci a Daniele monacho sub compendio scripta = *BHL.* 4381.

CODEX 1576 (olim aula III, app. mss. 995)

Membraneus, foliorum 218 (0^{m},300 × 0,220), paginis bipartitis exaratus variis manibus saec. X/XI.

Periit primus quaternio. Quae supersunt, perverso ordine sunt conglutinata (ita nempe fol. 1-116, 127-218, 117-126).

Erat olim abbatiae Nonantulanae.

1. (Fol. 1) <Sulpicii Severi epistula III de S. Martino> = *BHL.* 5613.

Foliis perditis, superest sola pars ultima inde a verbis : *quanta praecipuae lamenta monachorum.*

2. (Fol. 1-2) Epistola de transitu S. Martini = *BHL.* 5619, 5620.

3. (Fol. 2-2^{v}) Versiculi[s] de eiusdem transitu[s] S.Martini = *BHL.* 5621.

Cod. 1576 **4.** (Fol. 2^{v}-3) Sermo S. Ambrosii de <transitu> eiusdem S. Martini = *BHL.* 5622.

5. (Fol. 3-6) Passio S. Victoris de Cilicia = *BHL.* 8560 b.

6. (Fol. 6-9^{v}) Passio S. Longini mart. = *BHL.* 4965.

7. (Fol. 9-18) Passio S. Caeciliae mart. = *BHL.* 1495.

8. (Fol. 18-22) Passio S. Clementis papae =*BHL.* 1848.

9. (Fol. 22-22^{v}) In S. Grisogoni = *BHL.* 1795.

Solus prologus.

10. (Fol. 22^{v}-27^{v}) Passio S. Iacobi mart. et intercisus = *BHL.* 4100.

11. (Fol. 27^{v}) In S. Saturnini = *BHL.* 7493.

Foliis perditis des. mutila : *vere unus Deus verus est et dominus Iesus Christus, quem co|*

12. (Fol. 28-29) <Passio S. Andreae apost.> = *BHL.* 428.

Foliis perditis, inc. mutila : *Audierunt quod per totam noctem vana nescio quae fueris verbosatus*

13. (Fol. 31-35^{v}) Miracula S. Andreae.

Inc. *Cumque apostoli inter se dividere<n>tur regionem in quibus praedicarent virtute et gratia Christi, missus est beatus Matheus in Marmedona civitate* — Des. *et baptizavit eos omnes et firmavit in fide et gratia Christi, cui est honor... Amen.*

14. (Fol. 35^{v}-38) Passio beatissimae virg. et mart. Barbarae.

Inc. *In illis diebus sub imperatore Maximiano, praesidi autem Marciano, erat quidem vir magnus nomine Dioscorrus, dives valde* — Des. *ita ut neque pulvis eius inveniatur usque in praesentem diem. Valerianus autem quidam vir religiosus et timens Deum peciit corpus... Martyrizata est autem... Amen.*

15. (Fol. 38-43^{v}) In S. Dalmacii mart. =*BHL.* 3082.

16. (Fol. 43^{v}-46^{v}) S. Nicholai ep. Mirensis = *BHL.* 6119.

17. (Fol. 46^{v}-49) Passio S. Savini mart. = *BHL.* 7453.

18. (Fol. 49-55^{v}) Vita S. Ambrosii Mediolanensis ep. = *BHL.* 377.

19. (Fol. 55^{v}-58) Passio S. Luciae = *BHL.* 4992.

20. (Fol. 58-60^{v}) S. Gregorii Spolitini = *BHL.* 3677.

21. (Fol. 60^{v}-61) Passio S. Stephani levitae et mart.

Inc. *In diebus illis crescente numero discipulorum* — Des. *pertransiebant evangelizantes verbum Dei.*

22. (Fol. 61-67) Vita S. Iohannis apost. et evang. = *BHL*. 4321. **Cod. 1576**

23. (Fol. 68-85ᵛ) Vita S. Silvestri conf. = *BHL*. 7726-7729, 7731, 7732, 7737.

Reliquis omissis, des. *BHL*. 7737 : *cum divine laudis preconio* |

24. (Fol. 86-98ᵛ) In S. Sebastiani mart. = *BHL*. 7543.

25. (Fol. 98ᵛ-102ᵛ) Gesta S. Agnes virg. = *BHL*. 156.

Des. *palmam adquirant; martyrizata est... Amen.*

26. (Fol. 102ᵛ-105) Passio S. Vincentii mart. et levita <e> = *BHL*. 8628, 8630.

Des. *et cum omni honore sepulturae est traditum. Martyrizatus est autem... Amen.*

27. (Fol. 105-110) Vita S. Gemin<i>ani = *BHL*. 3296.

28. (Fol. 110-113) Passio S. Agathae virg. = *BHL*. 133.

29. (Fol. 113-117ᵛ) Passio S. Iulianae = *BHL*. 4523.

30. (Fol. 117ᵛ-120ᵛ) Passio S. Valentini mart. = *BHL*. 8460.

31. (Fol. 122-123) In S. Gregorii papae.

Lectiones quae inc. ut *BHL*. 3639 et des. *ministrabat pauper ipse pauperibus.*

32. (Fol. 123-124) In S. Benedicti.

Lectiones quae inc. ut *BHL*. 1102 et des. *frigidas atque perspicuas emanat aquas.*

33. (Fol. 127-136) Passio ss. mm. Faustini et Iuvittae = *BHL*. 2838.

34. (Fol. 136-139ᵛ) Relatio translationis corporis B. Stephani protomart. ad Hierosolimam in Constantinopolim = *BHL*. 7858. Mart. 4.

35. (Fol. 139ᵛ-142ᵛ) Homelia facta a B. Anastasio archiepiscopo Alexandriae pro mirabiliis quae fecit imago domini nostri Iesu Christi in Verito civitate.

Inc. ut *BHL*. 4230 ; des. ut *BHL*. 4228.

36. (Fol. 142ᵛ-147) Passio B. Blasii sacerdotis et martyris.

Inc. ut *BHL*. 1371 a ; des. ut *BHL*. 1374 g.

37. (Fol. 147ᵛ-149ᵛ) Passio S. Ponciani Spol(etini).

Inc. prol. *Omnipotens rerum creator et omnium mediator inmensus* (constat prologus solis locis communibus) —

COD. 1576 Inc. *Temporibus denique impiissimi imperatoris Antonini orta est seditio valida populis christianis* — Des. ut *BHL*. 6891.

In ultima parte codicis descripta sunt officia liturgica cum notis musicis. Insunt lectiones, quae constant solis fragmentis Vitarum seu Passionum alias notissimarum; quare eas, quae de sanctis sunt, paucis recensere satis erit.

(Fol. 151) Lucia Syracusana (*BHL*. 4992).
(Fol. 154) Thomas apost. (*BHL*. 8136).
(Fol. 187v) Sebastianus m. (*BHL*. 7543).
(Fol. 192) Agnes v. m. (*BHL*. 156).
(Fol. 201) Agatha v. m. (*BHL*. 133).
(Fol. 206) Gregorius Magnus (*BHL*. 3639).
(Fol. 207) Benedictus (*BHL*. 1102).

CODEX 1585 (olim aula III, app. mss. 1010)

Chartaceus, foliorum 433 (0m,269 × 0,205), exaratus saec. XVII.

1. (Fol. 256-262v) Canonizatio B. Catherinae Senensis = *BHL*. 1708.

2. (Fol. 263-285v) Andreis id est historia de receptione corporis S. Andreae = *BHL*. 439.

Praefixus est prologus : *Si quae sunt...*— Des. ut in cod. 1427.

3. (Fol. 314-362) Vita sanctissimi patris fratris Petri de Murrone seu Celestini papae quinti = *BHL*. 6733-6737.

« Ex archivio ecclesiae Anagn. descripta Carlo Lomellino praesule anno 1573. »

Des. *qui per Dei gratiam meritis S. Petri est sanatus et, sicut promiserat, votum implevit. Et alia innumerabilia miracula fecit quae ob temporis longitudinem illorum originale legi intelligi nec interpretari potest.*

CODEX 1604 (olim aula III, app. mss. 1031)

Membraneus, foliorum 356 (0m,353 × 0,250), paginis bipartitis, exaratus saec. XI/XII.

Perierunt duo prima folia quaternionis I, tum totus quaternio XXIV (inter fol. 182 et 183) ; quaternio XL post quaternionem XLIII collocatus est, inter folia 327 et 336 ; ordo foliorum tum in quaternione XL perversus est, tum etiam in quaternione XLIII, quod foliis novem constat.

1. (Fol. 1-11) <Passio ss. apost.> Petri et Pauli = *BHL.* 6657. **Cod. 1604**

Foliis perditis, inc. mutila : *Paulus ex ebreis venit, rogat te ut venias ad eum...*

2. (Fol. 11-16) Passio S. Iacobi apost. = *BHL.* 4057. Iul. 25.

3. (Fol. 16-22^v) Passio S. Bartholomaei apost. = *BHL.* 1002. Aug. 24.

4. (Fol. 22^v-32^v) Passio S. Mathei apost. et evang. = *BHL.* 5690.

5. (Fol. 32^v-42) Passio S. Symonis et Iudae = *BHL.* 7750, 7751.

6. (Fol. 42-55) Passio S. Thomae apost. = *BHL.* 8136.

7. (Fol. 55-60^v) Natale S. Andreae apost. = *BHL.* 428. Nov. 30.

8. (Fol. 60^v-69^v) Gesta S. Iohannis apost. et evang. = *BHL.* 4320.

9. (Fol. 69^v-71) Natale S. Philippi apost. = *BHL.* 6817. Mai 1.

10. (Fol. 71-73) S. Iacobi apost. = *BHL.* 4092. Mai 1.

11. (Fol. 73-81) Natale S. Mathiae apost. = *BHL.* 5695. Ian. 27.

12. (Fol. 81-88) Natale S. Marci evang. = *BHL.* 5281, 5282. Apr. 26.

13. (Fol. 88-96) Natale S. Barnabae apost. = *BHL.* 985. Iun. 11.

14. (Fol. 96-101) Natale S. Lucae evang. = *BHL.* 4973. Oct. 18.

15. (Fol.101-140) Natale S. Silvestri papae = *BHL.* 7725-7729, 7731, 7736. Dec. 31.

16. (Fol. 140-141^v) Natale S. Felicis presb. = *BHL.* 2885. Ian. 14.

17. (Fol. 141^v-144^v) Natale S. Marcelli papae = *BHL.* 5234. Ian. 16.

18. (Fol. 144^v-169) Natale S. Sebastiani mart. = *BHL.* 7543. Ian. 20.

19. (Fol. 169-171^v) Passio S. Fabiani mart. = *BHL.* 1322.

20. (Fol. 171^v-177^v) Passio S. Agnetis = *BHL.* 156.

21. (Fol. 177^v-182^v) Natale S. Vincentii mart. = *BHL.* 8628, 8630. Ian. 22.

Quarternione perdito, des. mutila : *Reddita est antiquitatis fabula per avem similem.*

Cod. 1604 **22.** (Fol. 183) <Vita S. Geminiani> = *BHL.* 3296.

Quaternione perdito, superest sola pars ultima inde a verbis : *strati supplices exorabant. Mira res...*

23. (Fol. 183-186^{v}) Transitus S. Severi ep. = *BHL.* 7680 g. Febr. 1.

Post ultima verba huius Vitae (fol. 185) sequitur Miraculum. Inc. *Sub die kalendarum februariarum et multa mirabilia ad sepulchrum eius Dominus ostendit in ipsius ecclesia, quae sita est in civitate dudum Classis* (corr. *Classi*) *non longe a regione quae dicitur Salutaris usque in praesentem diem. Et iterum narrabo vobis quod nostris temporibus factum conspeximus ; ad memoriam revoco ; recordemini. Vir autem unus qui hodie in carnem animatus vivit cum corpore, cum parvulus esset, ex infirmitate* — Des. ut *BHL.* 7680.

24. (Fol. 186^{v}-197) Natale S. Blasii = *BHL.* 1379. Febr. 3.

Perverso ordine folia conglutinata sunt.

25. (Fol. 197-202) Natale S. Agathae virg. = *BHL.* 133. Febr. 5.

26. (Fol. 202-205^{v}) Natale S. Fuscae virg. Febr. 13.

Inc. *In temporibus illis cum magnas martyrum victorias et virtutes audiens* (corr. man. rec. *audiret*) *beatissima Fusca a parentibus tamen nata paganissimis* — Des. *ecclesiam nomini eius dedicaverunt ; ubi sepelierunt dignissime corpus, laudantes Patrem et Filium et Spiritum sanctum qui tantam gloriam praestat sanctis suis. Ipsi honor... Amen.*

27. (Fol. 205^{v}-209) Natale S. Valentini = *BHL.* 8460. Febr. 14.

28. (Fol. 209-219) Natale SS. Fau<s>tini et Iovittae = *BHL.* 2838. Febr. 15.

29. (Fol. 219-227) Vita S. Gregorii = *BHL.* 3639.

30. (Fol. 227-253^{v}) Vita S. Benedicti ab. = *BHL.* 1102. Mart. 21.

31. (Fol. 253^{v}-264^{v}) Passio S. Georgii = *BHL.* 3393.

Deest prologus : *Plerique...*

32. (Fol. 264^{v}-268^{v}) Natale S. Vitalis Ravennati<s> = *BHL.* 8704. Apr. 29.

33. (Fol. 268^{v}-276) Natale SS. Alexandri, Eventi e<t> Theodori = *BHL.* 266. Mai 3.

34. (Fol. 276-282) Inventio Sanctae Crucis = *BHL.* 4169. Mai 3.

35. (Fol. 282-284^{v}) Natale SS. Gordiani et Epimachi = *BHL.* 3612. Mai 10. COD. 1604

36. (Fol. 284^{v}-296) Nerei et Achillei = *BHL.* 6058, 6059, 6061-6064, 6066.

37. (Fol. 296-298) Natale S. Panchracii mart. = *BHL.* 6427. Mai 12.

38. (Fol. 298-299^{v}) Natale S. Potentianae virg. = *BHL.* 6991. Mai 19.

39. (Fol. 299^{v}-302^{v} et 328-332) Translatio SS. Senesii et Theopontii = *BHL.* 8115, 8116. Mai 21.

40. (Fol. 332-335^{v} et 303-306^{v}) Miraculum imaginis Salvatoris domini nostri Iesu Christi.

Ea recensio de qua *Anal. Boll.*, t. XXIII, p. 182, 13°. Deest ultima pars : *Cum universa haec de libello...*

41. (Fol. 306^{v}-308) Tractat<us> domni Smire archiepiscopi.

Inc. *Redemptor ac Salvator mundi dominus noster Iesus Christus antequam pro salute pateretur hominum, cuidam regi Mesopotamiae residenti in Edissa civitate, Agaro nomine* — Sequitur epistula Abgari et responsio Domini ad ipsum, post quam narratio inc. *Post suam itaque ad caelos ascensionem dominus Iesus Christus ad Agarum regem Thaddeum misit* — Des. *Eundem etiam regem cum universo populo suo Christum evangelizando convertit ad fidem et salutari lavacro cunctos regeneravit ex aqua et Spiritu sancto, praestante eodem... Amen.* Cf. *BHL.* 4213.

42. (Fol. 308-310^{v}) Natale SS. Cantianorum mart. = *BHL.* 1547. Mai 31.

43. (Fol. 310^{v}-314^{v}) Natale S. Marcellini et Petri = *BHL.* 5230. Iun. 2.

44. (Fol. 314^{v}-319^{v}) Natale SS. Primi et Feliciani = *BHL.* 6922. Iun. 8.

45. (Fol. 319^{v}-327 et 336-339) Natale S. Viti et Modesti = *BHL.* 8714 Iun. 15.

46. (Fol. 339-341) Natale SS. Gervasii et Protasii = *BHL.* 3514. Iun. 19.

47. (Fol. 342-347^{v}) (*al. m. saec. XII*) Passio ss. mm. Theopompi et Genesii.

Inc. (sine praeambulis ullis) ut *BHL.* 8118. — Des. *temporali nequiter eum vita privavit et ad perpetuam victorem transmisit. Martyrizati sunt igitur... pridie nonas*

ianuarii. Quorum pretiosa corpora ... ut refert ecclesiastica hystoria a sanctis et autenticis viris graeco famine exarata. Per omnia benedictus Deus... Amen.

48. (Fol. 348-355) (*al. m. saec. XII extr.*) In natale S. Thomae archiepisc. Conturberie.

Inc. prol. ut in *BHL.* 8180. — Inc. *Praedictus igitur beatissimus martyr Thomas Londoniis oriundus a primis adolescentiae annis gratia multiplici ditatus est* — Des. *novi oculi novaque genitalia redduntur, illo cooperante haec et alia multa, quae referre valde longum est, qui solus est super omnia benedictus in saecula saeculorum. Amen.*

49. (Fol. 355-356^{v}) In festo S. Thomae martyris archiepiscopi.

Inc. *Beatissimus Christi martyr Thomas requievit a laboribus suis a festo nativitatis dominicae; ad illa festi gaudia migravit. Cecidit enim corona capitis nostri* — Foliis perditis, des. mutila : *Quare dissimulanter egi et et non sum locutus. Vadam ad eum et alloquetur* | (*BHL.* 8171, ROBERTSON, II, p. 27.)

CODEX 1622

Constat duobus codicibus chartaceis exaratis saec.XVI, qui sunt tomi II et III operum Iohannis Garzonis (tomus I est iam codex 1896 de quo infra).

Tomus II. Foliorum A-D et 475 (0^{m},330 × 0,228).

1. (Fol. 69-71) Amplissima laus B.Hieronymi = cod. 742^{1}.

2. (Fol. 74^{v}-75^{v}) Amplissima laus Pauli apost. = cod. 732^{9}.

3. (Fol. 207-212^{v}) Io. Garzonis de cruciatibus et nece sanctissimae virginis Christinae libellus = cod. 739.

Tomus III (olim aula III, app. mss. 1049). Foliorum A et 289 (0^{m},328 × 0, 235).

4. (Fol. 132-140^{v}) <Vita S.Petri Martyris> = *BHL.* 6725.

5. (Fol. 146^{v}-171) Vita S. Dominici = *BHL.* 2236.

Fol. 146^{v} descripta est eadem epistula, de qua ad cod. 741^{1}.

6. (Fol. 172-179) Vita gloriosissimi doctoris Thomae Aquinatis = cod. 738^{7}.

7. (Fol. 184-190) Vita gloriosissimae virginis Katherinae aegyptiacae = cod. 738^{1}.

Inc. prol. *Quoniam fato fieri dixerim ut cum nostra et maiorum nostrorum memoria...*

8. (Fol. 190v-192) <Passio SS. Nerei et Achillei> = cod. 738[2]. **Cod. 1622**

9. (Fol. 192v-196) Vita B. Alexii = cod. 738[3].

10. (Fol. 196v-203) Vita gloriosissimi martyris Eustachii = cod. 738[4].

11. (Fol. 203v-205) Ioannis Garzonis de obitu ss. mm. Primi et Feliciani libellus = cod. 738[5].

12. (Fol. 205v-209) Iohannis Garzonis de cruciatibus atque obitu Georgii tribuni gloriosissimi martyris libellus = cod. 738[6].

13. (Fol. 209-219) Sanctissimi ac gloriosissimi doctoris Thomae Aquinatis Vita = supra [6].

14. (Fol. 219v-221) Iohannis Garzonis de suppliciis in sanctissimam virginem Margaritam adhibitis libellus = cod. 738[8].

15. (Fol. 221v-226v) Iohannis Garzonis Vita Iohannis evangelistae.

Inc. prol. *Etsi multa existunt quae cum dignitate literis mandare poteram* — Inc. *Domicianus is qui post Neronem in christianos summam crudelitatem adhibuit* — Des. *ut quisque volet, accipiat.*

16. (Fol. 227-229) <Eiusdem Vita S. Laurentii.>

Avulsis foliis 227 et 228, supersunt sola ultima verba.

17. (Fol. 229v-232) Iohannis Garzonis Vita gloriosissimae virginis Agathae.

Inc. prol. *Quanti aestimanda sint animi bona ab historiarum scriptoribus* — Inc. *Decium secundo ducentesimae et septimae et quinquagesimae olympiadis anno imperasse* — Des. *nec ultra progressa est.*

18. (Fol. 232v-234) Ioh. Garzonis Vita divi Gervasii et Prothasii.

Inc. prol. *Quanta sit eorum cum quibus bene actum est futura felicitas.* — Inc. *Cum Ambrosium plurimis curis confectum* — Des. *illis aedem aedificandam curavit.*

19. (Fol. 234-241v) Iohannis Garzonis Vita gloriosissimi Sebastiani.

Inc. prol. *Urbs Romana, quantum ex hystoriarum fontibus haurire potui* — Inc. *Sebastianus quibus ortus sit parentibus* — Des. *Paucis post annis est a christianorum persecutione cessatum,*

20. (Fol. 242-244) Iohannis Garzonis Vita gloriorissimi martyris divi Cosmi et Damiani.

> Inc. prol. *Vereor equidem ne Cosmi et Damiani iram mihi concitaverim* — Inc. *Quo tempore ad Dioclitianum et Maximianum delatum est imperium* — Des. *nullus unquam metus nec cruciatus nec mortis eorum animos terruit.*

21. (Fol. 244^{v}-252^{v}) Iohannis Garzonis Vita B. Helenae Utinensis.

> Inc. prol. *Summum illum opificem aedificatoremque mundi Deum* — Inc. *Iapedia regio est Italiae* — Des. *ut omnibus patribus illius in aedicula sepeliendi consilium fuerit.*
>
> Sequuntur binae litterae Ioannis Paxii ad Io. Garzonem (*Venit ad manus meas*) et Io. Garzonis ad Io. Paxium (*Alexander nepos tuus*) de hac Vita.

22. (Fol. 253-258) Ad reverendum in Christo patrem dominum Fr. Iohannem Mariam Venetum, Canonicorum regularium congregationis S. Salvatoris generalem dignissimum, Vita S. Theodori martyris = cod. 740^{2}.

23. (Fol. 259-262) Ad reverendum in Christo P. F. Ludovicum Orlandinum Foroliviensem, dignissimum monasterii S. Salvatoris urbis Bononiae principem, de signo a Christo optimo maximo perpetrato Ioannis Garzonis libellus = cod. 740^{1}.

24. (Fol. 267-280^{v}) Io. Garzonis Vita B. Augustini theologorum principis = cod. 737^{1}.

25. (Fol. 282-289^{v}) <Eiusdem Vita S. Gregorii I papae> = cod. 737^{2}.

CODEX 1676 (olim aula III, app. mss. 1128)

Chartaceus, foliorum 139 (0^{m},212 × 0,153), exaratus saec. XV. Continet opera Iohannis Garzonis, inter quae

1. (Fol. 1-20^{v}) <Vita S. Iohannis evang.> = cod. 1622, III^{15}.

2. (Fol. 21-28) <Vita S. Laurentii levitae et mart.>

> Inc. *Quod in praesenti nactus sum otii... Quippe cum Decius et Valerianus* — Des. *ubi ab eis in sepulchro constitutum est.*

3. (Fol. 29-38) <Passio S. Agathae> = cod. 1622, III^{17}.

4. (Fol. 39-44^{v}) < Passio SS. Gervasii et Protasii > = cod. 1622, III[18]. COD. 1676

5. (Fol. 49-73^{v}) <Passio S. Sebastiani> = cod. 1622, III[19].

6. (Fol. 75-83) <Passio SS. Cosmae et Damiani> = cod. 1622, III[20].

CODEX 1702 (olim aula III, app. mss. 1158)

Membraneus, foliorum 85 (0^{m},172 × 0,132), exaratus saec. X (fol. 1^{v}-77^{v}) et XIII (fol. 78-85^{v}).

1. (Fol. 1^{v}-33^{v}) Vita sancti ac beatissimi Germani Parysiacae urbis antistitis edita a venerabili Fortunato presbytero, postea episcopo = *BHL.* 3468.

2. (Fol. 34-61^{v}) Translatio S. Germani ep. et conf. = *BHL.* 3474-3476.

3. (Fol. 62-70) Rithmice de vita et miraculis beatissimi Germani antistitis = *BHL.* 3470, 3471.

4. (Fol. 70^{v}-74). Translatio beatissimi Germani praesulis = *BHL.* 3477.

CODEX 1722 (olim aula III, app. mss. 1183)

Membraneus, foliorum 228 (0^{m},217 × 0,133), exaratus saec. XV.

(Fol. 2^{v}-8) Vita S. Iohannis Scolastici a Daniele monacho sub compendio scripta = *BHL.* 4381.

CODEX 1741 (olim aula III, app. mss. 1214)

Membraneus, foliorum 235 (0^{m},243 × 0,170), exaratus saec. XIV.

Erat olim *Liber domus Capelle beatissime Virginis iuxta Angiam ordinis Carthusiensis* (saec. XV, fol. 3).

1. (Fol. 5-12) Epistola domni Stephani de Senis ordinis Carthusiensis de moribus ac vita sanctissima beate virginis Katherine de Senis = *BHL.* 1703.

2. (Fol. 13-172^{v}) Legenda B. Katherine de Senis sororis de penitentia B. Dominici = *BHL.* 1702.

> Fol. 172^{v}: *Explicit tertia pars ... anno Domini m° cccc° lxxxv° scripta ac finita ipso die sancti Valentini martyris in domo Capelle Beate Virginis Marie ordinis Carthusiensis iuxta Angiam.*

Cod. 1741 **3.** (Fol. 173-234) Vita beatissimae Angelae de Fulgineo ordinis S. Francisci = *BHL.* 456.

CODEX 1768 (olim aula III, app. mss. 1268)

Membraneus, foliorum 122 (0^m,15 × 0,10), exaratus saec. XIV.

(Fol. 1-121) De B. Virgine Maria libellus totus ex dictis auctenticis contextus = *BHL.* 5347e.

CODEX 1777 (olim aula III, app. mss. 1288)

Chartaceus, foliorum 39 (0^m,210 × 0,148), exaratus saec. XV, nempe : *Suprascriptam legendam presbiter Zamiacobus scripsit venerabili patri domino Petro de Ramponibus canonico Bononiensi et apostolice camere clerico anno Domini m° cccc° xxxi° circa finem mensis septembris* (fol. 37 ; cf. fol. 39).

1. (Fol. 2-28) <Vita et Gesta S. Petronii> = *BHL.* 6641.

Omissum est vix non totum praeambulum.

2. (Fol. 28-37) In octava S. Petronii = *BHL.* 6643.

CODEX 1779 (olim aula III, app. mss. 1292)

Membraneus, foliorum A, B et 141 (0^m,222 × 0,152), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

(Fol. 1-139) Liber qui dicitur Pantheon compilatus ex dictis exemplis et miraculis sanctorum.

Fol. 141^v : *Liber de quatuor donis Spiritus sancti, qui dicitur Pantheon.*

Insunt quattuor libri de dono timoris, pietatis, scientiae, fortitudinis. Exempla multa desumpta sunt ex Vitis Patrum, sed et nonnulla ex Vitis sanctorum.

Inc. *Quoniam ordinare materias hedificationi et saluti animarum utiles* — Des. *manu sua se transverberavit. Idem dicit Ieronimus in cronicis suis.*

Subiunctus est (fol. 135-139) index de quo fol. 139 : *Explicit tabula fratris G. de Arientis.*

CODEX 1780 (olim aula III, app. mss. 1293)

Chartaceus, foliorum 83 (0^m,213 × 0,143), exaratus saec. XIV extr.

1. (Fol. 68-70) Legenda S. Iacobi intercisi mart. = *BHL.* 4101.

2. (Fol. 70-71) Legenda S. Iulianae virg. et mart.

Legenda aurea, c. 43.

3. (Fol. 71-73) Legenda beatissimae Fuscae virg. et mart.

Inc. ut *BHL.* 3223. — Des. *Et fabricantes basilicam nomini eius ac dedicantes sepelierunt illud dignissime, laudantes Patrem et Filium et Spiritum sanctum, qui tale pignus praestavit fidelibus suis. Passa est autem... Amen.*

4. (Fol. 73-78) Passio B. Margaritae virg. et mart.

Inc. ut *BHL.* 5305. — Des. *Hoc audientes infirmi surdi caeci claudi debiles tangeba*<*n*>*t corpus eius, salvi fiebant.* — Inc. epil. *Ego autem Theotinus tuli corpus beatissimae Virginis et concludi illud* — Des. *ut ipsa suis precibus nos commendat* (sic) *in caelis domino nostro Iesu Christo, qui...: Amen.*

CODEX 1784 (olim aula III, app. mss. 1302)

Membraneus, foliorum A et 156 (0^m,257 × 0,179), exaratus saec. XIV.

Fol. 153^v: *Iste liber pertinet domui Capelle Beate Marie prope Angiam Ordinis Carthusiensis* (saec. XV).

1. (Fol. 1-14) Vita S. Hugonis Gratianopolitani ep. = *BHL.* 4016.

2. (Fol. 14^v-31^v) Vita S. Antelmi Belicensis ep. ordinis Carthusiensis = *BHL.* 560.

Plurimae sunt lectiones variantes, et aliqui loci multo pluribus verbis conscripti. Praeterea ultimorum capitulorum ordo perversus est. Cap. 46 (*Act. SS.*) post primam sententiam cap. 38 collocatum est, et Vita tandem des. *qui per sanctos suos magna facit magnalia, cuius imperium et potestas non desinit in secula* (= *Act. SS.*, n. 45 extr.). *Sunt vero aliqui qui puerum putant mortuum non fuisse omnino, sed quasi mortuum. Fatentur enim plures de aquae periculo levatos diu sine alitu sine signo quoque vitae extitisse, deinde paulatim sensui reparatos sed non sine longa vitae molestia. De hoc tamen puero, etsi extinctus omnino*

non fuit, grande fuit miraculum quod sic repente incolumis surgens ambulavit, locutus est et manducavit, malo ab omni liber; non dubium quin sancti pontificis Antelmi meritis.

3. (Fol. 32-43) Vita S. Stephani Dyensis ep. ordinis Carthusiensis = *BHL.* 7900, 7901.

CODEX 1794 (olim aula III, app. mss. 1322)

Membraneus, foliorum A et 112 (0^{m},205 × 0,140), paginis bipartitis exaratus, saec. XIV.

Adsunt folia chartacea 11 exarata manu Iohannis Chrysostomi Trombelli, ubi de Bartholomaeo Tridentino quaedam sunt collecta.

1. (Fol. 1-108) Victe et actus sanctorum per circulum anni.

Auctore Bartholomaeo Tridentino. Inc. *Adventus Domini celebratur per quatuor dominicas* — Des. (f. 108) *Sanctus Bernardus desperata infirmitate languens vidit Sathan... et gratias Deo egit.*

2. (Fol. 108-111^{v}) <Vita S. Euphrosynae> = *BHL.* 2723.

CODEX 1896 (olim aula III, app. mss. 1519)

Chartaceus, foliorum A-E et 356 (0^{m},332 × 0,233), exaratus saec. XVI. Perierunt folia 48-69.

Est hic tomus I operum Iohannis Garzonis, quem cum duobus aliis (scilicet codicibus 1622) anno 1568 obtulit Fabritius Garzonius Fratri Antonio Balduccio Foroliviensi apud D.Dominicum Bonon. priori (cod. 1896, fol. C^{v}).

1. (Fol. 1-9^{v}) Vita S. Antonii ab. = *BHL.* 611 b.

2. (Fol. 10-17^{v}) < Vita S. Thomae Aquinatis > = cod. 738^{7}.

3. (Fol. 23-25) <De SS. Felice et Felice> = cod. 741^{3}.

Deest prologus.

4. (Fol. 25-28^{v}) <Passio S. Caeciliae> = cod. 741^{4}.

5. (Fol. 70-77^{v}) <Passio S. Luciae> = cod. 741^{5}.

Foliis perditis, deest vix non totus prol.

6. (Fol. 85-91^{v}) <Vita S. Petri Martyris> = *BHL.* 6725.

CODEX 1999

Cod. 1999.

Chartaceus, foliorum sign. 1-282 et 1-49 (0m,300 × 0,205), exaratus saec. XV, manu Hieronymi de Bursellis.

Erat olim conventus Fratrum Praedicatorum Bononiensis.

Primam codicis partem implet : « Cronica Magistrorum generalium Ordinis Fratrum Predicatorum et omnium gestorum sub ipsis et clarorum virorum eiusdem Ordinis in scientia, dignitate et sanctitate, edita a Ven. Patre fratre Ieronimo de Bononia prefati Ordinis. » Additae sunt in appendice Vitae beatorum Ordinis Praedicatorum Venturini de Bergamo (fol. 2-14), Mauritii Hungari (fol. 14-16), Hyacinthi Cracoviensis (fol. 17-22), Sibyllinae Papiensis (fol. 23-25), Margaritae Hungarae (fol. 31-35), Helenae Hungarae (fol. 35-37), Iacobi de Mevania (fol. 37-40), Iohannae Urbevetanae (fol. 40-42), Margaritae de Civitate Castelli (fol. 42-44), Simonis de S. Archangelo (fol. 45), Nicolai Ravennatensis (fol. 45-48), Roberti Neapolitani (fol. 49). De Vitis quae in ipso chronico insertae sunt, de iis etiam quibus appendix componitur, uberius in *Analectis* suo tempore agetur. Lege interim A. Sorbelli, *Una raccolta poco nota d'antiche Vite di santi e religiosi domenicani*, Bologna, 1922. Estratto dal *Rendiconto delle sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna*, Cl. di Scienze morali, ser. 2, vol. VI.

CODEX 2134

Membraneus, foliorum A et sign. 3-124, B (0m,251 × 0,177), exaratus saec. XIV/XV. Perierunt folia 1, 2 et quaedam post fol. 124.

1. (Fol. 74-84) Passio SS. Undecim milium virginum = *BHL.* 8428-8430.

2. (Fol. 84-84v) De miraculis earundem virginum.

Legenda aurea, c. 158 (153), nn. 2 et 3.

3. (Fol. 89-95) Passio SS. Decem milium martyrum.

Decem milium martyrum gesta Anastasius apostolicae sedis bibliothecarius de graeco transtulit in latinum. Quorum Achacius primicerius, Heliades dux... Cum igitur Adrianus et Antoninus imperii romani gubernarent cet. ut *BHL.* 20.— Des. *et cuncti propriis conduntur monte localis* (sic). *Iam retinent regnum te ducente supernum, qui es*[*t*] *benedictus in saecula. Amen.*

4. (Fol. 95v-104) De festo Coronae Domini.

Inc. *Coronae Domini festum non solebat fieri sed, ut scribit quondam magister ordinis nostri quintus frater Humbertus, ad procurationem sancti Ludovici regis Franciae*

— Des. *Qui emisso voto Deo et sanctae coronae recuperavit subito pristinam sanitatem. Cuius laudis et gloriae nos participes efficiat qui cum Patre... Amen.*

5. (Fol. 104^{v}-108) Passio B. Herasmi ep. et mart.

Inc. *Herasmus episcopus Antiochenus fuit; ubi Dioclitiani decretum* (*decertum* cod.) *processerat, ut quicumque non sacrificaret, multis suppliciis deperiret* — Des. *quae nive candidior apparens angelico ductu deportata visa est caelorum alta penetrare.*

6. (Fol. 109-112) In festo S. Floriani et sociorum eius = *BHL.* 3053 b.

Des. *in mercedem passionis tuae accipies. Et sic decollatus est ad laudem omnipotentis Dei. Amen.*

7. (Fol. 117-124^{v}) In festo S. Francisci confessoris.

Inc. *Beatus Franciscus de civitate Assisii ortus, a puerilibus annis nutritus extitit insolenter. Qui negotiator effectus* — Foliis perditis, des. mutila : *humilitatis vero non altitudinis via patres pervenerunt ad regnum; filii in circuitu ambitionis ambulantes viam civitatis habitaculi sed nulla* | (Cf. *Legenda ad usum chori*, ed. P. EDUARDUS ALENCONIENSIS, *S. Francisci Assisiensis Vita et Miracula additis opusculis liturgicis auctore Fr. Thoma de Celano* (Romae, 1906), p. 435-45.)

CODEX 2205 (olim 729 et aula III, B, 9)

Membraneus, foliorum 133 variae formae et aetatis. Constat nempe fragmentis 41 simul compactis.

Erat olim monasterii Sancti Salvatoris de Bononia.

Fragmentum I. Folia 1-9 ex legendario paginis bipartitis exarato saec. XI, quod erat maius $0^{m},48 \times 0,36$. Cf. etiam fragmentum IV.

1. (Fol. 1-2^{v} et 62-62^{v}) Vita S. Silvestri papae : ex *BHL.* 7729, 7743.

2. (Fol. 2^{v}, 63) Passio S. Concordii : ex *BHL.* 1906. Ian. 1.

3. (Fol. 3^{v}) Vita S. Gregorii papae.

Breve excerptum.

4. (Fol. 3^{v}-4^{v}) Passio S. Alexandri : ex *BHL.* 280. Mart. 13.

5. (Fol. 4^{v}, 3, 8) Vita seu transitu<s> Iohannis Penariensis : ex *BHL.* 4420. Mart. 18.

6. (Fol. 5) Passio S. Pigmenii mart. : ex *BHL.* 1322.

7. (Fol. 6-7^{v}) Vita S. Gregorii papae : ex *BHL.* 3641.

8. (Fol. 8-9^{v}) Vita S. Benedicti ab. edita a B. Gregorio papa : ex *BHL.* 1102. **Cod. 2205**

Fragmentum II. Folia 10-39 (cca 0^{m},475 $\times$ 0,360) ex *Legenda aurea* paginis bipartitis exarata saec. XIV/XV.

Fragmentum III. Folium 40, exaratum paginis bipartitis saec. XIV (0^{m},475 $\times$ 0,350).

In eo descriptae sunt « nominis interpretationes » ex *Legenda aurea* desumptae. Vacat vix non tota altera pars paginae 40^{v}.

Fragmentum IV. Folia 41-63 pars erant eiusdem legendarii atque folia 1-9 ; folia tamen 58-60 erant alius legendarii saec. XI/XII.

9. (Fol. 41-41^{v}) Passio S. Agnetis : ex *BHL.* 156.

10. (Fol.41^{v}-42^{v}) Passio S. Vincentii mart. : ex *BHL.* 8631. Ian. 22.

11. (Fol. 42^{v}-46^{v}) Passio S. Anastasii = *BHL.* 408. Ian. 22.

12. (Fol. 46^{v}-47^{v}) Passio ss. mm. Leuci, Tyrsi et Galenici : ex *BHL.* 8280. Ian. 28.

13. (Fol. 48^{v}) Passio S. Cornelii papae : ex *BHL.* 1958. Sept. 14.

14. (Fol. 49) <Exaltatio sanctae crucis> : ex *BHL.* 4178.

15. (Fol. 49-49^{v}) Passio SS. Luciae et Geminiani : ex *BHL.* 4985. Sept. 16.

16. (Fol. 50-50^{v}) Passio B. Euphemiae : ex *BHL.* 2708.

17. (Fol. 50^{v}-51^{v}) Passio S. Ianuarii ep., Festi diaconi et Desiderii lectoris : ex *BHL.* 4116.

18. (Fol. 52) <Passio S. Caesarii> : ex *BHL.* 1511.

19. (Fol. 52-53^{v}) Passio SS. Quatuor Coronatorum : ex *BHL.* 1837. Nov. 8.

20. (Fol. 53^{v}-54^{v}) Passio S. Theodori mart. = *BHL.* 8077. Nov. 9.

21. (Fol. 54^{v}-55) <Vita S. Brictii> = *BHL.* 1452.

22. (Fol. 55-56) Passio S. Mennae mart. = *BHL.* 5921. Nov. 11.

23. (Fol. 56-57^{v}) <Vita S. Martini ep. Turonensis> : ex *BHL.* 5610.

24. (Fol. 58-58^{v}) <De S. Felicissimo Nucerino.>

Inc. mutila : *quiescere tum cesus a patre in iracundie stimulis agitatus de domo patris exiit* — Des. *In eodem igitur loco ubi sacratissimum illius requiescit corpus multa bene-*

ficia praestantur usque in hodiernum diem, ad honorem Dei Patris omnipotentis et eius Filii... Amen. Cf. Appendicem.

25. (Fol. 58^{v}-59^{v}) <Passio S. Caeciliae> : ex *BHL.* 1495.

26. (Fol. 60-60^{v}) De vita et miraculis S. Prosperi ep. : ex *BHL.* 6962.

27. (Fol. 61-61^{v}) <Vita S. Leonardi> = *BHL.* 4862.

Ultima pars inde a verbis : *aquis legem dedisti ut versus vallem habeant decursum...* (*Act. SS.*, Nov. t. III, p. 154 a).

28. (Fol. 61^{v}) <Passio S. Columbae> = *BHL.* 1893.

29. (Fol. 63-63^{v}) S. Secundi : ex *BHL.* 7559.

Fragmentum V. Folium 64 (plus 0^{m},37 × 0,30) paginis bipartitis exaratum saec. XII.

30. (Fol.64-64^{v}) <Passio S. Iulianae.>

Fragmentum mutilum. Des. *demon respondit : Sathanas pater meus. S. Iuliana dixit...*

Fragmentum VI. Folium 65 (0^{m},39 × 0,30) paginis bipartitis exaratum saec. XIII.

31. (Fol. 65-65^{v}) <Passio S. Vitalis mart. Ravennatis.>

Fragmentum mutilum : ... *una cum predicto tyranno urbem ingressus fuisset Ravennam*

Fragmentum VII. Folium 66 (0^{m},40 × 0,29) exaratum, paginis bipartitis, saec. XI.

32. (Fol. 66-66^{v}) <Passio S. Clementis papae> : ex *BHL.* 1848.

33. (Fol. 66^{v}) Passio S. Andreae apost. Nov. 30.

Ex *BHL.* 428, praemissa brevi laudatione *BHL.* 442 b.

Fragmentum VIII. Folium 67 (nunc 0^{m},335 × 0,210), exaratum saec. XII.

34. (Fol. 67-67^{v}) <Vita S. Gregorii papae> : ex *BHL.* 3639.

35. (Fol. 67^{v}) S. Ansuini ep. : ex *BHL.* 555. Mart. 13.

Fragmentum XXXVIII. Folia 127 et 128 (nunc 0^{m},305, × 0,260) paginis bipartitis exarata saec. XIII.

36. (Fol. 127-127^{v}) <Passio SS. Petri et Pauli.>

Inc. *accepi litteras ab eis episcopis qui sunt in universo orbe Romano et pene omnium civitatum episcopi scripserunt mihi de factis et dictis eius. Nam cum persecutor esset legis*

et Christi, vox eum de celo vocans... Simon dixit : Bone imperator, intellige conspirationem horum duorum adversum me — Des. *Cui Petrus : Hic iam non resurget, quoniam vere mortuus est et eterna pena damnatus. Cui Nero* Cod. 2205

37. (Fol. 128-128ᵛ) <Vita S. Mariae Magdalenae.>

Inc. *agitanda discursibus soluto pudicitiae freno. Haec autem postmodum divino afflata Spiritu* — Des. *B. M. Magdalene caritatis vinculo se coniunxit Maximinus, ut quocumque eos* |

CODEX 2230 (olim 357 et aula III, app. mss. 1668)

Chartaceus, foliorum 73 (0ᵐ,372 × 0,245), exaratus saec. XVIII. Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

(Fol. 3-71ᵛ) <Bartholomaei Tridentini Vitae sanctorum.>

Inc. prol. *Augustino professionis meae legifero docente didici* — Inc. ut in cod. 1794. — Des. (cum cap. de S. Iosaphat) *ubi innumera miracula per eorum merita Dominus operatur.*

Saepe convenit cum codice 1794, multa tamen propria habet.

CODEX 2364 (olim 572)

Chartaceus, foliorum 189 (0ᵐ,293 × 0,215) exaratus saec. XV. Erat olim monasterii Sancti Salvatoris de Bononia ubi signatus erat *73* ; quem emerat anno 1472 *frater Vitalis a quodam Iudeo qui publice per civitatem vendebat libros,... pro pretio unius ducatus et duorum solidorum* (fol. 189ᵛ).

(Fol. 183ᵛ-188) Vita S. Cypriani ep. et mart.

Inc. ut *BHL*. 2041. — Des. *que sunt in via in* (sic) *Appalensi iuxta piscinas cum voto et triumpho magno, regnante... Amen.*

CODEX 2514 (olim 709, et aula III, app. mss. 1544)

Membraneus, foliorum 45.
Folia 1-36 (0ᵐ,265×0,205) exarata sunt saec. XVI ; folia 37-38 (0ᵐ,235 × 0,170) saec. XI ; folia 39-45 (0ᵐ,270 × 0,190) saec. XII. Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

(Fol. 33ᵛ-35ᵛ) In S. Alexandri papae et mart.

Ex Adone, 3 mai (non integre).

CODEX 2561 (olim 463)

Membraneus, foliorum nunc 243 (0^m,250 × 0,184), paginis bipartitis exaratus saec. XIV.

Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

Continet *Legendam auream.*

Foliis perditis, desunt prima capitula, pars paenultimi et ultimum.

CODEX 2564 (olim 577)

Membraneus, foliorum 87 (0^m,243 × 0,174), paginis bipartitis exaratus saec. XV.

Erat olim monasterii Sancti Salvatoris, in quo signatus erat *95.*

(Fol. 85-87ᵛ) Quaedam epistola B. Dyonisio intitulata de transitu apostolorum Petri et Pauli = *BHL.* 6671.

CODEX 2648 (olim 125)

Chartaceus, foliorum A, B et 253 (0^m,210 × 0,153), exaratus saec. XVI in.

Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

1. (Fol. 19-22ᵛ) Ad reverendum in Christo patrem fratrem Ludovicum Orolandinum Foroliviensem dignissimum monasterii sancti Salvatoris urbis Bononiae principem de signo a Christo optimo maximo perpetrato Ioannis Garzonis libellus = cod. 740 [1].

2. (Fol. 24ᵛ-31) Ad reverendum in Christo patrem dominum fratrem Iohannem Mariam Venetum, canonicorum regularium congregationis sancti Salvatoris generalem dignissimum Vita S. Theodori martyris = cod 740 [2].

3. (Fol. 101-106ᵛ) Ioannis Garzonis viri clarissimi de cruciatibus et nece sanctissimae virginis Christinae libellus = cod. 739.

4. (Fol. 218-219) Oratio Io. Garzonis in laudem S. Hieronimi = cod. 742 [1].

CODEX 2670 (olim 501)

Membraneus, foliorum A, B et 99 (0^m,215 × 0,157), exaratus saec. XIV.
Erat olim monasterii Sancti Salvatoris, ubi erat signatus *375*.

1. (Fol. 1-28) Liber illustrium virorum veteris et novi testamenti, qui alio nomine dicitur liber de ortu et obitu patriarcharum, apostolorum et ceterorum sanctorum.

> Inc. prol. *Nobilissimorum quoque virorum ortus vel gesta* — Inc. *Adam homo primus sexta feria factus* (cf. *BHL.* 6546). — Des. cap. paenultimum ut *BHL.* 6545. Sequitur caput de Paulo primo eremita, des. *XIIII° kalendas februarii ad caelum perrexit.*

2. (Fol. 38^v-45) Legenda S. Margaritae = *BHL.* 5303.
3. (Fol. 45^v-49^v) Legenda B. Alexii.

> Inc. *Temporibus Archadii et Honorii magni imperatoris fuit quidam homo religiosus in urbem Romam, cui nomen erat Eufimianus, qui honore fungebatur patriciatus* — Des. *Ex hinc quacumque angustia vel tribulatione quisquis erat oppressus, eius obtentu liberabatur, praestante... Amen.*

CODEX 2671 (olim 519 et aula III, app. mss. 1210)

Chartaceus, foliorum 153 (0^m,208 × 0,148) exaratus saec. XV, *a domno Lippo de Plathesiis viro devoto et docto* (fol. 3). Erat pridem *loci Sancti Francisci inter Centum et Plebem* (fol. 3). Inde fuit monasterii Sancti Salvatoris de Bononia, datus a reverendo archipresbytero Baruffaldo (fol. 1).

(Fol. 3-90) Paulini Nolani carmina de S. Felice.

> Fol. 7-43 et 62-86^v = *BHL.* 2870, 2871.

CODEX 2791 (olim 351 et aula III, app. mss. 1277)

Membraneus, foliorum 18 (0^m,191 × 0,125), exaratus saec. XIV figurisque belle ornatus.
Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

(Fol. 1-17^v) Passio B. Margaritae.

> Inc. ut *BHL.* 5305. — Des. *et venientes infirmi sanabantur a languoribus suis.* — Inc. epil. *Ego Theodorus tuli reliquias* — Des. *omnia in veritate. Complevit autem beata Margarita certamen suum in pace die XIII mensis iulii, indic<t>ione XIII. Omnes audite et corde intelligite, sensum habete, Deum adorate in una Trinitate, mementote beatissimae Margaritae,*

Cod. 2800

CODEX 2800 (olim 549)

Membraneus, foliorum 92 (0^m,183 × 0,126), exaratus anno 1449 a Iohanne Mundino Bononiensi (fol. 64^v, 66^v, 92).
Erat olim monasterii Sancti Salvatoris in quo signatus erat *56*.

(Fol. 65-66^v) Gloriosissimae ac beatissimae virginis et martyris Dorotheae Vita.

Inc. *Temporibus Sapricii praefecti gloriosa virgo et martyr Dorothea ex patre Dorotheo, matre vero Theodora ex nobili senatorum sanguine orta est* — Des. *Ex tunc Theophilus totam illam terram ad fidem convertit, qui ultimo post multa tormentorum genera, corpus eius in particulas minutas incisum, migravit ad Christum. Amen.*

CODEX 2819 (olim 539)

Chartaceus, foliorum 32 (0^m,184 × 0,140), exaratus saec. XV.
Erat pridem Iohannis Petri de Carariis Patavini (fol. 32^v), tum monasterii Sancti Salvatoris.

1. (Fol. 1-10^v) Vita B. Pauli primi eremitae ab Hyeronimo presbytero compilata = *BHL*. 6596.
2. (Fol. 10^v-18) Vita Malchi monachi captivi edita a B. Hieronimo presb. = *BHL*. 5190.

CODEX 2837 (olim 47)

Membraneus, foliorum 24 (0^m,172 × 0,124), exaratus Romae, anno 1451, a Iohanne Mediolanensi (fol. 21^v).
Erat olim monasterii Sancti Salvatoris, in quo signatus erat *285*.

(Fol. 1-21^v) Laudes S. Alexii edite per Ioseph Bripium eius devotum doctorem. Edite Rome.

Inc. *Inclita Roma tuos dum sepe recenseo mecum,*
Quos etas tua prisca tulit celeberrima sanctos —
Des. *Sit mihi perpetuo similisque modestia morum,*
Qualis erat divina tibi, donentque salutis
Iussa sequi et demum celestia regna mereri.

CODEX 2843 (olim 486)

Membraneus, foliorum 90 (0^m,170 × 0,113), exaratus manu beneventana saec. XI. Fol. 1 scriptum est saec. XVII: *Hic liber scriptus fuit anno Domini 1070, ut ex pergamenis per accidens recisis colligebatur*. Perierunt nempe prima et ultima codicis folia.
Erat olim monasterii Sancti Salvatoris.

F. 1 *versiculos Petrum ipsum non hesitavero suscepisse. In eo tandem omne meum consummabitur votum si per te et benedictionem apostolicam et absolutionem meorum percipere promeruero peccatorum.* COD. 2843

Explicit epistula. Incipiunt capitula libri primi.

f. 1^v-2^v Capitula libri primi.

f. 3 vacat.

f. 3^v *Liber Amati monachi Casinensis destinatus ad domnum Gregorium papam in honore Beati Petri apostoli. Incipit prefatio eiusdem libri.*

Perierunt folia post fol. 3, et folium 4 incipit a media parte cap. 1 libri I.

f. 4 *Agnus adest cuncti qui tollit crimina mundi*
Protinus Andreas quem post crucifixit Egeas...

f. 22 Des. lib. I : *Tolle crucis signum, sic me sectare magistrum.*

f. 22-22^v Capitula libri II. Inter f. 22 et 23 avulso folio deest ultima pars capitulorum et initium libri II.

f. 23 Inc. lib. II mutilus : *Tartara destruxit, post vivus ipse refulsit*

f. 39 Des. lib. II : *Expirans moritur flammis miser et cruciatur.*

f. 39-39^v Capitula libri III.

Inter f. 39 et 40 avulso folio, deest finis capitulorum et initium libri III.

f. 40 Inc. lib. III mutilus : *Nil ibi frondescit, nil floret, nil viridescit*

f. 62^v Des. lib. III : *Hic Petrus Christo domino proprioque magistro.*

f. 62^v-63^v Capitula libri IV.

f. 63^v-90^v *Liber quartus de passione apostolorum Petri et Pauli.*

f. 64 Inc. *Orbis honor Roma splendens decorata corona*

f. 90^v Des. in medio ultimo capitulo : *Isti sunt bine cum Paulo Petrus olive.*

Cf. A. GAUDENZI, *Carmi medioevali inediti*, in *Bullettino dell' Istituto storico Italiano*, t. V (1889), p. 46-95.

CODEX 3663

Complectitur apographa quaedam saec. XVII et XVIII inter quae est (n. K) *Legenda S. Iulianae viduae de Bancis de Bononia ex cod. Vaticano 3708* = *BHL*. 4519 b, et (n. L) *Vita S. Melaniae* = *BHL*. 5886.

COD. NON SIGN.

CODEX non signatus

Membraneus, foliorum 96 (0^{m},395 × 0,290) et A, B, C minoris formae, binis columnis, variis manibus exaratus saec. XV.

Erat olim *Sancti Iohannis in Monte de Bononia* (fol. C).

Codicem excussimus ope eorum quae diligenter collegit v. cl. A. TESTE-RASPONI, *Note marginali al Liber Pontificalis di Agnello Ravennate*, in *Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia patria per le provincie di Romagna*, ser. IV, vol. II (1912), p. 223-35.

1. (Fol. 1-2^{v}) In translatione SS. patris nostri Augustini que fit ultima die februarii = *BHL.* 800.

2. (Fol. 9^{v}-10^{v}) De inventione sanctarum reliquiarum in ecclesia Sancti Iohannis in Monte.

Ed. A. TESTI-RASPONI, op. c., p. 224-25.

3. (Fol. 27-29^{v}) Passio S. Biviane virg. et mart. = *BHL.* 1323.

4. (Fol. 33^{v}-34) Vita S. Sabbe ab. = *BHL.* 7406.

5. (Fol. 34-37^{v}) Vita ss. virginum et sororum Liberate et Faustine = *BHL.* 4905 d.

Additur: [*Scripsi* 1434 *in mense Ianuarii die XVI.*] *De reliquiis earum scilicet habemus unam costam de Cumis nobis transmissa*<*m*> *per venerabiles religiosos de ordine Praedicatorum magistrum Iohannem de Mediolano et fratrem Franciscum de Fabriano priorem Cumanum et per manus fratris Ludovici de Pisis prioris et inquisitoris in Boniam latam nobis.*

6. (Fol. 38^{v}-39^{v}) In S. Prisce virg. et mart. = *BHL.* 6926 b.

7. (Fol. 39^{v}-40^{v}) Vita et obitus S. Praxedis virg. = *BHL.* 6920.

8. (Fol. 40^{v}-41^{v}) In festo ss. mm. Machabeorum = *BHL.* 5106.

9. (Fol. 41^{v}-42) In S. Hermetis mart. = *BHL.* 3854 c.

10. (Fol. 42-42^{v}) Passio S. Sabine = *BHL.* 7407.

11. (Fol. 42^{v}-43) Passio S. Adriani mart.

Brevissima epitome.

12. (Fol. 43-44) Vita S. Cerbonii ep. et conf. = *BHL.* 1729.

13. (Fol. 44-45^{v}) Passio S. Petri Alexandrini ep. et mart. = *BHL.* 6695.

14. (Fol. 45^{v}-46^{v}) In conversione S. Augustini ep.

15. (Fol. 46^{v}-47) In S. Menne mart.

16. (Fol. 47) In festo S. Adalberti,

17. (Fol. 47-47^{v}) In festo S. Petri martyris de Ordine Praedicatorum. COD. NON SIGN.
18. (Fol. 47^{v}-49) In festo S. Thomae de Aquino.

Num. 14-18 non sunt nisi brevissimae epitomae.

19. (Fol. 49-55) Vita beati Ubaldi Eugubini ep.

Inc. prol. *Dicturi vitam beati Ubaldi Eugubini pontificis ne legentibus vel audientibus* — Inc. *Igitur beatus Ubaldus nobili prosapia ortus Eugubine civitatis extitit oriundus* — Des. *sicque absque impedimento et maria transierunt et ad propria remearunt.*

20. (Fol. 55-56^{v}) Vita S. Leonardi conf. = *BHL.* 4861.
21. (Fol. 56^{v}) Passio S. Agapiti mart. = *BHL.* 125.
22. (Fol. 56^{v}-60) In S. Crisogoni mart. et Anastasie mart. = *BHL.* 1795.

Deest prologus.

23. (Fol. 60^{v}-61) In S. Brigide virg.
24. (Fol. 61-61^{v}) Vita S. Fridiani ep.
25. (Fol. 61^{v}-62) De S. Martina virg. et mart.

Num. 23-25, brevissimae epitomae.

26. (Fol. 62-62^{v}) De S. Dorothea virg. et mart. = *BHL.* 2324.
27. (Fol. 62^{v}-63) De S. Ignatio ep. et mart.
28. (Fol. 64) In SS. Perpetue et Felicitatis.

Num. 27, 28, brevissimae epitomae.

29. (Fol. 64-64^{v}) Passio SS. Triphonis et Rustici atque Nimphae = *BHL.* 8337.
30. (Fol. 64^{v}-65) De S. Nimpha.

Brevissima epitome.

31. (Fol. 65^{v}-69^{v}) Legenda SS. Cyri et Iohannis = *BHL.* 2078.
32. (Fol. 69^{v}-70) In die SS. Septem fratrum filiorum sancte Felicitatis. — Passio SS. Rufine et Felicitatis.

Brevissima epitome.

33. (Fol. 70-73^{v}) Vita S. Iulianae vidue = *BHL.* 4519.
34. (Fol. 73^{v}-74) Passio SS. Rufine et Secunde in die S. Felicitatis de mense Iulii.
35. (Fol. 74-74^{v}) In die S. Tiburtii. Festum S. Susanne,

COD. NON SIGN. **36.** (Fol. 77-78) In conversione S. Augustini ep.

37. (Fol. 78-79^v) In festo S. Monice matris S. Augustini.

38. (Fol. 81-81^v) De SS. Timotheo, Ipolito et Simphoriano.

39. (Fol. 81^v-82) Passio SS. XII fratrum.

40. (Fol. 82-83) Passio ss. mm. Sergii et Bacchi, Marcelli et Apulei.

41. (Fol. 83-83^v) In festo S. Elisabeth.

Num. 34-41, brevissimae epitomae.

42. (Fol. 84^v-86^v) Vita S. Petroni ep. et conf. et primi de nomine eius.

Inc. prol. *Petronius dicitur a Petro qui interpretatur agnoscens et omnia quasi agnoscens* — Inc. *Beatissimus Petronius natione Grecus ex patre Petrunio imperialis praetorii praefecto, urbis Bononiae Ytaliae episcopus* — Des. *sepultusque est in basilica sancti Stephani quam ipse a fundamentis construxit debito honore ac summa diligentia. Cuius festa celebrantur quarto nonas octubris. Completa est a. 1442.*

43. (Fol. 87-90) Sermo de translatione brachii beatissimi Petroni ep. et conf.

Inc. *Quoniam, dilectissimi fratres, hodie veneranda recolitur memoria de sacrarum translatione reliquiarum sancti ac beatissimi patris nostri Petronii* — Des. *Solent enim sanctorum patrum reliquie et integra vita religiosorum gloriam sempiternam ecclesiis afferre. Deo gratias.*

Ed. A. TESTE-RASPONI, op. c., p. 229-34. Inest « Narratio seu descriptio eiusdem sancte reliquie per Nicolaum Vulpem Vicentinum. »

44. (Fol. 90-90^v) De S. Quintino.

45. (Fol. 91^v-94) Passio S. Katarine virg. et mart.

46. (Fol. 94) In S. Pedentiane virg.

47. (Fol. 94-94^v) De SS. Coynta [Quinta] et Apollonia.

Num. 44-47, brevissimae epitomae.

APPENDIX AD COD. 2205

DE S. FELICISSIMO

(Cf. supra, p. 355, num. 24.)

...quiescere, tum cesus [1] a patre, in iracundie stimulis agitatus de domo patris exiit atque cure pastorali pascendi in agro boves se subdidit et Iesu Christi domini nostri sequens vestigia ad solita arma orationis cucurrit. Et cum per viam pergeret, occurrit ei quidam pauper atque ex more solito salutavit : « Unde hic infantulus pastorali cure subductus ? » Et puer respondit : « Christi namque servus sum ; meo ore confiteor et corde. » Et ille respondit : « Si Christi servus es, puer, ut faris, michi opto ne deneges misereri. » Ad hanc petitionem cepit beatus Felicissimus mire gaudens pedem promovere. Vocavit hominem et dixit : « In Dei nomine accipe bestiam hanc et in usus hominum laboribus iunge et quod ex ea acquiris in elemosinis pauperum distribue. Sed hoc recordare quia vitulus in domo moratur et remotus a lacte adhuc non est et ne forte amando mater filium perdas eam. » Tunc se sensit beatus Felicissimus esse in ira patris sui devolutum [2], cepit curiose perquirere quid agere deberet. Tandem inspiratus beatus Felicissimus Dei clementia propter iracundiam patris fuga lapsus est atque per eum montem qui Arenola (1) vocatur divertit atque in saltum cui Buxetum (2) nomen est latitavit per tres dies. Cumque pater eius expectaret de agro et ille minime veniret, cum familia domus querendo perrexit, protegente eum Spiritu Sancto [3], cui fideliter serviebat [4], ab oculis illorum sequestratus est et illic arma orationis munitus redemptori omnium suam animam commendavit dicens : « Rex regum Deus caeli terreque dominator, respice in iuventute prima positum cor meum et libera me a congregatione malignorum, nequando insurgant iniqui adversum me et dicant : Ubi est in quo confidit Deus eius. » Tunc signavit se signo crucis et accipiens baculos duos in manu sua de ligno cuius nomen claruit ulmus, et iter cepit arripere et venit ad destinatum locum cui

[1] *post corr.* — [2] devolutus *cod.* — [3] (protegente - sancto) *corr. al. man.*, protegens eum Spiritus Sanctus *ante corr. cod.* — [4] ebat *sup. ras. al. man.*

(1) « Il monte della Ragnola, ò Rumola, nelle pertinenze di Surrifa, vilaggio di Nocera. » L. IACOBILLI, *Vite de' santi e beati dell' Umbria* (Foligno, 1656), p. 37.

(2) « Collina o selva detta il Busseto. » IACOBILLI, ibid.

nomen Policianum (1) vocatur, et ipsas virgas quas in manu sua portaverat in terram statuit et Christi favente misericordia illas plantavit, et statim in natura producte sunt frondes [1]. Videns hoc beatus Felicissimus in Dei laude prorumpens vocibus ait : « Gratias tibi ago, domine rex universae bonitatis et misericordiae, qui non derelinquis [2] presumentes de te. Tu enim per manus sanctorum tuorum mirabilia plurima ostendisti et eorum signis et virtutibus mundum illuminasti. In te enim est omnis spes et fiducia mea ; non me sinas, Domine, a consortio sanctorum tuorum segregari, qui omnes homines vis salvos facere et ad agnitionem veritatis filii tui pervenire. » Expleta autem oratione, ecce quidam homo a nativitate cecus et eiusdem loci habitator continuus accessit et provolutus ante pedes eius postulans ut imposita manu super oculos eius visum recipere posset. Non enim po erat abscondi civitas, sicut ait evangelista, supra montem posita. Tunc sanctus Felicissimus motus misericordia nihil quidem de virtute Dei titubans, ait ad illum : « Vis claritatem Dei oculis cordis et corporis percipere ? » At ille : « Volo, immo et desidero. » Statim predictus Dei servus, imposita manu super oculos illius, quemadmodum postulaverat, restituit ei lumen, ita ut omnes qui convenerant pro tanto miraculo ammirarentur. Illic vero fide sanctae Trinitatis plenus, virtute sanctitatis preditus, moribus sinceris ornatus, signa <o>stendit non modica, in eodemque loco, quo iam per aliqua spatia temporis degeret, ob suae conversationis exemplum multos lucratus est ad Dei omnipotentis propositum famulatum. Sicque huius vitae temporalis cursum gradiens ad illam celestem Hierusalem perrexerat gaudens, ubi nec dolor sentitur ullus neque mors capit introitum, ubi gaudium est sine fine, lux sine defectione, letitia angelorum et exultatio sic intonat frequens : Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis. In eodem igitur loco ubi sacratissimum illius requiescit corpus multa beneficia praestantur usque in hodiernum diem, ad honorem Dei Patris omnipotentis et eius Filii unigeniti et Spiritus sancti paracliti, cui est potestas et imperium per immortalia saecula saeculorum. Amen. Ad tante festivitatis contubernium, fratres karissimi, vos convenire monemus... Vultis, fratres mei, sancti Felicissimi festa recolere ? Ambulate sicut ipse... ceterisque bonis operibus insudantes in Christo Iesu domino nostro.

[1] fondis *ante corr.*, frondis *post corr. cod.* — [2] delinquis *cod.*

(1) « Un luogo detto già Politiano, hoggi Pulcano. » Iacobilli, Ibid.

INDEX SANCTORUM

LES BIENHEUREUX DE L'ABBAYE DE VILLERS

Il n'est guère d'historien de l'abbaye de Villers qui ne dresse avec complaisance un imposant catalogue des religieux de cette maison illustres par leur sainteté [1]. Ces « Beati Villarienses », les hagiographes, cisterciens et autres, n'ont pas hésité à les admettre en grand nombre dans leurs ménologes et martyrologes [2]. Et en effet l'antique *Chronica monasterii Villariensis* et les *Gesta virorum illustrium monasterii Villariensis* [3] rapportent en détail les hautes vertus de toute une pléiade de moines du XIIIe siècle. Et ce n'est pas sans fondement que le surnom de Villers-la-Sainte est resté attaché à l'abbaye [4]. Mais le titre spécifique de « bienheureux » que leur confèrent libéralement les hagiographes, dans quelle mesure ces vénérables religieux y ont-ils droit? Leur a-t-on effectivement rendu un culte dans leur abbaye? Les fidèles les ont-ils jamais invoqués? C'est le point d'histoire qu'on voudrait ici essayer d'éclaircir.

Disons-le tout de suite : les honneurs suprêmes de la canonisation ou de la reconnaissance officielle du culte n'ont jamais été décernés à aucun d'entre eux, — si ce n'est qu'à la fin du XVIIe siècle fut approuvé le culte rendu à Ste Julienne de Cornillon. On s'étonne de citer la vierge de Cornillon par-

[1] Voir p. ex. A. SANDERUS, *Chorographia sacra Villarii* (Bruxellis, 1659), dans *Chorographia sacra Brabantiae ;* B. FISEN, *Flores Ecclesiae Leodiensis* (Insulis, 1647), p. 545 et Index.

[2] Voir surtout Ch. HENRIQUEZ, *Menologium Cisterciense*, Antverpiae, 1630. (Nous n'avons pu trouver l'ouvrage du même auteur *Sol Cisterciensis in Belgio seu de viris... qui clarverunt in sacra Villariensium eremo*, Bruxellis, 1622, in-fol.) *Kalendarium Cisterciense seu Martyrologium sacri ordinis Cisterciensis romanis rubricis accomodatum*, Parisiis, 1689.

[3] Ed. WAITZ, *M. G.*, Scr. t. XXV, p. 192-234.

[4] Sur la vie religieuse à Villers voir É. DE MOREAU S. I., *L'abbaye de Villers-en-Brabant aux XIIe et XIIIe siècles*, Bruxelles, 1909.

mi les gloires de Villers ; elle appartient bien pourtant à l'abbaye, puisque, selon son désir exprès, elle y fut inhumée et que ses restes y furent religieusement conservés jusqu'à la Révolution Française.

Mais si les plus hauts degrés des honneurs liturgiques ne leur furent pas accordés, plusieurs religieux de Villers reçurent pourtant des marques non équivoques de vénération publique. Le B. Gobert d'Aspremont († 1263) fut inhumé non dans le cimetière commun des moines mais dans un monument de marbre, encastré dans la muraille du cloître. Au témoignage de Jean d'Assignies, moine de Cambron [1], les moines ne passaient pas devant ce tombeau sans incliner la tête comme on fait devant une image sainte. Les *Gesta virorum illustrium* nous ont conservé une longue épitaphe en vers où Gobert est appelé *Inclyte confessor Domini* [2]. Henriquez rapporte le texte d'une antienne et d'une oraison en l'honneur du bienheureux, qu'il a copié dans un *antiquo libro ms. qui ante trecentos annos renovatus fuit* [3]. Et Raissius assure que le nom du pieux moine était invoqué dans les litanies publiques [4].

Outre les restes de Gobert d'Aspremont, on vénérait à Villers dix autres corps saints [5]. Ceux de Boniface le prieur, de Godefroid le sacristain, d'Arnulf Cornibout, de Julienne de Cornillon, d'Hedwige, recluse de Saint-Cyr à Nivelles, de Marquine, recluse de Willambroux, avaient été élevés en 1269 par l'abbé Alméric et placés ensemble dans un mausolée triparti derrière le maître-autel. Trois autres corps, ceux de Henri de Geert, de Guillaume de Dongelberg et de Marie de

[1] Jan d'Assignies, *Les Vies et faits remarquables de plusieurs saints et vertueux moines... du sacré ordre de Cysteau* (Mons, 1603), p. 140. Gramaye rapporte le même détail, *Antiquitates Gallo-Brabantiae* (Louvain et Bruxelles, 1708), Genappia, p. 15.

[2] Henriquez, *Menologium cisterciense*, p. 278.

[3] Ibid, p. 279.

[4] A. Rayssius, *Hierogazophylacium Belgicum* (Duaci, 1628), p. 531.

[5] Sur les dix corps saints voir H. Schuermans, *Les reliques de la B. Julienne de Cornillon à l'abbaye de Villers*, dans *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, t. VII (1899), p. 1-68 ; Id., *Châsse des XXXVI saints à Anvers*, Anvers, 1900. Extrait des *Annales de l'Académie Royale de Belgique*.

Grez, s'ils ne furent pas enfermés dans le mausolée en même temps que les précédents, y furent introduits peu après, du vivant encore de l'abbé Alméric. Au début des troubles du XVIe siècle, peut-être en 1571, les saints restes furent retirés précipitamment du mausolée, serrés dans une caisse à dix compartiments et enfouis dans l'ancien cimetière des moines derrière l'église. La bourrasque passée, on exhuma la caisse et on la plaça, soit derrière le maître-autel, soit peut-être à la sacristie, mais sans grand honneur. C'est alors que Molanus put écrire : *Nunc admodum negligenter conservantur et in loco minus decenti quam olim* [1]. Dans la hâte et l'agitation de ces transferts, on perdit le moyen d'identifier les dix corps. A telles enseignes qu'en 1590, quand les religieuses de Cornillon sollicitèrent une relique de Ste Julienne, on dut, pour être sûr de les satisfaire, leur envoyer des parcelles prélevées à chacun des dix compartiments. En 1599, l'abbé Robert Henrion fit construire dans la chapelle de S. Bernard un riche mausolée en marbre noir, et le 17 janvier, y transféra solennellement les dix corps saints. Près de ce tombeau un parchemin portait les vingt et un vers bien connus [2] qui ornaient déjà l'ancien sépulcre derrière le maître-autel. A la voûte de la chapelle on fit peindre les images des dix bienheureux, et sur le mur extérieur cinq autres vers commémorèrent la translation. Auprès du tombeau était appendue une formule de prière *communis quidem ad sanctos ibi sepultos, propria vero ad S. Iulianam* [3]. Le mausolée et son contenu disparurent à la Révolution française sans laisser de traces.

Telles sont les seules reliques de bienheureux de Villers dont il soit jamais fait mention. Raissius dans son *Hierogazophylacium* n'en connaît point d'autres [4].

Parmi les dix saints du mausolée, il en est un à qui la piété des moines et des hagiographes a réservé une place à part. C'est le frère convers Arnulf Cornibout, de Bruxelles. Molanus nous a conservé le souvenir d'une tradition du mo-

[1] *Natales sanctorum Belgii* (Duaci, 1616), p. 132.
[2] *M. G.*, t. c., p. 210.
[3] Mémoire des PP. Récollets en faveur du culte de Ste Julienne, *Act. SS.*, April. t. I, p. 443 a.
[4] P. 536-37.

nastère d'après laquelle la canonisation d'Arnulf aurait été sollicitée du souverain pontife ; mais le chapitre général de l'ordre s'y serait opposé : *Putant enim eum aliquando oblatum fuisse Romano Pontifici canonizandum, sed generale Ordinis Capitulum impedivisse, ne multitudine sancti vilescerent* [1]. En vue sans doute de la canonisation escomptée, un office fut composé : *cuius vitam sanctam habent Villarienses a Gosuino Bossutensi, cantore sui monasterii descriptam, cum lectionibus et notis* [2]. Les feuillets contenant cet office noté, détachés du codex du XIIIe s. qui renfermait la Vita, se conservent à la bibliothèque Royale de Bruxelles [3].

En 1599, à l'occasion de la translation des reliques dans la chapelle Saint-Bernard, l'abbé Robert Henrion obtint du souverain pontife Clément VIII une indulgence plénière pour ceux qui prieraient dans l'église de Villers au jour anniversaire de la translation des corps de S. Arnulf et de Ste Julienne [4]. L'octroi d'une indulgence par un souverain pontife en pareille circonstance est assurément équivalent à une autorisation de culte. Mais de reconnaissance proprement dite, il n'y en eut pas. En 1600, quelques mois après la translation, paraissait à Arras un opuscule intitulé : *Beatorum Arnulphi Villariensis et Simonis Alnensis Vitae.* L'auteur, le chanoine Moschus, a encore soin de préciser, dans le titre même, quel sens il accorde à l'épithète de *Beati* qu'il donne à ses héros : *nondum quidem in apotheosin ab Ecclesia relatorum, mira tamen sanctitate suo tempore celebrium.* La description détaillée du nouveau sarcophage est la seule allusion qu'il fasse à une marque de vénération publique [5]. Au surplus — détail qui en dit long sur l'extension du culte du B. Arnulf — c'est en lisant Molanus que Moschus s'est avisé de l'existence de ce bienheureux et qu'il a conçu l'idée de rechercher et de publier sa Vie [6].

Ste Julienne de Cornillon était-elle à Villers entourée d'une

[1] *Natales*, p. 132
[2] Ibid.
[3] Ms. II. 1658.
[4] Texte dans SCHUERMANS, *La châsse des XXXVI saints*, p. 62.
[5] P. 19-20.
[6] Op. c., Dédicace.

dévotion plus vivante ? Il n'y paraît guère. Ce n'est pas aux moines de Villers, c'est à ceux de l'abbaye Saint-Sauveur d'Anvers que fut accordée en 1672 — pour la première fois en notre pays — l'autorisation de réciter l'office de la bienheureuse [1]. Le privilège de célébrer chaque année, au 5 avril, l'office et la messe en son honneur fut étendu en 1702 à tout l'ordre cistercien [2]. Dès lors évidemment les religieux de Villers rendirent, eux aussi, ce suprême hommage à la vierge dont ils gardaient depuis quatre siècles et demi les précieux restes.

Avec Ste Julienne, le B. Arnulf, le B. Gobert et — plutôt par concomitance qu'à titre personnel, — les huit autres personnages qui reposaient dans le sarcophage commun, nous avons, je pense, établi la liste complète des bienheureux honorés à Villers d'un culte effectif. En somme, la dévotion des fidèles s'est attachée à ceux-là seuls dont les restes conservés en l'abbaye perpétuaient le souvenir et fournissaient un objet immédiat à la vénération.

Les autres pieux moines commémorés par les ménologes et par les historiens, tout incline à croire qu'ils n'ont jamais porté le titre de « bienheureux » que par la grâce des hagiographes. Pour dresser leurs listes, les Henriquez, les Fisen, les Sanderus n'ont pas interrogé la tradition vivante, ils ont compulsé et pillé la Chronique et les *Gesta*. Et dans leur zèle trop empressé, ils n'ont pas pris garde que le chroniqueur exalte sans doute les vertus des anciens moines, mais s'abstient de les appeler bienheureux et ne fait pas la moindre allusion à la naissance d'un culte autour de leur tombeau.

Il est à remarquer d'ailleurs que les hagiographes antérieurs à Henriquez (1630) se montrent en général plus réservés.

[1] SCHUERMANS, *La châsse des XXXVI saints*, p. 24. On chanta la messe et l'office de Ste Julienne en la chapelle royale de Lisbonne aussi longtemps qu'y fut conservée la relique de trois vertèbres, soit de 1565 à 1580. MONCHAMP, *Les reliques de Ste Julienne de Cornillon à l'abbaye de Villers* (Liège, 1898), p. 10-11.

[2] Le diocèse de Liège adopta à son tour un office de Ste Julienne à partir de l'année 1746. MONCHAMP, op.c., p. 20. Depuis 1869 la récitation de l'office est accordée par la S. Congr. des Rites à tous les ordinaires qui en font la demande. DECHAMPS, *Œuvres complètes*, t. XIII (Malines, s. a.), p. 431.

Gramaye (1608) n'appelle bienheureux que le frère convers Arnulf Cornibout. Miraeus (1614) ne reconnaît comme tel qu'Arnulf Cornibout et Julienne de Cornillon ; les autres sont simplement « vénérables ». Molanus dans son Martyrologe (1573) ne cite que les BB. Arnulf, Gobert et Julienne, et il les cite tous trois en petits caractères. Raissius fait la part plus large aux pieux moines de Villers : vingt-trois dans l'*Auctarium ad Natales... Molani* (1626), trente-cinq dans l'*Hierogazophylacium* (1628) ; mais l'*Auctarium* ne donne qu'à quelques-uns le titre de bienheureux et l'*Hierogazophylacium* les introduit tous sans épithète aucune sous la rubrique : *Religiosi sanctitate conspicui.*

Les Bollandistes, eux, ont été sur le point de renoncer complètement à recenser ces vénérables serviteurs de Dieu. Voici ce qu'écrit Papebroch, dans une phrase malheureusement trop peu explicite : *Raissius in Hierogazophylacio Belgico, ultra triginta numerat huius loci abbates seu monachos qui aliqua cum opinione sanctitatis vixerunt. Nos etiam tales inceperamus inserere huic operi, sed scivimus displicuisse, et ab iis deinceps abstinuimus* [1]. A qui pouvait-il déplaire que des religieux de Villers fussent mentionnés dans les *Acta Sanctorum*? Aux moines eux-mêmes? Aux autorités ecclésiastiques? Peu importe. Si les bienheureux en question eussent été en paisible possession d'un culte, nul n'aurait trouvé mauvais qu'on leur accordât dans les *Acta Sanctorum* la place à laquelle ils auraient eu droit. En dépit de la déclaration de Papebroch, ses successeurs n'en continuèrent pas moins à signaler, chacun à sa date, les bienheureux de Villers. Mais, à part S[te] Julienne de Cornillon (5 avril), les SS. Arnulf de Bruxelles ou Cornibout (30 juin), Gobert d'Aspremont (20 août), Godefroid le sacristain (2 oct.), ils les rangent tous parmi les *praetermissi.*

Le témoignage des ménologes, celui des listes dressées par les hagiographes n'ont rien d'officiel. D'une tout autre valeur serait l'autorité du martyrologe liturgique de l'abbaye.

Le Musée Bollandien possède un martyrologe manuscrit provenant de Villers, comme l'atteste une étiquette collée au dos du volume. L'étiquette, à vrai dire, est toute moderne ;

[1] *Act. SS.*, Maii t. IV, p. 3.

mais à défaut de cetémoignage externe, le seul contenu du martyrologe suffirait à déceler avec certitude son origine. L'appellation de *pater noster* donnée à S. Bernard, le grand nombre de saints cisterciens commémorés attestent une origine cistercienne. Le nombre non moins considérable de bienheureux locaux propres à nos provinces témoigne d'une origine belge. Et entre les abbayes cisterciennes belges, l'hésitation n'est guère possible, Villers étant représentée par 36 ou 37 bienheureux, les autres par six ou sept au maximum. Un détail devrait trancher la question : au 4 septembre a été ajoutée après coup l'annonce : *Annualis dedicatio nostrae ecclesiae et festum.* Malheureusement on ne connaît pas d'ailleurs la date de la dédicace de l'église de Villers, et le *Kalendarium Cisterciense* qui relève plus de cent commémoraisons de consécrations d'églises cisterciennes, n'en signale aucune au 4 septembre.

Quand et comment le manuscrit est-il entré au Musée Bollandien ? Nous l'ignorons. Ce fut certainement avant 1848, car à cette date il y a été consulté par Dom Pitra. Dans les *Acta Sanctorum* il est cité pour la première fois au tome VIII d'octobre [1], paru en 1853.

Ce codex de papier, de dimensions médiocres ($0^m,235 \times 0,188$), écrit vers le début du XVIII[e] siècle, à main posée, mais sans beaucoup de soin, n'est pas précisément le livre de chœur qu'on se serait imaginé trouver dans la grande abbaye brabançonne. Même pour l'usage journalier il n'est guère vraisemblable que les moines de Villers se soient servis d'un exemplaire déparé par des ratures, voire par de lourdes fautes non corrigées [2], et n'ayant d'autre ornement que les initiales tracées en rouges et par-ci par-là quelques grossiers filets rouges ou jaunes. Et pourtant le volume a tous les dehors d'un livre destiné à la lecture en public. En tête de chaque

[1] P. 274.

[2] Par exemple, 1 novembre : « Festivitas omnium sanctorum quam... Bonifacius papa quartus... instituit agi *quotidie* in urbe Roma. » Au 31 juillet : « Godefridus de Lortebeke », pour « Cortebeke » ; comment les moines auraient-ils écorché ainsi officiellement chaque année le nom d'un des plus connus de leurs hommes illustres ?

jour la date est indiquée, comme dans tous les martyrologes liturgiques, par les kalendes, par le quantième de la lune et par le quantième du mois ; en marge sont inscrites les lettres dominicales ; des traits rouges marquent les endroits où doivent se faire les poses ; au 23 février on explique ce qu'il faut proclamer les années bissextiles ; la clausule finale : *Et aliorum plurimorum...* est tracée au long non seulement à la fin du 1er janvier, mais encore, bien en vedette, sur une des pages blanches qui suivent le martyrologe ; le même volume contient la Règle de S. Benoît, dont on lisait un chapitre chaque jour après la proclamation du martyrologe ; enfin en deux endroits différents, faciles à retrouver, la formule de commémoraison des religieux et bienfaiteurs défunts, par quoi se clôturait la lecture de la règle. La dernière page présente le tableau des messes à célébrer chaque jour de la semaine selon les diverses époques de l'année. Rien n'y manque.

D'autre part, si l'on examine de près les notices dont est composé notre martyrologe, d'étranges constatations ébranlent notre confiance en son autorité. D'un type tout différent de celui des martyrologes anciens (XIVe et XVe siècles) qui nous restent des autres abbayes cisterciennes belges, notre texte ne se rapproche pas davantage des éditions cisterciennes officielles plus récentes. Ni pour le choix des saints ni pour le libellé des notices, il ne suit le *Kalendarium Cisterciense* publié et imposé à tout l'ordre en 1689 par l'abbé de Cîteaux, Jean Petit. Il n'est pas moins indépendant du propre cistercien annexé depuis le milieu du XVIIIe siècle à plusieurs éditions du martyrologe Romain. On s'étonne notamment que notre martyrologe n'annonce ni la *Commemoratio omnium episcoporum, abbatum et aliorum superiorum defunctorum ordinis nostri* (29 janv.), ni la *Commemoratio omnium fratrum, familiarium et benefactorum ordinis nostri ab anno defunctorum* (18 sept.), ni la *Festivitas omnium sanctorum qui sub regula S. Benedicti militaverunt a Paulo papa V instituta* (13 nov.), ni la *Commemoratio parentum nostrorum anno praecedenti defunctorum* (18 nov.), ni la *Festivitas omnium sanctorum universi ordinis cisterciensis* (27 nov.). La *Commemoratio personarum regularium ordinis cisterciensis* s'y lit, mais au 20 mai, tandis que le *Kalendarium Cisterciense* et le propre cistercien du martyrologe Romain la placent au 21.

L'explication du mystère, c'est que notre codex, comme nous allons le montrer, n'est pas le représentant d'une vénérable tradition, mais une compilation de date récente, tout artificielle et arbitraire, dont les éléments ont été repris presque exclusivement à l'*Usuard* et aux *Natales* de Molanus, au martyrologe Romain et au *Menologium Cisterciense* de Henriquez. Aucun de ces auteurs n'avait les annonces dont nous venons de constater l'absence. Seule la *Commemoratio personarum regularium ordinis cisterciensis* se trouve dans Henriquez et elle s'y trouve précisément au 20 et non au 21 mai. Si notre martyrologe annonce, au 27 août, l'octave de S. Bernard qu'il n'a trouvée dans aucun de ses modèles, pas plus que la dédicace de l'église au 4 septembre, ces deux mentions y sont ajoutées en surcharge.

L'*Usuard* de Molanus [1] a fourni le fond de notre martyrologe. De cet ouvrage notre compilateur adopte tout d'abord la formule du titre : *Martyrologium per singulos anni dies*, et la disposition spéciale des chiffres destinés à déterminer la lune. Il n'a pas de tableau des fêtes mobiles, mais, comme Molanus, il annonce la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte, à des dates fixes (27 mars, 5 mai, 15 mai). Comme Molanus, il annonce divers événements de l'Ancien Testament : 28 avril, *Egressio Noe de arca* ; 25 mars, *Genesis mundi et immolatio Isaac et transitus filiorum Israel per mare Rubrum et victoria Michaelis archangeli contra draconem*. Comme Molanus encore, il conserve l'ancienne formule finale : *Et aliorum plurimorum sanctorum martyrum, confessorum atque virginum*, au lieu de celle du martyrologe Romain, adoptée depuis 1689 dans l'ordre cistercien. Si fidèlement qu'il calque Molanus, il ne s'en approprie pourtant pas tout le contenu. Loin de là. Il se contente par jour de deux ou trois saints de l'Église universelle, puis ordinairement d'un saint ou bienheureux des Pays-Bas. Le plus souvent il reproduit textuellement la formule de son modèle ; parfois il en laisse tomber quelques mots. Pour les saints de l'Église universelle, il lui

[1] *Usuardi Martyrologium.* Non pas la première édition (Lovanii, 1568) mais la seconde (Lovanii, 1573), qui en diffère en certains points (ou la troisième, Antverpiae, 1583, identique à la seconde).

arrive d'emprunter au martyrologe Romain un nom que Molanus ne cite pas, ou de substituer à la formule de Molanus celle du martyrologe Romain. De loin en loin il combine les deux énoncés. Pour les saints belges, il préfère de temps en temps à l'énoncé ordinairement assez bref de l'*Usuard* de Molanus, la formule plus développée des *Natales* du même auteur. Il clôture presque chaque jour par la mention d'un bienheureux cistercien que lui fournit le Ménologe de Henriquez. Ici encore, il copie textuellement mais en élaguant ce qui lui paraît superflu.

Bon nombre de maladresses échappées au compilateur nous permettent de surprendre sur le fait sa méthode de travail. Aux 21, 22, 23, 25 mai, à la suite des saints pris à l'*Usuard*, il transcrit des annonces qu'il va chercher dans les *Natales* respectivement aux 21, 22, 23, 25 du mois de juin. D'aventure le second modèle ce jour-là, était ouvert à une mauvaise page. Dans Molanus et dans le martyrologe Romain les noms des saints et bienheureux sont au génitif ; dans Henriquez ils sont au nominatif. Notre copiste a souci de l'uniformité ; il change donc en des génitifs les nominatifs de son dernier modèle. Mais l'habitude de cette transformation est si bien prise qu'il lui échappe de l'opérer à contretemps. Ainsi : *B. Arnoldus... qui a S. Bernardo... conversus... eius se magisterio subiecit...* (Henriquez, 16 juill.) devient : *B. Arnulphi... qui...* CONVERSI... *se... subiecit.* De même au 26 octobre : *B. Ioannis qui... trucidatus... transiit,* devient : *B. Ioannes qui..* TRUCIDATI... *transiit.* Au 19 septembre, notre compilateur avait transcrit d'abord : *B. Balsamus... qui... cisterciense institutum* AMPLEXI... *clarus effulsit* ; mais cette fois il s'aperçut de la faute et grattant l' *i* il ajouta au-dessus de la ligne *us*. La grammaire n'a pas moins à souffrir quand il se risque à abréger son modèle. Il supprime des membres de phrases sans remarquer qu'il laisse un pronom ou une conjonction attendre en vain leur verbe ; il colle bout à bout d'autres tronçons sans songer à introduire le *qui* ou le *ubi* qui devrait les unir. D'autres fois sa distraction a des conséquences plus graves. Il soude ensemble le début de l'annonce d'un saint et la fin de l'annonce du saint suivant. Et voilà comment sous sa plume les martyrs de la voie Labicane, Claude, Nicostrate etc. (8 nov.) au lieu d'être comme d'habitude précipités

dans les flots (*iussi sunt a Diocletiano in medio mari praecipites dari*), se voient *ictibus plumbatarum usque ad mortem caedi* à l'instar des saints Sévère, Sévérien, Carpophore et Victorin, qui suivent dans Molanus. Même quand il copie exactement, il joue de malheur. *Ibidem sanctae Niceratae virginis*, transcrit-il au 27 décembre. Mais comme, après S. Maxime d'Alexandrie, il a omis les SS. Théodore et Théophane de Constantinople, qui dans le martyrologe Romain précèdent immédiatement Ste Nicerate, le *ibidem* ne signifie plus Constantinople, comme il le faudrait, mais Alexandrie. Erreur analogue au 31 décembre pour Ste Colombe.

Contrairement à ce qu'on aurait pu attendre de la part d'un moine de Villers, notre compilateur ne se montre pas plus diligent en ce qui concerne les bienheureux de l'abbaye. Comme n'importe quel autre bienheureux cistercien, les bienheureux de Villers sont tous annoncés en dernier lieu (deux obtiennent l'avant-dernière place), et tous, sauf le B. Gobert, le B. Arnulf, la B^se^ Julienne, dans les termes mêmes du Ménologe de Henriquez.

Mais voici qui est plus étrange encore. Notre compilateur ne reprend au Ménologe qu'une partie des pieux moines de Villers que celui-ci mentionne : exactement 36 sur 65. Pourquoi cette sélection et quel principe a dirigé son choix? Nous ne sommes point parvenu à le découvrir. Parmi les personnages qu'il adopte, il en est qui à son époque n'étaient certainement l'objet d'aucun culte. Il annonce, le 5 juillet, le B. Éverard le Taciturne. Or, au tome II de juillet des *Acta Sanctorum* (p. 216), publié en 1721, donc approximativement à l'époque où notre compilateur travaillait, les bollandistes écartent le B. Éverard avec cette observation : *Post diligentem inquisitionem etiam apud ampliss. abbatem Villariensem, per unum e Patribus nostris, necdum potui deprehendere hunc Taciturnum ecclesiastico cultu magis praeditum quam Radulphum Tacentem seu Silentiarium, monachum Affligemiensem, XXX aprilis.* Au 30 avril on apprend que les marques de vénération rendues à ce Rodolphe se réduisent à l'épithète de bienheureux accolée à son nom par deux hagiographes récents. Nous pourrions invoquer maint autre procès-verbal de carence prononcé par les bollandistes ; celui-ci a l'avantage de se fonder expressément sur des informations prises à Villers même.

Inversément notre étrange compilateur omet plusieurs de ceux qui avaient le plus de droits à figurer dans le martyrologe. Des dix saints du mausolée, il néglige non seulement les trois recluses Marquine, Hedwige et Marie, mais aussi Henri de Geest et même Boniface, le prieur envoyé à Villers par S. Bernard. Il ne commémore pas davantage l'anniversaire de la translation du 17 janvier.

Jusqu'à meilleur avis, nous croyons donc pouvoir conclure que le manuscrit du Musée Bollandien ne représente pas le martyrologe authentique de l'abbaye de Villers. Qu'est-il donc alors, demandera-t-on? Quelle a bien pu être sa destination et le but du compilateur? Travail fantaisiste d'un moine désœuvré n'obéissant qu'aux inspirations de sa dévotion personnelle? Pourquoi se serait-il attaché à donner à son œuvre si exactement toutes les apparences d'un livre destiné à la lecture publique? Livre destiné à la lecture publique, mais en dehors du chœur, plutôt ménologe que martyrologe, à l'usage peut-être d'un groupe particulier de religieux, des convers, des novices? On n'aperçoit guère la raison d'être d'un pareil livre, différent du martyrologe liturgique et toutefois s'en rapprochant si fort. Ou bien recueil rédigé vaille que vaille pour un des petits prieurés ou pour une des maisons de refuge dépendant de l'abbaye [1]? Si on lisait le martyrologe en commun dans ces minuscules communautés de deux ou trois membres, on ne s'y sera peut-être pas préoccupé outre mesure de se procurer un texte identique au martyrologe de l'abbaye mère. Encore resterait-il à expliquer, dans cette hypothèse comme dans toutes les autres, la bizarre sélection opérée parmi les bienheureux de Villers. Le Nécrologe de l'abbaye [2] rapporte que sous l'abbé Moniot († 1697), une partie de la bibliothèque (*chori et bibliothecae praecipuos et pretiosissimos libros*) transportée, on ne dit pas

[1] Sur ces dépendances de l'abbaye et le nombre de religieux qui y habitaient au XVIII[e] siècle, voir Th. PLOEGAERTS, *L'Abbaye de Villers pendant les cinq derniers siècles de son existence* (Nivelles, 1919), p. 139-40. Extrait des *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, t. XI (1914-1919).

[2] *Nécrologe de l'abbaye de Villers* (1574-1792), dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. IX (1872), p. 63-64.

pourquoi, au refuge de Bruxelles, y périt dans un incendie, *ex quo domus nostra aere alieno multum gravata pluribus retro annis vix surgere potuit a totali ruina.* Notre manuscrit aurait-il peut-être été compilé alors, hâtivement, à l'aide des quelques ouvrages qui restaient sous la main, pour tenir provisoirement lieu de l'ancien martyrologe disparu? Mais qui croira qu'aucun exemplaire de l'ancien martyrologe n'ait été retenu en l'abbaye?

Quoi qu'il en soit, laissons de côté notre déconcertant codex, qui ne peut nous être d'aucun secours [1], et cherchons d'autres moyens de nous faire une idée de ce que contenait réellement le martyrologe que récitaient au chœur les moines de Villers.

Sur l'exemplaire en usage vers 1749 quelques maigres renseignements nous sont parvenus grâce à Dom Guyton, moine de Clairvaux, envoyé cette année-là aux Pays-Bas en qualité de Visiteur. Parmi les observations notées sans beaucoup d'ordre sur son journal de voyage, nous trouvons que le martyrologe commence « in vigilia Nativitatis » (le nôtre commence à la Circoncision). A la suite du martyrologe se trouve la règle (comme dans notre codex). Mais voici qui nous intéresse

[1] Depuis qu'ils possèdent le manuscrit en question, les bollandistes s'y sont plusieurs fois référés dans les *Acta Sanctorum*; mais d'instinct ils ne lui ont jamais accordé grand crédit. Au 18 octobre (VIII, 275), ils font mémoire du miracle de la Vierge d'Afflighem adressant la parole à S. Bernard. *Ita Henriquez... ac post eum de verbo ad verbum Martyrologium ms. Villariense saeculo XVIII exaratum, quod apud nos asservatur...* Puis après quelques objections : *nutante igitur, speciatim circa diem quo S. Bernardus Affligemii adfuit, Henriquezii atque adeo recentioris martyrologii Villariensis auctoritate, ad antiquiora documenta ascendamus oportet.* Au tome IX d'octobre (1858, p. 432), à propos du B. Henri, ils constatent que ce personnage est mentionné par le *martyrologium ms. quod penes nos est, et probabilissime ad usum Villariensium monachorum exaratum saeculo elapso fuit.* Cela n'empêche pas de conclure : *nulla deprehendi cultus vestigia.* Au 28 octobre, ils le prennent, il est vrai, pour le martyrologe *quo in choro utebantur illi monachi,* mais considérant que son témoignage est postérieur aux décrets d'Urbain VIII et ne découvrant aucune manifestation plus ancienne du culte rendu au B. Egbert, ils n'hésitent pas à déclarer *annuntiationem illam martyrologicam plane illegitimam.* Voir une appréciation toute semblable Oct. t. IX, p. 390; cf. t. XIII, pp. 206, 237.

davantage : « Après la dite Règle, commencent leurs anniversaires et prières pour leurs bienfaicteurs : *Die Commemorationis Sancti Pauli apostoli, in Brabantia, transitus fratris Arnulphi de Bruxella, conversi monasterii Villariensis, ubi mirandae sanctitatis eius gesta habentur.* Au 16 juillet : *Sancti Patris nostri Stephani tertii abbatis Cistercii, qui mellifluum doctorem Sanctum Bernardum cum 30 sociis in Ordine recepit.* Die 20 augusti : *in Villario monasterio obitus B. Goberti ex comite Asperimontis, egregiae sanctitatis monachi* [1]. » De là le Visiteur passe à la description du tombeau du susdit Gobert d'Aspremont. Ces notices ne sont évidemment pas les seules que contenait le livre aux anniversaires ; ce sont celles qui ont plus particulièrement frappé le Visiteur, ou peut-être celles sur lesquelles on aura aimé d'attirer son attention. Remarquons qu'elles ne se trouvent pas dans le martyrologe proprement dit, mais dans le registre aux anniversaires. Or, coïncidence qu'il est difficile de mettre sur le compte du hasard, l'éloge du B. Arnulf et celui du B. Gobert dans le codex du Musée Bollandien (S. Étienne y figure au 17 avril et en des termes différents) répondent mot pour mot aux énoncés transcrits par Dom Guyton. Les deux seules notices de moines de Villers qui aient frappé le Visiteur sont aussi les deux seules dont, vers la même époque, notre compilateur n'ait pas copié les termes dans Henriquez [2]. Et, seconde coïncidence, près de deux siècles plus tôt, Arnulf et Gobert sont les deux seuls moines de Villers que Molanus trouve à commémorer dans son martyrologe, et sa formule à lui aussi est identiquement la

[1] Schuermans, *L'Abbaye de Villers en 1749*, dans *Annales de la Soc. archéol. de Nivelles*, t. VII (1903), p. 127.

[2] A vrai dire, il s'écarte une troisième fois de Henriquez ; c'est au 5 avril où, pour Ste Julienne de Cornillon, il adopte le même texte que Molanus. Qui sait si cette notice ne se lisait peut-être pas également dans le registre aux anniversaires ? Cela expliquerait et sa présence dans Molanus avec celles d'Arnulf et Gobert, à l'exclusion de tout autre bienheureux de Villers, et la préférence que lui accorde notre compilateur sur l'énoncé de Henriquez. On remarquera peut-être une certaine similitude de facture entre cette notice et celle du B. Arnulf : *obiit Iuliana,* sans titre de Bienheureuse, comme : *transitus fratris Arnulphi* ; puis *ubi et vita eius habetur,* comme : *ubi eius gesta habentur.*

même que celle de Dom Guyton. On esquivera difficilement la conclusion que le registre aux anniversaires a fait office de source commune. Pourquoi notre compilateur s'est-il écarté ici de Henriquez, le modèle auquel il demande toutes les autres notices de bienheureux cisterciens ? Évidemment parce que les termes de ces deux annonces du registre aux anniversaires lui étaient familiers. Et pourquoi s'en est-il écarté uniquement ici, sinon parce que c'étaient les seules annonces relatives à des religieux de l'abbaye qu'il entendît proclamer chaque année au chapitre ? S'il en avait entendu d'autres, soit parmi les anniversaires, soit surtout parmi les saints du martyrologe, il se serait apparemment empressé d'adopter là aussi la formule consacrée plutôt que celle d'une compilation sans caractère officiel. Même raisonnement pour Molanus. Si la notice de quelque autre religieux de Villers s'était rencontrée dans le registre aux anniversaires et à plus forte raison dans le martyrologe, on n'aurait pas manqué de lui en faire part en même temps que de celles d'Arnulf et de Gobert. Et pour ceux-ci, on lui aurait certainement communiqué, de préférence à la formule des anniversaires, celle du martyrologe, si elle avait existé.

Un autre indice encore montre bien qu'aucun des moines de Villers n'était inscrit au martyrologe de sa propre abbaye : c'est que les hagiographes qui accueillent ces moines dans leurs compilations ou leurs calendriers n'en appellent jamais au témoignage d'un martyrologe liturgique. Leur source à tous, — lorsqu'elle n'est pas la liste de l'un de leurs prédécesseurs, — est invariablement l'antique chronique de Villers ou le vénérable *Liber de gestis virorum illustrium*. Le fait est d'autant plus frappant que, vu les rapports directs qu'entretenaient plusieurs de ces hagiographes avec les moines brabançons, ils auraient immanquablement connu les notices intéressantes du martyrologe si celui-ci en avait renfermé. Gramaye dédie sa *Genappia* à l'abbé Robert Henrion ; Raissius, dans la préface de son *Auctarium ad Natales Molani*, se vante d'avoir compulsé les archives de quantité de monastères et remercie en tout premier lieu l'abbé de Villers, Dom Henri Van der Heyden, qui lui a prêté la chronique de l'abbaye — il n'est pas question de martyrologe. Les bollandistes, dès l'origine de leur œuvre et à travers le XVII[e] et le XVIII[e]

siècles, ont reçu de Villers d'utiles renseignements hagiographiques et mainte copie de manuscrits. Malgré la souveraine importance que présentait à leur point de vue l'inscription d'un religieux au martyrologe de son propre monastère, jamais dans les *Acta Sanctorum* la moindre allusion n'est faite à un martyrologe de l'abbaye brabançonne. Une fois se rencontre la mention d'un *Kalendarium Villariense ms.* [1]. Mais il s'agit évidemment de la liste dressée en 1650 par un moine de l'abbaye, à la suite de la continuation de la chronique du monastère et dont la copie, envoyée en 1701 aux bollandistes, se trouve actuellement à la bibliothèque Royale de Bruxelles [2].

Même silence un siècle avant les bollandistes, de la part de Molanus. Lui qui pour préparer son édition augmentée du martyrologe d'Usuard a eu entre les mains tant de martyrologes locaux des Pays-Bas, ne renvoie pas une seule fois au martyrologe de Villers. Si exact à indiquer ses sources, surtout lorsque la source est un martyrologe monastique, il laisse sans références ses rares mentions de bienheureux de Villers. Sans avoir sous les yeux aucun exemplaire authentique de l'ancien martyrologe de l'abbaye de Villers, nous pouvons donc tenir pour certain qu'il ne commémorait aucune des gloires propres de l'abbaye. Ce silence corrobore assurément nos précédentes conclusions.

R. L.

[1] *Act. SS.*, Oct. t. I, p. 533.
[2] Ms. 7776-81, fol. 101-102.

LA CORRECTION DU MARTYROLOGE ROMAIN

Il y a longtemps que la correction du Martyrologe Romain est désirée dans l'Église. Ce livre vénérable touche à trop de problèmes historiques pour que son texte n'ait pas à profiter en maint endroit des progrès faits depuis plusieurs siècles par notre connaissance des antiquités ecclésiastiques en général et, plus particulièrement, par l'hagiographie ; car on peut dire que depuis le jour où les PP. Rosweyde et Bollandus eurent l'idée de la collection des *Acta Sanctorum*, il n'y a pas eu de terrain plus fouillé que celui-là.

Il y avait cependant, jusqu'à ces derniers années, une raison qui faisait reculer devant la correction du martyrologe : c'était l'incertitude où l'on était au sujet des sources d'un certain nombre de ses notices. On pouvait craindre d'arracher quelques bons grains avec l'ivraie. Les recherches récentes, en particulier celles de De Rossi et de Duchesne sur le martyrologe hiéronymien, celles du R. P. Delehaye sur le *Synaxaire de Constantinople*, et tant d'autres progrès dus en grande partie à la publication des divers *subsidia hagiographica* des Bollandistes ont désormais fait la lumière partout dans ces broussailles et aujourd'hui personne ne peut plus dire sérieusement que la question de la correction du Martyrologe Romain n'est pas mûre [1].

Cela est si vrai que la Commission historico-liturgique pour la réforme des livres liturgiques nommée par Léon XIII et qui se composait de savants d'une compétence indiscutable, parmi lesquels il suffit de nommer Son Éminence le Cardinal Ehrle, Mgr Duchesne et Mgr Giovanni Mercati, avait inscrit dans son programme la révision et la correction du mar-

[1] Il nous sera permis d'ajouter qu'aucun travail récent n'a plus contribué à éclaircir cette question que l'important ouvrage de l'auteur de cet article, *Les martyrologes historiques*, Paris, 1908. (N. d. l. R.)

tyrologe. Mgr Duchesne me fit l'honneur, à cette occasion, de m'adresser plusieurs lettres que je conserve précieusement. De quoi se préoccupait surtout cet homme consciencieux que tant de personnes se représentent uniquement comme un impitoyable dénicheur de saints ? De savoir si l'on pourrait, par des retouches nombreuses peut-être, mais non pas trop, disait-il, ni trop profondes, amener le martyrologe à un état tel que l'on pût en répondre devant une saine critique. C'était un programme d'une grande modération et d'une incontestable sagesse. Nous étions d'accord pour le croire réalisable.

Une série de circonstances qui sont en dehors de notre sujet empêchèrent d'aboutir le travail amorcé sur ce point, comme d'ailleurs tous les autres efforts scientifiques de la Commission historico-liturgique. Il se fit, sous Pie X, une nouvelle édition typique du Martyrologe Romain, comme il y en avait eu plusieurs depuis Grégoire XIII et dont la dernière en date avait été, sauf erreur, celle publiée en 1845 par ordre du pape Grégoire XVI. L'édition de Pie X était l'œuvre de rubricistes ; on y fit quelques modifications dont la plupart portèrent sur la date et sur l'ordre des notices, mais la ferme critique de Son Éminence le Cardinal La Fontaine, alors Secrétaire de la Congrégation des Rites, s'opposa à ce qu'elles fussent trop nombreuses et à ce qu'elles touchassent certains points trop délicats, tels que la question de la place à donner aux disciples des Apôtres. En tout cas, le fond du martyrologe demeura à peu près intact, champ immense pour la critique, le jour où le Saint-Siège reprendrait les projets de Léon XIII et de la Commission instituée par lui.

S'il est une connaissance qui s'impose avant toutes les autres à qui veut mettre la main à une révision du martyrologe, c'est assurément celle de l'histoire de son texte. Cette histoire jette une lumière telle sur nombre de questions qu'elle en procure du même coup la solution. Il ne faut pas aller bien loin dans le livre pour trouver un cas de cette espèce. S. Basile, au 1er janvier, nous l'offre. Ce saint a une date bien établie chez les Grecs, c'est le 1er janvier, anniversaire de sa mort. On la trouve également chez les Latins, mais ceux-ci mentionnent encore S. Basile au 14 juin. Les correcteurs de Grégoire XIII, au nombre desquels figure au premier rang Baronius, conjecturèrent que ce second anniversaire était

celui de la consécration épiscopale du saint, son *Natale ordinationis*. Mais cette conjecture se heurte à de graves difficultés et, par ailleurs, l'anniversaire en question est totalement ignoré des Grecs. Le cas serait insoluble si nous n'étions au clair désormais sur la circonstance dans laquelle la date du 14 juin fait son apparition au cours de la série des martyrologes latins. Bède, le martyrologe lyonnais, Florus donnent S. Basile, comme les Grecs, uniquement au 1er janvier. C'est le *Parvum Romanum* d'Adon qui, le premier, transporte le saint au 14 juin, en l'éliminant d'ailleurs du 1er janvier. Or ce changement, dans le *Parvum Romanum* fait partie de toute une série de remaniements artificiels dont le but évident est de combler certains jours vides et surtout de donner à ce document une physionomie plus antique. Toutes les données fournies par cette série sont *a priori* suspectes et lorsqu'elles sont contredites par d'autres données historiques certaines, comme c'est le cas pour S. Basile, leur caractère de faux devient manifeste. La conclusion est qu'il n'y a pas lieu de conserver au 14 juin une mention de *Natale ordinationis* du saint Docteur de Césarée. Je ne dis pas qu'il faille supprimer à ce jour la *Festivitas* désormais consacrée par le calendrier, mais, pour le noter en passant, c'est là un cas qui montre clairement combien il eût été utile de faire passer chronologiquement la réforme du martyrologe avant celle du calendrier de l'Église universelle.

L'histoire du martyrologe fait voir que la plupart des notices dont il se compose sont empruntées à Usuard et à ses *Auctaria*. Cependant, pour prendre quelques exemples au début de l'année, saint Magnus, au 1er janvier, dérive de Belin de Padoue, les Martyrs sous Dioclétien, au 2 janvier, ont été introduits par les Correcteurs de Grégoire XIII, de même que S. Isidore de Nitrie. S. Martinien de Milan provient *ex tabulis ecclesiae Mediolanensis*. Au 3 janvier, à Usuard s'ajoutent les Ménées des Grecs et ainsi, peu à peu, le nombre des sources directes va s'accroissant, mais sans jamais devenir excessif. C'est une littérature dont on arrive facilement à faire le tour.

Mais les sources immédiates du Martyrologe Romain ont elles-mêmes leurs sources propres. Usuard, au 1er janvier, emprunte S. Almachius à ses prédécesseurs ; ceux-ci le devaient

en dernière analyse au martyrologe hiéronymien. La forme littéraire de la notice dérive elle-même de ce document : elle est donc d'une respectable antiquité et, à ce point de vue, mérite des égards spéciaux. Les trente soldats qui suivent dans le texte du martyrologe ont au fond la même origine, mais il est intéressant de constater que la mention de Dioclétien qui les accompagne ne remonte qu'à Adon et que, par suite, elle est suspecte.

La source une fois identifiée, il y a lieu de considérer sa valeur et aussi la façon dont elle a été exploitée. Une source bonne en soi ne donne pas nécessairement des extraits satisfaisants. Voici, par exemple, au 12 janvier, un de ces petits groupes de martyrs qui ont parfois tant exercé la patience des anciens Bollandistes : *In Africa sanctorum martyrum Zotici, Rogati, Modesti, Castuli et coronae militum quadraginta.* La source immédiate est facile à reconnaître, c'est le *Codex Vallicellanus,* l'ancien manuscrit de Saint-Cyriaque *in Thermis* que Baronius citera plus loin dans son annotation et qui a servi fréquemment aux Correcteurs de Grégoire XIII. C'est un abrégé hiéronymien. Or, si l'on compare son texte, à ce jour, au texte de la recension plénière, on voit sans peine que l'on a affaire ici non à un groupe unique, mais à des noms empruntés à un premier groupe situé *In Africa,* puis à un autre nom : *Castulus,* appartenant à un groupe différent, et enfin à quarante soldats qui proviennent du lendemain. Quelle que soit, au fond, la valeur des notices de la recension plénière à ces deux jours, il est évident que le résumé du Martyrologe Romain est fautif et qu'il doit être ou supprimé ou, tout au moins, profondément modifié.

Par contre, il y a des sources tellement mauvaises qu'elles ne peuvent donner absolument rien de bon. C'est le cas du roman de Barlaam et Josaphat faussement attribué à S. Jean Damascène et d'où procède la notice insérée au martyrologe le 27 novembre : les personnages eux-mêmes sont irréels ; ce sont donc des noms à supprimer purement et simplement.

Mais il y a des cas où l'étude des sources révèle une complication bien plus grande. Allons tout droit à l'un des plus célèbres : celui de Ste Cécile. Sur des noms mentionnés dans les plus anciens documents hagiographiques on a tardivement édifié un récit légendaire. Le martyrologe dépend et de ces

documents très anciens et de la Passion suspecte et aussi, pour le nom de l'empereur Marc Aurèle, de l'influence néfaste d'Adon de Vienne. Il n'est pas douteux que les noms doivent être conservés (je ne dis rien ici des dates) ; il ne paraît guère douteux qu'il faille supprimer la mention impériale ; mais quelle mesure prendre au sujet de l'extrait de la Passion ? C'est ici qu'il faut procéder avec ménagements : la légende a pris une telle place dans le souvenir de la sainte et dans la tradition artistique et littéraire créée autour d'elle, qu'il serait bien difficile aujourd'hui de s'en abstraire. Il semble que le mieux, en pareil cas, soit de souligner le caractère légendaire des détails de la notice par quelque formule appropriée.

On pourrait multiplier les exemples, mais ce n'est pas ici le lieu. Nous n'avons pas non plus à rechercher dans quelle mesure on devrait, dans une édition revisée du martyrologe, introduire de nouveaux noms : il y en a beaucoup, en effet, qui mériteraient d'y prendre place et qui n'en sont exclus que parce que le hasard seul a présidé, au moins jusqu'au XVIe siècle, aux accroissements successifs de l'ouvrage. Ce à quoi je vise uniquement ici, c'est à donner quelque idée de la disposition d'esprit dont il semble naturel que doive être animé un hagiographe s'employant à la correction du martyrologe : critique sévère, mais en même temps considération pour la tradition, souci de connaître l'histoire des notices à réformer, recherche de leurs sources, respect pour leurs formules lorsque celles-ci nous sont léguées par l'antiquité : le but, encore une fois, est de mettre le texte vénérable du martyrologe en état de supporter l'épreuve d'une saine critique, tout en lui conservant sa physionomie traditionnelle.

Pour qui parcourt dans cet état d'esprit la nouvelle édition du Martyrologe Romain portant la date de 1922, il faut avouer que l'impression est pénible. Pénible à cause du nombre et de la nature des changements opérés, pénible à cause de la permanence des erreurs les plus grossières, et du parti pris qui s'y révèle de tenir pour non avenus et inexistants les progrès si notables pourtant et, dans une foule de cas, si assurés, que la science hagiographique a faits, en particulier depuis une trentaine d'années, pénible enfin parce qu'il semblerait qu'à moins d'une circonstance toute providentielle, une refonte aussi minutieuse dût reculer pour

des années, sinon empêcher totalement une réforme et une correction vraiment critiques du martyrologe. Pour modeste, en effet, que soit le sous-titre de cette édition qui se qualifie elle-même de *prima post typicam* (entendez par là la typique de 1914), elle n'en est pas moins un livre tout nouveau et il y a infiniment plus de différences entre elle et la *typica* de 1914 qu'il n'y en avait entre n'importe quelle *typica* et l'édition *princeps* de Grégoire XIII elle-même. Voici d'ailleurs des chiffres qui sont plus éloquents que toutes les périphrases. Il y a dans le mois de janvier 149 notices touchées de quelque manière par les changements, et le mois de février en présente 142. Je n'ai pas fait la statistique pour les autres mois, mais la proportion est assurément la même, si bien que c'est, au bas mot, de 1500 à 1800 notices qui ont été touchées dans l'année. Et notez que la même notice est parfois soumise à plusieurs ordres de modifications. Celles-ci portent, en effet, sur quatre points principaux : date à assigner au saint, place de la notice dans chaque jour, faits historiques rapportés, enfin, forme grammaticale ou littéraire du texte.

Je voudrais présenter ici quelques observations sur un certain nombre de changements pris un peu au hasard. Je ne m'astreindrai pas à un ordre logique dans leur examen, car cet ordre supposerait une étude d'ensemble que je n'ai pas eu le loisir de faire, mais j'irai d'abord à quelques fêtes ou saints auxquels je me suis intéressé par le passé, tels que S. Seurin de Bordeaux, S. Dioscore, les Martyrs de Lyon, la fête de la Toussaint, puis nous feuilletterons le livre, surtout au début de l'année : de la sorte, j'espère que le lecteur pourra s'en faire une idée raisonnée.

L'éloge de S. Seurin, au 23 octobre, a été l'objet d'une légère modification : *episcopi Coloniensis*, au lieu de *Coloniensis episcopi*. Ce genre de correction est anodin, mais il se présente fort souvent. Je prends les exemples suivants aux jours du début du mois de janvier indiqués par les chiffres :

	1914	1922
1)	in carcere maceratus	maceratus in carcere
	ecclesiae Ruspensis	Ruspensis ecclesiae
2)	in carcere maceratus	maceratus in carcere
4)	Cretensium episcopus	episcopus Cretensium

a Scapula saevissimo Praeside	a saevissimo Praeside Scapula

La notice de S. Dioscore, au 18 mai, est de forme très ancienne et remonte sans doute au martyrologe hiéronymien : elle était arrivée presque sans changement jusqu'à l'édition de 1914. Voici ce texte, et l'actuel :

1914	1922
(In Aegypto) sancti Dioscori lectoris in quem Praeses multa et varia tormenta exercuit, ita ut ungues eius effoderet et lampadibus latera inflammaret ; sed caelestis luminis fulgore perterriti ceciderunt ministri ; novissime laminis ardentibus adustus, martyrium consummavit.	In Aegypto sancti Dioscori lectoris, in quem Praeses multa et varia tormenta *ita exercuit ut* ungues eius effoderet et lampadibus latera inflammaret, sed, caelestis luminis fulgore perterriti, ceciderunt ministri ; *novissime autem ipse Dioscorus*, laminis ardentibus adustus martyrium consummavit.

Je n'arrive pas, je l'avoue, à saisir l'utilité de l'addition *ipse Dioscorus*. Qui donc eût-ce été, sinon lui ?

J'ai noté bien des cas analogues. Voici, par exemple, les deux rédactions du début de la notice de S. Hermas, au 9 mai :

1914	1922
Romae sancti Hermae cuius Apostolus Paulus in Epistola ad Romanos meminit. Hic digne semetipsum sacrificans...	Romae sancti Hermae cuius Apostolus Paulus in Epistola ad Romanos meminit. *Ipse autem Hermas*, digne semetipsum sacrificans...

Cet *ipse autem* vient là tout à fait hors de propos. Essayons de le traduire : A Rome, saint Hermas dont l'apôtre Paul fait mémoire dans l'Épître aux Romains. *Quant à Hermas*, il se sacrifia etc... Dès qu'on a fait cette remarque on est frappé de l'emploi vraiment abusif du mot *ipse* dans la nouvelle édition : les exemples suivants sont eux aussi pris aux premiers jours de janvier :

1914	1922
1) cuius festivitas	Ipsius vero festum
4) Agitur eius dies festus	Ipsius tamen festivitas
7) cuius laudes	Ipsius autem laudes
6) Eius autem festum	Ipsius autem festivitas
9) uxoris eius	ipsius Iuliani uxoris

Les origines de la fête de la Toussaint sont, on le sait, fort obscures. Au IX[e] siècle, les martyrologistes en faisaient remonter l'institution à Rome, au Pape Boniface IV. C'est à ce pape aussi qu'est attribuée la Dédicace du Panthéon sous le titre de Sainte-Marie-des-Martyrs, célébrée le 13 mai. A ces données Adon ajoute que la fête de la Toussaint se répandit en France, et de là dans toute l'Église, grâce à un accord du Pape Grégoire IV et de l'Empereur Louis le Pieux. Il s'agit là d'un fait contemporain du martyrologiste et dont, par ailleurs, il est l'unique témoin. Voici ses propres paroles : *Sed et in Galliis monente sanctae recordationis Gregorio Pontifice, piissimus Ludovicus Imperator, omnibus regni sui episcopis consentientibus, statuit ut solemniter festivitas Omnium Sanctorum in praedicta die annuatim perpetuo ageretur. Quam sanctam constitutionem reverenti amore suscepit omnis ecclesia.*

Il y a donc trois faits : Dédicace du Panthéon par Boniface IV, le 13 mai ; institution de la Toussaint à Rome par ce même pape ; extension de cette dernière fête en France et dans le reste de l'Église par Grégoire IV. Le martyrologe les résumait au 1[er] novembre dans une notice qui a passé dans la nouvelle édition avec la modification signalée par l'italique :

1914	1922
Festivitas omnium Sanctorum, quam in honorem beatae Dei Genitricis Virginis Mariae et sanctorum Martyrum Bonifatius Papa quartus, dedicato templo Pantheon, celebrem et generalem instituit agi quotannis in urbe Roma.	Festivitas omnium Sanctorum, quam in honorem beatae Dei Genitricis Virginis Mariae et sanctorum Martyrum Bonifatius Papa quartus, *cum templum Pantheon tertio Idus Maii dedicasset*, celebrem et generalem instituit agi etc..,

Sed et Gregorius item Quartus postmodum decrevit, eamdem festivitatem, quae variis modis iam in diversis Ecclesiis celebratur, in honorem omnium Sanctorum solemniter hac die, ab universa Ecclesia perpetuo observari.

De plus, on lisait, au 13 mai, la notice que voici, avec l'addition qu'on y a faite dans le texte révisé :

1914	1922
Romae Dedicatio Ecclesiae sanctae Mariae ad Martyres, quam beatus Bonifatius Papa quartus, expurgato deorum omnium veteri fano, quod Pantheon vocabatur, in honorem beatae semper Virginis Mariae et omnium Martyrum dedicavit, tempore Phocae Imperatoris	Romae Dedicatio Ecclesiae sanctae Mariae ad Martyres, quam beatus Bonifatius Papa quartus, expurgato deorum omnium veteri fano quod Pantheon vocabatur, in honorem beatae semper Virginis Mariae et omnium Martyrum dedicavit, tempore Phocae Imperatoris. *Ipsius vero Dedicationis annuam solemnitatem postmodum Summus Pontifex Gregorius item Quartus ab universa Ecclesia, et in honorem quidem omnium Sanctorum, Kalendis Novembris agendam esse constituit.*

C'est à cette addition que je voulais en venir. On la croirait d'Adon lui-même, tant elle est dans sa manière ! Mais d'abord que veut-on dire par là ? Que Grégoire IV a transféré la solennité de la Dédicace du 13 mai au 1er novembre ? Cela n'est évidemment pas possible, car tout le monde sait que les deux fêtes se sont toujours faites et se font aujourd'hui encore, chacune à leur date respective. J'imagine plutôt que l'on veut faire entendre que Grégoire IV a coupé en deux la solennité de l'anniversaire de la dédicace et que laissant au 13 mai ce qui concernait la Sainte Vierge, il a transporté

l'autre morceau, en l'honneur de tous les Saints, au 1er novembre. Mais où donc a-t-on trouvé cela? L'intervention de Grégoire IV, je le répète, n'a pas d'autre témoin qu'Adon ; or, nous avons vu plus haut le texte de celui-ci ; il ne dit évidemment rien de pareil. Concluons que nous avons simplement affaire ici à une conjecture du réviseur ; c'en est une de plus, après tant d'autres, sur les origines de la Toussaint, et il faut convenir qu'elle n'est pas des plus heureuses.

L'édition de 1914 contenait, au 2 juin, une faute regrettable dans le liste des Martyrs de Lyon. Une virgule en trop avait fait de Vettius Epagathus deux martyrs, et les tables, à la fin du volume, en donnant les deux noms séparément, accentuaient encore cette erreur. Le réviseur de 1922 y a apporté un remède véritablement héroïque. Il imprime, et dans le texte, et dans la table finale : *Vethii epagathi,* avec une initiale minuscule qui fait du second nom un adjectif. Les traducteurs pour être exacts devront transcrire : l'évêque Pothin, le diacre Sanctus et l'excellent Vethius, à moins qu'ils ne préfèrent employer une périphrase et dire : Vethius surnommé l'excellent. C'est bien de l'ingéniosité, alors qu'Epagathus est un *cognomen* parfaitement attesté par les inscriptions aussi bien en Afrique et en Italie qu'en Gaule.

Nos coups de sonde nous ont donné déjà des indications intéressantes sur la méthode et les procédés employés par le nouveau réviseur. Parcourons maintenant le début du volume, comme nous nous sommes promis de le faire.

Voici, page LXXXIII, avant d'arriver au texte même, une petite collection de citations patristiques sur les martyrs, leurs anniversaires, leur nombre, la foi pour laquelle ils ont souffert, etc... Ces textes étaient jusqu'ici imprimés sans titre général. Le réviseur leur a donné celui-ci : *Aliqua sanctorum Patrum testimonia Martyrologium commendantia.* La première qualité que doit avoir un livre pour être recommandé, c'est d'exister. Or, on le sait, Cassiodore est généralement donné, avec S. Grégoire le Grand, comme le premier témoin de l'existence du martyrologe. Si le titre de l'édition de 1922 était exact, il faudrait remonter bien plus haut : jusqu'à S. Augustin, S. Ambroise et S. Cyprien lui-même. Malheureusement ni S. Ambroise, ni S. Augustin, dans les passages reproduits, ne font allusion au martyrologe et S. Cyprien ne parle que des diptyques particuliers d'une église, qui sont autre chose. Le

titre est donc inexact. Il est le symptôme d'une médiocre connaissance de l'histoire du livre.

A ce même point de vue de l'histoire du livre, la dernière page du volume est caractéristique. On trouve là imprimés, pour la première fois à la suite du Martyrologe Romain, les vers bien connus *Christe precor veniam* et *Sanctorum eximiis*, précédés pour la circonstance du titre suivant, dont la forme latine elle-même est inattendue : *Precatio sancti Episcopi Viennensis Adonis veteri Martyrologio Romano per eum edito et aucto apposita.* Il est bien vrai que ces vers figurent en un certain nombre de manuscrits, à la suite du martyrologe d'Adon et que le P. Rosweyde, entre autres, les a reproduits à la fin de son édition de ce martyrologe. Mais, ce que le P.Rosweyde ignorait et qu'il n'est plus permis de ne pas savoir aujourd'hui, après l'édition de Duemmler, c'est que cette *Precatio* n'est pas d'Adon, mais du diacre lyonnais Florus. Ensuite, ces vers ne se trouvent pas joints au *Vetus Romanum*, comme il est dit ici, mais au martyrologe d'Adon, qui est un ouvrage différent. Enfin, les mots *per eum edito* appliqués ici au prétendu *Vetus Romanum* ne sont pas soutenables, car Adon n'est pas l'éditeur, mais bien l'auteur responsable de ce faux dont l'influence sur la littérature martyrologique a été déplorable. J'ajouterai que les six vers *Christe precor veniam* n'ont aucun rapport même lointain avec le martyrologe, surtout avec le Martyrologe Romain.

Mais revenons au 1[er] janvier. Les changements y abondent. Voici une très ancienne notice, celle de S. Almachius ou Télémaque, dont il a été question plus haut. A part la chute de trois mots, elle avait eu la bonne fortune d'arriver intacte jusqu'à l'édition de 1914 :

1914	1922
Romae sancti Almachii martyris, qui, iubente Alipio Urbis Praefecto, cum diceret : Hodie Octavae Dominici diei sunt, cessate a superstitionibus idolorum et a sacrificiis pollutis : a gladiatoribus occisus est.	Romae sancti Almachii martyris, *qui, cum diceret* : « Hodie Octavae Dominici diei sunt, cessate a superstitionibus idolorum et a sacrificiis pollutis », *propterea, iubente Praefecto Urbis Alipio*, a gladiatoribus occisus est.

Sans doute on aura craint que quelqu'un n'attribuât les paroles du martyr à l'ordre du Préfet, de là cette correction. Mais la clarté obtenue ne compense pas l'injure faite à un texte vénérable par son antiquité. Et puis, faut-il donc tant se méfier de l'intelligence du lecteur ?

A ce dernier point de vue, on peut rapprocher de la notice de S. Almachius celle de Ste Brigitte, au 1er février. C'était un texte de forme très correcte et dont le premier témoin est l'ancien martyrologe lyonnais d'avant 806 :

1914	1922
In Scotia sanctae Brigidae Virginis, quae cum lignum altaris tetigisset in testimonium virginitatis suae, statim viride factum est.	*Apud Kildariam in Hibernia* sanctae Brigidae Virginis, quae, cum lignum altaris tetigisset in testimonium virginitatis suae, *lignum ipsum* statim viride factum est.

L'addition du début apporte une précision louable, mais *lignum ipsum !* (toujours ce mot *ipse*) qui donc aurait jamais pu douter qu'il s'agît de lui ?

Je demande pardon au lecteur de le traîner parmi ces minuties, mais il le faut bien : l'ouvrage que nous examinons en est rempli.

La notice de S. Fulgence, au 1er janvier encore, présentait jusqu'ici cette belle ordonnance qui remonte généralement jusqu'à Usuard et que les Correcteurs de Grégoire XIII ont respectée, tout en la chargeant quelquefois un peu de détails comme c'est ici le cas. Voici cette notice dans les deux éditions :

1914	1922
In Africa beati Fulgentii Ecclesiae Ruspensis episcopi qui, tempore Wandalicae persecutionis, ob catholicam fidem, eximiamque doctrinam ab Arianis multa perpessus, et in Sardiniam relegatus, tandem ad propriam Ecclesiam	In Africa beati Fulgentii, *Ruspensis Ecclesiae* Episcopi, qui, tempore Wandalicae persecutionis, ob catholicam fidem eximiamque doctrinam ab Arianis multa perpessus et in Sardiniam *relegatus est ; atque tandem*, ad propriam

redire permissus, vita, et verbo clarus, sancto fine quievit.	Ecclesiam redire permissus, vita et verbo clarus, sancto fine quievit.

La phrase primitive était parfaitement équilibrée ; en voici les sommets : *Fulgentii qui perpessus et relegatus, tandem permissus quievit.* Or, que nous fait-on lire aujourd'hui? *Fulgentii qui perpessus et relegatus est, atque tandem permissus quievit.* Et qui ne voit l'impossibilité de cette construction? Si l'on voulait absolument faire deux membres de phrases, il fallait supprimer le mot *et* et écrire : *qui... ab Arianis multa perpessus, in Sardiniam relegatus est* etc... Mais depuis quand accouple-t-on un participe déponent avec un passif et dit-on : *qui ab Arianis multa perpessus et relegatus est !*

L'édition de 1914 portait, au 7 et au 19 janvier, les deux mentions de S. Canut que voici, avec la nouvelle rédaction en regard :

1914	1922
7) In Dania, sancti Canuti Regis et Martyris ; eius autem festivitas quartodecimo Kalendas Februarii celebratur tur.	7) In Dania sancti Canuti Regis et Martyris.
19) Item sancti Canuti Regis et Martyris, cuius dies natalis agitur septimo Idus Ianuarii.	19) Item sancti Canuti Regis et Martyris.

S'il est un fait certain, c'est que les deux mentions qui se lisaient jusqu'ici (on les trouve au moins depuis Benoît XIV), concernaient le même saint Canut, mort le 7 janvier. Il y a en effet, un saint roi de ce nom mort à cette date, à Roskild, en 1131, c'est S. Canut le jeune. Mais il a eu un oncle, roi aussi et martyr, le 10 juillet 1086, à Odensée, et avec lequel on l'a souvent confondu : celui-ci ne figurait pas au Martyrologe. S'il y est maintenant, on peut bien dire qu'il y est entré par la petite porte, car il faut aller à la table des matières du volume pour voir que c'est de lui qu'il s'agit désormais au 19 janvier. J'avoue que je n'arrive pas à saisir le motif de cette industrie, ni surtout à comprendre comment, dans une édition où les

changements de dates se rencontrent à chaque pas, on a placé ce saint au 19 janvier et non à son véritable anniversaire, le 10 juillet.

Le 11 janvier donne les notices de deux papes, celle de S. Hygin pour laquelle on a supprimé la mention du *Natalis* et celle de S. Melchiade à laquelle on a ajouté les mots *et martyris.* Ces notices vont nous donner l'occasion de faire quelques remarques au sujet des changements concernant les Souverains Pontifes.

On a donc ajouté les mots *et martyris* après la mention *Natalis sancti Melchiadis Papae.* Combien plus justement le Martyrologe de Bède portait : *Romae natale Melciadis episcopi et confessoris.* Le pape de l'édit de Milan qualifié pour la première fois, au Martyrologe Romain, du titre de martyr dans une édition de 1922 ! Y a-t-on songé sérieusement ? Encore une fois, toutes les éditions précédentes, depuis Grégoire XIII portaient simplement *Melchiadis Papae,* bien qu'elles ajoutassent *qui in persecutione Maximiani multa passus,* particularité dont la preuve serait, par ailleurs, assez difficile à faire avec les documents dont nous disposons.

On a été certainement mieux inspiré en reportant, comme on l'a fait, S. Melchiade du 10 décembre au 11 janvier, sa vraie date, et il faut reconnaître que sur ce point des anniversaires des Papes, la nouvelle édition est le fruit d'une révision soignée. Le mérite principal en revient au fond aux études de Mgr Duchesne sur le *Liber Pontificalis ;* mais c'est un mérite aussi que d'avoir su suivre ce guide et manifesté de la sorte un louable souci d'exactitude historique. Je me demande toutefois si, en quelques circonstances, on n'a pas dépassé le but. C'est ainsi que, pour S. Xyste III, pour S. Simplicius et pour S. Félix III, par exemple, je n'aurais pas introduit au martyrologe les dates proposées par Duchesne uniquement sur la base de calculs chronologiques. Lorsqu'il n'y a aucune attestation ancienne, il me semble qu'il vaut mieux conserver les dates qu'une tradition, même inférieure, a consacrées.

C'est aussi une conception discutable de l'exactitude historique, qui a fait écrire, au 16 septembre, des SS. Corneille et Cyprien : *quorum memoria decimo octavo Kalendas Octobris* au lieu de *quorum natalis,* comme il y avait auparavant. Cette date est, en effet, sans aucun doute celle de S. Cyprien et

si Duchesne renvoie au mois de juin la mort de S. Corneille, il n'en reconnaît pas moins que tous les documents liturgiques romains, depuis le calendrier qui fait le fond du martyrologe hiéronymien et même depuis la *Depositio martyrum* philocalienne, donnent pour lui la date du 14 septembre. C'est donc un *natalis* éminemment traditionnel et dont la teneur n'aurait pas dû être touchée.

Le changement opéré pour S. Pontien ne me paraît pas non plus heureux. La série des martyrologes historiques plaçait son anniversaire au 12 des calendes de décembre en s'appuyant sur une donnée du *Liber Pontificalis* qui concerne plutôt l'ordination de son successeur S. Antère. La nouvelle édition le transporte au 30 octobre d'après une autre donnée du *Liber Pontificalis* que voici : *In eadem insula* (*Sardinia*) *adflictus, maceratus fustibus, defunctus est III Kal. Novembris.* Mais *defunctus est*, ici, (*discinctus est*, dit le Catalogue libérien),ne veut pas dire que le pape mourut, mais qu'il donna sa démission. Nous avons un anniversaire de S. Pontien dans le plus ancien document liturgique romain, la *Depositio martyrum*, et cet anniversaire figure également au martyrologe hiéronymien, c'est le 13 août, date de sa translation au cimetière de Calliste. Pourquoi n'avoir pas plutôt fait revivre ce vénérable anniversaire ?

Un dernier mot au sujet des notices de papes. Dans celle de S. Innocent, au 12 mars, il faut lire : *Ipsius autem festum quinto Kalendas Augusti celebratur*, non *quinto Kal. Iulii.* Mais ce n'est qu'une faute d'impression.

Mais revenons au mois de janvier. Au 13, la notice de S. Hilaire de Poitiers a été l'occasion d'une bévue qui montre bien le danger que l'on court en corrigeant des textes comme ceux-ci, sans s'occuper de leurs sources :

1914	1922
Pictavis in Gallia natalis sancti Hilarii Episcopi et Confessoris, qui ob catholicam fidem, quam strenue propugnavit, quadriennio apud Phrygiam relegatus, inter alia mi-	Pictavis in Gallia natalis sancti Hilarii Episcopi et Confessoris, qui ob catholicam fidem, quam strenue propugnavit, quadriennio apud Phrygiam relegatus, *ibi*, inter alia

racula mortuum suscitavit, etc...	miracula, mortuum suscitavit, etc...

Ce n'est qu'un mot, mais c'est un mot de trop, car l'enfant mort auquel il est fait allusion ici a été ressuscité par S. Hilaire, non en Phrygie, mais en France, à Ligugé. Voyez la Vie du saint par Fortunat, au chapitre XIIe. Un connaisseur de l'histoire du texte n'aurait pas commis cette erreur ; il aurait su que la notice primitive, due à Bède, contenait simplement ces mots : *In Pictavis depositio Hilarii Pictaviensis episcopi et confessoris, de quo inter alias virtutes fertur quod orando mortuum suscitaverit.* C'est Florus qui a intercalé la mention de l'exil du saint en Phrygie.

On a, au 24 janvier, situé *in Mauritania* la ville de Néocésarée dont il est question dans la notice des SS. Mardonius et compagnons. C'est une identification bien hardie, me semble-t-il. Et que fera-t-on du fleuve *Axum* dont il est question dans de très anciennes formes de la notice de ces saints ?

Le lendemain, 25 janvier, on a corrigé avec raison la forme des noms des saints *Praeiecti et Amarini*, mais c'est faire bien de l'honneur à la forme très douteuse d'un nom de monastère par ailleurs inconnu que d'ajouter, après le nom du second saint, le titre d'*abbatis Cloroangiensis*. J'aurais préféré, puisque l'on voulait introduire des précisions dans cette notice, que l'on remplaçât au début Clermont par Volvic où les deux saints ont trouvé la mort.

Mais je relève, au 25 janvier, une autre addition qui est particulièrement caractéristique de la manière du réviseur de la nouvelle édition. La notice de S. Ananie portait jusqu'ici, après la *Conversio sancti Pauli apostoli,* ces mots : *Apud Damascum natalis sancti Ananiae qui eumdem apostolum baptizavit* etc... On nous fait dire maintenant : *sancti Ananiae, qui fuit discipulus Domini, et eumdem Paulum apostolum baptizavit.* etc... En réalité, cependant, qu'en sait-on ? Les Actes parlent plusieurs fois d'Ananie ; nulle part ils ne disent qu'il était disciple du Seigneur lui-même. Il peut fort bien avoir été l'un des juifs de la dispersion venus à Jérusalem pour les fêtes et convertis à l'occasion de la Pentecôte. Je sais bien qu'il figure sur les listes des Pseudo-Dorothée, Sophrone ou autres, mais ces documents n'ont pas la force voulue pour

justifier une addition introduite pour la première fois de nos jours.

Dans le même ordre d'idées, c'est un changement regrettable que celui qui, au 27 janvier, fait passer S. Julien, premier évêque du Mans et confesseur, avant les martyrs eux-mêmes, parce qu'il est un envoyé de S. Pierre. Quel besoin y avait-il de faire prendre parti au Martyrologe Romain dans la querelle de l'apostolicité des églises en France et ailleurs?

Ce même jour, 27 janvier, nous procure une surprise d'un autre genre. Il s'agit de la notice de Ste Angèle Mérici. Cette sainte est une fondatrice d'ordre religieux ; elle a, comme telle, sa statue dans la basilique de Saint-Pierre. Or, avant même l'énoncé de son titre de fondatrice, on nous fait lire qu'elle était *ex tertio ordine sancti Francisci.* C'est là une nouveauté caractéristique, elle aussi, du nouveau martyrologe. Voyez, par exemple, au 5 février l'addition faite à la notice des vingt-six Martyrs du Japon : *e quibus tres Sacerdotes atque unus Clericus et duo Laici ad Ordinem Minorum, tres et in eis unus quidem Clericus ad Societatem Iesu, ac septemdecim ad tertium sancti Francisci Ordinem revocantur;* ou encore, au 9 juillet, la notice des Martyrs de Gorcum avec l'addition : *quorum ex numero novem Sacerdotes ac duo Laici erant Fratres Minores, quatuor Presbyteri saeculares, duo Praemonstratenses, unus Regularis Canonicus sancti Augustini et unus Dominicanus.* Cette arithmétique à la plus grande, et d'ailleurs très juste gloire de l'Ordre des Frères Mineurs est légèrement inélégante et si, dans l'avenir, on compose sur ce modèle les notices des Martyrs Anglais, par exemple, et de tant d'autres groupes dont le procès est en cours, nous entendrons au martyrologe, de robustes énumérations, ou bien la Congrégation des Rites fera des jaloux.

Est-il besoin de dire que l'éloge de S. François, au 4 octobre, a lui aussi reçu ses additions. Tout d'abord, le Martyrologe Romain prend désormais parti dans une question controversée et donne au saint le titre de *Levita;* ensuite, au lieu de *Fundatoris Ordinis Minorum,* nous lirons désormais : *qui trium Ordinum, scilicet Fratrum Minorum, Pauperum Dominarum, ac Fratrum et Sororum de Poenitentia Fundator extitit.* Rien de plus exact, mais la *Civiltà Cattolica* elle-même, dans un article qui est loin d'être hostile à la nouvelle édition du marty-

rologe, ne peut s'empêcher d'observer à ce sujet : « Nous ne cachons pas une certaine appréhension au sujet des cas similaires : les intéressés mus par cet exemple, ne vont-ils pas voir une *diminutio* dans le fait que les notices de leurs saints fondateurs n'énumèrent pas toutes les familles religieuses dont la paternité revient à ceux-ci ? »

Ce n'est pas moi qui introduirai de réclamation à ce sujet. La notice de S. Benoît, à vrai dire, a subi un changement qui ne l'a pas améliorée :

1914	1922
In monte Cassino natalis sancti Benedicti Abbatis, qui monachorum disciplinam in Occidente pene collapsam restituit ac mirifice propagavit : cuius vitam virtutibus et miraculis gloriosam, beatus Gregorius Papa conscripsit.	In monte Cassino natalis sancti Benedicti Abbatis, qui *in Occidente fere collapsam Monachorum disciplinam restituit* ac mirifice propagavit, etc.

Le texte primitif était plus harmonieux parce qu'il évitait la rencontre des deux *i* dans *qui in* et celle des deux *m* dans *collapsam monachorum ;* il était aussi plus logique, car il rapprochait *monachorum* du mot *Abbatis* et *restituit* de *collapsam*, mais au fond la modification n'est pas de conséquence, c'est *bonnet blanc* et *blanc bonnet* comme dans une foule d'autres changements opérés au cours du livre.

Plus discutable me paraît être la formule adoptée pour la notice de S. Vincent de Paul, au 27 septembre. Voici les deux rédactions :

1914	1922
Parisiis, sancti Vincentii a Paulo, sacerdotis et Fundatoris Congregationis Missionis, et Puellarum Caritatis, viri apostolici etc...	Lutetiae Parisiorum, natalis sancti Vincentii a Paulo, presbyteri et confessoris, *Congregationis Presbyterorum Missionis et Puellarum Caritaritatis Fundatoris,* viri apostolici etc.

S. Vincent de Paul est le père de deux Instituts religieux : la Congrégation de la Mission et les Filles de la Charité, cela

était clairement indiqué dans la précédente édition, mais qu'a-t-on voulu dire en écrivant : *Congregationis Presbyterorum Missionis et Puellarum fundatoris ?* Je sais bien que les deux Instituts ont le même supérieur ; ils ne forment pas pour cela une Congrégation unique. Sans doute il manquera là quelque virgule, mais une phrase qui a besoin du secours des virgules pour être comprise n'est pas une phrase bien construite.

Ne disons pas de mal des virgules, cependant ; car celle que l'on a mise après le mot *Martyris* dans la notice de Ste Agnès, au 28 janvier, est vraiment bien utile. On avait toujours lu, jusqu'à ce jour, *Romae, sanctae Agnetis secundo.* C'était une vieille formule.Nous avons maintenant : *Romae sanctae Agnetis, virginis et martyris, secundo.* Sainte Agnès, martyre pour la seconde fois ! La virgule est plus qu'utile et l'acolythe diligent, lorsqu'il chantera cette annonce au Chapitre, aura soin de la bien marquer par un arrêt savamment calçulé.

Que de remarques il y aurait encore à faire dans le mois de février et dans le reste de l'année ! Je les laisse à d'autres ; il ne faut abuser ni de la patience du lecteur, ni de la place dans les *Analecta.* J'ai d'ailleurs atteint mon but qui était de fournir les éléments d'un jugement motivé sur le nouveau martyrologe. Il me semble en somme, que, dans l'histoire des livres liturgiques, on ne trouverait pas un cas semblable au sien. C'est une correction qui, le plus souvent, ne corrige pas là où il y aurait lieu de corriger, et qui, un nombre infini de fois, corrige et modifie là où il eût mieux valu laisser les choses en l'état. Je ne dis pas que le livre ne contienne rien de bon ; ce serait injuste et d'ailleurs impossible, étant donné le nombre des corrections exécutées, mais, dans l'ensemble, tous ces changements sont *magni passus extra viam.* Un pareil travail, loin de frayer la voie à une correction ultérieure plus profonde, la lui ferme au contraire et, comme je le disais en commençant, selon toute apparence, après lui, ce devrait en être fait, au moins pour longtemps, de toute refonte critique du Martyrologe Romain.

Mais la Providence est bonne, et forte, et il semble qu'elle nous donne, dans les circonstances mêmes au milieu desquelles le livre a vu le jour, des motifs d'espérer. Chacun sait que l'usage, à Rome, est de mettre toute œuvre officielle sous le

patronage du Pontife qui règne au moment où elle paraît, même si elle a été conçue et menée presque à terme par le Pape précédent. D'autre part, ce n'est un secret pour personne que le nouveau martyrologe a paru sous le pontificat de Sa Sainteté Pie XI, dont le nom figure d'ailleurs au corps du volume dans la notice de S. Ignace, au 31 juillet : *Sancti Ignatii... quem Pius Undecimus, Pontifex Maximus, caelestem omnium Exercitiorum spiritualium patronum constituit.* Or le titre du volume ne fait aucune mention du Pontife que sa science eût cependant si justement associé à Benoît XIV. C'est là un gage d'espérance. Sous un Pape aussi averti que l'est Sa Sainteté Pie XI, il n'est pas impossible que la *prima post typicam,* loin d'empêcher ou de reculer une correction vraiment sérieuse et critique du Martyrologe Romain, ne la rende au contraire plus probable et plus proche.

Solesmes. Août 1924. H. QUENTIN O. S. B.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

107. — * H. Pinard de la Boullaye. *L'étude comparée des religions*. Essai critique. Paris, Beauchesne, 1922, in-8°, xvi-516 pp., gravure.

108. — * Umberto Fracassini. *Il misticismo greco e il Cristianesimo.* Città di Castello, « Il Solco », 1922, in-8°, vii-357 pp.

Les Anglais appelleraient ce livre « a Companion » dans l'étude comparée des religions, un compagnon sûr et clairvoyant sans lequel il serait imprudent de s'engager dans des recherches un peu approfondies. Le premier volume, où l'auteur procède à l'examen des systèmes, doit être suivi d'un autre où il sera question de la méthode à appliquer. Évidemment, ce dernier sera le plus important, et d'une allure fort différente de celui que nous avons sous les yeux. Consacré tout entier à l'histoire des recherches qui ont préludé à la formation de cette discipline nouvelle qu'on appelle la Science des religions, il est aussi remarquable par l'étendue du cadre que par la profusion des faits que l'auteur a su y faire entrer, et la précision d'une documentation énorme. La plupart des auteurs qui daignent s'occuper des écoles auxquelles ils n'appartiennent pas, semblent admettre implicitement qu'avant le XIXe siècle, tout au plus avant le XVIIIe, rien n'a été fait sur le terrain de l'histoire comparée des religions. Pourtant les problèmes que nous essayons de résoudre de nos jours par des méthodes perfectionnées sont posés depuis de longs siècles, depuis le jour où « des cultes distincts se sont trouvés côte à côte, ou qu'un voyageur sortant de sa bourgade a pu constater des conceptions et des usages différents de ceux auxquels il était accoutumé. » Le P. Pinard a donc eu raison de ne pas enfermer son enquête dans les limites habituelles, mais de remonter au delà de l'ère chrétienne, d'écouter ce que les Pères de l'Église et les écrivains ecclésiastiques non moins que les auteurs païens de leur époque ont trouvé à dire sur le sujet, de ne pas négliger le moyen âge, qui n'a

pas toujours ignoré la diversité des religions et a essayé à sa manière de résoudre le problème. Mais la science des religions ne date véritablement que de l'époque des grands explorateurs et de l'essor des missions en Amérique et en Asie. Les découvertes des archéologues et des philologues n'ont cessé, dans des temps plus rapprochés, d'étendre le champ de nos connaissances et d'accumuler les matériaux. On s'empresse — c'est le mot — de les mettre en œuvre, et les synthèses prématurées et les méthodes superficielles n'aboutissent souvent qu'à souligner la complexité des questions qui se posent. Le P. P. connaît à merveille toutes ces tentatives et il caractérise en peu de mots les diverses écoles qui se forment, se remplacent, disparaissent pour reparaître périodiquement et donner l'apparence de la nouveauté à des systèmes que l'on croyait décidément démodés. On entendra volontiers la conclusion de l'auteur : « A l'époque moderne, toutes les méthodes possibles ont été ébauchées. Dans l'ensemble, si l'on compare les travaux récents aux compilations des premiers mythographes, aux fantaisies historico-philosophiques des premiers allégoristes et des premiers syncrétistes, le progrès est immense. Si l'on observe l'influence manifestement exercée chez nombre d'écrivains contemporains par des systèmes philosophiques contestables, l'importance qu'ils donnent encore, comme tels de leurs devanciers, à des analogies superficielles, la prépondérance qu'ils accordent trop souvent à l'érudition sur la critique, les abus demeurent criants. » La suite de l'ouvrage nous indiquera le moyen de sortir de l'imprécision des méthodes actuelles, qui est le grand obstacle au progrès de nos études. Il en est un autre qu'on perd facilement de vue. Trop de gens qui se vantent de pénétrer le secret des religions font profession de n'en avoir aucune. On imagine difficilement que ces savants-là sachent toujours bien de quoi ils parlent.

Ce n'est pas de quoi l'on pourra soupçonner M. Fracassini, qui s'est appliqué, avec toute la lucidité de son esprit et une connaissance étendue des sources à éclaircir une des pages les plus obscures de l'histoire des religions. L'auteur, dans un précédent ouvrage intitulé *L'Impero e il Cristianesimo*, avait montré la religion chrétienne aux prises avec l'État romain pour la conquête de la liberté politique ; il cherche à expliquer comment elle a triomphé dans sa lutte avec les religions mystiques du monde ancien. Il nous dit d'abord ce que sont les mystères grecs, leur origine, leur objet, les personnes, les initiations, les symboles. Puis successivement il nous fait connaî-

tre ceux d'Éleusis, l'Orphisme, le culte de la Mère des dieux, le syncrétisme et le mysticisme Alexandrin, le syncrétisme Babylonien, le mysticisme philosophique, la théosophie. De l'exposé très serré et à la fois très clair des doctrines et des rites, tableau dont nous ne saurions donner une idée sans entrer dans trop de détails, l'auteur passe à un parallèle largement tracé entre la société antique avec ses mystères et le christianisme avec ses sacrements ; et sans s'arrêter aux minuties où les nécessités d'une polémique trop directe auraient pu l'entraîner, il n'a pas de peine à montrer que l'école des Gunkel, des Reitzenstein, des Weinel, de s Loisy se contente trop souvent de ressemblances de surface. Pour eux le Nouveau Testament est rempli, grâce surtout à S. Paul, d'éléments propres au mysticisme hellénistique ; le christianisme est une religion syncrétique, influencée par la gnose orientale. C'est confondre deux ordres de choses qui n'ont que des ressemblances extérieures. La mystique chrétienne et la mystique païenne reposent sur une idée commune : l'insuffisance de l'homme à se sauver par lui-même et le besoin d'un secours divin surnaturel. La mystique grecque repose sur une conception panthéiste et impersonnelle de la divinité ; elle ne conçoit pas l'union de l'homme avec Dieu autrement que comme une union physique. Le christianisme ne repousse pas l'idée d'une union réelle et objective ; mais il ne la conçoit que comme réalisant une union plus haute : l'union morale avec la volonté divine par l'amour et la soumission. « La sainteté qui, dans le christianisme, est l'effet de l'union personnelle de la volonté de l'homme avec la volonté de Dieu, se distingue essentiellement de la pureté extérieure de l'orphisme et de l'enthousiasme des mystères, de la gnose et de la théosophie. Elle ne se confond pas non plus avec la morale philosophique, qui est une conduite conforme aux règles de la raison, tandis que la sainteté est l'état de la volonté conforme à la volonté de Dieu. C'est ainsi qu'elle est opposée au péché qui est une volonté contraire à celle de Dieu. » Au lieu d'opposer l'initié au non-initié, le christianisme considère avant tout l'opposition du péché et de la sainteté. La pureté conférée par les rites païens était d'ordre purement cultuel et extérieur. La régénération chrétienne qui s'opère par les sacrements a un caractère réel et moral, sensible et suprasensible. Au lieu d'être une doctrine enseignée à quelques privilégiés qui s'unissent plus étroitement par des rites d'initiation, « le christianisme est la force vivante qui transforme le monde. » On ne peut le nier, dit l'auteur en terminant, de tous les mouvements spirituels

de l'antiquité, c'est le mysticisme dans son ensemble, qui ressemble le plus au christianisme. Le gnosticisme a été une tentative de la théosophie de s'approprier le christianisme. Si elle avait réussi, celui-ci serait devenu une religion de mystères ; le Christ historique aurait perdu toute valeur et aurait cédé le pas à un Christ aussi imaginaire qu'une quelconque des divinités qui présidaient aux initiations. Mais le christianisme a résisté, et la gnose tant chrétienne que païenne a disparu, pour ne renaître parfois que passagèrement.

H. D.

109. — * E. Watson Burlingame. *Buddhist Legends translated from the Pâli text of the Dhammapada Commentary.* Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1921, 3 vol. in-8°, xxxviii-328, 366, 391 pp. (= *Harvard Oriental Series,* 28, 29, 30).

110. — * Id. *Buddhist Parables translated from the Original Pâli.* New Haven, Yale University Press, 1922, in-8°, xxix-348 pp.

111. — * Id. *The Grateful Elephant and other Stories translated from the Pâli.* New Haven, Yale University Press, 1923, in-8°, xxxv-172 pp., illustré.

L'éminent professeur de pâli à Yale University a bien voulu nous envoyer ces volumes, dont la matière paraît si étrangère à nos études. Indiquons-en d'abord brièvement le contenu. L'ouvrage en trois volumes est la traduction du commentaire sur le Dhammapada (Voie de la sainteté ou de la justice), un des livres sacrés du bouddhisme, écrit en pâli, et composé de 423 stances, qui passent pour les paroles authentiques du Bouddha. Le commentateur, qui serait Buddaghosa, et aurait écrit vers le milieu du Ve siècle de notre ère, veut nous apprendre où et quand et pourquoi ces paroles ont été prononcées, ce qui l'amène à nous raconter une série d'histoires, au nombre de 299. C'est à cette partie du Commentaire que le traducteur s'est attaché. Il a fait précéder son travail d'une longue introduction sur la légende du Bouddha, sur ses enseignements, sur la pratique de la méditation chez les Bouddhistes, sur le Dhammapada, sur le Commentaire, ses éléments et d'autres écrits apparentés.

Avant d'en arriver au texte des légendes, l'auteur, frappé sans doute de la prolixité qui caractérise cette littérature, a eu l'idée éminemment pratique de résumer le recueil chapitre par chapitre. C'est une manière ingénieuse de commenter des textes qui manquent trop souvent de clarté. Une table excellente termine l'ouvrage. Le volume des *Paraboles Bouddhistes* est formé d'un choix de similitudes, d'allégories, de paraboles, de fables, d'anecdotes employées

par le Bouddha et ses successeurs dans leurs instructions religieuses et morales. La source est chaque fois soigneusement indiquée et l'introduction nous renseigne sur une foule de récits parallèles qui démontrent la diffusion des mêmes thèmes en dehors de l'Inde. Quoique à première vue l'histoire de l'*Éléphant reconnaissant* et les 25 autres qui remplissent le dernier volume de la série ne soient pas destinées aux hommes de science, le recueil est accompagné de toutes les références scientifiques que les érudits peuvent désirer. L'auteur n'omet jamais de citer ses sources, avec une bibliographie choisie pour les textes parallèles. La provenance exacte, et en grande partie indienne de la très curieuse illustration qui accompagne les récits est soigneusement notée. L'artiste, Mme Dorothée Lathrop, s'est inspirée des sculptures bouddhiques de Bharahat, remontant à trois siècles avant notre ère. Nous apprenons même que la couverture jaune-safran reproduit la couleur de la robe des moines bouddhistes. Pour ne pas défigurer complètement la pensée de l'auteur, nous dirons que cet élégant volume est fait pour les grands enfants.

Et pour les hagiographes ? Le fait est que dès la première page ils se sentent presque chez eux. Le thème de l'animal reconnaissant n'a pas seulement pénétré dans la littérature classique ; il figure parmi les récits moraux des *Gesta Romanorum* (104), et dans les *Vitae Patrum*. Mais c'est surtout dans les *Legends* et les *Parables* que nous rencontrons des histoires dont les hagiographes ont tiré parti. La légende bouddhique de Ghosaka destiné à la mort et miraculeusement préservé (*Legends*, pp. 62, 80, 256 ; *Parables*, p. 131) et le thème des Bons Conseils (*Legends*, pp. 68, 72 ; *Parables*, pp. 163, 167), se retrouvent dans les légendes de Fridolin et du page de Ste Élisabeth (Cosquin, *Études folkloriques*, p. 73-162 ; cf. *Anal. Boll.*, XXII, 505). Nous avons montré ailleurs (*Bulletin de l'Académie de Belgique*, Classe des Lettres, 1919, p. 175-210) les affinités très étroites de l'histoire de S. Eustache avec celle de Patacara (*Legends*, p. 250 ; *Parables*, p. 94). Ici-même nous avons signalé le thème des yeux arrachés dans des légendes de Ste Lucie et de Ste Brigitte, déjà rencontré dans le Therîgâthâ à propos de la religieuse Subhâ (*Anal. Boll.*, XXXIX, 162). M. B. cite en outre le *Pré Spirituel* de Jean Moschus (*P.G.*, t. LXXXVII, 3, p. 2911) et l'exemple 57 de Jacques de Vitry (*Parables*, p. 325-36). Moins connue est l'histoire de Ciñcâ (*Legends*, t. I, p. 116, t. III, p. 19), une religieuse errante qui accuse faussement le Bouddha d'avoir passé la nuit avec elle et qui, après avoir vainement essayé de donner quelque vraisemblance à cette calomnie, voit s'ouvrir la terre sous ses pieds et est engloutie.

M. B. a fait remarquer très justement la ressemblance de ce trait avec un épisode du *Libellus de ortu S. Cuthberti* (*BHL.* 2026). La fille du roi qui avait eu un commerce adultère avec un jeune homme, désigne S. Cuthbert comme son séducteur. Celui-ci demande à Dieu de le justifier par un miracle : *cum haec vir verbis gemebundus et profusus lacrimis perorasset, quod dictum est, mirabile : subito in loco quo ipsa stetit terra deiscens os suum aperuit et in oculis omnium ipsam absorbendo deglutivit* (c. XXVII).

En soulignant ces étroites ressemblances entre les récits hagiographiques et les légendes bouddhiques, nous ne prétendons pas que celles-ci doivent être considérées comme des sources directes. Mais nous regardons toujours comme probable que les thèmes qui ont passé dans les contes populaires et de là dans quelques Vies de saints proviennent en dernière analyse de l'Inde. Nous croyons même que la plupart d'entre eux sont plus anciens que les légendes bouddhiques et que celles-ci ne sont qu'une des formes revêtues par des contes remontant à une très haute antiquité. On a répété que la théorie indianiste de l'origine des contes avait reçu en ces derniers temps de rudes coups, et que ses partisans les plus fervents se sentaient ébranlés dans leurs convictions. Ceci n'est pas exact. Il est bien vrai que certains folkloristes se sont prononcés contre elle pour des raisons insuffisantes et souvent futiles, et l'on peut rappeler l'aventure de cet Anglais qui refusait d'admettre l'origine indienne de Cendrillon avec l'incident caractéristique de la pantoufle, parce que l'Inde est *essentially a shoeless country*. Il avait compté sans M. Cosquin, qui a entrepris une vaste enquête et rédigé un gros mémoire pour prouver qu'en aucun temps les cordonniers n'ont été exposés aux Indes à mourir de faim (*Les Contes indiens et l'Occident*, 1922, p. 30-58). Pour le dire en passant, un pareil effort n'est pas le fait d'un homme prêt à abandonner ses positions. Ce qui est vrai c'est que, pris dans son intégrité, le système du premier initiateur, Benfey, ne trouve plus guère de défenseurs, que ses partisans l'ont peu à peu débarrassé de ses exagérations et ont renoncé à plusieurs éléments secondaires dont il était compliqué. D'autre part, ceux qui persistent à nier que l'Inde soit la patrie des contes populaires, n'ont guère réussi à échafauder une théorie qui rende raison de l'ensemble des faits.

Dans son résumé de la Vie du Bouddha, M. B. s'occupe de ceux qui, avec G. A. van den Bergh van Eysinga et A. J. Edmunds, relèvent dans le Nouveau Testament des emprunts bouddhiques. Il me paraît prendre trop au sérieux ces esprits peu pondérés, qui

ne reculent devant aucune invraisemblance. Il rappelle d'ailleurs que H. Oldenberg a jugé cette théorie en ces termes : « Das Eindringen buddhistischer Elemente in die Evangelien — eine weder zu erweisende noch zu wiederlegende Hypothese, die ich meinerseits eher unwahrscheinlich finden möchte. » (*Die Kultur der Gegenwart*, I, Abt. III, 1, p. 80). H. D.

112. — * Hermann Julius HERMANN. *Die frühmittelalterlichen Handschriften des Abendlandes.* Leipzig, K. Hiersemann, 1923, in-fol., XII-240 pp., illustrations.

113. — * Franz JACOBI. *Die deutsche Buchmalerei in ihren stilistischen Entwickelungsphasen.* München, F. Bruckmann, 1923, in-8°, VII-136 pp., illustrations.

114.— * Kurt PFISTER. *Mittelalterliche Buchmalerei.* München, Holbein-Verlag, s. a., in-4°, 40 pp., illustrations.

Le grand et bel ouvrage de M. Hermann est le premier d'une série intitulée *Die illuminierten Handschriften und Inkunabeln der Nationalbibliothek in Wien,* qui fait suite à la collection *Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Oesterreich,* dont sept volumes ont paru. Il fallait le rappeler pour faire comprendre le titre, qui semble annoncer une étude de tous les manuscrits à miniatures des bibliothèques de l'Europe. Le travail commencé ne comprendra que les manuscrits de la bibliothèque Impériale, maintenant Nationale, de Vienne, et c'est déjà une matière fort vaste, car peu de bibliothèques sont plus riches en manuscrits ornés. Trois volumes seront consacrés aux manuscrits du haut moyen âge et de la période romane. Les volumes suivants comprendront les manuscrits byzantins, slavons, italiens, français, etc., enfin les manuscrits orientaux. Chaque codex est minutieusement analysé et décrit, et une illustration d'une richesse qui rappelle les beaux temps d'autrefois (36 grandes planches et 146 gravures dans le texte), donne de la valeur artistique de chaque pièce une idée plus précise que les plus minutieuses descriptions. Ce qui ajoute une valeur spéciale à son travail, c'est le soin que M. H. a mis à déterminer avec toute l'exactitude que permettent les données dont on dispose, le lieu d'origine de chaque manuscrit et l'école qu'il représente. La recherche de la provenance, l'étude de l'écriture et le caractère de l'illustration ont permis d'arriver sur ce point à des résultats remarquables, et les manuscrits ont pu être rangés dans les catégories suivantes : copies de manuscrits antiques ; manuscrit antique (VI[e] siècle) ; période

pré-carolingienne (mss. italiens, mérovingiens, anglais); période carolingienne (France, Italie du nord, Allemagne, subdivisée ainsi : Fulda, Sud-Ouest, Sud-Est, Salzbourg); dixième siècle (Allemagne, Italie du Sud, Italie du Nord).

La série s'ouvre par la description minutieuse du cod. 3416, sur lequel nous avions déjà une monographie de Strzygowski. Il renferme, avec plusieurs autres pièces, la copie faite au XVIe siècle, d'après un modèle carolingien reproduisant lui-même un original antique, du fameux Chronographe de 354. On pense qu'elle a été exécutée à Nuremberg, et que les dessins sont l'œuvre d'un artiste de l'école d'Albert Dürer. On va jusqu'à reconnaître dans le tracé l'influence de ce maître. Est-ce bien sûr? Le second numéro n'est pas moins important. C'est la Table de Peutinger, dont une reproduction du XIIIe siècle représente pour nous l'original du IVe. Nous aimons à signaler surtout les recueils de Vies de Saints : le cod. 563, dont la partie proprement hagiographique écrite à Neuweiler en Alsace, au XIe siècle, sera étudiée plus tard; le cod. 468, contenant les écrits de Sulpice Sévère sur S. Martin, exécuté à Tours, probablement sous la direction d'Adalbald, vers 840; le cod. 357, Passionnaire du IXe siècle rappelant l'école de Saint-Gall; il commence par la Passion des saints Faustin et Jovita et se termine par la Vie de S. Gall par Walafrid; le cod. 1556, du IXe siècle, provenant probablement du diocèse d'Augsbourg; le cod. 483, Vie et translation de S. Germain, IXe siècle, écrit probablement à Paris; le cod 420, du IXe siècle, écrit à Salzbourg, contenant une dizaine de Vies de Saints; le cod. 430, de la seconde moitié du Xe siècle, rappelant la manière de Reichenau; le titre que lui donne M. H., *Vitae beatorum gloriosorumque confessorum,* ne permet pas de juger du contenu. D'ailleurs pour les manuscrits précédents, M. H. a négligé l'identification des pièces, si aisée pourtant à qui sait manier la *BHL.* Indiquons encore les curieux manuscrits 652, 911 du *De laudibus Sanctae Crucis* de Rhaban Maur et le cod. 1224, cité parfois sous le nom d'Évangéliaire de S. Cuthbert, alors qu'il est simplement l'œuvre d'un moine anglo-saxon du nom de Cutbercht. Un manuscrit grec (Theol. graec. 188) est coté « occidental » parce qu'il est de provenance italo-grecque.

Le livre de M. Jacobi sur la miniature allemande et ses développements depuis l'époque carolingienne jusqu'au XVIIIe siècle prend presque tous ses exemples dans les manuscrits de la bibliothèque nationale de Munich. C'est un élégant petit manuel très abondam-

ment illustré, où la formation des styles est particulièrement étudiée. Une bonne bibliographie indique le moyen d'approfondir le sujet.

M. Pfister a choisi un sujet analogue, mais il ne s'est pas borné à la miniature allemande. La partie principale de son livre se compose d'illustrations empruntées pour la plupart à des manuscrits célèbres, dont on sera heureux d'avoir une page sous la main : la Genèse de Vienne, l'évangéliaire de Rossano, le rouleau de Josué de la Vaticane, le codex Amiatinus de Florence, le Book of Kells de Dublin, la Bible de Charles-le-Chauve de Paris, et ainsi de suite jusqu'aux Heures du duc de Berry à Chantilly. Le texte est assez sommaire, et les chapitres sur l'antiquité et le haut moyen âge, la période carolingienne, la période romane, la période gothique ne sortent guère des généralités. Il n'y a pas de notes au bas des pages, mais un aperçu sur la « littérature » indique les noms des auteurs à consulter pour chaque chapitre. Malheureusement leurs ouvrages ne sont pas désignés, ce qui est pourtant le moins qu'on puisse exiger dans une publication savante. H. D.

115. — * William H. Worrell. *The Coptic Manuscripts in the Freer Collection.* New York, Macmillan, 1923, grand in-8°, VIII-396 pp., 12 planches hors texte (= *University of Michigan Studies,* Humanistic Series, vol. X).

Une des pensées qui revient obstinément à l'esprit quand on parcourt ce somptueux volume où des tronçons des manuscrits coptes sont luxueusement imprimés, colonne par colonne, entre des marges démesurées, c'est que les auteurs des œuvres ainsi publiées sont bien heureux d'avoir écrit en copte. Nous ne disons pas cela pour le psautier et le fragment de Job qui remplissent la première partie, réimprimée d'un volume plus modeste, qui a paru en 1916 (cf. Préface, p. v). Mais les textes réunis dans la seconde partie ont reçu de M. William H. Worrell et du Comité Exécutif des publications de l'Université de Michigan des honneurs qu'ils n'auraient sans doute jamais connus s'ils étaient écrits dans une langue moins favorisée de la mode. Ils comprennent : une homélie sur l'archange Gabriel, attribuée à S. Célestin « archevêque de Rome », une autre, attribuée à Théophile d'Alexandrie, sur l'Assomption de la Vierge, toutes deux en dialecte saïdique ; enfin une amulette provenant également de la Haute-Égypte et qui n'a rien de particulièrement intéressant. Les homélies sont empruntées pour les deux tiers au ma-

nuscrit du Musée Britannique Orient. 6780 dont le manuscrit de la collection Freer est un cahier détaché. Comme M. l'abbé Hyvernat l'a reconnu dès 1911, ces deux tronçons se rejoignent au manuscrit Musée Britannique Orient. 7028. Le volume ainsi reconstitué a été écrit, à Esné, semble-t-il, en 974. On en connaissait déjà la majeure partie, contenant et contenu, par une publication de Sir E. A. Wallis Budge, où les fragments du panégyrique de S. Gabriel sont édités, traduits et commentés (*Miscellaneous Coptic Texts in the dialect of Upper Egypt*, London, 1915, pp. XLVIII-LI, 1191-92 ; texte, pp. 300-320, 1193-99 ; trad., pp. 872-92, 1199-1206). Il est assez dans les habitudes de M. Budge de laisser généreusement quelque chose à faire aux travailleurs qui repasseront après lui sur les documents inédits dont il a brassé une bibliothèque entière. M. W. a trouvé de quoi exercer utilement son application patiente sur les matériaux qu'il a repris en sous-œuvre. S'il s'est promis d'épuiser le sujet, il pourrait avoir dépassé le but. Le manuscrit est minutieusement étudié dans ses moindres particularités orthographiques et paléographiques, avec une profusion de détails, où l'on ne retrouve pas sans peine les indications vraiment importantes. Dans le commentaire aussi, l'érudition de l'éditeur n'a pas évité une certaine intempérance. Le panégyriste de l'archange Gabriel raconte une historiette où le démon apparaît sous les traits d'un Nubien (ou d'un Éthiopien, *ⲉϭⲱϣ*). M. W. accroche à cette banale invention une note interminable (p. 354-56) sur la couleur du diable chez les races autres que la noire. Ce n'est pas le moyen de se faire croire quand il assure (p. 125) que ses documents sont « full of human interest ».

Par contre, du côté de la rigueur critique, il n'y a pas d'excès. M. W. avance avec précaution que des recherches ultérieures pourraient aboutir à démontrer que les deux homélies sont pseudépigraphes et n'appartiennent pas, l'une au pape Célestin, l'autre à Théophile d'Alexandrie (p.125). Vraiment ! Mais si la chose ne lui paraît pas d'une évidence assez éclatante, il aurait pu régler la question en moins de temps et de place que n'en a pris sa note sur le type anthropologique du diable. Un des miracles racontés dans le panégyrique de l'archange Gabriel se retrouve en abrégé dans le synaxaire copte au 22 khoiak (18 décembre). M W. note le parallélisme (p. 346-47, note 64) ; mais il ajoute moins judicieusement qu'il n'a pas réussi à déterminer l'âge du récit arabe par rapport à l'homélie, et que le premier est évidemment traduit d'un abrégé copte.

Quelle idée se fait-il donc de la composition du synaxaire Alexandrin ?

Nous avons déjà trop insisté sur les légères traces d'inexpérience qui déparent cette belle publication sans nuire sérieusement à son mérite. La faute en est aux apparences somptueuses qui rendent ces défauts plus sensibles. Dans les livres aussi, un extérieur trop avantageux doit se faire pardonner. P. P.

116. — * De Lacy O'Leary. *The Coptic Theotokia*. London, Luzac and Co., 1923, in-4°, xii-80 pp., autogr.

Ceux qui se trouvaient dans le cas de consulter l'office copte de la Vierge en étaient généralement réduits à fouiller la massive et archaïque édition de Tuki (Rome, 1764). Les éditions plus récentes imprimées au Caire, s'ils les ont à leur portée, leur donnent sans doute occasion de se dire qu'en Égypte encore plus qu'ailleurs les exigences des philologues comptent pour peu de chose. M. de Lacy O'Leary a eu l'intelligente et généreuse pensée de venir au secours de ces derniers. Sa publication n'est pas agencée sur le modèle ordinaire des éditions critiques. Le texte pris comme base est le cod. Vatican. copt. XXXVIII, celui qui doit avoir été utilisé par Tuki. M. O'L. l'a divisé en sept sections, correspondant aux jours de la semaine. Chacune d'elles est suivie de plusieurs appendices, où sont reproduites in extenso ou en extraits les rédactions divergentes contenues dans les autres manuscrits. Parfois même les développements additionnels propres à certains exemplaires d'un type donné forment la matière d'une annexe à l'appendice principal (exemple, p. 11, appendice III à l'office du dimanche). Le nombre de ces suppléments s'élève jusqu'à 6. Un texte qui offre une telle variété, dans un nombre restreint de manuscrits, passera difficilement pour avoir été très stable. On est porté à croire que chaque église ou chaque monastère l'accommodait à sa façon. Les prolégomènes où sont décrits les exemplaires utilisés par l'éditeur permettent de se figurer dans les grandes lignes la composition et les métamorphoses du document. A en juger par les manchettes indiquant la concordance de la nouvelle édition avec l'édition princeps de Tuki et celle du Caire, il semble que ces deux dernières marchent généralement de conserve.

Les textes coptes de M. O'L. sont publiés en autographie. L'écriture en est suffisamment claire quoique un peu dense par endroits. On pourrait toutefois souhaiter une disposition mieux appropriée des sous-titres qui marquent les divisions de l'ouvrage. P. P.

117. — * E. A. Wallis Budge. *The Queen of Sheba and her only Son Menyelek,* being the History of the Departure of God and His Ark of the Covenant from Jerusalem to Ethiopia, and the Establishment of the Religion of the Hebrews and the Solomonic line of Kings in that Country. A complete Translation of the *Kebra Nagast,* with Introduction. 2e ed. London, Medici Society, 1922, in-8°, LXXXIX-241 pp., 31 planches et fac-similés.

Presque dans le même temps qu'il achevait deux gros volumes dont nous aurons à reparler, Sir E. A. Wallis Budge en publiait un autre, qui suffirait à absorber pendant longtemps tous les efforts d'un travailleur ordinaire. Cette fois, il est vrai, l'infatigable orientaliste trouvait la route largement frayée et la besogne toute préparée. Le *Kebra Nagast,* que les savantes études de Praetorius et de Dillmann avaient déjà rendu célèbre, a été publié et traduit en 1905 par M. Bezold, dans les *Abhandlungen* de l'Académie Royale de Bavière (t. XXIII), avec une maîtrise qui a rallié tous les suffrages. Après ce remarquable travail où toutes les difficultés critiques sont abordées de front et récapitulées dans un glossaire spécial, il restait peu d'espoir de réaliser un progrès appréciable dans l'interprétation du document. Par conscience pourtant, M. B. a tenu à collationner le texte de Bezold sur le manuscrit du Musée Britannique Orient. 818, qui n'avait pas été utilisé par le savant allemand. Il n'a pas tardé à se convaincre qu'il prenait une peine assez inutile et qu'il pouvait s'en rapporter de confiance à l'édition de son devancier.

Pour ceux qui ne connaîtraient que de nom le *Kebra Nagast,* le titre donné par M. B. à son édition est déjà un premier sommaire de l'ouvrage. L'introduction en détaille le contenu plus longuement. Cet ample résumé (p. LXIV-XC) est précédé d'un aperçu clair et substantiel sur l'origine du livre, la légende de la reine de Saba, ses sources et ses ramifications modernes. On sait que, dans les plus anciens manuscrits, le *Kebra Nagast* se termine par un colophon où un certain Isaac déclare avoir traduit cet ouvrage d'après une version arabe traduite elle-même du copte, et qui fut apportée d'Alexandrie en Éthiopie, sous le règne du roi Gabra-Masqal (1314-1344), par deux personnages nommés abū 'l-'Izz et abū 'l-Faraǧ, des Égyptiens apparemment. Cet Isaac est d'ailleurs complètement inconnu. Ses déclarations ont paru suspectes à Dillmann, qui les a disséquées avec une extrême sévérité. Reprenant la question à la lumière des données nouvelles recueillies dans l'intervalle, M. Bezold est arrivé

à des conclusions beaucoup moins défavorables. M. B. se montre plus généreux encore. Non seulement il accepte en bloc les dires du traducteur Isaac, mais il semble prendre fort au sérieux les autorités derrière lesquelles l'auteur du *Kebra Nagast* abrite les fables débitées dans son ouvrage. L'histoire de la « Reine du Sud », qui commence au ch. XIX est mise sous le couvert de Dometius, archevêque de Rome, qui atteste l'avoir trouvée aux archives de Sainte-Sophie. M. B., qui attribue cette référence érudite à Isaac — pourquoi Isaac si ce dernier n'est qu'un traducteur? — ajoute bénévolement : « Je n'ai pas réussi à identifier ce Domitius ni l'ouvrage cité par lui » (p. LXVII). Heureusement pour le savant auteur qu'il ne s'est pas obstiné sur cette piste : ceux qui la reprendraient après lui pourront chercher longtemps. On voit par cet exemple que la critique de M. B. ne pèche point par excès de méfiance, et plus d'un lecteur préférera s'en rapporter à la méthode plus circonspecte de M. Bezold.

La légende de la reine de Saba et du fils qu'elle eut de Salomon est un de ces romans devenus de l'histoire par la profondeur de l'influence qu'ils ont exercée. On en retrouve la trace dans toute la littérature sacrée et profane des Éthiopiens et dans toute l'organisation religieuse et politique de leur empire. Aujourd'hui encore le *Kebra Nagast* est regardé comme le palladium de la nationalité éthiopienne. Le Musée Britannique a possédé pendant quelques années le manuscrit qui passe en Éthiopie pour l'exemplaire le plus authentique de ce texte vénéré, celui que le négus Théodore avait près de lui sous la tente où il se suicida, après sa défaite sur le champ de bataille de Magdala, en août 1868. A la prière du Ras Kasa, le prince héritier d'Abyssinie, qui croyait la conservation de l'empire attachée à ce précieux volume, le manuscrit fut renvoyé à son pays d'origine, en 1872. Le Ras Kasa, devenu l'empereur Jean IV, l'avait avec lui dans l'expédition où il tomba sous le cimeterre des Mahdistes. Aujourd'hui après d'autres vicissitudes, il est religieusement gardé dans un monastère d'Addis Abeba, d'où, un peu avant la guerre, il fut amené à Addis Alem, par ordre du négus Ménélik II, pour être montré à M. Hugues Le Roux, envoyé extraordinaire de la République Française. Un épilogue peu connu vient de s'ajouter à cette histoire. En 1923, une mission diplomatique accréditée en Europe par l'empereur d'Abyssinie offrit à la Souveraine d'une maison régnante un exemplaire du *Kebra Nagast*, magnifiquement calligraphié sur vélin, comme à l'âge d'or de la littérature ghéez.

Nous tenons du chef lui-même de cette mission que les moines chargés de transcrire le volume mirent plus d'un an à ce travail. Il est infiniment probable que cet exemplaire destiné par la Cour d'Abyssinie à servir de cadeau princier, aura été copié sur le manuscrit sacro-saint du négus Théodore. P. P.

118. — ******Inscriptiones christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores* colligere coepit Iohannes Baptista De Rossi complevit ediditque Angelus Silvagni. Nova Series, vol. I. Inscriptiones incertae originis. Romae, Befani, 1922, in fol., LXIV-516 pp.

119. — * Angelo Silvagni. *Studi critici intorno alle piu antiche raccolte di iscrizioni classiche e cristiane.* I. Roma, Tipografia Vaticana, 1921, in-4°, 55 pp.

120. —* Ernestus Diehl. *Inscriptiones latinae christianae veteres.* Fasc. 1-3. Berlin, Weidmann, 1924, in-8°, 240 pp.

C'est une véritable joie pour nous d'annoncer l'apparition du premier volume de la continuation des *Inscriptiones* de De Rossi, promise naguère par M. Silvagni (*Anal. Boll.*, XXXIX, 162), un savant qui tient toutes ses promesses, et magnifiquement. La nouvelle série, d'un format moins encombrant que la précédente, commence par un recueil de plus de quatre mille inscriptions, publiées d'après toutes les règles de l'art, qu'il n'est pas besoin de rappeler ici. Comme le comportait le plan proposé par l'auteur et adopté par les experts, les inscriptions dont la provenance ne peut être déterminée avec assez de précision et dont la masse était embarrassante ont été groupées dans l'ordre des édifices où elles ont fini par trouver place : les églises de Rome, les musées, parmi lesquels le musée du Latran et la galerie lapidaire du Vatican, les églises et musées du reste de l'Italie. En notant exactement l'endroit où les inscriptions sont venues aboutir, on peut arriver, dans certains cas, à déterminer avec beaucoup de vraisemblance leur lieu d'origine. Ainsi le n° 112 : *Gaudiosa deposita in basilica domni Felicis Anniorinus <pater posuit...>* qui a disparu, a été relevé par les anciens épigraphistes dans la basilique de Sainte-Cécile. De Rossi en a conclu que le S. Félix (*domnus* = *sanctus*) auprès duquel Gaudiosa a été ensevelie est un des deux papes de ce nom dont les tombes étaient vénérées l'une sur la voie de Porto, l'autre sur la voie Aurélienne, toutes deux voisines de la basilique du Transtévère, « in quam, » dit le grand archéologue, « e nobilissima S. Felicis portuensi basilica lapidem hunc immigrasse adeo verisimile est ut nihil veri-

similius. » Il y a, dans le nombre, des inscriptions et des fragments dont le texte à première vue ne révèle pas le caractère chrétien. Un ensemble de particularités dont il n'est pas toujours aisé de rendre compte, mais qui n'échappe pas à l'œil exercé des archéologues romains, leur permet de décider presque à coup sûr dans quelle catégorie elles doivent prendre place, et on peut les en croire lorsqu'ils rangent parmi les inscriptions chrétiennes l'épitaphe *Agne sanctissima* (n. 2816). Les textes vraiment douteux n'ont en général aucune importance. Le volume se termine par des tables provisoires qui permettront de se servir du recueil avant l'apparition des grands index qui clôtureront l'ouvrage. On remarquera, sur la feuille de titre, une modification importante au plan primitif. Les inscriptions de Rome deviennent une section d'une collection générale : *Inscriptiones Italiae christianae*. Dès maintenant, nous devons une vive reconnaissance à M. S., qui s'est imposé l'énorme labeur dont le fruit est ce premier volume, nécessairement moins intéressant que ceux qui vont suivre ; elle est acquise aussi à la Commission pontificale d'Archéologie sacrée et à la Società Romana di Storia patria qui ont patronné son œuvre.

Dans le *Conspectus auctorum* qui précède le volume,l'auteur traite des principaux recueils épigraphiques dont nous sommes redevables aux pèlerins et aux érudits. Il y résume notamment son travail sur les *Syllogae* publiées par De Rossi dans le second volume des inscriptions chrétiennes de Rome. Tout en protestant de sa sincère admiration pour cette publication grandiose, M. S. n'est pas d'accord avec De Rossi sur les principes qui l'ont guidé dans son classement. Le maître admettait que les premiers auteurs de ces recueils avaient transcrit indistinctement inscriptions païennes et chrétiennes, textes en prose et textes versifiés, et c'est surtout en étudiant les variantes qu'il établissait les relations entre les diverses collections. D'après M. S. il n'est pas permis de dire qu'au moyen âge on recueillit à la fois les inscriptions chrétiennes et les païennes ; des raisons d'ordre religieux s'y opposaient. De plus, comme les recueils épigraphiques du moyen âge sont régulièrement unis à des itinéraires, il est certain qu'aucune idée scientifique n'a présidé à leur composition, contrairement à ce que nous constatons pour les collections de la Renaissance. Soit dit en passant, ces formules paraissent bien absolues. Est-il bien sûr qu'un chrétien du VIe ou du VIIe siècle se serait fait scrupule de transcrire les belles inscriptions classiques qui ornaient les monuments? Passe encore pour celles

qui mentionnaient les faux dieux. Mais les autres ? Il ne faudrait pas non plus trop insister sur l'absence d'esprit scientifique aux époques reculées. Les préoccupations intellectuelles se conçoivent à tous les degrés, et les amateurs qui recueillaient des inscriptions, pour n'avoir pas le souci d'exactitude de nos philologues, obéissaient à un sentiment qui n'est pas celui d'une vulgaire curiosité. Quoi qu'on pense des principes de M. S. et de son système, qui demanderait une exposition assez longue, on peut retenir, mais pour les discuter, ses principales conclusions.

Il admet, à l'origine, l'existence d'une *sylloge* romaine d'inscriptions classiques, qui peut remonter jusqu'au Ve siècle. Le premier grand recueil chrétien, qui embrassait les inscriptions des cimetières et des basiliques cimitériales, y compris Saint-Pierre, et aussi des basiliques urbaines, fut composé vers le milieu du VIIe siècle par un anglo-saxon, pour être joint à un itinéraire dans le genre du *De locis sanctis martyrum*. C'est le seul recueil général qui fut composé au moyen âge ; les autres en dépendent. Dans la seconde moitié du VIIIe siècle fut rédigée une autre *sylloge* limitée à la basilique de Saint-Pierre et aux édifices environnants ; elle comprenait des inscriptions monumentales et les épitaphes des papes, disposées d'après l'ordre topographique d'une description de la basilique. Nous ne voudrions pas, sans reprendre la démonstration laborieuse de M. S., contester cette thèse, dont on entrevoit aisément la portée, ni l'approuver non plus. Il est à désirer que la question soit soumise à un nouvel examen par des spécialistes, dans l'esprit qui a inspiré ces recherches, c'est-à-dire avec une entière indépendance et dans le seul désir d'arriver à la vérité. Il faudrait y consacrer un travail presque aussi considérable que celui de M. S. Nous voudrions dire cependant que toutes les parties de sa discussion ne paraissent pas également rigoureuses, et, par exemple, les raisons qu'il propose pour s'écarter du jugement de De Rossi sur le recueil de Verdun ne nous ont pas convaincu. Voici un détail. De Rossi attachait avec raison une véritable importance à la rubrique *ad sanctum Silvestrum ubi antea pausavit super illo altare*, qui lui fournissait un de ses principaux arguments pour dire qu'une partie au moins du recueil était due à la lecture directe des textes, et qu'il avait été rédigé peu de temps après 761, lorsque le souvenir de la translation du corps de S. Silvestre par le pape Paul I dans son monastère était encore récent. Selon M. S., il n'était pas nécessaire de venir à Rome pour connaître ce fait. Il suffisait d'ouvrir le *Liber pontificalis*, qui fournis-

sait le moyen de corriger le texte de la *Notitia ecclesiarum urbis Romae,* d'après lequel S. Silvestre reposait encore dans sa basilique de la voie Salaria. L'idée nous viendrait à nous bien certainement de contrôler par d'autres sources les données de la *Notitia.* Mais pour un compilateur du moyen âge, à qui on refuse d'ailleurs tout esprit scientifique, cela paraît bien fort. L'explication de De Rossi a pour elle toutes les vraisemblances.

Peu après les Inscriptions de Rome paraissait le premier fascicule d'un important recueil qui sera pour l'épigraphie chrétienne le pendant des *Inscriptiones latinae selectae* de Dessau. M. E. Diehl nous avait déjà donné un spécimen de son savoir et de sa manière dans ses *Lateinische altchristliche Inschriften,* publiées à Bonn en 1913. Son choix s'était borné à 351 inscriptions chrétiennes augmentées d'une quinzaine d'inscriptions juives. Cette fois, pour la même période des origines au VIIe siècle, il se propose de nous en donner 4700, qui seront réparties en classes, rappelant celles de De Rossi et de Dessau. Ce seront d'abord les *Tituli ad res romanas pertinentes,* où nous aurons, dans 15 chapitres, les textes, au nombre de 950, se rapportant aux empereurs, aux magistrats, aux fonctionnaires, à diverses institutions. La seconde partie comprendra les *Tituli ad res christianas pertinentes,* en 23 chapitres, consacrés successivement aux dignitaires ecclésiastiques et au clergé, puis à tous les actes principaux de la vie chrétienne. Les inscriptions relatives aux martyrs et aux lieux saints formeront un groupe important, le principal à notre point de vue. Le premier fascicule contient 360 numéros ; deux autres fascicules ont suivi assez rapidement et conduisent au n° 1238 ; le volume complet aura 800 pages de textes et 400 pages de tables. Ces dernières compenseront le léger inconvénient que présente le classement systématique, si favorable d'ailleurs aux études d'ensemble. Inutile d'insister sur les services que l'on peut attendre d'un instrument de travail conçu d'une façon aussi pratique. Des notes extrêmement concises aux passages difficiles, avec indication d'un bon nombre d'inscriptions non reproduites dans le recueil (voir notamment au n. 344 les exemples du titre *vir devotissimus*), tiennent lieu de commentaire et suffisent ordinairement à dissiper les obscurités. On ne se trompera pas en disant que la suite sera attendue avec impatience.

H. D.

121. — * Lina Eckenstein. *A History of Sinai.* London, S. P. C. K., 1921, in-8°, xix-202 pp., carte, illustrations.

De tous les coins de terre arides et dénudés la presqu'île du Sinaï est peut-être celui dont le passé religieux est le plus long et le plus riche. Il remonte, par delà les périodes juive et égyptienne, jusqu'à la création d'un centre de culte lunaire à Wadi Maghara, et il s'étend, d'autre part, sur toute l'ère chrétienne. Pour être retracée selon les exigences scientifiques, une histoire si variée exigerait la collaboration de plusieurs spécialistes. Mais, en abordant pareil sujet, Mlle Lina Eckenstein n'a voulu tenter qu'un travail d'honnête vulgarisation, qui devait combler une lacune, car nous ne possédions aucune monographie générale du Sinaï. C'est sa collaboration aux fouilles égyptiennes de M. Flinders Petrie dans la presqu'île (1905-1906) qui lui a suggéré l'idée de ce travail. La première moitié du livre est consacrée à l'histoire du Sinaï avant le christianisme. La seconde, qui seule nous intéresse directement, embrasse toute la période chrétienne depuis l'arrivée des ermites, au IVe siècle, jusqu'aux combats anglo-turcs pendant le conflit mondial. L'histoire du couvent de Sainte-Catherine, si célèbre surtout au moyen âge, a été traitée longuement. Dans l'ensemble, l'information de l'auteur est étendue et peut inspirer confiance. Mais plus d'une page devrait être remaniée d'après des travaux récents, car ce livre était achevé en 1914 (cf. *History*, N. S., t. VII, 1922, p. 49, note 2) et il n'a pas été retouché avant d'être livré à l'impression. Quelques lignes seulement ont été ajoutées. Mlle E. fait encore état des *Narrationes* de S. Nil (*BHG.* 1301-1307) comme d'un document d'une valeur historique incontestée, alors que de vives controverses, qu'on ne peut négliger, se sont élevées à son sujet (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 419-23 ; Fr. Degenhart, *Neue Beiträge zur Nilusforschung*, Münster, 1918 ; K. Heussi, *Das Nilusproblem*, Leipzig, 1921). Toute l'histoire des reliques rouennaises de Ste Catherine d'Alexandrie doit être revue d'après l'étude de M. R. Fawtier (*Anal. Boll.*, XLI, 357-68 ; voir de plus *Romania*, t. XLIX, 1923, p. 325). Nous croyons utile de signaler quelques omissions. D'après des légendes syriaques, Mār Asiā aurait vécu de longues années au mont Sinaï, près d'un bienheureux nommé Mār Dimiṭ (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 408-409) ; le moine syrien Barṣaumā y serait allé en pèlerinage (cf. *Revue de l'Orient chrétien*, t. XVIII, 1913, p. 382-383) ; l'archimandrite Benjamin, disciple de Mār Augin, y aurait séjourné avant de gagner le désert de Scété (cf. *BHO.* 178). La

date de la construction du couvent Sainte-Catherine doit être placée, d'après M. H. Grégoire, entre 548 et 562 (cf. *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXI, 1907, p. 327-34). M. A. A. Vasiliev a fait une description fort pittoresque de ce monastère et de la vie de ses moines dans le *Bulletin de la Societé impériale pravoslave de Palestine*, t. XV (1904), p. 173-252. J. Simon.

122. — * Felix Haase. *Apostel und Evangelisten in den orientalischen Ueberlieferungen*. Münster i. W., Aschendorff, 1922, in-8°, viii-312 pp. (= *Neutestamentliche Abhandlungen* herausgegeben von M. Meinertz, IX. Band, 1-3. H.).

En songeant aux historiens ecclésiastiques qui ne peuvent puiser directement dans le trésor des littératures orientales, M. F. Haase a eu la noble ambition de leur venir en aide. Un groupe d'orientalistes condenserait dans un répertoire complet tout ce que les écrits de l'Orient chrétien nous ont conservé d'intéressant pour l'histoire de l'Église, la patrologie, la liturgie, l'hagiographie et le droit ecclésiastique. On ne peut s'empêcher de s'étonner quelque peu de la confiance avec laquelle M. H. nous fait part d'un tel projet. Au présent volume, composé de 1915 à 1917 et publié seulement en 1922, se borne presque tout le travail accompli. M. H. a cherché à recueillir ce que les littératures de l'Orient nous apprennent des douze apôtres et des quatre évangélistes. Il ne s'est épargné aucune peine dans ses investigations, et l'effort déployé est vraiment imposant. Mais, débordé par la masse de ses matériaux, il n'a pu les mettre en œuvre avec toute la méthode désirable. Son ouvrage est une compilation où sont jetées un peu pêle-mêle des notices extraites des auteurs les plus variés, sans appréciation de leur authenticité ou de leur valeur. Aussi est-il à craindre que cette masse informe ne soit pas de très grande utilité. Et d'ailleurs, malgré toutes les recherches patientes de M. H., l'enquête est loin d'être achevée. Elle n'a pas été étendue aux sources manuscrites, qui sont encore très abondantes. M. H. s'est contenté de nous fournir, dans les chapitres d'introduction, une liste de manuscrits contenant des matériaux à utiliser. Pour la partie syriaque, le relevé se trouve heureusement presque tout fait dans la récente *Geschichte der syrischen Literatur* de M. Baumstark. Mais pour les autres littératures, les indications fournies par M. H. sont absolument insuffisantes. En fait de manuscrits arméniens, par exemple, il n'a dépouillé que le catalogue de la bibliothèque Nationale de Berlin. La liste des manuscrits géorgiens se borne à trois

numéros de la bibliothèque du couvent des Ibères au mont Athos, qu'il cite encore d'après Langlois. Quant aux manuscrits coptes, il ne connaît que ceux de l'ancienne bibliothèque Naniana. M.H. a pensé que du moins son dépouillement des textes édités (dont il n'utilise lui-même, en général, que des traductions) ne contiendrait pas trop de lacunes. Mais le champ est encore plus vaste qu'il ne l'a soupçonné, et il y aurait lieu de compléter son travail par de nombreux addenda. L'examen d'un seul chapitre, pris au hasard, suffit pour s'en convaincre. Ainsi, dans les quelques pages consacrées à l'apôtre Thomas, nous constatons bon nombre d'omissions. Nous n'y trouvons pas mentionnées, ne fût-ce qu'en note, différentes homélies syriaques de Jacques de Saroug (*BHO.* 1220-1223, 1225), ni le panégyrique arabe du patriarche Élie de Nisibe (*BHO.* 1227), ni la version éthiopienne des deux homélies grecques *BHG.* 1838, 1839 (cf. F. M. Esteves Pereira, *Duas homilias sobre S. Tomé attribuídas a S. João Chrysostomo,* Coimbra, 1914). Barhebraeus est cité, mais non pas la Chronique d'Édesse, ni celles de Denys de Tellmaḥrē et de Michel le Syrien. Dans le ms. Syr. 342 (IXe s.) de la bibliothèque Nationale de Paris, figure une courte notice sur S. Thomas qui mériterait d'être relevée (cf. *Revue de l'Orient chrétien,* 2e sér., t. VI, 1911, p. 299). Les *Acta Thomae* nous sont conservés également en géorgien, notamment dans les mss. 259 et 649 du Musée ecclésiastique de Tiflis. Au sujet de l'Évangile de S. Thomas serait-il superflu de renvoyer au tome II des *Évangiles apocryphes :* P. Peeters, *L'Évangile de l'Enfance,* dans les *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*? Devant toutes ces lacunes, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. H. n'ait pu s'adjoindre quelques collaborateurs pour l'aider dans un dépouillement si vaste.

J. Simon.

123. — * J. M. Harden. *The Ethiopic Didascalia.* London, S. P. C. K., 1920, in-12°, xxiii-204 pp. (= *Translations of Christian Literature,* Series IV. Oriental texts).

Bien que l'habitude soit prise, depuis près d'un siècle, de traiter la Didascalie éthiopienne comme une grandeur connue, il faut avouer que le texte n'en a jamais été étudié sérieusement. L'édition de Th. Pell Platt (1834), d'après laquelle elle est communément citée même dans les publications savantes, a été faite sur une copie défectueuse et très incomplète. M. Harden a donc rendu un utile service en retraduisant la Didascalie dans sa teneur intégrale. Sa

version, établie à l'aide de cinq manuscrits, outre le texte imprimé par Platt, est faite avec un soin extrême et une remarquable sûreté d'interprétation. On ne peut lui reprocher qu'un léger excès d'exactitude littérale. Aux connaisseurs de dire si cet excès est porté jusqu'au point où il peut causer quelque surprise à un lecteur sensible aux délicatesses de la langue anglaise. Mais en principe il est presque impossible qu'il en soit autrement. Quand on s'impose, par exemple, de différencier les emplois du mot *Egziabḥer*, qui en dépit de l'étymologie signifie « Dieu », dans l'unique et exclusive signification chrétienne du terme (cf. p. xxii), on est conduit logiquement à pourchasser d'autres nuances qui obligent le style à d'inutiles contorsions.

L'introduction est un modèle d'exactitude sobre et lucide. M. H. y caractérise en quelques pages le groupe d'apocryphes où est censée contenue la législation apostolique, et marque la place encore imparfaitement connue qui revient à la Didascalie éthiopienne dans l'évolution de ces documents hybrides. De son exposé, il ressort à l'évidence que la version ghéez, quelle qu'en soit la source immédiate, ne représente qu'une forme tardive et très altérée de l'original grec. A travers les couches multiples d'enduit étranger que le texte a reçues de trois sinon quatre traducteurs successifs, ce serait merveille qu'on en pût tirer un secours vraiment essentiel pour la reconstitution de sa forme primitive. Mais la critique est tenue de tout connaître, et il lui arrive de supposer beaucoup d'importance à des bâtons flottants, jusqu'au moment où elle les a vus de près. M. H. lui a rendu le bon office de ramener définitivement un de ces mirages aux proportions de la réalité. Il est probable qu'après lui personne de longtemps ne se cassera plus la tête sur la Didascalie éthiopienne. P. P.

124. — * Gustave Bardy. *Paul de Samosate*. Étude historique. Louvain, 1923, in-8°, xii-581 pp. (= *Spicilegium Sacrum Lovaniense*, fasc. 4).

A voir le peu de place que Paul de Samosate tenait hier encore dans les traités de patristique, on n'aurait pas cru que son histoire pouvait fournir la matière d'un gros volume de près de 600 pages. Quand on a rassemblé et passé au crible les menus fragments qui nous restent de ses œuvres, discuté les rares témoignages qui le concernent dans Eusèbe, Marouta de Maiperqaṭ, S. Épiphane et quelques autres écrivains encore plus tardifs, et que l'on a séparé

ces textes authentiques d'avec les pièces fausses qui ont été jointes au dossier de Paul de Samosate, on est bien près d'avoir tout dit sur ce louche et peu intéressant personnage. Mais ces questions confinent à des problèmes qui appartiennent à un ensemble plus vaste. M. G. Bardy a traité les unes et les autres avec l'ampleur que lui permettait sa remarquable érudition, et sans crainte de remonter parfois au delà des limites naturelles de son sujet. Les documents pseudépigraphes ou supposés dont il avait à faire la critique lui donnent occasion de s'étendre un peu longuement sur les « fabriques de documents apocryphes dans l'antiquité chrétienne » et les falsifications Apollinaristes en particulier. L'étude du « milieu antiochien » est reprise *ab ovo,* c'est-à-dire depuis la fondation de la ville par Séleucus Nicanor. On y trouvera d'abord un bon aperçu des conditions ethnographiques et géographiques qui donnaient à la grande métropole syrienne un aspect si caractérisé. Suivent quatre paragraphes distincts sur la colonie juive d'Antioche ; la prédication apostolique à Antioche ; la vie de l'église d'Antioche jusqu'au milieu du IIIe siècle ; enfin la théologie antiochienne depuis S. Ignace et les Docètes jusqu'à Bérylle de Bostra (p. 121-58). Ici nous approchons de Paul de Samosate, mais on n'aurait pas cru que les germes de ses erreurs venaient de si loin. Samosate et le royaume de Palmyre, où la matière était plus maigre, nous retiennent moins longtemps. A vrai dire, ces développements en hors-d'œuvre ne sont pas exempts d'une certaine surabondance. Nous la signalons, non pas pour nous en plaindre, mais parce que ces digressions érudites risquent fort de passer inaperçues dans cet ouvrage où peu de lecteurs s'aviseront d'aller les découvrir.

Paul de Samosate apparaît à la p. 168 du livre. Sa biographie tient quasi tout entière dans le portrait peu attrayant que ses adversaires ont tracé de lui. L'histoire de ses doctrines se confond avec celle des controverses dogmatiques auxquelles leur condamnation a donné lieu. A ce titre nous devons nous interdire de l'apprécier ici. Dans ces chapitres encore l'exposé de M. B. est coupé de digressions rétrospectives, qui atteignent parfois l'ampleur d'une dissertation en règle (voir par ex., p. 251-78, la question du consubstantiel ; p. 294-302, le symbole baptismal d'Antioche).

« Les survivances du Samosaténisme » forment la matière du livre IV. On devine bien que le principal personnage n'y tient pas beaucoup plus de place que dans les pages consacrées à ses précurseurs et au berceau de sa doctrine. Paul de Samosate est mort et

enterré. Son école, on dirait plus justement sa clique, le ramassis de dissidents groupés autour de lui, n'a guère tardé à s'éclaircir, puis à disparaître. Mais le souvenir de ses méfaits est demeuré plus vivace que l'influence de ses idées. Quelques lambeaux de ses écrits ont surnagé dans la littérature théologique ; et surtout l'habitude est prise de le citer avec Simon le Magicien, Marcion, Sabellius, Arius et autres personnages décriés, que des sectes ennemies, unanimes à les réprouver, se donnent mutuellement pour ancêtres. Le nom du Samosatien se trouve ainsi mêlé aux origines du nestorianisme, puis du monophysisme. Plus tard, à l'époque de la Réforme, son système reprend un semblant de vie éphémère et factice dans la théologie unitarienne. M. B. en retrace les vicissitudes jusqu'à Michel Servet et aux Sociniens. Il y a un peu d'exagération à pousser plus loin et à parler du « souvenir de Paul de Samosate » dans les temps modernes, parce que des controversistes gallicans ont évoqué l'intervention d'Aurélien dans les affaires intérieures de l'église d'Antioche. Lorsque, se tenant en deçà de cette limite extrême, on repasse le chemin parcouru, il se trouve qu'à propos de Paul de Samosate, l'auteur a trouvé moyen de dérouler au regard toute l'histoire de la christologie, d'un point de vue un peu spécial et resserré, mais qui permet de l'apercevoir en entier. Aussi l'intérêt de cette monographie, construite avec une forte et consciencieuse érudition, dépasse-t-il de beaucoup l'importance vraie du mince personnage qui en a été l'occasion ou le prétexte.

Dans ce docte livre où tant de questions importantes sont approfondies, on nous pardonnera de nous arrêter à un menu détail qui tient de plus près à l'objet de nos études. Paul de Samosate a succédé sur le siège d'Antioche à l'évêque Démétrianus, qui est devenu, par surprise peut-être, un personnage hagiographique. Les circonstances de son élection sont mal connues. Il semble bien que son prédécesseur mourut en Perse, où il fut emmené captif par Sapor Ier. Sur ce point, M. B. accepte, avec raison, le témoignage de Mārī ibn-Sulaïmān (voir ci-dessus, p. 292). Le texte beaucoup plus important de la *Chronique de Séert* a échappé à son attention. S'il l'avait connu, il se serait probablement gardé d'ajouter que Démétrianus paya de l'exil son loyalisme envers l'empire romain (p. 175 ; cf. p. 162, note 2), et d'inférer de là que son successeur a dû donner des gages soit aux envahisseurs perses, soit à Zénobie, reine de Palmyre, qui hérita de leur pouvoir éphémère. Cette exégèse assez spécieuse pourrait avoir été suggérée à M. B. par le spectacle d'une autre occu-

pation étrangère qu'il avait sous les yeux pendant qu'il préparait son livre. Mais l'analogie n'est qu'apparente. La déportation des habitants de l'Antiochène fut une mesure barbare et tumultuaire où les considérations de politique locale n'entraient pour rien. L'évêque d'Antioche n'y aurait pas échappémême si, comme on le rapporte du patriarche Zacharie de Jérusalem en 614, il avait insisté auprès des chefs militaires pour que la ville ne fût pas défendue. Quant à Paul de Samosate, les ambitieux de son espèce n'ont pas l'habitude de se mettre mal avec les puissants du jour. Il paraît bien avoir été en faveur auprès de la cour de Palmyre. (Le témoignage que Barhebraeus met au compte d'Eusèbe pourrait provenir d'une autre source grecque qui se trouvait citée dans l'histoire de Daniel bar Mariam ; cf. BARDY, p. 174 et ci-dessus, p. 297 et suiv.). Mais si Zénobie a voulu avoir sur le siège d'Antioche un évêque à sa dévotion, elle a dû faire choix d'un homme déjà soutenu par un parti puissant. En tout état de cause, il est impossible d'admettre que Paul de Samosate soit tout à coup sorti de l'ombre pour recueillir la succession vacante de l'église d'Antioche, et qu'il n'ait pas d'assez loin préparé son élection par des moyens en rapport avec son caractère. Ses juges, qui lui reprochent ses violences et ses intrigues, ne l'accusent nullement d'avoir surpris la confiance du clergé et du peuple qui le choisirent pour chef. Dans la sentence par laquelle ils le déposent, ils rappellent avec honneur l'épiscopat de Démétrianus ; ils donnent pour successeur à Paul le fils de ce même Démétrianus, qui se voit obligé de le faire expulser à main armée de la résidence épiscopale. Tout cela induit à penser que l'élection du Samosatien fut le triomphe momentané d'un parti en lutte réglée avec l'autorité constituée. Il est vrai que les témoins cités par Eusèbe ne le disent pas expressément ; mais que nous apprennent-ils de toute cette dispute, avant la crise finale où elle se dénoua ?

Le livre de M. B. se termine par une bibliographie imposante (p. 525-46), et par quatre excellentes tables. Nous sera-t-il permis d'exprimer le regret que les citations orientales n'aient pas été aussi bien surveillées que le reste du livre ? Il s'y est glissé çà et là des coquilles qui font tache (pp. 473, 567 : « Mersapuh, évêque des Massikoniens » ; pp. 42, 56 : « Mahboud » évêque de Menbidj ; p. 530 : *Kitab al Unvam*...) P. P.

125. — * Wilhelm BOUSSET. *Apophthegmata. Studien zur Geschichte des ältesten Mönchtums*, aus dem Nachlass herausgegeben von Theodor HERMANN und Gustav KRÜGER. **Tübingen, J. C. B. Mohr, 1923, in-8°, VIII-341 pp.**

Pour donner une base entièrement solide à l'étude des *Vitae Patrum,* il fallait qu'on en vînt, un jour ou l'autre, à inventorier d'après un plan méthodique non plus seulement une classe ou une famille de documents relevant de cette inextricable et foisonnante littérature, mais autant que possible le genre tout entier avec la totalité de ses formes secondaires et de ses dérivés hybrides. C'est la tâche ingrate à laquelle s'est dévoué feu W. Bousset. S'étant proposé d'éclaircir les origines de l'histoire monastique égyptienne, le regretté savant a très judicieusement compris que son premier soin devait être de constater exactement et en dehors de toute hypothèse, l'état effectif et pour ainsi dire matériel de la tradition. Il a donc entrepris, sur toute l'étendue de cette tradition, un travail de dépouillement analogue à celui que M. A. H. Salonius a essayé sur quelques livres de la version latine des *Vitae Patrum* (cf. *Anal. Boll.*, XL, 205-206). Toutes les anciennes collections d'Apophtegmes grecques et latines, et plusieurs des collections orientales, leurs sources, leurs adaptations et leurs remaniements successifs ont été collationnés, repérés, et réduits en 22 tableaux synoptiques, récapitulés eux-mêmes en deux index analytiques. Il y a des esprits peu imaginatifs que la nature a organisés tout exprès pour ces utiles besognes et qui s'y plaisent. Bousset n'était pas homme à s'enfermer, de gaîté de cœur, dans ce qu'il appelle un « travail de charretier » (*Die Textüberlieferung der Apophthegmata Patrum,* dans *Festgabe von Fachgenossen und Freunden A.von Harnack, dargebracht* 1921, p.102). A un moment où son entreprise commençait à le payer de ses peines, il ne cachait pas qu'elle l'aurait fait reculer, s'il en avait prévu la morne et désespérante longueur.

Tout cet effort qu'on peut qualifier de gigantesque, faillit être mis à néant. A la mort de Bousset le manuscrit se trouvait entièrement achevé. Mais par respect pour la mémoire de son auteur, la prudence commandait de ne pas l'imprimer avant de l'avoir soumis à une dernière révision. Si l'ouvrage a pu voir le jour c'est grâce à un miracle du dévouement et de l'amitié. MM. Th. Hermann et Gust. Krüger prirent sur eux de vérifier et de collationner toutes les citations et références de Bousset, sauf un petit nombre de cas où le contrôle direct leur était impossible. Pour apprécier la somme de recherches que leur a demandée ce soin pieux, il suffira de dire que les tableaux qui constituent, en quelque sorte, l'armature technique du mémoire de Bousset, ne prennent pas moins de 114 grandes pages (p. 94-208) de très petit texte, en notation chiffrée.

Devant un pareil monument d'application patiente et de probité, on voudrait n'exprimer que des éloges empreints de reconnaissance et de respect. C'est à regret que nous indiquons ici, puisque tel est notre rôle, les lacunes qui amoindrissent quelque peu l'utilité pratique de ce vaste recensement. On ne comptera point parmi ces lacunes, l'absence des versions arabes, tardives et de fort médiocre importance, bien qu'elles puissent en certains cas aider à l'étude des versions syriaques. Le silence gardé sur les traductions géorgiennes est déjà moins explicable. Un manuscrit géorgien de l'*Alphabeticon,* qui paraît remonter au XI[e] siècle, a été longuement analysé par M. Marr (*Zapiski Vostočnavo otd lenija russkavo Arkheologičeskavo Obščestva,* t. XIII, 1900, p. 16-36). Comme témoin de la tradition, ce texte est indiscutablement plus important que la plupart des recensions syriaques de basse époque. Nous ne disons rien d'autres manuscrits géorgiens antérieurs au XI[e] siècle, dont le contenu inédit peut être considéré comme inexistant (voir pourtant l'étude de M. Kekelidze sur l'histoire primitive du monachisme égyptien mentionnée *Anal. Boll.,* XXXI, 478-79). Une vraie lacune, et qui devrait être comblée si elle ne l'était déjà, c'est l'absence de la rédaction copte, l'une des plus voisines de l'original, si voisine que l'on a prétendu y voir cet original même. Aujourd'hui, la priorité du grec paraît bien établie, et il n'est guère probable qu'on la remette en question. Mais elle n'exclut nullement que la recension copte, traduite du grec, ait pu s'enrichir d'apophtegmes nouveaux empruntés directement à la littérature du cru, ni que le grec lui-même, rédigé dans un milieu bilingue, ait parfois absorbé des récits coptes plus anciens. Un problème aussi complexe ne comporte pas de solution géométrique et absolue. Les relations des deux textes ont dû parfois être inverties par des croisements d'influence ; et pour ce motif, le copte avait sa place marquée dans les tableaux comparatifs de Bousset. Elle est demeurée vacante. Mais il sera facile d'y pourvoir en recourant au travail fondamental de M. Th. Hopfner sur les Apophtegmes saïdiques (dans les *Denkschriften* de l'Académie de Vienne, t. LXI, 2, 1918), où l'on trouvera même (p. 37-42) une table de concordance qui pourrait jeter de l'ombre sur celles de Bousset.

La tradition arménienne, qui le méritait moins, a été traitée avec plus d'attention. Mais sur ce terrain encore, il semble que le savant auteur n'ait pas eu l'entière liberté de ses mouvements. Ses citations des *Vitae Patrum* arméniennes se réfèrent aux numéros

d'ordre qu'il a ajoutés de sa main, sur un exemplaire de l'édition de Venise. Soit! C'était peut-être le seul moyen d'éviter des explications prolixes. Mais si l'on songe que les éditeurs vénitiens ont découpé la seconde version arménienne et en ont recousu les morceaux suivant l'ordre de la version primitive, les paragraphes additionnels étant rejetés en appendice à la fin des chapitres, on se demande quel miracle il aurait fallu pour que les quelque 1500 numéros patiemment notés par Bousset répondissent, même en gros, à l'ordre réel du document. Et dire qu'il existe deux autres éditions où le texte se trouve à l'état naturel (cf. *BHO*. p. xv)! Il faut croire que Bousset n'a pu les atteindre, non plus que d'autres ouvrages qui lui auraient certainement épargné une partie de ses laborieux tâtonnements sur la composition des deux versions arméniennes (pp. 18-22, 51-53). Concernant l'âge de ces versions, leur lieu d'origine, leurs sources, la personnalité des traducteurs et de leurs patrons, les manuscrits renferment pourtant des indications positives que l'on s'attendait à voir rappelées, au moins par prétérition. Rien! Le nom de Nersès Lampronatsi lui-même n'est pas mentionné à propos de la « rédaction B » (cf. G. ZARPHANELIAN, *Catalogue des anciennes traductions arméniennes*, Venise, 1889, p. 539-54). Visiblement, dans son consciencieux effort pour étendre ses moyens d'information, Bousset s'est aventuré en un pays inconnu, où il fait un peu la figure d'un philologue classique égaré chez les barbares. Il serait cruellement injuste d'appuyer sur ce côté faible de son méritoire travail.

Du reste la valeur de ses conclusions générales ne s'en trouve guère amoindrie, et le tort de cette enquête dans la tradition arménienne serait plutôt d'apporter, en somme, assez peu de lumière à la question principale. L'origine, le développement, la portée littéraire et religieuse des Apophtegmes sont examinés en deux chapitres d'un intérêt peu commun. En raisonnant sur les indices fournis par le texte et quelques documents parallèles, l'auteur est parvenu à échelonner sur plusieurs générations les anachorètes de Scété qui sont proprement les héros de ces histoires. De ce classement chronologique et de l'importance attribuée respectivement à chaque groupe de ces personnages, il paraît ressortir que la collection des Apophtegmes a dû se constituer entre l'année 460 (ou 470) et l'année 500 (p. 67-68), parmi les disciples de l'abbé Pœmen (p. 65-66). Tout cela est déduit de raisons fort plausibles. Il reste pourtant une objection. Sans avoir lu Cassien, Sulpice

Sévère, mort aux environs de 425, connaissait déjà des récits de solitaires égyptiens, dont la plupart se retrouvent dans les *Vitae Patrum* (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 83-86). Que les anecdotes qu'il rapporte dans son dialogue I aient été, comme il le dit, entendues en Égypte par un voyageur, ou qu'elles proviennent d'une source écrite, elles prouvent que, dès cette date, il existait un premier noyau des *Apophthegmata*. On aimerait à savoir comment Bousset se l'était figuré ; mais le dialogue de Sulpice Sévère, cité à la rencontre, p. 61, note 7, semble dans la suite avoir été un peu perdu de vue.

A l'important mémoire dont nous venons de parler, les éditeurs ont rattaché deux autres travaux de longue haleine qu'ils ont trouvés prêts pour l'impression dans les papiers laissés par Bousset : une série de recherches sur la Vie de S. Pachôme et une étude sur les écrits théologiques d'Évagrius. Malgré l'artifice typographique qui fait de ces deux monographies les livres II et III d'un ouvrage sur les Apophtegmes, il est permis de les considérer comme des publications séparées. L'étude sur Évagrius nous entraînerait décidément trop loin. Nous aurons peut-être l'occasion d'y revenir à propos d'un récent travail de M. Melcher. Les recherches sur la Vie de S. Pachôme mériteraient un examen plus approfondi. Mais cet examen serait aujourd'hui prématuré, pour les mêmes raisons qui ont condamné l'auteur à n'atteindre que des résultats provisoires. Si les sources étaient convenablement publiées, le problème auquel il s'est attaqué comporterait peut-être une solution définitive. Mais à l'heure qu'il est, aucune des Vies de Pachôme n'a encore subi l'épreuve de l'élaboration critique : ni la grecque, ni la copte, ni l'arabe. Et par une vraie fatalité, l'une des rares pièces qui aient été étudiées avec le soin voulu, les fragments saïdiques publiés par M. E. Crum (cf. *Anal. Boll.*, XXXIII, 231-32) ont échappé à l'attention de Bousset. Que n'a-t-il pu attendre l'édition critique des Vies coptes de S. Pachôme que nous donnera prochainement M. Th. Lefort, et à laquelle nous ajouterons, s'il plaît à Dieu, le texte arabe du manuscrit Vatican. arab. 172. Les textes grecs aussi appellent une révision sévère. Jusqu'au moment où ces travaux préalables seront achevés, la prudence commande de ne pas épiloguer trop en détail sur l'origine et l'évolution des Vies de S. Pachôme. Malgré tout cependant et en dépit des obstacles qui embarrassaient son effort, Bousset a su arracher à cette matière avare et mal dégrossie des résultats, incomplets sans doute et sujets à rectification, mais dont certains ont dès à présent leur valeur. Il

a démontré à l'évidence que la Vie grecque publiée dans les *Acta SS.* (*BHG.* 1396) ne peut prétendre au rang d'original. Elle a été remaniée en maint endroit, où la leçon primitive s'est mieux conservée dans la rédaction copte et même dans le déplorable centon arabe publié par Amélineau (*BHO.* 828). Cette constatation reste à mi-chemin des conclusions auxquelles M. Lefort est arrivé par une voie plus directe. Elle s'en rapproche pourtant. Sur ce point et sur d'autres encore, quand la critique sera en mesure de prononcer son jugement en pleine connaissance de cause, on se rappelera que Bousset avait vu clair ou deviné juste. P. P.

126. — * George Sigerson. *The Easter Song, being the First Epic of Christendom by Sedulius, the First Scholar-Saint of Erinn.* With Introduction, Verse-Translation and Appendices. Dublin, Talbot Press, 1922, in-8°, viii-269 pp.

127. — * M. H. MacInerny O. P. *St. Mochta and Bachiarius.* Dublin, Browne and Nolan, s. d., in-8°, 62 pp. (Reprinted from *The Irish Ecclesiastical Record,* 5e série, t. XXI-XXII, 1923.)

128. — * *Genealogiae Regum et Sanctorum Hiberniae* by The Four Masters. Edited from the Manuscript of Míchél o Cléirigh with Appendices and an Index by Rev. Paul Walsh. Maynooth, Record Society; Dublin, M. H. Gill, 1918, in-8°, viii-164 pp. (Partly reprinted from *Archivium Hibernicum.*)

129. — * *Libri Sancti Patricii. The Latin Writings of St. Patrick.* A Revised Text, with a Selection of Various Readings, based on all the known Manuscripts, edited by Newport J. D. White. London, S. P. C. K., 1918, in-16, 32 pp. (= *Texts for Students,* No. 4).

M. Sigerson pense que la dette de l'Occident chrétien envers l'Irlande est plus ancienne que le moment où les premiers « Scotti » traversèrent les mers pour reprendre l'évangélisation de nos pays submergés par l'invasion barbare et qu'elle remonte jusqu'au temps même de l'apostolat de S. Patrice. S'il en faut croire la conclusion des érudites recherches qu'il expose dans son Introduction (p. 3-76), Sedulius, l'auteur du *Carmen Paschale,* aurait été un Irlandais. Ce serait là, certes, un merveilleux fleuron de plus à la couronne de la verte Érin, et, pour l'avouer franchement, le plus beau joyau de sa littérature. Si le charme du style pouvait tenir lieu de preuve, nous pourrions nous laisser convaincre. Mais nous demandons des arguments et voici ce qu'on nous offre : une confusion, que le contexte aurait dû montrer, dans une note de Trithème, entre Sedulius le

poète et Sedulius le protégé d'Hildebert, Irlandais authentique celui-ci ; l'affirmation toute gratuite que Dicuil, le savant irlandais du VIIIe siècle, appelant le poète « Sedulius noster », songeait à une communauté de race plutôt qu'à celle de la foi ; enfin un critère métrique et poétique qui est la grande trouvaille de M. S. Cette partie de la démonstration ne manque pas d'une certaine habileté. On ne peut guère douter que tels ornements surajoutés au *Carmen Paschale* — couplets rimés, assonnances, correspondances de consonnes, rimes entrelacées, que sais-je encore ? — présentent une ressemblance frappante avec des caractéristiques de l'art poétique irlandais et gallois à des époques plus rapprochées de la nôtre. Mais ici précisément est le nœud de la question : n'est-ce pas le Celte qui a emprunté au Romain cette technique que les manuels bardiques nous présentent plus tard si redoutablement compliquée ? Résoudre cette question n'est pas du domaine de l'hagiographie ; pourtant, si nous en croyons certains spécialistes, la plus ancienne poésie irlandaise était fort différente et sa technique basée sur de tout autres principes. Jusqu'à plus ample informé il faut donc renoncer à croire que l'Irlande avant de devenir chrétienne aurait donné à l'Église l'auteur du *Carmen Paschale*. Cette hypothèse aussi n'est qu'un rêve poétique, séduisant mais trompeur. Il est d'autres opinions de M. S. qui nous semblent peu sûres : celle par exemple qui attribue à S. Hilaire la lettre à Abra et l'hymne *Lucis largitor optime* (p. 243), que l'on peut sans hésiter ranger parmi les pseudépigraphes ; quant à l'hymne *Ad caeli clara*, elle n'est certainement pas non plus de S. Hilaire (p. 236). Ce sont des questions réglées depuis que le P. Feder, a édité, dans le *Corpus* de Vienne, le quatrième volume des œuvres du saint docteur. Mais la thèse fragile avancée dans l'Introduction ne doit pas nous faire oublier le reste de ce beau volume. « Même quand il a tort, le poète a raison » ; M. S. est poète et il l'a prouvé par ses *Bards of the Gael and Gall*. Son introduction, ses appendices sont admirablement écrits ; toute l'âme enthousiaste et idéaliste de l'Irlande se reflète dans cette merveilleuse prose anglaise que les siècles ont assouplie. Que dire du sonnet liminaire et des vers où le traducteur s'est essayé avec bonheur à rendre les plus beaux passages de Sedulius ? Imprimeurs et relieurs l'ont du reste servi avec un goût parfait.

Le P. MacInerny réimprime et publie en brochure des articles qu'il fit paraître l'an dernier dans *The Irish Ecclesiastical Record*. Il s'est donné pour tâche d'examiner si S. Mochta l'Irlandais, disci-

ple de S. Patrice, est bien l'auteur de la très ancienne confession connue sous le nom de *Fides Bachiarii*. Optant pour la négative, il finit par suggérer que l'auteur de la *Fides* doit être cherché dans la liste des anciens évêques de Séville. Mais le plus intéressant pour nous est la première partie où il fait une étude critique de la carrière de S. Mochta. Après une bonne appréciation de la valeur de sa Vie telle qu'elle nous est parvenue (*BHL.* 5967), l'auteur s'efforce d'en débrouiller la chronologie. Autant nous approuvons les réserves du premier passage sur l'attitude de méfiance qui fut en vogue voici quelques années, autant nous craignons que le P. MacI. ne prenne trop au pied de la lettre les dates fournies par les compositions hagiographiques qu'il compare. Malgré les exemples de longévité qu'il nous apporte (p. 9-10, avec la note 2), nous hésiterions fort à pousser, avec lui et nos prédécesseurs, jusqu'à cent vingt ans l'âge de ce patriarche ; c'est que le raisonnement du P. MacI. nous entraînerait à attribuer une vieillesse non moins extraordinaire à quantité de saints irlandais : voilà une vraie difficulté, pour ne rien dire du parallèle biblique dont l'imitation saute aux yeux. Que S. Mochta ait été envoyé à Rome par S. Patrice en 440 (p. 10) cela nous paraît assez peu probable : on ne voyageait pas alors avec cette facilité et nous préférerions le donner pour compagnon à son maître dans le pèlerinage *ad limina* de ce dernier. Nous ne voyons pas non plus de raison suffisante pour avancer de plusieurs siècles la composition du poème sur les saints irlandais attribué faussement à S. Cuimine (p. 6, note 3) ; Stokes le mettait au XIe siècle et le mot *phuirt* à la place où il se lit au premier vers nous semble décisif ; il serait difficile de croire à un remaniement. O'Hanlon, tout respectable qu'il soit, ne mérite guère les épithètes laudatives que le P. MacI. lui prodigue un peu aisément (p. 17). Au milieu d'un passage excellent sur les œuvres attribuées à S. Mochta (pp. 23 et suiv.), une ou deux corrections semblent s'imposer. Dans la suscription (il ne subsiste d'ailleurs que cela) de la lettre attribuée à S. Mochta par quelques manuscrits des Annales d'Ulster : « Mauchteus peccator, prespiter, sancti Patricii discipulus, in Domino salutem », à supposer la citation fidèle, les mots « sancti Patricii discipulus » ne doivent-ils pas être considérés comme une insertion postérieure ? « Sanctus Patricius » n'est guère dans le style de l'époque et c'est un curieux titre à se donner que celui qu'on prête en dernier lieu à S. Mochta. Quant à croire que la règle qu'il aurait écrite pour ses moines brillât par plus de méthode

qu'aucune des autres compositions irlandaises du même genre, celle de S. Colomban exceptée, nous sommes loin d'en voir la preuve dans les mots : « Sanctae institutionis regulam scripsit ». Bien au contraire, le contexte désignerait plutôt une collection de sentences morales et d'apophtegmes. L'érudit auteur se montre également un peu pressé d'attribuer à S. Mochta une chronique dont deux ou trois passages ont été englobés dans les Annales d'Ulster : la phrase « St. Mochta was admittedly the author of one of them », nous paraît singulièrement audacieuse. Suit une étude sur le Livre de Cuanu, une autre source des mêmes Annales qui aurait servi d'intermédiaire entre ces dernières et l'œuvre plus ancienne de S. Mochta. Le P. MacI. est-il bien sûr que la mention de S. Benignus provienne du livre de Cuanu et que la référence des Annales d'Ulster à cette dernière composition, sous l'année 467, ne vise pas plutôt la seconde phrase citée, sur la fête de Tara célébrée par le roi Ailill Molt, et cette seconde phrase seulement ? Mais nous vétillons ; c'est précisément l'exactitude et la rigueur d'information de l'auteur qui nous y a amené.

M. Paul Walsh, l'érudit irlandais bien connu, a rendu à l'hagiographie un signalé service en publiant enfin la quatrième des grandes œuvres de Michel O'Clery et de ses collaborateurs, prête pour l'impression depuis le milieu du XVIIe siècle et que le malheur des temps avait jusqu'ici laissée sans éditeur. Il s'agit d'un texte des généalogies des rois et des saints irlandais qui se trouve, par rapport aux sources où les auteurs eurent accès, dans le même rapport que les autres travaux de la savante corporation : les Annales des Quatre Maîtres vis-à-vis des anciennes chroniques irlandaises, le martyrologe de Donegal vis-à-vis des vieux festiloges, et ainsi de suite. C'est dire que nous nous trouvons devant un essai de coordination de la tradition généalogique à son dernier stade. On sait l'importance de ces détails pour la localisation et la chronologie des saints irlandais, et combien les modernes qui peinent sur ces austères études ont de difficulté à se dépêtrer des homonymes, paronymes et hypocoristiques. La valeur du texte ici reproduit, vu la précision bien connue des travaux de M. W., ne fera plus aucun doute quand on saura qu'il est transcrit de l'autographe lui-même ; elle se rehausse encore de l'insertion de notes additionnelles, dues pour la plupart à John Colgan en personne, et d'un excellent index. On eût pu sans trop de peine y ajouter une table des matières pour aider à se retrouver dans les différentes sections. Enfin en appen-

dice la traduction anglaise des dédicaces, préfaces, notes apologétiques et autres documents irlandais relatifs à la présente compilation qui se lisent dans le même manuscrit. Que M. W. nous permette un souhait : c'est que ses occupations ne lui fassent pas abandonner l'édition des anciennes collections de généalogies des saints subsistant encore en manuscrit — une tâche que seul il est capable de mener à bien et qui lui vaudrait l'extrême reconnaissance des hagiographes ; ou du moins qu'il lui soit malgré tout possible de former et de diriger de jeunes activités jusqu'à complète réalisation de ce lourd programme. C'est un projet que nous recommandons avec une insistance respectueuse aux *Monumenta Hiberniae.*

Signalons à côté des Généalogies l'édition révisée des écrits latins de S. Patrice que M. Newport J. D. White a fait paraître, voici déjà quelque temps, dans la collection *Texts for Students.* Brève et pratique, dégagée des variantes purement orthographiques, c'est au fond l'œuvre importante qui forme le numéro 7 du tome XXV, Section C, des *Proceedings* de l'Académie royale d'Irlande (1905), mais le texte seulement ; on n'y retrouvera pas les précieux commentaires, traduction, notes et index de la première édition (cf. *Anal. Boll.,* XXIV, 294-95 et 533). A noter que le manuscrit de Paris est mis à la place qu'il mérite, cf. *Proceedings,* t. c., num. 11), et que le Livre d'Armagh fait loi, mais sans respect superstitieux des moindres fantaisies orthographiques et syntaxiques. Dans la *Confessio* (au numéro 12) le mot *primus* que M. Bury voulait jadis remplacer par *imus* (cf. *Proceedings,* t. c., p. 285), est expliqué enfin de façon très satisfaisante comme une allusion à la première épître à Timothée, 1, 13, où de fait un manuscrit de la vieille version latine porte *primus* pour *prius.* Mais l'un ou l'autre sans doute se pouvait employer adverbialement dans le latin de S. Patrice ; M. W. n'avait donc pas eu si grand tort de traduire comme s'il avait lu *prius* (ibid., p. 262).

P. GROSJEAN.

130. — * Jacques CHEVALIER. *Essai sur la formation de la nationalité et les réveils religieux au Pays de Galles des origines à la fin du sixième siècle.* Lyon, Rey, 1923, in-8°, XXXVIII-439 pp., une carte (=*Annales de l' Université de Lyon.* Nouvelle série. II, fascicule 34).

Nul doute qu'il ne faille reconnaître des traces d'un nationalisme très prononcé chez les Cymry farouches qui voulaient voir les

Saxons leurs ennemis privés des grâces du baptême plutôt que de se trouver au ciel en leur compagnie. Expliquer la formation de cet esprit au Pays de Galles, c'est la tâche que s'est donnée M. Jacques Chevalier en un important volume, le premier publié en français sur ce sujet et qui dépasse de beaucoup par la largeur de son plan les essais antérieurs anglais ou gallois. Dans une première partie, l'auteur étudie les éléments de la nationalité galloise : le territoire et l'esprit du territoire, les races, les civilisations et les institutions primitives. La seconde partie pénètre au cœur du sujet : l'apport de Rome impériale, puis chrétienne, le contre-coup du choc des barbares sur la patrie cymrique, enfin la réalisation de l'idée nationale sous l'influence du premier « réveil » qu'ait connu le Pays de Galles, le mouvement monastique issu de l'activité des saints aux cinquième et sixième siècles. Enfin une étude psychologique et morale du réveil, très fouillée et où le philosophe se retrouve avec tous ses avantages. Tel est le plan du volume. Si l'on en veut connaître l'esprit, voici en quels termes M. C. présente son ouvrage : « L'étude qu'on va lire n'a pas été conçue, et elle ne se présente pas, comme une thèse strictement historique, au sens du moins qu'attache à ce mot notre civilisation spécialisée, où l'intelligence a subi la même division que le travail : elle ne saurait même être rangée dans aucune des parties de notre mappemonde scientifique. Par son origine, par ses aspirations et par son objet, elle est l'œuvre d'un philosophe : c'est en philosophe que je l'ai entreprise, bien que ce soit en historien, et selon les règles rigoureuses de la critique, que je me sois efforcé de la traiter et de la mener à bien ; c'est du point de vue du philosophe également qu'elle doit être jugée. »

Remplir dans de telles conditions un si vaste cadre était une entreprise considérable ; l'auteur y a-t-il réussi ? L'ampleur même du sujet rend malaisé de répondre par oui ou non à cette question. Rares doivent être en effet les lecteurs capables de suivre partout M. C. et de porter un jugement sur toutes ses assertions. Le dessin du travail nous semble ferme et l'exposition, parfois un peu aride, s'éclaire de pages lumineuses qui raniment l'intérêt : la conclusion du chapitre II, par exemple, sur les effets de l'isolement imposé aux peuples de l'extrême ouest ; celle du chapitre IV sur la transformation du patriotisme universel romain en patriotisme local ; telle analyse de l'influence du monastère celtique sur le développement du sentiment national ; enfin et surtout les cinquante dernières pa-

ges, où l'auteur étudie les valeurs spirituelles du « réveil » monastique. C'est surtout à cette partie de son sujet que nous attendions M. C. L'histoire de ce « réveil » est écrite avant tout dans les Vies des principaux saints qui furent à cette époque les chefs spirituels de la nation. M. C. qui l'envisageait en philosophe n'a pu se dérober au devoir de l'étudier par les moyens plus modestes et plus positifs qui sont les nôtres. Il y a réussi de façon à ne compromettre en rien la valeur de ses aperçus généraux et de ses conclusions. En 1907, au moment où il achevait la rédaction de sa thèse, celle-ci aurait sans doute rencontré la faveur de l'école qui restait attachée à l'esprit et aux méthodes du vénérable Sir John Rhys. Des circonstances malencontreuses l'ont empêchée de voir le jour à cette date. Depuis lors une école plus jeune s'est levée et les vétérans des études celtiques n'ont pas laissé leurs travaux au point où M. C. les a connus. En plus d'une partie, la bibliographie de son sujet aurait dû être reprise sur nouveaux frais. Et dans le corps même du travail, on sent par endroits que l'information retarde. On y remarque des omissions, explicables sans doute, mais qu'on s'empêcherait difficilement de regretter : la seconde édition de GROSS, *The Sources and Literature of English History*, semble n'avoir pas été connue, non plus qu'une quantité de bons travaux parus dans la onzième édition de l'*Encyclopaedia Britannica*, et les répertoires de M. l'abbé Duine. Omission plus regrettable encore, une étude de la plus haute valeur documentaire, et celle-ci de toute première main, brille par son absence aux endroits mêmes où M. C. s'efforce à la récrire : nous voulons parler de l'Introduction de M. Plummer à ses *Vitae Sanctorum Hiberniae*. N'insistons pas sur tels ou tels caprices d'orthographe, suppression inconséquente d'aspirations, remarques inattendues sur telle variante de redoublement. Les noms propres et les détails bibliographiques n'ont pas toujours été traités avec le respect voulu : dans les catalogues alphabétiques, Sir John MORRIS-JONES se trouve très loin de la forme incorrecte Sir John Morris JONES qu'adopte M. C., et ce dernier ne semble pas conscient du mauvais tour qu'il nous joue en nous laissant chercher parmi les milliers de Morris et de Jones dont fourmille la littérature galloise d'expression anglaise. Ce sont là des peccadilles. La largeur et la franchise du dessin n'ont pas eu trop à souffrir de ces accidents matériels. Et ce n'est pas sans un peu de remords que nous nous attardons à les relever dans un ouvrage qui aurait pu être excellent. Plût au ciel que des juges moins sévères, voici bientôt vingt ans,

l'eussent autrement traité : l'auteur, peut-être, n'aurait pas renoncé à son dessein primitif et il aurait poursuivi son étude jusqu'aux « réveils » contemporains. Nous espérons qu'il n'y a pas totalement renoncé et que l'instinct qui l'avait d'abord attiré vers les études celtiques, un jour aussi se réveillera. P. Grosjean.

131. — * Rev. A. W. Wade-Evans. *Gildas and the English Conquest of Britain,* tirage à part du *Welsh Outlook,* juin 1921, in-8°, 8 pp.

132. — * Id. *Life of St. David.* London, S. P. C. K., 1923; in-8°, xx-124 pp. (= *Translations of Christian Literature.* Series V, Lives of the Celtic Saints).

133. — Id. *Dewi Sant,* dans *Y Beirniad,* t. II, p. 258-71.

134. — * Rev. David Davies. *The Ancient Celtic Church and the See of Rome. A Refutation of the Assertions of Dr. Mostyn, the Roman Catholic Archbishop of Cardiff.* Issued by the Author to Subscribers only. Cardiff, William Lewis, in-8°, x-194 pp.

Voici des années déjà que le Rev. A. W. Wade-Evans a consacré à l'histoire ancienne du Pays de Galles le meilleur de ses loisirs, de son talent et de sa patience. On lui doit notamment une monumentale édition de *Welsh Medieval Law.* D'autres contributions plus modestes à la chronologie et à la topographie se sont disséminées en anglais et en gallois dans plusieurs dizaines de livres, revues et journaux (1). Peut-être n'ont-elles pas reçu l'accueil qu'elles méritaient. Il semble même que, dans certains milieux, elles aient déplu par l'originalité courageuse et hautement méritoire avec laquelle l'auteur ose parfois se former une opinion à lui et la défendre contre des préjugés élevés au rang de traditions. Que d'ailleurs, au cours de ses travaux, il lui soit arrivé de changer d'avis, c'était son droit ; et c'est le devoir de ses critiques de ne plus traiter ses opinions de 1902 comme si elles étaient son dernier mot. Mais nous n'avons à parler aujourd'hui que de trois écrits où il a touché aux études hagiographiques. La petite brochure sur Gildas mérite une attention sérieuse : l'auteur y développe et y corrige des idées déjà exposées par lui ailleurs et qui ne sont pas celles de tout le monde à propos du grand moine breton. Quant à l'article gallois *Dewi Sant,* il

[1] On trouvera une bibliographie de M. Wade-Evans à la fin du volume de M. J. T. Evans, *Church Plate of Gowerland.*

s'adresse au grand public; nous y remarquons l'insistance avec laquelle M. W.-E. souligne envers et contre tous la valeur du témoignage de Rhygyfarch. La Vie de S. David (*BHL*. 2107) par ce dernier auteur, autrement appelé Rhygyvarch et jadis sous une forme latine Ricemarchus, est d'ailleurs celle qui a toujours le plus vivement intéressé l'auteur de *Dewi Sant*. Publiée une première fois (et, comme on sait, de façon déplorable) par W. J. Rees en 1853, elle fut enfin éditée décemment soixante ans plus tard par M. W.-E. : texte revu, traduction et notes dans *Y Cymmrodor*, t. XXIV (1913), p. 4-28. Cette traduction et ces notes, considérablement augmentées, forment le plus gros de l'élégant volume qui vient de voir le jour sous les auspices de la S. P. C. K. Il eût sans doute été difficile de mieux faire. L'introduction est un petit chef-d'œuvre de sobriété et d'exactitude,les dernières pages surtout,où est exposé l'état des choses en Galles au moment où Rhygyfarch occupait le siège de S. David. Notons encore (p. XI-XIII) la liste des éditions à faire ou à refaire pour permettre l'accès à toutes les sources de la Vie de S. David. Il y a tant de jeunes érudits gallois à Oxford, à Cambridge, à Londres. Que ne se laissent-ils tenter? Suit la traduction de *BHL*. 2107 d'après l'édition faite par l'auteur (à quelques corrections près, proposées p. XI, note 1) et, en traduction également, les passages d'autres Vies de Saints où il est question de S. David. Puis plus de 60 pages de notes en tout petit texte, — la partie la plus précieuse du volume. M. W.-E. y a accumulé des trésors. Chronologie, topographie, histoire locale, généalogies, traditions monastiques, rien qui ne bénéficie de cette érudition précise et au courant des travaux les plus récents. L'abondance d'ailleurs est telle que nous ne pourrions songer à les inventorier ici et qu'une longue pratique seule permettrait d'en contrôler l'exactitude : M. W.-E. est parfois si personnel! D'ici longtemps sans doute on n'osera guère traiter S. David sans mettre à profit ce commentaire. L'exécution typographique est excellente et dans les meilleures traditions de la S. P. C. K. Un regret en terminant. Nous croyons savoir que l'auteur a entrepris et terminé ce volume avec l'intention qu'il fût définitif et que ce fût son dernier ouvrage sur le Pays de Galles d'avant la conquête normande. Espérons, dans l'intérêt de nos études, qu'il ne considérera pas cette décision comme irrévocable.

Après les travaux érudits de M. Wade-Evans et les larges et clairs tableaux de M. Chevalier, il est pénible de se mettre au niveau du Rev. David Davies. On espérait qu'en plein vingtième siècle

l'important sujet qu'il a entrepris de traiter pouvait être envisagé avec la sérénité de l'historien. Mais ici matière et forme nous reportent aux époques où la polémique n'était pas tenue aux lois du savoir-vivre. Quand on apprendra que l'auteur va jusqu'à opposer à l'un de ses contradicteurs devenu catholique des lignes écrites par ce dernier avant sa conversion, on nous saura gré de ne pas insister. Il est heureux qu'une œuvre de ce genre ne soit publiée que pour les souscripteurs ; on s'étonne qu'elle en ait trouvé assez pour voir le jour. P. Grosjean.

135. — * E. A. Stückelberg. *Eine gestickte Inschrift aus dem Frühmittelalter,* dans *Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde,* 1923, p. 130-34.

136. — * Id. *S. Sigismund, König und Märtyrer. Zur Centennar-Feier 524-1924.* Basel, 1924, in-8°, 22 pp., gravures et plans.

Le savant archéologue de Bâle, à qui ses connaissances étendues en hagiographie ont permis de rendre tant de services à nos études, et qui entend bien leur assurer pour longtemps le bénéfice de ses recherches (voir *Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte,* 1923, p. 310), a fait récemment à Saint-Maurice (Valais) plusieurs intéressantes découvertes. C'est d'abord un texte épigraphique comme on en rencontre peu dans les recueils d'inscriptions. Il n'est écrit ni sur la pierre ni sur le métal, ni tracé en mosaïque : il s'agit d'une étoffe, de couleur foncée, sur laquelle sont brodés en blanc les noms des saints dont elle servait sans doute à envelopper les reliques. Il n'en reste malheureusement que deux fragments sur lesquels on lit d'une part : PRIANA GERVATIVS PROT; de l'autre EAEM. Deux étroites bandes de parchemin, trouvées au même endroit, portaient l'une : *sanctus Gervasius et sanctus Prothasius,* l'autre *Sanctus Ambrosius, sanctus Nazarius, sanctus Gervasius et sanctus Prothasius,* en cursive mérovingienne, de la seconde moitié du VIIe siècle. L'inscription brodée semble n'être pas moins ancienne.

Les saints Gervais et Protais sont universellement connus. Ils étaient l'objet d'un culte spécial dans le Nord de l'Italie. Deux tableaux schématiques dressés par M. S. permettent d'embrasser d'un coup d'œil les ramifications de ce culte des deux côtés des Alpes. S. Ambroise et S. Nazaire ne jouissent pas d'une moindre notoriété, et l'on est tenté de croire que les reliques des quatre saints ont été envoyées de Milan à Saint-Maurice. M. S. est porté à penser qu'elles

viennent d'ailleurs, à cause de l'ordre des noms *Gervasius, Protasius,* alors que dans la liturgie Milanaise on suivait l'ordre inverse *Protasius, Gervasius.* Dans l'encadrement tracé sur l'étoffe, il y avait d'autres noms, dont deux au moins ont laissé une trace. Les lettres AEM pourraient fort bien appartenir à *Aemilianus,* un martyr célèbre, qui était connu dans les milieux milanais (voir *Anal. Boll.,* XXXI, 260-65). Comme l'a très bien vu M. S., les lettres PRIANA ne peuvent guère provenir d'un autre nom que *Cypriana.* Malheureusement on ne découvre ce nom dans aucune liste de saints, et il est difficile de concevoir que sur l'étoffe, dont la destination ne saurait être douteuse, on ait inscrit autre chose que des noms de saints. Il faudrait donc arriver à cette conclusion, qu'une sainte, une martyre sans doute, nommée Cypriana, était assez connue à cette époque, pour être honorée au même rang que les célèbres martyrs Gervais, Protais et, sans doute, Aemilianus. Puisse le bon ange qui guide les recherches de M. S. lui mettre en main quelque nouveau texte qui confirme l'existence d'une martyre Cypriana. Ce serait une belle découverte.

C'est en l'année même du centenaire de S. Sigismond que M. S. a reconnu, dans l'église paroissiale de Saint-Maurice, qui était placée auparavant sous le patronage de S. Jean l'Évangéliste, et fut dédiée ensuite au saint roi, la crypte et le tombeau où il reposa longtemps. Dans la brochure où il rend compte des fouilles, et retrace brièvement l'histoire du sanctuaire, l'auteur publie de belles photogravures représentant l'état des lieux ; des monnaies du roi Sigismond, d'antiques étoffes ayant probablement servi à couvrir les reliques ; la châsse en vermeil faite par ordre de l'empereur Charles IV (1365) ; la cage ajourée en fer forgé dans laquelle l'évêque Édouard de Sion la fit enfermer (1380) ; le gobelet et la cuiller en bois de S. Sigismond (imitation d'époque assez tardive) ; des reliques, avec inscriptions, du saint et de ses fils, conservées à l'abbaye ; enfin d'anciennes gravures. La tombe de S. Sigismond fut beaucoup visitée au moyen âge, et plus de trente diocèses ont gardé son nom dans leur calendrier. Si un jour le culte du pénitent d'Agaune, honoré comme martyr, reprend son antique splendeur, M. S. y aura contribué pour sa bonne part. H. D.

137. — * A. S. WALPOLE. *Early Latin Hymns, with Introduction and Notes.* Cambridge, University Press, 1922, in-8°, XXVIII-445 pp. (*Cambridge Patristic Texts*).

138. — * Abbé F. Vanderstuyf. *Les Hymnes de l'Ordinaire du Bréviaire romain.* Introduction, texte, traduction rythmique, commentaire, texte ancien et traductions de J. Racine. Paris, Lecoffre, 1922, in-8°, 179 pp.

Aux lecteurs qui s'étonneraient de voir publier dans une collection d'ouvrages patristiques un choix d'hymnes anciennes, nous demanderions volontiers pourquoi ils contestent à l'écrivain ecclésiastique, lorsqu'il s'exprime en vers pour le service de la communauté, le crédit et l'autorité qu'on reconnaît généralement à ses écrits en prose. Des compositions métriques ou rythmées d'un Hilaire, d'un Ambroise, d'un Prudence, d'un Bède le Vénérable, l'historien du dogme peut tirer un parti d'autant plus précieux qu'à l'origine surtout l'emploi liturgique des hymnes, importé d'Orient, eut un but didactique et anti-hérétique nettement prononcé. Aussi bien est-il superflu d'insister sur l'intérêt multiple que présentent les publications hymnologiques, dans une revue où se sont longtemps succédé les copieux fascicules du *Repertorium* entrepris par M. Ulysse Chevalier. Nous applaudirons donc à l'intelligente initiative du chanoine Mason qui, non content d'accueillir parmi les *Patristic Texts* de Cambridge l'ouvrage préparé par feu M. Walpole († 1920), nous le présente aujourd'hui, édité par ses soins et enrichi, avec discrétion et sobriété, de ses propres notes.

Même après les 55 volumes d'*Analecta hymnica*, publiés depuis 1886 par Dreves, Blume et Bannister, après les luxueuses éditions d'antiphonaires et de missels anciens dues à la *Henry Bradshaw Society*, après tant d'études récentes et de monographies, plus d'une province de la poésie chrétienne, on l'avouera sans peine, attend toujours qu'on exploite à fond ses richesses. Dans ses *Early Latin Hymns*, M. Walpole a fait une œuvre éminemment utile : il a groupé, encadré de notices, pourvu d'éclaircissements critiques, de notes grammaticales et d'un glossaire, à l'instar des éditions classiques, un choix de cent vingt-sept hymnes latines. Quarante seulement ont pu être attribuées à des écrivains connus. On sait en effet que l'hymnographie, plus que toute autre province des lettres, est la patrie de l'anonyme et du pseudépigraphe. A côté des hymnes *ἀδέσποτοι*, que M. W. a placées sous la double rubrique *Earlier* et *Later Hymnal*, relevons dans l'ordre : 1 pièce attribuée à S. Hilaire, 18 de S. Ambroise (en accord avec Biraghi), 11 de Prudence, 1 de Sedulius, 1 d'Ennodius, 7 de Fortunat, 1 attribuée à Flavius évêque de Chalon-sur-Saône († 591).

Ce n'est pas ici le lieu — des revues spéciales s'en sont chargées — d'apprécier les vues de l'auteur sur les deux groupes d'anonymes : l' « hymnaire ancien » (de S. Benoît, de Césaire, d'Aurélien d'Arles), et l' « hymnaire nouveau » qui, plus tard, se substitua au premier. D'un mot, disons qu'elles rejoignent en général, après les avoir contrôlées, les conclusions du P. Blume dans son étude *Der Cursus S. Benedicti Nursini und die liturgischen Hymnen des 6-9 Jahrhunderts*. Qu'on nous permette de regretter qu'en tête de ce recueil, préparé pour prendre place dans une série de textes patristiques, ne figurent pas les trois longs fragments si riches de substance théologique, du *Liber Hymnorum* de S. Hilaire de Poitiers, le créateur de l'hymnographie latine. Peut-être M. W. eût-il répondu à notre grief en alléguant les nombreuses rééditions récentes de ces pièces, d'ailleurs mutilées, par W. Meyer, Mason, Dreves et Blume, Lietzmann, Buzna, Feder, depuis leur découverte et leur première publication, en 1887, par Gamurrini. Nous y voyons néanmoins une réelle lacune, d'autant plus regrettable qu'Hilaire est représenté dans le recueil par une seule hymne, fort belle sans doute, mais dont l'origine hilarienne a été contestée, et que son dernier éditeur, le P. A. Feder, dans le tome LXV (1916) du *Corpus* de Vienne croit par prudence devoir ranger parmi les œuvres de l'évêque de Poitiers sous le titre *hymnus dubius*. Sur le texte de cette pièce, *Hymnum dicat* (*Repert. hymnol.* 8270), puisqu'aussi bien nous l'avons citée, nous ajouterons deux ou trois remarques. L'information de l'éditeur, si complète ailleurs, peut être ici prise en défaut : ni les récents travaux du P. Feder, ni l'ouvrage apprécié de V. Buzna : *De hymnis S. Hilarii episcopi Pictaviensis* (Calocza,1911) n'ont été utilisés. L'importante étude de W. Meyer sur le sujet (*Nachrichten* de Göttingen, 1903, p. 163 suiv.) paraît n'avoir été connue que par les citations de Blume. L'établissement du texte et l'annotation s'en sont ressentis. Ainsi, la lecture du v. 6 par M. W. est assez déroutante. On y invoque le Christ : vv. 5-6. *Dextra Patris, mons et agnus, angularis tu lapis, / Sponsus idem,* el, *columba, flamma, pastor, ianua !* La leçon *el,* Dieu en hébreu, que M. W. emprunte à deux mss. irlandais pour la substituer à *vel,* fort bien attesté par tous les autres, ne peut se soutenir, malgré la note qui l'appuie (p. 6, n. 6). Deux citations suffiront. Origène, *in Genesim,* XIV, 1, écrit : *Sponsus tanquam Verbum Dei ipse appellatur, et tanquam sapientia* i p s e r u r s u s s p o n s a *nominatur.* Comparez Isaïe, LXI, 10. (Pour *columba,* employé ici à la place de *sponsa,*

voir *Cantic.*, V, 12.) Et, dans Hilaire lui-même (*in Matth.*, XXVII, 4), nous lisons : *Sponsus atque sponsa Dominus noster est in corpore Deus. Nam ut spiritus carni, ita spiritui caro sponsa est.* « *Et* », dans ce cadre, ne peut se défendre ; son intrusion vient rompre l'accord mis entre la double donnée symbolique. Au v. 60, nous préférons lire *Spiritum Dei perfectum, Trinitatis vinculum,* et non *Spiritum Dei, perfectae Trinitatis vinculum* ; au v. 63, *tinctos sancto Spiritu,* et non *unctos sancto Spiritu.* Les changements introduits dans l'ordre des dix derniers vers sont assez arbitraires. Par contre, nous estimons avec M. W. que les vers 25 et 26, sur le miracle de Cana, précédant le prodige des cinq pains multipliés (vv. 27-28), ne sont pas interpolés, encore que le texte en ait été sensiblement altéré par les copistes. Comparez avec S. Hilaire, *de Trinitate,* III, 5-6 ; III, 18 ; VI, 23 ; VII, 36. Notons encore une erreur typographique, page 1, qui fait mourir l'évêque de Poitiers en 358.

Nous ne voudrions nullement qu'on étende aux autres pièces du recueil les critiques formulées à propos de la première. Les *Early Latin Hymns* constituent une œuvre assez solide et assez utile pour qu'on les recommande chaleureusement aux lecteurs, hymnologues, théologiens, historiens des lettres. L'hagiographe pourra, en outre, porter une attention plus spéciale sur les hymnes IX (*Agnes beatae virginis*), XI (*Victor, Nabor, Felix, pii Mediolani martyres*), XII (*Grates tibi, Iesu, novas,* sur SS. Gervais et Protais), XIV (*Apostolorum supparem Laurentium*), d'Ambroise ; XXVIII (*En martyris Laurentii*), de Prudence ; et l'anonyme CXXV (*Martyris ecce dies Agathae*).

Ayant transcrit les sous-titres du petit ouvrage de M. l'abbé Vanderstuyf, nous n'avons plus à en détailler ici le contenu. Son but est tout pratique : « donner au lecteur qui désire prier d'âme et d'esprit avec l'Église catholique latine une traduction aussi exacte que possible des hymnes de l'Ordinaire et un commentaire à la fois court et substantiel. » La réalisation de ce programme, qui paraît simple, a dû exiger un rude labeur. Entre les versions en prose, le plus souvent prolixes ou négligentes, et les traductions rimées, celle de Racine par exemple, l'auteur a choisi une *via media* : il a gardé le vers et lâché la rime. Au lecteur de juger s'il a rencontré la pleine réussite. A dire le vrai, les « belles infidèles » de Racine ont gardé bien des charmes ! M. Coens.

139. — * Ant. Matějček, *Le passionnaire de l'abbesse Cunégonde.* Prague, Jan Šteuc, 1922, in-8°, 23 pp., et reproduction en fac-similé.

140. — * Ernst Weil. *Der Ulmer Holzschnitt im 15. Jahrhundert.* Berlin, Mauritius-Verlag, 1923, in-4°, 173 pp., gravures.

C'est moins aux hagiographes qu'aux historiens de l'art que s'adresse ce volume, où sont reproduites les miniatures du manuscrit XIV A. 17. de la bibliothèque de l'Université de Prague. Le titre de Passionnaire est trompeur, car voici de quoi se compose le volume : 1) Traité du brave chevalier ; 2) Dialogue de la Vierge et de S. Jean ; 3) Description des habitations célestes ; 4) Discours du pape Léon sur la Passion du Christ, suivi du Dialogue de la Madeleine et de la Vierge. J'emprunte ces titres à M. Matějček. Les textes sont latins et trois d'entre eux ont pour auteur le dominicain Kolda. Le livre a été commandé par l'abbesse Cunégonde, fille aînée du roi Premysl - Otakar II, entrée en 1302 au monastère de Saint-Georges à Prague. Le scribe Benoît était chanoine de l'église Saint-Georges au château de Prague. Les trois personnages sont représentés, avec un groupe de religieuses, sur le frontispice du volume. Les autres miniatures se rapportent au texte, surtout à l'histoire de la Passion.

En annonçant ici même le *Manuel de l'amateur de la gravure sur bois* de W. L. Schreiber (*Anal. Boll.*, XIII, 157 ; XIV, 352) nous avons dit ce que l'étude des monuments xylographiques et des incunables illustrés pouvait apporter de lumière à l'histoire religieuse du moyen âge finissant et notamment à l'histoire du culte des saints. M. Weil, en prenant pour sujet de ses recherches les origines de la gravure sur bois à Ulm, n'a pas envisagé spécialement ce côté des choses. Il a voulu avant tout écrire un chapitre de l'art de la gravure et de la typographie dans un coin de l'Allemagne où il a été cultivé avec succès. Il en a relevé les produits très consciencieusement, et les étudie par ordre de dates, depuis l'origine jusqu'à la fin du XVe siècle. L'abondante illustration est bien distribuée dans ces pages. Les notes sont rejetées à la fin. En appendice le catalogue des livres illustrés sortis des différents ateliers d'Ulm depuis 1473 jusqu'en 1499 en ajoutant les ouvrages des mêmes imprimeurs qui empiètent sur le siècle suivant ; suit un catalogue semblable des calendriers ; enfin une liste des gravures, incunables etc. d'autre provenance dont il a été question dans l'ouvrage. Parmi les sujets religieux les représentations des souffrances du Christ semblent

dominer à cette époque. La gravure 2 représente S. Georges à cheval enfonçant sa lance dans la gueule du dragon. Au-dessus de la scène on voit une sainte agenouillée, les mains jointes et portant une couronne, ce qui la fait ressembler au type de la Sainte Vierge. C'est là, semble-t-il, une transformation, inconsciente sans doute, de la figure de femme qui fait essentiellement partie de la scène du dragon, depuis Persée et Andromède. On remarquera, p. 137, une curieuse gravure empruntée au Psautier de Marie d'Alain de la Roche, imprimé à Ulm en 1501. L'auteur l'appelle « eine Schutzmantelmaria ». C'est la Vierge dite de miséricorde qui abrite ses protégés sous son large manteau. Au-dessus, on voit le Père céleste, et dans ses mains trois longs épieux. L'artiste, qui n'a probablement pas compris son modèle, a représenté à sa manière les flèches de la colère divine que l'on voit assez souvent sur les tableaux. Cf. PERDRIZET, *La Vierge de Miséricorde*, p. 113-24. H. D.

141. — * Lucy MENZIES. *The Saints in Italy*. A Book of reference to the Saints in Italian Art and Dedication. London, The Medici Society, s. a., in-8°, XVI-496 pp.

Ce n'est pas la première fois que la visite des églises et des musées d'Italie donne l'idée de suppléer à un bon traité d'iconographie, qui n'existe pas encore, par un guide provisoire que l'on peut mettre dans sa poche à côté du Baedeker. L'auteur de l'élégant petit volume que nous annonçons n'a pas d'autre prétention. La partie principale du livre est un dictionnaire, où les saints italiens — et bon nombre d'autres — sont énumérés et caractérisés par une courte notice. Comme les artistes, peu soucieux de l'histoire, recherchent avant tout le pittoresque et puisent de préférence dans la légende, c'est celle-ci qu'il fallait avant tout faire connaître, et l'auteur a eu raison de tenir compte non moins de « l'humble tradition locale » que des *Acta Sanctorum*. Après la liste des saints vient celle des emblèmes que l'art a choisis pour les désigner. Suit une note caractérisant les principaux ordres religieux qui ont donné à l'Église tant de saints. Le livre rendra les services que demande le public auquel il s'adresse. H. D.

142. — * J. Armitage ROBINSON. *Somerset Historical Essays*. London, British Academy, 1921, in-8°, VIII-160 pp.

143. — * ID. *The Times of Saint Dunstan*. Oxford, Clarendon Press, 1923, in-8°, 188 pp., une phototypie.

144. — * C. H. Heale. *A Short Account of the Foundation of the Prebendal Stalls in Wells Cathedral, together with a List of the Names of many Prebends.* Reprinted from *The Somerset County Herald,* 1924, in-16, 87 pp.

Le comté de Somerset en général et l'ancien diocèse de Wells en particulier peuvent rendre grâces à leur étoile. Ce qu'avait diligemment ébauché et préparé une pléiade d'historiens locaux (la *Somerset Archaeological and Natural History Society* est au tout premier rang des associations anglaises de ce genre), une extraordinaire bonne fortune a permis de le faire connaître au grand public : n'est-ce pas dans la studieuse solitude de Downside qu'Edmund Bishop vint terminer sa longue carrière ? Et quelques années après lui, craignant pour ses chères études le bruit de la grande ville et l'embarras des dignités futures, le savant et vénérable doyen de Westminster venait s'établir à l'ombre de la paisible cathédrale de Wells. Cédant, comme tel autre éminent ecclésiastique anglican, au charme du *Muniment Room* de Westminster Abbey, il était déjà devenu médiéviste. Sa retraite ne pouvait être inféconde. Il suffira de rappeler les études érudites qui s'intitulent *The Saxon Bishops of Wells* et *Some Memories of Saint Dunstan in Somerset,* et telles contributions à l'hagiographie locale que nous avons présentées déjà à nos lecteurs (supra, p. 100-120). Les toutes meilleures parmi les études réunies dans les *Somerset Historical Essays,* sont peut-être à notre point de vue un peu trop spéciales. Contentons-nous de citer celles sur les premiers doyens de Wells et les plus anciens archidiacres du Somerset, sur Pierre de Blois et l'évêque Jocelin. Autrement intéressants pour nous sont les deux essais sur Glastonbury, le premier surtout où M. R. s'attache aux sources et aux interpolations de l'œuvre fameuse de Guillaume de Malmesbury *De antiquitate Glastoniensis ecclesiae ;* on n'ignore pas que la question est ouverte depuis plus d'un demi-siècle et quelle importance ont pour l'hagiographie ces légendes audacieuses qui voudraient accaparer pour la célèbre abbaye tous les saints anglais, ou à peu près tous, depuis les temps apostoliques, en passant par S. David, S. Patrice, S. Benignus, Ste Brigitte et le reste. Nous constatons avec plaisir que M. R., qui semble n'avoir fait aucun usage de la littérature contemporaine sur son sujet, arrive par cette méthode personnelle et autodidactique à des conclusions qui rappellent fort celles de travaux bien connus. C'est une intéressante contre-épreuve. Le chapitre suivant, sur les abbés saxons de Glas-

tonbury, tente d'élucider un peu, à force de compulser les chartes, des questions fort obscures ; la diplomatique est un terrain où M. R. aime à manœuvrer. On est heureux d'avoir sous la main les résultats de ses patientes et ingénieuses recherches.

L'autre volume du même auteur est l'édition de conférences qu'il a faites à l'Université d'Oxford comme *Ford Lecturer*, à la fin de 1922. Ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre se souviennent du charme varié de ces érudites causeries. L'auteur avoue d'ailleurs en commençant qu'il usera des privilèges du conférencier : entraînant ses auditeurs à travers le temps et l'espace et les supposant déjà pas mal au courant de la géographie des régions qu'il traverse, il les invite à flâner ici ou là pour admirer un paysage, sans avoir l'air de se presser vers aucun but. Et pourtant au terme de ces aimables digressions on est amené à lui donner raison, non seulement sur tels ou tels points de détail, mais sur sa thèse principale de l'origine bien anglaise du mouvement de réforme monastique auquel S. Dunstan attacha son nom. A les relire on retire un autre profit : celui de se sentir en communion avec les grands hommes de ce siècle de l'histoire d'Angleterre, qui aurait pu sembler vide de personnalités intéressantes, et de voir compris et jugés par un *scholar* anglais et moderne des plus distingués, S. Dunstan, S. Ethelwold, S. Oswald, pour ne citer que les héros de l'hagiographie. Inutile de dire que sur bien des points les opinions traditionnelles ont été considérablement secouées et bien souvent corrigées par le très personnel auteur. Notons surtout les pages sur la date de la naissance de S. Dunstan, sur la Vie de S. Ethelwold par Aelfric et celle attribuée à Wulfstan. Un curieux appendice et une planche en collotype nous donnent une idée de cette sorte de jeu d'échecs ou de l'oie appelé l'*Alea Evangelii*, où l'on pouvait joindre à l'étude des canons eusébiens un agrément semblable à celui qu'affectionnèrent les Grecs pendant le siège de Troie. Ce hors-d'œuvre est un peu du sujet, puisque c'est de la cour d'Athelstan qu'il fut rapporté en Irlande par Dubinse, « sage et évêque du monastère de Bangor ». Son inspiration rappelle le jeu des vertus inventé par S. François de Borgia pour charmer d'autres cours et d'autres monastères. Un autre irlandais, que M. R. loue peut-être un peu trop facilement sur la foi d'une expression dont les Quatre Maîtres sont assez prodigues, Mael-Brighte, compte aussi parmi les ecclésiastiques étrangers qui visitèrent la cour d'Athelstan. Mais nous n'en finirions pas si nous voulions épuiser tout ce qui nous intéresse dans le volume. Il le faut lire.

Le Révérend C. H. Heale consacre sa laborieuse vieillesse à de plus humbles mais non moins utiles travaux. Nous avons cité déjà (p. 115, note 5), son étude sur S. Cyngar et Congresbury parue dans la *Somerset County Gazette* (une coquille nous avait fait écrire *Country* et un peu plus bas par deux fois *Arnold Foster* pour *Arnold-Forster*). Outre la monographie très fouillée sur les stalles de Wells, de nombreux articles ont encore été publiés par le même érudit sur différents sujets d'histoire locale, trop modernes pour que nous nous y arrêtions ici. P. Grosjean.

145. — * Charles H. Robinson. *The Life of Otto, Apostle of Pomerania (1060-1139) by Ebo and Herbordus*. Londres, S. P. C. K., 1920, in-8°, 193 pp. (=*Translations of Christian Literature.* Series II. Latin Texts).

146. — * Johann Joseph Laux. *Der heilige Bonifatius, Apostel der Deutschen*. Freiburg i. Br., Herder, 1922, in-8°, 307 pp., gravures.

Nous ne pouvons omettre de signaler ces deux ouvrages qui retracent, d'une manière fort différente, la féconde carrière de deux apôtres de la Germanie.

Il suffit de jeter un regard sur la longue série de textes classés dans la *Bibliotheca hagiographica latina* sous les nos 6392-6407, pour conclure que, s'il ne paraît pas aisé de replacer en pleine lumière historique la grande figure de l'évêque de Bamberg, S. Otton († 1139), c'est à cause de l'abondance même et de la complexe variété des documents qui nous restent. Vies, miracles, éloges en prose et en vers, dialogue sur les vertus du saint, textes complets ou mutilés, recensions longues ou brèves, on ne peut toujours débrouiller les liens de mutuelle dépendance qui unissent toutes ces pièces. M. Robinson ne s'y est pas essayé ; aussi bien son but ne l'y conduisait-il pas. Mais nous sommes fort surpris que, dans une *Introduction* d'allure bibliographique et critique, l'auteur, qui montre le souci d'être complet, ait négligé et passé sous silence la pièce la plus ancienne et, partant, capitale : *Relatio de piis operibus Ottonis* (*BHL.* 6392), éditée par Holder-Egger dans *M.G.*, Scr. XV, 1156-66. M. R. a consacré tous ses soins de critique et de traducteur à la *Vita* par Ebo de Michaëlsberg, qu'il date de 1151, et au *Dialogus de vita* par Herbordus, lequel aurait écrit sept ans plus tard. Quant à la Vie par le moine anonyme de Prüfening (non Prüfling), elle serait postérieure à toutes deux. Une rapide lecture du commentaire de Holder-Egger corrigeant les vues erronées de Koepke, l'éditeur des trois

documents signalés plus haut, eût, croyons-nous, ruiné la confiance que M. R. a dans son système. La publication de la *Relatio*, en 1888, confirma une conjecture de Georg Haag : l'anonyme de Prüfening, Ebo et Herbordus ont successivement puisé à une source commune. M. R., lui, déclare cette opinion *untenable !*

A la vérité, c'est son œuvre de traducteur qui surtout importe. A une époque où la « missiologie » s'érige en science indépendante et occupe l'horizon de beaucoup d'esprits, la version anglaise des deux « Missionary Tours » de l'apôtre des Poméraniens sera la bienvenue ; ses « Methods of action » pourront de la sorte devenir un objet d'étude à la portée de tous. Signalons que les deux textes d'Ebo et d'Herbordus n'ont pas été placés ici à la suite l'un de l'autre, et qu'ils sont loin d'être complets. Les chapitres traduits ont été disposés sur une seule trame, qui représente les livres II et III d'Ebo ; des sections d'Herbordus, placées entre crochets, tantôt suppléent, tantôt même remplacent Ebo. On peut, à plus d'un point de vue, ne pas estimer heureux pareil mélange.

La nouvelle biographie de S. Boniface par le P. Laux a reçu en Allemagne un excellent accueil ; elle le mérite pleinement. « Encore une Vie du grand évêque de Mayence ! » s'est objecté l'auteur, tout le premier, dans sa préface. Et il justifie l'entreprise par un mot de von Simson, dans l'introduction à sa version allemande de la *Vita Bonifatii* par Willibald : « On n'aura, disait-il, pour écrire l'histoire de S. Boniface, une base critique solide, que le jour où auront été publiées, commentées et rangées chronologiquement toutes les pièces qui forment la correspondance du saint évêque. » Or ce grand effort a été réalisé. Tentée par Jaffé, en 1866, l'édition a été récemment renouvelée par Tangl, dont on connaît en outre les nombreuses études critiques sur le sujet.

L'intérêt particulier que présente le récit du P. L. est d'avoir mieux mis à profit cette source précieuse d'information. D'une lecture facile, agrémenté d'illustrations variées, il vise un large public, les notes plus érudites ayant trouvé place dans des appendices réunis sous le titre commun « Bonifatiusfragen ». Pour celles-ci encore, l'auteur est fort redevable aux travaux de Tangl.

En finissant, il nous plaît de noter que le P. L. n'a pas négligé de citer parfois le beau livre que Godefroid Kurth écrivit jadis à Fulda, « à l'ombre du sanctuaire qui garde le plus grand trésor religieux de l'Allemagne ». M. Coens.

147. — * A. Kingsley PORTER. *Romanesque Sculpture of the Pilgrimage Roads.* Boston, Marshall Jones Company, 1923, in-8°, un volume de texte, XXVII-385 pp., 9 volumes d'illustrations.

148. — * Georgiana Goddard KING. *The Way of Saint James.* New York, G. P. Putnam, 1920, 3 vol. in-8°, XVI-463, VI-514, VIII-710 pp., gravures.

149. — * A. PISSIER. *Le culte de sainte Marie-Madeleine à Vézelay.* Saint-Père, au presbytère, 1923, in-8°, XVII-222 pp., gravures.

150. — E. VACANDARD. *La venue de Lazare et de Marie-Madeleine en Provence,* dans *Revue des questions historiques,* t. C (1924), p. 257-305.

Avec les pieux voyageurs qui ont foulé la route des pèlerinages, ont cheminé les idées qu'ils apportaient de leur pays et celles qu'ils rapportaient au retour. La littérature du moyen âge garde la trace visible de cette circulation, qui avait depuis longtemps attiré l'attention des érudits. On a commencé en ces derniers temps à se rendre compte de ce que l'art y a gagné. Personne n'a plus fait pour éclaircir cette matière que M. Kingsley Porter, le célèbre historien de l'architecture romane, en étudiant une des routes les plus fréquentées par les pèlerins d'autrefois, celle de Saint-Jacques de Compostelle. Comme ses précédents ouvrages, celui qu'il vient de publier sur la sculpture romane a pour point de départ l'étude des monuments faite sur place, appuyée d'une vaste lecture. Dans un volume de texte sont exposés avec beaucoup d'ordre et dans un style d'une concision exemplaire les résultats de longues recherches. M. P. a rapporté de splendides clichés d'une foule d'endroits où bien peu de chercheurs pourraient le suivre, non seulement en Europe, mais dans son pays même où les musées de New York, de Boston, de Cambridge Mass. ont été mis à contribution. Plus de quinze cents monuments reproduits en phototypie remplissent les 9 volumes de planches, classées dans l'ordre suivant : II. Bourgogne (nº 1-150) ; III. Toscane et Apulie (151-261) ; IV. Aquitaine (262-512) ; V. Catalogne et Aragon (513-636) ; VI. Castille, Asturies, Galice (637-895) ; VII. France Occidentale (896-1138) ; VIII. Auvergne et Dauphiné (1139-1277) ; IX. Provence (1278-1410) ; X. Ile de France (1411-1527). C'est là une documentation unique que le consciencieux auteur met sous les yeux de quiconque sent le besoin de le contrôler, et qui peut servir de point de départ à une foule de nouveaux travaux.

Il est bon de se demander d'abord comment les itinéraires étaient

combinés pour la plus grande satisfaction des pèlerins. La piété de ces braves gens se compliquait bien un peu de tourisme, mais il est incontestable que la grande attraction de nos voyageurs étaient les précieuses reliques, et on s'arrangeait de manière à leur montrer un grand nombre de tombeaux illustres. Ils visitaient Sainte-Foy à Conques, Saint-Trophime à Arles, Saint-Sernin à Toulouse, Saint-Isidore à Léon, Saint-Léonard près de Limoges, Saint-Front à Périgueux, Sainte-Radegonde et Saint-Hilaire à Poitiers, Sainte-Madeleine à Vézelay, Saint-Eutrope à Saintes, Saint-Seurin à Bordeaux, Sainte-Véronique à Soulac, Saint-Facundus et Primitivus à Sahagun, Saint-Martin à Tours. Ces sanctuaires, très fréquentés, étaient des monuments remarquables, que la générosité des fidèles permettait d'entretenir et d'embellir, et dont un bon nombre s'inspirait d'une tradition artistique dont il importe de connaître l'origine. M. P. constate que la basilique de Santiago, commencée en 1078, consacrée en 1102 et terminée en 1124, marque un progrès notable en architecture. Faut-il la rattacher à l'art français ou à l'art espagnol? A cette époque on choisissait pour ces grandes entreprises, les meilleurs maîtres dans l'art de bâtir, sans souci de leur origine, et des éléments étrangers pénétraient nécessairement dans les ateliers indigènes. Quelle que soit l'influence prédominante qui s'exerça dans celui de Compostelle, on peut dire qu'il devint un des centres de création artistique les plus actifs de l'Europe au XIIe siècle et que son influence sur l'architecture et la sculpture de l'époque fut considérable. Le type architectural réalisé dans la basilique de Saint-Jacques devint celui d'un grand nombre d'églises échelonnées le long de la route des pèlerins. Parmi les églises copiées sur ce modèle (sans compter celles qui ont subi des influences de détail), M. P. cite Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Foy de Conques, Saint-Martin de Tours et Saint-Martial de Limoges. Pour MM. Mâle et de Lasteyrie, c'est au contraire la basilique de Tours, celle de 994, qui serait le prototype des églises de cette famille. M. P. juge peu solides les conclusions tirées des fouilles, et n'admet pas qu'une construction de ce type ait existé à Tours un siècle plus tôt que partout ailleurs. Celle dont le guide des pèlerins dit en termes exprès : *super quem ingens basilica veneranda sub eius honore, ad similitudinem scilicet beati Iacobi miro opere fabricatur*, est l'église construite après l'incendie de 1123 (1122).

L'auteur, dès les premières pages, s'occupe du problème chronologique très délicat qui se pose pour beaucoup de monuments de la

période romane. Il croit que, pour des raisons théoriques, on a trop souvent abaissé les dates, et qu'il faut plutôt s'en tenir à celles des témoignages écrits, qui fixent le commencement de la construction ou la dédicace de l'édifice. Il est peut-être dangereux d'énoncer des règles générales en ces matières. Par exemple, on est étonné, en lisant certaines chroniques, de la fréquence des reconstructions nécessitées par les incendies ou d'autres causes, et l'histoire de la basilique de Tours est particulièrement intéressante à ce point de vue. Ce qui est vrai d'ailleurs, et a été redit bien des fois, c'est qu'il peut s'écouler un temps relativement long entre la pose des premières assises et même entre la consécration d'une église et l'achèvement de la construction, et cela est vrai surtout pour la sculpture. Ainsi, on conçoit aisément qu'on n'ait pas toujours été également pressé de dégrossir les chapiteaux. Il y a dans l'estimation de la date d'un édifice un élément d'incertitude qu'il serait imprudent de négliger. Il n'en est que plus vrai qu'en bien des cas les indices fournis par les textes sont plus précieux que les dates résultant des systèmes des archéologues.

Les pèlerinages ont incontestablement servi à propager certains types iconographiques, et les exemples seraient faciles à rappeler. Il en est deux, cités par M. P., qui pourraient fournir matière à de nouvelles recherches. La façade de certaines églises est ornée de l'image d'un cavalier qui foule aux pieds de sa monture un personnage gisant à terre. On veut que ce cavalier soit Constantin, et certains textes donnent à croire qu'il en est ainsi dans certains cas. M. Mâle pensait que ce type a été rapporté de Rome par les pèlerins, qui ont pris pour la statue du premier empereur chrétien celle de Marc-Aurèle, placée autrefois près du Latran, actuellement au Capitole. M. P. rejette cette explication, pour de bonnes raisons, nous semble-t-il. Je ne sais s'il est également heureux dans l'interprétation des monuments où l'on distingue près du cavalier une figure de femme, ainsi à Châteauneuf-sur-Charente, à Angoulême et Saint-Jouin-de-Marne. M. Mâle y reconnaissait l'Église, alors que lui veut y voir la mère de Constantin, Hélène. L'importance tout à fait secondaire donnée dans la composition à cette figure féminine rend l'identification peu vraisemblable. La scène fait plutôt songer à la légende du tueur de dragon, à laquelle est presque toujours mêlée une femme, et que l'on a racontée d'un grand nombre de saints, par exemple de S. Théodore et plus tard de S. Georges. Je ne cherche pas à mettre l'un de ces deux saints à la place du prétendu Constantin, et

encore moins à identifier celui-ci avec un des saints cavaliers si nombreux chez les Coptes. Le problème est loin d'être résolu.

On cite des statues équestres de S. Jacques lui-même. A ce propos, M. P. croit pouvoir affirmer que la popularité de S. Jacques n'a pas été sans réagir sur l'iconographie des apôtres, et que le groupe des douze s'est multiplié sous l'influence du pèlerinage de Compostelle. Ceci aurait besoin d'être démontré. La représentation du collège apostolique a été très tôt un des motifs préférés de l'art chrétien et n'a pas attendu la vogue du sanctuaire de Santiago pour attirer l'attention des artistes.

Il est à peine besoin de dire que si, dans un cas particulier, M. P. a pu légèrement forcer la note, la thèse qu'il a si solidement et si brillamment défendue n'en est nullement ébranlée.

Miss G. G. King nous entraîne également à sa suite sur les chemins qui mènent à Compostelle, et nous fait visiter les monuments où elle reconnaît l'air de famille qu'explique le mouvement du pèlerinage. Sans entrer dans les détails techniques qui sont du ressort d'un spécialiste comme M. K. P., elle décrit fort bien ce qu'elle a vu au cours de ses longues pérégrinations en Espagne, où son attention s'est également fixée sur de nombreuses églises plus anciennes, produits d'un art indigène indépendant de l'influence française. Elle compte revenir à ce sujet intéressant, et nous donner sans doute le pendant des trois volumes élégamment imprimés et illustrés avec goût, qui ont principalement pour objet « le chemin de Saint-Jacques. » Je dis principalement, car si l'auteur a beaucoup fréquenté ce chemin, elle a lu bien davantage, et le fruit de ses lectures nous est libéralement communiqué. Oserais-je dire que ces réminiscences continuelles, ces allusions et ces citations accumulées font parfois tort à la clarté et détournent du sujet principal? Que nous importent, lorsqu'il s'agit des débuts du culte de S. Jacques en Espagne, les vers de M. Paul Claudel et l'image bizarre qu'ils évoquent? Que viennent faire ici les considérations sur le culte de Mithra, d'Isis, de Sérapis, de la Déesse Syrienne, et les lieux communs à la mode sur les religions comparées? Je crains que dans ses excursions aventureuses à travers un domaine si imparfaitement exploré Miss K. n'ait confié sa fortune à des mains peu sûres. M. Goblet d'Alviella et quelques autres « historiens des religions » sont des guides un peu inquiétants, et alors qu'il y avait tant de choses intéressantes à dire sur le sujet propre du livre, il aurait certes mieux valu sacrifier des hors-d'œuvre. Si je comprends bien, Miss K. partage encore

certaines idées, fort démodées, sur les emprunts de l'hagiographie au paganisme. Ainsi, il est deux fois question (t. III, p. 295, 303) de sainte Proserpine, d'après une inscription publiée par Florez :*Proserpinae sanctae G. Iulius Parthenopaeus* etc. C'est le *C.I. L.* II. 144,auquel on peut ajouter *C.I.L.* II. 1044. L'inscription est très connue. Nous l'avons citée avec un grand nombre d'autres du même genre en faisant remarquer qu'elles n'ont guère entraîné les confusions que l'on semblerait redouter (*Anal. Boll.*, XXVIII, 158 sqq.). Si dans son prochain ouvrage sur l'Espagne Miss K. veut s'attacher plus étroitement à la méthode de M. Kingsley Porter, le mérite réel de ses études sur les monuments n'en sera que mieux apprécié.

Vézelay est sur la route de Saint-Jacques. L'admirable basilique de Sainte-Marie-Madeleine était une des étapes du pèlerinage de Compostelle, outre qu'elle était un but pour beaucoup de fidèles qui ne pouvaient entreprendre un voyage plus lointain. L'abbé Pissier, qui vit pour ainsi dire à l'ombre de ce sanctuaire, a consacré au monument une monographie importante. relevée par une illustration abondante et de bon goût. Les sept premiers chapitres forment une histoire détaillée du pèlerinage de Vézelay à travers les siècles, suivis d'un huitième chapitre sur Ste Marie-Madeleine dans l'art du moyen âge, que l'auteur a confié à un spécialiste, M. Albert Vuaflart. Malgré le nombre considérable de monuments de toute catégorie passés en revue par ce savant, ce n'est là qu'une esquisse — excellente d'ailleurs — de l'iconographie de la sainte. On n'en finirait pas d'énumérer, par exemple, les « Mises au tombeau » où elle figure, et c'est ainsi que le fameux groupe de Niccolò de Bari dans l'église de Santa Maria della Vita à Bologne, et autres œuvres apparentées ne sont point citées (voir par ex. VENTURI, *Storia dell' arte Italiana*, t. VI, p. 754-58). Les pièces justificatives sont : 1) Le texte de la translation des reliques de Ste Madeleine à Vézelay (*BHL.* 5498) d'après le ms. latin de la bibliothèque Nationale de Paris 12 602, collationné sur les mss. 17 636 et 13 090 ; 2) la traduction bourguignonne de cette relation, tirée du manuscrit français de la bibliothèque Nationale 13 496 ; 3) la traduction de la bulle de Pie II du 20 décembre 1458, en faveur de Vézelay.

La première partie de l'ouvrage est le résultat de recherches consciencieuses. Dès le XIe siècle surtout, les foules ont afflué à Vézelay où la dévotion à Ste Marie Madeleine existait d'ailleurs avant que l'on se persuadât d'être en possession de ses reliques. A propos de la provenance du corps saint, M. P. discute le travail de Mgr Du-

chesne sur la légende de S[te] Madeleine et essaie de le réfuter. Je regrette ce chapitre VII, qui dépare un beau livre, non pas qu'il soit interdit de différer d'avis avec l'éminent critique, mais parce que les raisons apportées sont vraiment trop faibles. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à l'auteur qu'il raisonne avec calme et dignité, et ne se permet aucun de ces écarts de plume auxquels les discussions sur ces matières nous ont trop habitués. Dans la liste des savants amis auxquels M. P. exprime sa reconnaissance pour les encouragements et les conseils qu'il en a reçus, on rencontre le nom de M. Étienne Lamy. Loin de nous de contester les mérites de cet écrivain ; mais je ne sache pas qu'il ait la moindre autorité en matière de critique, et on ne peut s'empêcher de penser que M. P. lui sait gré surtout d'avoir fait chanter en l'honneur de S[te] Madeleine les cigales de Provence. Beaucoup d'âmes simples en ont été si ravies que Mgr Duchesne leur a paru définitivement réfuté. Il serait temps d'en finir avec de pareils arguments et de ne plus rappeler, entre gens sérieux, cette agréable boutade, autrement que pour en sourire.

Si l'on ne veut pas reprendre le mémoire de Mgr Duchesne, il faudra lire celui de M. Vacandard, qui aurait dû faire partie du IV[e] volume de ses *Études de critique et d'histoire religieuse* (voir *Anal. Boll.*, XLI, 195) et que la *Revue des Questions historiques* a publié très opportunément. L'argumentation de l'illustre savant y est reprise et fortifiée en plusieurs endroits, dans une exposition parfaitement limpide. Il faut être singulièrement étranger aux études historiques pour maintenir, après cela, la vieille thèse si souvent réfutée. Certains esprits timides ferment inconsciemment les yeux à la lumière, parce qu'ils redoutent les conséquences d'une adhésion et s'imaginent que la recherche des origines d'une dévotion doit avoir pour effet d'ébranler la dévotion elle-même. Pour comprendre dans quel esprit les travaux des critiques ont été conduits, il est utile de rappeler une fois de plus, avec M. V., ces belles paroles de Mgr Duchesne : « L'autorité ecclésiastique comprendrait très mal son devoir, si elle faisait table rase d'une tradition de culte qui dure depuis six cents ans. Après tout, les honneurs rendus à la mémoire de S[te] Marie-Madeleine en Provence ne sauraient choquer aucun catholique, fût-il le critique le plus sévère. Que le lieu où on les lui rend ait été déterminé d'après une tradition plus ou moins suspecte, que les reliques de ce sanctuaire soient authentiques ou apocryphes, cela n'empêche pas la piété d'être sincère, et c'est ce qui importe à Dieu et aux hommes. »

H. D.

151. — * A. Sorbelli. *Una raccolta poco nota d'antiche vite di santi e religiosi domenicani.* Bologna, Stabilimenti poligrafici riuniti, 1922, 27 pp. Extrait de *Rendiconto delle Sessioni della R. Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna.*

La *Cronica magistrorum generalium ordinis fratrum Predicatorum* de Jérôme Borselli († 1497), conservée à la bibliothèque de l'Université de Bologne, n'a jamais été imprimée. Les anciens hagiographes de l'ordre de S. Dominique la connaissaient bien ; non seulement Leander Alberti et Ambrosius Taëgi, ainsi que le signale M. Sorbelli, lui ont fait de larges emprunts, mais d'autres encore, comme Michel Pio, la citent souvent. C'est que Borselli a ajouté en appendice ou même inséré dans sa chronique des biographies entières de bienheureux de son ordre : S. Dominique, Hyacinthe de Cracovie, Marguerite de Hongrie, Hélène de Hongrie, Jacques de Mevania, Vanna d'Orvieto, Jacques de Venise, Simon de Rimini, Marguerite de Città di Castello, Maurice de Hongrie, Venturino de Bergame, Sibillina de Pavie, Robert de Naples, Marcolin de Forli, Nicolas de Ravenne, Marie de Venise, Vincent Ferrier, Antonin de Florence, Antoine de Ripolis, Conrad de Ariostis, Constant de Fabriano, Jean de Pistoie. La plupart de ces biographies nous sont connues par ailleurs ; mais, remarque M. S., souvent la recension de Borselli semble plus complète, plus conforme à l'original. Cette première impression demanderait évidemment à être confirmée par une comparaison attentive des textes. Sans doute Borselli a pu avoir sous les yeux des originaux aujourd'hui perdus ou des copies plus anciennes et peut-être plus correctes que celles qui nous sont parvenues. Mais ces textes meilleurs, dont il indique soigneusement la provenance, les a-t-il reproduits mot pour mot ? Ou n'en a-t-il pas plutôt, selon l'usage de son temps, retouché arbitrairement le style ? C'est le cas, assurément, pour la légende de la B^{se} Hélène de Hongrie. Le texte original de cette légende a été édité naguère par M. Fawtier (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 216) d'après un manuscrit de Sienne, et le sera de nouveau dans le tome IV de Novembre des *Acta Sanctorum*. Une comparaison même rapide entre les deux rédactions montre à l'évidence que la recension de Borselli, identique pour le fond mais légèrement différente pour la forme, est un remaniement postérieur du texte primitif. Il y a plus qu'une « assai stretta parentela » (p. 16) entre la Vie du B. Simon de Rimini telle que la donne Borselli et celle que publia le P. De Backer dans les *Acta Sanctorum* de Novembre, t. II, p. 211-22. Car le codex 1999 de Bologne est un

des deux manuscrits d'après lesquels le P. De Backer a établi son texte. A propos du B. Marcolin de Forli, Borselli atteste avoir vu, au couvent de Forli, « quam plura miracula in membranis scripta et autenticata per manum notarii ipsius beati Marcolini, exprimentia quomodo multos liberavit a variis multis et gravibus infirmitatibus. » Que sont devenus aujourd'hui ces précieux documents? se demande M. Sorbelli (p. 21). Nous sommes heureux de pouvoir lui répondre qu'il en existe une copie du XVII[e] siècle à la bibliothèque Nationale de Naples (*Anal. Boll.*, XXX, 197[7]) et une autre de la fin du XVI[e] ou du commencement du XVII[e] siècle à la bibliothèque Vallicellane (*Catal. Lat. Rom.* 419[9]). R. L.

152. — * Achatius BATTON. *Wilhelm von Rubruk, ein Weltreisender aus dem Franziskanerorden und seine Sendung in das Land der Tataren:* Münster i. W., Aschendorff, 1921, in-8°, XII-78 pp. (= *Franziskanische Studien,* Beiheft 6).

L'*Itinerarium* du franciscain Guillaume de Rusbroeck chez les Mongols (1253-1255) n'est pas sans intérêt pour l'hagiographie orientale (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 329 et sqq.). Aussi croyons-nous devoir signaler l'étude du P. A. Batton sur ce document important, encore trop négligé jusqu'à nos jours. Lorsqu'au XIII[e] siècle les Mongols menaçaient le centre de l'Europe, l'habile et entreprenant pontife Innocent IV chercha, dès 1245, pour conjurer le péril, à nouer avec eux des relations politico-religieuses. Mais les missions qu'il confia aux franciscains Laurent de Portugal et Jean de Plan Carpin, ainsi qu'au dominicain Ascelin, furent sans résultat. Ce qui n'avait pas réussi à Innocent IV, S. Louis tenta de le réaliser quelques années plus tard. Les circonstances politiques étaient alors changées. La poussée mongole s'était détournée de l'ouest vers le sud, du côté de l'Islam, et coïncidait avec la nouvelle croisade menée par le roi de France en 1248. Ce furent, cette fois, les Mongols qui firent aux chrétiens quelques avances. Mais S. Louis se méprit sur leurs véritables dispositions, et la mission dont il chargea le dominicain André de Longjumeau échoua complètement. N'abandonnant pas ses illusions, qu'entretenaient de fausses nouvelles, le roi voulut gagner la faveur d'un chef mongol, Sartach, que l'on disait converti au christianisme. C'est cette nouvelle mission qui échut au franciscain Guillaume de Rusbroeck. Les quelques détails que nous connaissons de sa vie sont tirés de l'*Itinerarium* et des écrits de son confrère Roger Bacon. Il est né, on ne sait la

date précise, au village de Rusbroeck, près de Saint-Omer. Il a dû vivre quelque temps à Paris, semble-t-il. En 1248, nous le trouvons en Égypte, dans la suite de S. Louis. Lorsqu'il fut choisi comme ambassadeur, il séjournait à Saint-Jean d'Acre. Il consacra près d'une année à la préparation de son voyage, et, le 7 mai 1253, il s'embarqua, avec quelques compagnons, à Constantinople pour la Crimée. L'expédition fut beaucoup plus longue et plus mouvementée qu'on n'avait pu le prévoir. Sartach, que Guillaume rencontra entre le Don et le Volga, le renvoya à son père Batou, et celui-ci, au Grand Khan Mangkou, en pleine Mongolie. Guillaume accompagna même l'illustre chef tartare jusqu'à Karakoroum, où il demeura plusieurs mois. Mais le but de l'ambassade ne put être atteint, et, le 9 juillet 1254, Guillaume prit le chemin du retour. Il regagna la Syrie par la Géorgie et l'Arménie, en passant par Ani, Erzeroum, Sébaste, Césarée de Cappadoce, Iconium et Sis. Il aborda à l'île de Chypre le 16 juin 1255. Son voyage avait duré plus de vingt-cinq mois, et le parcours effectué était d'environ vingt mille kilomètres. C'est à Saint-Jean d'Acre que se fixa Guillaume, et c'est là qu'il rédigea pour Louis IX l'*Itinerarium*, où se révèlent à chaque page l'énergie de son caractère et les qualités de son esprit, entre autres son merveilleux talent d'observation. La date de sa mort nous est inconnue. L'étude du P. B. est, dans l'ensemble, une bonne introduction historique à l'*Itinerarium*. Les deux derniers chapitres, consacrés au résumé de la relation et aux renseignements ethnographiques qu'elle nous fournit sur les Tartares, nous ont toutefois moins satisfait. Ils ne font pas soupçonner la grande richesse d'information enfouie dans ce document. Le P. B. ne semble pas se douter lui-même de l'importance de l'*Itinerarium* pour l'histoire des Nestoriens (cf. F. Nau, *L'Expansion nestorienne en Asie*, dans les *Annales du Musée Guimet. Bibliothèque de vulgarisation*, t. XL, 1913). Au sujet du Prêtre Jean, signalons une étude récente de M. C. Marinesco dans le *Bulletin de la Section historique de l'Académie Roumaine*, t. X (1923), p. 73-112. La bibliographie est par trop insuffisante en ce qui concerne l'Arménie au XIIIe siècle. Pour l'histoire des Mongols, il y a lieu de renvoyer à P. Pelliot, *Les Mongols et la Papauté*, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 3e sér., t. III (1922-1923), p. 3-30, et surtout à H. Cordier, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers*, t. II, 1920. Quelques redites auraient pu être avantageusement supprimées. Il est regrettable que l'étude du P. B. ne soit pas accompagnée d'une bonne carte géographique avec le tracé du voyage. J. Simon.

153. — * Walter Seton. *Nicholas Glassberger and his Works*, with the Text of his Maior Cronica Boemorum Moderna. Manchester, University Press, 1923, LIX-117 pp., 2 pl. hors texte (= *British Society of Franciscan Studies*, t. XI).

En quatre endroits de sa chronique de l'Ordre des Frères Mineurs, Nicolas Glassberger renvoie le lecteur à une « Cronica maior », et en des termes qui, une fois du moins, semblent le désigner lui-même comme l'auteur de cette autre chronique : *in maiori chronica posui*, dit-il. M. Seton avait cru naguère (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 399) pouvoir identifier cet ouvrage de Nicolas Glassberger, jusque-là inconnu, avec la *Cronica Maior Boemorum moderna* contenue dans un codex de Brünn, analysé par Beda Dudik. Aujourd'hui, ayant examiné par lui-même le codex de Brünn, M. S. renonce en partie à sa conjecture : ce n'est décidément pas la *Cronica Boemorum* que Glassberger avait en vue dans les quatre références susdites. Mais qu'il soit néanmoins le véritable auteur de cet ouvrage, cela reste chose acquise, aux yeux de M. S. Sans refuser à cette attribution une sérieuse probabilité, nous y mettrions un peu de réserve. Le distingué critique a-t-il suffisamment pris garde qu'en abandonnant la première partie de sa conjecture, il perdait par le fait même le principal argument sur lequel il avait d'abord fondé la seconde, à savoir le propre témoignage de Nicolas Glassberger : *in maiori cronica posui* ? Si la *maior cronica* n'est plus la Chronica Boemorum, le *posui* ne prouve plus rien par rapport à l'auteur de cette dernière. Les seuls arguments à retenir sont donc le fait que le codex de Brünn est écrit de la main de Nicolas Glassberger, et les termes par lesquels l'auteur de la Cronica Boemorum se désigne lui-même ; ces termes s'appliquent sans difficulté à Nicolas Glassberger : *Frater Nicolaus natus de Bohemia educatus in Moravia ordinis minorum de observantia*. M. S. publie la Chronique de Bohême à partir de l'année 1200, ce qui précède cette date n'intéressant pas l'histoire franciscaine. Les sources d'où le chroniqueur tira chacune de ses assertions ont été déterminées avec soin et très minutieusement indiquées. Outre de nombreux ouvrages bien connus, Nicolas eut à sa disposition des documents d'archives dont il est le seul à nous avoir conservé le contenu. R. L.

154. — * Henry Dwight Sedgwick. *Ignatius Loyola. An Attempt at an Impartial Biography*. London, Macmillan and Co., 1923, in-8°, XIII-399 pp.

155. — * Henri Fouqueray S. I. *Histoire de la Compagnie de Jésus en France, des origines à la suppression (1528-1762).* T. III. *Époque de Progrès (1604-1623).* Paris, Bureaux des Études, 1922, grand in-8°, xiii-648 pp.

Il est rare qu'un historien aborde un sujet concernant les Jésuites, sans placer en tête de son livre une profession d'impartialité. M. H. D. Sedgwick intitule son ouvrage : « *An Attempt at an Impartial Biography* » et il termine sa préface en disant : « I believe that I am fairly free from religious bias — although no one knows his own deep prejudices — and in telling Loyola's story, I shall be as strictly impartial as a profound admiration for this heroic soldier of Jesus will permit. » Nous tenions à citer cette phrase, car elle révèle exactement dans quel esprit cette biographie de S. Ignace a été composée. La parfaite probité intellectuelle a été servie par un choix très judicieux des sources. L'auteur répartit les nombreuses biographies de S. Ignace en trois classes. Dans la première il range les Vies écrites par des disciples du saint ou leurs successeurs immédiats, dans la seconde, toutes les Vies écrites depuis cette époque jusqu'à la fin du XIXe siècle et où, sauf Bartoli, on ne trouve trop souvent que des panégyriques ou des pamphlets ; enfin, dans la troisième, les travaux récents, exécutés suivant les exigences de la critique et dont toute polémique est absente. Parmi ces travaux l'auteur cite ceux des PP. Astrain, Tacchi Venturi, et ceux de M. H. Böhmer. Négligeant toutes les Vies de la seconde classe, M. S. s'est servi uniquement de ces derniers travaux et des premières biographies. Nous ne devons certes pas chercher dans son livre des résultats nouveaux. Mais sans rien ajouter d'essentiel aux données déjà connues, il a su les mettre en œuvre d'une manière originale et personnelle. Les divers milieux où vécut S. Ignace : l'Espagne, Paris, Rome, sont évoqués en des aperçus clairs et vivants ; en outre, et c'est peut-être là le principal intérêt de son étude, M. S. s'est, comme il le dit lui-même, livré à un travail d'interprétation, principalement sur le texte de l'autobiographie de S. Ignace. On ne demandait pas que cette analyse fût uniformément empreinte de sympathie ou d'admiration ; mais peut-être certaines réserves de M. S. sont-elles marquées un peu vivement. Avant de quitter Jérusalem, Ignace, après une dernière visite au Mont des Oliviers, se rappelle qu'il n'a pas noté exactement la direction des empreintes qu'on lui a montrées comme laissées par les pieds du Sauveur au moment de l'Ascension ; et il remonte pour préciser le

témoignage de ses yeux. M. S. ne cache pas que cette curiosité lui paraît superstitieuse. Le fondateur de la Compagnie avait une aversion pleine de méfiance pour Érasme. M. S. s'en étonne et disserte là-dessus longuement. Toutes ses impressions personnelles ne sont heureusement pas motivées avec la même abondance. Mais il en est plus d'une dans le nombre, qui prouve seulement que M. S. n'est pas encore entièrement familiarisé avec l'âme catholique et espagnole du XVI[e] siècle. Dans l'ensemble pourtant, son effort pour comprendre Ignace a été aussi heureux qu'il est loyal et sincère.

Le second volume du P. Fouqueray sur l'histoire de la Compagnie de Jésus en France, s'était arrêté à l'édit de Rouen (1604) par lequel les Jésuites étaient rappelés de l'exil et réhabilités. Depuis cette date mémorable, les destinées de la Compagnie sont étroitement liées à celles de la Maison de France ; pour cette nouvelle période les faits se groupaient comme d'eux-mêmes, autour des grands événements politiques. Le P. F. a donc réparti la matière du présent volume en trois chapitres : sous la protection de Henri IV (1604-1610), sous la protection de Marie de Médicis (1610-1618), sous la protection de Louis XIII jusqu'au ministère de Richelieu (1617-1623), marquant ainsi clairement qu'à partir de cette date les Jésuites jouiront de l'appui de la couronne et pourront non seulement réparer les ruines accumulées pendant neuf ans d'exil, mais développer leurs œuvres dans des proportions qu'ils n'avaient peut-être pas espérées eux-mêmes. « Époque de progrès » dit le P. F. ; c'est bien l'allure générale de cette période ; d'année en année les fondations se multiplient, beaucoup de villes désirent avoir un collège et c'est à peine si les Pères peuvent répondre aux sollicitations qui leur viennent des quatre coins de la France. Le grand nombre de ces fondations, presque toujours entourées de circonstances identiques et où tant de petits intérêts locaux entrent en jeu, offre une matière touffue et d'une ordonnance difficile. Une certaine monotonie était inévitable et malgré ses efforts le P. F. n'y a pas entièrement échappé. N'eût-il pas mieux valu, en un chapitre unique, exposer les grandes lignes de l'histoire de ces fondations et rejeter dans l'appendice les détails et les documents qui intéressent chacune d'elles ? Ainsi l'auteur réaliserait le double but qu'il s'est proposé : présenter l'histoire de la Compagnie de Jésus en France, en un récit suivi et susceptible d'intéresser le plus grand nombre possible de lecteurs et d'autre part mettre à la disposition des his-

toriens de nombreux documents. S'attarder trop longtemps à chaque fondation, c'est transformer une histoire générale en une série de monographies.

Ce premier quart de siècle se caractérise en outre par le grand rôle joué par quelques jésuites à la cour, entre autres par ceux qui eurent à remplir les redoutables fonctions de confesseur du roi. Parlant du P. Coton, qui le premier fut appelé à ce délicat ministère, le P. F. écrivait dans le volume précédent : « C'est donc autour de cette éminente personnalité que, pendant plus de vingt ans, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, vont se dérouler les destinées de son ordre dans le royaume ; aussi a-t-on pu intituler sa biographie : *Histoire de la Compagnie de Jésus en France au temps du P. Coton* » (p. 653). Cette période de vingt ans est précisément celle qui est embrassée dans le troisième volume du P. F. Nous ne savons si l'auteur en l'élaborant, a été amené à modifier son jugement ; en tout cas, à le lire, on n'a pas l'impression que le P. Coton, bien que toujours présent dans le récit, en soit la figure centrale. Mais ce que l'on ne sent pas assez dans son livre, c'est la cohésion interne de tout cet ensemble où sont accumulés presque sur le même plan trop de faits d'importance fort inégale. Nous aurions toutefois tort de nous appesantir sur ces remarques et de ne pas louer le zèle de l'auteur à recueillir de toutes parts les documents relatifs à son vaste sujet. Le P. F. est très au courant de toute la littérature hostile aux jésuites, et Dieu sait si elle fut abondante à l'époque dont il s'occupe. Les écrits contre la Compagnie, écrits émanés de membres du Parlement ou de l'Université, se font écho sans trève, et c'est peut-être pour avoir rencontré trop d'attaques injustes et perfides que l'auteur se tient constamment sur la défensive, au point de chercher parfois une excuse à ce qu'il serait mieux de désavouer absolument. Pourquoi vouloir à tout prix innocenter le P. Garasse des emportements de sa polémique et en rejeter la faute sur les provocations de ses adversaires? Le P. F. n'a pu mettre à profit le beau livre de M. Dupont-Ferrier sur le Collège de Clermont (supra p. 242), qui a paru au moment où le sien était déjà sous presse.

B. DE GAIFFIER.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

Allen (P. S.) et Allen (H. M.) *Opus epistolarum Des.* Erasmi *Roterodami*, T. V : 1522-1524. Oxonii, Clarendon Press, 1924, in-8°, xxiii-631 pp., portraits.

Altaner (Berthold). *Die Dominikanermissionen des 13. Jahrhunderts.* Habelschwerdt, Franke, 1924, in-8°, xxiv-248 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie*, Bd. III).

Bannister (Arthur Thomas). *The Cathedral Church of Hereford. Its History and Constitution.* London, S. P. C. K., 1924, in-8°, 202 pp. (= *Studies in Church History*).

Bloch (Marc). *Les rois thaumaturges. Étude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre.* Strasbourg, Istra, 1924, in-8°, viii-544 pp., illustrations.

Boggis (R. J. E.) *A History of the Diocese of Exeter.* Exeter, Pollard, 1922, in-8°, xvi-630 pp.

Bouyssonie (A.) *Batailles d'Idées sur les problèmes de Dieu, du Bien, du Vrai.* Paris, Beauchesne, 1923, in-8°, 368 pp.

Brett (T.) *Mayo of the Saxons. Brief History of an Old See.* Dublin, Talbot Press, in-8°, 32 pp.

Brettle (Sigismund) O. M. Conv. *San Vicente Ferrer und sein literarischer Nachlass.* Münster i. W., Aschendorff, 1924, in-8°, xvi-214 pp. (= *Vorreformationsgeschichtliche Forschungen*, Bd. X).

Brunhes (Gabriel). *Christianisme et catholicisme.* Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, xxx-464 pp.

Bryant (Sophie). *Liberty, Order and Law under Native Irish Rule.* A Study in the Book of the Ancient Laws of Ireland. London, Harding and More, 1923, in-8°, xxiv-402 pp.

Camm (Bede) O. S. B. *Pilgrim Paths in Latin Lands.* London, Macdonald, 1923, in-4°, xiv-280 pp., nombreuses illustrations.

Camm (Bede) O. S. B. *Tyburn and the English Martyrs.* 3e ed. London, Burns, Oates and Washbourne, 1924, in-8°, xxvi-148 pp., illustrations.

Castellani (Eutimio) O. F. M. *Catalogo dei Firmani ed altri documenti legali emanati in lingua arabica e turca concernenti i Santuari, le proprietà, i diritti della Custodia di Terra Santa conservati nell' Archivio della stessa Custodia in Gerusalemme.* [Gerusalemme], Tip. dei PP. Francescani, 1922, in-8°, 168 pp.

Castellani (Euthymius) O. F. M. *Necrologium Almae Custodiae Terrae Sanctae ab anno 1640 denuo exaratum.* Hierosolymis, Typ. PP. Franciscalium, 1923, in-4°.

Catholic (The) Encyclopedia and its Makers. New York, The Encyclopedia Press, 1917, in-4°, VIII-200 pp.

CHALLONER (Richard). *Memoirs of Missionary Priests.* New edition by John Hungerford POLLEN S. I. London, Burns, Oates and Washbourne, 1924, in-8°, XXX-644 pp.

CHENEAU (Paul) O. F. M. *Les Saints d'Égypte.* Lectures édifiantes, instructives, agréables. Jérusalem, Couvent des RR. PP. Franciscains, 1924, 2 vol. in-4°, 600, 710 pp., grande carte.

COCCHI (Guidus).*Commentarium in codicem iuris canonici ad usum scholarum.* Liber III. Taurini, Marietti, 1924, in-8°, 444 pp.

COSTE (Pierre). *Saint Vincent de Paul. Correspondance, entretiens, documents.* Tomes IX, X, XI, XII. Paris, Gabalda, 1923, 1924, in-8°, XXVI-714, 747, XX-458, 488 pp., portrait.

COULTON (G. G.) *Five Centuries of Religion.* Vol. I. *St. Bernard. His Predecessors and Successors.* Cambridge, University Press, 1923, in-8°, XLIV-582 pp., illustrations (= *Cambridge Studies in Medieval Life and Thought*).

DAVIES (John Humphreys). *The National Library of Wales Catalogue of Manuscripts.* Vol. I. Aberystwyth, 1921, in-8°, XIII-382 pp.

DAVIS (H. W. C.) *Mediaeval England.* A new edition of Barnard's *Companion to English History.* Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, XXI-632 pp., nombreuses illustrations.

DE-ROMANIS (Alfonso Camillo) O. S. A. *La gemma dell' Umbria. S. Rita da Cascia, agostiniana.*Roma, Ferrari,1923, in-8°, 232 pp.

DOELLE (Ferdinand) O. F. M. *Die Martinianische Reformbewegung in der Sächsischen Franziskanerprovinz (Mittel- und Nordostdeutschland) im 15. und 16. Jahrhundert.* Münster i. W., Aschendorff, 1921, in-8°, XII-160 pp. (= *Franziskanische Studien,* Beiheft 7).

DUNRAVEN (The Earl of). *Experiences in Spiritualism with D. D. Home.* Reprinted and published by the Society for Psychical Research with an Introduction by Sir Oliver LODGE. Glascow, Maclehose, 1924, in-8°, 290 pp.

DURAND (Alfred) S. I. *Évangile selon saint Matthieu traduit et commenté.* Paris, Beauchesne, 1924, in-8°, XIV-504 pp., illustrations et carte (= *Verbum salutis,* 1).

EHRENBERG (Hans). *Oestliches Christentum. Dokumente.* In Verbindung mit Nicolai v. RUBNOFF herausgegebén. I. *Politik.* München, Beck, 1924, in-8°, VIII-375 pp.

Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana. Tomes XXI, XXII et XXIII. Barcelona, J. Espasa, 1923, 1924, 3 vol. in-8°, XVI-1524, 1588, 1644 pp., nombreuses illustrations.

ETCHEGOYEN (Gaston). *L'amour divin.Essai sur les sources de sainte Thérèse.* Bordeaux, Feret, 1923, in-8°, 382 pp. (= *Bibliothèque des Hautes Études Hispaniques,* fasc. IV).

ETTLINGER (Max). *Geschichte der Philosophie von der Romantik bis*

zur Gegenwart. München, Kösel und Pustet, 1924, in-8°, VIII-328 pp. (= *Philosophische Handbibliothek*, VIII).

FANFANI (Louis) O. P. *Le « droit des religieuses » selon le code de droit canonique.* Trad. franç. par le R. P. Louis MISSEREY. Turin, Marietti, 1924, in-8°, XX-312 pp.

FISSEN (Karl). *Das Leben des heiligen Nikolaus in der altfranzösischen Literatur und seine Quellen.* Göttingen, Littmann, 1921, in-8°, VIII-104 pp.

FLOWER (Robin). *A Glastonbury Fragment from West Pennard.* In-8°, 11 pp., 1 pl. Extrait de *Notes and Queries for Somerset and Dorset*, March 1923.

FORTESCUE (Adrian). *The Uniate Eastern Churches.* Edited by George D. SMITH. London, Burns and Oates, 1923, in-8°, XXIV-246 pp.

GOLUBOVICH (Girolamo) O. F. M. *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente Francescano.* Tomo IV. Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1923, VIII-504 pp.

GORCE (Matthieu-Maxime). *Saint Vincent Ferrier.* Paris, Plon, 1924, in-8°, VI-304 pp., gravure et carte.

GOYAU (Georges). *Saint Pierre.* Paris, Laurens, [1923], in-8°, 64 pp., 35 illustrations (= *L'Art et les Saints*).

GRAF (Georg). *Ein Reformversuch innerhalb der koptischen Kirche im zwölften Jahrhundert.* Paderborn, Schöningh, 1923, in-8°, XVI-208 pp. (= *Collectanea Hierosolymitana*, II).

GUILDAY (Peter). *The Life and Times of John Carroll, Archbishop of Baltimore (1735-1815).* New York, The Encyclopedia Press, 1922, in-8°, XVI-866 pp., illustrations.

HARDMAN (O.) *The Ideals of Asceticism.* London, S. P. C. K., 1924, XVIII-234 pp.

HENNECKE (Edgar). *Neutestamentliche Apokryphen.* 2. Aufl. V. und VI. Lieferungen. Tübingen, Mohr, 1924, in-8°, p. 513-668 et XII-32 pp.

HODGSON (Geraldine E.) *Some Minor Works of Richard Rolle with the Privity of the Passion by S. Bonaventura.* London, Watkins, 1923, in-8°, 228 pp.

HÖSS (Anton) S. I. *P. Philipp Jeningen S. I., ein Volksmissionär und Mystiker des 17. Jahrhunderts.* Freiburg i. Br., Herder, 1924, in-8°, XXIV-364 pp., illustrations.

HOLWECK (F. G.) *A Biographical Dictionary of the Saints.* St. Louis, Herder, 1924, XXIX-1053 pp.

IZAGUIRRE (Bernardino). *Historia de las Misiones Franciscanas y narración de los progresos de la Geografía en el Oriente del Perú, 1619-1921.* T. I, II, V, VI. Lima, Talleres graf. de la Penitenciaría, 1922-1924, 4 vol. in-8°, 384, 368, 394, 432 pp., nombreuses cartes et illustrations.

JACQUIN (A.-M.) O. P. *Portraits chrétiens. L'Église primitive.* Paris, Revue des Jeunes, 1924, in-8°, 192 pp.

JANIN (Raymond). *Les Églises orientales et les Rites orientaux.* Paris, Bonne Presse [1922], in-8°, VIII-720 pp., nombreuses illustrations et cartes.

KAUFMANN (Carl Maria). *Amerika und Urchristentum. Weltverkehrswege des Christentums nach den Reichen der Maya und Inka in vorkolumbischer Zeit.* München, Delphin-Verlag, 1924, in-4°, 58 pp.

KIRCH (C.) S. I. *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.* Ed. 4a. Freiburg i. Br., Herder, 1923, in-8°, XXXII-646 pp.

KLEIJNTJENS (J.) S. I. et HUIJBERS (H. F. M.) *Sint Willebrords Kerk.* Leiden, Dieben, in-8°, 1924, VIII-140 pp., illustrations.

LACAU (J.) S. C. J. *Précieux trésors des indulgences.* Turin, Marietti, 1924, in-8°, XVI-304 pp.

Lehrbuch der Religionsgeschichte. Begründet von Chantepie de la Saussaye. 4. Auflage. Herausgegeben von Alfred BERTHOLET und Eduard LEHMANN. II. Bd., I. Lief. Tübingen, Mohr, 1924, in-8°, 128 pp.

LIZERAND (Georges). *Le dossier de l'affaire des Templiers.* Paris, Champion, 1923, in-8°, XXIV-230 pp. (= *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, 2).

LOEFFLER (Kl.) *Deutsche Klosterbibliotheken.* 2. Aufl. Bonn, Schroeder, 1922, in-8°, 310 pp. (= *Bücherei der Kultur und Geschichte*, Bd. 27).

MANITIUS (Max). *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters.* Zweiter Teil. Von der Mitte der zehnten Jahrhunderts bis zum Ausbruch des Kampfes zwischen Kirche und Staat, mit Index. München, C. H. Beck, 1923, in-8°, X-873 pp. (= *Handbuch der Altertumswissenschaft*, 9. Bd., 2. Abt., 2. T.)

MARGUILLIER (Auguste). *Saint Georges.* Paris, Laurens, s. a., in-8°, 64 pp., 33 illustrations (= *L'Art et les Saints*).

MATTER (Hans). *Englische Gründungssagen von Geoffroy of Monmouth bis zur Renaissance.* Heidelberg, Winter, 1922, in-8°, XXXIV-688 pp. (= *Anglistische Forschungen*, H. 58).

MELCHER (Robert). *Der 8. Brief des hl. Basilius, ein Werk des Evagrius Pontikus.* Münster i. W., Aschendorff, 1923, VIII-102 pp. (= *Münsterische Beiträge zur Theologie*, 1).

NOTHOMB (Jacques) S. I. *La Légende de Nostre Dame.* Miracles du Moyen Age traduits et annotés. Bruges, Beyaert, 1924, in-8°, XII-235 pp. (= *Museum Lessianum*).

Palestine (La), la Syrie centrale, la Basse Égypte, Naples, Athènes, l'Archipel, Constantinople. Guide historique et pratique avec cartes et plans nouveaux par des professeurs de Notre-Dame-de-France à Jérusalem. 3e éd. Paris, Bonne Presse, 1922, in-8°, XLIV-804 pp.

PEETERS (Ferd.) S. I. *Une visite à l'église Saint-Charles d'Anvers.* Anvers, Office des Œuvres catholiques, 1923, in-8°, 72 pp., illustrations.

PIERRE D'ALCANTARA. *Traité de l'oraison et de la méditation.* Traduit par le P. UBALD D'ALENÇON. Paris, Libr. Saint-François, 1923, in-8°, xxxii-216 pp. (= *Nouvelle Bibliothèque Franciscaine*, 2e série, XVI).

PIJPER (F.) *Beknopt Handboek tot de geschiedenis des Christendoms.* 's-Gravenhage, Nijhoff, 1924, in-8°, xvi-504 pp.

PREMERSTEIN (Anton von). *Zu den sogenannten Alexandrinischen Märtyrerakten.* Leipzig, Dieterich, 1923, in-8°, 76 pp. (= *Philologus*, Supplementband XVI, Heft II).

REATZ (August). *Jesus Christus. Sein Leben, seine Lehre und sein Werk.* Freiburg i. Br., Herder, 1924, in-8°, viii-354 pp., illustrations.

RICHSTÄTTER (Karl) S. I. *Eine moderne deutsche Mystikerin. Leben und Briefe der Schwester Emilie Schneider, Oberin der Töchter vom heiligen Kreuz zu Düsseldorf.* Freiburg i. Br., Herder, 1924, in-8°, viii-232 pp., illustrations.

ROMARY (Ferdinand) O. S. B. *Un moine hispano-aquitain au temps des Wisigoths. Saint Savin de Lavedan, moine de Ligugé, ermite des Pyrénées.* Lourdes, Presse « Optima », [1924], in-8°, 136 pp., illustrations.

ROSE-TROUP (Frances) *Lost Chapels of Exeter.* Exeter, Commin, 1923, in-4°, 58 pp. (= *History of Exeter Research Group*, n° 1).

SCHLUMBERGER (Gustave). *Un empereur byzantin au dixième siècle. Nicéphore Phocas.* Nouvelle édition. Paris, de Boccard, 1924, in-8°, viii-650 pp.

SPARACIO (Domenico Maria) Min. Conv. *S. Antonio di Padova, taumaturgo Francescano nella vita, nel pensiero, nella gloria.* Padova, Il Messaggiero di sant' Antonio, [1923], 2 vol. in-4°, xxviii-536 et ciii-512 pp., nombreuses illustrations.

S. THOMAE AQUINATIS *In omnes S. Pauli Apostoli Epistolas commentaria.* Taurini, Marietti, 1924, 2 vol. in-8°, 604, 472 pp.

S. THOMAE AQUINATIS *Quaestiones disputatae et Quaestiones duodecim quodlibetales.* Taurini, Marietti, 1924, 5 vol. in-8°, 332, 628, 336, 352, 256 pp.

S. THOMAE AQUINATIS *Summa Theologica diligenter emendata, De Rubeis, Billuart et aliorum notis selectis ornata.* Taurini, Marietti, 1922, 6 vol. in-8°, 768, 732, 700, 820, 824, 438-42* pp.

THOMAS A VALLGORNERA O. P. *Mystica Theologica Divi Thomae utriusque theologiae scholasticae et mysticae principis.* Ed. 4a, curante Fr. J. J. BERTHIER O. P. Taurini, Marietti, 1924, 2 vol. in-8°, xxxii-608, 560 pp.

TRIER (Jost). *Der Heilige Jodocus. Sein Leben und seine Verehrung, zugleich ein Beitrag zur Geschichte der deutschen Namengebung.* Breslau, M. und H. Marcus, 1924, in-8°, viii-286 pp.

VENTURI (A.) *L'architettura del Quattrocento.* Parte prima. Milano. Hoepli, 1923, in-8°, xxxii-932 pp., nombreuses illustrations (= *Storia dell' Arte italiana*, VIII, 1).

INDEX SANCTORUM

Indicem in pagellas 320-66 vid. supra p. 367-70.

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

ERRATA

P. 172, l. 33. Au lieu de *BHL*. 5928, lire : *BHL*. 5829.
P. 205, l. 8. Au lieu de Maii III, 309, lire : Maii II, 305.
P. 311, l. 17. La conjecture *Hierax* est exclue par la chronologie. Lire : *Eudocius*.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

Imprimerie Jules De Meester et Fils, Wetteren (Belgique).
